Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Charles de Coster

La légende et les aventures héroïques, Joyeuses et glorieuses, D'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak Au pays de Flandres et ailleurs.

(1867)



TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

I

À Damme, en Flandre, quand mai ouvrait leurs fleurs aux aubépines, naquit Ulenspiegel, fils de Claes.

Une commère sage-femme et nommée Katheline l'enveloppa de langes chauds, et, lui ayant regardé la tête, y montra une peau.

– Coiffé, né sous une bonne étoile ! dit-elle joyeusement.

Mais bientôt se lamentant et désignant un petit point noir sur l'épaule de l'enfant :

– Hélas ! pleura-t-elle, c'est la noire marque du doigt du diable.

– Monsieur Satan, reprit Claes, s'est donc levé de bien bonne heure, qu'il a déjà eu le temps de marquer mon fils ?

– Il n'était pas couché, dit Katheline, car voici seulement Chanteclair, qui éveille les poules.

Et elle sortit, mettant l'enfant aux mains de Claes.

Puis l'aube creva les nuages nocturnes, les hirondelles rasèrent en criant les prairies et le soleil montra pourpre à l'horizon sa face éblouissante.

Claes ouvrit la fenêtre et parlant a Ulenspiegel :

– Fils coiffé, dit-il, voici monseigneur du Soleil qui vient saluer la terre de Flandre. Regarde-le quand tu le pourras, et, quand plus tard tu seras empêtré en quelque doute, ne sachant ce qu'il faut faire pour agir bien, demande-lui conseil ; il est clair et chaud ; sois sincère comme il est clair, et bon comme il est chaud.

– Claes, mon homme, dit Soetkin, tu prêches un sourd ; viens boire, mon fils.

Et la mère offrit au nouveau-né ses beaux flacons de nature.

II

Pendant qu'Ulenspiegel y buvait à même, tous les oiseaux s'éveillèrent dans la campagne.

Claes, qui liait des fagots, regardait sa commère donner le sein à Ulenspiegel.

– Femme, dit-il, as-tu fait provision de ce bon lait ?

– Les cruches sont pleines, dit-elle, mais ce n'est pas assez pour ma joie.

– Tu parles d'un si grand heur bien piteusement.

– Je songe, dit-elle, qu'il n'y a pas un traître patard dans le cuiret que tu vois là pendant au mur.

Claes prit en main le cuiret ; mais il eut beau le secouer, il n'y entendit nulle aubade de monnaie. Il en fut penaud. Voulant toutefois réconforter sa commère :

– De quoi t'inquiètes-tu ? dit-il. N'avons-nous dans la huche le gâteau qu'hier nous offrit Katheline ? Ne vois-je là un gros

morceau de bœuf qui fera au moins pendant trois jours du bon lait pour l'enfant ? Ce sac de fèves si bien tapi en ce coin est-il prophète de famine ? Est-elle fantôme cette tinette de beurre ? Sont-ce des spectres que ces enseignes et guidons de pommes rangés guerrièrement par onze en ligne dans le grenier ? N'est-ce point annonce de fraîche buverie que le gros bonhomme tonneau de *cuyte* de Bruges, qui garde en sa panse notre rafraîchissement ?

– Il nous faudra, dit Soetkin, quand on portera l'enfant à baptême, donner deux patards au prêtre et un florin pour le festin.

Sur ce, Katheline entra tenant un gros bouquet de plantes et dit :

– J'offre à l'enfant coiffé l'angélique, qui préserve l'homme de luxure, le fenouil, qui éloigne Satan…

– N'as-tu pas, demanda Claes, l'herbe qui appelle les florins ?

– Non, dit-elle.

– Donc, dit-il, je vais voir s'il n'y en a point dans le canal.

Il s'en fut, portant sa ligne et son filet, certain, au demeurant, de ne rencontrer personne, car il n'était qu'une heure avant l'*oosterzon*, qui est, en Flandre, le soleil de six heures.

III

Claes vint au canal de Bruges, non loin de la mer. Là, mettant l'appât à sa ligne, il la lança à l'eau et il y laissa descendre son filet. Un petit garçonnet bien vêtu était sur l'autre bord, dormant comme souche, sur un bouquet de moules.

Il s'éveilla au bruit que faisait Claes et voulut s'enfuir, craignant que ce ne fût quelque sergent de la commune venant le déloger de son lit et le mener au *Steen* pour vacations illicites.

Mais il cessa d'avoir peur quand il reconnut Claes et que celui-ci lui cria :

– Veux-tu gagner six liards ? Chasse le poisson par ici.

Le garçonnet, à ce propos, entra dans l'eau, avec sa petite bedondaine déjà gonflée, et s'armant d'un panache de grands roseaux, chassa le poisson vers Claes.

La pêche finie, Claes retira son filet et sa ligne, et marchant sur l'écluse vint près du garçonnet.

– C'est toi, dit-il, que l'on nomme Lamme de ton nom de baptême et Goedzak à cause de ton doux caractère, et qui demeures rue du Héron, derrière Notre-Dame. Comment, si jeune et si bien vêtu, te faut-il dormir sur un lit public ?

– Las ! monsieur du charbonnier, répondit le garçonnet, j'ai au logis une sœur plus jeune que moi d'un an et qui me daube a grands coups à la moindre querelle. Mais je n'ose sur son dos prendre ma revanche, car je lui ferais mal, monsieur. Hier, au souper, j'eus grand'faim et nettoyai de mes doigts le fond d'un plat de bœuf aux fèves dont elle voulait avoir sa part. Il n'y en avait assez pour moi, monsieur. Quand elle me vit me pourléchant à cause du bon goût de la sauce, elle devint comme enragée et me frappa à toutes mains de si grandes gifles que je m'enfuis tout meurtri de la maison.

Claes lui demanda ce que faisaient ses père et mère pendant cette giflerie.

Lamme Goedzak répondit :

– Mon père me battait sur une épaule et ma mère sur l’autre en me disant : « Revanche-toi, couard. » Mais moi, ne voulant pas frapper une fille, je m’enfuis.

Soudain Lamme blêmit et trembla de tous ses membres.

Et Claes vit venir une grande femme et, marchant à côté d’elle une fillette maigre et d’aspect farouche.

– Ah ! dit Lamme tenant Claes au haut-de-chausses, voici ma mère et ma sœur qui me viennent quérir. Protégez-moi, monsieur du charbonnier.

– Tiens, dit Claes, prends d’abord ces sept liards pour salaire et allons à elles sans peur.

Quand les deux femmes virent Lamme, elles coururent à lui et toutes deux le voulurent battre, la mère parce qu’elle avait été inquiète et la sœur parce qu’elle en avait l’habitude.

Lamme se cachait derrière Claes et criait :

– J’ai gagné sept liards, j’ai gagné sept liards, ne me battez point.

Mais la mère l’embrassait déjà, tandis que la fillette voulait de force ouvrir les mains de Lamme pour avoir son argent. Mais Lamme criait :

– C’est le mien, tu ne l’auras pas.

Et il serrait les poings. Claes toutefois secoua rudement la fillette par les oreilles et lui dit :

– S’il t’arrive encore de chercher noise à ton frère, qui est bon et doux comme un agneau, je te mettrai dans un noir trou à charbon, et là ce ne sera plus moi qui te tirerai les oreilles mais le rouge diable d’enfer, qui te mettra en morceaux avec ses grandes griffes et ses dents qui sont comme fourches.

À ce propos, la fillette n’osant plus regarder Claes ni s’approcher de Lamme, s’abrita derrière les jupons de sa mère. Mais en entrant en ville, elle criait partout :

– Le charbonnier m’a battue ; il a le diable dans sa cave.

Cependant elle ne frappa plus Lamme davantage ; mais, étant grande, le fit travailler à sa place. Le doux niais le faisait volontiers.

Claes avait, cheminant, vendu sa pêche à un fermier qui la lui achetait de coutume. Rentrant au logis, il dit à Soetkin :

– Voici ce que j’ai trouvé dans le ventre de quatre brochets, de neuf carpes et dans un plein panier d’anguilles. Et il jeta deux florins et un patard sur la table.

– Que ne vas-tu chaque jour à la pêche, mon homme ? demanda Soetkin.

Claes répondit :

– Afin de ne point devenir moi-même poisson ès filets des sergents de la commune.

IV

On appelait à Damme le père d’Ulenspiegel Claes le *Kolldraeger* ou charbonnier. Claes avait le poil noir, les yeux

brillants, la peau de la couleur de sa marchandise, sauf le dimanche et les jours de fête, quand il y avait abondance de savon en la chaumière. Il était petit, carré, fort et de face joyeuse.

Si, la journée finie et le soir tombant, il allait en quelque taverne, sur la route de Bruges, laver de *cuyte* son gosier noir de charbon, toutes les femmes humant le serein sur le pas de leurs portes lui criaient amicalement :

– Bonsoir et bière claire, charbonnier.

– Bonsoir et un mari qui veille, répondait Claes.

Les fillettes qui revenaient des champs par troupes se plaçaient toutes devant lui de façon à l'empêcher de marcher et lui disaient :

– Que payes-tu pour ton droit de passage : ruban écarlate, boucle dorée, souliers de velours ou florin pour aumônière ?

Mais Claes en prenait une par la taille et lui baisait les joues ou le cou, suivant que sa bouche était plus proche de la chair fraîche ; puis il disait :

– Demandez, mignonnes, demandez le reste à vos amoureux.

Et elles s'en allaient s'éclatant de rire.

Les enfants reconnaissaient Claes à sa grosse voix et au bruit de ses souliers. Courant à lui, ils lui disaient :

– Bonsoir, charbonnier.

– Autant Dieu vous donne, mes angelots, disait Claes ; mais ne m'approchez pas, sinon je ferai de vous des moricauds.

Les petits, étant hardis, s’approchaient toutefois ; alors il en prenait un par le pourpoint, et, frottant de ses mains noires son frais museau, le renvoyait ainsi, riant quand même, à la grande joie de tous les autres.

Soetkin, femme de Claes, était une bonne commère, matinale comme l’aube et diligente comme la fourmi.

Elle et Claes labouraient à deux leur champ et s’attelaient comme bœufs à la charrue. Pénible en était le traînement, mais plus pénible encore celui de la herse, lorsque le champêtre engin devait de ses dents de bois déchirer la terre dure. Ils le faisaient toutefois le cœur gai, en chantant quelque ballade.

Et la terre avait beau être dure ; en vain le soleil dardait sur eux ses plus chauds rayons : en vain aussi traînant la herse, ployant les genoux, devaient-ils faire des reins cruel effort, s’ils s’arrêtaient et que Soetkin tournât vers Claes son doux visage et que Claes baisât ce miroir d’âme tendre, ils oubliaient la grande fatigue.

V

La veille, il avait été crié aux bailles de la maison commune que Madame, femme de l’empereur Charles, étant grosse, il fallait dire des prières pour sa prochaine délivrance.

Katheline entra chez Claes toute frissante :

– Qu’est-ce qui te deult, commère ? demanda le bonhomme.

– Las ! répondit-elle, parlant par saccades. Cette nuit, spectres fauchant hommes comme faneurs l’herbe. – Fillettes enterrées vives ! Sur leur corps dansait le bourreau. – Pierre de sang suant depuis neuf mois, cassée cette nuit.

– Ayez pitié de nous, gémit Soetkin, ayez pitié, Seigneur Dieu : c’est noir présage pour la terre de Flandre.

– Vis-tu cela de tes yeux ou en songe ? demanda Claes.

– De mes yeux, dit Katheline.

Katheline, toute blême et pleurant, parla encore et dit :

– Deux enfantelets sont nés, l’un en Espagne, c’est l’infant Philippe, et l’autre en pays de Flandre, c’est le fils de Claes, qui sera plus tard surnommé Ulenspiegel. Philippe deviendra bourreau, ayant été engendré par Charles cinquième, meurtrier de nos pays. Ulenspiegel sera grand docteur en joyeux propos et batifolements de jeunesse, mais il aura le cœur bon, ayant eu pour père Claes, le vaillant manouvrier sachant, en toute braveté, honnêteté et douceur, gagner son pain. Charles empereur et Philippe roi chevaucheront par la vie, faisant le mal par batailles, exactions et autres crimes. Claes travaillant toute la semaine, vivant suivant droit et loi, et riant au lieu de pleurer en ses durs labeurs, sera le modèle des bons manouvriers de Flandre. Ulenspiegel toujours jeune et qui ne mourra point, courra par le monde sans se fixer oncques en un lieu. Et il sera manant, noble homme, peintre, sculpteur, le tout ensemble. Et par le monde ainsi se promènera, louant choses belles et bonnes et se gaussant de sottise à pleine gueule. Claes est ton courage, noble peuple de Flandre, Soetkin est ta mère vaillante, Ulenspiegel est ton esprit ; une mignonne et gente fillette, compagne d’Ulenspiegel et comme lui immortelle, sera ton cœur, et une grosse bedaine, Lamme Goedzak, sera ton estomac. Et en haut se tiendront les mangeurs de peuple, en bas les victimes ; en haut frelons voleurs, en bas, abeilles laborieuses, et dans le ciel saigneront les plaies du Christ.

Ce qu’ayant dit, s’endormit Katheline la bonne sorcière.

VI

On portait Ulenspiegel à baptême ; soudain chut une averse qui le mouilla bien. Ainsi fut-il baptisé pour la première fois. Quand il entra dans l'église, il fut dit aux parrain et marraine, père et mère, par le bedeau *schoolmeester*, maître d'école, qu'ils eussent à se placer autour de la piscine baptismale, ce qu'ils firent.

Mais il y avait à la voûte, au-dessus de la piscine, un trou fait par un maçon pour y suspendre une lampe à une étoile en bois doré. Le maçon, considérant, d'en haut, les parrain et marraine debout roidement autour de la piscine coiffée de son couvercle, versa par le trou de la voûte un traître seau d'eau qui, tombant entre eux sur le couvercle de la piscine, fit grand éclaboussement. Mais Ulenspiegel eut la plus grosse part. Et ainsi il fut baptisé pour la deuxième fois.

Le doyen vint : ils se plaignirent à lui ; mais il leur dit de se hâter, et que c'était un accident. Ulenspiegel se démenait à cause de l'eau tombée sur lui. Le doyen lui donna le sel et l'eau, et le nomma Thylbert, qui veut dire « riche en mouvements ». Il fut ainsi baptisé pour la troisième fois.

Sortant de Notre-Dame, ils entrèrent vis-à-vis de l'église dans la rue Longue, au *Rosaire des Bouteilles*, dont une cruche formait le credo. Ils y burent dix-sept pintes de *dobbel-kuyt* et davantage. Car c'est la vraie façon en Flandre, pour sécher les gens mouillés, d'allumer un feu de bière en la bedaine. Ulenspiegel fut ainsi baptisé pour la quatrième fois.

S'en retournant au logis et zigzaguant par le chemin, la tête plus que le corps pesante, ils vinrent à un ponteau jeté sur une petite mare, Katheline qui était marraine portait l'enfant, elle fit un faux pas et tomba dans la boue avec Ulenspiegel, qui fut ainsi baptisé pour la cinquième fois.

Mais on le retira de la mare pour le laver d'eau chaude en la maison de Claes, et ce fut son sixième baptême.

VII

Ce jour-là, Sa Sainte Majesté Charles résolut de donner de belles fêtes pour bien célébrer la naissance de son fils. Elle résolut, comme Claes, d'aller à la pêche, non en un canal, mais dans les aumônières et cuirets de ses peuples. C'est de là que les lignes souveraines tirent crusats, daelders d'argent, lions d'or, et tout ces poissons merveilleux se changeant, à la volonté du pêcheur, en robes de velours, précieux bijoux, vins exquis et fines nourritures. Car les rivières les plus poissonneuses ne sont pas celles où il y a le plus d'eau.

Ayant assemblé ceux de son conseil, Sa Sainte Majesté résolut que la pêche se ferait de la façon suivante :

Le seigneur infant serait porté à baptême vers les neuf ou dix heures ; les habitants de Valladolid, pour montrer leur joie grande mèneraient noces et festins toute la nuit, à leurs frais, et sèmeraient sur la Grand'Place leur argent pour les pauvres.

Il y aurait à cinq carrefours une grande fontaine d'où jaillirait par flots, jusques à l'aube, du gros vin payé par la ville. À cinq autres carrefours seraient rangés, sur édifices de bois, saucissons, cervelas, boutargues, andouilles, langues de bœuf et autres viandes, aussi à la charge de la ville.

Ceux de Valladolid élèveraient en grand nombre, à leurs dépens, sur le passage du cortège, des arcs de triomphe représentant la Paix, la Félicité, l'Abondance, la Fortune propice et emblématiquement tous et quelconques dons du ciel dont ils furent comblés sous le règne de Sa Sainte Majesté.

Finalement, outre ces arcs pacifiques, il en serait placé quelques autres où l'on verrait peints en vives couleurs des attributs moins bénins, tels que aigles, lions, lances, hallebardes, épieux à langue flamboyante, hacquebutes à croc, canons, fauconneaux, courtauds à grosse gueule et autres engins montrant imagièrement la force et puissance guerrières de Sa Sainte Majesté.

Quant aux lumières à éclairer l'église, il serait permis à la *gilde* des ciriers de fabriquer gratis plus de vingt mille cierges, dont les bouts non consumés reviendraient au chapitre.

Pour ce qui était des autres dépenses, l'empereur les ferait volontiers, montrant ainsi son bon vouloir de ne pas trop charger ses peuples.

Comme la commune allait exécuter ces ordres, arrivèrent de Rome nouvelles lamentables. D'Orange, d'Alençon et Frundsberg, capitaines de l'empereur, étaient entrés en la sainte ville, y avaient saccagé et pillé les églises, chapelles et maisons, n'épargnant personne, prêtres, nonnains, femmes ni enfants. Le Saint-Père avait été fait prisonnier. Depuis une semaine, le pillage n'avait point cessé, et *reiters* et *landsknechts* vaquaient par Rome, saoûlés de nourriture, ivres de buverie, brandissant leurs armes, cherchant les cardinaux, et disant qu'ils tailleraient assez dans leur cuir pour les empêcher de devenir jamais papes. D'autres, ayant déjà exécute cette menace, se promenaient fièrement dans la ville, portant sur leur poitrine des chapelets de vingt-huit grains ou davantage, gros comme des noix, et tout sanglants, Certaines rues étaient de rouges ruisseaux où gisaient dépouillés les cadavres des morts.

D'aucuns dirent que l'empereur, ayant besoin d'argent, avait voulu en pêcher dans le sang ecclésiastique, et qu'ayant pris connaissance du traité imposé par ses capitaines au pontife prisonnier, il le força à céder toutes les places fortes de ses États,

à payer 400.000 ducats et à demeurer en prison jusqu'à ce qu'il se fût exécuté.

Toutefois, la douleur de Sa Majesté étant grande, il décommanda tous les apprêts de joie, fêtes et réjouissances, et ordonna de prendre le deuil aux seigneurs et dames de son hôtel.

Et l'infant fut baptisé en ses langes blancs, qui sont langes de deuil royal.

Ce que les seigneurs et dames interprétèrent à sinistre présage.

Nonobstant ce, madame la nourrice présenta l'infant aux seigneurs et dames de l'hôtel, afin que ceux-ci lui fissent, selon la coutume, leurs souhaits et dons.

Madame de la Coena lui appendit au cou une pierre noire contre le poison, ayant forme et grosseur d'une noisette, dont l'écale était d'or. Madame de Chauffade lui attacha à un fil de soie pendant sur l'estomac une aveline précipitative de bonne concoction d'aliments ; messire van der Steen de Flandre lu offrit un saucisson de Gand, long de cinq coudées et gros d'une demie, en souhaitant humblement à Son Altesse qu'à sa seule odeur elle eût soif de *clauwert* gantoisement, disant que quiconque aime la bière d'une ville n'en peut haïr les brasseurs ; messire écuyer Jacques-Christophe de Castille pria monseigneur Infant de porter à ses pieds mignons jaspe vert pour le faire bien courir. Jan de Paepe, le fou, qui était là, dit :

– Messire, donnez-lui plutôt le cor de Josué, au son duquel toutes les villes courraient le grand trotton devant lui, allant poser ailleurs leur assiette avec tous leurs habitants, hommes, femmes et enfants. Car Monseigneur ne doit pas apprendre à courir, mais à faire courir les autres.

L'éplorée veuve de Floris van Borsele, qui fut seigneur de Veere au pays de Zélande, donna à Mgr Philippe une pierre qui rendait, disait-elle, les hommes amoureux et les femmes inconsolables.

Mais l'infant geignait comme veau.

Cependant, Claes mettait aux mains de son fils un hoche d'osier à grelots et disait, faisant danser Ulenspiegel sur sa main : « Grelots, grelots tintinabulants, puisses-tu en avoir toujours à ta toque, petit homme ; car c'est aux fous qu'appartient le royaume du bon temps. »

Et Ulenspiegel riait.

VIII

Claes ayant pêché un gros saumon, ce saumon fut mangé par lui un dimanche et aussi par Soetkin, Katheline et le petit Ulenspiegel, mais Katheline ne mangeait pas plus qu'un oiseau.

– Commère, lui dit Claes, l'air de Flandre est-il si solide présentement qu'il te suffise de le respirer pour en être nourrie comme d'un plat de viande ? Quand vivra-t-on ainsi ? Les pluies seraient de bonnes soupes, il grêlerait des fèves, et les neiges, changées en célestes fricassées, réconforteraient les pauvres voyageurs.

Katheline, hochant la tête, ne sonnait mot.

– Voyez, dit Claes, la dolente commère. Qu'est-ce donc qui la navre ?

Mais Katheline parlant avec une voix qui était comme un souffle :

– Le méchant, dit-elle, nuit tombe noire. – Je l'entends annonçant sa venue, – criant comme orfraie. – Frissante, je prie madame la Vierge – en vain. – Pour lui, ni murs, ni haies, portes ni fenêtres. Entre partout comme esprit. – Echelle craquant. – Lui près de moi, dans le grenier où je dors. Me saisit de ses bras froids, durs comme marbre. – Visage glacé, baisers humides comme neige. – Chaumine ballottée par la terre, se mouvant comme barque sur mer tempêtueuse…

– Il faut, dit Claes, aller chaque matin à la messe, afin que monseigneur Jésus te donne la force de chasser ce fantôme venu d'en bas.

– Il est si beau ! dit-elle.

IX

Ulenspiegel étant sevré, grandit comme jeune peuplier.

– Claes alors ne le baisa plus fréquemment, mais l'aima d'un air bourru afin de ne le point affadir.

Quand Ulenspiegel revenait au logis, se plaignant d'avoir été daubé en quelque rixe, Claes le battait parce qu'il n'avait point battu les autres, et ainsi éduqué, Ulenspiegel devint vaillant comme un lionceau.

Si Claes était absent, Ulenspiegel demandait à Soetkin un liard pour aller jouer. Soetkin, se fâchant disait : « Qu'as-tu besoin d'aller jouer ? Tu ferais mieux de demeurer céans à lier des fagots. »

Voyant qu'elle ne donnait rien, Ulenspiegel criait comme un aigle, mais Soetkin menait grand bruit de chaudrons et d'écuelles

qu'elle lavait en un seau de bois, pour faire mine de ne le point entendre. Ulenspiegel alors pleurait, et la douce mère laissant sa feinte dureté, venait à lui, le caressait et disait : « As-tu assez d'un denier ? » Or, notez que le denier valait six liards.

Ainsi elle l'aima trop, et lorsque Claes n'était point là, Ulenspiegel fut roi en la maison.

X

Un matin, Soetkin vit Claes qui, la tête basse, errait dans la cuisine comme un homme perdu dans ses réflexions.

– De quoi souffres-tu, mon homme ? dit-elle. Tu es pâle, colère et distrait.

Claes répondit à voix basse, comme un chien qui gronde :

– Ils vont renouveler les cruels placards de l'empereur. La mort va de nouveau planer sur la terre de Flandre. Les dénonciateurs auront la moitié des biens des victimes, si les biens n'excèdent pas cent florins carolus.

– Nous sommes pauvres, dit-elle.

– Pauvres, dit-il, pas assez. Il est de ces viles gens, vautours et corbeaux vivant des morts, qui nous dénonceraient aussi bien pour partager avec Sa Sainte Majesté un panier de charbon qu'un sac de carolus. Que possédait la pauvre Tanneken, veuve de Sis le tailleur, qui mourut à Heyst, enterrée vive ? Une bible latine, trois florins d'or et quelques ustensiles de ménage en étain d'Angleterre que convoitait sa voisine. Johannah Martens fut brûlée comme sorcière et auparavant jetée à l'eau, car son corps avait surnagé et l'on y vit du sortilège. Elle avait quelques meubles chétifs, sept carolus d'or en un cuiret, et le dénonciateur

voulait en avoir la moitié. Las ! Je te pourrais parler ainsi jusque demain, mais viens-nous-en, commère, la vie n’est plus viable en Flandre à cause des placards. Bientôt, chaque nuit, le chariot de la mort passera par la ville, et nous y entendrons le squelette s’y agitant avec un sec bruit d’os.

Soetkin dit :

– Il ne faut point me faire peur, mon homme. L’empereur est le père de Flandre et Brabant, et, comme tel, doué de longanimité, douceur, patience et miséricorde.

– Il y perdrait trop, répondit Claes, car il hérite des biens confisqués.

Soudain sonna la trompette et grincèrent les cimbales du héraut de la ville. Claes et Soetkin, portant tour à tour Ulenspiegel dans leurs bras, accoururent au bruit avec la foule du peuple.

Ils vinrent à la Maison commune, devant laquelle se tenaient, sur leurs chevaux, les hérauts sonnant de la trompette et battant les cimbales, le prévôt tenant la verge de justice et le procureur de la commune à cheval, tenant des deux mains une ordonnance de l’empereur et se préparant à la lire à la foule assemblée.

Claes entendit bien qu’il y était derechef défendu, à tous en général et en particulier, d’imprimer, de lire, d’avoir ou de soutenir les écrits, livres ou doctrine de Martin Luther, de Joannes Wycleff, Joannes Huss, Marcilius de Padua, Æcolampadius, Ulricus Zwynglius, Philippus Melanchton, Franciscus Lambertus, Joannes Pomeranus, Otto Brunselsius, Justus Jonas, Joannes Puperis et Gorcianus ; les Nouveaux Testaments imprimés par Adrien de Berghes, Christophe de Remonda et Joannes Zel, pleins des hérésies luthériennes et autres, réprouvés et condamnés par la Faculté des théologiens de l’Université de Louvain.

« Ni semblablement de peindre ou pourtraire, ou faire peindre ou pourtraire peintures ou figures opprobrieuses de Dieu et de benoîte Vierge Marie ou de ses saints ; ou de rompre, casser ou effacer les images ou pourtraitures qui seraient faits à l’honneur, souvenance ou remembrance de Dieu et de la Vierge Marie, ou des saints approuvés de l’Église.

« En outre, disait le placard, que nul, de quelque état qu’il fût, ne s’avançât communiquer ou disputer de la sainte Ecriture, mêmement en matière douteuse, si l’on n’était théologien bien renommé et approuvé de par une Université fameuse. »

Sa Sainte Majesté statuait entre autres peines que les suspects ne pourraient jamais exercer d’état honorable. Quant aux hommes retombés dans leur erreur ou qui s’y obstineraient, ils seraient condamnés à être brûlés à un feu doux ou vif, dans une maison de paille ou attachés à un poteau, à l’arbitraire du juge. Les hommes seraient exécutés par l’épée s’ils étaient nobles ou bons bourgeois, les manants le seraient par la potence et les femmes par la fosse. Leurs têtes, pour l’exemple, devaient être plantées sur un pieu. Il y avait, au bénéfice de l’empereur, confiscation des biens de tous ceux-ci gisant aux endroits sujets à la confiscation.

Sa Sainte Majesté accordait aux dénonciateurs la moitié de tout ce que les morts avaient possédé, si les biens de ceux-ci n’atteignaient pas cent livres de gros, monnaie de Flandre, pour une fois. Quant à la part de l’empereur, il se réservait de l’employer en œuvres pies et de miséricorde, comme il le fit au sac de Rome.

Et Claes s’en fut avec Soetkin et Ulenspiegel tristement.

XI

L’année ayant été bonne, Claes acheta pour sept florins un âne et neuf rasières de pois, et il monta un matin sur sa bête. Ulenspiegel se tenait en croupe derrière lui. Ils allaient, en cet équipage, saluer leur oncle et frère aîné, Josse Claes, demeurant non loin de Meyborg, au pays d’Allemagne.

Josse, qui fut simple et doux de cœur en son bel âge, ayant souffert de diverses injustices, devint quinteux ; son sang tourna en bile noire, il prit les hommes en haine et vécut solitaire.

Son plaisir fut alors de faire s’entre-battre deux soi-disant fidèles amis ; et il baillait trois patards à celui des deux qui daubait l’autre le plus amèrement.

Il aimait aussi de rassembler, en une salle bien chauffée, des commères en grand nombre et des plus vieilles et hargneuses, et leur donnait à manger du pain rôti et à boire de l’hypocras.

Il baillait à celles qui avaient plus de soixante ans de la laine à tricoter en quelque coin, leur recommandant, au demeurant, de bien toujours laisser croître leurs ongles. Et c’était merveille à entendre que les gargouillements, clapotements de langue, méchants babils, toux et crachements aigres de ces vieilles houhous, qui, leurs affiquets sous l’aisselle, grignotaient en commun l’honneur du prochain.

Quand il les voyait bien animées, Josse jetait dans le feu une brosse, du rôtissement de laquelle l’air était tout soudain empuanti.

Les commères alors, parlant toutes à la fois, s’entre-accusaient d’être la cause de l’odeur ; toutes niant le fait, elles se prenaient bientôt aux cheveux, et Josse jetait encore des brosses dans le feu et par terre du crin coupé. Quand il n’y pouvait plus voir, tant la mêlée était furieuse, la fumée épaisse et la poussière haut soulevée, il allait quérir deux siens valets déguisés en

sergents de la commune, lesquels chassaient les vieilles de la salle à grands coups de gaule, comme un troupeau d'oies furieuses.

Et Josse, considérant le champ de bataille, y trouvait des lambeaux de cottes, de chausses, de chemises et vieilles dents.

Et bien mélancolique il se disait :

– Ma journée est perdue, aucune d'elles n'a laissé sa langue dans la mêlée.

XII

Claes, étant dans le baillage de Meyborg, traversait un petit bois : l'âne cheminant broutait les chardons ; Ulenspiegel jetait son couvre-chef après les papillons et le rattrapait sans quitter le dos du baudet. Claes mangeait une tranche de pain pensant bien l'arroser à la taverne prochaine. Il entendait de loin une campane tintant et le bruit que fait grande foule d'hommes parlant ensemblement.

– C'est, dit-il, quelque pèlerinage et messieurs les pèlerins seront nombreux sans doute. Tiens-toi bien, mon fils, sur le roussin, afin qu'ils ne te puissent renverser. Allons-y voir. Or ça, baudet, mange mes talons. Et le baudet de courir.

Quittant la lisière du bois, il descendit vers un large plateau bordé d'une rivière à son versant occidental ; du côté du versant oriental était bâtie une petite chapelle dont le pignon était surmonté de l'image de Notre-Dame et à ses pieds de deux figurines représentant chacune un taureau. Sur les degrés de la chapelle se tenaient, ricanant, un ermite sonnant de la campane, cinquante estafiers tenant chacun des chandelles allumées, des joueurs, sonneurs et batteurs de tambours, clairons, fifres, scalmeyes et cornemuses et un tas de joyeux compagnons tenant

des deux mains des boites en fer pleines de ferrailles, mais tous silencieux en ce moment.

Cinq mille pèlerins et même davantage cheminaient sept par sept en rangs serrés, coiffés de casques et portant des bâtons de bois vert. S'il en venait de nouveaux coiffés et armes pareillement, ils se rangeaient en grand tumulte derrière les autres. Passant ensuite sept par sept devant la chapelle, ils faisaient bénir leurs bâtons, recevaient chacun des mains des estafiers une chandelle et, en échange, payaient un demi-florin à l'ermite.

Et leur procession était si longue que les chandelles des premiers étaient à bout de mèche tandis que celles des derniers manquaient de s'éteindre par excès de suif.

Claes, Ulenspiegel et l'âne, ébaubis, virent ainsi cheminer devant eux une grande variété de porte-bedaines, larges, hautes longues, pointues, fières, fermes ou tombant lâchement sur leurs supports de nature. Et tous les pèlerins étaient coiffés de casques.

Ils en avaient venant de Troie et semblables à des bonnets phrygiens, ou surmontés d'aigrettes de crin rouge ; d'aucuns, quoique mafflus et pansards, portaient des casques à ailes étendues, mais n'avaient nulle idée de volerie : puis venaient ceux qui étaient coiffés de salades dédaignées des limaçons à cause de leur peu de verdure.

Mais le grand nombre portaient des casques si vieux et rouillés qu'ils semblaient dater de Gambrivius, roi de Flandres et de la bière, lequel roi vécut neuf cents ans avant Notre-Seigneur et se coiffait d'une pinte, afin de n'être point forcé de ne pas boire faute de gobelet.

Tout à coup, tintèrent, geignirent, tonnèrent, battirent, glapirent, bruirent, cliquetèrent cloches, cornemuses, scalmeyes, tambours et ferrailles.

À ce vacarme, qui fut un signal pour les pèlerins, ils se retournèrent, se plaçant par bandes de sept, face à face, et s'entreboutèrent chacun, en guise de provocation, leur chandelle flambante sur la physionomie. Ce qui causa de grands éternûments. Et le bois vert de pleuvoir. Et ils s'entre-battirent du pied, de la tête, du talon et de tout. D'aucuns se ruaient sur leurs adversaires à la façon des béliers, le casque en avant, qu'ils s'enfonçaient jusqu'aux épaules, et allaient aveuglés tomber sur une septaine de furieux pèlerins, lesquels les recevaient sans douceur.

D'autres pleurards et couards se lamentaient à cause des coups, mais tandis qu'ils marmonnaient leurs dolentes paternôtres, se ruaient sur eux rapides comme la foudre, deux septaines de pèlerins s'entre-battant, jetant par terre les pauvres pleurards et marchant dessus sans miséricorde.

Et l'ermite riait.

D'autres septaines, se tenant comme raisins en grappes, roulaient du haut du plateau jusque dans la rivière où ils se daubaient encore à grands coups sans rafraîchir leur fureur.

Et l'ermite riait.

Ceux qui étaient demeurés sur le plateau se pochaient les yeux, se cassaient les dents, s'arrachaient les cheveux, le pourpoint et le haut-de-chausses. Et l'ermite riait et disait :

– Courage, amis, qui frappe chien n'en aime que mieux. Aux plus battants les amours de leurs belles ! Notre-Dame de Rindbisbels, c'est ici qu'on voit les mâles.

Et les pèlerins s'en donnaient à cœur joie.

Claes, dans l'entretemps, s'était approché de l'ermite, tandis qu'Ulenspiegel riant et criant applaudissait aux coups.

– Mon père, dit-il, quel crime ont donc commis ces pauvres bonshommes pour être forcés de se frapper si cruellement ?

Mais l'ermite sans l'entendre criait :

– Fainéants ! vous perdez courage. Si les poings sont las, les pieds le sont-ils ? Vive Dieu ! il en est de vous qui ont des jambes pour s'enfuir comme des lièvres ! Qui fait jaillir le feu de la pierre ? Le fer qui la bat. Qu'est-ce qui anime la virilité des vieilles gens, sinon une bonne platelée de coups, bien assaisonnée de male rage ?

À ce propos, les bonshommes pèlerins continuaient à s'entre-battre du casque, des mains et des pieds. C'était une furieuse mêlée où l'Argus aux cent yeux n'eût rien vu que la poussière soulevée et quelque bout de casque.

Soudain l'ermite tinta de la campane. Fifres, tambours, trompettes, cornemuses, scalmeyes et ferrailles cessèrent leur tapage. Et ce fut un signal de paix.

Les pèlerins ramassèrent leurs blessés. Parmi ceux-ci, furent vues plusieurs langues épaisses de colère et qui sortaient des bouches des combattants. Mais elles rentrèrent d'elles-mêmes en leurs palais accoutumés. Le plus difficile fut d'ôter les casques à ceux qui se les étaient enfoncés jusques au cou et se secouaient la tête, mais sans les faire plus tomber que des prunes vertes.

Cependant l'ermite leur disait :

– Récitez chacun un *Ave* et retournez auprès de vos commères. Dans neuf mois il v aura autant d'enfants de plus dans le bailliage qu'il y eut aujourd'hui de vaillants champions en la bataille.

Et l'ermite chanta l'*Ave*, et tous le chantèrent avec lui. Et la campane tintait.

L'ermite alors les bénit au nom de Notre-Dame de Rindbisbels et leur dit :

– Allez en paix !

Ils s'en furent criant, se bousculant et chantant jusqu'à Meyborg. Toutes les commères, vieilles et jeunes, les attendaient sur le seuil des maisons où ils entrèrent comme des soudards en une ville prise d'assaut.

Les cloches de Meyborg sonnaient à toutes volées ; les garçonnets sifflaient, criaient, jouaient du *rommel-pot*.

Les pintes, hanaps, gobelets, verres, flacons et chopines tintinabulaient merveilleusement. Et le vin coulait à flots dans les gosiers.

Pendant cette sonnerie, et tandis que le vent apportait de la ville à Claes, par bouffées, des chants d'hommes, de femmes et d'enfants, il parla derechef à l'ermite et lui demanda quelle était la grâce céleste que ces bonshommes prétendaient obtenir par ce rude exercice.

L'ermite riant lui répondit :

– Tu vois sur cette chapelle deux figures sculptées, représentant deux taureaux. Elles y sont placées en mémoire du miracle que fit saint Martin changeant deux bœufs en taureaux, en les faisant s'entre-battre à coups de corne. Puis il les frotta d'une chandelle sur le muffle et de bois vert pendant une heure et davantage.

Sachant le miracle, et muni d'un bref de Sa Sainteté que je payai bien, je vins ici m'établir.

Dès lors, tous les vieux tousseux et porte-bedaine de Meyborg et pays d'alentour, par moi patrocinés, furent certains qu'après s'être battus fortement avec la chandelle qui est l'onction, et le bâton qui est la force, ils se rendraient Notre-Dame favorable. Les femmes envoient ici leurs vieux maris. Les enfants qui naissent par la vertu du pèlerinage sont violents, hardis, féroces agiles et forment de parfaits soudards.

Soudain l'ermite dit à Claes :

– Me reconnais-tu ?

– Oui, répondit Claes, tu es mon frère Josse.

– Je le suis, répondit l'ermite ; mais quel est ce petit homme me fait des grimaces ?

– C'est ton neveu, répondit Claes.

– Quelle différence fais-tu entre moi et l'empereur Charles ?

– Elle est grande, répondit Claes.

– Elle est petite, répartit Josse, car nous faisons tous deux lui s'entre-tuer et moi s'entre-battre des hommes pour notre profit et plaisir.

Puis il les conduisit en son ermitage, où ils menèrent noces et festins durant onze jours sans trêve.

XIII

Claes, en quittant son frère, remonta sur son âne, ayant Ulenspiegel en croupe derrière lui. Il passa sur la grand'place de Meyborg il y vit assemblés par groupes un grand nombre de pèlerins qui, les voyant, entrèrent en fureur et brandissant leurs bâtons, tous soudain crièrent : « Vaurien ! » à cause d'Ulenspiegel, qui, ouvrant son haut-de-chausses, retroussait sa chemise et leur montrait son faux visage.

Claes, voyant que c'était son fils qu'ils menaçaient, dit à celui-ci :

– Qu'as-tu fait pour qu'ils t'en veuillent ainsi ?

– Cher père, répondit Ulenspiegel, je suis assis sur le baudet, ne disant rien à personne, et cependant ils disent que je suis un vaurien.

Claes alors l'assit devant lui.

Dans cette posture, Ulenspiegel tira la langue aux pèlerins, lesquels vociférant, lui montrèrent le poing, et, levant leurs bâtons de bois, voulurent frapper sur Claes et sur l'âne.

Mais Claes talonna son âne pour fuir leur fureur, et tandis qu'ils le poursuivaient, perdant le souffle, il dit à son fils :

– Tu es donc né dans un bien malheureux jour, car tu es assis devant moi, tu ne fais tort à personne et ils veulent t'assommer.

Ulenspiegel riait.

Passant par Liége, Claes apprit que les pauvres Rivageois avaient grand'faim et qu'on les avait mis sous la juridiction de l'official, tribunal composé de juges ecclésiastiques. Ils firent émeute pour avoir du pain et des juges laïques. Quelques-uns furent décapités ou pendus et les autres bannis du pays, tant était

grande, pour lors, la clémence de monseigneur de la Marck, le doux archevêque.

Claes vit en chemin les bannis, fuyant le doux vallon de Liége, et aux arbres près de la ville, les corps des hommes pendus pour avoir eu faim. Et il pleura sur eux.

XIV

Quand, monté sur son âne, il rentra au logis muni d'un sac plein de patards que lui avait donné son frère Josse et aussi d'un beau hanap en étain d'Angleterre, il y eut en la chaumière ripailles dominicales et festins journaliers, car ils mangeaient tous les jours de la viande et des fèves.

Claes remplissait de *dobbel-kuyt* et vidait souvent le grand hanap d'étain d'Angleterre.

Ulenspiegel mangeait pour trois et patrouillait dans les plats comme un moineau dans un tas de grains.

– Voici, dit Claes, qu'il mange aussi la salière.

Ulenspiegel répondit :

– Quand, ainsi que chez nous, la salière est faite d'un morceau de pain creusé, il faut la manger quelquefois, de peur qu'en vieillissant les vers ne s'y mettent.

– Pourquoi, dit Soetkin, essuies-tu tes mains graisseuses à ton haut-de-chausses ?

– C'est pour n'avoir jamais les cuisses mouillées, répondit Ulenspiegel.

Sur ce, Claes but un grand coup de bière en son hanap.

Ulenspiegel lui dit :

– Pourquoi as-tu une si grande coupe, je n'ai qu'un chétif gobelet ?

Claes répondit :

– Parce que je suis ton père et le *baes* de céans.

Ulenspiegel repartit :

– Tu bois depuis quarante ans, je ne le fais que depuis neuf, ton temps est passé, le mien est venu de boire, donc c'est à moi d'avoir le hanap et à toi de prendre le gobelet.

– Fils, dit Claes, celui-là jetterait sa bière au ruisseau qui voudrait verser dans un barillet la mesure d'une tonne.

– Tu seras donc sage en versant ton barillet dans ma tonne, car je suis plus grand que ton hanap, répondit Ulenspiegel.

Et Claes, joyeux, lui bailla son hanap à vider. Et ainsi Ulenspiegel apprit à parler pour boire.

XV

Soetkin portait sous la ceinture un signe de maternité nouvelle ; Katheline était enceinte pareillement, mais, par peur, n'osait sortir de sa maison.

Quand Soetkin l'allait voir :

– Ah ! lui disait la dolente engraissée, que ferai-je du pauvre fruit de mes entrailles ? Le faudra-t-il étouffer ? J'aimerais mieux mourir. Mais si les sergents me prennent, ayant un enfant sans être mariée, ils me feront, comme à une fille d'amoureuse vie, payer vingt florins, et je serai fouettée sur le Grand-Marché.

Soetkin lui disait alors quelque douce parole pour la consoler, et l'ayant quittée, elle revenait songeuse au logis. Donc elle dit un jour à Claes :

– Si au lieu d'un enfant j'en avais deux, me battrais-tu, mon homme ?

– Je ne le sais, répondit Claes.

– Mais, dit-elle, si ce second n'était point sorti de moi et fût, comme celui de Katheline, l'œuvre d'un inconnu, du diable peut-être ?

– Les diables, répondit Claes, produisent feu, mort et fumée, mais des enfants, non. Je tiendrais pour mien l'enfant de Katheline.

– Tu le ferais ? dit-elle.

– Je l'ai dit, repartit Claes.

Soetkin alla porter chez Katheline la nouvelle.

En l'entendant, celle-ci, ne se pouvant tenir d'aise, s'exclama ravie :

– Il a parlé le bon homme, parlé pour le salut de mon pauvre corps. Il sera béni par Dieu, béni par diable, si c'est, dit-elle toute frissante, un diable qui te créa, pauvre petit qui t'agites en mon sein.

Soetkin et Katheline mirent au monde l’une un garçonnet, l’autre une fillette. Tous deux furent portés à baptême, comme fils et fille de Claes. Le fils de Soetkin fut nommé Hans, et ne vécut point, la fille de Katheline fut nommée Nele et vint bien.

Elle but la liqueur de vie à quatre flacons, qui furent les deux de Katheline et les deux de Soetkin. Et les deux femmes se disputaient doucement pour savoir qui donnerait à boire à l’enfant. Mais, malgré son désir, force fut à Katheline de laisser tarir son lait afin qu’on ne lui demandât point d’où il venait sans qu’elle eût été mère.

Quand la petite Nele sa fille, fut sevrée, elle la prit chez elle et ne la laissa point aller chez Soetkin que lorsqu’elle l’eut appelée sa mère.

Les voisins disaient que c’était bien à Katheline, qui était fortunée, de nourrir l’enfant des Claes, qui, de coutume, vivaient pauvrement leur vie besoigneuse.

XVI

Ulenspiegel se trouvait seul un matin au logis et, s’y ennuyant, taillait dans un soulier de son père pour en faire un petit navire. Il avait déjà planté le maître-mât dans la semelle et troué l’empeigne pour y planter le beaupré, quand il vit à la demi-porte passer le buste d’un cavalier et la tête d’un cheval.

– Y a-t-il quelqu’un céans ? demanda le cavalier.

– Il y a, répondit Ulenspiegel, un homme et demi et une tête de cheval.

– Comment ? demanda le cavalier.

Ulenspiegel répondit.

– Parce que je vois ici un homme entier, qui est moi ; la moitié d'un homme, c'est ton buste, et une tête de cheval, c'est celle de ta monture.

– Où sont tes père et mère ? demanda l'homme.

Ulenspiegel répondit : – Mon père est allé faire de mal en pis, et ma mère s'occupe à nous faire honte ou dommage.

– Explique-toi, dit le cavalier.

Ulenspiegel répondit :

– Mon père creuse à l'heure qu'il est plus profondément les trous de son champ, afin d'y faire tomber de mal en pis les chasseurs fouleurs de blé. Ma mère est allée emprunter de l'argent ; si elle en rend trop peu, ce nous sera honte ; si elle en rend trop, ce nous sera dommage.

L'homme lui demanda alors par où il devait aller.

– Là où sont les oies, répondit Ulenspiegel.

L'homme s'en fut et revint au moment ou Ulenspiegel faisait du second soulier de Claes une galère à rameurs.

– Tu m'as trompé, dit-il ; où les oies sont, il n'y a que boues et marais où elles pataugent.

Ulenspiegel répondit :

– Je ne t'ai point dit d'aller où les oies pataugent, mais où elles cheminent.

– Montre-moi du moins, dit l'homme, un chemin qui aille à Heyst.

– En Flandre, ce sont les piétons qui vont et non les chemins, répondit Ulenspiegel.

XVII

Soetkin dit un jour à Claes :

– Mon homme, j'ai l'âme navrée : voilà trois jours que Thyl a quitté la maison ; ne sais-tu où il est ?

Claes répondit tristement :

– Il est où sont les chiens vagabonds, sur quelque grande route, avec quelques vauriens de son espèce. Dieu fut cruel en nous donnant un tel fils. Quand il naquit, je vis en lui la joie de nos vieux jours, un outil de plus dans la maison, je comptais en faire un manouvrier, et le sort méchant en fait un larron et un fainéant.

– Ne sois point si dur, mon homme, dit Soetkin ; notre fils n'ayant que neuf ans, est en pleine folie d'enfance. Ne faut-il pas qu'il laisse, comme les arbres, tomber ses glumes sur le chemin avant de se parer de ses feuilles, qui sont aux arbres populaires honnêteté et vertu ? Il est malicieux, je ne l'ignore ; mais sa malice tournera plus tard à son profit, si, au lieu de s'en servir à de méchants tours, il l'emploie à quelque utile métier. Il se gausse du prochain volontiers ; mais aussi plus tard il tiendra bien sa place en quelque gaie confrérie. Il rit sans cesse ; mais les faces aigres avant d'être mûres sont un méchant pronostic pour les visages à venir. S'il court, c'est qu'il a besoin de grandir ; s'il ne travaille point, c'est qu'il n'est pas à l'âge où l'on sent que labeur est devoir, et s'il passe quelquefois dehors jour et nuit, la moitié

d’une semaine, c’est qu’il ne sait pas de quelle douleur il nous afflige car il a bon cœur, et il nous aime.

Claes, hochant la tête, ne répondait point, et Soetkin, quand il dormait, pleurait seule. Et le matin, pensant que son fils était malade au coin de quelque route, elle allait sur le pas de la porte voir s’il ne revenait point ; mais elle ne voyait rien, et elle s’asseyait près de la fenêtre, regardant de là dans la rue. Et bien des fois son cœur dansait dans sa poitrine au bruit du pas léger de quelque garçonnet ; mais quand il passait, elle voyait que ce n’était pas Ulenspiegel, et alors elle pleurait, la dolente mère.

Cependant Ulenspiegel, avec ses camarades vauriens, était à Bruges, au marché du samedi.

Là se voyaient les cordonniers et les savetiers dans des échoppes à part, les tailleurs marchands d’habits, les *miesevangers* d’Anvers qui prennent, la nuit, avec un hibou, les mésanges ; les marchands de volailles, les larrons ramasseurs de chiens, les vendeurs de peaux de chats pour gants, plastrons et pourpoints, et des acheteurs de toutes sortes, bourgeois, bourgeoises, valets et servantes, panetiers, sommeliers, coquassiers et coquassières, et tous ensemble, marchands et chalands, suivant leur qualité, criant, décriant, vantant et avilissant la marchandise.

Dans un coin du marché était une belle tente de toile, montée sur quatre pieux. À l’entrée de cette tente, un manant du plat pays d’Alost, accompagné de deux moines présents pour le bénéfice, montrait pour un patard, aux dévots curieux, un morceau de l’os de l’épaule de sainte Marie Egyptienne. Il braillait, d’une voix cassée, les mérites de la sainte et n’omettait point en sa ballade comment, faute d’argent, elle paya en belle monnaie de nature un jeune passeur d’eau, pour ne point, en refusant son salaire à ce manouvrier, pécher contre le Saint-Esprit.

Et les deux moines faisaient signe de la tête que le manant disait vrai. À côté d'eux était une grosse femme rougeaude, lascive comme Astarté, gonflant violemment une méchante cornemuse, tandis qu'une fillette mignonne chantait près d'elle comme une fauvette ; mais nul ne l'entendait. Au-dessus de l'entrée de la tente se balançait à deux perches, et tenu aux oreilles par des cordes, un baquet plein d'eau bénite à Rome, ainsi que le chantait la grosse femme, tandis que les deux moines dodelinaient de la tête pour approuver son dire. Ulenspiegel, regardant le baquet, devenait songeur.

À l'un des pieux de la tente était attaché un baudet nourri de plus de foin que d'avoine : La tête basse, il regardait la terre, sans nulle espérance d'y voir pousser des chardons.

– Camarades, dit Ulenspiegel en leur montrant du doigt la grosse femme, les deux moines et l'âne brassant mélancolie, puisque les maîtres chantent si bien, il faut aussi faire danser le baudet.

Ce qu'ayant dit, il alla à la boutique prochaine, acheta du poivre pour six liards, leva la queue de l'âne et mit le poivre dessous.

L'âne, sentant le poivre, regarda sous sa queue pour voir d'où lui venait cette chaleur inaccoutumée. Croyant qu'il y avait le diable ardent, il voulut courir pour lui échapper, se mit à braire et à ruer et secoua le poteau de toutes ses forces. À ce premier choc, le baquet qui était entre les deux perches renversa toute son eau bénite sur la tente et sur ceux qui étaient dedans. Celle-ci bientôt s'affaissant, couvrait d'un humide manteau ceux qui écoutaient l'histoire de Marie Egyptienne. Et Ulenspiegel et ses camarades entendirent sortir de dessous la toile un grand bruit de geignements et de lamentations, car les dévots qui étaient là s'accusant l'un l'autre d'avoir renversé le baquet, s'étaient fâchés tout jaune et s'entre-baillaient de furieux horions. La toile se soulevait sous l'effort des combattants. Chaque fois

qu'Ulenspiegel voyait s'y dessiner quelque forme ronde, il piquait dedans avec une aiguille. C'était alors de plus grands cris sous la toile et une plus grande distribution de horions.

Et il était bien joyeux, mais il le fut davantage en voyant le baudet qui s'enfuyait traînant derrière lui toile, baquet et pieux tandis que le *baes* de la tente, sa femme et sa fille s'accrochaient au bagage. L'âne, qui ne pouvait plus courir, levait le mufle en l'air et ne cessait de chanter que pour regarder sous sa queue si le feu qui y brûlait n'allait point s'éteindre bientôt.

Cependant les dévôts continuaient leur bataille, les moines sans songer à eux, ramassaient l'argent tombé des plateaux et Ulenspiegel les y aidait, non sans profit, dévotement.

XVIII

Tandis que croissait en gaie malice le fils vaurien du charbonnier, végétait en maigre mélancolie le rejeton dolent du sublime empereur. Dames et seigneurs le voyaient marmiteux traîner, par les chambres et corridors de Valladolid, son corps frêle et ses jambes branlantes portant avec peine le poids de sa grosse tête, coiffée de blonds et roides cheveux.

Sans cesse cherchant les corridors noirs, il y restait assis des heures entières en étendant les jambes. Si quelque valet lui marchait dessus par mégarde, il le faisait fouetter et prenait son plaisir à l'entendre crier sous les coups, mais il ne riait point.

Le lendemain, allant tendre ailleurs ces mêmes pièges, il s'asseyait derechef en quelque corridor, les jambes étendues. Les dames, seigneurs et pages qui y passaient en courant ou autrement se heurtaient à lui, tombaient et se blessaient. Il y prenait aussi son plaisir, mais il ne riait point.

Quand l’un d’eux l’ayant cogné ne tombait point, il criait comme si on l’eût frappé, et il était aise en voyant leur effroi, mais il ne riait point.

Sa Sainte Majesté fut avertie de ces façons de faire et manda qu’on ne prit point garde à l’infant, disant que, s’il ne voulait pas qu’on lui marchât sur les jambes, il ne devait point les mettre là où couraient les pieds.

Cela déplut à Philippe, mais il n’en dit rien, et on ne le vit plus, sinon quand, par un clair jour d’été, il allait chauffer au soleil, dans la cour, son corps frissonnant.

Un jour, Charles, revenant de guerre, le vit ainsi brassant mélancolie :

– Mon fils, lui dit-il, que tu diffères de moi ! À ton âge, j’aimais à grimper sur les arbres pour y poursuivre les écureuils ; je me faisais, en m’aidant d’une corde, descendre de quelque rocher à pic pour aller dans leur nid dénicher les aiglons. Je pouvais à ce jeu laisser mes os ; ils n’en devinrent que plus durs. À la chasse, les fauves s’enfuyaient dans les fourrés quand ils me voyaient venir armé de ma bonne arquebuse.

– Ah ! soupira l’infant, j’ai mal au ventre, monseigneur père.

– Le vin de Paxarète, dit Charles, y est un remède souverain.

– Je n’aime point le vin ; j’ai mal de tête, monseigneur père.

– Mon fils, dit Charles, il faut courir, sauter et gambader ainsi que font les enfants de ton âge.

– J’ai les jambes roides, monseigneur père.

– Comment, dit Charles, en serait-il autrement si tu ne t'en sers pas plus que si elles étaient de bois ? Je te vais faire attacher sur quelque cheval bien ingambe.

L'infant pleura.

– Ne m'attachez pas, dit-il, j'ai mal aux reins, monseigneur père.

– Mais, dit Charles, tu as donc mal partout ?

– Je ne souffrirais point si on me laissait en repos, répondit l'infant.

– Penses-tu, repartit l'empereur impatient, passer ta vie royale à rêvasser comme clercs ? À ceux-là s'il faut, pour tacher d'encre leurs parchemins, le silence, la solitude et le recueillement ; à toi, fils du glaive, il faut un sang chaud, l'œil d'un lynx, la ruse du renard, la force d'Hercule. Pourquoi te signes-tu ? Sangdieu ! ce n'est pas à un lionceau à singer les femelles égreneuses de patenôtres.

– L'Angelus, monseigneur père, répondit l'infant.

XIX

Les mois de mai et de juin furent, en cette année, les vrais mois des fleurs. Jamais on ne vit en Flandre de si embaumantes aubépines, jamais dans les jardins tant de roses, de jasmins et de chèvrefeuilles. Quand le vent soufflant d'Angleterre chassait vers l'orient les vapeurs de cette terre fleurie, chacun, et notamment à Anvers, levant le nez en l'air joyeusement, disait :

– Sentez-vous le bon vent qui vient de Flandres ?

Aussi les diligentes abeilles suçaient le miel des fleure, faisaient la cire, pondaient leurs œufs dans les ruches insuffisantes à loger leurs essaims. Quelle musique ouvrière sous le ciel bleu qui couvrait éclatant la riche terre !

On fit des ruches de jonc, de paille, d'osier, de foin tressé. Les vanniers cuveliers, tonneliers, y ébréchaient leurs outils. Quant aux huchiers, depuis longtemps ils ne pouvaient suffire à la besogne.

Les essaims étaient de trente mille abeilles et de deux mille sept cents bourdons. Les gâteaux furent si exquis que, pour leur rare qualité, le doyen de Damme en envoya onze à l'empereur Charles, pour le remercier d'avoir, par ses nouveaux édits, remis en vigueur la Sainte Inquisition. Ce fut Philippe qui les mangea, mais ils ne lui profitèrent point.

Les bélîtres, mendiants, vagabonds et toute cette guenaille de vauriens oiseux traînant leur paresse par les chemins et préférant se faire pendre plutôt que de faire œuvre, vinrent, au goût du miel alléchés, pour en avoir leur part. Et ils rôdaient en foule, la nuit.

Claes avait fait des ruches pour y attirer les essaims ; quelques-unes étaient pleines et d'autres vides, attendant les abeilles. Claes veillait toute la nuit pour garder ce doux bien. Quand il était las, il disait à Ulenspiegel de le remplacer. Celui-ci le faisait volontiers.

Or, une nuit, Ulenspiegel, pour fuir la fraîcheur, s'était réfugié dans une ruche et, tout recroquevillé, regardait à travers les ouvertures. Il y en avait deux en haut.

Comme il s'allait endormir, il entendit craquer les arbustes de la haie et entendit la voix de deux hommes qu'il prit pour des larrons. Il regarda par l'une des ouvertures de la ruche et vit qu'ils avaient tous deux une longue chevelure et une barbe longue, quoique la barbe fût signe de noblesse.

Ils allèrent de ruche en ruche, puis ils vinrent à la sienne, et, la soulevant, ils dirent :

– Prenons celle-ci : c'est la plus lourde.

Puis se servant de leurs bâtons, ils l'emportèrent.

Ulenspiegel n'avait nul plaisir d'être ainsi voituré en ruche. La nuit était claire et les larrons marchaient sans sonner un mot. À chaque cinquante pas ils s'arrêtaient, épuisés de souffle, pour se remettre ensuite en route. Celui de devant grommelait furieusement d'avoir un si lourd poids à transporter, et celui de derrière geignait mélancoliquement. Car il est en ce monde deux sortes de couards fainéants, ceux qui se fâchent contre le labeur, et ceux qui geignent quand il faut ouvrer.

Ulenspiegel, n'ayant que faire, tirait par les cheveux le larron qui marchait devant, et par la barbe celui qui cheminait derrière, si bien que, lassé du jeu, le furieux dit au pleurard :

– Cesse de me tirer par les cheveux ou je te baille un tel coup de poing sur la tête qu'elle te rentrera dans la poitrine et que tu regarderas à travers tes côtes comme un voleur à travers les grilles de sa prison.

– Je ne l'oserais, mon ami, disait le pleurard ; c'est toi plutôt qui me tires par la barbe.

Le furieux répondit :

– Je ne chasse point à la vermine dans le poil des ladres.

– Monsieur, dit le pleurard, ne faites pas sauter la ruche si fort ; mes pauvres bras n'y tiennent plus. – Je vais les détacher tout à fait, répondit le furieux.

Puis se débarrassant de son cuir, il déposa la ruche à terre, et sauta sur son compagnon. Et ils s'entre-battirent, l'un blasphémant, l'autre criant miséricorde.

Ulenspiegel, entendant les coups pleuvoir, sortit de la ruche, la traîna avec lui jusqu'au prochain bois pour l'y retrouver, et retourna chez Claes.

Et c'est ainsi que dans les querelles les sournois ont leur profit.

XX

À quinze ans, Ulenspiegel éleva à Damme, sur quatre pieux une petite tente, et il cria que chacun y pourrait voir désormais représenté, dans un beau cadre de foin, son être présent et futur.

Quand survenait un homme de loi bien morguant et enflé de son importance, Ulenspiegel passait la tête hors du cadre, et contre-faisant le museau de quelque singe antique, disait :

– Vieux mufle peut pourrir, mais fleurir, non ; ne suis-je point bien votre miroir, monsieur de la trogne doctorale ?

S'il avait pour chaland un robuste soudard, Ulenspiegel se cachait et montrait, au lieu de son visage, au milieu du cadre, une grosse platelée de viande et de pain, et disait :

– La bataille fera de toi potage, que me bailles-tu pour ma pronostication, ô soudard chéri des sacres à grosse gueule ?

Quand un vieil homme, portant sans gloire sa tête chenue, amenait à Ulenspiegel sa femme, jeune commère, celui-ci se cachant, comme il avait fait pour le soudard, montrait dans le

cadre un petit arbuste, aux branches duquel étaient accrochés des manches de couteau, des coffrets, des peignes, des écritoires, le tout en corne, et s'écriait :

– D'où viennent ces beaux brimborions, messire ? n'est-ce point du cornier qui croît endéans le clos des vieux maris ? Qui dira maintenant que les cocus sont des gens inutiles en une république ?

Et Ulenspiegel montrait dans le cadre, à côté de l'arbuste, son jeune visage.

Le vieil homme, en l'entendant, toussait de male rage, mais sa mignonne le calmait de la main, et, souriant, venait à Ulenspiegel.

– Et mon miroir, disait-elle, me le montreras-tu ?

– Viens plus près, répondait Ulenspiegel. Elle obéissait. Lui alors, la baisant où il pouvait :

– Ton miroir, disait-il, c'est roide jeunesse demeurant ès braguettes hautaines.

Et la mignonne s'en allait aussi, non sans lui avoir baillé un ou deux florins.

Au moine gras et lippu qui lui demandait de voir son être présent et futur représenté, Ulenspiegel répondait :

– Tu es armoire à jambon, aussi seras-tu cellier à cervoise car sel appelle buverie, n'est-il pas vrai, grosse bedaine ? Donne-moi un patard pour n'avoir pas menti.

– Mon fils, répondait le moine, nous ne portons jamais d'argent.

– C’est donc que l’argent te porte, répondait Ulenspiegel, car je sais que tu le mets entre deux semelles sous tes pieds. Donne-moi ta sandale.

Mais le moine :

– Mon fils, c’est le bien du couvent ; j’en tirerai toutefois, s’il le faut, deux patards pour ta peine.

Le moine les donna, Ulenspiegel les reçut gracieusement.

Ainsi montrait-il leur miroir à ceux de Damme, de Bruges, de Blankenberghe, voire même d’Ostende.

Et au lieu de leur dire en son langage flamand : «*Ik ben u lieden spiegel*, je suis votre miroir, » il leur disait abréviant : « *Ik ben ulen spiegel*, » ainsi que cela se dit encore présentement dans l’Oost et la West-Flandre.

Et de-là lui vint son surnom d’Ulenspiegel.

XXI

En grandissant, il prit goût à vaquer par les foires et marchés. S’il y voyait un joueur de hautbois, de rebec ou de cornemuse, il se faisait, pour un patard, enseigner la manière de faire chanter ces instruments.

Il devint surtout savant en la manière de jouer du *rommel-pot* instrument fait d’un pot, d’une vessie et d’un roide fétu de paille. Voici comment il s’en servait : le soir il tendait la vessie mouillée sur le pot, fixait au moyen d’une cordelette le milieu de la vessie autour du nœud du fétu, qui touchait le fond du pot, aux bords duquel il plaçait ensuite la vessie tendue jusqu’à danger de crevaille. Le matin, la vessie étant sèche rendait sous les coups le

son du tambourin, et si l’on frottait la paille de l’instrument, elle ronflait mieux qu’une viole. Et Ulenspiegel, avec son pot ronflant et donnant le son d’aboîments de molosses, allait chanter des noëls à la porte des maisons en compagnie d’enfants dont l’un portait l’étoile de papier lumineuse, le jour des Rois.

Si quelque maître peintre venait à Damme pour y pourtraire, agenouillés en une toile, les compagnons de quelque *gilde*, Ulenspiegel, désirant voir comment il travaillait, demandait qu’il lui permît de broyer ses couleurs, et ne voulait pour tout salaire qu’une tranche de pain, trois liards et une chopine de cervoise.

S’occupant à broyer, il étudiait la manière de son maître. Quand celui-ci s’absentait, il essayait de peindre comme lui, mais il mettait partout de l’écarlate. Il s’essaya à pourtraire Claes, Soetkin, Katheline et Nele, ainsi que des pintes et des coquasses. Claes lui prédit, voyant ses œuvres, que s’il se montrait vaillant, il pourrait un jour gagner des florins par dizaines, en faisant des inscriptions sur les *speel-wagen*, qui sont des chariots de plaisir en Flandre et en Zélande.

Il apprit aussi d’un maître maçon à tailler le bois et la pierre, quand celui-ci vint faire, dans le chœur de Notre-Dame, une stalle construite de telle façon que, lorsqu’il le faudrait, le doyen, homme d’âge, pût s’y asseoir en ayant l’air de se tenir debout.

Ce fut Ulenspiegel qui tailla le premier manche de couteau dont se servent ceux de Zélande. Il fit ce manche en forme de cage. À l’intérieur se trouvait une mobile tête de mort ; au-dessus, un chien couché. Ces emblèmes signifient à eux deux : « Lame fidèle jusqu’à la mort. »

Et ainsi Ulenspiegel commençait de vérifier la prédiction de Katheline, se montrant peintre sculpteur, manant, noble homme le tout ensemble, car de père en fils les Claes portaient trois pintes d’argent au naturel sur fond de *Bruinbier*.

Mais Ulenspiegel ne fut stable en aucun métier, et Claes lui dit que si ce jeu durait, il le chasserait de la chaumine.

XXII

L'empereur, étant revenu de guerre, demanda pourquoi son fils Philippe ne l'était point venu saluer.

L'archevêque-gouverneur de l'infant répondit qu'il ne l'avait pas voulu, car il n'aimait, disait-il, que livres et solitude.

L'empereur s'enquit où il se tenait en ce moment.

Le gouverneur répondit qu'il le fallait chercher partout où il faisait noir. Ils le firent.

Ayant traversé un bon nombre de salles, ils vinrent finalement à une espèce de réduit, sans pavement, et éclairé par une lucarne. Là, ils virent enfoncé dans le sol un poteau auquel était attachée par la taille une guenon toute petite et mignonne, envoyée des Indes à Son Altesse pour la réjouir par ses jeunes ébattements. Au bas du poteau fumaient des fagots rouges encore, et il y avait dans le réduit une mauvaise odeur de poil brûlé.

La bestiole avait tant souffert en mourant dans ce feu que son petit corps semblait être, non pas celui d'un animal ayant eu vie, mais un fragment de racine rugueuse et tordue, et dans sa bouche ouverte comme pour crier la mort, se voyait de l'écume sanglante, et l'eau de ses larmes mouillait sa face.

– Qui a fait ceci ? demanda l'empereur.

Le gouverneur n'osa répondre, et tous deux demeurèrent sans parler, tristes et colères.

Soudain, en ce silence, fut entendu un faible bruit de toux qui venait d'un coin à l'ombre derrière eux. Sa Majesté, se retournant, y aperçut l'infant Philippe, tout de noir vêtu et suçant un citron.

– Don Philippe, dit-il, viens me saluer.

L'infant, sans bouger, le regarda de ses yeux craintifs où il n'y avait point d'amour.

– Est-ce toi, demanda l'empereur, qui as brûlé à ce feu cette bestiole ?

L'infant baissa la tête.

Mais l'empereur :

– Si tu fus assez cruel pour le faire, sois assez vaillant pour l'avouer.

L'infant ne répondit point. Sa Majesté lui arracha des mains le citron, qu'il jeta à terre, et allait battre son fils pissant de peur, quand l'archevêque l'arrêtant lui dit à l'oreille :

– Son Altesse sera un jour grande brûleuse d'hérétiques.

L'empereur sourit, et tous deux sortirent, laissant l'infant seul avec sa guenon.

Mais il en était d'autres qui n'étaient point des guenons et mouraient dans les flammes.

XXIII

Novembre était venu, le mois grelard où les tousseux se donnent à cœur-joie de la musique de phlegmes. C'est aussi en ce mois que les garçonnets s'abattent par troupes sur les champs de navets, y maraudant ce qu'ils peuvent, à la grande colère des paysans, qui courent vainement derrière eux avec des bâtons et des fourches.

Or, un soir qu'Ulenspiegel revenait de maraude, il entendit près de lui, dans un coin de la haie, un gémissement. Se baissant, il vit sur quelques pierres un chien gisant.

– Ça, dit-il, plaintive biestelette, que fais-tu là si tard ?

Caressant le chien, il lui sentit le dos humide, pensa qu'on l'avait voulu noyer et, pour le réchauffer, le prit dans ses bras.

Rentrant chez lui il dit :

– J'amène un blessé, qu'en faut-il faire ?

– Le panser, répondit Claes.

Ulenspiegel mit le chien sur la table : Claes, Soetkin et lui virent alors, à la lumière de la lampe, un petit rousseau du Luxembourg blessé au dos. Soetkin épongea les plaies, les vêtit de baume et les enveloppa de linge. Ulenspiegel porta l'animal dans son lit, quoique Soetkin le voulût avoir dans le sien, redoutant, disait-elle, qu'Ulenspiegel, qui se remuait alors comme un diable dans un bénitier, ne blessât le rousseau en dormant.

Mais Ulenspiegel fit ce qu'il voulait et le soigna si bien qu'au bout de six jours le blessé marchait comme ses pareils avec grande suffisance de roquetaille.

Et le *schoolmeester*, maître d'école, le nomma Titus Bibulus Schnouffius : Titus, en mémoire d'un certain empereur romain,

lequel ramassait volontiers les chiens errants ; Bibulus, pour ce que le chien aimait la bruinbier d'amour ivrognial, et Schnouffius, pour ce que reniflant il boutait sans cesse le museau dans les trous de rats et de taupes.

XXIV

Au bout de la rue Notre-Dame étaient plantés, l'un en face de l'autre, deux saules, au bord d'une eau profonde. Ulenspiegel tendit entre les-deux saules une corde où il dansa un dimanche après vêpres, assez bien pour que toute la foule des vagabonds l'applaudit des mains et de la voix. Puis il descendit de sa corde et présenta à chacun une écuelle qui fut bientôt remplie de monnaie, mais il la vida dans le tablier de Soetkin et garda onze liards pour lui.

Le dimanche suivant, il voulut encore danser sur la corde, mais quelques garçonnets vauriens, jaloux de son agilité, avaient fait une entaille à la corde, si bien qu'après quelques sauts, la corde se cassa et qu'Ulenspiegel tomba dans l'eau.

Tandis qu'il nageait pour gagner le bord, les petits bonshommes entailleurs de corde criaient :

– Comment est ton agile santé, Ulenspiegel ? Vas-tu au fond de l'étang enseigner la danse aux carpes, danseur inestimable ?

Ulenspiegel, sortant de l'eau et se secouant, leur cria, car ils s'éloignaient de lui, de peur des coups :

– Ne craignez rien ; revenez dimanche, je vous montrerai des tours sur la corde et vous aurez votre part de bénéfice.

Le dimanche, les garçonnets n'avaient point coupé dans la corde, mais faisaient le guet autour, de peur que quelqu'un y touchât, car il y avait une grande foule de monde.

Ulenspiegel leur dit :

– Donnez-moi chacun un de vos souliers et je gage que, si petits ou si grands qu'ils soient, je danse avec chacun d'eux.

– Que nous payes-tu, si tu perds, demandèrent-ils ?

– Quarante pintes de bruinbier, répondit Ulenspiegel, et vous me payerez trois patards si je gagne.

– Oui, dirent-ils.

Et ils lui donnèrent chacun un de leurs souliers. Ulenspiegel les mit tous dans le tablier qu'il portait et, ainsi chargé, dansa sur la corde, mais non sans peine.

Les entailleurs de corde criaient d'en bas :

– Tu as dit que tu danserais avec chacun de nos souliers ; chausse-les donc et tiens ta gageure !

Ulenspiegel dansant toujours répondit :

– Je n'ai point dit que je chausserais vos souliers, mais que je danserais avec eux. Or, je danse et tous dansent avec moi dans mon tablier. Ne le voyez-vous pas, avec vos yeux de grenouilles tout écarquillés ? Payez-moi mes trois patards.

Mais ils le huèrent, s'écriant qu'il devait leur rendre leurs souliers.

Ulenspiegel les leur jeta l'un après l'autre, en un tas. Ce dont advint une furieuse bataille, car aucun d'eux ne pouvait clairement distinguer, ni prendre sans conteste, son soulier dans le tas.

Ulenspiegel alors descendit de l'arbre et arrosa les combattants, mais non d'eau claire.

XXV

L'infant, ayant quinze ans, vaquait, comme de coutume, par les corridors, escaliers et chambres du château. Mais le plus souvent on le voyait rôder autour des appartements des dames, afin de faire noise aux pages qui, pareillement à lui, étaient comme des chats à l'affût dans les corridors. D'autres, se tenant dans la cour, chantaient, le nez en l'air, quelque tendre ballade.

L'infant, en les entendant, se montrait à une fenêtre et ainsi effrayait-il les pauvres pages qui voyaient ce pâle museau au lieu des doux yeux de leurs belles.

Il était, parmi les dames de la cour, une gentille-femme flamande de Dudzeele, près de Damme, bien en chair, beau fruit mûr et belle merveilleusement, car elle avait des yeux verts et des cheveux roux crépelés, brillants comme l'or. D'humeur gaie et de complexion ardente, elle ne céla jamais à personne son penchant pour le fortuné seigneur à qui elle octroyait sur ses belles terres le céleste privilège de franchise d'amour. Il en était un présentement, beau et fier, qu'elle aimait. Tous les jours, à certaine heure, elle l'allait trouver, ce que Philippe apprit.

S'asseyant sur un banc placé contre une fenêtre, il la guetta et comme elle passait devant lui, l'œil vif, la bouche entr'ouverte, accorte, sortant du bain et faisant chanter autour d'elle ses accoutrements de brocart jaune, elle vit l'infant qui, sans se lever de son banc, lui dit :

– Madame, ne vous pourriez-vous arrêter un moment ?

Impatiente comme une cavale empêchée en son élan, au moment où elle va courir au bel étalon hennissant dans la prairie, elle répondit :

– Altesse, chacune ici doit obéir à votre princière volonté.

– Asseyez-vous près de moi, dit-il.

Puis, la regardant paillardement, durement et cauteleusement, il dit :

– Récitez-moi le *Pater* en langue flamande ; on me l'apprit, mais je l'oubliai.

La pauvre dame alors de dire un *Pater* et lui de l'engager à le dire plus lentement.

Et ainsi, il força cette pauvrette d'en dire jusques à dix, elle qui croyait l'heure venue de réciter d'autres *oremus*.

Puis, la louangeant, il lui parla de ses beaux cheveux, de son teint vif, de ses yeux clairs, mais il n'osa rien lui dire de ses épaules charnues, ni de sa gorge ronde, ni de rien autre chose.

Quand elle crut pouvoir s'en aller et déjà regardait dans la cour où l'attendait son seigneur, il lui demanda si elle savait bien ce que sont les vertus de la femme.

Comme elle ne répondait point de peur de mal dire, il parla pour elle et la patrocinant, il dit :

– Vertus de femme, c'est chasteté, soin d'honneur et prude vie.

Il lui conseilla aussi de se vêtir décemment et de bien cacher tout ce qui était à elle. Elle fit signe de la tête que oui, disant :

– Que pour Son Altesse Hyperboréenne, elle se couvrirait plutôt de dix peaux d'ours que d'une aune de mousseline.

L'ayant fait quinaud par cette réponse, elle s'enfuit joyeuse.

Cependant le feu de jeunesse était aussi allumé dans la poitrine de l'infant, mais ce n'était point ce feu ardent qui pousse aux hauts faits les fortes âmes, ni le doux feu qui fait pleurer les tendres cœurs, c'était un sombre feu venu d'enfer où Satan l'alluma sans doute. Et il brillait dans ses yeux gris, comme en hiver la lune sur un charnier. Et il le brûlait cruellement.

Se sentant sans amour pour les autres, le pauvre sournois n'osait s'offrir aux dames : il allait alors dans un petit coin écarté, en une petite chambre crépie à la chaux, éclairée par d'étroites fenêtres où, d'habitude, il grugeait ses pâtisseries et où les mouches venaient en foule à cause des miettes. Là, se caressant lui-même, il leur écrasait lentement la tête contre les vitres et il en tuait des centaines, jusqu'à ce que ses doigts tremblassent trop fort pour qu'il pût continuer sa rouge besogne. Et il prenait un vilain plaisir à ce cruel délassement, car lasciveté et cruauté sont deux sœurs infâmes. Il sortait de ce réduit plus triste qu'auparavant et chacun et chacune fuyaient, quand ils le pouvaient, la face de ce prince pâle comme s'il se fût nourri de champignons de plaies.

Et la dolente Altesse souffrait, car mauvais cœur c'est douleur.

XXVI

La belle gentille-femme quitta un jour Valladolid pour aller en son château de Dudzeele en Flandre.

Passant par Damme suivie de son gras sommelier, elle vit assis contre le mur d'une chaumine, un jeune gars de quinze ans soufflant dans une cornemuse. En face de lui se tenait un chien roux qui, n'aimant point cette musique, hurlait mélancoliquement. Le soleil luisait clair. À côté du jeune gars était debout une fillette mignonne éclatant de rire à chaque piteux hurlement du chien.

La belle dame et le gras sommelier, passant devant la chaumine, regardèrent Ulenspiegel soufflant, Nele riant et Titus Bibulus Schnouffius hurlant.

– Mauvais garçon, dit la dame parlant à Ulenspiegel, ne pourrais-tu cesser de faire ainsi hurler ce pauvre rousseau ?

Mais Ulenspiegel, la regardant, enflait plus vaillamment sa cornemuse. Et Bibulus Schnouffius hurlait plus mélancoliquement et Nele éclatait de rire davantage.

Le sommelier, entrant en colère, dit à la dame en désignant Ulenspiegel :

– Si je frottais du fourreau de mon épée cette graine de pauvre homme, il cesserait de mener cet insolent tapage. Ulenspiegel regarda le sommelier, l'appela Jan Papzak, à cause de sa bedaine, et continua de souffler dans sa cornemuse. Le sommelier marcha sur lui en le menaçant du poing, mais Bibulus Schnouffius se jeta sur lui et le mordit à la jambe, le sommelier tomba de peur en criant :

– À l'aide !

La dame souriant dit à Ulenspiegel :

– Ne me pourrais-tu pas, cornemuseux, dire si le chemin n'a point change qui mène de Damme a Dudzeele ?

Ulenspiegel, ne cessant de jouer, hocha la tête et regarda la dame.

– Qu'as-tu à me regarder si fixement ? demanda-t-elle.

Mais lui, jouant toujours, écarquillait les yeux comme s'il fût ravi en extase d'admiration. Elle lui dit :

– N'as-tu pas de honte, jeune comme tu es, de regarder ainsi les dames ?

Ulenspiegel rougit un peu, souffla encore et la regarda davantage.

– Je t'ai demandé, reprit-elle, si le chemin n'a point changé qui mène de Damme à Dudzeele ?

– Il ne verdoie plus depuis que vous le privâtes de l'heur de vous porter, repartit Ulenspiegel.

– Veux-tu me conduire ? dit la dame.

Mais Ulenspiegel restait assis, la regardant toujours. Et elle, si espiègle qu'elle le vît, sachant que son jeu était tout de jeunesse, lui pardonnait volontiers. Il se leva et allait rentrer chez lui.

– Où vas-tu ? demanda-t-elle.

– Mettre mes plus beaux habits, répondit-il.

– Va, dit la dame.

Elle s’assit alors sur le banc, près du pas de la porte ; le sommelier fit comme elle. Elle voulut parler à Nele, mais Nele ne lui répondit pas, car elle était jalouse.

Ulenspiegel revint bien lavé et vêtu de futaine. Il avait bonne mine sous son accoutrement de dimanche, le petit homme.

– T’en vas-tu vraiment avec cette belle dame ? lui demanda Nele.

– Je reviendrai bientôt, répondit Ulenspiegel.

– Si j’allais à ta place ? dit Nele.

– Non, dit-il, les chemins sont boueux.

– Pourquoi, dit la dame fâchée et jalouse pareillement, pourquoi, petite fillette, veux-tu l’empêcher de venir avec moi ?

Nele ne lui répondit point, mais de grosses larmes sourdirent de ses yeux et elle regardait tristement et avec colère la belle dame.

Ils se mirent à quatre en route, la dame assise comme une reine sur sa haquenée blanche, harnachée de velours noir ; le sommelier dont la marche secouait la bedaine ; Ulenspiegel tenant par la bride la haquenée de la dame, et Bibulus Schnouffius marchant à côté de lui, la queue en l’air fièrement.

Ils chevauchèrent et cheminèrent ainsi pendant quelque temps, mais Ulenspiegel n’était point à l’aise ; muet comme un poisson, il aspirait la fine odeur de benjoin qui venait de la dame et regardait du coin de l’œil tous ses beaux ferrets, bijoux rares et pardilloches, et aussi son doux air, ses yeux brillants, sa gorge nue et ses cheveux que le soleil faisait brillants comme une coiffe d’or.

– Pourquoi, dit-elle, parles-tu si peu, mon petit homme ?

Il ne répondit point.

– Tu n'as pas tellement ta langue dans tes souliers que tu ne saches pas t'acquitter pour moi d'un message ?

– Voire, dit Ulenspiegel.

– Il faut, dit la dame, me quitter ici et aller à Koolkercke, de l'autre côté du vent, dire à un gentilhomme vêtu de noir et de rouge, mi-parti, qu'il ne doit point m'attendre aujourd'hui, mais venir dimanche, à dix heures de nuit, en mon château, par la poterne.

– Je n'irai pas ! dit Ulenspiegel.

Pourquoi ? demanda la dame.

– Je n'irai pas, non ! dit encore Ulenspiegel.

La dame lui dit :

– Qu'est-ce donc, petit coq tout fâché, qui t'inspire cette volonté farouche ?

– Je n'irai pas ! dit Ulenspiegel.

– Mais si je te donnais un florin ?

– Non ! dit-il.

– Un ducat ?

– Non.

– Un carolus ?

– Non, dit encore Ulenspiegel. Et cependant, ajouta-t-il en soupirant, je l'aimerais mieux qu'une coquille de moule dans le cuiret maternel.

La dame sourit, puis tout à coup s'écria.

– J'ai perdu mon aumônière belle et rare, faite de drap de soie et brodée de perles fines ! À Damme, elle pendait encore à ma ceinture.

Ulenspiegel ne bougea pas, mais le sommelier s'avança vers la dame :

– Madame, lui dit-il, n'envoyez point à sa recherche ce jeune larron, car vous ne le reverriez jamais.

– Et qui donc ira ? demanda la dame.

– Moi, répondit-il, malgré mon grand âge.

Et il s'en fut. Midi sonnait, la chaleur était grande, profonde la solitude ; Ulenspiegel ne disait mot, mais il ôta son pourpoint neuf pour que la dame pût s'asseoir à l'ombre sous un tilleul, sans craindre la fraîcheur de l'herbe. Il restait debout près d'elle, soupirant.

Elle le regarda et se sentit pitoyable pour ce petit bonhomme craintif, et lui demanda s'il n'était point fatigué de rester ainsi debout sur ses jambes trop jeunes. Il ne répondit mot, et comme il se laissait choir à côté d'elle, elle voulut le retenir et l'attira sur sa gorge nue, où il demeura si volontiers qu'elle eût cru

commettre le péché de cruauté en lui disant de choisir un autre oreiller.

Le sommelier revint toutefois et dit qu'il n'avait point trouvé l'aumônière.

– Je la retrouvai, moi, répondit la dame, quand je descendis de cheval, car elle s'était, en se dégrafant, accrochée à l'étrier. Maintenant, dit-elle à Ulenspiegel, mène-nous droitement à Dudzeele et dis-moi comment tu te nommes.

– Mon patron, répondit-il, est monsieur saint Thylbert, nom qui veut dire leste des pieds pour courir aux bonnes choses ; mon nom est Claes et mon surnom est Ulenspiegel. Si vous voulez vous regarder en mon miroir, vous verrez qu'il n'est pas, sur toute cette terre de Flandre, une fleur de beauté éclatante comme votre grâce parfumée.

La dame rougit d'aise et ne se fâcha point contre Ulenspiegel.

Et Soetkin et Nele pleuraient pendant cette longue absence.

XXVII

Quand Ulenspiegel revint de Dudzeele, il vit à l'entrée de la ville Nele adossée à une barrière. Elle égrenait une grappe de raisin noir. Croquant un à un les grains du fruit, elle en était sans doute rafraîchie et délectée, mais n'en laissait paraître nul plaisir. Elle semblait, au contraire, fâchée et arrachait les grains de la grappe colériquement. Elle était si dolente et avait un visage si marri, triste et doux, qu'Ulenspiegel fut saisi d'amoureuse pitié, et, s'avançant derrière elle, lui donna un baiser sur la nuque.

Mais elle, en retour, lui bailla un grand soufflet.

– Je n’y vois pas plus clair, repartit Ulenspiegel.

Elle pleurait à sanglots.

– Nele, dit-il, va-t-on maintenant placer les fontaines à l’entrée des villages ?

– Va-t’en ! dit-elle.

– Mais je ne puis m’en aller, si tu pleures comme cela, mignonne.

– Je ne suis pas mignonne, dit Nele, et je ne pleure pas !

– Non, tu ne pleures pas, mais il sort cependant de l’eau de tes yeux.

– Veux-tu t’en aller ? dit-elle.

– Non, dit-il. Cependant elle tenait son tablier de ses petites mains tremblantes, et elle en tirait l’étoffe par saccades et des larmes coulaient dessus, le mouillant.

– Nele, demanda Ulenspiegel, fera-t-il beau tantôt ?

Et il la regardait souriant bien amoureusement.

– Pourquoi me demandes-tu cela ? dit-elle.

– Parce que, quand il fait beau, il ne pleure pas, répondit Ulenspiegel.

– Va-t’en, dit-elle, près de ta belle dame à robe de brocart tu l’as fait assez rire celle-là.

Ulenspiegel alors chanta :

Quand je vois pleurer m'amie,
Mon cœur est déchiré.
C'est miel quand elle rit,
Perle quand elle pleure.
Moi, je l'aime à toute heure.
Et je nous paie à boire
Du bon vin de Louvain.
Et je nous paie à boire
Quand Nele sourira.

– Vilain homme, dit-elle, tu te gausses encore de moi.

– Nele, dit Ulenspiegel, je suis homme mais point vilain, car notre noble famille, famille échevinale, porte de trois pintes d'argent sur fond de *bruinbier*. Nele, est-il vrai qu'au pays de Flandre quand on sème des baisers, on récolte des soufflets ?

– Je ne veux point te parler, dit-elle.

– Alors pourquoi ouvres-tu la bouche pour me le dire ?

– Je suis fâchée, dit-elle.

Ulenspiegel lui bailla bien légèrement un coup de poing dans le dos et dit :

– Baisez vilaine, elle vous poindra, poignez vilaine, elle vous oindra. Oins-moi donc, mignonne, puisque je t'ai poignée.

Nele se retourna. Il ouvrit les bras, et elle s'y jeta pleurante encore et dit :

– Tu n'iras plus là-bas, n'est-ce pas, Thyl ?

Mais il ne répondit point, empêché qu'il était à serrer ses pauvres doigts tremblants et à essuyer, de ses lèvres, les larmes chaudes tombant des yeux de Nele comme les larges gouttes d'une pluie d'orage.

XXVIII

En ce temps-là, Gand, la noble, refusa de payer sa quote-part de l'aide que lui demandait son fils Charles, empereur. Elle ne le pouvait, étant, du fait de Charles, épuisée d'argent. Ce fut un grand crime, il résolut de l'aller lui-même châtier.

Car le bâton d'un fils est plus que tout autre douloureux au dos maternel.

François au Long-Nez, son ennemi, lui offrit de passer par le pays de France. Charles le fit, et, au lieu d'y être retenu prisonnier, il fut fêté et choyé impérialement. C'est un accord souverain entre princes de s'entraider contre les peuples.

Charles s'arrêta longtemps à Valenciennes sans donner nul signe de fâcherie. Gand, sa mère, vivait sans crainte en la croyance que l'empereur, son fils, lui pardonnerait d'avoir agi selon le droit.

Charles arriva sous les murs de la ville avec quatre mille chevaux. D'Albe l'accompagnait, comme aussi le prince d'Orange. Le menu peuple et ceux des petits métiers eussent bien voulu empêcher cette entrée filiale et mettre sur pied les quatre-vingt mille hommes de la ville et du plat pays ; les gros bourgeois ; dits *hoog-poorters*, s'y opposèrent par crainte de la prédominance du populaire. Gand eût pu cependant ainsi hacher menu son fils et ses quatre mille chevaux. Mais elle l'aimait, et les petits métiers eux-mêmes avaient repris confiance.

Charles l'aimait aussi, mais pour l'argent qu'il avait d'elle en ses coffres et qu'il voulait avoir encore.

S'étant rendu maître de la ville, il établit partout des postes militaires, fit vaquer, par Gand, des rondes de nuit et de jour. Puis il prononça, en grand apparat, la sentence de la ville.

Les plus notables bourgeois durent, la corde au cou, venir devant son trône, faire amende honorable ; Gand fut déclarée coupable des crimes les plus coûteux, qui sont : déloyauté, infraction aux traités, désobéissance, sédition, rébellion et lèse-majesté. L'empereur déclara abolis tous et quelconques privilèges, droits, franchises, coutumes et usages ; stipulant en engageant l'avenir, comme s'il eût été Dieu, que dorénavant ses successeurs à leur venue à seigneurie jureraient de ne rien observer, sinon la *Caroline Concession* de servitude octroyée par lui à la ville.

Il fit raser l'abbaye de Saint-Bavon, pour y ériger une forteresse, d'où il pût, à l'aise, percer de boulets le sein de sa mère.

En bon fils pressé d'hériter, il confisqua tous les biens de Gand, revenus, maisons, artillerie, munitions de guerre.

La trouvant trop bien défendue, il fit abattre la Tour Rouge, la tour au Trou de Crapaud, la Braampoort, la Steenpoort, la Waalpoort, la Ketelpoort et bien d'autres ouvrées et sculptées comme bijoux de pierre.

Quand, après, les étrangers venaient à Gand, ils s'entredisaient :

– Quelle est cette ville plate et désolée dont on chantait merveille ?

Et ceux de Gand répondaient :

– L’empereur Charles vient d’ôter à la ville sa précieuse ceinture.

Et ce disant, ils avaient honte et colère. Et des ruines des portes l’empereur tirait des briques pour sa forteresse.

Il voulait que Gand fût pauvre, car ainsi elle ne pourrait par labeur, industrie ni argent, s’opposer à ses fiers desseins ; il la condamna donc à payer sa part refusée de l’aide de quatre cent mille florins carolus d’or, et de plus, cent cinquante mille carolus pour une fois et chaque année six mille autres en rentes perpétuelles. Elle lui avait prêté de l’argent : il devait lui en payer une rente de cent cinquante livres de gros. Il se fit, par force, remettre les titres de la créance, et payant ainsi sa dette, il s’enrichit réellement.

Gand l’avait, en maintes occasions, aimé et secouru, mais il lui frappa le sein d’un poignard, y cherchant du sang, parce qu’il n’y trouvait pas assez de lait.

Puis il regarda *Roelandt*, la belle cloche, fit pendre à son battant celui qui avait sonné l’alarme pour appeler la ville à défendre son droit. Il n’eut point pitié de Rœlandt, la langue de sa mère, la langue par laquelle elle parlait à la Flandre ; Rœlandt, la fière cloche, qui disait d’elle-même :

Als men my slaet dan is ‘t brandt.
Als men my luyt dan is ‘t storm in Vlaenderlandt.

Quand je tinte, c’est qu’il brûle
Quand je sonne, c’est qu’il y a tempête au pays de Flandre.

Trouvant que sa mère parlait trop haut, il enleva la cloche. Et ceux du plat pays dirent que Gand était morte parce que son fils lui avait arraché la langue avec des tenailles de fer.

XXIX

Ces jours-là, qui furent jours de printemps clairs et frais, lorsque la terre est en amour, Soetkin cousait près de la fenêtre ouverte, Claes fredonnait quelque refrain, tandis qu'Ulenspiegel avait coiffé Titus Bibulus Schnouffius d'un couvre-chef judiciaire. Le chien jouait des pattes comme s'il eût voulu rendre un arrêt, mais c'était pour se débarrasser de sa coiffure.

Soudain, Ulenspiegel ferma la fenêtre, courut dans la chambre, sauta sur les chaises et les tables, les mains tendues vers le plafond. Soetkin et Claes virent qu'il ne se démenait si fort que pour atteindre un oiselet tout mignon et petit qui, les ailes frémissantes, criait de peur, blotti contre une poutre dans un recoin du plafond.

Ulenspiegel allait se saisir de lui, lorsque Claes, parlant vivement, lui dit :

– Pourquoi sautes-tu ainsi ?

– Pour le prendre, répondit Ulenspiegel, le mettre en cage, lui donner des graines et le faire chanter pour moi.

Cependant l'oiseau, criant d'angoisse, voletait dans la chambre en heurtant de la tête les vitraux de la fenêtre.

Ulenspiegel ne cessait de sauter, Claes lui mit pesamment la main sur l'épaule :

– Prends-le, dit-il, mets-le en cage, fais-le chanter pour toi, mais, moi aussi, je te mettrai dans une cage fermée de bons barreaux de fer et je te ferai aussi chanter. Tu aimes à courir, tu ne le pourras plus ; tu seras à l'ombre quand tu auras froid au

soleil quand tu auras chaud. Puis un dimanche, nous sortirons ayant oublié de te donner de la nourriture et nous ne reviendrons que le jeudi, et au retour, nous retrouverons Thyl mort de faim et tout raide.

Soetkin pleurait, Ulenspiegel s'élança :

– Que fais-tu ? demanda Claes.

– J'ouvre la fenêtre à l'oiseau, répondit-il. En effet, l'oiseau, qui était un chardonneret, sortit par la fenêtre, jeta un cri joyeux, monta comme une flèche dans l'air, puis s'allant placer sur un pommier voisin, se lissa les ailes, du bec, se secoua le plumage, et se fâchant, dit en sa langue d'oiseau, à Ulenspiegel, mille injures.

Claes lui dit alors :

– Fils, n'ôte jamais à homme ni bête sa liberté, qui est le plus grand bien de ce monde. Laisse chacun aller au soleil quand il a froid, à l'ombre quand il a chaud. Et que Dieu juge Sa Sainte Majesté qui, ayant enchaîné la libre croyance au pays de Flandre, vient de mettre Gand la noble dans une cage de servitude.

XXX

Philippe avait épousé Marie de Portugal, dont il ajouta les possessions à la couronne d'Espagne ; il eut d'elle don Carlos, le fou cruel. Mais il n'aimait point sa femme !

La reine souffrait des suites de ses couches. Elle gardait le lit et avait près d'elle ses dames d'honneur, parmi lesquelles la duchesse d'Albe.

Philippe la laissait souvent seule pour aller voir brûler des hérétiques. Tous ceux et celles de la cour faisaient comme lui. De

même aussi faisait la duchesse d'Albe, la noble garde-couches de la reine.

En ce temps-là, l'official prit un sculpteur flamand, catholique romain, pour ce qu'un moine lui ayant refusé le prix, convenu entre eux, d'une statue en bois de Notre-Dame, il avait frappé de son ciseau la statue au visage, en disant qu'il aimait mieux détruire son œuvre, que de la donner à vil prix.

Il fut, par le moine, dénoncé comme iconoclaste, torturé sans pitié et condamné à être brûlé vif.

On lui avait, durant la torture, brûlé la plante des pieds, et il criait, en cheminant de la prison au bûcher et couvert du *Sanbenito* :

– Coupez les pieds ! coupez les pieds !

Et Philippe entendait de loin ces cris, et il était aise, mais il ne riait point.

Les dames d'honneur de la reine Marie la quittèrent pour assister au brûlement et après elles la duchesse d'Albe qui, entendant crier le sculpteur flamand, voulut voir le spectacle et laissa la reine seule.

Philippe, ses hauts serviteurs, princes, comtes, écuyers et dames étant présents, le sculpteur fut attaché par une longue chaîne à une estache plantée au centre d'un cercle enflammé formé de bottes de paille et de fascines, qui devait le rôtir lentement, s'il voulait se tenant au poteau, fuir le feu vif.

Et on le regardait curieusement essayant, nu qu'il était ou peu s'en fallait, de raidir sa force d'âme contre la chaleur du feu.

En même temps, la reine Marie eut soif sur son lit d'accouchée. Elle vit la moitié d'un melon sur un plat. Se traînant hors de son lit, elle prit de ce melon et n'en laissa rien.

Puis, à cause du froid de la chair du melon, elle sua et frissonna, resta sur le plancher, sans pouvoir bouger.

– Ah ! dit-elle, je me réchaufferais si quelqu'un pouvait me porter dans mon lit.

Elle entendit alors le pauvre sculpteur qui criait :

– Coupez les pieds !

– Ah ! dit la reine Marie, est-ce un chien qui hurle à ma mort ?

En ce moment, le sculpteur, ne voyant autour de lui que des faces d'ennemis espagnols, songea à Flandre, la terre des mâles, croisa les bras, et, traînant sa longue chaîne derrière lui, marcha vers la paille et les fascines enflammées et s'y mettant debout en croisant les bras :

– Voilà, dit-il, comment les Flamands meurent en face des bourreaux espagnols. Coupez les pieds, non à moi, mais à eux, afin qu'ils ne courent plus aux meurtres ! Vive Flandre ! Flandre pour l'éternité !

Et les dames l'applaudissaient, criant grâce en voyant sa fière contenance.

Et il mourut.

La reine Marie tressaillait de tout son corps, elle pleura, ses dents claquèrent du froid de mort prochaine, et elle dit, raidissant bras et jambes :

– Mettez-moi dans mon lit, que j’aie chaud.

Et elle mourut.

Et ainsi, suivant la prédiction de Katheline, la bonne sorcière, Philippe semait partout mort, sang et larmes.

XXXI

Mais Ulenspiegel et Nele s’aimaient d’amour.

On était alors à la fin d’avril, tous les arbres en fleurs, toutes les plantes gonflées de sève attendaient Mai, qui vient sur la terre accompagné d’un paon, fleuri comme un bouquet et fait chanter les rossignols dans les arbres.

Souvent Ulenspiegel et Nele erraient à deux par les chemins. Nele se tenait au bras d’Ulenspiegel et de ses mains s’y accrochait. Ulenspiegel, prenant plaisir à ce jeu, passait souvent son bras autour de la taille de Nele, pour la mieux tenir, disait-il. Et elle était heureuse, mais elle ne parlait point.

Le vent roulait mollement sur les chemins le parfum des prairies ; la mer au loin mugissait au soleil, paresseuse ; Ulenspiegel était comme un jeune diable, tout fier, et Nele comme une petite sainte du Paradis, toute honteuse de son plaisir.

Elle appuyait la tête sur l’épaule d’Ulenspiegel, il lui prenait les mains et, cheminant, il la baisait au front, sur les joues et sur sa bouche mignonne. Mais elle ne parlait point.

Au bout de quelques heures, ils avaient chaud et soif, buvaient du lait chez le paysan, mais ils n’étaient point rafraîchis.

Et ils s’asseyaient au bord d’un fossé, sur le gazon. Nele, toute blême, était pensive, Ulenspiegel la regardait peureux :

– Tu es triste ? disait-elle.

– Oui, disait-il.

– Pourquoi ? demandait-elle.

– Je ne sais, disait-il, mais ces pommiers et cerisiers tout en fleurs, cet air tiède et comme chargé du feu de la foudre, ces pâquerettes s’ouvrant rougissantes sur les prés, l’aubépine, là, près de nous, dans les haies, toute blanche. Qui me dira pourquoi je me sens trouble et toujours prêt à mourir ou dormir ? Et mon cœur bat si fort quand j’entends les oiseaux s’éveiller dans les arbres et que je vois les hirondelles revenues ; alors, je veux aller plus loin que le soleil et la lune. Et tantôt j’ai froid, et tantôt j’ai chaud. Ah ! Nele ! je voudrais n’être plus de ce bas monde, ou donner mille existences à celle qui m’aimerait.

Mais elle ne parlait point, et d’aise souriant, regardait Ulenspiegel.

XXXII

Le jour de la fête des Morts, Ulenspiegel sortit de Notre-Dame avec quelques vauriens de son âge. Lamme Goedzak s’était égaré parmi eux, comme une brebis au milieu des loups.

Lamme leur paya à tous largement à boire, car sa mère lui donnait, tous les dimanches et fêtes trois patards.

Il s’en fut donc avec ses camarades *In den rooden schildt*, à l’Ecusson rouge, chez Jan van Liebeke, qui leur servit de la *dobbel-knollaert* de Courtrai.

La boisson les échauffant, et causant de prières, Ulenspiegel déclara tout net que les messes des morts ne sont avantageuses qu'aux prêtres.

Mais il était un Judas en la bande : il dénonça Ulenspiegel comme hérétique. Malgré les larmes de Soetkin et les instances de Claes, Ulenspiegel fut pris et constitué prisonnier. Il resta dans une cave grillée pendant un mois et trois jours sans voir personne. Le geôlier lui mangeait les trois quarts de sa pitance. Dans l'entretemps, on prit des informations sur sa bonne et mauvaise renommée. Il fut seulement trouvé que c'était un méchant gausseur, raillant sans cesse le prochain, mais n'ayant jamais médit de Monseigneur Dieu, de Madame la Vierge, ni de Messieurs les saints. Pour ce, la sentence fut douce ; car il eût pu être marqué d'un fer rouge au visage et fouetté jusqu'au sang.

En considération de sa jeunesse, les juges le condamnèrent seulement à marcher derrière les prêtres, en chemise, nu-tête et pieds nus, et tenant un cierge à la main au milieu de la première procession qui sortirait de l'église.

Ce fut le jour de l'Ascension.

Quand la procession fut sur le point de rentrer, il dut s'arrêter sous le porche de Notre-Dame et là s'écrier :

– Merci à monseigneur Jésus ! Merci à messieurs les prêtres ! Leurs prières sont douces aux âmes du purgatoire, voire rafraîchissantes ; car chaque *Ave* est un seau d'eau qui leur tombe sur le dos, et chaque *Pater* est une cuvelle.

Et le peuple l'écoutait en grande dévotion, non sans rire.

À la fête de la Pentecôte, il dut encore suivre la procession ; il était en chemise, nu-pieds et tête nue, et tenait un cierge à la main. À son retour, debout sous le porche et tenant son cierge

respectueusement, non sans faire quelques grimaces de gaudisserie, il dit à voix haute et claire :

– Si les prières des chrétiens sont d'un grand soulagement aux âmes du purgatoire, celles du doyen de Notre-Dame, saint homme parfait en la pratique de toutes les vertus, calment si bien les douleurs du feu que celui-ci se transforme en sorbets tout soudain. Mais les diables bourreaux n'en ont miette.

Et le peuple d'écouter derechef en grande dévotion, non sans rire, et le doyen de sourire d'aise écclésiastiquement.

Puis Ulenspiegel fut banni du pays de Flandre pour trois ans, sous condition de faire un pèlerinage à Rome et d'en revenir avec l'absolution du pape.

Claes dut payer trois florins pour cette sentence ; mais il en donna encore un à son fils et le fournit de son costume de pèlerin.

Ulenspiegel fut navré le jour du départ en embrassant Claes et Soetkin, qui était toute en larmes, la dolente mère. Ils lui firent la conduite bien loin sur le chemin, en la compagnie de plusieurs bourgeois et bourgeoises.

Claes, en rentrant dans la chaumière, dit à sa femme :

– Commère, il est bien dur de condamner ainsi, pour quelques folles paroles, un si jeune garçon à cette dure peine.

– Tu pleures, mon homme, dit Soetkin ; tu l'aimes plus que tu ne le montres, car tu éclates en sanglots de mâle, qui sont pleurs de lion.

Mais il ne répondit point.

Nele était allée se cacher dans la grange pour que nul ne vit qu'elle aussi pleurait Ulenspiegel. Elle suivit de loin Soetkin et Claes, les bourgeois et bourgeoises ; quand elle vit son ami s'éloigner seul, elle courut à lui et lui sautant au cou :

– Tu vas trouver bien des belles dames par là, dit-elle.

– Belles, je ne sais, répondit Ulenspiegel ; mais fraîches comme toi, non, car le soleil les a toutes rôties.

Ils firent longtemps route ensemble. Ulenspiegel était tout songeur et disait parfois :

– Je leur ferai payer leurs messes des morts.

– Quelles messes et qui payera ? demandait Nele.

Ulenspiegel répondait :

– Tous les doyens, curés, clercs, bedeaux et autres matagots supérieurs ou subalternes qui nous paissent de billevesées. Si j'étais vaillant manouvrier, ils m'eussent volé, en me faisant pèleriner, le fruit de trois ans de labeur. Mais c'est le pauvre Claes qui paye. Ils me rendront mes trois ans au centuple, et je chanterai aussi pour eux la messe des morts de leur monnaie.

– Las ! Thyl, sois prudent : ils te feraient brûler tout vif, répondait Nele.

– Je suis d'amiante, répondait Ulenspiegel. Et ils se séparèrent, elle toute en larmes, et lui navré et colère.

XXXIII

Passant par Bruges sur le marché du mercredi, il y vit une femme promenée par le bourreau et ses valets, et une grande foule d'autres femmes criant et hurlant autour d'elle mille sales injures.

Ulenspiegel, lui voyant le haut de la robe garni de morceaux d'étoffe rouge, et portant au cou la pierre de justice, avec ses chaînes de fer, vit que c'était une femme qui avait vendu à son profit les corps jeunes et frais de ses filles. On lui dit qu'elle se nommait Barbe, était mariée à Jason Darue et allait dans ce costume être promenée de place en place jusqu'à ce qu'elle revînt au Grand-Marché, ou elle serait mise sur un échafaud déjà dressé pour elle. Ulenspiegel la suivit avec la foule du peuple vociférant. Revenue au Grand-Marché, elle fut placée sur l'échafaud, liée à un poteau, et le bourreau mit devant elle un paquet d'herbes et un morceau de terre désignant la fosse.

On dit aussi à Ulenspiegel qu'elle avait été fouettée auparavant dans la prison.

Comme il s'en allait, il rencontra Henri le Marischal, bélître-brimbeur qui avait été pendu dans la châtellenie de West-Ypres et montrait encore les marques des cordes autour de son cou. « Il avait été, disait-il, délivré étant en l'air en disant seulement une bonne prière à Notre-Dame de Hal, tellement que, par vrai miracle, les baillis et justiciers étant partis, les cordes qui ne le serraient plus déjà rompirent, qu'il tomba à terre et fut ainsi sauf. »

Mais Ulenspiegel apprit plus tard que ce bélître délivré de la corde était un faux Henri Marischal, et qu'on le laissait courir débitant son mensonge parce qu'il était porteur d'un parchemin signé par le doyen de Notre-Dame de Hal, qui voyait, à cause du conte de ce Henri le Marischal, affluer par troupes en son église et le bien payer tous ceux qui, de près ou de loin, flairaient la potence. Et pendant bien longtemps Notre-Dame de Hal fut surnommée Notre-Dame des Pendus.

XXXIV

En ce temps-là, les inquisiteurs et théologiens représentèrent pour la deuxième fois à l'empereur Charles :

– Que l'Eglise se perdait ; que son autorité était méprisée ; que s'il avait remporté tant d'illustres victoires, il le devait aux prières de la catholicité, qui maintenait haute sur son trône l'impériale puissance.

Un archevêque d'Espagne lui demanda que l'on coupât six mille têtes ou que l'on brûlât autant de corps, afin d'extirper aux Pays-Bas la maligne hérésie luthérienne. Sa Sainte Majesté jugea que ce n'était point assez.

Aussi, partout où passait terrifié le pauvre Ulenspiegel, il ne voyait que des têtes sur des poteaux, des jeunes filles mises dans des sacs et jetées toutes vives à la rivière ; des hommes couchés nus sur la roue et frappés à grands coups de barres de fer, des femmes mises dans une fosse, de la terre sur elles, et le bourreau dansant sur leur poitrine pour la leur briser. Mais les confesseurs de ceux et celles qui s'étaient repentis auparavant gagnaient chaque fois douze sols.

Il vit à Louvain, les bourreaux brûler trente luthériens à la fois et allumer le bûcher avec de la poudre à canon. À Limbourg, il vit une famille, hommes et femmes, filles et gendres, marcher au supplice en chantant des psaumes. L'homme, qui était vieux, cria pendant qu'il brûlait.

Et Ulenspiegel, ayant peur et douleur, cheminait sur la pauvre terre.

XXXV

Dans les champs, il se secouait comme un oiseau, comme un chien détaché, et son cœur se réconfortait devant les arbres, les prairies et le clair soleil. Ayant marché pendant trois jours, il vint aux environs de Bruxelles, en la puissante commune d'Uccle. Passant devant l'hôtellerie de la *Trompe*, il fut alléché par une céleste odeur de fricassées. Il demanda à un petit brimbeur qui, le nez au vent, se délectait au parfum des sauces, en l'honneur de qui s'élevait au ciel cet encens de festoiements. Celui-ci répondit que les frères de la Bonne-Trogne se devaient assembler après vêpres pour fêter la délivrance de la commune par les femmes et fillettes du temps jadis.

Ulenspiegel, voyant de loin une perche surmontée d'un *papegay* et, tout autour, des commères armées d'arcs, demanda si les femmes devenaient archers maintenant. Le brimbeur, humant l'odeur des sauces, répondit que du temps du Bon Duc ces mêmes arcs, étant aux mains des femmes d'Uccle, avaient fait choir de vie à mort plus de cent brigands.

Ulenspiegel voulant en savoir davantage, le brimbeur lui dit qu'il ne parlerait plus tant il avait faim et soif, à moins qu'il ne lui donnât un patard pour le manger et pour le boire. Ulenspiegel le fit par pitié.

Aussitôt que le brimbeur eut le patard, il entra, comme un renard en un poulailler, en l'hôtellerie de la Trompe et revint en triomphe tenant une moitié de saucisson et une grosse miche de pain.

Soudain Ulenspiegel entendit un doux bruit de tambourins et de violes, et vit une grande troupe de femmes dansant, et parmi elles, une belle commère portant au cou une chaîne d'or.

Le brimbeur, qui riait d'aise d'avoir mangé, dit à Ulenspiegel que la jeune et belle commère était la reine du tir à l'arc, se nommait Mietje, femme de messire Renonckel, échevin de la commune. Puis il demanda à Ulenspiegel six liards pour boire : Ulenspiegel les lui bailla. Ayant ainsi mangé et bu, le brimbeur s'assit sur son séant au soleil, et se cura les dents de ses ongles.

Quand les femmes archères aperçurent Ulenspiegel vêtu de son costume de pèlerin, elles se mirent à danser en rond autour de lui, disant :

– Bonjour, beau pèlerin ; viens-tu de loin, pèlerin jeunet ?

Ulenspiegel répondit :

– Je viens de Flandre, beau pays abondant en fillettes amoureuses.

Et il songeait à Nele mélancoliquement.

– Quel fut ton crime ? lui demandèrent-elles cessant leur danse.

– Je n'oserais le confesser tant il est grand, dit-il. Mais il est d'autres choses à moi qui ne sont point petites.

Elles de sourire et de demander pourquoi il devait voyager ainsi avec le bourdon, la besace, les coquilles d'huîtres ?

– C'est, répondit-il, mentant un peu, pour avoir dit que les messes des morts sont avantageuses aux prêtres.

– Elles leur rapportent des deniers sonnants, répondirent-elles, mais elles sont avantageuses aux âmes du purgatoire.

– Je n'y étais point, répondit Ulenspiegel.

– Veux-tu manger avec nous, pèlerin ? lui dit l'archère la plus mignonne.

– Je veux, dit-il, manger avec vous, te manger, toi et toutes les autres tour à tour, car vous êtes des morceaux de roi plus délicieux à croquer qu'ortolans, grives ou bécasses.

– Dieu te nourrisse, dirent-elles : c'est un gibier hors de prix.

– Comme vous toutes, mignonnes, répondit-il.

– Voire, dirent-elles, mais nous ne sommes pas à vendre.

– Et à donner ? demanda-t-il.

– Oui, dirent-elles, des coups aux trop hardis. Et, s'il t'en faut, nous te battrons comme un tas de grain.

– Je m'en abstiens, dit-il.

– Viens manger, dirent-elles.

Il les suivit dans la cour de l'hôtellerie, joyeux de voir autour de lui ces faces fraîches. Soudain, il vit entrer dans la cour, en grande cérémonie, avec drapeau, trompette, flûte et tambourin, les Frères de la Bonne-Trogne portant grassement leur joyeux nom de confrérie. Comme ils le considéraient curieusement, les femmes leur dirent que c'était un pèlerin qu'elles avaient ramassé sur le chemin, et que lui trouvant bonne trogne, pareillement à leurs maris et fiancés, elles avaient voulu lui faire partager leurs festins. Ceux-ci trouvèrent bon ce qu'elles disaient, et l'un dit :

– Pèlerin pèlerinant, veux-tu pèleriner à travers sauces et fricassées ?

– J’y aurai des bottes de sept lieues, répondit Ulenspiegel.

Comme il allait entrer avec eux dans la salle du festin, il avisa, sur la route de Paris, douze aveugles qui cheminaient. Quand ils passèrent devant lui, se plaignant de faim et de soif, Ulenspiegel se dit qu’ils souperaient ce soir-là comme des rois, aux dépens du doyen d’Uccle, en mémoire des messes des morts.

Il alla à eux et leur dit :

– Voici neuf florins, venez manger. Sentez-vous l’odeur des fricassées ?

– Las ! dirent-ils, depuis une demi-heure, sans espoir.

– Vous mangerez, dit Ulenspiegel, ayant maintenant neuf florins. Mais il ne les leur donna point.

– Béni sois-tu, dirent-ils.

Et conduits par Ulenspiegel, ils se mirent en rond autour d’une petite table, tandis que les Frères de la Bonne-Trogne s’attablaient à une grande avec leurs commères et fillettes.

Parlant avec une assurance de neuf florins :

– Hôte, dirent fièrement les aveugles, donne-nous à manger et à boire ce que tu as de meilleur. L’hôte, qui avait entendu parler des neuf florins, crut qu’ils étaient en leurs escarcelles et leur demanda ce qu’ils voulaient.

Tous alors, parlant à la fois, s’écrièrent :

– Des pois au lard, un hochepot de bœuf, de veau, de mouton et de poulet. – Les saucisses sont-elles faites pour les chiens ? – Qui a flairé au passage des boudins noirs et blancs sans les

prendre au collet ? Je les voyais, hélas ! quand mes pauvres yeux me servaient de chandelles. – Où sont les *koekebakken* au beurre d'Anderlecht ? Elles chantent dans la poêle, succulentes, croquantes, génératrices de pintes avalées. – Qui me mettra sous le nez des œufs au jambon ou du jambon aux œufs, ces tendres frères amis de gueule ? – Où êtes-vous *choesels* célestes et nageant, viandes fières, au milieu de rognons de crêtes de coq, de ris de veau, de queues de bœuf, de pieds de mouton, et force oignons, poivre, girofle, muscade, le tout à l'étuvée et trois pintes de vin blanc pour la sauce ? – Qui vous amènera vers moi, divines andouilles, si bonnes que vous ne dites mot quand on vous avale ? Vous veniez tout droit de *Luyleckerland*, le gras pays des heureux fainéants, lécheurs de sauces éternelles. Mais où êtes-vous, feuilles sèches des derniers automnes ! – Je veux un gigot aux fèves. – Moi des panaches de cochons, ce sont leurs oreilles. – Moi un chapelet d'ortolans les *Pater* seraient des bécasses et un chapon gras en serait le *Credo*.

L'hôte répondit coîment :

– Vous aurez une omelette de soixante œufs, et comme poteaux indicateurs pour guider vos cuillers, cinquante boudins noirs, plantés tout fumants sur cette montagne de nourriture, et de la *dobbel-peterman* par dessus : ce sera la rivière.

L'eau vint à la bouche des pauvres aveugles, et ils dirent :

– Sers-nous la montagne, les poteaux et la rivière.

Et les Frères de la Bonne-Trogne et leurs commères, déjà assis à table avec Ulenspiegel, disaient que ce jour-là était pour les aveugles celui des ripailles invisibles, et que les pauvres hommes perdaient ainsi la moitié de leur plaisir. Quand vint, toute fleurie de persil et de capucines, l'omelette portée par l'hôte et quatre coquassiers, les aveugles voulurent se jeter dedans et déjà y patrouillaient, mais l'hôte leur servit intègrement, non sans peine, à tous leur part en leur écuelle.

Les femmes archères furent attendries quand elles les virent baufrer en soupirant d'aise, car ils avaient grand'faim et avalaient les boudins comme des huîtres. La *dobbel-peterman* coulait en leurs estomacs comme des cascades tombant du haut des montagnes.

Quand ils eurent nettoyé leurs écuelles, ils demandèrent derechef des *koekebakken*, des ortolans et de nouvelles fricassées.

L'hôte ne leur servit qu'un grand plat d'os de bœuf, de veau et de mouton nageant dans une bonne sauce. Il ne leur fit point leur part.

Quand ils eurent bien trempé leur pain et leurs mains jusqu'aux coudes dans la sauce, et n'en retirèrent que des os de côtelettes, de veau, de gigot, voire même quelques mâchoires de bœuf, chacun s'imagina que son voisin avait toute la viande, et ils s'entre-boutèrent furieusement leurs os sur la physionomie.

Les Frères de la Bonne-Trogne, ayant ri tout leur soûl, mirent charitablement une part de leur festin dans le plat des pauvres hommes, et quiconque d'entre eux y cherchait un os de guerre, mettait la main sur une grive, sur un poulet, une alouette ou deux, tandis que les commères, leur tenant la tête penchée en arrière, leur versaient du vin de Bruxelles à boire à tire-larigot, et quand ils tâtaient en aveugles pour sentir d'où leur venaient ces ruisseaux d'ambroisie, ils n'attrapaient qu'une jupe et la voulaient retenir. Mais elle s'échappait subitement.

Si bien qu'ils riaient, buvaient, mangeaient, chantaient. Quelques-uns, flairant les mignonnes commères, couraient par la salle tout affolés, ensorcelés d'amour, mais de malicieuses fillettes les égaraient, et, se cachant derrière un Frère de la Bonne-Trogne, leur disaient : « Baise-moi. » Ce qu'ils faisaient, mais au lieu de femme, ils baisaient la face barbue d'un homme et non sans rebuffades.

Les Frères de la Bonne-Trogne chantèrent, ils chantèrent pareillement. Et les joyeuses commères souriaient d'aise tendre en voyant leur joie.

Quand furent passées ces heures succulentes, le *baes* leur dit :

– Vous avez bien mangé et bien bu, il me faut sept florins. Chacun d'eux jura qu'il n'avait point la bourse et accusa son voisin. De là advint encore entre eux une bataille dans laquelle ils tâchaient de se cogner du pied, du poing et de la tête, mais ils ne le pouvaient et frappaient au hasard, car les Frères de la Bonne-Trogne, voyant le jeu, les écartaient l'un de l'autre. Et les coups de pleuvoir dans le vide, sauf un qui tomba par malencontre sur le visage du *baes* qui, fâché, les fouilla tous et ne trouva sur eux qu'un vieux scapulaire, sept liards, trois boutons de haut-de-chausse et leurs patenôtres.

Il voulut les jeter dans le trou aux cochons, et là les laisser au pain et à l'eau jusqu'à ce qu'on eût payé pour eux ce qu'ils devaient.

– Veux-tu, dit Ulenspiegel, que je me porte caution pour eux ?

– Oui, répondit le *baes*, si quelqu'un se porte caution pour toi.

Les Bonnes-Trognes l'allaient faire, mais Ulenspiegel les en empêcha, disant :

– Le doyen sera caution, je le vais trouver.

Songeant aux messes des morts, il s'en fut chez le doyen et lui raconta comme quoi le *baes* de la *Trompe*, étant possédé du diable, ne parlait que de cochons et d'aveugles, les cochons

mangeant les aveugles et les aveugles mangeant les cochons sous diverses formes impies de rôts et de fricassées. Pendant ces accès, le *baes*, disait-il, cassait tout au logis, et il le priait de venir délivrer le pauvre homme de ce méchant démon.

Le doyen le lui promit, mais dit qu'il ne pouvait y aller de suite, car il faisait en ce moment les comptes du chapitre et tâchait d'y trouver son profit.

Le voyant impatient, Ulenspiegel lui dit qu'il reviendrait avec la femme du *baes* et que le doyen lui parlerait lui-même.

– Venez tous deux, dit le doyen.

Ulenspiegel retourna chez le *baes* et lui dit :

– Je viens de voir le doyen, il se portera caution pour les aveugles. Pendant que vous veillerez sur eux, que la *baesine* vienne avec moi chez lui, il lui répétera ce que je viens de vous dire.

– Vas-y, commère, dit le *baes*. La *baesine* s'en fut avec Ulenspiegel chez le doyen, qui ne cessait de chiffrer pour trouver son profit. Quand elle entra chez lui avec Ulenspiegel, il lui fit impatiemment signe de la main de se retirer, en lui disant :

– Tranquillise-toi, je viendrai en aide à ton homme dans un jour ou deux.

Et Ulenspiegel, revenant vers la *Trompe*, se disait à part lui : « Il payera sept florins, et ce sera ma première messe des morts. »

Et il s'en fut, et les aveugles pareillement.

XXXVI

Se trouvant, le lendemain, sur une chaussée au milieu d'une grande foule de gens, Ulenspiegel les suivit, et sut bientôt que c'était le jour du pèlerinage d'Alsemberg.

Il vit de pauvres vieilles cheminant pieds nus, a reculons, pour un florin et pour l'expiation des péchés de quelques grandes dames. Sur le bord de la chaussée, au son des rebecs, violes et cornemuses, plus d'un pèlerin menait noces de friture et ripailles de *bruinbier*. Et la fumée des ragoûts friands montait vers le ciel comme un suave encens de nourriture.

Mais il était d'autres pèlerins, vilains, besoigneux et claquedents, qui, payés par l'église, marchaient à reculons pour six sols.

Un petit bonhommet tout chauve, les yeux écarquillés, l'air farouche, sautillait à reculons derrière eux en récitant ses patenôtres.

Ulenspiegel, voulant savoir pourquoi il singeait ainsi les écrevisses, se plaça devant lui, et souriant, sauta du même pas.Les rebecs, fifres, violes et cornemuses, les geignements et marmonnements de pèlerins faisaient la musique de la danse

– Jan van den Duivel, disait Ulenspiegel, est-ce pour tomber plus sûrement que tu cours de cette manière ?

L'homme ne répondit point et continua de marmonner ses patenôtres.

– Peut-être, disait Ulenspiegel, veux-tu savoir combien il y a d'arbres sur la route. Mais n'en comptes-tu pas aussi les feuilles ?

L'homme, qui récitait un *Credo*, fit signe à Ulenspiegel de se taire.

– Peut-être, disait celui-ci sautillant toujours devant lui et l'imitant, est-ce par suite de quelque subite folie que tu vas ainsi au rebours de tout le monde ? Mais qui veut tirer d'un fou une sage réponse n'est lui-même pas sage. N'est-il pas vrai, monsieur du poil pelé ?

L'homme ne répondant point encore, Ulenspiegel continua de sautiller, mais en menant tant de bruit de ses semelles que le chemin en résonnait comme une caisse de bois.

– Peut-être, disait Ulenspiegel, êtes-vous muet, monsieur ?

–*Ave Maria*, disait l'homme, *gratiâ plena et benedictus fructus ventris tui Jesu*.

– Peut-être aussi êtes-vous sourd ? dit Ulenspiegel. Nous l'allons voir : on dit que les sourds n'entendent point louanges ni injures. Voyons donc s'il est de peau ou d'airain le tympan de tes oreilles : Penses-tu, lanterne sans chandelle, simulacre de piéton, ressembler à un homme ? Cela adviendra quand ils seront faits de loques. Où vit-on jamais cette trogne jaunâtre, cette tête pelée, sinon au champ de potences ? N'as-tu point été pendu jadis ?

Et Ulenspiegel dansait, et l'homme, qui entrait en fâcherie, courait à reculons colériquement et marmonnait ses patenôtres avec une secrète fureur.

– Peut-être, disait Ulenspiegel, n'entends-tu pas le haut flamand, je te vais parler dans le bas : si tu n'es goulu, tu es ivrogne ; si tu n'es ivrogne, buveur d'eau, tu es méchant constipé quelque part ; si tu n'es constipé, tu es foirard ; si tu n'es foirard, tu es chapon ; s'il y a de la tempérance, ce n'est pas elle qui emplit la tonne de ton ventre, et si, sur les mille millions d'hommes qui peuplent la terre, il n'y avait qu'un cocu, ce serait toi.

À ce propos, Ulenspiegel tomba sur son séant, les jambes en l'air, car l'homme lui avait baillé un tel coup de poing sous le nez, qu'il en vit plus de cent chandelles. Puis tombant subtilement sur lui, malgré le poids de sa bedaine, il le frappa partout, et les coups plurent comme grêle sur le maigre corps d'Ulenspiegel. Et le bâton de celui-ci tomba par terre.

– Apprends par cette leçon, lui dit l'homme, à ne point tarabuster les honnêtes gens allant en pèlerinage. Car, sache-le bien, je vais ainsi à Alsemberg, selon la coutume, prier madame sainte Marie de faire avorter un enfant que ma femme conçut lorsque j'étais en voyage. Pour obtenir un si grand bienfait, il faut marcher et danser à reculons depuis le vingtième pas après sa demeure jusqu'au bas des degrés de l'église, sans parler. Las, il me faudra recommencer maintenant.

Ulenspiegel, ayant ramassé son bâton, dit :

– Je vais t'y aider, vaurien, qui veux faire servir Notre-Dame à tuer les enfants au ventre de leurs mères.

Et il se mit à battre le méchant cocu si cruellement qu'il le laissa pour mort sur le-chemin.

Cependant montaient toujours vers le ciel les geignements des pèlerins, les sons des fifres, violes, rebecs et cornemuses, et, comme un pur encens, la fumée des fritures.

XXXVII

Claes, Soetkin et Nele devisaient ensemble au coin du feu, et s'entretenaient du pèlerin pèlerinant.

– Fillette, disait Soetkin, que ne peux-tu, par la force du charme de jeunesse, le garder toujours près de nous !

– Las ! disait Nele, je ne le puis.

– C'est, répondait Claes, qu'il a un charme contraire qui le force à courir sans se reposer jamais, sinon pour faire besogne de gueule.

– Le laid méchant ! soupirait Nele.

– Méchant, disait Soetkin, je le concède, mais laid, non. Si mon fils Ulenspiegel n'a point le visage à la grecque ou à la romaine, il n'en vaut que mieux ; car ils sont de Flandres ses pieds alertes, du Franc de Bruges son œil fin et brun, et son nez et sa bouche faits par deux renards experts es sciences de malices et sculptures.

– Qui donc lui fit, demanda Claes, ses bras de fainéant et ses jambes trop promptes à courir au plaisir ?

– Son cœur trop jeune, répondit Soetkin.

XXXVIII

Katheline guérit en ce temps-là, par des simples, un bœuf, trois moutons et un porc appartenant à Speelman, mais ne put guérir une vache qui était à Jan Beloen. Celui-ci l'accusa de sorcellerie. Il déclara qu'elle avait jeté un charme à l'animal, attendu que, pendant qu'elle lui donnait les simples, elle le caressa et lui parla, sans doute en une langue diabolique, car une honnête chrétienne ne doit point parler à un animal.

Ledit Jan Beloen ajouta qu'il était voisin de Speelman, dont elle avait guéri les bœuf, moutons et porc, et si elle avait tué sa

vache c'était sans doute à l'instigation de Speelman, jaloux de voir que ses terres, à lui Beloen, étaient mieux labourées et rapportaient davantage que les siennes, à lui Speelman. Sur le témoignage de Pieter Meulemeester, homme de bonne vie et mœurs, et aussi de Jan Beloen, certifiant que Katheline était réputée sorcière à Damme, et avait sans doute tué la vache, Katheline fut appréhendée au corps et condamnée à être torturée jusqu'à ce qu'elle eût avoué ses crimes et méfaits.

Elle fut interrogée par un échevin qui était toujours furieux, car il buvait du brandevin toute la journée. Il fit, devant lui et ceux de la *Vierschare*, mettre Katheline sur le premier banc de torture.

Le bourreau la mit toute nue, puis il lui rasa les cheveux et tout le corps, regardant partout si elle ne cachait aucun charme.

N'ayant rien trouvé, il l'attacha par des cordes sur le banc de torture. Elle dit alors :

– Je suis honteuse d'être nue ainsi devant ces hommes, madame sainte Marie, faites que je meure !

Le bourreau lui mit alors des linges mouillés sur la poitrine, le ventre et les jambes, puis levant le banc, il lui versa de l'eau chaude dans l'estomac en si grande quantité qu'elle parut toute gonflée. Puis il laissa retomber le banc.

L'échevin demanda à Katheline si elle voulait avouer son crime Elle fit signe que non. Le bourreau versa encore de l'eau chaude, mais Katheline la vomit toute.

Alors, de l'avis du chirurgien, elle fut déliée. Elle ne parlait point, mais se frappait la poitrine pour dire que l'eau chaude l'avait brûlée. Quand l'échevin la vit reposée de cette première torture, il lui dit :

– Avoue que tu es sorcière, et que tu as jeté un charme sur la vache

– Je n’avouerai point, dit-elle. J’aime toutes bêtes, tant qu’il est au pouvoir de mon faible cœur, et je me ferais plutôt mal à moi qu’à elles qui ne se peuvent défendre. J’ai employé pour guérir la vache les simples qu’il faut.

Mais l’échevin :

– Tu lui as donné du poison, dit-il, car la vache est morte.

– Monsieur l’échevin, répondit Katheline, je suis ici devant vous, en votre pouvoir : j’ose vous dire, toutefois, qu’un animal peut mourir de maladie comme un homme, malgré l’assistance des chirurgiens et médecins. Et je jure par monseigneur Christ qui voulut bien mourir en croix pour nos péchés, que je n’ai voulu nul mal à cette vache, mais bien la guérir par simples remèdes.

L’échevin dit alors furieux :

– Cette guenon du diable ne niera point sans cesse, qu’on la mette sur un autre banc de torture !

Et il but alors un grand verre de brandevin.

Le bourreau assit Katheline sur le couvercle d’un cercueil de chêne posé sur des tréteaux. Ledit couvercle, fait en forme de toit, était tranchant comme une lame. Un grand feu brûlait dans la cheminée, car on était pour lors en novembre.

Katheline, assise sur le cercueil et sur une broche en bois aiguë, fut chaussée de souliers trop étroits en cuir neuf et placée devant le feu. Quand elle sentit le bois tranchant du cercueil et la broche aiguë entrer dans ses chairs, et que la chaleur chauffa et rétrécit le cuir de ses souliers, elle s’écria :

– Je souffre mille douleur ! Qui me donnera du poison noir ?

– Approchez-la du feu, dit l'échevin.

Puis interrogeant Katheline.

– Combien de fois, lui dit il, chevauchas-tu un balai pour aller au sabbat ? Combien de fois fis-tu périr le blé dans l'épi le fruit sur l'arbre, le petit dans le ventre de sa mère ? Combien de fois fis-tu de deux frères des ennemis jurés, et de deux sœurs des rivales pleines de haine ?

Katheline voulut parler, mais elle ne le put, et elle agita les bras comme pour dire non. L'échevin dit alors :

– Elle ne parlera que lorsqu'elle sentira fondre au feu toute sa graisse de sorcière. Mettez-la plus près. Katheline cria. L'échevin lui dit :

– Prie Satan qu'il te rafraîchisse.

Elle fit le geste de vouloir ôter ses souliers qui fumaient à l'ardeur du feu.

– Prie Satan qu'il te déchausse, dit l'échevin.

Dix heures sonnaient, qui étaient l'heure du dîner du furieux. Il sortit avec le bourreau et le greffier, laissant Katheline seule devant le feu, dans la grange de torture.

À onze heures, ils revinrent et trouvèrent Katheline assise raide et immobile. Le greffier dit :

– Elle est morte, je pense.

L'échevin ordonna au bourreau d'ôter Katheline du cercueil et les souliers de ses pieds. Ne pouvant les ôter, celui-ci les coupa et les pieds de Katheline furent vus rouges et saignants.

Et l'échevin, songeant à son repas, la regardait sans sonner mot ; mais bientôt elle reprit ses sens, et tombant par terre, sans pouvoir se relever, nonobstant ses efforts, elle dit à l'échevin :

– Tu me voulus jadis pour épouse, mais maintenant tu ne m'auras plus. Quatre fois trois, c'est le nombre sacré et le treizième c'est le mari.

Puis, comme l'échevin voulait parler, elle lui dit :

– Demeure silencieux, il a l'ouïe plus fine que l'archange qui compte au ciel les battements du cœur des justes. Pourquoi viens-tu si tard ? Quatre fois trois c'est le nombre sacré, il tue ceux qui me veulent.

L'échevin dit :

– Elle reçoit le diable dans son lit.

– Elle est folle, à cause de la douleur de torture, dit le greffier.

Katheline fut ramenée en prison. Trois jours après, la chambre échevinale s'étant assemblée en la Vierschare, Katheline fut après délibération condamnée à la peine du feu. Elle fut, par le bourreau et ses aides, menée sur le Grand-Marché de Damme où était un échafaud sur lequel elle monta. Sur la place se tenaient le prévôt, le héraut et les juges.

Les trompettes du héraut de la ville sonnèrent trois fois, et celui-ci se tournant vers le peuple dit :

– Le magistrat de Damme, ayant eu pitié de la femme Katheline, n'a point voulu bailler punition suivant l'extrême rigueur de la loi de la ville, mais afin de témoigner qu'elle est sorcière, ses cheveux seront brûlés, elle payera vingt carolus d'or d'amende, et sera bannie pour trois ans du territoire de Damme, sous peine d'un membre.

Et le peuple applaudit à cette rude douceur.

Le bourreau attacha alors Katheline au poteau, posa sur sa tête rasée une chevelure d'étoupes et y mit le feu. Et les étoupes brûlèrent longtemps et Katheline cria et pleura.

Puis elle fut détachée et menée hors du territoire de Damme sur un chariot, car elle avait les pieds brûlés.

XXXIX

Ulenspiegel étant alors à Bois-le-Duc en Brabant, Messieurs de la ville le voulurent nommer leur fou, mais il refusa cette dignité disant : « Pèlerin pèlerinant ne peut follier de séjour, seulement par auberges et chemins. »

En ce même temps, Philippe, qui était roi d'Angleterre, vint visiter ses futurs pays d'héritage, Flandres, Brabant, Hainaut, Hollande et Zélande. Il était alors en sa vingt-neuvième année ; en ses yeux grisâtres habitaient aigre mélancolie, dissimulation farouche et cruelle résolution. Froid était son visage, roide sa tête couverte de fauves cheveux roides aussi son torse maigre et ses jambes grêles. Lent était son parler et pâteux comme s'il eût eu de la laine dans la bouche.

Il visita, au milieu des tournois, joutes et fêtes, le joyeux duché de Brabant, le riche comté de Flandres et ses autres seigneuries. Partout il jura de garder les privilèges ; mais lorsqu'à Bruxelles il fit serment sur l'Evangile d'observer la Bulle d'or de

Brabant, sa main se contracta si fort qu'il dut la retirer du saint livre.

Il se rendit à Anvers, où l'on fit pour le recevoir vingt-trois arcs de triomphe. La ville dépensa deux cent quatre-vingt-sept mille florins pour payer ces arcs et aussi pour le costume de dix-huit cent septante-neuf marchands, tous vêtus de velours cramoisi, et pour la riche livrée de quatre cent seize laquais et les brillants accoutrements de soie de quatre mille bourgeois, tous vêtus de même. Maintes fêtes furent données par les rhétoriciens de toutes les villes du Pays-Bas, ou peu s'en faut.

Là furent vus, avec leurs fous et folles, le Prince d'Amour, de Tournai, monté sur une truie qui avait nom Astarté ; le Roi des Sots, de Lille, qui menait un cheval par la queue et marchait derrière ; le Prince de Plaisance, de Valenciennes, qui se plaisait à compter les pets de son âne ; l'Abbé de Liesse, d'Arras, qui buvait du vin de Bruxelles dans un flacon en forme de bréviaire et c'était joyeuse lecture ; l'Abbé des Paux-Pourvus, d'Ath, qui n'était pourvu que d'un linge troué et de bottines avachies ; mais il avait un saucisson dont il se pourvoyait bien la bedaine ; le Prévôt des Etourdis, jeune garçon monté sur une chèvre peureuse, et qui trottant dans la foule, recevait à cause d'elle maints horions ; l'Abbé du Plat d'Argent, du Quesnoy, qui, monté sur son cheval, faisait mine de s'asseoir dans un plat, disant « qu'il n'est si grosse bête que le feu ne puisse cuire ».

Et ils firent toutes sortes d'innocentes folies, mais le roi demeura triste et sévère. Le soir même, le markgrave d'Anvers, les bourgmestres, capitaines et doyens, s'assemblèrent afin de trouver quelque jeu qui pût faire rire le roi Philippe.

Le markgrave dit :

– N'avez point oui parler d'un certain Pierkin Jabcobsen, fou de ville de Bois-le-Duc, et bien renommé pour ses joyeusetés ?

– Oui, firent-ils.

– Et bien ! dit le markgrave, mandons-le céans, et qu'il fasse quelque agile tour, puisque notre fou a du plomb dans les bottines.

– Mandons-le céans ! firent-ils.

Quand le messager d'Anvers vint à Bois-le-Duc, on lui dit que le fou Pierkin avait fait sa crevaille à force de rire, mais qu'il était en la ville un autre fou de passage, nommé Ulenspiegel. Le messager le chercha en une taverne où il mangeait une fricassée de moules et faisait à une fillette une cotte avec les coquilles.

Ulenspiegel fut ravi, sachant que c'était pour lui que venait d'Anvers le courrier de la commune, monté sur un beau cheval du Veurn-Ambacht et en tenant un autre en bride.

Sans mettre pied à terre, le courrier lui demanda s'il savait où trouver un nouveau tour pour faire rire le roi Philippe

– J'en ai une mine sous mes cheveux, répondit Ulenspiegel.

Ils s'en furent. Les deux chevaux courant à brides avalées portèrent à Anvers Ulenspiegel et le courrier.

Ulenspiegel comparut devant le markgrave, les deux bourgmestres et ceux de la commune.

– Que comptes-tu faire ? lui demanda le markgrave ;

– Voler en l'air, répondit Ulenspiegel.

– Comment t'y prendras-tu ? demanda le markgrave.

– Savez-vous, lui demanda Ulenspiegel, ce qui vaut moins qu'une vessie qui crève ?

– Je l'ignore, dit le markgrave.

– C'est un secret qu'on évente, répondit Ulenspiegel.

Cependant les hérauts des jeux, montés sur leurs beaux chevaux harnachés de velours cramoisi, chevauchèrent par toutes les grandes rues, places et carrefours de la ville, sonnant du clairon et battant le tambour. Ils annoncèrent ainsi aux *signorkes* et aux *signorkinnes* qu'Ulenspiegel, le fou de Damme, allait voler en l'air sur le quai, étant présents sur une estrade le roi Philippe et sa haute, illustre et notable compagnie.

Vis-à-vis l'estrade était une maison bâtie à l'italienne, le long du toit de laquelle courait une gouttière. Une fenêtre de grenier s'ouvrait sur la gouttière.

Ulenspiegel, monté sur un âne, parcourut la ville ce jour-là. Un valet courait à côté de lui. Ulenspiegel avait mis la belle robe de soie cramoisie que lui avaient donnée Messieurs de la commune. Son couvre-chef était un capuchon cramoisi pareillement, où se voyaient deux oreilles d'âne avec un grelot au bout de chacune. Il portait un collier de médailles de cuivre où était repoussé en relief l'écu d'Anvers. Aux manches de la robe tintait à un coude pointu un grelot doré. Il avait des souliers à patins dorés et un grelot au bout de chaque patin.

Son âne était caparaçonné de soie cramoisie et portait sur chaque cuisse l'écu d'Anvers brodé en or fin.

Le valet agitait d'une main une tête d'âne et de l'autre un rameau au bout duquel tintinabulait une clarine de vache forestière.

Ulenspiegel, laissant dans la rue son valet et son âne, monta dans la gouttière.

Là, agitant ses grelots, il ouvrit les bras tout grands comme s'il allait voler. Puis se penchant vers le roi Philippe, il dit :

– Je croyais qu'il n'y avait de fou à Anvers que moi, mais je vois que la ville en est pleine. Si vous m'aviez dit que vous alliez voler, je ne l'aurais pas cru ; mais qu'un fou vienne vous dire qu'il le fera, vous le croyez. Comment voulez-vous que je vole, puisque je n'ai pas d'ailes ?

Les uns riaient, les autres juraient, mais tous disaient :

– Ce fou dit pourtant la vérité.

Mais le roi Philippe demeura roide comme un roi de pierre.

Et ceux de la commune s'entre-dirent tout bas :

– Pas besoin n'était de faire de si grands festoiements pour une si aigre trogne.

Et ils donnèrent trois florins à Ulenspiegel, qui s'en fut, leur ayant de force rendu la robe de soie cramoisie.

– Qu'est-ce que trois florins dans la poche d'un jeune gars, sinon un boulet de neige devant le feu, une bouteille pleine vis-à-vis de vous, buveurs au large gosier ? Trois florins ! Les feuilles tombent des arbres et y repoussent, mais les florins sortent des poches et n'y rentrent jamais ; les papillons s'envolent avec l'été, et les florins aussi, quoiqu'ils pèsent deux estrelins et neuf as.

Et ce disant, Ulenspiegel regardait bien ses trois florins.

Quelle fière mine, murmurait-il, a sur l'avers l'empereur Charles cuirassé, encasqué, tenant un glaive d'une main et de l'autre le globe de ce pauvre monde ! Il est, par la grâce de Dieu, empereur des Romains, roi d'Espagne, etc., et il est bien gracieux pour nos pays, l'empereur cuirassé, Et voici sur le revers un écu où se voient gravées les armes de duc, comte, etc., de ses différentes possessions, avec cette belle légende : *Da mihi virtutem contra hostes tuos* : « Baille-moi vaillance contre tes ennemis. » Il fut vaillant, en effet, contre les réformés qui ont du bien à faire confisquer, et il en hérite. Ah ! si j'étais l'empereur Charles, je ferais faire des florins pour tout le monde, et chacun étant riche, plus personne ne travaillerait.

Mais Ulenspiegel avait eu beau regarder la belle monnaie, elle s'en était allée vers le pays de ruine au cliquetis des pintes et aux sonneries des bouteilles.

XL

Tandis que sur la gouttière il s'était montré vêtu de soie cramoisie, Ulenspiegel n'avait pas vu Nele, qui, dans la foule, le regardait souriante. Elle demeurait en ce moment à Borgerhout près d'Anvers, et pensa que si quelque fou devait voler devant le roi Philippe, ce ne pouvait être que son ami Ulenspiegel.

Comme il cheminait rêvassant sur la route, il n'entendit point un bruit de pas pressés derrière lui, mais sentit bien deux mains qui s'appliquaient sur ses yeux platement. Flairant Nele :

– Tu es là ? dit-il.

– Oui, dit-elle, je cours derrière toi depuis que tu es sorti de la ville. Viens avec moi.

– Mais, dit-il, où est Katheline ?

– Tu ne sais pas, dit-elle, qu'elle fut torturée comme sorcière injustement, puis bannie de Damme pour trois ans, et qu'on lui brûla les pieds et des étoupes sur la tête. Je te dis ceci afin que tu n'aies pas peur d'elle, car elle est affolée à cause de la grande souffrance. Souvent elle passe d'entières heures regardant ses pieds et disant : « Hanske, mon diable doux, vois ce qu'ils ont fait à ta mère. » Et ses pauvres pieds sont comme deux plaies. Puis elle pleure disant : « Les autres femmes ont un mari ou un amoureux, moi je vis en ce monde comme une veuve. » Je lui dis alors que son ami Hanske la prendra en haine si elle parle de lui devant d'autres que moi. Et elle m'obéit comme une enfant, sauf quand elle voit une vache ou un bœuf, cause de sa torture ; alors elle s'enfuit toute courante, sans que rien ne l'arrête, barrières, ruisseaux ni rigoles, jusqu'à ce qu'elle tombe de fatigue à l'angle d'un chemin ou contre le mur d'une ferme, ou je vais la ramasser et lui panser les pieds qui alors saignent. Et je crois qu'en brûlant le paquet d'étoupes, on lui a aussi brûlé le cerveau dans la tête.

Et tous deux furent marris songeant à Katheline.

Ils vinrent près d'elle et la virent assise sur un banc au soleil, contre le mur de sa maison. Ulenspiegel lui dit :

– Me reconnais-tu ?

– Quatre fois trois, dit-elle, c'est le nombre sacré, et le treizième, c'est Thereb. Qui es-tu, enfant de ce méchant monde ?

– Je suis, répondit-il, Ulenspiegel, fils de Soetkin et de Claes.

Elle hocha la tête et le reconnut ; puis l'appelant du doigt et se penchant à son oreille :

– Si tu vois celui dont les baisers sont comme neige, dis-lui qu'il revienne, Ulenspiegel.

Puis montrant ses cheveux brûlés :

– J’ai mal, dit-elle ; ils m’ont pris mon esprit, mais quand il viendra, il me remplira la tête, qui est toute vide maintenant. Entends-tu ? elle sonne comme une cloche ; c’est mon âme qui frappe à la porte pour partir parce qu’il brûle. Si Hanske vient et ne veut pas me remplir la tête, je lui dirai d’y faire un trou avec un couteau : l’âme qui est là, frappant toujours pour sortir, me navre cruellement, et je mourrai, oui. Et je ne dors plus jamais, et je l’attends toujours, et il faut qu’il me remplisse la tête, oui.

Et s’affaissant, elle gémit.

Et les paysans qui revenaient des champs pour aller dîner, tandis que la cloche les y appelait de l’église, passaient devant Katheline en disant :

– Voici la folle.

Et ils se signaient.

Et Nele et Ulenspiegel pleuraient, et Ulenspiegel dut continuer son pèlerinage.

XLI

En ce temps-là pèlerinant il entra au service d’un certain Josse, surnommé le *Kwaebakker*, le boulanger fâché, a cause de son aigre trogne. Le *Kwaebakker* lui donna pour nourriture trois pains rassis par semaine, et pour logis une soupente sous le toit, où il pleuvait et ventait à merveille.

Se voyant si mal traité, Ulenspiegel lui joua différents tours et entre autres celui-ci : Quand on cuit de grand matin, il faut la nuit, bluter la farine. Une nuit donc que la lune brillait,

Ulenspiegel demanda une chandelle pour y voir et reçut de son maître cette réponse :

– Blute la farine au clair de lune.

Ulenspiegel obéissant bluta la farine par terre, là où brillait la lune.

Au matin, le *Kwaebakker* allant voir quelle besogne avait faite Ulenspiegel, le trouva blutant encore et lui dit :

– La farine ne coûte-t-elle plus rien qu'on la blute à présent par terre ?

– J'ai bluté la farine au clair de lune comme vous me l'aviez ordonné, répondit Ulenspiegel.

Le boulanger répondit :

– Ane bâté, c'était en un tamis qu'il le fallait faire.

– J'ai cru que la lune était un tamis de nouvelle invention, répondit Ulenspiegel. Mais la perte ne sera pas grande, je vais ramasser la farine.

– Il est trop tard, répondit le *Kwaebakker*, pour préparer la pâte et la faire cuire.

Ulenspiegel repartit :

– *Baes*, la pâte du voisin est prête dans le moulin : veux-je l'aller prendre ?

– Va à la potence, répondit le *Kwaebakker*, et cherche ce qui s'y trouve.

– J'y vais, *baes*, répondit Ulenspiegel.

Il courut au champ de potence, y trouva une main de voleur desséchée, la porta au *Kwaebakker* et dit :

– Voici une main de gloire qui rend invisibles tous ceux qui la portent. Veux-tu dorénavant cacher ton mauvais caractère ?

– Je vais te signaler à la commune, répondit le *Kwaebakker* et tu verras que tu as enfreint le droit du seigneur.

Quand ils se trouvèrent à deux devant le bourgmestre, le *Kwaebakker*, voulant défiler le chapelet des méfaits d'Ulenspiegel, vit, qu'il ouvrait les yeux tout grands. Il en devint si colère qu'interrompant sa déposition, il lui dit :

– Que te faut-il ?

Ulenspiegel répondit :

– Tu m'as dit que tu m'accuserais de telle façon que je verrais. Je cherche à voir, et c'est pourquoi je regarde.

– Sors de mes yeux, s'écria le boulanger.

– Si j'étais dans tes yeux, répondit Ulenspiegel, je ne pourrais, lorsque tu les fermes, sortir que par tes narines.

Le bourgmestre, voyant que c'était ce jour-là la foire aux billevesées, ne voulut plus les écouter davantage. Ulenspiegel et le *Kwaebakker* sortirent ensemble, le *Kwaebakker* leva son bâton sur lui ; Ulenspiegel l'évitant lui dit :

– *Baes*, puisque c'est avec des coups que l'on blute ma farine, prends-en le son : c'est ta colère ; j'en garde la fleur : c'est ma gaieté.

Puis lui montrant son faux visage :

– Et ceci, ajouta-t-il, c'est la gueule du four, si tu veux cuire.

XLII

Ulenspiegel pèlerinant se fût fait volontiers voleur de grands chemins, mais il en trouva les pierres trop lourdes au transport.

Il marchait au hasard sur la route d'Audenaerde, où se trouvait alors une garnison de *reiters* flamands chargés de défendre la ville contre les partis français qui ravageaient le pays comme des sauterelles.

Les *reiters* avaient à leur tête un certain capitaine, Frison de naissance, nommé Kornjuin. Eux aussi couraient le plat pays et pillaient le populaire, qui était ainsi, comme de coutume, mangé des deux côtés.

Tout leur était bon, poules, poulets, canards, pigeons, veaux et porcs. Un jour qu'ils revenaient chargés de butin, Kornjuin et ses lieutenants aperçurent, au pied d'un arbre, Ulenspiegel dormant et rêvant de fricassées.

– Que fais-tu pour vivre ? demanda Kornjuin.

– Je meurs de faim, répondit Ulenspiegel.

– Quel est ton métier ?

– Pèleriner pour mes péchés, voir besogner les autres, danser sur la corde, pourtraire les visages mignons, sculpter des manches de couteau, pincer du *rommel-pot* et sonner de la trompette.

Si Ulenspiegel parlait si hardiment de trompette, c'est parce qu'il avait appris que la place de veilleur du château d'Audenaerde était devenue vacante par suite de la mort d'un vieil homme qui occupait cet emploi.

Kornjuin lui dit :

– Tu seras trompette de la ville.

Ulenspiegel le suivit et fut placé sur la plus haute tour des remparts, en une logette bien éventée des quatre vents, sauf de celui du midi qui n'y soufflait que d'une aile.

Il lui fut recommandé de sonner de la trompette sitôt qu'il verrait les ennemis venir et, pour ce, de se tenir la tête libre et d'avoir toujours les yeux clairs : à ces fins, on ne lui donnerait pas trop à manger ni à boire.

Le capitaine et ses soudards demeuraient dans la tour et y festoyaient toute la journée aux frais du plat pays. Il fut tué et mangé là plus d'un chapon dont la graisse était le seul crime. Ulenspiegel, toujours oublié et devant se contenter de son maigre potage, ne se réjouissait point à l'odeur des sauces. Les Français vinrent et enlevèrent beaucoup de bétail ; Ulenspiegel ne sonna point de la trompette.

Kornjuin monta près de lui et lui dit :

– Pourquoi n'as-tu pas sonné ?

Ulenspiegel lui dit :

– Je ne vous rends point grâce de votre manger.

Le lendemain, le capitaine commanda un grand festin pour lui et ses soudards, mais Ulenspiegel fut encore oublié. Ils allaient commencer à baufrer, Ulenspiegel sonna de la trompette.

Kornjuin et ses soudards, croyant que c'étaient les Français, laissent là vins et viandes, montent sur leurs chevaux, sortent en hâte de la ville, mais ne trouvent rien dans la campagne qu'un bœuf ruminant au soleil et l'emmènent.

Pendant ce temps-là, Ulenspiegel s'était empli de vins et de viandes. Le capitaine en rentrant le vit qui se tenait debout souriant et les jambes flageolantes, à la porte de la salle du festin. Il lui dit :

– C'est faire besogne de traître de sonner l'alarme quand tu ne vois point l'ennemi, et de ne le sonner point quand tu le vois.

– Monsieur le capitaine, répondit Ulenspiegel, je suis dans ma tour tellement gonflé des quatre vents que je pourrais surnager comme une vessie, si je n'avais sonné de la trompette pour me soulager. Faites-moi pendre maintenant, ou une autre fois quand vous aurez besoin de peau d'âne pour vos tambours.

Kornjuin s'en fut sans mot dire.

Cependant la nouvelle vint à Audenaerde que le gracieux empereur Charles allait se rendre en cette ville, bien noblement accompagné. À cette occasion, les échevins donnèrent à Ulenspiegel une paire de lunettes, afin qu'il pût bien voir venir Sa Sainte Majesté. Ulenspiegel devait sonner trois fois de la trompette aussitôt qu'il verrait l'empereur marcher sur Luppeghem, qui est à un quart de lieue de la *Borg-poort*.

Ceux de la ville auraient ainsi le temps de sonner les cloches de préparer les boites d'artifice, de mettre les viandes et les broches aux barriques.

Un jour, vers midi, le vent venait de Brabant et le ciel était clair : Ulenspiegel vit, sur la route qui mène à Luppeghem, une grande troupe de cavaliers montés sur chevaux piaffant, les plumes de leurs toques volant au vent. D'aucuns portaient des bannières. Celui qui chevauchait en tête fièrement portait un bonnet de drap d'or à grandes plumes. Il était vêtu de velours brun brodé de brocatelle.

Ulenspiegel mettant ses lunettes vit que c'était l'empereur Charles-Quint qui venait permettre à ceux d'Audenaerde de lui servir leurs meilleurs vins et leurs meilleures viande.

Toute cette troupe allait au petit pas, humant l'air frais qui met en appétit, mais Ulenspiegel songea qu'ils faisaient de coutume grasse chère et pourraient bien jeûner un jour sans trépasser. Donc il les regarda venir et ne sonna point de la trompette.

Ils avançaient riant et devisant, tandis que Sa Sainte Majesté regardait en son estomac pour voir s'il y avait assez de place pour le dîner de ceux d'Audenaerde. Elle parut surprise et mécontente que nulle cloche ne sonnât pour annoncer sa venue.

Sur ce un paysan entra tout en courant annoncer qu'il avait vu chevaucher aux environs un parti français marchant sur la ville pour y manger et piller tout.

À ce propos le portier ferma la porte et envoya un valet de la commune avertir les autres portiers de la ville. Mais les *reiters* festoyaient sans rien savoir.

Sa Majesté avançait toujours, fâchée de n'entendre point sonnant, tonnant et pétaradant les cloches, canons et arquebusades. Prêtant en vain l'oreille, elle n'ouït que le carillon qui sonnait la demi-heure. Elle arriva devant la porte, la trouva fermée et y frappa de son poing pour la faire ouvrir.

Et les seigneurs de sa suite, fâchés comme Elle, grommelaient d'aigres paroles. Le portier qui était au haut des remparts, leur cria que s'ils ne cessaient ce vacarme il les arroserait de mitraille afin de rafraîchir leur impatience.

Mais Sa Majesté courroucée :

– Aveugle pourceau, dit-elle, ne reconnais-tu point ton empereur ?

Le portier répondit :

– Que les moins pourceaux ne sont pas toujours les plus dorés ; qu'il savait au demeurant que les Français étaient bons gausseurs de leur nature, vu que l'empereur Charles, guerroyant présentement en Italie, ne pouvait se trouver aux portes d'Audenaerde.

Là-dessus Charles et les seigneurs crièrent davantage, disant :

– Si tu n'ouvres, nous te faisons rôtir au bout d'une lance. Et tu mangeras tes clefs préalablement.

Au bruit qu'ils faisaient, un vieux soudard sortit de la halle aux engins d'artillerie et montrant le nez au-dessus du mur :

– Portier, dit-il, tu t'abuses, c'est là notre empereur ; je le reconnais bien, quoiqu'il ait vieilli depuis qu'il emmena, d'ici au château de Lallaing, Maria Van der Gheynst.

Le portier tomba comme raide mort de peur, le soudard lui prit les clefs et alla ouvrir la porte.

L'empereur demanda pourquoi on l'avait fait si longtemps attendre : le soudard le lui ayant dit, Sa Majesté lui ordonna de refermer la porte, de lui amener les *reiters* de Kornjuin auxquels

il commanda de marcher devant lui en jouant de leurs tambourins et jouant de leurs fifres.

Bientôt, une à une, les cloches s'éveillèrent pour sonner à toute volée. Ainsi précédée, Sa Majesté vint avec un impérial fracas au Grand-Marche. Les bourgmestres et échevins y étaient assemblés ; l'échevin Jan Guigelaer vint au bruit. Il rentra dans la salle des délibérations en disant :

– *Keyser Karel is alhier !* l'empereur Charles est ici !

Bien effrayés en apprenant cette nouvelle, les bourgmestres échevins et conseillers sortirent de la maison commune pour aller, en corps, saluer l'empereur, tandis que leurs valets couraient par toute la ville pour faire préparer les boîtes d'artifice, mettre au feu les volailles et planter les broches dans les tonneaux.

Hommes, femmes et enfants couraient partout en criant :

–*Keyser Karel is op 't groot markt !* l'empereur Charles est sur le Grand-Marché.

Bientôt la foule fut grande sur la place.

L'empereur, fort en colère, demanda aux deux bourgmestres s'ils ne méritaient point d'être pendus pour avoir ainsi manqué de respect à leur souverain.

Les bourgmestres répondirent qu'ils le méritaient en effet, mais qu'Ulenspiegel, trompette de la tour, le méritait davantage attendu que, sur le bruit de la venue de Sa Majesté, on l'avait placé là, muni d'une bonne paire de besicles, avec ordre exprès de sonner de la trompette trois fois, aussitôt qu'il verrait venir le cortège impérial. Mais il n'en avait rien fait.

L’empereur toujours fâché, demanda que l’on fît venir Ulenspiegel.

– Pourquoi, lui dit-il, ayant des besicles si claires, n’as-tu point sonné de la trompette à ma venue ?

Ce disant, il se passa la main sur les yeux, à cause du soleil et regarda Ulenspiegel.

Celui-ci passa aussi la main sur ses yeux et répondit que depuis qu’il avait vu Sa Sainte Majesté regarder entre ses doigts, il n’avait plus voulu se servir de besicles.

L’empereur lui dit qu’il allait être pendu, le portier de la ville dit que c’était bien fait, et les bourgmestres furent si terrifiés de cette sentence, qu’ils ne répondirent mot, ni pour l’approuver ni pour y contredire.

Le bourreau et ses happe-chair furent mandés. Ils vinrent porteurs d’une échelle et d’une corde neuve, saisirent au collet Ulenspiegel, qui marcha devant les cent *reiters* de Kornjuin, en se tenant coi et disant ses prières. Mais eux se gaussaient de lui amèrement.

Le peuple qui suivait disait :

– C’est une bien grande cruauté de mettre ainsi a mort un pauvre jeune garçon pour une si légère faute.

Et les tisserands étaient là en grand nombre et en armes et disaient :

– Nous ne laisserons point pendre Ulenspiegel ; cela est contraire à la loi d’Audenaerde.

Cependant on vint au Champ de potences. Ulenspiegel fut hissé sur l’échelle, et le bourreau lui mit la corde. Les tisserands affluaient autour de la potence. Le prévôt était là, à cheval, appuyant sur l’épaule de sa monture la verge de justice, avec laquelle il devait, sur l’ordre de l’empereur, donner le signal de l’exécution.

Tout le peuple assemblé criait :

– Grâce ! grâce pour Ulenspiegel !

Ulenspiegel, sur son échelle, disait :

– Pitié ! gracieux empereur !

L’empereur éleva la main et dit :

– Si ce vaurien me demande une chose que je ne puisse faire, il aura la vie sauve !

– Parle, Ulenspiegel, cria le peuple.

Les femmes pleuraient et disaient :

– Il ne pourra rien demander, le petit homme, car l’empereur peut tout.

Et tous de dire :

– Parle, Ulenspiegel !

– Sainte Majesté, dit Ulenspiegel, je ne vous demanderai ni de l’argent, ni des terres, ni la vie, mais seulement une chose pour laquelle vous ne me ferez, si je l’ose dire, ni fouetter, ni rouer, avant que je m’en aille au pays des âmes.

– Je te le promets, dit l'empereur.

– Majesté, dit Ulenspiegel, je demande qu'avant que je sois pendu, vous veniez baiser la bouche par laquelle je ne parle pas flamand.

L'empereur, riant ainsi que tout le peuple, répondit :

– Je ne puis faire ce que tu demandes, et tu ne seras point pendu, Ulenspiegel.

Mais il condamna les bourgmestres et échevins à porter, pendant six mois, des besicles derrière la tête, afin, dit-il, que si ceux d'Audenaerde ne voient pas par devant, ils puissent au moins voir par derrière.

Et, par décret impérial, ces besicles se voient encore dans les armes de la ville.

Et Ulenspiegel s'en fut modestement, avec un petit sac d'argent que lui avaient donné les femmes.

XLIII

Ulenspiegel étant à Liége, au marché aux poissons, suivit un gros jouvenceau qui, tenant sous un bras un filet plein de toutes sortes de volailles, en emplissait un autre d'églefins, de truites, d'anguilles et de brochets.

Ulenspiegel reconnut Lamme Goedzak.

– Que fais-tu ici, Lamme ? dit-il.

– Tu sais, dit-il, combien ceux de Flandre sont bien venus en ce doux pays de Liége ; moi, j'y suis mes amours. Et toi ?

– Je cherche un maître à servir pour du pain, répondit Ulenspiegel.

– C'est bien sèche nourriture, dit Lamme. Il vaudrait mieux que tu fisses passer de plat à bouche un chapelet d'ortolans avec une grive pour le *Credo*.

– Tu es riche ? lui demanda Ulenspiegel.

Lamme Goedzak répondit :

– J'ai perdu mon père, ma mère et ma jeune sœur qui me battait si fort ; j'héritai de leur avoir et je vis avec une servante borgne, grand docteur ès-fricassées.

– Veux-tu que je porte ton poisson et tes volailles ? demanda Ulenspiegel.

– Oui, dit Lamme.

Et ils vaquèrent à deux par le marché.

Soudain Lamme dit :

– Sais-tu pourquoi tu es fou ?

– Non, répondit Ulenspiegel.

– C'est parce que tu portes ton poisson et ta volaille à la main, au lieu de les porter dans ton estomac.

– Tu l'as dit, Lamme, répondit Ulenspiegel, mais, depuis que je n'ai plus de pain, les ortolans ne veulent plus me regarder.

– Tu en mangeras, Ulenspiegel, dit Lamme, et me serviras si ma cuisinière veut de toi.

Tandis qu'ils cheminaient, Lamme montra à Ulenspiegel une belle, gente et mignonne fillette, qui, vêtue de soie, trottait par le marché et regarda Lamme de ses yeux doux.

Un vieil homme, son père, marchait derrière elle, chargé de deux filets, l'un de poissons, l'autre de gibier.

– Celle-là, dit Lamme la montrant j'en ferai ma femme.

– Oui, dit Ulenspiegel, je la connais, c'est une Flamande de Zotteghem, elle demeure rue Vinave-d'lsle, et les voisins disent que sa mère balaye la rue, devant la maison, à sa place, et que son père repasse ses chemises.

Mais Lamme ne répondit point et dit tout joyeux :

– Elle m'a regardé.

Ils vinrent à deux au logis de Lamme, près du Pont-des-Arches, et frappèrent à la porte. Une servante borgne vint leur ouvrir. Ulenspiegel vit qu'elle était vieille, longue, plate et farouche.

– La Sanginne, lui dit Lamme, veux-tu de celui-ci pour t'aider en ta besogne ?

– Je le prendrai à l'épreuve, dit-elle.

– Prends-le donc, dit-il, et fais-lui essayer les douceurs de ta cuisine.

La Sanginne mit alors sur la table trois boudins noirs, une pinte de cervoise et une grosse miche de pain.

Pendant qu'Ulenspiegel mangeait, Lamme grignotait aussi un boudin :

– Sais-tu, lui dit-il, ou notre âme habite ?

– Non, Lamme, dit Ulenspiegel.

– C'est dans notre estomac, repartit Lamme, pour le creuser sans cesse et toujours en notre corps renouveler la force de vie. Et quels sont les meilleurs compagnons ? Ce sont tous bons et fins mangers et vin de Meuse par-dessus.

– Oui, dit Ulenspiegel ; les boudins sont une agréable compagnie à l'âme solitaire.

– Il en veut encore, donne-lui-en, la Sanginne, dit Lamme.

La Sanginne en donna de blancs, cette fois, à Ulenspiegel.

Pendant qu'il baffrait, Lamme, devenu songeur, disait :

– Quand je mourrai, mon ventre mourra avec moi, et là-dessous, en purgatoire, on me laissera jeûnant, promenant ma bedaine flasque et vide.

– Les noirs me semblaient meilleurs, dit Ulenspiegel.

– Tu en as mangé six, répondit la Sanginne, et tu n'en auras plus.

– Tu sais, dit Lamme, que tu seras bien traité ici et mangeras comme moi.

– Je retiendrai cette parole, répondit Ulenspiegel.

Ulenspiegel, voyant qu'il mangeait comme lui, était heureux. Les boudins avalés lui donnaient un si grand courage, que ce jour-là il fit reluire tous les chaudrons, poêles et coquasses comme des soleils.

Vivant bien en cette maison, il hantait volontiers cave et cuisine, laissant aux chats le grenier. Un jour, la Sanginne eut deux poulets à rôtir et dit à Ulenspiegel de tourner la broche, tandis qu'elle irait chercher au marché des fines herbes pour l'assaisonnement.

Les deux poulets étant rôtis, Ulenspiegel en mangea un.

La Sanginne, en rentrant, dit :

– Il y avait deux poulets, je n'en vois plus qu'un.

– Ouvre ton autre œil, tu les verras tous deux, répondit Ulenspiegel.

Elle alla toute fâchée raconter le fait à Lamme Goedzak, qui descendit à la cuisine et dit à Ulenspiegel :

– Pourquoi te moques-tu de ma servante ? Il y avait deux poulets.

– En effet, Lamme, dit Ulenspiegel, mais quand j'entrai ici, tu me dis que je boirais et mangerais comme toi. Il y avait deux poulets ; j'ai mangé l'un, tu mangeras l'autre ; ma joie est passée, la tienne est à venir ; n'es-tu pas plus heureux que moi ?

– Oui, dit Lamme souriant, mais fais bien ce que la Sanginne te commandera et tu n'auras que demi-besogne.

– J'y veillerai, Lamme, répondit Ulenspiegel.

Aussi, chaque fois que la Sanginne lui commandait de faire quelque chose, il n'en faisait que la moitié ; si elle lui disait d'aller puiser deux seaux d'eau, il n'en rapportait qu'un ; si elle lui disait d'aller remplir au tonneau un pot de cervoise, il en versait en chemin la moitié dans son gosier et ainsi du reste.

Enfin, la Sanginne, lasse de ces façons, dit à Lamme que si ce vaurien restait au logis, elle en sortirait tout de suite.

Lamme descendit près d'Ulenspiegel et lui dit :

– Il faut partir, mon fils, nonobstant que tu aies pris bon visage en cette maison. Ecoute chanter ce coq, il est deux heures de l'après-midi, c'est un présage de pluie. Je voudrais bien ne pas te mettre dehors par le mauvais temps qu'il va faire ; mais songe, mon fils, que la Sanginne, par ses fricassées, est la gardienne de ma vie, je ne puis, sans risquer une mort prochaine, la laisser me quitter. Va donc, mon garçon, à la grâce de Dieu, et prends, pour égayer ta route, ces trois florins et ce chapelet de cervelas.

Et Ulenspiegel s'en fut penaud, regrettant Lamme et sa cuisine.

XLIV

Novembre vint à Damme et ailleurs, mais l'hiver fut tardif. Point de neige, point de pluie, ni de froidure ; le soleil luisait du matin au soir, sans pâlir : les enfants se roulaient dans la poussière des rues et des chemins ; à l'heure du repos, après le souper, les marchands, boutiquiers, orfèvres, charrons et manouvriers venaient, sur le pas de leur porte, regarder le ciel toujours bleu, les arbres dont les feuilles ne tombaient pas, les cigognes se tenant sur le faîte des logis et les hirondelles qui n'étaient point parties. Les roses avaient fleuri trois fois, et pour

la quatrième étaient en boutons ; les nuits étaient tièdes, les rossignols n'avaient pas cessé de chanter.

Ceux de Damme dirent :

– L'hiver est mort, brûlons l'hiver.

Et ils fabriquèrent un gigantesque mannequin ayant un museau d'ours, une longue barbe de copeaux, une épaisse chevelure de lin. Ils le vêtirent d'habits blancs et le brûlèrent en grande cérémonie.

Claes brassait mélancolie, il ne bénissait point le ciel toujours bleu, ni les hirondelles qui ne voulaient point partir. Car plus personne à Damme ne brûlait du charbon sinon pour la cuisine, et chacun en ayant assez n'en allait point acheter chez Claes, qui avait dépensé toute son épargne à payer son approvisionnement.

Donc, si se tenant sur le pas de sa porte, le charbonnier sentait se rafraîchir le bout du nez à quelque souffle de vent aigrelet :

– Ah ! disait-il, c'est mon pain qui me vient !

Mais le vent aigrelet ne continuait point de souffler, et le ciel restait toujours bleu, et les feuilles ne voulaient point tomber. Et Claes refusa de vendre à moitié prix son approvisionnement d'hiver à l'avare Grypstuiver, le doyen des poissonniers. Et bientôt le pain manqua dans la chaumine.

XLV

Mais le roi Philippe n'avait pas faim, et mangeait des pâtisseries auprès de sa femme Marie la laide, de la royale famille des Tudors. Il ne l'aimait point d'amour, mais espérait, en

fécondant cette chétive, donner à la nation anglaise un monarque espagnol.

Mal lui en prit de cette union qui fut celle d'un pavé et d'un tison ardent. Ils s'unirent toutefois suffisamment pour faire noyer et brûler par centaines les pauvres réformés.

Quand Philippe n'était point absent de Londres, ni sorti déguisé, pour s'aller ébattre en quelque mauvais lieu, l'heure du coucher réunissait les deux époux.

Alors la reine Marie, vêtue de belle toile de Tournay et de dentelles d'Irlande, s'adossait au lit nuptial, tandis que Philippe se tenait devant elle, droit comme un poteau et regardait s'il ne verrait point en sa femme quelque signe de maternité ; mais ne voyant rien, il se fâchait, ne disait mot et se regardait les ongles.

Alors la goule stérile parlait tendrement et de ses yeux, qu'elle voulait faire doux, priait d'amour le glacial Philippe. Larmes, cris, supplications, elle n'épargnait rien pour obtenir une tiède caresse de celui qui ne l'aimait point.

Vainement, joignant les mains, elle se traînait à ses pieds ; en vain, comme une femme folle, elle pleurait et riait à la fois pour l'attendrir ; le rire ni les larmes ne fondaient la pierre de ce cœur dur.

En vain, comme un serpent amoureux, elle l'enlaçait de ses bras minces et serrait contre sa poitrine plate la cage étroite où vivait l'âme rabougrie du roi de sang ; il ne bougeait pas plus qu'une borne.

Elle tâchait, la pauvre laide, de se faire gracieuse ; elle le nommait de tous les doux noms que les affolées d'amour donnent à l'amant de leur choix ; Philippe regardait ses ongles.

Parfois il répondait :

– N’auras-tu pas d’enfants ?

À ce propos, la tête de Marie retombait sur sa poitrine.

– Est-ce de ma faute, disait-elle, si je suis inféconde ? Aie pitié de moi : je vis comme une veuve.

– Pourquoi n’as-tu pas d’enfants ? disait Philippe.

Alors la reine tombait sur le tapis comme frappée de mort. Et il n’y avait en ses yeux que des larmes, et elle eût pleuré du sang, si elle l’eût pu, la pauvre goule.

Et ainsi Dieu vengeait sur leurs bourreaux les victimes dont ils avaient jonché le sol de l’Angleterre.

XLVI

Le bruit courait dans le public que l’empereur Charles allait ôter aux moines la libre héritance de ceux qui mouraient dans leur couvent, ce qui déplaisait grandement au Pape.

Ulenspiegel étant alors sur les bords de la Meuse pensa que l’empereur trouverait ainsi son profit partout, car il héritait quand la famille n’héritait point. Il s’assit sur les bords du fleuve et y jeta sa ligne bien amorcée. Puis, grignotant un vieux morceau de pain bis, il regretta de n’avoir pas de vin de Romagne pour l’arroser, mais il pensa qu’on ne peut pas avoir toujours ses aises.

Cependant il jetait de son pain à l’eau, disant que celui qui mange sans partager son repas avec le prochain n’est pas digne de manger. Survint un goujon qui vint d’abord flairer une miette, la lécha de ses babouines et ouvrit sa gueule innocente, croyant sans doute que le pain y allait tomber de soi. Tandis qu’il regardait

ainsi en l'air, il fut tout soudain avalé par un traître brochet qui s'était lancé sur lui comme une flèche.

Le brochet en fit de même à une carpe qui prenait des mouches au vol, sans souci du danger. Ainsi bien repu, il se tint immobile entre deux eaux, dédaignant le fretin qui d'ailleurs s'éloignait de lui à toutes nageoires. Tandis qu'il se prélassait ainsi, survint rapide, vorace, la gueule béante, un brochet à jeun qui, d'un bond, s'élança sur lui. Un furieux combat s'engagea entre eux ; il fut donné là d'immortels coups de gueule ; l'eau était rouge de leur sang. Le brochet qui avait dîné se défendait mal contre celui qui était à jeun ; toutefois celui-ci, s'étant éloigné, reprit son élan et se lança comme une balle sur son adversaire qui, l'attendant la gueule béante, lui avala la tête plus qu'à moitié, voulut s'en débarrasser, mais ne le put à cause de ses dents recourbées. Et tous deux se débattaient tristement.

Ainsi accrochés, ils ne virent point un fort hameçon qui attaché à une cordelette de soie, monta du fond de l'eau, s'enfonça sous la nageoire du brochet qui avait dîné, le tira de l'eau avec son adversaire et les jeta tous deux sur le gazon sans égards.

Ulenspiegel en les égorgeant dit :

– Brochets, mes mignons, seriez-vous le pape et l'empereur s'entre-mangeant l'un l'autre, et ne serais-je point le populaire qui, à l'heure de Dieu, vous happe au croc, tous deux en vos batailles ?

XLVII

Cependant Katheline, qui n'avait point quitté Borgerhout, ne cessait de vaquer dans les environs, disant toujours : « Hanske, mon homme, ils ont fait du feu sur ma tête : fais-y un trou afin

que mon âme sorte. Las ! elle y frappe toujours et à chaque coup c'est cuisante douleur. »

Et Nele la soignait en sa folie, et près d'elle songeait dolente à son ami Ulenspiegel.

Et à Damme Claes liait ses cotrets, vendait son charbon et maintes fois entrait en mélancolie, songeant qu'Ulenspiegel le banni ne pourrait de longtemps rentrer en la chaumine.

Soetkin se tenait tout le jour à la fenêtre, regardant si elle ne verrait point venir son fils Ulenspiegel.

Celui-ci, étant arrivé aux environs de Cologne, songea qu'il avait présentement le goût de cultiver les jardins.

Il s'alla offrir en qualité de garçon à Jan de Zuursmoel, lequel étant capitaine de *landsknechts*, avait failli être pendu faute de rançon et avait en grande horreur le chanvre qui, en langage flamand, se disait alors *kennip*.

Un jour, Jan de Zuursmoel, voulant montrer à Ulenspiegel la besogne à faire, le mena au fond de son clos et là ils virent un journal de terre, voisin du clos, tout planté de vert *kennip*.

Jan de Zuursmoel dit à Ulenspiegel :

– Chaque fois que tu verras de cette laide plante, il la faut vilipender honteusement, car c'est elle qui sert aux roues et aux potences.

– Je la vilipendrai, répondit Ulenspiegel.

Jan de Zuursmoel, étant un jour à table avec quelques amis de gueule, le cuisinier dit à Ulenspiegel :

– Va dans la cave et prends-y du *zennip*, qui est de la moutarde. Ulenspiegel, entendant malicieusement *kennip* au lieu de *zennip*, vilipenda honteusement le pot de *zennip* dans la cave et revint le porter sur la table, non sans rire.

– Pourquoi ris-tu ? demanda Jan de Zuursmoel. Penses-tu que nos naseaux soient d'airain ? Mange de ce *zennip*, puisque toi-même tu l'as préparé.

– J'aime mieux des grillades à la cannelle, répondit Ulenspiegel.

Jan de Zuursmoel se leva pour le battre.

– Il y a, dit-il, du vilipendement dans ce pot de moutarde.

– *Baes*, répondit Ulenspiegel, ne vous souvient-il plus du jour où j'allais vous suivant au bout de votre clos ? Là, vous me dites, en me montrant le *zennip* : « Partout ou tu verras cette plante, vilipende-la honteusement, car c'est elle qui sert aux roues et aux potences. » Je la vilipendai, *baes*, je la vilipendai avec grand affront ; n'allez pas me meurtrir pour mon obéissance.

– J'ai dit *kennip* et non *zennip*, s'écria furieusement Jan de Zuursmoel

– *Baes* ; vous avez dit *zennip* et non *kennip*, repartit Ulenspiegel.

Ils se disputèrent ainsi pendant longtemps, Ulenspiegel parlant humblement ; Jan de Zuursmoel criant comme un aigle et mêlant ensemble zennip, kennip, kennip, zennip, zennip, kennip, zennip, comme un écheveau de soie torse.

Et les convives riaient comme des diables mangeant des côtelettes de dominicains et des rognons d'inquisiteurs.

Mais Ulenspiegel dut quitter Jan de Zuursmoel.

XLVIII

Nele était toujours bien marrie pour elle-même et sa mère affolée.

Ulenspiegel se loua à un tailleur qui lui dit :

– Lorsque tu coudras, couds serré, afin que je n'y voie rien.

Ulenspiegel alla s'asseoir sous un tonneau et là commença à coudre.

– Ce n'est pas cela que je veux dire, cria le tailleur.

– Je me serre en un tonneau ; comment voulez-vous que l'on y voie ? répondit Ulenspiegel.

– Viens, dit le tailleur, rassieds-toi là sur la table et pique tes points serrés l'un près de l'autre, et fais l'habit comme ce loup. – Loup était le nom d'un justaucorps de paysan.

Ulenspiegel prit le justaucorps, le tailla en pièces et le cousit de façon à lui donner la ressemblante figure d'un loup.

Le tailleur, voyant cela, s'écria :

– Qu'as-tu fait, de par le diable ?

– Un loup, répondit Ulenspiegel.

– Méchant gausseur, repartit le tailleur, je t'avais dit un loup, c'est vrai, mais tu sais que loup se dit d'un justaucorps de paysan.

Quelque temps après il lui dit :

– Garçon, jette les manches à ce pourpoint avant que tu n'ailles te mettre au lit. – Jeter, c'est faufiler en langue de tailleur.

Ulenspiegel accrocha le pourpoint à un clou et passa toute la nuit à y jeter les manches.

Le tailleur vint au bruit.

– Vaurien, lui dit-il, quel nouveau et méchant tour me joues-tu là ?

– Est-ce là un méchant tour ? répondit Ulenspiegel. Voyez ces manches, je les ai jetées toute la nuit contre le pourpoint, et elles n'y tiennent pas encore.

– Cela va de soi, dit le tailleur, c'est pourquoi je te jette à la rue ; vois si tu y tiendras davantage.

XLIX

Cependant Nele, quand Katheline était chez quelque bon voisin, bien gardée, Nele s'en allait loin, bien loin toute seule, jusqu'à Anvers, le long de l'Escaut ou ailleurs, cherchant toujours, et sur les barques du fleuve, et sur les chemins poudreux, si elle ne verrait point son ami Ulenspiegel.

Se trouvant à Hambourg un jour de foire, il vit des marchands partout, et parmi eux quelques vieux juifs vivant d'usure et de vieux clous.

Ulenspiegel, voulant aussi être marchand, vit gisant à terre quelques crottins de cheval et les porta à son logis, qui était un redan du mur du rempart. Là, il les fit sécher. Puis il acheta de la soie rouge et verte, en fit des sachets, y mit les crottins de cheval et les ferma d'un ruban, comme s'ils eussent été pleins de musc.

Puis il se fit avec quelques planches un bac en bois, le suspendit à son cou au moyen de vieilles cordes et vint au marché, portant devant lui le bac rempli de sachets. Le soir, pour les éclairer, il allumait au milieu une petite chandelle.

Quand on venait lui demander ce qu'il vendait, il répondait mystérieusement :

– Je vous le dirai, mais ne parlons pas trop haut.

– Qu'est-ce donc ? demandaient les chalands.

– Ce sont, répondait Ulenspiegel, des graines prophétiques venues directement d'Arabie en Flandre et préparées avec grand art par maître Abdul-Médil, de la race du grand Mahomet.

Certains chalands s'entredisaient :

– C'est un Turc.

Mais les autres :

– C'est un pèlerin venant de Flandre, disaient-ils ; ne l'entendez-vous pas à son parler ?

Et les loqueteux, marmiteux et guenillards venaient à Ulenspiegel et lui disaient :

– Donne-nous de ces graines prophétiques.

– Quand vous aurez des florins pour en acheter, répondait Ulenspiegel.

Et les pauvres marmiteux, loqueteux et guenillards de s'en aller penauds en disant :

– Il n'est de joie en ce monde que pour les riches.

Le bruit de ces graines à vendre se répandit bientôt sur le marché. Les bourgeois se disaient l'un à l'autre :

– Il y a là un Flamand qui tient des graines prophétiques bénies à Jérusalem sur le tombeau de Notre-Seigneur Jésus ; mais on dit qu'il ne veut pas les vendre.

Et tous les bourgeois de venir à Ulenspiegel et de lui demander de ses graines.

Mais Ulenspiegel, qui voulait de gros bénéfices, répondait qu'elles n'étaient pas assez mûres, et il avait l'œil sur deux riches juifs qui vaquaient par le marché.

– Je voudrais bien savoir, disait l'un des bourgeois, ce que deviendra mon vaisseau qui est sur la mer.

– Il ira jusqu'au ciel, si les vagues sont assez hautes, répondait Ulenspiegel.

Un autre disait, lui montrant sa fillette mignonne, toute rougissante :

– Celle-ci tournera à bien sans doute ?

– Tout tourne à ce que nature veut, répondait Ulenspiegel, car il venait de voir la fillette donner une clef à un jeune gars qui, tout bouffi d'aise, dit à Ulenspiegel :

– Monsieur du marchand, baillez-moi un de vos sacs prophétiques, afin que j'y voie si je dormirai seul cette nuit.

– Il est écrit, répondait Ulenspiegel, que celui qui sème le seigle de séduction récolte l'ergot de cocuage.

Le jeune gars se fâcha :

– À qui en as-tu ? dit-il.

– Les graines disent, répondit Ulenspiegel, qu'elles te souhaitent un heureux mariage et une femme qui ne te coiffe point du chapeau de Vulcain. Connais-tu ce couvre-chef ?

Puis prêchant :

– Car celle, dit-il, qui donne des arrhes sur le marché de mariage laisse après aux autres pour rien toute la marchandise.

Sur ce, la fillette, voulant feindre l'assurance, dit :

– Voit-on tout cela dans les sachets prophétiques ?

– On y voit aussi une clef, lui dit tout bas à l'oreille Ulenspiegel.

Mais le jeune gars s'en était allé avec la clef.

Soudain Ulenspiegel aperçut un voleur détachant d'un étal de charcutier un saucisson d'une aune et le mettant sous son manteau. Mais le marchand ne le vit pas. Le voleur, tout joyeux, vint à Ulenspiegel et lui dit :

– Que vends-tu là, prophète de malheur ?

– Des sachets où tu verras que tu seras pendu pour avoir trop aimé les saucisses, répondait Ulenspiegel.

À ce propos, le voleur s'enfuit prestement, tandis que le marchand volé criait :

– Au larron ! sus au larron !

Mais il était trop tard.

Pendant qu'Ulenspiegel parlait, les deux riches juifs, qui avaient écouté avec attention, s'approchèrent de lui et lui dirent :

– Que vends-tu là, Flamand ?

– Des sachets, répondit Ulenspiegel.

– Que voit-on, demandèrent-ils, au moyen de tes graines prophétiques ?

– Des événements futurs, quand on les suce, répondit Ulenspiegel.

Les deux juifs se concertèrent, et le plus âgé dit à l'autre :

– Verrions ainsi quand notre Messie viendra ; ce serait pour nous une grande consolation. Achetons un de ces sachets. Combien les vends-tu ? dirent-ils.

– Cinquante florins, répondit Ulenspiegel. Si vous ne voulez pas me les payer, troussez votre bagage. Celui qui n'achète pas le champ doit laisser le fumier où il est.

Voyant Ulenspiegel si décidé, ils lui comptèrent son argent, emportèrent l'un des sachets et s'en furent en leur lieu

d’assemblée, où bientôt accoururent en foule tous les juifs, sachant que l’un des deux vieux avait acheté un secret par lequel il pouvait savoir et annoncer la venue du Messie.

Connaissant le fait, ils voulurent sucer sans payer au sachet prophétique, mais le plus vieux, qui l’avait acheté et se nommait Jéhu, prétendit le faire seul.

– Fils d’Israël, dit-il tenant en main le sachet, les chrétiens se moquent de nous, on nous chasse d’entre les hommes et l’on crie après nous comme après des larrons. Les Philistins veulent nous abaisser plus bas que la terre ; ils nous crachent au visage, car Dieu a détendu nos arcs et a secoué le frein devant nous. Faudra-t-il longtemps encore, Seigneur, Dieu d’Abraham, d’Isaac et de Jacob, que le mal nous arrive lorsque nous attendons le bien, et quand nous espérons la clarté que les ténèbres viennent ? Paraîtras-tu bientôt sur la terre, divin Messie ? Quand les chrétiens se cacheront-ils dans les cavernes et dans les trous de la terre à cause de la frayeur qu’ils auront de toi et de ta gloire magnifique lorsque tu te lèveras pour les châtier ?

Et les juifs de s’exclamer :

– Viens, Messie ! Suce, Jéhu !

Jéhu suça et rendant sa gorge, s’exclama piteusement :

– Je vous le dis, en vérité, ceci n’est que du bren, et le pèlerin de Flandres est un larron.

Tous les juifs alors, se précipitant, ouvrirent le sachet, virent ce qu’il contenait et allèrent en grande rage à la foire pour y trouver Ulenspiegel qui ne les avait pas attendus.

L

Un homme de Damme ne pouvant payer à Claes son charbon, lui donna son meilleur meuble, qui était une arbalète avec douze carreaux bien affilés pour servir de projectiles.

Aux heures où l'ouvrage chômait, Claes tirait de l'arbalète : plus d'un lièvre fut tué par lui et réduit en fricassée pour avoir trop aimé les choux.

Claes alors mangeait goulûment, et Soetkin disait, regardant la grand'route déserte :

– Thyl, mon fils, ne sens-tu point le parfum des sauces ? Il a faim maintenant sans doute. Et toute songeuse, elle eût voulu lui garder sa part du festin.

– S'il a faim, disait Claes, c'est de sa faute ; qu'il revienne, il mangera comme nous.

Claes avait des pigeons ; il aimait, de plus, à entendre chanter et pépier autour de lui les fauvettes, chardonnerets, moineaux et autres oiseaux chanteurs et babillards. Aussi tirait-il volontiers les buses et les éperviers royaux mangeurs de populaire.

Or, une fois qu'il mesurait du charbon dans la cour, Soetkin lui montra un grand oiseau planant en l'air au-dessus du colombier.

Claes prit son arbalète et dit :

– Que le diable sauve son Epervialité !

Ayant armé son arbalète, il se tint dans la cour en suivant tous les mouvements de l'oiseau, afin de ne pas le manquer. La clarté du ciel était entre jour et nuit. Claes ne pouvait distinguer

qu'un point noir. Il lâcha le carreau et vit tomber dans la cour une cigogne.

Claes en fut bien marri ; mais Soetkin le fut davantage et s'écria :

– Méchant, tu as tué l'oiseau de Dieu. Puis elle prit la cigogne vit qu'elle n'était blessée qu'à l'aile, alla quérir du baume, et disait tout en lui vêtissant sa plaie :

– Cigogne, m'amie, il n'est habile à toi que l'on aime, de planer dans le ciel comme l'épervier que l'on hait. Aussi les flèches populaires vont-elles à mauvaise adresse. As-tu mal à ta pauvre aile, cigogne, qui te laisses faire si patiemment, sachant que nos mains sont des mains amies ?

Quand la cigogne fut guérie, elle eut à manger tout ce qu'elle voulut ; mais elle mangeait de préférence le poisson que Claes allait pêcher pour elle dans le canal. Et chaque fois que l'oiseau de Dieu le voyait venir, il ouvrait son grand bec.

Il suivait Claes comme un chien, mais restait plus volontiers dans la cuisine, se chauffant au feu l'estomac et frappant du bec sur le ventre de Soetkin préparant le dîner, comme pour lui dire : « N'y a-t-il rien pour moi ? »

Et il était plaisant de voir par la chaumière vaquer sur ses longues pattes cette grave messagère de bonheur.

LI

Cependant les mauvais jours étaient revenus : Claes travaillait seul à la terre tristement, car il n'y avait point de besogne pour deux. Soetkin demeurait seule dans la chaumière, préparant de toutes façons les fèves, leur repas journalier, afin

d’égayer l’appétit de son homme. Et elle chantait et riait afin qu’il ne souffrît point de la voir dolente. La cigogne se tenait près d’elle, sur une patte et le bec dans les plumes.

Un homme à cheval s’arrêta devant la chaumière ; il était tout de noir vêtu, bien maigre et avait l’air grandement triste.

– Y a-t-il quelqu’un céans ? demanda-t-il.

– Dieu bénisse Votre Mélancolie, répondit Soetkin ; mais suis-je un fantôme pour que, me voyant ici, vous me demandiez s’il y a quelqu’un céans ?

– Où est ton père ? demanda le cavalier.

– Si mon père s’appelle Claes, il est là-bas, répondit Soetkin, et tu le vois semant le blé.

Le cavalier s’en fut, et Soetkin aussi toute dolente, car il lui fallait aller pour la sixième fois chercher, sans le payer, du pain chez le boulanger. Quand elle en revint les mains vides, elle fut ébahie de voir revenir au logis Claes triomphant et glorieux, sur le cheval de l’homme vêtu de noir, lequel cheminait à pied, à côté de lui, en tenant la bride. Claes appuyait d’une main sur sa cuisse fièrement un sac de cuir qui paraissait bien rempli.

En descendant de cheval, il embrassa l’homme, le battit joyeusement, puis secouant le sac, il s’écria :

– Vive mon frère Josse, le bon ermite ! Dieu le tienne en joie, en graisse, en liesse, en santé ! C’est le Josse de bénédiction, le Josse d’abondance, le Josse des soupes grasses. La cigogne n’a point menti !

Et il posa le sac sur la table.

Sur ce, Soetkin dit lamentablement :

– Mon homme, nous ne mangerons pas aujourd'hui : le boulanger m'a refusé du pain.

– Du pain ? dit Claes en ouvrant le sac et faisant couler sur la table un ruisseau d'or, du pain ? Voilà du pain, du beurre de la viande, du vin, de la bière ! voilà des jambons, os à moelle, pâtés de hérons, ortolans, poulardes, castrelins, comme chez les hauts seigneurs ! voilà de la bière en tonnes et du vin en barils ! Bien fou sera le boulanger qui nous refusera du pain, nous n'achèterons plus rien chez lui.

– Mais, mon homme, dit Soetkin ébahie.

– Or ça, oyez, dit Claes, et soyez joyeuse. Katheline, au lieu d'achever dans le marquisat d'Anvers son terme de bannissement, est allée, sous la conduite de Nele, jusqu'à Meyborg pédestrement. Là, Nele a dit à mon frère Josse, que nous vivons souvent de misère, nonobstant nos durs labeurs. Selon ce que ce bonhomme messager m'a dit tantôt, – et Claes montra le cavalier vêtu de noir, – Josse a quitté la sainte religion romaine pour s'adonner à l'hérésie de Luther.

L'homme vêtu de noir répondit :

– Ceux-là sont hérétiques qui suivent le culte de la Grande Prostituée. Car le Pape est prévaricateur et vendeur de choses saintes.

– Ah ! dit Soetkin, ne parlez pas si haut, monsieur : vous nous feriez brûler tertous.

– Donc, dit Claes, Josse a dit à ce bonhomme messager que, puisqu'il allait combattre dans les troupes de Frédéric de Saxe et lui amenait cinquante hommes d'armes bien équipés, il n'avait pas besoin, allant en guerre, de tant d'argent pour le laisser en la

male heure, à quelque vaurien de *landsknecht*. Donc, a-t-il dit, porte à mon frère Claes, avec mes bénédictions, ces sept cents florins carolus d'or : dis-lui qu'il vive dans le bien et songe au salut de son âme.

– Oui, dit le cavalier, il en est temps, car Dieu rendra à l'homme selon ses œuvres, et traitera chacun selon le mérite de sa vie.

– Monsieur, dit Claes, il ne me sera pas défendu, dans l'entre-temps, de me réjouir de la bonne nouvelle ; daignez rester céans, nous allons pour la fêter manger de belles tripes, force carbonnades, un jambonneau que j'ai vu tantôt si rebondi et appétissant chez le charcutier, qu'il m'a fait sortir les dents longues d'un pied hors la gueule.

– Las ! dit l'homme, les insensés se réjouissent tandis que les yeux de Dieu sont sur leurs voies.

– Or ça, messager, dit Claes, veux-tu ou non manger et boire avec nous ?

L'homme répondit :

– Il sera temps, pour les fidèles, de livrer leurs âmes aux joies terrestres lorsque sera tombée la grande Babylone !

Soetkin et Claes se signant, il voulut partir.

Claes lui dit :

– Puisqu'il te plaît de t'en aller ainsi mal choyé, donne à mon frère Josse le baiser de paix et veille sur lui dans la bataille.

– Je le ferai, dit l'homme.

Et il s’en fut, tandis que Soetkin allait chercher de quoi fêter la fortune propice. La cigogne eut, ce jour-la, à souper, deux goujons et une tête de cabillaud.

La nouvelle se répandit bientôt à Damme que le pauvre Claes était, par le fait de son frère Josse, devenu Claes le riche, et le doyen disait que Katheline avait sans doute jeté un sort sur Josse, puisque Claes avait reçu de lui une somme d’argent très grosse, sans doute, et n’avait pas donné la moindre robe à Notre-Dame.

Claes et Soetkin furent heureux, Claes travaillant aux champs ou vendant son charbon, et Soetkin se montrant au logis vaillante ménagère.

Mais Soetkin, toujours dolente, cherchait sans cesse, des yeux, sur les chemins son fils Ulenspiegel.

Et tous trois goûtèrent le bonheur qui leur venait de Dieu en attendant ce qui leur devait venir des hommes.

LII

L’empereur Charles reçut ce jour-là d’Angleterre une lettre dans laquelle son fils lui disait :

« Monsieur et père,

« Il me déplaît de devoir vivre en ce pays où pullulent, comme puces, chenilles et sauterelles, les maudits hérétiques. Le feu et le glaive ne seraient de trop pour les ôter du tronc de l’arbre vivifiant qui est notre mère Sainte Eglise. Comme si ce n’était pas assez pour moi de ce chagrin, encore faut-il qu’on ne me regarde point comme un roi, mais comme le mari de leur reine, n’ayant sans elle aucune autorité. Ils se gaussent de moi, disant en de méchants pamphlets, dont nul ne peut trouver les auteurs ni

imprimeurs, que le Pape me paye pour troubler et gâter le royaume par pendaisons et brûlements impies, et quand je veux lever sur eux quelque urgente contribution, car ils me laissent souvent sans argent, par malice, ils me répondent en de méchants pasquins que je n'ai qu'à en demander à Satan pour qui je travaille. Ceux du Parlement s'excusent et font le gros dos de peur que je ne morde, mais ils n'accordent rien.

« Cependant les murs de Londres sont couverts de pasquins me représentant comme un parricide prêt à frapper Votre Majesté pour hériter d'elle.

« Mais vous savez, Monseigneur et père, que, nonobstant toute ambition et fierté légitimes, je souhaite à Votre Majesté de longs et glorieux jours de règne.

« Ils répandent aussi en ville un dessin gravé sur cuivre trop habilement, où l'on me voit faisant jouer du clavecin par les pattes à des chats enfermés dans la boîte de l'instrument et dont la queue sort par des trous ronds où elle est fixée par des tiges en fer. Un homme, qui est moi, leur brûle la queue avec un fer ardent, et leur fait ainsi frapper des pattes sur les touches et miauler furieusement. J'y suis représenté si laid que je ne m'y veux regarder. Et ils me représentent riant. Or vous savez, monsieur et père, s'il m'arriva de prendre en aucune occasion ce profane plaisir. J'essayai sans doute de me distraire en faisant miauler ces chats, mais je ne ris point. Ils me font un crime, en leur langage de rebelles, de ce qu'ils nomment la nouvelleté et cruauté de ce clavecin, quoique les animaux n'aient point d'âme et que tous hommes, et notamment toutes personnes royales, puissent s'en servir jusqu'à la mort pour leur délassement. Mais en ce pays d'Angleterre, ils sont si assotés d'animaux qu'ils les traitent mieux que leurs serviteurs, les écuries et chenils sont ici des palais, et il est des seigneurs qui dorment avec leur cheval sur la même litière.

« De plus, ma noble femme et reine est stérile : ils disent, par sanglant affront, que j'en suis cause, et non elle qui est au demeurant jalouse, farouche et gloute d'amour excessivement. Monsieur et père, je prie tous les jours monseigneur Dieu qu'il m'ait en sa grâce, espérant un autre trône, fût-ce chez le Turc, en attendant celui auquel m'appelle l'honneur d'être le fils de votre très glorieuse et très victorieuse Majesté.

Signé. Phle. »

L'Empereur répondit à cette lettre :

« Monsieur et fils,

« Vos ennuis sont grands, je ne le conteste, mais tâchez d'endurer sans fâcherie l'attente d'une plus brillante couronne. J'ai déjà annoncé à plusieurs le dessein que j'ai de me retirer des Pays-Bas et de mes autres dominations, car je sais que, vieux et goutteux comme je deviens, je ne pourrai pas bien résister à Henri de France, deuxième du nom, car Fortune aime les jeunes gens. Songez aussi que, maître d'Angleterre, vous blessez, par votre puissance, la France notre ennemie.

« Je fus vilainement battu devant Metz, et y perdis quarante mille hommes. Je dus fuir devant celui de Saxe. Si Dieu ne me remet par un coup de sa bonne et divine volonté en ma prime force et vigueur, je suis d'avis, monsieur et fils, de quitter mes royaumes et de vous les laisser.

« Ayez doncques patience et faites dans l'entre-temps tout devoir contre les hérétiques, n'en épargnant aucun, hommes, femmes, filles ni enfants, car l'avis m'est venu, non sans grande douleur pour moi, que madame la reine leur voulut souvent faire grâce.

« Votre père affectionné,

« signé : Charles. »

LIII

Ayant longtemps marché, Ulenspiegel eut les pieds en sang, et rencontra, en l'évêché de Mayence, un chariot de pèlerins qui le mena jusque Rome.

Quand il entra dans la ville et descendit de son chariot, il avisa sur le seuil d'une porte d'auberge une mignonne commère qui sourit en le voyant la regarder.

Augurant bien de cette belle humeur :

– Hôtesse, dit-il, veux-tu donner asile au pèlerin pèlerinant, car je suis arrivé à terme et vais accoucher de la rémission de mes péchés.

– Nous donnons asile à tous ceux qui nous payent.

– J'ai cent ducats dans mon escarcelle, répondit Ulenspiegel qui n'en avait qu'un, et je veux, avec toi, dépenser le premier en buvant une bouteille de vieux vin romain.

– Le vin n'est pas cher en ces lieux saints, répondit-elle. Entre et bois pour un soldo.

Ils burent ensemble si longtemps et vidèrent, en menus propos, tant de flacons, que force fut à l'hôtesse de dire à sa servante de donner à boire aux chalands à sa place, tandis qu'elle et Ulenspiegel se retiraient en une arrière-salle en marbre et froide comme l'hiver.

Penchant la tête sur son épaule, elle lui demanda qui il était ? Ulenspiegel répondit :

– Je suis sire de Geeland, comte de Gavergeëten, baron de Tuchtendeel, et j'ai à Damme, qui est mon lieu de naissance, vingt-cinq bonniers de clair de lune.

– Quelle est cette terre ? demanda l'hôtesse buvant au hanap d'Ulenspiegel.

– C'est, dit-il, une terre où l'on sème la graine d'illusions, d'espérances folles et de promesses en l'air. Mais tu ne naquis point au clair de lune, douce hôtesse à la peau ambrée, aux yeux brillants comme des perles. C'est couleur de soleil que l'or bruni de ces cheveux, ce fut Vénus, sans jalousie, qui te fit tes épaules charnues, tes seins bondissants, tes bras ronds, tes mains mignonnes. Souperons-nous ensemble ce soir ?

– Beau pèlerin de Flandre dit-elle, pourquoi viens-tu ici ?

– Pour parler au Pape, répondit Ulenspiegel.

– Las ! dit-elle joignant les mains, parler au Pape ! moi qui suis de ce pays, je ne l'ai jamais pu faire.

– Je le ferai, dit Ulenspiegel.

– Mais, dit-elle, sais-tu où il va, comme il est, quelles sont ses coutumes et façons de vivre ?

– On m'a dit en chemin répondit Ulenspiegel, qu'il a nom Jules troisième, qu'il est paillard et dissolu, bon causeur et subtil à la réplique. On m'a dit aussi qu'il avait pris en amitié extraordinaire un petit bonhomme mendiant, noir crotté et farouche, demandant l'aumône avec un singe, et qu'à son avènement au trône pontifical, il l'a fait cardinal du Mont, et qu'il est malade quand il passe un jour sans le voir.

– Bois, dit-elle, et ne parle point si haut.

– On dit aussi, poursuivit Ulenspiegel, qu'il jura comme un soudard : *Al dispeito di Dio, potta di Dio*, un jour qu'il ne trouva point, à souper, un paon froid qu'il s'était fait garder, disant : « Moi, Vicaire-Dieu, je puis bien jurer pour un paon, puisque mon maître s'est fâché pour une pomme ! » Tu vois, mignonne que je connais le Pape et sais qui il est.

– Las ! dit-elle, mais n'en parle point à d'autres. Tu ne le verras point toutefois.

– Je lui parlerai, dit Ulenspiegel.

– Si tu le fais, je te donne cent florins.

– Je les ai gagnés, dit Ulenspiegel.

Le lendemain, quoiqu'il eût les jambes fatiguées, il courut la ville et sut que le Pape dirait la messe, ce jour-là, à Saint-Jean-de-Latran. Ulenspiegel y alla et se plaça aussi près et en vue du Pape qu'il le put, et chaque fois que le Pape élevait le calice ou l'hostie, Ulenspiegel tournait le dos à l'autel.

Il y avait près du Pape un cardinal desservant brun de face malicieux et replet, qui portant un singe sur son épaule, donnait le sacrement au peuple avec force gestes paillards. Il fit remarquer le fait d'Ulenspiegel au Pape, qui, dès la messe finie, envoya quatre fameux soudards, tels qu'on les connaît en ces pays guerriers, s'emparer du pèlerin.

– Quelle est ta foi ? lui demanda le Pape.

– Très Saint Père, répondit Ulenspiegel, j'ai la même foi que celle de mon hôtesse.

Le Pape fit venir la commère.

– Que crois-tu ? lui dit-il.

– Ce que croit Votre Sainteté, répondit-elle.

– Et moi pareillement, dit Ulenspiegel.

Le Pape lui demanda pourquoi il avait tourné le dos au Saint-Sacrement.

– Je me sentais indigne de le regarder en face, répondit Ulenspiegel.

– Tu es pèlerin ? lui dit le Pape.

– Oui, dit-il, et je viens de Flandre demander la rémission de mes péchés.

Le Pape le bénit, et Ulenspiegel s'en fut avec l'hôtesse, qui lui compta cent florins. Ainsi lesté, il quitta Rome pour s'en retourner au pays de Flandre.

Mais il dut payer sept ducats son pardon écrit sur parchemin.

LIV

En ce temps-la, deux frères prémontrés vinrent à Damme vendre des indulgences. Ils étaient vêtus, par-dessus leur accoutrement monacal, d'une belle chemise garnie de dentelles.

Se tenant à la porte de l'église quand le temps était clair, et sous le porche quand le temps était pluvieux, ils affichèrent leur tarif, dans lequel ils donnaient pour six liards, pour un patard, une demi-livre parisis, pour sept, pour douze florins carolus, cent,

deux cents, trois cents, quatre cents ans d'indulgences, et, suivant les prix, indulgence demi-plénière ou plénière tout à fait et le pardon des crimes les plus énormes, voire celui de désirer violer madame la Vierge. Mais celui-là coûtait dix-sept florins.

Ils délivraient aux chalands qui les payaient de petits morceaux de parchemin où était écrit le chiffre des années d'indulgences. Au-dessous, se lisait cette inscription :

Qui ne veut être
Etuvée, rôt ou fricassée
En purgatoire pour mille ans,
En enfer brûlant toujours,
Qu'il achète les indulgences,
Grâces et miséricordes,
Pour un peu d'argent,
Dieu le lui rendra.

Et il leur venait des acheteurs de dix lieues à la ronde.

L'un des bons frères prêchait souvent au peuple ; il avait la trogne fleurie et portait ses trois mentons et sa bedaine sans embarras.

« Malheureux ! disait-il, fixant les yeux sur l'un ou l'autre de ses auditeurs ; malheureux ! te voici en enfer ! Le feu te brûle cruellement : on te fait bouillir dans le chaudron plein d'huile où l'on prépare les *olie-koekjes* d'Astarté ; tu n'es qu'un boudin sur la poêle de Lucifer, un gigot sur celle de Guilguiroth, le grand diable, car on te coupe en morceaux préalablement. Vois ce grand pécheur, qui méprisa les indulgences ; vois ce plat de fricadelles : c'est lui, c'est lui, son corps impie, son corps damné ainsi réduit. Et quelle sauce ! souffre, poix et goudron ! Et tout ces pauvres pécheurs sont ainsi mangés pour renaître continuellement à la douleur. Et c'est là que sont vraiment les larmes et les grincements de dents. Ayez pitié, Dieu de miséricorde ! Oui, te

voici en enfer, pauvre damné, souffrant tout ces maux. Que l'on donne pour toi un denier, tu ressens tout soudain du soulagement à la main droite ; que l'on en donne encore un demi, et voilà tes deux mains hors du feu. Mais le reste du corps ? Un florin, et voici que tombe la rosée de l'indulgence. Ô fraîcheur délicieuse ! Et pendant dix jours, cent jours, mille ans, suivant que l'on paye ; plus de rôt, d'*olie-koekje*, ni de fricassée ! Et si ce n'est pour toi, pécheur, n'y a-t-il point là, dans les secrètes profondeurs du feu, de pauvres âmes, tes parentes, une épouse aimée, quelque mignonne fillette avec laquelle tu péchas volontiers ? »

Et, ce disant, le moine donnait un coup de coude au frère qui se trouvait à côté de lui, avec un bassin en argent. Et le frère, baissant les yeux à ce signe, agitait son bassin onctueusement pour appeler la monnaie.

« N'as-tu pas, poursuivait le moine, n'as-tu pas dans cet horrible feu un fils, une fille, quelque enfantelet aimé ? Ils crient, ils pleurent, ils t'appellent. Pourras-tu rester sourd à ces voix lamentables ? Tu ne le saurais ; ton cœur de glace va se fondre, mais c'est un carolus que cela te coûtera. Et regarde : au son de ce carolus sur ce vil métal… (Le moine compagnon secoua encore son bassin), un vide se fait dans le feu, et la pauvre âme monte jusqu'à la bouche de quelque volcan. La voici dans l'air frais dans l'air libre ! Où sont les douleurs du feu ? La mer est proche, elle s'y plonge, elle nage sur le dos, sur le ventre, sur les vagues et au-dessous d'elles. Ecoute comme elle crie de joie, vois comme elle se roule dans l'eau ! Les anges la regardent et sont heureux. Ils l'attendent, mais elle n'en a pas assez encore, elle voudrait devenir poisson. Elle ne sait pas qu'il y a là-haut des bains suaves, pleins de parfums, où roulent de grands morceaux de sucre candi blanc et frais comme glace. Paraît un requin : elle ne le redoute point. Elle monte sur son dos, mais il ne la sent pas ; elle veut aller avec lui dans les profondeurs de la mer. Elle y va saluer les anges des eaux, qui mangent de la *waterzoey* dans des chaudrons de corail et des huîtres fraîches sur des assiettes de nacre. Et comme elle est bien reçue, fêtée, choyée, les anges l'appellent toujours d'en haut. Enfin bien rafraîchie, heureuse, la vois-tu

s'élever et chanter comme une alouette jusqu'au plus haut ciel où Dieu trône en sa gloire ? Elle y trouve tous ses terrestres parents et amis, sauf ceux qui, ayant médit des indulgences et de notre mère Sainte Eglise, brûlent au parfond des enfers. Et ainsi toujours, toujours, toujours, jusque dans les siècles des siècles, dans la toute-cuisante éternité. Mais l'autre âme, elle, est près de Dieu, se rafraîchissant dans les bains suaves et croquant le sucre candi. Achetez des indulgences, mes frères : on en donne pour des crusats, pour des florins d'or, pour des souverains d'Angleterre ! La monnae de billon n'est point rejetée. Achetez ! achetez ! c'est la sainte boutique : il y en a pour les pauvres et pour les riches, mais par grand malheur, on ne peut faire crédit, mes frères, car acheter et ne pas payer comptant est un crime aux yeux du Seigneur. »

Le frère qui ne prêchait point agitait son plateau. Les florins, crusats, ducatons, patards, sols et deniers y tombaient dru comme grêle.

Claes, se voyant riche, paya un florin pour dix mille ans d'indulgences. Les moines lui baillèrent en échange un morceau de parchemin.

Bientôt, voyant qu'il ne restait plus à Damme que les ladres qui n'eussent pas acheté d'indulgences, ils s'en furent à deux a Heyst.

LV

Vêtu de son costume de pèlerin et bien absous de ses fautes, Ulenspiegel quitta Rome, marcha toujours devant lui et vint à Bamberg, ou sont les meilleurs légumes du monde.

Il entra dans une auberge où était une joyeuse hôtesse, qui lui dit :

– Jeune maître, veux-tu manger pour ton argent ?

– Oui, dit Ulenspiegel. Mais pour quelle somme mange-t-on ici ?

L'hôtesse répondit :

– On mange à la table des seigneurs pour six florins ; à la table des bourgeois pour quatre, et à la table de la famille pour deux.

– Au plus d'argent, au mieux pour moi, répondit Ulenspiegel.

Il alla donc s'asseoir à la table des seigneurs. Quand il fut bien repu et eut arrosé son dîner de *Rhyn-wyn*, il dit à l'hôtesse :

– Commère, j'ai bien mangé pour mon argent : donne-moi les six florins.

L'hôtesse lui dit :

– Te moques-tu de moi ? Paye ton écot.

– Baesine mignonne, lui répondit Ulenspiegel, vous n'avez point un visage de mauvaise débitrice, j'y vois au contraire, une bonne foi si grande tant de loyauté et d'amour du prochain, que vous me payeriez plutôt dix-huit florins que de m'en refuser six que vous me devez. Les beaux yeux ! c'est le soleil qui darde sur moi, y faisant pousser l'amoureuse folie plus haut que le chiendent en un clos abandonné.

L'hôtesse répondit :

– Je n'ai que faire de ta folie ni de ton chiendent ; paye et va-t'en.

– M’en aller, dit Ulenspiegel, et ne plus te voir ! J’aimerais mieux trépasser tout de suite. Baesine, douce baesine, je n’ai point l’habitude de manger pour six florins, moi, pauvre petit homme vaquant par monts et par vaux ; je me suis empiffré et vais bientôt tirer la langue comme un chien au soleil : daignez me payer, je gagnai bien les six florins par le rude labeur de mes mâchoires ; donnez-les moi et je vous caresserai, baiserai, embrasserai avec une si grande ardeur de reconnaissance, que vingt-sept amoureux ne pourraient, ensemble, suffire à pareille besogne.

– Tu parles pour de l’argent, dit-elle.

– Veux-tu que je te mange pour rien ? dit-il

– Non, dit-elle, se défendant contre lui.

– Ah ! soupirait-il la poursuivant, ta peau est comme de la crème, tes cheveux comme du faisan doré à la broche, tes lèvres comme des cerises ! En est-il une plus friande que toi ?

– Il te sied bien, vilain méchant, dit-elle en souriant, de venir encore me réclamer six florins. Sois heureux que je t’aie nourri gratis sans rien te demander.

– Si tu savais, dit Ulenspiegel, comme il y a encore de la place !

– Pars ! dit l’hôtesse, avant que mon mari ne vienne.

– Je serai doux créancier, répondit Ulenspiegel, donne-moi seulement un florin pour la soif future

– Tiens, dit-elle, mauvais garçon.

Et elle le lui donna.

– Mais me laisseras-tu revenir ? lui demanda Ulenspiegel.

– Veux-tu bien t’en aller, dit-elle.

– Bien m’en aller, dit Ulenspiegel, ce serait aller vers toi mignonne, mais c’est mal m’en aller que de quitter tes beaux yeux. Si tu daignes me garder, je ne mangerai plus que pour un florin tous les jours.

– Faudra-t-il un bâton ? dit-elle.

– Prends le mien, répondit Ulenspiegel Elle riait, mais il dut partir.

LVI

Lamme Goedzak, en ce temps-là, vint de nouveau demeurer à Damme, le pays de Liége n’étant point tranquille à cause des hérésies. Sa femme le suivit volontiers parce que les Liégeois, bons gausseurs de leur nature, se moquaient de la débonnaireté de son homme.

Lamme allait souvent chez Claes qui, depuis qu’il avait hérité hantait la taverne de la *Blauwe-Torre* et s’y était choisi une table pour lui et ses compagnons. À la table voisine se trouvait, buvant chichement sa demi-pinte, Josse Grypstuiver, l’avare doyen des poissonniers, ladre, chichard, vivant de harengs-saurs, aimant plus l’argent que le salut de son âme. Claes avait mis dans sa gibecière le morceau de parchemin sur lequel étaient écrits ses dix milles ans d’indulgences.

Un soir qu’il était à la *Blauwe-Torre*, en la compagnie de Lamme Goedzak, de Jan van Roosebeke et de Mathys van Assche,

Josse Grypstuiver étant présent, Claes chopina très bien, et Jan Roosebeke lui dit :

– C'est pécher que de tant boire.

Claes répondit :

– On ne brûle qu'un demi-jour pour une pinte de trop. Et j'ai dix mille ans d'indulgence en ma gibecière. Qui en veut cent afin de pouvoir se noyer sans crainte l'estomac ?

Tous crièrent :

– Combien les vends-tu ?

– Une pinte, répondit Claes, mais j'en donne cent cinquante pour une *muske conyn*, – c'est une portion de lapin.

Quelques buveurs payèrent à Claes qui une chopine, qui du jambon, il leur coupa à tous une petite bande de parchemin. Ce ne fut point Claes qui mangea et but le prix des indulgences, mais Lamme Goedzak, lequel mangea tant qu'il gonflait à vue d'œil, tandis que Claes débitant sa marchandise allait et venait dans la taverne.

Grypstuiver tournant vers lui son aigre trogne :

– En as-tu pour dix jours ? dit-il.

– Non, répondit Claes, c'est trop difficile à couper.

Et chacun de rire, et Grypstuiver de manger sa colère.

Puis Claes s'en fut en sa chaumine, suivi de Lamme, cheminant comme s'il eût eu des jambes de laine.

LVII

Vers la fin de sa troisième année de bannissement Katheline rentra à Damme en son logis. Et sans cesse, elle disait affolée : « Feu sur la tête, l’âme frappe, faites un trou, elle veut sortir. » Et elle s’enfuyait toujours voyant des bœufs et des moutons. Et elle se mettait sur le banc sous les tilleuls derrière sa chaumine, branlant la tête et regardant, sans les reconnaître, ceux de Damme, qui disaient en passant devant elle « Voici la folle ».

Cependant, vaquant par chemins et par sentiers, Ulenspiegel vit sur la grand’route un âne enharnaché de cuir à clous de cuivre, et la tête ornée de flocquarts et pendilloches de laine.

Quelques vieilles femmes se tenaient autour de l’âne disant et parlant toutes à la fois : « Personne ne peut s’en emparer, c’est l’horrifique monture du grand sorcier, le baron de Rais, brûlé vif pour avoir sacrifié huit enfants au diable. – Commères, il s’est enfui si vite qu’on ne l’a pu rattraper. Satan y est qui le protège. – Car tandis que, fatigué, il s’était arrêté sur sa route, les sergents de la commune vinrent pour l’appréhender au corps, mais il ruait et brayait si terriblement qu’ils n’en osèrent approcher. – Et ce n’était point braire d’âne mais braire de démon. – Ainsi on le laissa brouter le chardon sans lui faire son procès ni le brûler vif comme sorcier. Ces hommes n’ont point de courage. »

Nonobstant ces beaux discours, sitôt que l’âne dressait les (oreilles ou se battait les flancs de sa queue, elles s’enfuyaient en criant, pour se rapprocher ensuite, caquetant et jacassant, et faire le même manège au moindre mouvement du baudet.

Mais Ulenspiegel les considérant et riant :

– Ah ! dit-il, curiosité sans fin et sempiternel parlement sortent comme fleuve des bouches des commères et notamment

des vieilles, car chez les jeunes, le flot en est moins fréquent à cause de leurs amoureuses occupations.

Considérant alors le baudet :

– Cet animal sorcier, dit-il, est alerte et ne trotte point des épaules sans doute, je puis le monter ou le vendre.

Il s'en fut, sans mot dire, chercher un picotin d'avoine, le fit manger à l'âne, lui sauta sur le dos prestement et, lui tendant la bride, se tourna vers le septentrion, l'orient et l'occident et de loin bénit les vieilles. Celles-ci, pâmées de peur, s'agenouillèrent, et il fut dit ce jour-là, à la veillée, qu'un ange coiffé d'un feutre à plume de faisan était venu, les avait toutes bénies et avait emmené l'âne du sorcier par faveur spéciale de Dieu.

Et Ulenspiegel s'en allait califourchonnant son âne au milieu des grasses prairies où bondissaient en liberté les chevaux, où pâturaient les vaches et génisses, couchées au soleil, paresseuses. Et il le nomma Jef.

L'âne s'était arrêté et bien joyeux dînait de chardons. Quelquefois cependant il frissonnait de toute la peau, et de la queue se battait les flancs afin d'écarter les taons voraces qui, comme lui, voulaient dîner, mais de sa viande.

Ulenspiegel, dont l'estomac criait la faim, était mélancolique :

– Tu serais bien heureux, disait-il, Monsieur du baudet, dînant comme tu le fais de gras chardons, si nul ne te venait déranger en ton aise et te rappeler que tu es mortel, c'est-à-dire né pour endurer toutes sortes de vilenies.

– Ainsi que toi, poursuivit-il, serrant les jambes, ainsi que toi, l'homme à la Sainte Pantoufle a son taon, c'est monsieur Luther ; et Sa Haute Majesté Charles a le sien aussi, c'est messire François premier du nom, le roi au nez très long et à l'épée plus longue

encore. Il est donc bien permis à moi, pauvre petit bonhomme errant comme un juif, d'avoir aussi mon taon, monsieur du baudet. Las ! toutes mes pochettes sont trouées, et par le trou s'en vont courant la prétantaine, tous mes beaux ducats, florins et daelders, comme une légion de souris fuyant la gueule d'un chat. Je ne sais pourquoi l'argent ne veut point de moi, moi qui voudrais tant de l'argent. Fortune n'est point femme, quoiqu'on dise, car elle n'aime que les ladres avares qui l'encoffrent, l'ensacquent, l'enferment à vingt clefs, etSi jamais ne lui permettent de pousser à la fenêtre seulement un petit bout de son nez tout doré. Voilà le taon qui me ronge et démange, et me chatouille sans me faire rire. Tu ne m'écoutes point, monsieur du baudet, et ne songes qu'à paître. Ah ! pansard emplissant ta panse, tes longues oreilles sont sourdes au cri des ventres vides. Ecoute-moi, je le veux.

Et il le fouetta bien amèrement. L'âne se prit à braire.

– Venons-nous-en maintenant que tu as chanté, dit Ulenspiegel.

Mais l'âne ne bougeait pas plus qu'une borne et semblait avoir formé le projet de manger jusqu'au dernier tous les chardons de la route. Et il n'en manquait point.

Ce que voyant Ulenspiegel, il mit pied à terre, coupa un bouquet de chardons, remonta sur son âne, lui mit le bouquet sous la gueule, et le mena par le nez jusque sur les terres du landgrave de Hesse.

– Monsieur du baudet, disait-il cheminant, tu cours derrière mon bouquet de chardons, maigre pâture, et laisses derrière toi le beau chemin tout rempli de ces plantes friandes. Ainsi font tous les hommes, flairant, les uns le bouquet de gloire que Fortune leur met sous le nez, les autres le bouquet de gain, d'aucuns le bouquet d'amour. Au bout du chemin, ils s'aperçoivent comme toi avoir poursuivi ce qui est peu, et laissé derrière eux ce qui est

quelque chose, c’est-à-dire santé, travail, repos et bien-être au logis.

Devisant de la sorte avec son baudet, Ulenspiegel vint devant le palais du landgrave.

Deux capitaines d’arquebusiers jouaient aux dés sur l’escalier.

L’un des deux, qui était roux de poil et de stature gigantesque, avisa Ulenspiegel se tenant modestement sur Jef et les regardant faire.

– Que nous veux-tu, dit-il, face affamée et pèlerinante ?

– J’ai grand’faim, en effet, répondit Ulenspiegel et pèlerine contre mon gré.

– Si tu as faim, repartit le capitaine, mange par le cou la corde qui se balance à la potence prochaine destinée aux vagabonds.

– Messire capitaine, répondit Ulenspiegel, si vous me donniez le beau cordon tout d’or que vous portez au chapeau, j’irais me pendre avec les dents à ce gras jambon qui se balance là-bas chez le rôtisseur.

– D’où viens-tu ? demanda le capitaine.

– De Flandre, répondit Ulenspiegel.

– Que veux-tu ?

– Montrer à Son Altesse Landgraviale une peinture de ma façon.

– Si tu es peintre et de Flandre, dit le capitaine, entre céans, je te vais mener près de mon maître.

Etant venu auprès du landgrave, Ulenspiegel le salua trois fois et davantage.

– Que Votre Altesse, dit-il, daigne excuser mon insolence d’oser venir à ses nobles pieds déposer une peinture que je fis pour elle, et où j’eus l’honneur de pourtraire madame la Vierge en atours impériaux.

Cette peinture, poursuivit-il, lui agréera peut-être et, en ce cas, j’outrecuide assez de mon savoir-faire pour espérer de hausser mon séant jusqu’à ce beau fauteuil de velours vermeil, où se tenait, en sa vie, le peintre à jamais regrettable de Sa Magnanimité.

Le sire landgrave ayant considéré la peinture qui était belle :

– Tu seras, dit-il, notre peintre, sieds-toi là sur le fauteuil.

Et il le baisa sur les deux joues joyeusement. Ulenspiegel s’assit.

– Te voilà bien loqueteux, dit le sire landgrave, le considérant.

Ulenspiegel répondit :
En effet, Monseigneur, Jef, c’est mon âne, dîna de chardons, mais moi, depuis trois jours, je ne vis que de misère et ne me nourris que de fumée d’espoir.

– Tu souperas tantôt de meilleure viande, répondit le landgrave, mais où est ton âne ?

Ulenspiegel répondit :

– Je l’ai laissé sur la Grand’Place, vis-à-vis le palais de Votre Bonté ; je serais bien aise si Jef avait pour la nuit gîte, litière et pâture.

Le sire landgrave manda incontinent à l’un de ses pages de traiter comme sien l’âne d’Ulenspiegel.

Bientôt vint l’heure du souper qui fut comme noces et festins. Et les viandes de fumer et les vins de pleuvoir dans les gosiers.

Ulenspiegel et le landgrave étant tous deux rouges comme braise, Ulenspiegel entra en joie, mais le landgrave demeurait pensif.

– Notre peintre, dit-il soudain, il me faudra pourtraire, car c’est une bien grande satisfaction, à un prince mortel, de léguer à ses descendants la mémoire de sa face.

– Sire landgrave, répondit Ulenspiegel, votre plaisir est ma volonté, mais il me semble à moi chétif que, pourtraite toute seule, Votre Seigneurie n’aura pas grande joie dans les siècles à venir. Il lui faut être accompagnée de sa noble épouse, Madame la Landgravine, de ses dames et seigneurs, de ses capitaines et officiers les plus guerriers, au milieu desquels Monseigneur et Madame rayonneront comme deux soleils au milieu des lanternes.

– En effet, notre peintre, répondit le landgrave, et que me faudrait-il te payer pour ce grand travail ?

– Cent florins d’avance ou autrement, répondit Ulenspiegel.

– Les voici d’avance, dit le sire landgrave.

– Compatissant seigneur, repartit Ulenspiegel, vous mettez de l’huile dans ma lampe, elle brûlera en votre honneur.

Le lendemain, il demanda au sire landgrave de faire défiler devant lui ceux auxquels il réservait l'honneur d'être pourtraits.

Vint alors le duc de Lunebourg, commandant des lansquenets au service du landgrave. C'était un gros homme, portant à grand'peine sa panse gonflée de viande. Il s'approcha d'Ulenspiegel et lui glissa en l'oreille ces paroles :

– Si tu ne m'ôtes, en me pourtraitant, la moitié de ma graisse, je te fais pendre par mes soudards.

Le duc passa.

Vint alors une haute dame, laquelle avait une bosse au dos et une poitrine plate comme une lame de glaive de justice.

– Messire peintre, dit-elle, si tu ne me mets deux bosses au lieu d'une que tu ôteras, et ne les places par devant, je te fais écarteler comme un empoisonneur.

La dame passa.

Puis vint une jeune demoiselle d'honneur, blonde, fraîche et mignonne, mais à laquelle il manquait trois dents sous la lèvre supérieure.

– Messire peintre, dit-elle, si tu ne me fais rire et montrer trente-deux dents, je te fais hacher menu par mon galant qui est là.

Et lui montrant le capitaine d'arquebusiers qui tantôt jouait aux dés sur les escaliers du palais, elle passa.

La procession continua ; Ulenspiegel resta seul avec le sire landgrave.

– Si, dit le sire landgrave, tu as le malheur de mentir d'un trait en pourtraitant toutes ces physionomies, je te fais couper le cou comme à un poulet.

– Privé de la tête, pensa Ulenspiegel, écartelé, haché menu ou pendu pour le moins, il sera plus aisé de ne rien pourtraire du tout. J'y aviserai.

– Où est, demanda-t-il au landgrave, la salle qu'il me faut décorer de toutes ces peintures ?

– Suis-moi, dit le landgrave. Et lui montrant une grande chambre avec de grands murs tout nus :

– Voici, dit-il, la salle.

– Je serais bien aise, dit Ulenspiegel, que l'on plaçât sur ces murs de grands rideaux, afin de garantir mes peintures des affronts des mouches et de la poussière.

– Cela sera fait, dit le sire landgrave. Les rideaux étant placés, Ulenspiegel demanda trois apprentis, afin, disait-il, de leur faire préparer ses couleurs.

Pendant trente jours, Ulenspiegel et les apprentis ne firent que mener noces et ripailles, n'épargnant ni les fines viandes ni les vieux vins. Le landgrave veillait à tout.

Cependant, le trente et unième jour il vint pousser le nez à la porte de la chambre où Ulenspiegel avait recommandé qu'il n'entrât point.

– Eh bien, Thyl, dit-il, où sont les portraits ?

– Ils sont loin, répondit Ulenspiegel.

– Ne pourrait-on les voir ?

– Pas encore.

Le trente-sixième jour, il poussa de nouveau le nez à la porte :

– Eh bien, Thyl ? interrogea-t-il.

– Hé ! sire landgrave, ils cheminent vers la fin.

Le soixantième jour, le landgrave se fâcha, et entrant dans la chambre :

– Tu me vas, incontinent, dit-il, montrer les peintures.

– Oui, redouté Seigneur, répondit Ulenspiegel, mais daignez ne point ouvrir ce rideau avant d'avoir mandé céans les seigneurs capitaines et dames de votre cour.

– J'y consens, dit le sire landgrave.

Tous vinrent à son ordre.

Ulenspiegel se tenait devant le rideau bien fermé.

– Monseigneur landgrave, dit-il, et vous, madame la landgravine, et vous, monseigneur de Lunebourg, et vous autres belles dames et vaillants capitaines, j'ai pourtrait de mon mieux, derrière ce rideau, vos faces mignonnes ou guerrières. Il vous sera facile de vous y reconnaître chacun très bien. Vous êtes curieux de vous voir, c'est justice, mais daignez prendre patience et laissez-moi vous dire un mot ou six. Belles dames et vaillants capitaines, qui êtes tous de sang noble, vous pouvez voir et admirer ma peinture ; mais s'il est parmi vous un vilain, il ne verra que le mur blanc. Et maintenant daignez ouvrir vos nobles yeux.

Ulenspiegel tira le rideau :

– Les nobles hommes seuls y voient, seules elles y voient les nobles dames, aussi dira-t-on bientôt : Aveugle en peinture comme vilain, clairvoyant comme noble homme !

Tous écarquillaient les yeux, prétendant y voir, s'entremontrant, désignant et reconnaissant, mais ne voyant en effet que le mur nu, ce qui les faisait penauds.

Soudain le fou qui était présent sauta de trois pieds en l'air et agitant ses grelots :

– Qu'on me traite, dit-il, de vilain vilain vilenant vilenie, mais je dirai et crierai avec trompettes et fanfares que le vois là un mur nu, un mur blanc, un mur nu. Ainsi m'aide Dieu et tous ses saints !

Ulenspiegel répondit : Quand les fous se mêlent de parler, il est temps que les sages s'en aillent.

Il allait sortir du palais quand le landgrave l'arrêtant :

– Fou folliant, dit-il, qui t'en vas par le monde louant choses belles et bonnes et te gaussant de sottise à pleine gueule, toi qui osas, en face de tant de hautes dames et de plus hauts et gros seigneurs, te gausser populairement de l'orgueil blasonique et seigneurial, tu seras pendu un jour pour ton libre parler.

– Si la corde est d'or, répondit Ulenspiegel, elle cassera de peur en me voyant venir.

– Tiens, dit le landgrave en lui donnant quinze florins, en voici le premier bout.

– Grand merci, monseigneur, répondit Ulenspiegel, chaque auberge du chemin en aura un fil, fil tout d'or qui fait des Crésus de tout ces aubergistes larrons.

Et il s'en fut sur son âne, portant haut sa toque, la plume au vent, joyeusement.

LVIII

Les feuilles jaunissaient sur les arbres et le vent d'automne commençait de souffler. Katheline était parfois raisonnable pendant une heure ou trois. Et Claes disait alors que l'esprit de Dieu en sa douce miséricorde venait la visiter. En ces moments, elle avait pouvoir de jeter, par geste et par langage, un charme sur Nele, qui voyait à plus de cent lieues les choses qui se passaient sur les places, dans les rues ou dans les maisons.

Donc ce jour-là Katheline étant en son bon sens mangeait des *oliekoekjes* bien arrosées de *dobbel-cuyt*, avec Claes, Soetkin et Nele.

Claes dit :

– C'est aujourd'hui le jour de l'abdication de Sa Sainte Majesté l'empereur Charles-Quint. Nele, ma mignonne, saurais-tu voir jusqu'à Bruxelles en Brabant ?

– Je le saurai, si Katheline le veut, répondit Nele.

Katheline alors fit asseoir la fillette sur un banc, et par ses paroles et gestes agissant comme charme, Nele s'affaissa tout ensommeillée.

Katheline lui dit :

– Entre dans la petite maison du Parc, qui est le séjour aimé de l'empereur Charles-Quint.

– Je suis, dit Nele parlant bassement et comme si elle étouffait, je suis en une petite salle peinte à l'huile, en vert. Là se trouve un homme tirant sur les cinquante-quatre ans, chauve et gris, portant la barbe blonde, sur un menton proéminent, ayant un mauvais regard en ses yeux gris, pleins de ruse, de cruauté et de feinte bonhomie. Et cet homme, on l'appelle Sainte Majesté. Il est catarrheux et tousse beaucoup. Auprès de lui en est un autre, jeune, au laid museau, comme d'un singe hydrocéphale : celui-la, je le vis à Anvers, c'est le roi Philippe. Sa Sainte Majesté lui reproche en ce moment d'avoir découché la nuit, sans doute, dit-Elle, pour aller trouver en un bouge quelque guenon de la ville basse. Elle dit que ses cheveux ont une odeur de taverne, que ce n'est pas là un plaisir de roi n'ayant qu'à choisir corps mignons, peaux de satin rafraîchies dans des bains de senteurs et mains de grandes dames bien amoureuses, ce qui vaut mieux, dit-Elle, qu'une truie folle, sortie à peine lavée des bras d'un soudard ivrogne. Il n'est point, lui dit-il, de femme pucelle, mariée ou veuve, qui lui voulût résister, parmi les plus nobles et belles éclairant leurs amours avec bougies parfumées, et non aux graisseuses lueurs de puantes chandelles.

« Le roi répond à Sa Sainte Majesté qu'il lui obéira en tout.

« Puis Sa Sainte Majesté tousse et boit quelques gorgées d'hypocras.

« – Tu vas, dit-Elle, en s'adressant à Philippe, voir tantôt les États Généraux, prélats, nobles et bourgeois : d'Orange le Taiseux, d'Egmont le Vain, de Hornes l'impopulaire, Brederode le Lion ; et aussi tous ceux de la Toison d'or, dont je te ferai souverain. Tu verras là cent porteurs de hochets, qui se couperaient tous le nez s'ils pouvaient le porter à une chaîne d'or sur la poitrine, en signe de plus haute noblesse. »

« Puis, changeant de ton et bien dolente, Sa Sainte Majesté dit au roi Philippe :

« – Tu sais que je vais abdiquer en ta faveur, mon fils, donner à l'univers un grand spectacle et parler devant une grande foule, quoique hoquetant et toussant, – car je mangeai trop toute ma vie, mon fils, – et tu devras avoir le cœur bien dur si, après m'avoir entendu, tu ne verses pas quelques larmes. »

« – Je pleurerai, mon père, répond le roi Philippe. »

« Puis Sa Sainte Majesté parle à un valet qui a nom Dubois :

« – Dubois, dit-Elle, baille-moi un morceau de sucre de Madère : j'ai le hoquet. Pourvu qu'il ne m'aille pas saisir quand je parlerai à tout ce monde ! Cette oie d'hier ne passera donc jamais ! Si je buvais un hanap de vin d'Orléans ? Non, il est trop cru ! Si je mangeais quelques anchois ? Ils sont bien huileux. Dubois, donne-moi du vin de Romagne. »

» Dubois donne à Sa Sainte Majesté ce qu'Elle demande, puis lui met une robe de velours cramoisi, la couvre d'un manteau d'or, la ceint de l'épée, lui met aux mains le sceptre et le globe, et sur la tête la couronne.

» Puis Sa Sainte Majesté sort de la maison du Parc, montée sur une petite mule et suivie du roi Philippe et de maints hauts personnages. Ils vont ainsi en un grand bâtiment qu'ils nomment palais, et y trouvent en une chambre un homme de haute et mince taille, richement vêtu, et qu'ils nomment d'Orange

» Sa Sainte Majesté parle à cet homme et lui dit :

» – Ai-je bonne mine, cousin Guillaume ? »

» Mais l'homme ne répond point.

» Sa Sainte Majesté lui dit alors, moitié riant, moitié fâchée : »

» – Tu seras donc toujours muet, mon cousin, même pour dire leurs vérités aux antiquailles ? Faut-il que je règne encore ou que j'abdique, Taiseux ? »

« – Sainte Majesté, répond l'homme mince, quand vient l'hiver, les plus forts chênes laissent tomber leurs feuilles. »

» Trois heures sonnent

« – Taiseux, dit-Elle, prête-moi ton épaule que je m'y appuie. »

» Et Elle entre avec lui et sa suite dans une grande salle, s'assied sous un dais et sur une estrade couverts de soie ou de tapis cramoisis. Là sont trois sièges : Sa Sainte Majesté prend celui du milieu, plus orné que les autres et surmonté d'une couronne impériale ; le roi Philippe s'assied sur le deuxième, et le troisième est pour une femme, qui est une reine sans doute. À droite et à gauche, sont assis sur des bancs tapissés, des hommes vêtus de rouge et portant au cou un mouton en or. Derrière eux se tiennent plusieurs personnages qui sont sans doute princes et seigneurs. Vis-à-vis et au bas de l'estrade sont assis, sur des bancs non tapissés, des hommes vêtus de drap. Je leur entends dire qu'ils ne sont assis et vêtus si modestement que parce qu'ils payent à eux seuls toutes les charges. Chacun s'est levé quand Sa Sainte Majesté est entrée, mais Elle s'est bientôt assise et fait signe à chacun de l'imiter.

» Un homme vieux parle alors de la goutte longuement, puis la femme, qui semble être une reine, remet à Sa Sainte Majesté un rouleau de parchemin où il y a des choses écrites que Sa Sainte Majesté lit en toussant et d'une voix sourde et basse, et parlant d'Elle-même, dit :

« J’ai fait maints voyages en Espagne, en Italie, aux Pays-Bas, en Angleterre et en Afrique, le tout pour la gloire de Dieu, le renom de mes armes et le bien de mes peuples. »

» Puis, ayant parlé longuement Elle dit qu’Elle est débile et fatiguée et veut mettre la couronne d’Espagne, les comtés, duchés, marquisats de ces pays aux mains de son fils.

» Puis Elle pleure, et tous pleurent avec Elle.

» Le roi Philippe se lève alors, et tombant à genoux :

« – Sainte Majesté, dit-il, m’est-il permis de recevoir cette couronne de vos mains quand vous êtes si capable de la porter encore ! »

» Puis Sa Sainte Majesté lui dit à l’oreille de parler bénévolement aux hommes qui sont assis sur les bancs tapissés.

» Le roi Philippe, se tournant vers eux, leur dit d’un ton aigre et sans se lever :

« – J’entends assez bien le français, mais pas assez pour vous parler en cette langue. Vous entendrez ce que l’évêque d’Arras, monsieur Grandvelle, vous dira de ma part. »

« – Tu parles mal, mon fils, » dit Sa Sainte Majesté.

» Et de fait, l’assemblée murmure en voyant le jeune roi si fier et si hautain. La femme, qui est la reine, parle aussi pour faire son éloge, puis vient le tour d’un vieux docteur qui, lorsqu’il a fini, reçoit un signe de main de Sa Sainte Majesté, en façon de remerciement. Ces cérémonies et harangues finies, Sa Sainte Majesté déclare ses sujets libres de leur serment de fidélité, signe les actes pour ce dressés, et se levant de son trône, y place son fils.

Et chacun pleure dans la salle. Puis ils s'en revont à la maison du Parc. »

Là, étant derechef en la chambre verte, seuls et toutes portes closes, Sa Sainte Majesté rit aux éclats, et parlant au roi Philippe, qui ne rit point :

« – As-tu vu, dit-Elle, parlant, hoquetant et riant à la fois, comme il faut peu pour attendrir ces bonshommes ? Quel déluge de larmes ! Et ce gros Maes qui, en terminant son long discours, pleurait comme un veau. Toi-même parus ému, mais pas assez. Voilà les vrais spectacles qu'il faut au populaire. Mon fils, nous autres hommes, nous chérissons d'autant plus nos amies qu'elles nous coûtent davantage. Ainsi des peuples. Plus nous les faisons payer, plus ils nous aiment. J'ai toléré en Allemagne la religion réformée que je punissais sévèrement aux Pays-Bas. Si les princes d'Allemagne avaient été catholiques, je me serais fait luthérien et j'aurais confisqué leurs biens. Ils croient à l'intégrité de mon zèle pour la foi romaine et regrettent de me voir les quitter. Il a péri, de mon fait, aux Pays-Bas, pour cause d'hérésie, cinquante mille de leurs hommes les plus vaillant et de leurs plus mignonnes fillettes. Je m'en vais : ils se lamentent. Sans compter les confiscations, je les ai fait contribuer plus que les Indes et le Pérou : ils sont marris de me perdre. J'ai déchiré la paix de Cadzant, dompté Gand, supprimé tout ce qui pouvait me gêner ; libertés, franchises, privilèges, tout est soumis à l'action des officiers du prince : ces bonshommes se croient encore libres parce que je les laisse tirer de l'arbalète et porter processionnellement leurs drapeaux de corporations. Ils sentirent ma main de maître : mis en cage, ils s'y trouvent à l'aise, y chantent et me pleurent. Mon fils, sois avec eux tel que je le fus : bénin en paroles, rude en actions, lèche tant que tu n'as pas besoin de mordre. Jure, jure toujours leurs libertés, franchises et privilèges, mais s'ils peuvent être un danger pour toi, détruis-les. Ils sont de fer quand on y touche d'une main timide, de verre quand on les brise avec un bras robuste. Frappe l'hérésie, non à cause de sa différence avec la religion romaine, mais parce qu'en ces Pays-Bas elle ruinerait notre autorité ; ceux qui s'attaquent au

Pape, qui porte trois couronnes, ont bientôt fui des princes qui n'en ont qu'une. Fais-en, comme moi de la libre conscience, un crime de lèse-majesté, avec confiscation de biens, et tu hériteras comme j'ai fait toute ma vie, et quand tu partiras pour abdiquer ou pour mourir, ils diront : « Oh ! le bon prince ! » Et ils pleureront. »

« Et je n'entends plus rien, poursuivit Nele, car Sa Sainte Majesté s'est couchée sur un lit et dort, et le roi Philippe, hautain et fier, le regarde sans amour. »

Ce qu'ayant dit, Nele fut éveillée par Katheline.

Et Claes, songeur, regardait la flamme du foyer éclairer la cheminée.

LIX

Ulenspiegel, en quittant le landgrave de Hesse, monta sur son âne et traversant la Grand'Place, rencontra quelques faces courroucées de seigneurs et de dames, mais il n'en eut point de souci.

Bientôt il arriva sur les terres du duc de Lunebourg, et y fit rencontre d'une troupe de *Smaedelyke broeders*, joyeux Flamands de Sluys qui mettaient tous les samedis quelque argent de côté pour aller une fois l'an voyager en pays d'Allemagne.

Ils s'en allaient chantant, dans un chariot découvert et traîné par un vigoureux cheval de Veurne-Ambacht, lequel les menait batifolant par les chemins et marais du duché de Lunebourg. Il en était parmi eux qui jouaient du fifre, du rebec, de la viole et de la cornemuse avec grand fracas. À côté du chariot marchait souventes fois un *dikzak* jouant du *rommel-pot* et cheminant à pied, dans l'espoir de faire fondre sa bedaine.

Comme ils étaient à leur dernier florin, ils virent venir à eux Ulenspiegel, lesté de sonnante monnaie, entrèrent en une auberge et lui payèrent à boire. Ulenspiegel accepta volontiers. Voyant toutefois que les *Smaedelyke broeders* clignaient de l'œil en le regardant et souriaient en lui versant à boire, il eut vent de quelque niche, sortit et se tint à la porte pour écouter leur discours. Il entendit le *dikzak* disant de lui :

– C'est le peintre du landgrave qui lui bailla plus de mille florins pour un tableau. Festoyons-le de bière et de vin, il nous en rendra le double.

– Amen, dirent les autres.

Ulenspiegel alla attacher son âne tout sellé à mille pas de là, chez un fermier, donna deux patards à une fille pour le garder, rentra dans la salle de l'auberge et s'assit à la table des *Smaedelyke broeders*, sans mot dire. Ceux-ci lui versèrent à boire et payèrent. Ulenspiegel faisait sonner dans sa gibecière les florins du landgrave, disant qu'il venait de vendre son âne à un paysan pour dix-sept *daelders* d'argent.

Ils voyagèrent mangeant et buvant, jouant du fifre, de la cornemuse et du *rommel-pot* et ramassant en chemin les commères qui leur semblaient avenantes. Ils procréèrent ainsi des enfants du bon Dieu, et notamment Ulenspiegel, dont la commère eut plus tard un fils qu'elle nomma *Eulenspiegelken*, ce qui veut dire petit miroir et hibou en haut allemand, et cela parce que la commère ne comprit pas bien la signification du nom de son homme de hasard et aussi peut-être en mémoire de l'heure à laquelle fut fait le petit. Et c'est de cet *Eulenspiegelken* qu'il est dit faussement qu'il naquit à Knittingen, au pays de Saxe.

Se laissant traîner par leur vaillant cheval, ils allaient le long d'une chaussée au bord de laquelle étaient un village et une auberge portant pour enseigne : *In den ketele* : Au Chaudron. Il en sortait une bonne odeur de fricassées.

Le *dikzak* qui jouait du *rommel-pot* alla au *baes* et lui dit en parlant d'Ulenspiegel :

– C'est le peintre du landgrave : il payera tout.

Le *baes*, considérant la mine d'Ulenspiegel, qui était bonne, et entendant le son des florins et daelders, apporta sur la table de quoi manger et boire. Ulenspiegel ne s'en faisait point faute. Et toujours sonnaient les écus de son escarcelle. Maintes fois, il avait aussi frappé sur son chapeau en disant que là était son plus grand trésor. Les ripailles ayant duré deux jours et une nuit, les *Smaedelyke broeders* dirent à Ulenspiegel :

– Vidons de céans et payons la dépense.

Ulenspiegel répondit :

– Quand le rat est dans le fromage, demande-t-il à s'en aller ?

– Non, dirent-ils.

– Et quand l'homme mange et boit bien, cherche-t-il la poussière des chemins et l'eau des sources pleines de sangsues ?

– Non, dirent-ils.

– Donc, poursuivit Ulenspiegel, demeurons ici tant que mes florins et daelders nous serviront d'entonnoirs pour verser dans notre gosier les boissons qui font rire.

Et il commanda à l'hôte d'apporter encore du vin et du saucisson. Tandis qu'ils buvaient et mangeaient, Ulenspiegel disait :

– C'est moi qui paye, je suis landgrave présentement. Si mon escarcelle était vide, que feriez-vous, camarades ? Vous prendriez mon couvre-chef de feutre mou et trouveriez qu'il est plein de carolus, tant au fond que sur les bords.

– Laisse-nous tâter, disaient-ils tous ensemble. Et soupirant, ils y sentaient entre leurs doigts de grandes pièces ayant la dimension de carolus d'or. Mais l'un d'eux le maniait avec tant d'amitié qu'Ulenspiegel le reprit, disant :

– Laitier impétueux, il faut savoir attendre l'heure de traire.

– Donne-moi la moitié de ton chapeau, disait le *Smaedelyk broeder* :

– Non, répondait Ulenspiegel, je ne veux pas que tu aies une cervelle de fou, la moitié à l'ombre et l'autre au soleil.

Puis donnant son couvre-chef au *baes*.

– Toi, dit-il, garde-le toutefois, car il est chaud. Quant à moi, je vais me vider dehors.

Il le fit, et l'hôte garda le chapeau.

Bientôt il sortit de l'auberge, alla chez le paysan, monta sur son âne et courut le grand pas sur la route qui mène à Embden.

Les *Smaedelyke broeders*, ne le voyant pas revenir, s'entredisaient :

– Est-il parti ? Qui payera la dépense ?

Le *baes*, saisi de peur, ouvrit d'un coup de couteau le chapeau d'Ulenspiegel. Mais, au lieu de carolus, il n'y trouva entre le feutre et la doublure que de méchants jetons de cuivre.

S’emportant alors contre les *Smaedelyke broeders*, il leur dit :

– Frères en friponnerie, vous ne sortirez pas d’ici que vous n’y ayez laissé tous vos vêtements, la chemise seule exceptée.

Et ils durent se dépouiller tous pour payer leur écot.

Ils allèrent ainsi en chemise par monts et par vaux, car ils n’avaient pas voulu vendre leur cheval ni leur chariot.

Et chacun, les voyant si piteux, leur donnait volontiers à manger du pain, de la bière et quelquefois de la viande ; car ils disaient partout qu’ils avaient été dépouillés par des larrons.

Et ils n’avaient à eux tous qu’un haut-de-chausses.

Et ainsi ils revinrent à Sluys en chemise, dansant dans leur chariot et jouant du *rommel-pot*.

LX

Dans l’entre-temps, Ulenspiegel califourchonnait sur le dos de Jef à travers les terres et marais du duc de Lunebourg. Les Flamands nomment ce duc *Water-Signorke*, à cause qu’il fait toujours humide chez lui.

Jef obéissait à Ulenspiegel comme un chien, buvait de la bruinbier, dansait mieux qu’un Hongrois maître ès arts de souplesses, faisait le mort et se couchait sur le dos au moindre signe.

Ulenspiegel savait que le duc de Lunebourg, marri et fâché de ce qu’Ulenspiegel s’était gaussé de lui, à Darmstadt, en la

présence du landgrave de Hesse, lui avait interdit l'entrée de ses terres sous peine de la hart.

Soudain il vit venir Son Altesse Ducale en personne et comme il savait qu'elle était violente, il fut pris de peur. Parlant à son âne :

– Jef, dit-il, voici monseigneur de Lunebourg qui vient. J'ai au cou une grande démangeaison de corde ; mais que ce ne soit pas le bourreau qui me gratte ! Jef, je veux bien être gratté, mais non pendu. Songe que nous sommes frères en misère et longues oreilles ; songe aussi quel bon ami tu perdrais me perdant.

Et Ulenspiegel s'essuyait les yeux, et Jef commençait à braire.

Continuant son propos :

– Nous vivons ensemble joyeusement, lui dit Ulenspiegel, ou tristement, suivant l'occurrence ; t'en souviens-tu, Jef ? – L'âne continuait de braire, car il avait faim. – Et tu ne pourras jamais m'oublier, disait son maître, car quelle amitié est forte sinon celle qui rit des mêmes joies et pleure des mêmes peines ! Jef, il faut te mettre sur le dos.

Le doux âne obéit et fut vu par le duc les quatre sabots en l'air. Ulenspiegel s'assit prestement sur son ventre. Le duc vint à lui.

– Que fais-tu là ? dit-il. Ignores-tu que, par mon dernier placard, je t'ai défendu, sous peine de la corde, de mettre ton pied poudreux en mes pays ?

Ulenspiegel répondit :

– Gracieux seigneur, prenez-moi en pitié !

Puis montrant son âne.

– Vous savez bien, dit-il, que, par droit et loi, celui-là est toujours libre qui demeure entre ses quatre pieux.

Le duc répondit :

– Sors de mes pays, sinon tu mourras.

– Monseigneur, répondit Ulenspiegel, j'en sortirais si vite monté sur un florin ou deux !

– Vaurien, dit le duc, vas-tu, non content de ta désobéissance, me demander encore de l'argent ?

– Il le faut bien, monseigneur, puisque je ne peux pas vous le prendre…

Le duc lui donna un florin. Puis Ulenspiegel dit parlant à son âne :

– Jef, lève-toi et salue monseigneur.

L'âne se leva et se remit à braire. Puis tous deux s'en furent.

LXI

Soetkin et Nele étaient assises à l'une des fenêtres de la chaumière et regardaient dans la rue.

Soetkin disait à Nele :

– Mignonne, ne vois-tu pas venir mon fils Ulenspiegel ?

– Non, disait Nele, nous ne le verrons plus, ce méchant vagabond.

– Nele, disait Soetkin, il ne faut point être fâchée contre lui, mais le plaindre, car il est hors du logis, le petit homme.

– Je le sais bien, disait Nele ; il a une autre maison bien loin d'ici, plus riche que la sienne, où quelque belle dame lui donne sans doute à loger.

– Ce serait bien heureux pour lui, disait Soetkin ; il y est peut-être nourri d'ortolans.

– Que ne lui donne-t-on des pierres à manger : il serait vite ici, le goulu ! disait Nele.

Soetkin alors riait et disait :

– D'où vient donc, mignonne, cette grande colère ?

Mais Claes, qui, tout songeur aussi, liait des fagots dans un coin :

– Ne vois-tu pas, disait-il, qu'elle en est affolée ?

– Voyez-vous, disait Soetkin, la rusée cauteleuse qui ne m'en a point sonné mot ! Est-il vrai, mignonne, que tu en veuilles ?

– Ne le croyez pas, disait Nele.

– Tu auras là, dit Claes, un vaillant époux ayant grande gueule, le ventre creux et la langue longue, faisant des florins des liards et jamais un sou de son labeur, toujours battant le pavé et mesurant les chemins à l'aune de vagabondage.

Mais Nele répondit toute rouge et fâchée :

– Que n’en fîtes-vous autre chose ?

– Voilà, dit Soetkin, qu’elle pleure maintenant ; tais-toi, mon homme !

LXII

Ulenspiegel vint un jour à Nuremberg et s’y donna pour un grand médecin vainqueur de maladies, purgateur très illustre, célèbre dompteur de fièvres, renommé balayeur de pestes et invincible fouetteur de gales.

Il y avait à l’hôpital tant de malades qu’on ne savait où les loger. Le maître hospitalier, ayant appris la venue d’Ulenspiegel, vint le voir et s’enquit de lui s’il était vrai qu’il pût guérir toutes les maladies.

– Excepté la dernière, répondit Ulenspiegel ; mais promettez-moi deux cents florins pour la guérison de toutes les autres, et je n’en veux pas recevoir un liard que tous vos malades ne se disent guéris et ne sortent de l’hôpital.

Il vint le lendemain audit hôpital, le regard assuré et portant doctoralement sa trogne solennelle. Etant dans les salles, il prit à part chaque malade, et lui parlant :

– Jure, disait-il, de ne confier à personne ce que je vais te conter à l’oreille. Quelle maladie as-tu ?

Le malade le lui disait et jurait son grand Dieu de se taire.

– Sache, disait Ulenspiegel, que je dois par le feu réduire l’un de vous en poussière, que je ferai de cette poussière une mixture merveilleuse et la donnerai à boire à tous les malades. Celui qui

ne saura marcher sera brûlé. Demain, je viendrai ici, et, me tenant dans la rue avec le maître hospitalier, je vous appellerai tous criant : « Que celui qui n'est pas malade trousse son bagage et vienne ! »

Le matin, Ulenspiegel vint et cria comme il l'avait dit. Tous les malades, boiteux, catarrheux, tousseux, fiévreux, voulurent sortir ensemble. Tous étaient dans la rue, de ceux-là même qui depuis dix ans n'avaient pas quitté leur lit.

Le maître hospitalier leur demanda s'ils étaient guéris et pouvaient marcher.

– Oui, répondirent-ils, croyant qu'il y en avait un qui brûlait dans la cour.

Ulenspiegel dit alors au maître hospitalier :

– Paye-moi, puisqu'ils sont tous dehors et se déclarent guéris.

Le maître lui paya deux cents florins. Et Ulenspiegel s'en fut.

Mais le deuxième jour, le maître vit revenir ses malades dans un pire état que celui où ils se trouvaient auparavant, sauf un qui, s'étant guéri au grand air, fut trouvé ivre en chantant dans les rues : « Noël au grand docteur Ulenspiegel ! »

LXIII

Les deux cents florins ayant couru la prétantaine, Ulenspiegel vint à Vienne, où il se loua à un charron qui gourmandait toujours ses ouvriers, parce qu'ils ne faisaient pas aller assez fort le soufflet de la forge :

– En mesure, criait-il toujours, suivez avec les soufflets !

Ulenspiegel, un jour que le *baes* allait au jardin, détache le soufflet, l'emporte sur ses épaules, suit son maître. Celui-ci s'étonnant de le voir si étrangement chargé, Ulenspiegel lui dit :

–*Baes*, vous m'avez commandé de suivre avec les soufflets, où faut-il que je dépose celui-ci pendant que j'irai chercher l'autre ?

– Cher garçon, répondit le *baes*, je ne t'ai pas dit cela, va remettre le soufflet à sa place.

Cependant il songeait à lui faire payer ce tour. Dès lors, il se leva tous les jours à minuit, éveilla ses ouvriers et les fit travailler. Les ouvriers lui dirent :

–*Baes*, pourquoi nous éveilles-tu au milieu de la nuit ?

– C'est une habitude que j'ai, répondit le *baes*, de ne permettre à mes ouvriers de ne rester qu'une demi-nuit au lit pendant les sept premiers jours.

La nuit suivante, il éveilla encore à minuit ses ouvriers. Ulenspiegel, qui couchait au grenier, mit son lit sur son dos et ainsi chargé descendit dans la forge.

Le *baes* lui dit :

– Es-tu fou ? Que ne laisses-tu ton lit à sa place ?

– C'est une habitude que j'ai, répondit Ulenspiegel, de passer les sept premiers jours, la moitié de la nuit sur mon lit et l'autre moitié dessous.

– Eh bien, moi, répondit le maître, c'est une seconde habitude que j'ai de jeter à la rue mes effrontés ouvriers avec la

permission de passer la première semaine sur le pavé et la seconde dessous.

– Dans votre cave, *baes*, si vous voulez, près des tonneaux de *bruinbier*, répondit Ulenspiegel.

LXIV

Ayant quitté le charron et s'en retournant en Flandre, il dut se donner à louage d'apprenti à un cordonnier qui restait plus volontiers dans la rue qu'à tenir l'alène en son ouvroir. Ulenspiegel, le voyant pour la centième fois prêt à sortir lui demanda comment il lui fallait couper le cuir des empeignes

– Coupes-en, répondit le *baes*, pour de grands et de moyens pieds, afin que tout ce qui mène le gros et le menu bétail puisse y entrer commodément.

– Ainsi sera-t-il fait, *baes*, répondit Ulenspiegel.

Quand le cordonnier fut sorti, Ulenspiegel coupa des empeignes bonnes seulement à chausser cavales, ânesses, génisses, truies et brebis.

De retour à l'ouvroir, le *baes* voyant son cuir en morceaux :

– Qu'as-tu fait là, gâcheur vaurien ? dit-il.

– Ce que vous m'avez dit, répondit Ulenspiegel.

– Je t'ai commandé, repartit le *baes*, de me tailler des souliers ou puisse entrer commodément tout ce qui mène les bœufs, les porcs, les moutons, et tu me fais de la chaussure au pied de ces animaux.

Ulenspiegel répondit :

–*Baes*, qui donc mène le verrat, sinon la truie, l’âne sinon l’ânesse, le taureau sinon la génisse, le bélier sinon la brebis, en la saison où toutes bêtes sont amoureuses ?

Puis il s’en fut et dut rester dehors.

LXV

On était pour lors en avril, l’air avait été doux, puis il gela rudement et le ciel fut gris comme un ciel du jour des morts. La troisième année de bannissement d’Ulenspiegel était depuis longtemps écoulée et Nele attendait tous les jours son ami :

– Las ! disait-elle, il va neiger sur les poiriers, sur les jasmins en fleurs, sur toutes les pauvres plantes épanouies avec confiance à la tiède chaleur d’un précoce renouveau. Déjà de petits flocons tombent du ciel sur les chemins. Et il neige aussi sur mon pauvre cœur.

» Où sont-ils les clairs rayons se jouant sur les visages joyeux, sur les toits qu’ils faisaient plus rouges, sur les vitres qu’ils faisaient flambantes ? Où sont-ils, réchauffant la terre et le ciel, les oiseaux et les insectes ? Las ! maintenant, de nuit et de jour, je suis refroidie de tristesse et longue attente. Où es-tu, mon ami Ulenspiegel ? »

LXVI

Ulenspiegel, approchant de Renaix en Flandre, eut faim et soif, mais il ne voulait point geindre, et il essayait de faire rire les gens pour qu’on lui donnât du pain. Mais il riait mal toutefois, et les gens passaient sans rien donner.

Il faisait froid : tour à tour il neigeait, pleuvait, grêlait sur le dos du vagabond. S'il passait par les villages, l'eau lui venait à la bouche rien qu'à voir un chien rongeant un os au coin d'un mur. Il eût bien voulu gagner un florin, mais ne savait comment le florin pourrait lui tomber dans la gibecière.

Cherchant en haut, il voyait les pigeons qui, du toit d'un colombier, laissaient, sur le chemin, tomber des pièces blanches, mais ce n'étaient point des florins. Il cherchait par terre sur les chaussées, mais les florins ne fleurissaient pas entre les pavés.

Cherchant à droite, il voyait bien un vilain nuage qui s'avançait dans le ciel, comme un grand arrosoir, mais il savait que si de ce nuage quelque chose devait tomber, ce ne serait point une averse de florins. Cherchant à gauche, il voyait un grand fainéant de marronnier d'Inde, vivant sans rien faire :

– Ah ! se disait-il, pourquoi n'y a-t-il pas de floriniers ? Ce seraient de bien beaux arbres !

Soudain le gros nuage creva, et les grêlons en tombèrent dru comme cailloux sur le dos d'Ulenspiegel :

– Las ! dit-il, je le sens assez, on ne jette jamais de pierres qu'aux chiens errants. – Puis, se mettant à courir :

– Ce n'est pas de ma faute, se disait-il, si je n'ai point un palais ni même une tente pour abriter mon corps maigre. Oh ! les méchants grêlons ; ils sont durs comme des boulets. Non. ce n'est pas de ma faute si je traîne par le monde mes guenilles, c'est seulement parce que cela m'a plu. Que ne suis-je empereur ! Ces grêlons veulent entrer de force dans mes oreilles comme de mauvaises paroles. – Et il courait :

– Pauvre nez, ajoutait-il, tu seras bientôt percé à jour et pourras servir de poivrier dans les festins des grands de ce monde sur lesquels il ne grêle point. – Puis, essuyant ses joues :

– Celles-ci, dit-il, serviront bien d'écumoires aux cuisiniers qui ont chaud près de leurs fourneaux. Ah ! lointaine souvenance des sauces d'autrefois ! J'ai faim. Ventre vide, ne te plains point ; dolentes entrailles, ne gargouillez pas davantage. Où te caches-tu, fortune propice ? mène-moi vers l'endroit où est la pature.

Tandis qu'il se parlait ainsi à lui-même, le ciel s'éclaircit au soleil qui brilla, la grêle cessa et Ulenspiegel dit :

– Bonjour, soleil, mon seul ami, qui viens pour me sécher !

Mais il courait toujours, ayant froid. Soudain il vit venir de loin sur le chemin un chien blanc et noir courant tout droit devant lui, la langue pendante et les yeux hors de la tête.

– Cette bête, dit Ulenspiegel, a la rage au ventre ! – Il ramassa à la hâte une grosse pierre et monta sur un arbre : comme il en atteignant la première branche, le chien passa et Ulenspiegel lui lança la pierre sur le crâne. Le chien s'arrêta et tristement et raidement voulut monter sur l'arbre et mordre Ulenspiegel, mais il ne le put et tomba pour mourir.

Ulenspiegel n'en fut pas joyeux, et bien moins lorsque, descendant de l'arbre, il s'aperçut que le chien n'avait pas la gueule sèche ainsi que l'ont de coutume ses pareils atteints de malerage. Puis, considérant sa peau, il vit qu'elle était belle et bonne à vendre, la lui enleva, la lava, la pendit à son épieu, la laissa se sécher un peu au soleil, puis la mit dans sa gibecière.

La faim et la soit le tourmentant davantage, il entra dans plusieurs fermes, n'osa y vendre sa peau, de crainte qu'elle ne tût celle d'un chien ayant appartenu au paysan. Il demanda du pain on le lui refusa. La nuit venait. Ses jambes étaient lasses, il entra

dans une petite auberge. Il y vit une vieille *baesine* qui caressait un vieux chien tousseux dont la peau était semblable à celle du mort.

– D'où viens-tu, voyageur, lui demanda la vieille *baesine*.

– Je viens de Rome, où j'ai guéri le chien du Pape d'une pituite qui le gênait extraordinairement.

– Tu as donc vu le Pape ? lui dit-elle en lui tirant un verre de bière.

– Hélas ! dit Ulenspiegel vidant le verre, il m'a seulement été permis de baiser son pied sacré et sa sainte pantoufle.

Cependant le vieux chien de la *baesine* toussait et ne crachait point.

– Quand fis-tu cela ? demanda la vieille.

– Le mois avant-dernier, répondit Ulenspiegel, j'arrivai, étant attendu, et frappai à la porte « Qui est là ? demanda le camérier archicardinal, archisecret, archiextraordinaire de Sa Très Sainte Sainteté. – C'est moi, répondis-je, monseigneur cardinal, qui viens de Flandre expressément pour baiser le pied du Pape et guérir son chien de la pituite. – Ah ! c'est toi, Ulenspiegel ? dit le Pape parlant de l'autre côté d'une petite porte. Je serais bien aise de te voir, mais c'est chose impossible présentement. Il m'est défendu par les saintes Décrétales de montrer mon visage aux étrangers quand on y passe le saint rasoir. – Hélas ! dis-je, je suis bien infortuné, moi qui viens de si lointains pays pour baiser le pied de Votre Sainteté et guérir son chien de la pituite. Faut-il m'en retourner sans être satisfait ? – Non, dit le Saint-Père ; puis je l'entendis criant :

– Archicamérier, glissez mon fauteuil jusqu'à la porte et ouvrez le petit guichet qui est au bas. Ce qui se fit. – Et je vis

passer par le guichet un pied chaussé d'une pantoufle d'or, et j'entendis une voix, parlant comme un tonnerre, disant : « Ceci est le pied redoutable du Prince des Princes, du Roi des Rois, de l'Empereur des Empereurs. Baise, chrétien, baise la sainte pantoufle. » Et je baisai la sainte pantoufle, et j'eus le nez tout embaumé du céleste parfum qui s'exhalait de ce pied. Puis le guichet se referma, et la même redoutable voix me dit d'attendre. Le guichet se rouvrit et il en sortit, sauf votre respect, un animal au poil pelé, chassieux, tousseux, gonflé comme une outre et forcé de marcher les pattes écartées, à cause de la largeur de sa bedaine. Le Saint-Père daigna parler encore :

– Ulenspiegel, dit-il, tu vois mon chien ; il fut pris de pituite et d'autres maladies en rongeant des os d'hérétiques auxquels on les avait rompus. Guéris-le, mon fils : tu t'en trouveras bien.

– Bois, dit la vieille.

– Verse, répondit Ulenspiegel. Poursuivant son propos : Je purgeai, dit-il, le chien à l'aide d'une boisson mirifique par moi-même composée. Il en pissa pendant trois jours et trois nuits, sans cesse, et fut guéri.

– *Jesus God en Maria !* dit la vieille ; laisse-moi te baiser, glorieux pèlerin, qui as vu le Pape et pourras aussi guérir mon chien.

Mais Ulenspiegel, ne se souciant point des baisers de la vieille, lui dit :

– Ceux qui ont touché des lèvres la sainte pantoufle ne peuvent, endéans les deux ans, recevoir les baisers d'aucune femme. Donne-moi à souper quelques bonnes carbonnades, un boudin ou deux et de la bière à suffisance, et je ferai à ton chien une voix si claire qu'il pourra chanter les *avés* en *la* au jubé de la grande église.

– Puisses-tu dire vrai, geignit la vieille, et je te donnerai un florin.

– Je le ferai, répondit Ulenspiegel, mais seulement après le souper.

Elle lui servit ce qu'il avait demandé. Il mangea et but tout son soûl, et il eût bien, par gratitude de gueule, embrassé la vieille, n'était ce qu'il lui avait dit.

Tandis qu'il mangeait, le vieux chien mettait les pattes sur ses genoux pour avoir un os. Ulenspiegel lui en donna plusieurs, puis il dit à l'hôtesse :

– Si quelqu'un avait mangé chez toi et ne te payait pas, que ferais-tu ?

– J'ôterais à ce larron son meilleur vêtement, répondit la vieille.

– C'est bien, repartit Ulenspiegel ; puis il mit le chien sous son bras et entra dans l'écurie. Là, il l'enferma avec un os, sortit de sa gibecière la peau du mort, et, revenant près de la vieille, il lui demanda si elle avait dit qu'elle enlèverait son meilleur vêtement à celui qui ne lui payerait point son repas.

– Oui, répondit-elle

– Eh bien ! ton chien a dîné avec moi et il ne m'a pas payé je lui ai donc enlevé, suivant ton précepte, son meilleur et son seul habit.

Et il lui montra la peau du chien mort.

– Ah ! dit la vieille pleurant, c'est cruel à toi, monsieur le médecin. Pauvre chiennet ! il était, pour moi, veuve, mon enfant.

Pourquoi m’enlevas-tu le seul ami que j’eusse au monde ? Je puis bien mourir maintenant.

– Je le ressusciterai, dit Ulenspiegel.

– Ressusciter ! dit-elle. Et il me caressera encore, et il me regardera encore, et il me lèchera encore, et il fera encore aller en me regardant son pauvre vieux bout de queue ! Faites-le monsieur le médecin, et vous aurez dîné gratis ici, un dîner bien coûteux, et je vous donnerai encore plus d’un florin par-dessus le marché.

– Je le ressusciterai, dit Ulenspiegel ; mais il me faut de l’eau chaude, du sirop pour coller les jointures, une aiguille et du fil et de la sauce de carbonnades ; et je veux être seul durant l’opération.

La vieille lui donna ce qu’il demandait ; il reprit la peau du chien mort et s’en fut à l’écurie.

Là, il barbouilla de sauce le museau du vieux chien, qui se laissa faire joyeusement ; il lui traça une grande raie au sirop sous le ventre, il lui mit du sirop au bout des pattes et de la sauce à la queue.

Poussant trois fois un grand cri, il dit alors : *Staet op ! staet op. ik ‘t bevel, vuilen hond !*

Puis, mettant prestement la peau du chien mort dans sa gibecière, il bailla un grand coup de pied au vivant et le poussa ainsi dans la salle de l’auberge.

La vieille, voyant son chien en vie et se pourléchant, voulut tout aise l’embrasser ; mais Ulenspiegel ne le permit pas.

– Tu ne pourras, dit-il, caresser ce chien qu'il n'ait lavé de sa langue tout le sirop dont il est enduit ; alors seulement les coutures de la peau seront fermées. Compte-moi maintenant mes dix florins.

– J'avais dit un, répondit la vieille.

– Un pour l'opération, neuf pour la résurrection, répondit Ulenspiegel. Elle les lui compta. Ulenspiegel s'en fut jetant dans la salle de l'auberge la peau du chien mort et disant :

– Tiens, femme, garde sa vieille peau : elle te servira à rapiécer la neuve quand elle aura des trous.

LXVII

Ce dimanche-là, eut lieu à Bruges, la procession du Saint-Sang. Claes dit a sa femme et à Nele de l'aller voir et que, peut-être, elles trouveraient Ulenspiegel en ville. Quant à lui, disait-il, il garderait la chaumine en attendant que le pèlerin y rentrât.

Les femmes partirent à deux ; Claes, demeuré à Damme, s'assit sur le pas de sa porte et trouva la ville bien déserte. Il n'entendait rien sinon le son cristallin de quelque cloche villageoise, tandis que de Bruges lui arrivaient, par bouffées, la musique des carillons et un grand fracas de fauconneaux et de boîtes d'artifice tirés en l'honneur du Saint-Sang.

Claes, cherchant tout songeur Ulenspiegel sur les chemins, ne voyait rien, sinon le ciel clair et tout bleu sans nuages, quelques chiens couchés tirant la langue au soleil, des moineaux francs se baignant en pépiant dans la poussière, un chat qui les guettait, et la lumière entrant amie dans toutes les maisons et y faisant briller sur les dressoirs les chaudrons de cuivre et les hanaps d'étain.

Mais Claes était triste au milieu de cette joie, et cherchant son fils, il tâchait de le voir derrière le brouillard gris des prairies, de l'entendre dans le joyeux bruissement des feuilles et le gai concert des oiseaux dans les arbres. Soudain, il vit sur le chemin venant de Maldeghem un homme de haute stature et reconnut que ce n'était pas Ulenspiegel. Il le vit s'arrêter au bord d'un champ de carottes et manger de ces légumes avidement.

– Voilà un homme qui a grand'faim, dit Claes.

L'ayant perdu de vue un moment, il le vit reparaître au coin de la rue du Héron, et il reconnut le messager de Josse qui lui avait apporté les sept cents carolus d'or. Il alla à lui sur le chemin et dit :

– Entre chez moi.

L'homme répondit :

– Bénis ceux qui sont doux au voyageur errant.

Il y avait sur l'appui extérieur de la fenêtre de la chaumière du pain émietté que Soetkin réservait aux oiseaux des alentours. Ils y venaient l'hiver chercher leur nourriture. L'homme prit de ces miettes quelques-unes qu'il mangea.

– Tu as faim et soif, dit Claes.

L'homme répondit :

– Depuis huit jours que je fus détroussé par les larrons, je ne me nourris que de carottes dans les champs et de racines dans les bois.

– Donc, dit Claes, c'est l'heure de faire ripaille. Et voici, dit-il en ouvrant la huche, une pleine écuellée de pois, des œufs,

boudins, jambons, saucissons de Gand, *waterzoey* : hochepot de poisson. En bas, dans la cave, sommeille le vin de Louvain, préparé à la façon de ceux de Bourgogne, rouge et clair comme rubis ; il ne demande que le réveil des verres. Or ça, mettons un fagot au feu. Entends-tu les boudins chanter sur le gril ? C'est la chanson de bonne nourriture.

Claes les tournant et retournant dit à l'homme :

– N'as-tu pas vu mon fils Ulenspiegel ?

– Non, répondit-il.

– Apportes-tu des nouvelles de Josse mon frère ? dit Claes mettant sur la table les boudins grillés, une omelette au gras jambon, du fromage et de grands hanaps, le vin de Louvain rouge et clairet brillant dans les flacons.

L'homme répondit :

– Ton frère Josse est mort sur la roue, à Sippenaken, près d'Aix. Et ce pour avoir, étant hérétique, porté les armes contre l'empereur.

Claes fut comme affolé et il dit tremblant de tout son corps, car sa colère était grande :

– Méchants bourreaux ! Josse ! mon pauvre frère !

L'homme dit alors sans douceur :

– Nos joies et douleurs ne sont point de ce monde.

Et il se mit à manger. Puis il dit :

– J’assistai ton frère en sa prison, en me faisant passer pour un paysan de Nieswieler, son parent. Je viens ici parce qu’il m’a dit : « Si tu ne meurs point pour la foi comme moi, va près de mon frère Claes ; mande-lui de vivre en la paix du Seigneur, pratiquant les œuvres de miséricorde, élevant son fils en secret dans la loi du Christ. L’argent que je lui donnai fut pris sur le pauvre peuple ignorant, qu’il l’emploie à élever Thyl en la science de Dieu et de la parole. »

Ce qu’ayant dit, le messager donna à Claes le baiser de paix.

Et Claes se lamentant disait :

– Mort sur la roue, mon pauvre frère !

Et il ne pouvait se ravoir de sa grande douleur. Toutefois, comme il vit que l’homme avait soif et tendait son verre, il lui versa du vin, mais il mangea et but sans plaisir.

Soetkin et Nele furent absentes pendant sept jours ; durant ce temps, le messager de Josse habita sous le toit de Claes.

Toutes les nuits, ils entendaient Katheline hurlant dans la chaumine : « Le feu, le feu ! Creusez un trou : l’âme veut sortir ! »

Et Claes allait près d’elle, la calmait par douces paroles, puis rentrait en son logis.

Au bout de sept jours, l’homme partit et ne voulut recevoir de Claes que deux carolus pour se nourrir et s’héberger en chemin.

LXVIII

Nele et Soetkin étant revenues de Bruges, Claes dans sa cuisine, assis par terre à la façon des tailleurs, mettait des

boutons à un vieux haut-de-chausses. Nele était près de lui agaçant contre la cigogne Titus Bibulus Schnouffius qui, se lançant sur elle et se reculant tour à tour, piaillait de sa voix la plus claire. La cigogne, debout sur une patte, le regardant grave et pensive, rentrait son long cou dans les plumes de sa poitrine. Titus Bibulus Schnouffius, la voyant paisible, piaillait plus terriblement. Mais soudain l'oiseau, ennuyé de cette musique, décocha son bec comme une flèche dans le dos du chien qui s'enfuit en criant :

– À l'aide !

Claes riait, Nele pareillement, et Soetkin ne cessait de regarder dans la rue, cherchant si elle ne verrait point venir Ulenspiegel.

Soudain elle dit :

– Voici le prévôt et quatre sergents de justice. Ce n'est pas à nous, sans doute, qu'ils en veulent. Il y en a deux qui tournent autour de la chaumine.

Claes leva le nez de dessus son ouvrage.

– Et deux qui s'arrêtent devant, continua Soetkin.

Claes se leva.

– Qui va-t-on appréhender en cette rue ? dit-elle. Jésus Dieu ! mon homme, ils entrent ici.

Claes sauta de la cuisine dans le jardin, suivi de Nele.

Il lui dit :

– Sauve les carolus, ils sont derrière le contre-cœur de la cheminée.

Nele le comprit, puis voyant qu'il passait par-dessus la haie, que les sergents le happaient au collet, qu'il les battait pour se défaire d'eux, elle cria et pleura :

– Il est innocent ! il est innocent ! ne faites pas de mal à Claes mon père ! Ulenspiegel, où es-tu ? Tu les tuerais tous deux !

Et elle se jeta sur l'un des sergents et lui déchira le visage de ses ongles. Puis criant : « Ils le tueront ! » elle tomba sur le gazon du jardin et s'y roula éperdue.

Katheline était venue au bruit, et, droite et immobile, considérait le spectacle disant, branlant la tête : « Le feu ! le feu ! Creusez un trou : l'âme veut sortir. »

Soetkin ne voyait rien, et parlant aux sergents entrés dans la chaumine :

– Messieurs, que cherchez-vous en notre pauvre demeure ? Si c'est mon fils, il est loin. Vos jambes sont-elles longues ?

Ce disant, elle était joyeuse.

En ce moment Nele criant à l'aide, Soetkin courut dans le jardin, vit son homme happé au collet et se débattant sur le chemin, près de la haie.

– Frappe ! dit-elle, tue ! Ulenspiegel, où es-tu ?

Et elle voulut aller porter secours à son homme, mais l'un des sergents la prit au corps, non sans danger.

Claes se débattait et frappait si fort qu'il eût bien pu s'échapper, si les deux sergents auxquels avait parlé Soetkin ne fussent venus en aide à ceux qui le tenaient.

Ils le ramenèrent, les deux mains liées, dans la cuisine où Soetkin et Nele pleuraient à sanglots.

– Messire prévôt, disait Soetkin, qu'a donc fait mon pauvre homme pour que vous le liiez ainsi de ces cordes ?

– Hérétique, dit l'un des sergents.

– Hérétique, repartit Soetkin ; tu es hérétique, toi ? Ces démons ont menti.

Claes répondit :

– Je me remets en la garde de Dieu.

Il sortit ; Nele et Soetkin le suivirent pleurant et croyant qu'on les allait aussi mener devant le juge. Bonshommes et commères vinrent à elles ; quand ils surent que Claes marchait ainsi lié parce qu'il était soupçonné d'hérésie, ils eurent si grande peur, qu'ils rentrèrent en hâte dans leurs maisons en fermant derrière eux toutes les portes. Quelques fillettes seulement osèrent venir à Claes et lui dire :

– Où t'en vas-tu, charbonnier ?

– À la grâce de Dieu, fillettes, répondit-il.

On le mena dans la prison de la commune ; Soetkin et Nele s'assirent sur le seuil. Vers le soir, Soetkin dit à Nele de la laisser pour aller voir si Ulenspiegel ne revenait point.

LVIX

La nouvelle courut bientôt dans les villages voisins que l'on avait emprisonné un homme pour cause d'hérésie et que l'inquisiteur Titelman, doyen de Renaix, surnommé l'inquisiteur Sans-Pitié, dirigeait les interrogatoires. Ulenspiegel vivait alors à Koolkerke, dans l'intime faveur d'une mignonne fermière, douce veuve qui ne lui refusait rien de ce qui était à elle. Il y fut bien heureux, choyé et caressé, jusqu'au jour où un traître rival, échevin de la commune, l'attendit un matin qu'il sortait de la taverne et voulut le frotter de chêne. Mais Ulenspiegel, pour lui rafraîchir sa colère, le jeta dans une mare d'où l'échevin sortit de son mieux, vert comme un crapaud et trempé comme une éponge.

Ulenspiegel, pour ce haut fait, dut quitter Koolkerke et s'en fut à toutes jambes vers Damme, craignant la vengeance de l'échevin.

Le soir tombait frais, Ulenspiegel courait vite : il eût voulu déjà être au logis ; il voyait en son esprit Nele cousant, Soetkin préparant le souper, Claes liant les fagots, Schnouffius rongeant un os et la cigogne frappant sur le ventre de la ménagère pour avoir quelques miettes de nourriture.

Un colporteur piéton lui dit en passant :

– Où t'en vas-tu ainsi courant ?

– À Damme, en mon logis, répondit Ulenspiegel.

Le piéton dit :

– La ville n'est plus sûre à cause des réformés qu'on y arrête.

Et il passa.

Arrivé devant l'auberge du *Rhoode-Schildt*, Ulenspiegel y entra pour boire un verre de *dobbel-kuyt*. Le *baes* lui dit :

– N'es-tu point le fils de Claes ?

– Je le suis, répondit Ulenspiegel.

– Hâte-toi, dit le *baes*, car la maleheure a sonné pour ton père.

Ulenspiegel lui demanda ce qu'il voulait dire.

Le *baes* répondit qu'il le saurait trop tôt.

Et Ulenspiegel continua de courir.

Comme il était à l'entrée de Damme, les chiens qui se tenaient sur le seuil des portes lui sautèrent aux jambes en jappant et en aboyant. Les commères sortirent au bruit et lui dirent, parlant toutes à la fois :

– D'où viens-tu ? As-tu des nouvelles de ton père ? Où est ta mère ? Est-elle aussi avec lui en prison ? Las ! pourvu qu'on ne le brûle pas !

Ulenspiegel courait plus fort.

Il rencontra Nele, qui lui dit :

– Thyl, ne vas pas à ta maison : ceux de la ville y ont mis un gardien de la part de Sa Majesté.

Ulenspiegel s'arrêta :

– Nele, dit-il, est-il vrai que Claes mon père soit en prison ?

– Oui, dit Nele, et Soetkin pleure sur le seuil.

Alors le cœur du fils prodigue fut gonflé de douleur et il dit à Nele :

– Je vais les voir.

– Ce n’est pas ce que tu dois faire, dit-elle, mais bien obéir à Claes, qui m’a dit, avant d’être pris : « Sauve les carolus ; ils sont derrière le contre-cœur de la cheminée. » Ce sont ceux-là qu’il faut sauver d’abord, car c’est l’héritage de Soetkin, la pauvre commère.

Ulenspiegel, n’écoutant rien, courut jusqu’à la prison. Là il vit sur le seuil Soetkin assise ; elle l’embrassa avec larmes, et ils pleurèrent ensemble.

Le populaire s’assemblant, à cause d’eux, en foule devant la prison, des sergents vinrent et dirent à Ulenspiegel et à Soetkin qu’ils eussent a déguerpir de là au plus tôt.

La mère et le fils s’en furent en la chaumine de Nele, voisine de leur logis, devant lequel ils virent un des soudards lansquenets mandés de Bruges par crainte des troubles qui pourraient survenir pendant le jugement et durant l’exécution. Car ceux de Damme aimaient Claes grandement.

Le soudard était assis sur le pavé, devant la porte, occupé à humer hors d’un flacon la dernière goutte de brandevin. N’y trouvant plus rien, il le jeta à quelques pas, et tirant son bragmart, il prit son plaisir à déchausser les pavés.

Soetkin entra chez Katheline toute pleurante.

Et Katheline, hochant la tête : « Le feu ! Creusez un trou, l'âme veut sortir », dit-elle.

LXX

La cloche dite *borgstorm* (tempête du bourg) ayant appelé les juges au tribunal, ils se réunirent dans la *Vierschare*, sur les quatre heures, autour du tilleul de justice.

Claes fut mené devant eux et vit, siégeant sous le dais, le bailli de Damme, puis à ses côtés, et vis-à-vis de celui-ci, le mayeur, les échevins et le greffier.

Le populaire accourut au son de la cloche, en grande multitude, et disant : « Beaucoup d'entre les juges ne sont pas là pour faire œuvre de justice, mais de servage impérial. »

Le greffier déclara que, le tribunal s'étant réuni préalablement dans la *Vierschare*, autour du tilleul, avait décidé que, vu et entendu les dénonciations et témoignages, il y avait eu lieu d'appréhender au corps Claes, charbonnier, natif de Damme, époux de Soetkin, fille de Joostens. Ils allaient maintenant, ajouta-t-il, procéder à l'audition des témoins.

Hans Barbier, voisin de Claes, fut d'abord entendu. Ayant prêté serment, il dit : « Sur le salut de mon âme, j'affirme et assure que Claes présent devant ce tribunal, est connu de moi depuis bientôt dix-sept ans, qu'il a toujours vécu honnêtement et suivant les lois de notre mère Sainte Eglise, n'a jamais parlé d'elle opprobrieusement, ni logé à ma connaissance aucun hérétique, ni caché le livre de Luther, ni parlé dudit livre, ni rien fait qui le puisse faire soupçonner d'avoir manqué aux lois et ordonnances de l'empire. Ainsi m'aient Dieu et tous ses saints. »

Jan Van Roosebeke fut alors entendu et dit « que, durant l'absence de Soetkin, femme de Claes, il avait maintes fois cru

entendre dans la maison de l'accusé deux voix d'hommes, et que souvent le soir, après le couvre-feu, il avait vu, dans une petite salle sous le toit, une lumière et deux hommes, dont l'un était Claes, devisant ensemble. Quant à dire si l'autre homme était ou non hérétique, il ne le pouvait, ne l'ayant vu que de loin. Pour ce qui est de Claes, ajouta-t-il, je dirai, parlant en toute vérité, que, depuis que je le connais, il fit toujours ses Pâques régulièrement, communia aux grandes fêtes, alla à la messe tous les dimanches, sauf celui du Saint-Sang et les suivants. Et je ne sais rien davantage. Ainsi m'aient Dieu et tous ses saints ».

Interrogé s'il n'avait point vu dans la taverne de la *Blauwe Torre* Claes vendant des indulgences et se gaussant du purgatoire, Jan Van Roosebeke répondit qu'en effet Claes avait vendu des indulgences, mais sans mépris ni gaudisserie, et que lui, Jan Van Roosebeke, en avait acheté, comme aussi avait voulu le faire Josse Grypstuiver, le doyen des poissonniers, qui était là dans la foule.

Le bailli dit ensuite qu'il allait faire connaître les faits et gestes pour lesquels Claes était amené devant le tribunal de la *Vierschare*. « Le dénonciateur, dit-il, étant d'aventure resté à Damme, afin de n'aller point à Bruges dépenser son argent en noces et ripailles, ainsi que cela se pratique trop souvent dans ces saintes occasions, humait l'air sobrement sur le pas de sa porte. Etant là, il vit un homme qui marchait dans la rue du Héron. Claes, en apercevant l'homme, alla à lui et le salua. L'homme était vêtu de toile noire. Il entra chez Claes, et la porte de la chaume fut laissée entr'ouverte. Curieux de savoir quel était cet homme, le dénonciateur entra dans le vestibule, entendit Claes parlant dans la cuisine avec l'étranger, d'un certain Josse, son frère, qui, ayant été fait prisonnier parmi les troupes réformées fut, pour ce fait, roué vif non loin d'Aix. L'étranger dit à Claes que l'argent qu'il avait reçu de son frère étant de l'argent gagné sur l'ignorance du pauvre monde, il le devait employer à élever son fils dans la religion réformée. Il avait aussi engagé Claes à quitter le giron de Notre Mère Sainte Eglise et prononcé d'autres paroles impies auxquelles Claes répondait seulement par ces paroles : « Cruels

bourreaux ! mon pauvre frère ! » Et l'accusé blasphémait ainsi Notre Saint Père le Pape et Sa Majesté Royale, en les accusant de cruauté parce qu'ils punissaient justement l'hérésie comme un crime de lèse-majesté divine et humaine. Quand l'homme eut fini de manger, le dénonciateur entendit Claes s'écrier : « Pauvre Josse, que Dieu ait en sa gloire, ils furent cruels pour toi. » Il accusait ainsi Dieu même d'impiété, en jugeant qu'il peut recevoir dans son ciel des hérétiques. Et Claes ne cessait de dire : « Mon pauvre frère ! » L'étranger, entrant alors en fureur comme un prédicant à son prêche, s'écria : « Elle tombera la grande Babylone, la prostituée romaine et elle deviendra la demeure des démons et le repaire de tout oiseau exécrable ! » Claes disait : « Cruels bourreaux ! mon pauvre fère ! » L'étranger, poursuivant son propos, disait : « Car l'ange prendra la pierre qui est grande comme une meule. Et elle sera lancée dans la mer, et il dira : « Ainsi sera jetée la grande Babylone, et elle ne sera plus trouvée. » – Messire, disait Claes, votre bouche est pleine de colère ; mais dites-moi quand viendra le règne où ceux qui sont doux de cœur pourront vivre en paix sur la terre ? – Jamais ! répondit l'étranger, tant que règnera l'Antechrist, qui est le pape et l'ennemi de toute vérité. – Ah ! disait Claes, vous parlez sans respect de notre Saint Père. Il ignore assurément les cruels supplices dont on punit les pauvres réformés. » L'étranger répondit : « Il ne les ignore point, car c'est lui qui lance ses arrêts, les fait exécuter par l'Empereur, et maintenant par le roi, lequel jouit du bénéfice de confiscation, hérite des défunts, et fait volontiers aux riches des procès pour cause d'hérésie. » Claes répondit : « On dit de ces choses au pays de Flandre, je dois les croire ; la chair de l'homme est faible, même quand c'est chair royale. Mon pauvre Josse ! » Et Claes donnait ainsi à entendre que c'était par un vil désir de lucre que Sa Majesté punissait les hérésiarques. L'étranger le voulant patrociner, Claes répondit : « Daignez, messire, ne plus me tenir de pareils discours, qui, s'ils étaient entendus, me susciteraient quelque méchant procès. »

« Claes se leva pour aller à la cave et en remonta avec un pot de bière. « Je vais fermer la porte, » dit-il alors, et le dénonciateur n'entendit plus rien, car il dut sortir prestement de la maison. La

porte, ayant été fermée, fut toutefois rouverte à la nuit tombante. L'étranger en sortit, mais il revint bientôt y frapper disant : « Claes, j'ai froid ; je ne sais ou loger ; donne-moi asile ; personne ne m'a vu entrer, la ville est déserte. » Claes le reçut chez lui, alluma une lanterne, et on le vit, précédant l'hérétique, monter l'escalier et mener l'étranger sous le toit, dans une petite chambre, dont la fenêtre ouvrait sur la campagne… »

– Qui donc, s'écria Claes, peut avoir rapporté tout cela, si ce n'est toi, méchant poissonnier, que je vis le dimanche sur ton seuil, droit comme un poteau, regardant hypocritement en l'air voler les hirondelles ?

Et il désigna du doigt Josse Grypstuiver, doyen des poissonniers, qui montrait son laid museau dans la foule du peuple.

Le poissonnier sourit méchamment en voyant Claes se trahir de la sorte. Tous ceux du populaire, hommes, femmes et fillettes, s'entredirent :

– Pauvre bonhomme, ses paroles lui seront cause de mort sans doute.

Mais le greffier continuant sa déclaration :

« L'hérétique et Claes, dit-il, devisèrent cette nuit-là ensemble longuement, et aussi pendant six autres, durant lesquelles on pouvait voir l'étranger faire force gestes de menace ou de bénédiction, lever les bras au ciel comme tout ses pareils en hérésie. Claes paraissait approuver ses propos. »

« Certes, durant ces journées, soirées et nuits, ils devisèrent opprobrieusement de la messe, de la confession, des indulgences et de Sa Majesté Royale… »

– Nul ne l’a entendu, dit Claes, et l’on ne peut m’accuser ainsi sans preuves !

Le greffier répartit :

– On a entendu autre chose. Lorsque l’étranger sortit de chez toi, le septième jour, à la dixième heure, le soir étant déjà tombé, tu lui fis route jusque près de la borne du champ de Katheline. Là il s’enquit de ce que tu avais fait des méchantes idoles, – et le bailli se signa, – de madame la Vierge, de monsieur saint Nicolas et de monsieur saint Martin ? Tu répondis que tu les avais brisées et jetées dans le puits. Elles furent en effet, trouvées dans ton puits, la nuit dernière, et les morceaux en sont dans la grange de torture.

À ce propos, Claes parut accablé. Le bailli lui demanda s’il n’avait rien à répondre, Claes fit signe de la tête que non.

Le bailli lui demanda s’il ne voulait pas rétracter la maudite pensée qui lui avait fait briser les images et l’erreur impie en vertu de laquelle il avait prononcé des paroles opprobrieuses à Sa Majesté Divine et à Sa Majesté Royale.

Claes répondit que son corps était à Sa Majesté Royale, mais que sa conscience était à Christ, dont il voulait suivre la loi. Le bailli lui demanda si cette loi était celle de Notre Mère Sainte Eglise. Claes répondit :

– Elle est dans le saint Evangile.

Sommé de répondre à la question de savoir si le Pape est le représentant de Dieu sur la terre :

– Non, dit-il.

Interrogé s’il croyait qu’il fût défendu d’adorer les images de madame la Vierge et de messieurs les Saints, il répondit que c’était de l’idolâtrie.

Questionné sur le point de savoir si la confession auriculaire est chose bonne et salutaire, il répondit :

– Christ a dit : « Confessez-vous les uns aux autres. »

Il fut vaillant en ses réponses, quoiqu’il parût bien marri et effrayé au fond de son cœur.

Huit heures étant sonnées et le soir tombant, messieurs du tribunal se retirèrent, remettant au lendemain le jugement définitif.

LXXI

En la chaumine de Katheline, Soetkin pleurait de douleur affolée. Et elle disait sans cesse :

– Mon homme ! mon pauvre homme !

Ulenspiegel et Nele l’embrassaient avec grande effusion de tendresse. Elle, les pressant alors dans ses bras, pleurait en silence. Puis elle leur fit signe de la laisser seule. Nele dit à Ulenspiegel :

– Laissons-la, elle le veut ; sauvons les carolus.

Ils s’en furent à deux ; Katheline tournait autour de Soetkin disant :

– Creusez un trou : l’âme veut partir.

Et Soetkin, l'œil fixe, la regardait sans la voir.

Les chaumines de Claes et de Katheline se touchaient ; celle de Claes était en un enfoncement avec un jardinet devant la maison, celle de Katheline avait un clos planté de fèves donnant sur la rue. Le clos était entouré d'une haie vive dans laquelle Ulenspiegel, pour aller chez Nele, et Nele, pour aller chez Ulenspiegel, avaient fait un grand trou en leur jeune âge.

Ulenspiegel et Nele vinrent dans le clos, et de là virent le soudard-gardien qui, le chef branlant, crachait en l'air, mais la salive retombait sur son pourpoint. Un flacon d'osier gisait à côté de lui :

– Nele, dit tout bas Ulenspiegel, ce soudard ivre n'a pas bu à sa soif ; il faut qu'il boive encore. Nous serons ainsi les maîtres. Prenons le flacon.

Au son de leurs voix, le lansquenet tourna de leur côté sa tête lourde, chercha son flacon, et ne le trouvant pas, continua de cracher en l'air et tâcha de voir, au clair de lune, tomber sa salive.

– Il a du brandevin jusqu'aux dents, dit Ulenspiegel ; entends-tu comme il crache avec peine ?

Cependant le soudard, ayant beaucoup craché et regardé en l'air, étendit encore le bras pour mettre la main sur le flacon. Il le trouva, mit la bouche au goulot, pencha la tête en-arrière, renversa le flacon, frappa dessus à petits coups pour lui faire donner tout son jus et y téta comme un enfant au sein de sa mère. N'y trouvant rien, il se résigna, posa le flacon à côté de lui, jura quelque peu en haut allemand, cracha derechef, branla la tête à droite et à gauche, et s'endormit marmonnant d'inintelligibles patenôtres.

Ulenspiegel, sachant que ce sommeil ne durerait point et qu'il le fallait appesantir davantage, se glissa par la trouée faite dans la

haie, prit le flacon du soudard et le donna à Nele, qui le remplit de brandevin.

Le soudard ne cessait de ronfler. Ulenspiegel repassa par le trou de la haie, lui mit le flacon plein entre les jambes, rentra dans le clos de Katheline et attendit avec Nele derrière la haie.

À cause de la fraîcheur de la liqueur nouvellement tirée, le soudard s'éveilla un peu, et de son premier geste chercha ce qui lui donnait froid sous le pourpoint.

Jugeant par intuition ivrognale que ce pourrait bien être un plein flacon, il y porta la main. Ulenspiegel et Nele le virent à la lueur de la lune secouer le flacon pour entendre le son de la liqueur, en goûter, rire, s'étonner qu'il fût si plein, boire un trait puis une gorgée, le poser à terre, le reprendre et boire derechef.

Puis il chanta :

Quand seigneur Maan viendra
Dire bonsoir à dame Zee…

Pour les hauts Allemands, dame Zee, qui est la mer, est l'épouse du seigneur Maan, qui est la lune et le maître des femmes. Donc il chanta :

Quand seigneur Maan viendra
Dire bonsoir à dame Zee,
Dame Zee lui servira
Un grand hanap de vin cuit,
Quand seigneur Maan viendra.

Avec lui elle soupera
Et maintes fois le baisera ;
Et quand il aura bien mangé,
Dans son lit le couchera,

Quand seigneur Maan viendra.
Ainsi fasse de moi m'amie,
Gras souper et bon vin cuit ;
Ainsi fasse de moi m'amie,
Quand seigneur Maan viendra.

Puis, tour à tour buvant et chantant un quatrain, il s'endormit. Et il ne put entendre Nele disant : « Ils sont dans un pot derrière le contre-cœur de la cheminée » ; ni voir Ulenspiegel entrer par l'étable dans la cuisine de Claes, lever la plaque du contre-cœur, trouver le pot et les carolus, rentrer dans le clos de Katheline, y cacher les carolus à côté du mur du puits, sachant bien que, si on les cherchait, ce serait dedans et non dehors.

Puis ils s'en retournèrent près de Soetkin et trouvèrent la dolente épouse pleurant et disant :

– Mon homme ! mon pauvre homme !

Nele et Ulenspiegel veillèrent près d'elle jusqu'au matin.

LXXII

Le lendemain, la *borgstorm* appela à grandes volées les juges au tribunal de la *Vierschare*.

Quand ils se furent assis sur les quatre bancs, autour de l'arbre de justice, ils interrogèrent de nouveau Claes et lui demandèrent s'il voulait revenir de ses erreurs.

Claes leva la main vers le ciel :

– Christ, mon seigneur, me voit d'en haut, dit-il. Je regardais son soleil lorsque naquit mon fils Ulenspiegel. Où est-il

maintenant, le vagabond ? Soetkin, ma douce commère, seras-tu brave contre l'infortune ?

Puis regardant le tilleul, il dit le maudissant :

– Autan et sécheresse ! faites que les arbres de la terre des pères périssent tous sur pied plutôt que de voir sous leur ombre juger à mort la libre conscience. Où es-tu, mon fils Ulenspiegel ? Je fus dur envers toi. Messieurs, prenez-moi en pitié et jugez-moi comme le ferait Notre Seigneur miséricordieux.

Tous ceux qui l'écoutaient, pleuraient, fors les juges.

Puis il demanda s'il n'y avait nul pardon pour lui, disant :

– Je travaillai toujours, gagnant peu ; je fus bon aux pauvres et doux à un chacun. J'ai quitté l'Eglise romaine pour obéir à l'esprit de Dieu qui me parla. Je n'implore nulle grâce que de commuer la peine du feu en celle du bannissement perpétuel du pays de Flandre pour la vie, peine déjà grande toutefois.

Tous ceux qui étaient présents crièrent :

– Pitié, messieurs ! miséricorde !

Mais Josse Grypstuiver ne cria point.

Le bailli fit signe aux assistants de se taire et dit que les placards contenaient la défense expresse de demander grâce pour les hérétiques ; mais que, si Claes voulait abjurer son erreur, il serait exécuté par la corde au lieu de l'être par le feu.

Et l'on disait dans le peuple :

– Feu ou corde, c'est mort.

Et les femmes pleuraient, et les hommes grondaient sourdement.

Claes dit alors :

– Je n'abjurerai point. Faites de mon corps ce qu'il plaira à votre miséricorde.

Le doyen de Renaix, Titelman, s'écria :

– Il est intolérable de voir une telle vermine d'hérétiques lever la tête devant leurs juges ; brûler leurs corps est une peine passagère, il faut sauver leurs âmes et les forcer par la torture à renier leurs erreurs, afin qu'ils ne donnent point au peuple le spectacle dangereux d'hérétiques mourant dans l'impénitence finale.

À ce propos, les femmes pleurèrent davantage et les hommes dirent :

– Où il y a aveu, il y a peine, et non torture.

Le tribunal décida que, la torture n'étant point prescrite par les ordonnances, il n'y avait pas lieu de la faire souffrir à Claes. Sommé encore une fois d'abjurer, il répondit :

– Je ne le puis.

Il fut, en vertu des placards, déclaré coupable de simonie, à cause de la vente des indulgences, hérétique, recéleur d'hérétiques, et, comme tel, condamné à être brûlé vif jusqu'à ce que mort s'ensuivît devant les bailles de la Maison commune.

Son corps serait laissé pendant deux jours attaché à l'estache pour servir d'exemple, et ensuite inhumé au lieu où le sont de coutume les corps des suppliciés.

Le tribunal accordait au dénonciateur Josse Grypstuiver qui ne fut point nommé, cinquante florins sur les cent premiers florins carolus de l'héritage, et le dixième sur le restant.

Ayant entendu cette sentence, Claes dit au doyen des poissonniers :

– Tu mourras de malemort, méchant homme, qui pour un denier fais une veuve d'une épouse heureuse, et d'un fils joyeux, un dolent orphelin !

Les juges avaient laissé parler Claes, car eux aussi, sauf Titelman, tenaient en grand mépris la dénonciation du doyen des poissonniers.

Et Claes fut ramené dans sa prison.

LXXIII

Le lendemain, qui était la veille du supplice de Claes, la sentence fut connue de Nele, d'Ulenspiegel et de Soetkin.

Ils demandèrent aux juges de pouvoir entrer dans la prison, ce qui leur fut accordé, mais non pas à Nele.

Quand ils entrèrent ils virent Claes attaché au mur avec une longue chaîne. Un petit feu de bois brûlait dans la cheminée, à cause de l'humidité. Car il est de par droit et loi, en Flandre, commandé d'être doux à ceux qui vont mourir, et de leur donner du pain, de la viande ou du fromage et du vin. Mais les avares geôliers contreviennent souvent à la loi, et il en est beaucoup qui mangent la plus grosse part et les meilleurs morceaux de la nourriture des pauvres prisonniers.

Claes embrassa en pleurant Ulenspiegel et Soetkin, mais il fut le premier qui eut les yeux secs, parce qu'il le voulait, étant homme et chef de famille.

Soetkin pleurait et Ulenspiegel disait :

– Je veux briser ces méchants fers.

Soetkin pleurait, disant :

– J'irai au roi Philippe, il fera grâce.

Claes répondit :

– Le roi hérite des biens des martyrs. Puis il ajouta :

– Femme et fils aimés, je m'en vais aller tristement de ce monde et douloureusement. Si j'ai quelque appréhension de souffrance pour mon corps, je suis bien marri aussi, songeant que, moi n'étant plus, vous deviendrez tous deux pauvres et misérables, car le roi vous prendra votre bien.

Ulenspiegel répondit parlant à voix basse :

– Nele sauva tout hier avec moi.

– J'en suis aise, repartit Claes ; le dénonciateur ne rira pas sur ma dépouille.

– Qu'il meure plutôt, dit Soetkin, l'œil haineux, sans pleurer.

Mais Claes, songeant aux carolus, dit :

– Tu fus subtil. Thylken mon mignon ; elle n'aura donc point faim en son vieil âge, Soetkin ma veuve.

Et Claes l'embrassait, la serrant fort contre sa poitrine, et elle pleurait davantage, songeant que bientôt elle perdrait sa douce protection.

Claes regardait Ulenspiegel et disait.

– Fils, tu péchas souvent courant les grands chemins, ainsi que font les mauvais garçons, il ne faut plus le faire, mon enfant, ni laisser seule au logis la veuve affligée, car tu lui dois défense et protection, toi le mâle.

– Père, je le ferai, dit Ulenspiegel.

– Ô mon pauvre homme ! disait Soetkin l'embrassant. Quel grand crime avons-nous commis ? Nous vivions à deux paisiblement d'une honnête et petite vie, nous aimant bien, Seigneur Dieu, tu le sais. Nous nous levions tôt pour travailler, et le soir, en te rendant grâces, nous mangions le pain de la journée. Je veux aller au roi et le déchirer de mes ongles. Seigneur Dieu, nous ne fûmes point coupables !

Le geôlier entra et dit qu'il fallait partir.

Soetkin demanda de rester. Claes sentait son pauvre visage brûler le sien, et les larmes de Soetkin, tombant à flots, mouiller ses joues, et tout son pauvre corps frissonnant et tressaillant en ses bras. Il demanda qu'elle restât près de lui.

Le geôlier dit encore qu'il fallait partir et ôta Soetkin des bras de Claes.

Claes dit à Ulenspiegel :

– Veille sur elle.

Celui-ci répondit qu'il le ferait. Et Ulenspiegel et Soetkin s'en furent à deux, le fils soutenant la mère.

LXXIV

Le lendemain, qui était le jour du supplice, les voisins vinrent, et par pitié enfermèrent ensemble, dans la maison de Katheline, Ulenspiegel, Soetkin et Nele.

Mais ils n'avaient point pensé qu'ils pouvaient de loin entendre les cris du patient, et par les fenêtres voir la flamme du bûcher.

Katheline rôdait par la ville, hochant la tête et disant :

– Faites un trou, l'âme veut sortir.

À neuf heures, Claes en son linge, les mains liées derrière le dos, fut mené hors de sa prison. Suivant la sentence, le bûcher était dressé dans la rue de Notre-Dame, autour d'un poteau planté devant les bailles de la Maison commune. Le bourreau et ses aides n'avaient pas encore fini d'empiler le bois.

Claes, au milieu de ses happe-chair, attendait patiemment que cette besogne fût faite, tandis que le prévôt à cheval, et les estafiers du bailliage, et les neuf lansquenets appelés de Bruges, pouvaient à grand'peine tenir en respect le peuple grondant.

Tous disaient que c'était cruauté de meurtrir ainsi en ses vieux jours injustement un pauvre bonhomme si doux, miséricordieux et vaillant au labeur.

Soudain ils se mirent à genoux et prièrent. Les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts.

Katheline était aussi dans la foule de peuple, au premier rang, toute folle. Regardant Claes et le bûcher, elle disait hochant la tête :

– Le feu ! le feu ! Faites un trou : l'âme veut sortir.

Soetkin et Nele, entendant le son des cloches, se signèrent toutes deux. Mais Ulenspiegel ne le fit point, disant qu'il ne voulait point adorer Dieu à la façon des bourreaux. Et il courait dans la chaumine, cherchant à enfoncer les portes et à sauter par les fenêtres ; mais toutes étaient gardées.

Soudain Soetkin s'écria, en se cachant le visage dans son tablier :

– La fumée.

Les trois affligés virent en effet dans le ciel un grand tourbillon de fumée toute noire. C'était celle du bûcher sur lequel se trouvait Claes attaché à un poteau, et que le bourreau venait d'allumer en trois endroits au nom de Dieu le Père, de Dieu le Fils et de Dieu le Saint-Esprit.

Claes regardait autour de lui, et n'apercevant point dans la foule Soetkin et Ulenspiegel, il fut aise, en songeant qu'ils ne le verraient pas souffrir.

On n'entendait nul autre bruit que la voix de Claes priant, le bois crépitant, les hommes grondant, les femmes pleurant, Katheline disant : « Ôtez le feu, faites un trou : l'âme veut sortir, » et les cloches de Notre-Dame sonnant pour les morts.

Soudain Soetkin devint blanche comme neige, frissonna de tout son corps sans pleurer, et montra du doigt le ciel. Une flamme longue et étroite venait de jaillir du bûcher et s'élevait par instants au-dessus des toits des basses maisons. Elle fut cruellement douloureuse à Claes, car, suivant les caprices du vent,

elle rongeait ses jambes, touchait sa barbe et la faisait fumer, léchait les cheveux et les brûlait.

Ulenspiegel tenait Soetkin dans ses bras et voulait l'arracher de la fenêtre. Ils entendirent un cri aigu, c'était celui que jetait Claes, dont le corps ne brûlait que d'un côté. Mais il se tut et pleura. Et sa poitrine était toute mouillée de ses larmes.

Puis Soetkin et Ulenspiegel entendirent un grand bruit de voix. C'étaient des bourgeois, des femmes et des enfants criant :

– Claes n'a pas été condamné à brûler à petit feu, mais à grande flamme. Bourreau, attise le bûcher !

Le bourreau le fit, mais le feu ne s'allumait pas assez vite.

– Etrangle-le, crièrent-ils.

Et ils jetèrent des pierres au prévôt.

– La flamme ; la grande flamme ; cria Soetkin.

En effet, une flamme rouge montait dans le ciel au milieu de la fumée.

– Il va mourir, dit la veuve. Seigneur Dieu, prenez en pitié l'âme de l'innocent. Où est le roi, que je lui arrache le cœur avec mes ongles ?

Les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts.

Soetkin entendit encore Claes jeter un grand cri, mais elle ne vit point son corps se tordant à cause de la douleur du feu, ni son visage se contractant, ni sa tête qu'il tournait de tous côtés et cognait contre le bois de l'estache. Le peuple continuait de crier et de siffler, les femmes et les garçons jetaient des pierres, quand

soudain le bûcher tout entier s'enflamma, et tous entendirent, au milieu de la flamme et de la fumée, Claes disant :

– Soetkin ! Thyl !

Et sa tête se pencha sur sa poitrine comme une tête de plomb.

Et un cri lamentable et aigu fut entendu sortant de la chaumine de Katheline. Puis nul n'ouït plus rien, sinon la pauvre affolée hochant la tête et disant : « L'âme veut sortir. »

Claes avait trépassé. Le bûcher ayant brûlé s'affaissa aux pieds du poteau. Et le pauvre corps tout noir y resta pendu par le cou.

Et les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts.

LXXV

Soetkin était chez Katheline debout contre le mur, la tête basse et les mains jointes. Elle tenait Ulenspiegel embrassé, sans parler ni pleurer.

Ulenspiegel aussi demeurait silencieux, il était effrayé de sentir de quel feu de fièvre brûlait le corps de sa mère.

Les voisins, étant revenus du lieu d'exécution, dirent que Claes avait fini de souffrir.

– Il est en gloire, dit la veuve.

– Prie, dit Nele à Ulenspiegel : et elle lui donna son rosaire ; mais il ne voulut point s'en servir, parce que, disait-il, les grains en étaient bénis par le Pape.

La nuit étant tombée, Ulenspiegel dit à la veuve :

– Mère, il faut te mettre au lit ; je veillerai près de toi.

Mais Soetkin :

– Je n'ai pas besoin, dit-elle, que tu veilles. Le sommeil est bon aux jeunes hommes.

Nele leur prépara à chacun un lit dans la cuisine ; et elle s'en fut.

Ils restèrent à deux tandis que les restes d'un feu de racines brûlaient dans la cheminée.

Soetkin se coucha. Ulenspiegel fit comme elle, et l'entendit pleurant sous les couvertures.

Au dehors, dans le silence nocturne, le vent faisait gronder comme la mer, les arbres du canal et, précurseur d'automne jetait contre les fenêtres la poussière par tourbillons.

Ulenspiegel vit comme un homme allant et venant, il entendit comme un bruit de pas dans la cuisine. Regardant, il ne vit plus l'homme, écoutant, il n'ouït plus rien que le vent huïant dans la cheminée et Soetkin pleurant sous ses couvertures.

Puis il entendit marcher de nouveau, et derrière lui, contre sa tête, un soupir.

– Qui est là ? dit-il.

Nul ne répondit, mais trois coups furent frappés sur la table. Ulenspiegel prit peur, et tremblant : Qui est là ? dit-il encore. Il ne reçut pas de réponse, mais trois coups furent frappés sur la table et il sentit deux bras l'étreindre et sur son visage un corps se

penchant, dont la peau était rugueuse et qui avait un grand trou dans la poitrine et une odeur de brûlé ;

– Père, dit Ulenspiegel, est-ce ton pauvre corps qui pèse ainsi sur moi ?

Il ne reçut point de réponse, et nonobstant que l'ombre fût près de lui, il entendit crier au dehors : « Thyl ! Thyl ! »

Soudain Soetkin se leva et vint au lit d'Ulenspiegel :

– N'entends-tu rien ? dit-elle.

– Si, dit-il, le père m'appelant.

– Moi, dit Soetkin, j'ai senti un corps froid à côte de moi, dans mon lit ; et les matelas ont bougé, et les rideaux ont été agités et j'ai ouï une voix disant : « Soetkin » ; une voix toute basse comme un souffle, et un pas léger comme le bruit des ailes d'un moucheron. Puis, parlant à l'esprit de Claes :

– Il faut dit-elle, mon homme, si tu désires quelque chose au ciel où Dieu te tient en sa gloire, nous dire ce que c'est, afin que nous accomplissions ta volonté.

Soudain, un coup de vent entr'ouvrit la porte impétueusement, en emplissant la chambre de poussière, et Ulenspiegel et Soetkin entendirent de lointains croassements de corbeaux.

Ils sortirent ensemble et ils vinrent au bûcher.

La nuit était noire, sauf quand les nuages, chassés par l'aigre vent du Nord et courant comme des cerfs dans le ciel, laissaient brillante la face de l'astre.

Un sergent de la commune se promenait gardant le bûcher. Ulenspiegel et Soetkin entendaient, sur la terre durcie, le bruit de ses pas et la voix d'un corbeau en appelant d'autres sans doute, car de loin lui répondaient des croassements.

Ulenspiegel et Soetkin s'étant approchés du bûcher, le corbeau descendit sur les épaules de Claes, ils entendirent ses coups de bec sur le corps, et bientôt d'autres corbeaux vinrent.

Ulenspiegel voulut se lancer sur le bûcher et frapper ces corbeaux, le sergent lui dit :

– Sorcier, cherches-tu des mains de gloire ? Sache que les mains de brûlé ne rendent point invisible, mais seulement les mains de pendu comme tu le seras peut-être quelque jour.

– Messire sergent, répondit Ulenspiegel, je ne suis point sorcier, mais le fils orphelin de celui qui est attaché là, et cette femme est sa veuve. Nous ne voulons que le baiser encore et avoir un peu de ses cendres en mémoire de lui. Permettez-le-nous, messire, qui n'êtes point soudard étranger, mais bien fils de ces pays.

– Qu'il en soit fait comme tu le veux, répondit le sergent.

L'orphelin et la veuve, marchant sur le bois brûlé, vinrent au corps, tous deux baisèrent le visage de Claes avec larmes.

Ulenspiegel prit à la place du cœur, là où la flamme avait creusé un grand trou, un peu des cendres du mort. Puis, s'agenouillant, Soetkin et lui prièrent. Quand l'aube parut blêmissante au ciel, ils étaient encore là tous deux, mais le sergent les chassa de peur d'être puni à cause de son bon vouloir.

En rentrant, Soetkin prit un morceau de soie rouge et un morceau de soie noire ; elle en fit un sachet puis elle y mit les

cendres ; et au sachet, elle mit deux rubans, afin qu'Ulenspiegel le pût toujours porter au cou. En lui mettant le sachet, elle lui dit :

– Que ces cendres qui sont le cœur de mon homme, ce rouge qui est son sang, ce noir qui est notre deuil, soient toujours sur ta poitrine, comme le feu de vengeance contre les bourreaux.

– Je le veux, dit Ulenspiegel.

Et la veuve embrassa l'orphelin, et le soleil se leva.

LXXVI

Le lendemain, les sergents et les crieurs de la commune vinrent au logis de Claes afin d'en mettre tous les meubles dans la rue et de procéder à la vente de justice. Soetkin voyait de chez Katheline descendre le berceau de fer et de cuivre qui, de père en fils, avait toujours été dans la maison de Claes, où le pauvre mort était né, où était né aussi Ulenspiegel. Puis ils descendirent le lit où Soetkin avait conçu son enfant et où elle avait passé de si douces nuits sur l'épaule de son homme. Puis vint aussi la huche où elle serrait le pain, le bahut où étaient les viandes au temps de fortune, des poêles, chaudrons et coquasses, non plus reluisants comme au bon temps de bonheur, mais souillés de la poussière de l'abandon. Et ils lui rappelèrent les festins familiers alors que les voisins venaient alléchés à l'odeur. Puis vinrent une tonne et un tonnelet de *simpel* et *dobbel kuyt* et dans un panier des flacons de vin dont il y avait au moins trente ; et tout fut mis sur la rue, jusques au dernier clou que la pauvre veuve entendit arracher avec grand fracas des murs. Assise, elle regardait, sans crier ni se plaindre et toute navrée enlever ces humbles richesses. Le crieur ayant allumé une chandelle, les meubles furent vendus à l'encan. La chandelle était près de sa fin que le doyen des poissonniers avait tout acheté à vil prix pour le revendre ; et il semblait se réjouir comme une belette suçant la cervelle d'une poule.

Ulenspiegel disait en son cœur : « Tu ne riras pas longtemps, meurtrier »

La vente finit cependant, et les sergents qui fouillaient tout ne trouvaient point les carolus. Le poissonnier s'exclamait :

– Vous cherchez mal : je sais que Claes en avait sept cents il y a six mois.

Ulenspiegel disait en son cœur : « Tu n'hériteras point, meurtrier ».

Soudain, Soetkin se tournant vers lui :

– Le dénonciateur ! dit-elle en lui montrant le poissonnier.

– Je le sais, dit-il.

– Veux-tu, dit-elle, qu'il hérite du sang du père ?

– Je souffrirai plutôt tout un jour sur le banc de torture, répondit Ulenspiegel.

Soetkin dit :

– Moi aussi, mais ne me dénonce point par pitié, quelle que soit la douleur que tu me voies endurer.

– Hélas ! tu es femme, dit Ulenspiegel.

– Pauvret, dit-elle, je te mis au monde et sais souffrir. Mais toi, si je te voyais... Puis blêmissant :

– Je prierai madame la Vierge qui a vu son fils en croix.

Et elle pleurait caressant Ulenspiegel.

Et ainsi fut fait entre eux un pacte de haine et force.

LXXVII

Le poissonnier ne dut payer que la moitié du prix d'achat, l'autre moitié devant servir à lui payer sa dénonciation jusqu'à ce que l'on retrouvât les sept cents carolus qui l'avaient poussé à vilenie.

Soetkin passait les nuits à pleurer et le jour à faire œuvre de ménagère. Souvent Ulenspiegel l'entendait parlant toute seule et disant :

– S'il hérite, je me ferai mourir.

Comprenant qu'elle le ferait comme elle le disait, Nele et lui firent de leur mieux pour engager Soetkin à se retirer en Walcheren, où elle avait des parents. Soetkin ne le voulut point, disant qu'elle n'avait pas besoin de s'éloigner des vers qui bientôt mangeraient ses os de veuve.

Dans l'entretemps, le poissonnier était allé derechef chez le bailli et lui avait dit que le défunt avait hérité depuis quelques mois seulement de sept cents carolus, qu'il était homme chichard et vivant de peu, et n'avait donc pas dépensé cette grosse somme, cachée sans doute en quelque coin.

Le bailli lui demanda quel mal lui avaient fait Ulenspiegel et Soetkin pour qu'ayant pris à l'un son père, à l'autre son homme, il s'ingéniât encore à les poursuivre cruellement ?

Le poissonnier répondit qu'étant haut bourgeois de Damme, il voulait faire respecter les lois de l'empire et mériter ainsi la clémence de Sa Majesté.

Ce qu'ayant dit, il laissa entre les mains du bailli une accusation écrite et produisit des témoins qui, parlant en toute vérité, certifièrent malgré eux que le poissonnier ne mentait point.

Messieurs de la Chambre échevinale, ayant ouï les témoignages, déclarèrent suffisants à torture les indices de culpabilité. En conséquence, ils envoyèrent fouiller derechef la maison par des sergents qui avaient tout pouvoir de mener la mère et le fils en la prison de la ville, où ils seraient détenus, jusqu'à ce que vint de Bruges le bourreau, qu'on y allait mander incontinent.

Quand Ulenspiegel et Soetkin passèrent dans la rue, les mains liées sur le dos, le poissonnier était sur le seuil de sa maison les regardant.

Et les bourgeois et bourgeoises de Damme étaient aussi sur le seuil de leurs maisons. Mathyssen, proche voisin du poissonnier, entendit Ulenspiegel dire au dénonciateur :

– Dieu te maudira, bourreau des veuves.

Et Soetkin lui disant :

– Tu mourras de malemort, persécuteur des orphelins.

Ceux de Damme ayant appris que c'était sur une seconde dénonciation de Grypstuiver qu'on menait en prison la veuve et l'orphelin, huèrent le poissonnier et le soir jetèrent des pierres dans ses vitres. Et sa porte fut couverte d'ordures.

Et il n'osa plus sortir de chez lui.

LXXVIII

Vers les dix heures de l'avant-midi, Ulenspiegel et Soetkin furent menés dans la grange de torture.

Là se tenaient le bailli, le greffier et les échevins, le bourreau de Bruges, son valet et un chirurgien-barbier.

Le bailli demanda à Soetkin si elle ne détenait aucun bien appartenant à l'empereur ? Elle répondit que, n'ayant rien, elle ne pouvait rien détenir.

– Et toi ? demanda le bailli parlant à Ulenspiegel.

– Il y a sept mois, répondit-il, nous héritâmes de sept cents carolus ; nous en mangeâmes quelques-uns. Quant aux autres je ne sais où ils sont ; je pense toutefois que le voyageur piéton qui demeura chez nous, pour notre malheur, emporta le reste car je n'ai plus rien vu depuis.

Le bailli demanda derechef si tous deux persistaient à se déclarer innocents.

Ils répondirent qu'ils ne détenaient aucun bien appartenant a l'empereur.

Le bailli dit alors gravement et tristement :

– Les charges contre vous étant grosses et l'accusation motivée, il vous faudra, si vous n'avouez, subir la question.

– Epargnez la veuve, disait Ulenspiegel. Le poissonnier a tout acheté.

– Pauvret, disait Soetkin, les hommes ne savent point comme les femmes endurer la douleur.

Voyant Ulenspiegel blême comme trépassé à cause d'elle, elle dit encore :

– J'ai haine et force.

– Epargnez la veuve, dit Ulenspiegel.

– Prenez-moi en sa place, dit Soetkin.

Le bailli demanda au bourreau s'il tenait prêts les objets qu'il fallait pour connaître la vérité.

Le bourreau répondit :

– Ils sont ici tous.

Les juges, s'étant concertés, décidèrent que, pour savoir la vérité, il fallait commencer par la femme.

– Car, dit l'un des échevins, il n'est point de fils assez cruel pour voir souffrir sa mère sans faire l'aveu du crime et la délivrer ainsi ; de même fera toute mère, fût-elle tigresse de cœur, pour son fruit.

Parlant au bourreau, le bailli dit :

– Assieds la femme sur la chaise et mets-lui les baguettes aux mains et aux pieds.

Le bourreau obéit.

– Oh ! ne faites point cela, messieurs les juges, cria Ulenspiegel. Attachez-moi à sa place, brisez les doigts de mes mains et de mes pieds, mais épargnez la veuve !

– Le poissonnier, dit Soetkin. J'ai haine et force.

Ulenspiegel parut blême, tremblant, affolé et se tut.

Les baguettes étaient de petits bâtons de buis, placés entre chaque doigt, touchant l'os et réunis à l'aide de cordelettes par un engin de si subtile invention, que le bourreau pouvait, au gré du juge, serrer ensemble tous les doigts, dénuder les os de leur chair, les broyer ou ne causer au patient qu'une petite douleur.

Il plaça les baguettes aux pieds et aux mains de Soetkin.

– Serrez, lui dit le bailli. Il le fit cruellement. Alors le bailli, s'adressant à Soetkin :

– Désigne-moi, dit-il, l'endroit où sont cachés les carolus.

– Je ne le connais pas, répondit-elle gémissante.

– Serrez plus fort, dit-il.

Ulenspiegel agitait ses bras liés derrière le dos pour se défaire de la corde et venir en aide a Soetkin.

– Ne serrez point, messieurs les juges, disait-il, ce sont des os de femme ténus et cassants. Un oiseau les briserait de son bec. Ne serrez point. Monsieur le bourreau, je ne parle point à vous, car vous devez vous montrer obéissant aux commandements de messieurs. Ne serrez point ; ayez pitié !

– Le poissonnier ! dit Soetkin.

Et Ulenspiegel se tut.

Cependant, voyant que le bourreau serrait plus fort les baguettes, il cria de nouveau :

– Pitié, messieurs ! disait-il Vous brisez à la veuve les doigts dont elle a besoin pour travailler. Las ! ses pieds ! Ne saura-t-elle plus marcher maintenant ? pitié, messieurs !

– Tu mourras de malemort, poissonnier, s'écria Soetkin.

Et ses os craquaient et le sang de ses pieds tombait en gouttelettes.

Ulenspiegel regardait tout, et, tremblant de douleur et de colère, disait :

– Os de femme, ne les brisez point, messieurs les juges.

– Le poissonnier ! gémissait Soetkin.

Et sa voix était basse et étouffée comme voix de fantôme.

Ulenspiegel trembla et cria :

– Messieurs les juges, les mains saignent et aussi les pieds. On a brisé les os à la veuve.

Le chirurgien-barbier les toucha du doigt, et Soetkin jeta un grand cri.

– Avoue pour elle, dit le bailli à Ulenspiegel.

Mais Soetkin le regarda avec des yeux pareils à ceux d'un trépassé, tout grands ouverts. Et il comprit qu'il ne pouvait parler et pleura sans rien dire.

Mais le bailli dit alors :

– Puisque cette femme est douée de fermeté d'homme, il faut éprouver son courage devant la torture de son fils.

Soetkin n'entendit point, car elle était hors de sens à cause de la grande douleur soufferte.

On la fit avec force vinaigre revenir à elle. Puis Ulenspiegel fut déshabillé et mis nu devant les yeux de la veuve. Le bourreau lui rasa les cheveux et tout le poil, afin de voir s'il n'avait pas sur lui quelque maléfice. Il aperçut alors sur son dos le pointelet noir qu'il y portait de naissance. Il y passa plusieurs fois une longue aiguille ; mais le sang étant venu, il jugea qu'il n'y avait en ce pointelet nulle sorcellerie. Sur le commandement du bailli les mains d'Ulenspiegel furent liées à deux cordes jouant sur une poulie attachée au plafond, si bien que le bourreau pouvait au gré des juges le hisser et le descendre en le secouant rudement ; ce qu'il fit bien neuf fois après lui avoir attaché à chaque jambe un poids de vingt-cinq livres.

À la neuvième secousse, la peau des poignets et des chevilles se déchira, et les os des jambes commencèrent à sortir de leurs charnières.

– Avoue, dit le bailli.

– Non, répondit Ulenspiegel.

Soetkin regardait son fils et ne trouvait point de force pour crier ni parler ; elle étendait seulement les bras en avant, agitant ses mains saignantes et montrant par ce geste qu'il fallait éloigner ce supplice.

Le bourreau fit encore monter et descendre Ulenspiegel. Et la peau des chevilles et des poignets se déchira plus fort, et les os de ses jambes sortirent davantage de leurs charnières, mais il ne cria point.

Soetkin pleurait et agitait ses mains saignantes.

– Avoue le recel, dit le bailli, et il te sera pardonné.

– Le poissonnier a besoin de pardon, répondit Ulenspiegel.

– Tu veux te gausser des juges ? dit un des échevins.

– Me gausser ? Las ! répondit Ulenspiegel, je ne fais que semblant, croyez-moi.

Soetkin vit alors le bourreau qui, sur l'ordre du bailli, attisait un brasier ardent, et un aide qui allumait deux chandelles.

Elle voulut se lever sur ses pieds meurtris, mais retomba assise, et s'exclamant :

– Ôtez ce feu ! cria-t-elle. Ah ! messieurs les juges, épargnez sa pauvre jeunesse. Ôtez le feu !

– Le poissonnier ! cria Ulenspiegel la voyant faiblir.

– Relevez Ulenspiegel à un pied de terre, dit le bailli ; placez-lui le brasier sous les pieds et une chandelle sous chaque aisselle.

Le bourreau obéit. Ce qui restait de poil sous les aisselles crépita et fuma sous la flamme.

Ulenspiegel criait, et Soetkin, pleurant, disait :

– Ôtez-le feu !

Le bailli disait !

– Avoue le recel et tu seras délivré. Avoue pour lui, femme. Et Ulenspiegel disait :

– Qui veut jeter le poissonnier dans le feu qui brûle toujours ?

Soetkin faisait signe de la tête qu'elle n'avait rien à dire. Ulenspiegel grinçait des dents, et Soetkin le regardait les yeux hagards et toute en larmes.

Cependant, lorsque le bourreau, ayant éteint les chandelles, plaça le brasier ardent sous les pieds d'Ulenspiegel, elle cria :

– Messieurs les juges, ayez pitié de lui : il ne sait ce qu'il dit.

– Pourquoi ne sait-il ce qu'il dit ? demanda le bailli cauteleusement.

– Ne l'interrogez point, messieurs les juges ; vous voyez bien qu'elle est affolée de douleur. Le poissonnier a menti, dit Ulenspiegel.

– Parleras-tu comme lui, femme ? demanda le bailli.

Soetkin fit signe de la tête que oui.

– Brûlez le poissonnier ! cria Ulenspiegel.

Soetkin se tut, levant en l'air son poing fermé comme pour maudire. Voyant toutefois flamber plus ardemment le brasier sous les pieds de son fils, elle cria :

– Monseigneur Dieu ! madame Marie qui êtes aux cieux, faites cesser ce supplice ! Ayez pitié ! Ôtez le brasier !

– Le poissonnier ! gémit encore Ulenspiegel.

Et il vomit le sang à flots par le nez et par la bouche, et, penchant la tête, resta suspendu au-dessus des charbons.

Alors Soetkin cria :

– Il est mort, mon pauvre orphelin ! Ils l’ont tué ! Ah ! lui aussi. Ôtez ce brasier, messieurs les juges ! Laissez-moi le prendre dans mes bras pour mourir aussi, moi, près de lui. Vous savez que je ne me puis enfuir sur mes pieds brisés.

– Donnez son fils à la veuve, dit le bailli.

Puis les juges délibérèrent.

Le bourreau détacha Ulenspiegel, et le mit nu et tout couvert de sang sur les genoux de Soetkin, tandis que le chirurgien lui remettait les os en leurs charnières.

Cependant Soetkin embrassait Ulenspiegel et pleurant disait :

– Fils, pauvre martyr ! Si messieurs les juges le veulent, je te guérirai, moi ; mais éveille-toi, Thyl, mon fils ! Messieurs les juges, si vous me l’avez tué, j’irai à Sa Majesté ; car vous avez agi contre tout droit et justice, et vous verrez ce que peut une pauvre femme contre les méchants. Mais, messieurs, laissez-nous libres ensemble. Nous n’avons que nous deux au monde, pauvres gens sur qui la main de Dieu tombe lourde.

Ayant délibéré, les juges rendirent la sentence suivante : « Pour ce que vous, Soetkin, femme veuve de Claes, et vous, Thyl,

fils de Claes, surnommé Ulenspiegel, ayant été accusés d'avoir frustré le bien qui, par confiscation, appartenait à Sa Royale Majesté, nonobstant tous privilèges à ce contraires, n'avez malgré torture cruelle et épreuves suffisantes, rien avoué. »

« Le tribunal, considérant le manque d'indices suffisants, et en vous, femme, le pitoyable état de vos membres, et en vous homme, la rude torture que vous avez soufferte, vous déclare libres, et vous permet de vous fixer chez celui ou celle de la ville à qui conviendra de vous loger, nonobstant votre pauvreté. »

« Ainsi fait à Damme, le vingt-troisième jour d'octobre, l'an de Notre-Seigneur 1558. »

– Grâces vous soient rendues, messieurs les juges, dit Soetkin.

– Le poissonnier ! gémissait Ulenspiegel.

Et la mère et le fils furent menés chez Katheline dans un chariot.

LXXIX

En cette année, qui fut la cinquante-huitième du siècle, Katheline entra chez Soetkin, et dit :

« Cette nuit, m'étant ointe de baume, je fus transportée sur la tour de Notre-Dame, et je vis les esprits élémentaires transmettant les prières des hommes aux anges, lesquels, s'envolant vers les hauts cieux, les portaient au trône. Et le ciel était tout parsemé d'étoiles radiantes. Soudain s'éleva d'un bûcher une forme qui me parut noire et monta se placer près de moi sur la tour. Je reconnus Claes tel qu'il était en vie, vêtu de ses habits de charbonnier. – Que fais-tu, me dit-il, sur la tour de

Notre-Dame ? – Mais toi, répondis-je, où vas-tu, volant dans les airs comme un oiseau ? – Je vais, dit-il, au jugement ; n'entends-tu point le « clairon de l'ange » ? » Je me trouvais tout près de lui et sentis que son corps d'esprit n'était pas dur comme le corps des vivants ; mais si subtil qu'en avançant contre lui, j'y entrais comme dans une vapeur chaude. À mes pieds, par tout le pays de Flandre, brillaient quelques lumières, et je me dis : « Ceux qui se lèvent tôt et travaillent tard sont les bénis de Dieu. »

« Et toujours j'entendais dans la nuit le clairon de l'ange. Et je vis alors une autre ombre qui montait, venant d'Espagne ; celle-là était vieille et décrépite, avait le menton en pantoufle et de la confiture de coing aux lèvres. Elle portait sur le dos un manteau de velours cramoisi doublé d'hermine, sur la tête une couronne impériale, dans l'une de ses mains un anchois qu'elle grignotait et dans l'autre un hanap plein de bière. »

Elle vint, par fatigue sans doute, s'asseoir sur la tour de Notre-Dame. M'agenouillant, je lui dis : « Majesté couronnée, je vous vénère, mais je ne vous connais point. D'où venez-vous et que faites-vous au monde ? – Je viens, dit-elle, de Saint-Juste en Estramadoure, et je fus l'empereur Charles-Quint. – Mais, dis-je, où allez-vous présentement par cette froide nuit, à travers ces nuages chargés de grêle ? – Je vais, dit-elle, au jugement. » Comme l'empereur voulait achever de manger son anchois, et de boire sa bière en son hanap, sonna le clairon de l'ange ; et il s'éleva dans l'air en grommelant d'être ainsi interrompu dans son repas. Je suivis Sa Sainte Majesté. Elle allait par les espaces hoquetant de fatigue, soufflant d'asthme, et vomissant parfois, car la mort l'avait frappée en état d'indigestion. Nous montâmes sans cesse, comme des flèches chassées par un arc de cornouiller. Les étoiles glissaient à côté de nous, traçant des raies de feu dans le ciel ; nous les voyions s'y détacher et tomber. Le clairon de l'ange sonnait. Quel bruit éclatant et puissant ! À chaque fanfare frappant les vapeurs de l'air, celles-ci s'ouvraient, comme si de près quelque ouragan eût soufflé sur elles. Et ainsi la voie nous était tracée. Ayant été enlevés pendant mille lieues et davantage, nous vîmes Christ en sa gloire, assis sur un trône d'étoiles, et à sa

droite était l'ange qui écrit les actions des hommes sur un registre d'airain, et à sa gauche Marie sa mère, l'implorant sans cesse pour les pécheurs. »

« Claes et l'empereur s'agenouillèrent devant le trône. »

« L'ange lui jeta de la tête la couronne :

– Il n'est qu'un empereur céans, dit-il, c'est Christ. »

« Sa Sainte Majesté parut fâchée ; toutefois, parlant humblement :

– Ne pourrais-je, dit-elle, garder cet anchois et ce hanap de bière, car ce long voyage me donna faim ? »

« – Comme tu l'eus toute ta vie, repartit l'ange ; mais mange et bois toutefois. »

« L'empereur vida le hanap de bière et grignota l'anchois. »

« Christ alors parlant dit :

« – Te présentes-tu au jugement l'âme nette ?

« – Je l'espère, mon doux Seigneur, car je me confessai, répondit l'empereur Charles.

« – Et toi, Claes ? dit Christ ; car tu ne trembles point comme cet empereur.

« – Mon Seigneur Jésus, répondit Claes, il n'est point d'âme qui soit nette, je n'ai donc nulle peur de vous qui êtes le souverain bien et la souveraine justice, mais je crains toutefois pour mes péchés qui furent nombreux.

« – Parle, charogne, dit l'ange en s'adressant à l'empereur.

« – Moi, Seigneur, répondit Charles d'une voix embarrassée, étant oint du doigt de vos prêtres, je fus sacré roi de Castille, empereur d'Allemagne et roi des Romains. J'eus sans cesse à cœur la conservation du pouvoir qui vient de vous et pour ce, j'agis par la corde, par le fer, la fosse et le feu contre tous les réformés.

« Mais l'ange :

« – Menteur gastralgique, dit-il, tu veux nous tromper. Tu toléras en Allemagne les réformés, car tu avais peur d'eux, et les fis décapiter, brûler, pendre ou enterrer vifs aux Pays-Bas, où tu ne craignais rien que de n'hériter point assez de ces abeilles laborieuses riches de tant de miel. Cent mille âmes périrent de ton fait, non que tu aimasses Christ, mon Seigneur, mais parce que tu fus despote, tyran, rongeur de pays, n'aimant que toi-même, et après toi, les viandes, poissons, vins et bières, car tu fus goulu comme un chien et buveur comme une éponge.

« – Et toi, Claes, parle, dit Christ.

« Mais l'ange se levant :

« – Celui-ci n'a rien à dire. Il fut bon, laborieux, comme le pauvre peuple de Flandre, travaillant volontiers et volontiers riant, tenant la foi qu'il devait à ses princes et croyant que ses princes tiendraient la foi qu'ils lui devaient. Il avait de l'argent, il fut accusé, et comme il avait hébergé un réformé, il fut brûlé vif.

« – Ah ! dit Marie, pauvre martyr, mais il est au ciel des sources fraîches, des fontaines de lait et de vin exquis qui te rafraîchiront, et je t'y mènerai moi-même, charbonnier.

« Le clairon de l'ange sonna encore et je vis s'élever, du fond des abîmes, un homme nu et beau, couronné de fer. Et sur le

cercle de la couronne étaient écrits ces mots : « Triste jusqu'au jour de la justice. »

« Il s'approcha du trône et dit à Christ :

« – Je suis ton esclave jusqu'à ce que je sois ton maître.

« – Satan, dit Marie, un jour viendra où il n'y aura plus d'esclaves ni de maîtres, et où Christ qui est amour, Satan qui est orgueil, voudront dire : Force et science.

« – Femme, tu es bonne et belle, dit Satan.

« Puis parlant à Christ, et montrant l'empereur :

« – Que faut-il faire de ceci ? dit-il.

« Christ répondit :

« – Tu mettras le vermisseau couronné dans une salle où tu rassembleras tous les instruments de torture en usage sous son règne. Chaque fois qu'un malheureux innocent endurera le supplice de l'eau, qui gonfle les hommes comme des vessies, celui des chandelles, qui leur brûle la plante des pieds et les aisselles, l'estrapade, qui brise les membres ; la traction à quatre galères ; chaque fois qu'une âme libre exhalera sur le bûcher son dernier souffle, il faut qu'il endure tour à tour ces morts, ces tortures, afin qu'il apprenne ce que peut faire de mal un homme injuste commandant à des millions d'autres : qu'il pourrisse dans les prisons, meure sur les échafauds, gémisse en exil, loin de la patrie ; qu'il soit honni, vilipendé, fouetté ; qu'il soit riche et que le fisc le ronge ; que la délation l'accuse, que la confiscation le ruine. Tu en feras un âne, afin qu'il soit doux, maltraité et mal nourri ; un pauvre, pour qu'il demande l'aumône et soit reçu avec des injures ; un ouvrier, afin qu'il travaille trop et ne mange pas assez ; puis, quand il aura bien souffert dans son corps et dans son âme d'homme, tu en feras un chien, afin qu'il soit bon et

reçoive les coups, un esclave aux Indes, afin qu'on le vende aux enchères ; un soldat, afin qu'il se batte pour un autre et se fasse tuer sans savoir pourquoi. Et quand, au bout de trois cents ans, il aura ainsi épuisé toutes les souffrances, toutes les misères, tu en feras un homme libre, et si en cet état il est bon comme fut Claes, tu donneras à son corps, dans un coin de terre ombreux à midi, visité du soleil le matin, sous un bel arbre, couvert d'un frais gazon, le repos éternel. Et ses amis viendront sur sa tombe verser leurs larmes amères et semer les violettes, fleurs du souvenir.

« – Grâce, mon fils, dit Marie, il ne sut ce qu'il faisait, car puissance fait le cœur dur.

« – Il n'est point de grâce, dit Christ.

« – Ah ! dit la Sainte Majesté, si j'avais seulement un verre de vin d'Andalousie !

« – Viens, dit Satan ; il est passé le temps du vin, des viandes et des volailles.

« Et il emporta au plus profond des enfers l'âme du pauvre empereur, qui grignotait encore son morceau d'anchois.

« Satan le laissa faire par pitié. Puis je vis madame la Vierge qui mena Claes au plus haut du ciel, là où il n'y avait que des étoiles serrées par grappes à la voûte. Et là, des anges le lavèrent et il devint beau et jeune. Puis ils lui donnèrent à manger de la *rystpap* dans des cuillers d'argent. Et le ciel se ferma. »

– Il est en gloire, dit la veuve.

– Les cendres battent sur mon cœur, dit Ulenspiegel.

LXXX

Pendant les vingt-trois jours suivants, Katheline devint blanche, maigre et sécha comme si elle fût dévorée d'un feu intérieur plus rongeant que celui de la folie.

Elle ne disait plus : « Le feu ! Creusez un trou ; l'âme veut sortir » ; mais ravie en extase toujours et parlant à Nele :

– Epouse je suis ; épouse tu dois être. Beau ; grands cheveux ; chaud amour ; froids genoux et bras froids !

Et Soetkin la regardait tristement, croyant à une folie nouvelle.

Katheline poursuivant son propos :

– Trois fois trois font neuf, chiffre sacré. Celui qui a dans la nuit des yeux brillants comme yeux de chat voit seul le mystère.

Un soir Soetkin l'entendant fit un geste de doute. Mais Katheline :

– Quatre et trois, dit-elle, malheur sous Saturne ; sous Vénus, nombre de mariage. Bras froids ! Froids genoux ! Cœur de feu !

Soetkin repartit :

– Il ne faut point parler des méchantes idoles païennes.

Ce qu'entendant Katheline, elle fit le signe de la croix et dit :

– Béni soit le cavalier gris. Faut à Nele, mari, beau mari portant l'épée, noir mari à la face brillante.

– Oui, disait Ulenspiegel, fricassée de maris dont je ferai la sauce avec mon couteau.

Nele regarda son ami avec des yeux de plaisir tout humides de le voir si jaloux :

– Je n’en veux point, dit-elle.

Katheline répondit :

– Quand viendra celui qui est vêtu de gris, toujours botté et éperonné d’autre sorte.

Soetkin disait :

– Priez Dieu pour l’affolée.

– Ulenspiegel, dit Katheline, va nous quérir quatre litres de *dobbel-kuyt* pendant que je vais préparer les *heete-koeken* ; ce sont des crêpes au pays de France.

Soetkin demanda pourquoi elle fêtait le samedi comme les juifs.

Katheline répondit :

– Parce que la pâte est prête.

Ulenspiegel se tenait debout ayant à la main le grand pot d’étain d’Angleterre qui contenait juste la mesure.

– Mère, que faut-il faire ? demanda-t-il.

– Va, dit Katheline.

Soetkin ne voulait plus répondre, n'étant point maîtresse dans la maison ; elle dit à Ulenspiegel :

– Va, mon fils.

Ulenspiegel courut jusqu'au *Scaeck*, d'où il rapporta les quatre litres de *dobbel-kuyt*.

Bientôt le parfum des *heete-koeken* se répandit dans la cuisine, et tous eurent faim, même la dolente affligée.

Ulenspiegel mangea bien. Katheline lui avait donné un grand hanap en disant qu'étant le seul mâle, chef de maison, il devait boire plus que les autres et chanter après.

Et ce disant, elle avait l'air malicieux, mais Ulenspiegel but et ne chanta point ; Nele pleurait en regardant Soetkin blême et toute sur elle-même affaissée ; Katheline seule était joyeuse.

Après le repas, Soetkin et Ulenspiegel montèrent au grenier pour s'aller coucher ; Katheline et Nele restèrent dans la cuisine où leurs lits étaient dressés.

Vers deux heures du matin, Ulenspiegel s'était depuis longtemps endormi à cause de la pesanteur de la boisson ; Soetkin, les yeux ouverts, comme chaque nuit, priait Madame la Vierge de lui donner le sommeil, mais Madame ne l'écoutait point. Soudain elle entendit le cri d'une orfraie et de la cuisine un semblable cri répondant ; puis, de loin, dans la campagne, d'autres cris retentirent et toujours il lui paraissait qu'on y répondait de la cuisine.

Pensant que c'étaient des oiseaux de nuit, elle n'y fit nulle attention. Elle entendit des hennissements de chevaux et le bruit de sabots ferrés frappant la chaussée ; elle ouvrit la fenêtre du grenier et vit en effet deux chevaux sellés, piaffant et broutant l'herbe de l'accotement. Elle entendit alors une voix de femme

criant, une voix d'homme menaçant, des coups frappés, de nouveaux cris, une porte se fermant avec fracas et un pas angoisseux montant les marches de l'escalier.

Ulenspiegel ronflait et n'entendait rien ; la porte du grenier s'ouvrit ; Nele entra presque nue, hors d'haleine, pleurant à sanglots, mit en hâte, contre la porte, une table, des chaises un vieux réchaud, tout ce qu'elle put trouver de meubles. Les dernières étoiles étaient près de s'éteindre, les coqs chantaient.

Ulenspiegel, au bruit qu'avait fait Nele, s'était retourné dans le lit, mais continuait de dormir.

Nele alors se jetant au cou de Soetkin :

– Soetkin, dit-elle, j'ai peur, allume la chandelle.

Soetkin le fit ; et toujours gémissait Nele.

La chandelle étant allumée, Soetkin, regardant Nele, vit la chemise de la fillette déchirée à l'épaule et sur le front, la joue et le cou, des traces saignantes, comme en laissent les coups d'ongle.

– Nele, dit Soetkin l'embrassant, d'où viens-tu ainsi blessée ?

La fillette, tremblant et gémissant toujours, disait :

– Ne nous fais point brûler, Soetkin.

Cependant, Ulenspiegel s'éveillait et clignait de l'œil à la clarté de la chandelle. Soetkin disait :

– Qui est en bas ? Nele répondait :

– Tais-toi, c'est le mari qu'elle me veut donner.

Soetkin et Nele entendirent tout à coup crier Katheline, et les jambes leur faillirent à toutes deux. « Il la bat, il la bat à cause de moi ! » disait Nele.

– Qui est dans la maison ? cria Ulenspiegel sautant du lit. Puis, s'essuyant les yeux, il vaqua par la chambre jusqu'à ce qu'il eût mis la main sur un lourd tisonnier gisant dans un coin.

– Personne, disait Nele, personne ; n'y va pas, Ulenspiegel !

Mais lui, n'écoutant rien, courut à la porte, jetant de côté chaises, tables et réchaud. Katheline ne cessait de crier en bas ; Nele et Soetkin tenaient Ulenspiegel sur le palier, l'une à bras-le-corps, l'autre aux jambes, disant :

– N'y va pas, Ulenspiegel, ce sont des diables.

– Oui, répondait-il, diable mari de Nele, je vais maritalement l'accoupler à mon tisonnier. Fiançailles de fer et de viande ! Laissez-moi descendre.

Elles ne le lâchaient point toutefois, car elles étaient fortes de ce qu'elles se tenaient à la rampe. Lui les entraînait sur les marches de l'escalier, et elles avaient peur se rapprochant ainsi des diables. Mais elles ne purent rien contre lui. Descendant par sauts et par bonds comme un boulet de neige du haut d'une montagne, il entra dans la cuisine, vit Katheline défaite et blême à la lueur de l'aube, et l'ouït disant : « Hanske, pourquoi me laisses-tu seule ? Ce n'est point de ma faute si Nele est méchante. »

Ulenspiegel, sans l'écouter, ouvrit la porte de l'étable. N'y trouvant personne, il s'élança dans le clos et de là sur la chaussée ; il vit de loin deux chevaux courant et se perdant en la brume. Il courut pour les atteindre, mais ne le put, car ils allaient comme l'autan balayant les feuilles sèches.

Marri de colère et de désespérance, il rentra disant entre ses dents : « Ils ont abusé d'elle ; ils ont abusé d'elle ! » Et il regardait, les yeux brûlant d'une méchante flamme, Nele qui, toute frémissante, se tenant devant la veuve et Katheline, disait :

– Non, Thyl, mon aimé, non.

Ce disant, elle le regardait dans les yeux, si tristement et franchement, qu'Ulenspiegel vit bien qu'elle disait vrai. Puis l'interrogeant :

– D'où venaient ces cris ? dit-il, où allaient ces hommes ? Pourquoi ta chemise est-elle déchirée à l'épaule et au dos ? Pourquoi portes-tu au front et à la joue des traces d'ongles ?

– Ecoute, dit-elle, mais ne nous fais point brûler, Ulenspiegel. Katheline, que Dieu sauve de l'enfer ! a, depuis vingt-trois jours, pour ami un diable vêtu de noir, botté et éperonné. Il a la face brillante du feu que l'on voit en été sur les vagues de la mer quand il fait chaud.

– Pourquoi es-tu parti, Hanske, mon mignon ? disait Katheline. Nele est méchante.

Mais Nele poursuivant son propos, disait :

– Il crie comme une orfraie pour annoncer sa présence. Ma mère le voit dans la cuisine tous les samedis. Elle dit que ses baisers sont froids et que son corps est comme neige. Il la bat quand elle ne fait point tout ce qu'il veut. Il lui apporta une fois quelques florins, mais il lui en prit toutes les autres.

Durant ce récit, Soetkin, joignant les mains, priait pour Katheline. Katheline joyeuse disait :

– À moi n'est plus mon corps, à moi n'est plus mon esprit, mais à lui. Hanske, mon mignon, mène-moi encore au sabbat. Il n'y a que Nele qui ne veuille jamais venir ; Nele est méchante.

– À l'aube, il s'en allait, continuait la fillette ; le lendemain, ma mère me racontait cent choses bien étranges... Mais il ne faut pas me regarder avec de si méchants yeux, Ulenspiegel. Hier, elle me dit qu'un beau seigneur, vêtu de gris et nommé Hilbert, voulait m'avoir en mariage et viendrait céans pour se montrer à moi. Je répondis que je ne voulais point de mari, ni laid ni beau. Par autorité maternelle, elle me força de demeurer levée à les attendre, car elle ne perd point du tout le sens quand il s'agit de ses amours. Nous étions à demi déshabillées, prêtes à nous coucher ; je dormais sur la chaise qui est là. Quand ils entrèrent, je ne m'éveillai point. Soudain je sentis quelqu'un m'embrassant et me baisant sur le cou. Et à la lueur de la lune brillante, je vis une face claire comme sont les crêtes des vagues de la mer en juillet, quand il va tonner, et j'entendis qu'on me disait à voix basse : « Je suis Hilbert, ton mari ; sois mienne, je te ferai riche ». Le visage de celui qui parlait avait une odeur de poisson. Je le repoussai ; il me voulut prendre par violence, mais j'avais la force de dix hommes comme lui. Toutefois, il me déchira ma chemise, me blessa au visage et disait toujours : « Sois mienne, je te ferai riche. – Oui, disais-je, comme ma mère, à qui tu prendras son dernier liard ». Alors il redoublait de violence, mais ne pouvait rien contre moi. Puis, comme il était plus laid qu'un trépassé, je lui donnai de mes ongles dans les yeux si fort qu'il cria de douleur et que je pus m'échapper et venir ici près de Soetkin.

Katheline disait toujours :

– Nele est méchante. Pourquoi es-tu parti si vite, Hanske mon mignon ?

– Où étais-tu, mauvaise mère, disait Soetkin, pendant qu'on voulait prendre l'honneur à ton enfant ?

– Nele est méchante, disait Katheline. J'étais près de mon seigneur noir, quand le diable gris vint à nous, le visage sanglant et dit : « Viens-t'en, garçon : la maison est mauvaise ; les hommes y veulent frapper à mort, et les femmes ont des couteaux au bout des doigts. » Puis ils coururent à leurs chevaux et disparurent dans le brouillard. Nele est méchante.

LXXXI

Le lendemain, tandis qu'ils prenaient le lait chaud Soetkin dit à Katheline :

– Tu vois que la douleur me chasse déjà de ce monde m'en veux-tu faire fuir par tes damnées sorcelleries ?

Mais Katheline disait toujours :

– Nele est méchante. Reviens, Hanske, mon mignon.

Le mercredi suivant, les diables revinrent à deux. Nele, depuis le samedi, couchait chez la veuve Van den Houte disant qu'elle ne pouvait rester chez Katheline à cause de la présence d'Ulenspiegel, jeune gars.

Katheline reçut son seigneur noir et l'ami de ce seigneur dans le *keet*, qui est la buanderie et le four à pain attenant au logis principal. Et ils y menèrent noces et festins de vin vieux et de langue de bœuf fumée, qui étaient toujours là les attendant. Le diable noir dit à Katheline :

– Nous avons, pour un grand œuvre à faire, besoin d'une grosse somme d'argent ; donne-nous ce que tu peux.

Katheline ne leur voulut bailler qu'un florin, ils la menacèrent de la tuer. Mais ils la laissèrent quitte pour deux carolus d'or et sept deniers.

– Ne venez plus le samedi, leur dit-elle, Ulenspiegel connaît ce jour et vous attendra en armes pour vous frapper de mort, et je mourrais après vous.

– Nous viendrons le mardi suivant, dirent-ils. Ce jour-là, Ulenspiegel et Nele dormaient sans craindre les diables, car ils croyaient qu'ils ne venaient que le samedi.

Katheline se leva et alla voir dans le *keet* si ses amis étaient venus.

Elle était bien impatiente, car depuis qu'elle avait revu Hanske, sa souffrance de folie avait grandement diminué, car c'était folie amoureuse, disait-on.

Ne les voyant pas, elle fut navrée ; quand elle entendit du côté de Sluys, dans la campagne, crier l'orfraie, elle marcha vers le cri. Cheminant dans la prairie au bas d'une digue de fascines et de gazon, elle entendit de l'autre côté de la digue les deux diables causant ensemble. L'un disait :

– J'en aurai la moitié.

L'autre répondait :

– Tu n'en auras rien, ce qui est à Katheline est à moi.

Puis ils blasphémèrent, se disputant à eux deux à qui aurait seul le bien et les amours de Katheline et de Nele tout ensemble. Transie de peur, n'osant parler ni bouger, Katheline les entendit bientôt s'entre-battre, puis l'un d'eux disant :

– Ce fer est froid. Puis un râle et la chute d'un corps lourd.

Peureuse elle marcha jusqu'à sa chaumine. À deux heures de la nuit elle entendit de nouveau, mais dans son clos, le cri de l'orfraie. Elle alla pour ouvrir et vit devant la porte son diable ami seul. Elle lui demanda :

– Qu'as-tu fait de l'autre ?

– Il ne viendra plus, répondit-il.

Puis l'embrassant, il la caressa. Et il lui parut plus froid que de coutume. Et l'esprit de Katheline était bien éveillé. Quand il s'en fut, il lui demanda vingt florins, tout ce qu'elle avait : elle lui en donna dix-sept.

Le lendemain, curieuse, elle alla le long de la digue ; mais elle ne vit rien, sinon à une place grande comme un cercueil d'homme, du sang sur le gazon plus mou sous le pied. Mais le soir, la pluie lava le sang.

Le mercredi suivant, elle entendit encore dans son clos le cri de l'orfraie.

LXXXII

Chaque fois qu'il en avait besoin pour payer chez Katheline leur dépense commune, Ulenspiegel allait la nuit lever la pierre du trou creusé près du puits et prenait un carolus.

Un soir, les trois femmes étaient à filer ; Ulenspiegel sculptait au couteau une boîte que lui avait recommandée le bailli et dans laquelle il gravait habilement une belle chasse, avec une meute de chiens de Hainaut, de molosses de Candie, qui sont bêtes très féroces, de chiens de Brabant marchant par paires et nommés les

mangeurs d'oreilles, et d'autres chiens tors, retors, mopses, trapus et lévriers.

Katheline étant présente, Nele demanda à Soetkin si elle avait bien caché son trésor. La veuve lui répondit sans méfiance qu'il ne pouvait être mieux qu'à côté du mur du puits.

Vers la minuit qui était de jeudi, Soetkin fut éveillée par Bibulus Schnouffius, qui aboya très aigrement, mais non longtemps. Jugeant que c'était quelque fausse alerte, elle se rendormit.

Le vendredi matin, au petit jour, Soetkin et Ulenspiegel, s'étant levés, ne virent point, comme de coutume, Katheline dans la cuisine, ni le feu allumé, ni le lait bouillant sur le feu. Ils en furent ébahis et regardèrent si de hasard elle ne serait point dans le clos. Ils l'y virent, nonobstant qu'il bruinât, échevelée, en son linge, mouillée et transie, mais n'osant entrer.

Ulenspiegel allant à elle, lui dit :

– Que fais-tu là, presque nue, quand il pleut ?

– Ah ! dit-elle, oui, oui, grand prodige !

Et elle montra le chien égorgé et tout roide.

Ulenspiegel songea aussitôt au trésor ; il y courut. Le trou en était vide et la terre au loin semée.

Sautant sur Katheline et la frappant

– Où sont les carolus ? dit-il.

– Oui ! oui, grand prodige ! répondait Katheline.

Nele défendant sa mère, criait :

– Grâce et pitié, Ulenspiegel.

Il cessa de frapper. Soetkin se montra alors et demanda ce qu'il y avait.

Ulenspiegel lui montra le chien égorgé et le trou vide.

Soetkin blêmit et dit :

– Vous me frappez durement, Seigneur Dieu. Mes pauvres pieds !

Et elle disait cela à cause de la douleur qu'elle y avait et de la torture inutilement soufferte pour les carolus d'or. Nele, voyant Soetkin si douce, se désespérait et pleurait, Katheline agitant un morceau de parchemin, disait :

– Oui, grand prodige. Cette nuit, il est venu, bon et beau. Il n'avait plus sur son visage ce blême éclat qui me causait tant de peur. Il me parlait avec une grande tendresse. J'étais ravie, mon cœur se fondait. Il me dit : « Je suis riche maintenant et t'apporterai mille florins d'or, bientôt. – Oui, dis-je J'en suis aise pour toi plus que pour moi, Hanske, mon mignon. – Mais n'as-tu point céans, demanda-t-il, quelque autre personne que tu aimes et que je puisse enrichir ? – Non, répondis-je, ceux qui sont ici n'ont nul besoin de toi. – Tu es fière dit-il ; Soetkin et Ulenspiegel sont donc riches ? – Ils vivent sans le secours du prochain, répondis-je. – Malgré la confiscation ? dit-il. – Ce à quoi je répondis que vous aviez plutôt souffert la torture que de laisser prendre votre bien. – Je ne l'ignorais point, dit-il. » Et il commença, ricanant coîment et bassement à se gausser du bailli et des échevins, pour ce qu'ils n'avaient rien su vous faire avouer. Je riais alors pareillement. « Ils n'eussent point été si niais, dit-il, que de cacher leur trésor en leur maison. » Je riais. « Ni dans la cave céans. » – Nenni, disais-je. – « Ni dans le clos ? » Je ne

répondis point. « Ah ! dit-il, ce serait grande imprudence. » – Petite, disais-je, car l'eau ni son mur ne parleront. Et lui de continuer de rire.

Cette nuit, il partit plus tôt que de coutume, après m'avoir donné une poudre avec laquelle, disait-il, j'irais au plus beau des sabbats. Je le reconduisis, en mon linge, jusqu'à la porte du clos, et j'étais tout ensommeillée. J'allai, comme il l'avait dit, au sabbat, et n'en revins qu'à l'aube, où je me trouvai ici, et vis le chien égorgé et le trou vide. C'est là un coup bien pesant pour moi, qui l'aimai si tendrement et lui donnai mon âme. Mais vous aurez tout ce que j'ai, et je ferai œuvre de mes pieds et de mes mains pour vous faire vivre.

– Je suis le blé sous la meule ; Dieu et un diable larron me frappent à la fois, dit Soetkin.

– Larron, n'en parlez point ainsi, repartit Katheline ; il est diable, diable. Et pour preuve, je vais vous montrer le parchemin qu'il laissa dans la cour ; il y est écrit : « N'oublie jamais de me servir. Dans trois fois deux semaines et cinq jours, je te rendrai le double du trésor. N'aie nul doute, sinon tu mourras. » Et il tiendra parole, j'en suis sûre.

– Pauvre affolée ! dit Soetkin.

Et ce fut son dernier reproche.

LXXXIII

Les deux semaines ayant passé trois fois et les cinq jours pareillement, le diable ami ne revint point. Toutefois Katheline vivait sans désespérance.

Soetkin, ne travaillant plus, se tenait sans cesse devant le feu, toussant et courbée. Nele lui donnait les meilleures herbes et les plus embaumées ; mais nul remède ne pouvait sur elle. Ulenspiegel ne sortait point de la chaumine, craignant que Soetkin ne mourût quand il serait dehors.

Il advint ensuite que la veuve ne put plus manger ni boire sans vomir. Le chirurgien-barbier vint qui lui ôta du sang ; le sang étant ôté, elle fut si faible qu'elle ne put quitter son banc. Enfin, desséchée de douleur, elle dit un soir :

– Claes, mon homme ! Thyl, mon fils ! merci, Dieu qui me prends !

Et, soupirant, elle mourut.

Katheline n'osant la veiller, Ulenspiegel et Nele le firent ensemble et toute la nuit ils prièrent pour la morte.

À l'aube entra par la fenêtre ouverte une hirondelle.

Nele dit :

– L'oiseau des âmes, c'est bon présage : Soetkin est au ciel.

L'hirondelle fit trois fois le tour de la chambre et partit jetant un cri.

Puis il entra une seconde hirondelle plus grande et noire que la première. Elle tourna autour d'Ulenspiegel, et il dit :

– Père et mère, les cendres battent sur ma poitrine, je ferai ce que vous demandez.

Et la seconde s'en fut criant comme la première. Le jour parut plus clair. Ulenspiegel vit des milliers d'hirondelles rasant les prairies, et le soleil se leva.

Et Soetkin fut enterrée au champ des pauvres.

LXXXIV

Depuis la mort de Soetkin, Ulenspiegel, rêveur, dolent ou fâché, errait par la cuisine, n'entendant rien, prenant en nourriture et boisson ce qu'on lui donnait, sans choisir. Et il se levait souvent la nuit.

En vain de sa douce voix Nele l'exhortait à l'espérance, vainement Katheline lui disait qu'elle savait que Soetkin était en paradis auprès de Claes, Ulenspiegel répondait à tout :

– Les cendres battent.

Et il était comme un homme affolé, et Nele pleurait le voyant ainsi.

Cependant le poissonnier demeurait en sa maison seul comme un parricide, et n'en osait sortir que le soir ; car hommes et femmes, en passant près de lui, le huaient et l'appelaient meurtrier, et les petits enfants fuyaient devant lui, car on leur avait dit qu'il était le bourreau. Il errait seul, n'osant entrer en aucun des trois cabarets de Damme ; car on l'y montrait au doigt, et, s'il y restait seulement debout une minute, les buveurs sortaient.

De là vint que les *baesen* ne le voulurent plus revoir, et, s'il se présentait, fermaient sur lui la porte. Alors le poissonnier leur faisait une humble remontrance ; ils répondaient que c'était leur droit, et non leur devoir de vendre.

De guerre lasse, le poissonnier allait boire *In ‘t Roode Valck* au Faucon Rouge, petit cabaret éloigné de la ville, sur les bords du canal de Sluys. Là on le servait ; car c’étaient des gens besogneux de qui toute monnaie était bien reçue. Mais le *baes* du *Roode Valck* ne lui parlait point ni non plus sa femme. Il y avait là deux enfants et un chien : quand le poissonnier voulait caresser les enfants, ils s’enfuyaient ; et quand il appelait le chien, celui-ci le voulait mordre.

Ulenspiegel, un soir, se mit sur le seuil de la porte, Mathyssen, le tonnelier, le voyant si rêveur, lui dit :

– Il faut travailler de tes mains et oublier ce coup de douleur.

Ulenspiegel répondit.

– Les cendres de Claes battent sur ma poitrine.

– Ah ! dit Mathyssen, il mène plus triste vie que toi, le dolent poissonnier. Nul ne lui parle et chacun le fuit, si bien qu’il est forcé d’aller chez les pauvres gueux du *Roode Valck* boire sa pinte de *bruinbier* solitairement. C’est grande punition.

– Les cendres battent ! dit encore Ulenspiegel.

Ce soir-là même, tandis que la cloche de Notre-Dame sonnait la neuvième heure, Ulenspiegel marcha vers le *Roode Valck*, et voyant que le poissonnier n’y était point, alla vaquant sous les arbres qui bordent le canal. La lune brillait claire.

Il vit venir le meurtrier.

Comme il passait devant lui, il put le voir de près, et l’entendre dire, parlant tout haut comme gens qui vivent seuls :

– Où ont-ils caché ces carolus ?

– Où le diable les a trouvés, répondit Ulenspiegel en le frappant du poing au visage.

– Las ! dit le poissonnier, je te reconnais, tu es le fils. Aie pitié, je suis vieux et sans force. Ce que je fis, ce ne fut point par haine, mais pour servir Sa Majesté. Daigne me bailler pardon. Je te rendrai les meubles achetés par moi, tu ne m'en payeras pas un patard. N'est-ce pas assez ? Je les achetai sept florins d'or. Tu auras tout et aussi un demi-florin, car je ne suis riche, il ne te le faut imaginer.

Et il voulut se mettre à genoux devant lui.

Ulenspiegel, le voyant si laid, si tremblant et si lâche, le jeta dans le canal.

Et il s'en fut.

LXXXV

Sur les bûchers fumait la graisse des victimes. Ulenspiegel, songeant à Claes et à Soetkin, pleurait solitairement.

Il alla un soir trouver Katheline pour lui demander remède et vengeance.

Elle était seule avec Nele cousant près la lampe. Au bruit qu'il fit en entrant, Katheline leva pesamment la tête comme une femme réveillée d'un lourd sommeil.

Il lui dit :

– Les cendres de Claes battent sur ma poitrine, je veux sauver la terre de Flandre. Je le demandai au grand Dieu du ciel et de la terre, mais il ne me répondit point.

Katheline dit :

– Le grand Dieu ne te pouvait entendre ; il fallait premièrement parler aux esprits du monde élémentaire, lesquels, étant des deux natures céleste et terrestre, reçoivent les plaintes des pauvres hommes, et les transmettent aux anges qui, après, les portent au trône.

– Aide-moi, dit-il, en mon dessein ; je te payerai de sang s'il le faut.

Katheline répondit :

– Je t'aiderai, si une fille qui t'aime veut te prendre avec elle au sabbat des Esprits du Printemps qui sont les Pâques de la Sève.

– Je le prendrai, dit Nele.

Katheline versa dans un hanap de cristal une grisâtre mixture dont elle donna à boire à tous les deux ; elle leur frotta de cette mixture les tempes, narines, paumes des mains et poignets leur fit manger une pincée de poudre blanche, et leur dit de s'entre-regarder, afin que leurs âmes n'en fissent qu'une.

Ulenspiegel regarda Nele, et les doux yeux de la fillette allumèrent en lui un grand feu ; puis, à cause de la mixture, il sentit comme un millier de crabes le pincer.

Alors ils se dévêtirent, et ils étaient beaux ainsi éclairés par la lampe, lui dans sa force fière, elle dans sa grâce mignonne mais ils ne pouvaient se voir, car ils étaient déjà comme ensommeillés.

Puis Katheline posa le cou de Nele sur le bras d'Ulenspiegel, et prenant sa main la mit sur le cœur de la fillette.

Et ils demeurèrent ainsi nus et couchés l'un près de l'autre.

Il semblait a tous deux que leurs corps se touchant fussent de feu doux comme soleil du mois des roses.

Ils se levèrent, ainsi qu'ils le dirent plus tard, montèrent sur l'appui de la fenêtre, de là s'élancèrent dans le vide, et sentirent l'air les porter, comme l'eau fait aux navires.

Puis ils n'aperçurent plus rien, ni de la terre où dormaient les pauvres hommes, ni du ciel où tantôt à leurs pieds roulaient les nuages. Et ils posèrent le pied sur Sirius, la froide étoile. Puis de là ils furent jetés sur le pôle.

Là ils virent, non sans crainte, un géant nu, le géant Hiver au poil fauve, assis sur des glaçons et contre un mur de glace. Dans des flaques d'eau, des ours et des phoques se mouvaient, hurlant troupeau, autour de lui. D'une voix enrouée, il appelait la grêle, la neige, les froides ondées, les grises nuées, les brouillards roux et puants, et les vents, parmi lesquels souffle le plus fort l'âpre septentrion. Et tous sévissaient à la fois en ce lieu funeste.

Souriant à ces désastres, le géant se couchait sur des fleurs par sa main fanées, sur des feuilles à son souffle séchées. Puis se penchant et grattant le sol de ses ongles, le mordant de ses dents, il y fouissait un trou pour y chercher le cœur de la terre le dévorer, et aussi mettre le noir charbon où étaient les forêts ombreuses, la paille où était le blé, le sable au lieu de la terre féconde. Mais le cœur de la terre étant de feu, il n'osait le toucher et se reculait craintif.

Il trônait en roi, vidant sa coupe d'huile, au milieu de ses ours et de ses phoques, et des squelettes de tous ceux qu'il tua sur mer, sur terre et dans les chaumines des pauvres gens. Il écoutait,

joyeux, mugir les ours, braire les phoques, cliqueter les os des squelettes d'hommes et d'animaux sous les pattes des vautours et des corbeaux y cherchant un dernier morceau de chair, et le bruit des glaçons poussés les uns contre les autres par l'eau morne.

Et la voix du géant était comme le mugissement des ouragans, le bruit des tempêtes hivernales et le vent huïant dans les cheminées.

– J'ai froid et peur, disait Ulenspiegel.

– Il ne peut rien contre les esprits, répondait Nele.

Soudain il se fit un grand mouvement parmi les phoques, qui rentrèrent en hâte dans l'eau, les ours qui, couchant l'oreille de peur, mugirent lamentablement, et les corbeaux qui, croassant d'angoisse, se perdirent dans les nuées.

Et voici que Nele et Ulenspiegel entendirent les coups sourds d'un bélier sur le mur de glace servant d'appui au géant Hiver. Et le mur se fendait et oscillait sur ses fondements.

Mais le géant Hiver n'entendait rien, et il hurlait et aboyait joyeusement, remplissait et vidait sa coupe d'huile, et il cherchait le cœur de la terre pour le glacer et n'osait le prendre.

Cependant les coups résonnaient plus fort et le mur se fendait davantage, et la pluie de glaçons volant en éclats ne cessait de tomber autour de lui.

Et les ours mugissaient sans cesse lamentablement, et les phoques se plaignaient dans les eaux mornes.

Le mur croula, il fit jour dans le ciel : un homme en descendit, nu et beau, s'appuyant d'une main sur une hache d'or. Et cet homme était Lucifer, le roi Printemps.

Quand le géant le vit, il jeta loin sa coupe d'huile, et le pria de ne le point tuer.

Et au souffle tiède de l'haleine du roi Printemps, le géant Hiver perdit toute force. Le roi prit alors des chaînes de diamants, l'en lia et l'attacha au pôle.

Puis s'arrêtant, il cria, mais tendrement et amoureusement. Et du ciel descendit une femme blonde, nue et belle. Se plaçant près du roi, elle lui dit :

– Tu es mon vainqueur, homme fort.

Il répondit :

– Si tu as faim, mange ; si tu as soif, bois ; si tu as peur, mets-toi près de moi : je suis ton mâle.

– Je n'ai, dit-elle, faim ni soif que de toi.

Le roi cria encore sept fois terriblement. Et il y eut un grand fracas de tonnerre et d'éclairs, et derrière lui se forma un dais de soleils et d'étoiles. Et ils s'assirent sur des trônes.

Alors le roi et la femme, sans que leur noble visage bougeât et sans qu'ils fissent un geste contraire à leur force et à leur calme majesté, crièrent.

Il y eut à ces cris un onduleux mouvement dans la terre, la pierre dure et les glaçons. Et Nele et Ulenspiegel entendirent un bruit pareil à celui que feraient de gigantesques oiseaux voulant casser à coups de bec l'écale d'œufs énormes.

Et dans ce grand mouvement du sol qui montait et descendait pareil aux vagues de la mer, étaient des formes comme celles de l'œuf.

Soudain de partout sortirent des arbres enchevêtrant leurs branches sèches, tandis que leurs troncs se mouvaient vacillants comme des hommes ivres. Puis ils s'écartèrent, laissant entre eux un vaste espace vide. Du sol agité sortirent les génies de la terre ; du fond de la forêt, les esprits des bois, de la mer voisine, les génies de l'eau.

Ulenspiegel et Nele virent là les nains gardiens des trésors, bossus, pattus, velus, laids et grimaçants, princes des pierres, hommes des bois vivant comme des arbres, et portant, en façon de bouche et d'estomac, un bouquet de racines au bas de la face pour sucer ainsi leur nourriture du sein de la terre, les empereurs des mines, qui ne savent point parler, n'ont ni cœur ni entrailles, et se meuvent comme des automates brillants. Là étaient des nains de chair et d'os, ayant queues de lézard, têtes de crapaud, coiffés d'une lanterne, qui sautent la nuit sur les épaules du piéton ivre ou du voyageur peureux, en descendent et, agitant leur lanterne, mènent dans les mares ou dans des trous les pauvres hères croyant que cette lanterne est la chandelle brûlant en leur logis.

Là étaient aussi les filles-fleurs, fleurs de force et de santé féminines, nues et point rougissantes, fières de leur beauté n'ayant pour tout manteau que leurs chevelures.

Leurs yeux brillaient humides comme la nacre dans l'eau, la chair de leurs corps était ferme, blanche et dorée par la lumière ; de leurs bouches rouges entr'ouvertes sortait une haleine plus embaumante que jasmin.

Ce sont elles qui errent le soir dans les parcs et jardins, ou bien au fond des bois, dans les sentiers ombreux, amoureuses et cherchant quelque âme d'homme pour en jouir. Sitôt que passent

devant elles un jeune gars et une fillette, elles essayent de tuer la fillette, mais, ne le pouvant, soufflent à la mignonne. Ce sont elles qui errent le soir dans les parcs et encore résistante, désirs d'amour afin qu'elle se livre à l'amant ; car alors la fille-fleur a la moitié des baisers.

Ulenspiegel et Nele virent aussi descendre des hauts cieux les esprits protecteurs des étoiles, les génies des vents, de la brise et de la pluie, jeunes hommes ailés qui fécondent la terre.

Puis à tous les points du ciel parurent les oiseaux des âmes, les mignonnes hirondelles. Quand elles furent venues, la lumière parut plus vive. Filles-fleurs, princes des pierres, empereurs des mines, hommes des bois, esprits de l'eau, du feu et de la terre crièrent ensemble : « Lumière ! sève ! gloire au roi Printemps ! »

Quoique le bruit de leur unanime clameur fût plus puissant que celui de la mer furieuse, de la foudre tonnant et de l'autan déchaîné, il sonna comme grave musique aux oreilles de Nele et d'Ulenspiegel, lesquels, immobiles et muets, se tenaient recroquevillés derrière le tronc rugueux d'un chêne.

Mais ils eurent plus peur encore quand les esprits, par milliers, prirent place sur des sièges qui étaient d'énormes araignées, des crapauds à trompe d'éléphant, des serpents entrelacés, des crocodiles debout sur la queue et tenant un groupe d'esprits dans la gueule, des serpents qui portaient plus de trente nains et naines assis à califourchon sur leur corps ondoyant, et bien cent mille insectes plus grands que des Goliaths, armés d'épées, de lances, de faux dentelées, de fourches à sept fourchons, de toutes autres sortes d'horribles engins meurtriers. Ils s'entre-battaient avec grand vacarme, le fort mangeant le faible, s'en engraissant et montrant ainsi que Mort est faite de Vie et que Vie est faite de Mort.

Et il sortait de toute cette foule d'esprits grouillante, serrée, confuse, un bruit pareil à celui d'un sourd tonnerre et de cent métiers de tisserands, foulons, serruriers travaillant ensemble.

Soudain parurent les esprits de la sève, courts, trapus, ayant les reins larges comme le grand tonneau d'Heidelberg, des cuisses grosses comme des muids de vin, et des muscles si étrangement forts et puissants que l'on eût dit que leurs corps fussent faits d'œufs grands et petits joints les uns aux autres et couverts d'une peau rouge, grasse, luisante comme leur barbe rare et leur rousse chevelure ; et ils portaient d'immenses hanaps remplis d'une liqueur étrange.

Quand les esprits les virent venir, il y eut parmi eux un grand trémoussement de joie ; les arbres, les plantes s'agitèrent, et la terre se crevassa pour boire.

Et les esprits de la sève versèrent le vin : tout, aussitôt, bourgeonna, verdoya, fleurit ; le gazon fut plein d'insectes susurrants et le ciel rempli d'oiseaux et de papillons ; les esprits versaient toujours, et ceux d'en bas reçurent le vin comme ils purent : les filles-fleurs, ouvrant la bouche ou sautant sur leurs roux échansons, et les baisant pour avoir davantage ; d'aucuns joignant les mains en signe de prière ; d'autres qui, béats, laissaient sur eux pleuvoir ; mais tous avides ou altérés, volant, debout, courant ou immobiles, cherchant à avoir le vin, et plus vivants à chaque goutte qu'ils en pouvaient recevoir. Et il n'y avait point là de vieillards, mais, laids ou beaux, tous étaient pleins de verte force et de vive jeunesse.

Et ils riaient, criaient, chantaient en se poursuivant sur les arbres comme des écureuils, dans l'air comme des oiseaux chaque mâle cherchant sa femelle et faisant sous le ciel de Dieu l'œuvre sainte de nature.

Et les esprits de la sève apportèrent au roi et à la reine la grande coupe pleine de leur vin. Et le roi et la reine burent et s'embrassèrent.

Puis le roi, tenant la reine enlacée, jeta sur les arbres, les fleurs et les esprits, le fond de sa coupe et s'écria :

– Gloire à la Vie ! gloire à l'Air libre ! gloire à la Force !

Et tous s'écrièrent :

– Gloire à Nature ! gloire à la Force !

Et Ulenspiegel prit Nele dans ses bras. Etant ainsi enlacés une danse commença ; danse tournoyante comme les feuilles que rassemble une trombe, où tout était en branle, arbres, plantes, insectes, papillons, ciel et terre, roi et reine, filles-fleurs, empereurs des mines, esprits des eaux, nains bossus, princes des pierres, hommes des bois, porte-lanternes, esprits protecteurs des étoiles, et les cent mille horrifiques insectes entremêlant leurs lances, leurs faux dentelées, leurs fourches à sept fourchons danse vertigineuse, roulant dans l'espace qu'elle remplissait, danse à laquelle prenaient part le soleil, la lune, les planètes les étoiles, le vent, les nuées.

Et le chêne auquel Nele et Ulenspiegel s'étaient accrochés roulait dans le tourbillon, et Ulenspiegel disait à Nele :

– Mignonne, nous allons mourir.

Un esprit les entendit et vit qu'ils étaient mortels :

– Des hommes, cria-t-il, des hommes en ce lieu !

Et il les arracha de l'arbre et les jeta dans la foule.

Et Ulenspiegel et Nele tombèrent mollement sur le dos des esprits, lesquels se les renvoyaient les uns aux autres disant :

– Salut aux hommes ! bienvenus les vers de terre ! Qui veut du garçonnet et de la fillette ? Ils nous viennent faire visite, les chétifs.

Et Ulenspiegel et Nele volaient de l'un à l'autre criant :

– Grâce !

Mais les esprits ne les entendaient point, et tous deux voltigeaient, les jambes en l'air, la tête en bas, tournoyant comme des plumes au vent d'hiver, pendant que les esprits disaient :

– Gloire aux hommelets et aux femmelettes, qu'ils dansent comme nous !

Les filles-fleurs, voulant séparer Nele d'Ulenspiegel, la frappaient et l'eussent tuée, si le roi Printemps, d'un geste arrêtant la danse, n'eût crié :

– Qu'on amène devant moi ces deux poux !

Et ils furent séparés l'un de l'autre ; et chaque fille-fleur disait en essayant d'arracher Ulenspiegel à ses rivales :

– Thyl, ne voudrais-tu mourir pour moi ?

– Je le ferai tantôt, répondit Ulenspiegel.

Et les nains esprits des bois qui portaient Nele disaient :

– Que n'es-tu âme comme nous, que nous te puissions prendre !

Nele répondait :

– Ayez patience.

Ils arrivèrent ainsi devant le trône du roi ; et ils tremblèrent fort en voyant sa hache d'or et sa couronne de fer.

Et il leur dit :

– Qu'êtes-vous venus faire ici, chétifs ?

Ils ne répondirent point.

– Je te connais, bourgeon de sorcière, ajouta le roi, et toi aussi, rejeton de charbonnier ; mais en étant venus à force de sortilèges à pénétrer en ce laboratoire de nature, pourquoi avez-vous maintenant le bec clos comme chapons empiffrés de mie ?

Nele tremblait en regardant le diable terrible ; mais Ulenspiegel, reprenant sa virile assurance, répondit :

– Les cendres de Claes battent sur mon cœur. Altesse divine, la mort va fauchant par la terre de Flandre, au nom du Pape, les plus forts hommes, les femmes les plus mignonnes ; ses privilèges sont brisés, ses chartes anéanties, la famine la ronge, ses tisserands et drapiers l'abandonnent pour aller chez l'étranger chercher le libre travail. Elle mourra tantôt si on ne lui vient en aide. Altesses, je ne suis qu'un pauvre petit bonhomme venu au monde comme un chacun, ayant vécu comme je le pouvais, imparfait, borné, ignorant, pas vertueux, point chaste ni digne d'aucune grâce humaine ni divine. Mais Soetkin mourut des suites de la torture et de son chagrin, mais Claes brûla dans un terrible feu, et je voulus les venger, et le fis une fois ; je voulais aussi voir plus heureux ce pauvre sol où sont semés ses os, et je demandai à Dieu la mort des persécuteurs, mais il ne m'écouta point. De plaintes las, je vous évoquai par la puissance du charme de Katheline, et nous venons, moi et ma tremblante compagne, à

vos pieds, demander, Altesses divines, de sauver cette pauvre terre.

L’empereur et sa compagne répondirent ensemble :

Par la guerre et par le feu,
Par la mort et par le glaive,
Cherche les Sept.

Dans la mort et dans le sang,
Dans les ruines et les larmes,
Trouve les Sept.

Laids, cruels, méchants, difformes,
Vrais fléaux pour la pauvre terre,
Brûle les Sept.

Attends, entends et vois,
Dis-nous, chétif, n’es-tu bien aise ?
Trouve les Sept.

Et tous les esprits de chanter ensemble :

Dans la mort et dans le sang,
Dans les ruines et les larmes,
Trouve les Sept.

Attends, entends et vois
Dis-nous, chétif, n’es-tu bien aise ?
Trouve les Sept.

– Mais, dit Ulenspiegel, Altesse et vous, messieurs les esprits, je n’entends rien à votre langage. Vous vous gaussez de moi, sans doute.

Mais, sans l’écouter, ceux-ci dirent :

Quand le septentrion
Baisera le couchant,
Ce sera fin de ruines :
Trouve les Sept
Et la Ceinture.

Et cela avec un si grand ensemble et une si effrayante force de sonorité, que la terre trembla et que les cieux frémirent. Et les oiseaux sifflant, les hiboux hululant, les moineaux pépiant de peur, les orfraies se plaignant, voletaient éperdus. Et les animaux de la terre, lions, serpents, ours, cerfs, chevreuils, loups, chiens et chats mugissaient, sifflaient, bramaient, hurlaient aboyaient et miaulaient terriblement.

Et les esprits chantaient :

Attends, entends et vois,
Aime les Sept
Et la Ceinture.

Et les coqs chantèrent, et tous les esprits s’évanouirent sauf un méchant empereur des mines qui, prenant Ulenspiegel et Nele chacun par un bras, les lança dans le vide, sans douceur.

Ils se trouvèrent couchés l’un près de l’autre, comme pour dormir, et ils frissonnèrent au vent froid du matin.

Et Ulenspiegel vit le corps mignon de Nele tout doré à cause du soleil qui se levait.

LIVRE DEUXIEME

I

Ce matin-là, qui était de septembre, Ulenspiegel prit son bâton, trois florins que lui donna Katheline, un morceau de foie de porc, une tranche de pain et partit de Damme, vers Anvers, cherchant les Sept. Nele dormait.

Cheminant, il fut suivi d'un chien qui le vint flairer à cause du foie et lui sauta aux jambes. Ulenspiegel voulant le chasser et voyant que le chien s'obstinait à le suivre, lui tint ce discours :

– Chiennet, mon mignon, tu es mal avisé de quitter le logis où t'attendent de bonnes pâtées, d'exquis reliefs, des os pleins de moelle, pour suivre, sur le chemin d'aventure, un vagabond qui n'aura peut-être pas toujours des racines à te bailler pour te nourrir. Crois-moi, chiennet imprudent, retourne chez ton *baes*. Evite les pluies, neiges, grêles, bruines, brouillards, verglas et autres soupes maigres qui tombent sur le dos des vagabonds. Reste au coin de l'âtre, te chauffant, tourné en rond au feu gai ; laisse-moi marcher dans la boue, la poussière, le froid et le chaud, cuit aujourd'hui, gelé demain, repu le vendredi affamé le dimanche. Tu feras chose sensée si tu t'en revas d'où tu viens, chiennet de peu d'expérience.

L'animal ne paraissait pas du tout entendre Ulenspiegel. Remuant la queue et sautant de son mieux, il aboyait d'appétit. Ulenspiegel crut que c'était d'amitié, mais il ne songeait point au foie qu'il portait dans sa gibecière.

Il marcha, le chien le suivit. Ayant ainsi fait près d'une lieue ils virent sur la route un chariot attelé d'un âne portant la tête basse. Sur un talus au bord de la route était assis, entre deux bouquets de chardons, un gros homme tenant d'une main un

manche de gigot qu'il rongeait, et de l'autre un flacon dont il humait le jus. Quand il ne mangeait ni ne buvait, il geignait et pleurait.

Ulenspiegel s'étant arrêté, le chien s'arrêta pareillement. Flairant le gigot et le foie, il gravit le talus. Là, se tenant sur son séant, près de l'homme, il lui grattait le pourpoint, afin d'avoir part au festin. Mais l'homme le repoussait du coude et tenant en l'air son manche de gigot, gémissait lamentablement.

Le chien l'imita par convoitise. L'âne, fâché d'être attelé au chariot et de ne pouvoir ainsi atteindre les chardons, se mit à braire.

– Que te faut-il, Jan, demanda l'homme à l'âne.

– Rien, répondit Ulenspiegel, sinon qu'il voudrait déjeuner de ces chardons qui fleurissent à vos côtés, comme au jubé de Tessenderloo à côté et au-dessus de monseigneur Christ. Ce chien ne serait pas non plus fâché de faire une épousaille de mâchoires avec l'os que vous tenez là. En attendant, je vais lui bailler le foie que j'ai ici.

Le foie étant mangé par le chien, l'homme regarda son os, le rongea encore pour en avoir la viande qui y restait, puis il le donna ainsi décharné au chien qui, posant les pattes dessus, se mit à le croquer sur le gazon.

Puis l'homme regarda Ulenspiegel.

Celui-ci reconnut Lamme Goedzak, de Damme.

– Lamme, dit-il, que fais-tu ici buvant, mangeant et larmoyant ? Quelque soudard t'aurait-il frotté les oreilles sans vénération ?

– Las ! ma femme ! dit Lamme.

Il allait vider son flacon de vin, Ulenspiegel lui mit la main sur le bras.

– Ne bois point ainsi, dit-il, car boire précipitamment ne profite qu’aux rognons. Mieux vaudrait que ce fût à celui qui n’a point de bouteille.

– Tu parles bien, répondit Lamme, mais boiras-tu mieux ?

Et il lui tendit le flacon.

Ulenspiegel le prit, leva le coude, puis lui rendant le flacon :

– Appelle-moi Espagnol, dit-il, s’il en reste assez pour saoûler un moineau.

Lamme regarda le flacon et, sans cesser de geindre, fouilla sa gibecière, en tira un autre flacon et un autre morceau de saucisson qu’il se mit à couper par tranches et à mâcher mélancoliquement.

– Manges-tu sans cesse, Lamme ? demanda Ulenspiegel.

– Souvent, mon fils, répondit Lamme, mais c’est pour chasser mes tristes pensées. Où es-tu, femme ? dit-il en essuyant une larme.

Et il coupa dix tranches de saucisson.

– Lamme, dit Ulenspiegel, ne mange point si vite et sans pitié pour le pauvre pèlerin.

Lamme pleurant lui bailla quatre tranches et Ulenspiegel les mangeant fut attendri de leur bon goût.

Mais Lamme, pleurant et mangeant toujours, dit :

– Ma femme, ma bonne femme ! comme elle était douce et bien formée de son corps, légère comme papillon, vive comme éclair, chantant comme alouette ! Elle aimait trop pourtant à se parer de beaux atours ! Las ! ils lui allaient si bien ! Mais les fleurs aussi ont de riches accoutrements. Si tu avais vu, mon fils, ses petites mains si lestes à la caresse, tu ne leur eusses jamais permis de toucher poêlon ni coquasse. Le feu de la cuisine eût noirci son teint clair comme le jour. Et quels yeux ! Je fondais en tendresse rien qu'à les regarder. – Hume un trait de vin, je boirai après toi. Ah ! que n'est-elle morte ! Thyl, je gardais chez nous pour moi toute besogne, afin de lui épargner le moindre travail ; je balayais la maison, je faisais le lit nuptial où elle s'étendait le soir lassée d'aise, je lavais la vaisselle et aussi le linge que je repassais moi-même. – Mange, Thyl, il est de Gand, ce saucisson. – Souvent, étant allée à la promenade, elle venait dîner trop tard, mais c'était pour moi une si grande joie de la voir que je ne l'osais gronder, bien heureux quand, boudeuse, la nuit, elle ne me tournait point le dos. J'ai tout perdu. – Bois de ce vin, il est du clos de Bruxelles, à la façon de Bourgogne.

– Pourquoi s'en est-elle allée ? demanda Ulenspiegel.

– Le sais-je, moi ? reprit Lamme Goedzak. Où est ce temps où allant chez elle, dans le dessein de l'épouser, elle me fuyait par peur et par amour ? Si elle avait les bras nus, beaux bras ronds et blancs, et qu'elle voyait que je les regardais, elle faisait tout soudain tomber dessus ses manches. D'autres fois, elle se prêtait à mes caresses et je pouvais baiser ses beaux yeux qu'elle fermait et sa nuque large et ferme ; alors elle frémissait ; jetait de petits cris et, penchant la tête en arrière, m'en donnait un coup sur le nez. Et elle riait quand je disais : « Aïe ! » et je la battais amoureusement et ce n'était entre nous que jeux et que ris. – Thyl, reste-t-il encore du vin dans le flacon ?

– Oui, répondit Ulenspiegel.

Lamme but et continuant son propos :

– D’autres fois, plus amoureuse, elle me jetait les deux bras autour du cou et me disait : « Tu es beau ! » Et elle me baisait folliante et cent fois de suite, la joue ou le front, mais la bouche jamais, et quand je lui demandais d’où lui venait cette si grande réserve, dans cette si large liberté, elle allait toute courante prendre un hanap posé sur un bahut, une poupée d’enfant habillée de soie et de perles et disait, la secouant et la berçant : « Je ne veux pas de ça. » Sans doute que sa mère pour lui garder sa vertu, lui avait dit que les enfants se font par la bouche. Ah ! doux moments ! tendres caresses ! – Thyl, vois si tu ne trouves point de jambonneau en la poche de ce carnier ?

– Un demi, répondit Ulenspiegel en le donnant à Lamme qui le mangea tout entier.

Ulenspiegel le regardant faire dit :

– Ce jambonneau me fait grand bien à l’estomac.

– À moi pareillement, dit Lamme en se curant les dents avec les ongles. Mais je ne la reverrai plus, ma mignonne, elle s’est enfuie de Damme ! veux-tu la chercher avec moi dans mon chariot ?

– Je le veux, répondit Ulenspiegel.

– Mais, dit Lamme, n’y a-t-il plus rien dans le flacon ?

– Rien, répondit Ulenspiegel.

Et ils montèrent dans le chariot, conduits par le roussin, qui sonna mélancoliquement le braire du départ.

Quant au chien, il était parti, bien repu, sans rien dire.

II

Comme le chariot roulait sur une digue entre un étang et un canal, Ulenspiegel, tout songeur, caressait sur sa poitrine les cendres de Claes. Il se demandait si la vision était mensonge ou vérité, si ces esprits s'étaient gaussés de lui ou s'ils lui avaient énigmatiquement dit ce qu'il lui fallait vraiment trouver pour rendre heureuse la terre des pères.

En vain se tarabustant l'entendement, il ne pouvait trouver ce que signifiaient les Sept et la Ceinture.

Songeant à l'empereur mort, au roi vivant, à la gouvernante, au pape de Rome, au grand inquisiteur, au général des jésuites, il trouvait là six grands bourreaux de pays qu'il eût voulu brûler tout vifs incontinent. Mais il pensa que ce n'était point eux, car ils étaient trop aisés à brûler : ainsi devaient-ils être en un autre lieu.

Et il répétait toujours en son esprit :

Quand le septentrion
Baisera le couchant
Ce sera fin de ruines.
Aime les Sept
Et la Ceinture.

– Las ! se disait-il, en mort, sang et larmes, trouver sept, brûler sept, aimer sept ! Mon pauvre esprit se morfond, car qui donc brûle ses amours ?

Le chariot ayant déjà mangé bien du chemin, ils entendirent un bruit de pas sur le sable et une voix qui chantait :

Vous qui passez avez-vous vu
Le fol ami que j'ai perdu ?
Il chemine au hasard, sans règle ;
L'avez-vous vu ?

Comme de l'agneau fait un aigle,
Il prit mon cœur au dépourvu.
Il est homme, mais point barbu.
L'avez-vous vu ?

Si le trouvez, dites que Nele
Est bien lasse d'avoir couru,
Mon aimé Thyl, où donc es tu ?
L'avez-vous vu ?

Sait-il que languit tourterelle
Quand elle a son homme perdu ?
Ainsi de plus d'un cœur fidèle.
L'avez-vous vu ?

Ulenspiegel frappa sur le ventre de Lamme et lui dit :

– Retiens ton souffle, grosse bedaine.

– Las ! répondit Lamme, c'est bien dur à un homme de ma corpulence.

Mais Ulenspiegel, ne l'écoutant point, se cacha derrière la toile du chariot et imitant la voix d'un tousseux fredonnant après boire, il chanta :

Ton fol ami, je l'ai bien vu,
Dans un chariot vermoulu
Assis auprès d'un gros goulu,

Je l'ai bien vu.

– Thyl, dit Lamme, tu as la langue mauvaise, ce matin.

Ulenspiegel, sans l'entendre, passait la tête hors du trou de la toile et disait :

– Nele, me reconnais-tu ?

Elle de peur saisie, pleurant et riant en même temps, car elle avait les joues mouillées, lui dit :

– Je te vois, traître vilain !

– Nele, dit Ulenspiegel, si vous me voulez battre, j'ai céans un bâton. Il est pesant pour faire pénétrer les coups et noueux pour en laisser la marque.

– Thyl, dit Nele, t'en vas-tu vers les Sept ?

– Oui, répondit Ulenspiegel.

Nele portait une gibecière qui semblait prête à crever, tant elle était remplie.

– Thyl, dit-elle en la lui tendant, j'ai pensé qu'il était malsain à un homme de voyager sans prendre avec lui une bonne oie grasse, un jambon et des saucissons de Gand. Il faut manger ceci en mémoire de moi.

Comme Ulenspiegel regardait Nele et ne songeait du tout à prendre la gibecière, Lamme, poussant la tête à un autre trou de la toile, dit :

– Fillette prévoyante, s’il n’accepte point, c’est par oubli ; mais baille-moi ce jambon, donne-moi cette oie, octroie-moi ces saucissons : je les lui garderai.

– Quelle est, dit Nele, cette bonne trogne ?

– C’est, répondit Ulenspiegel, une victime de mariage qui, rongée de douleur, sécherait comme pomme au four, s’il ne réparait ses forces par une incessante nourriture.

– Tu l’as dit, mon fils, soupira Lamme.

Le soleil, qui brillait, chauffait bien ardemment la tête de Nele. Elle se couvrit de son tablier. Voulant être seul avec elle, il dit à Lamme :

– Vois-tu cette femme vaquer là par la prairie ?

– Je la vois, dit Lamme.

– La reconnais-tu ?

– Las ! dit Lamme, serait-ce la mienne ? Elle n’est point vêtue comme bourgeoise.

– Tu doutes encore, aveugle taupe, dit Ulenspiegel.

– Si ce n’était point elle ? dit Lamme.

– Tu n’y perdras rien, il y a là à gauche, vers le septentrion, un *kaberdoesje* où tu trouveras bonne *bruinbier*. Nous irons t’y rejoindre. Et voici du jambon pour saler ta soif de nature.

Lamme, sortant du chariot, courut le grand pas vers la femme qui se trouvait dans la prairie.

Ulenspiegel dit à Nele :

– Que ne viens-tu près de moi ?

Puis, l'aidant à monter dans le chariot, il l'assit près de lui, lui ôta le tablier de la tête et le manteau des épaules : puis lui donnant cent baisers, il dit :

– Où t'en allais-tu, aimée ?

Elle ne répondit rien, mais elle semblait toute ravie en extase. Et Ulenspiegel, ravi comme elle, lui dit :

– Te voici donc ! Les roses églantiers dans les haies n'ont pas le doux incarnat de ta peau fraîche. Tu n'es point reine, mais laisse-moi te faire une couronne de baisers. Bras mignons tout doux, tout rosés, qu'Amour fit tout exprès pour l'embrassement, Ah ! fillette aimée, mes rugueuses mains de mâle ne faneront-elles point cette épaule ? Le papillon léger se pose sur l'œillet pourpre, mais puis-je me reposer sur ta vive blancheur sans la faner, moi lourdaud ? Dieu est au ciel, le roi sur son trône et le soleil en haut triomphant ; mais suis-je Dieu, roi ou lumière, que je suis si près de toi ; Ô cheveux plus doux que soie en flocons ! Nele, je frappe, je déchire, je mets en morceaux ! Mais n'aie pas peur, m'amie. Ton pied mignon ! D'où vient qu'il est si blanc ? L'a-t-on baigné de lait ?

Elle voulut se lever.

– Que crains-tu ? lui dit Ulenspiegel, ce n'est point le soleil qui luit sur nous et te peint toute en or. Ne baisse point les yeux. Vois dans les miens quel beau feu il y allume. Ecoute, aimée ; entends, mignonne : c'est l'heure silencieuse de midi, le laboureur est chez lui vivant de soupe, ne vivrons-nous d'amour ? Que n'ai-je mille ans à égrener sur tes genoux en perles des Indes !

– Langue dorée ! dit-elle.

Et Monsieur du soleil brillait à travers la toile blanche du chariot, et une alouette chantait au-dessus des trèfles, et Nele penchait sa tête sur l'épaule d'Ulenspiegel.

III

Cependant Lamme revint suant à grosses gouttes et soufflant comme un dauphin.

– Las ! dit-il, je suis né sous une mauvaise étoile. Après avoir dû bien courir pour arriver à cette femme qui n'était point mienne et qui était âgée, je vis à son visage qu'elle avait bien quarante-cinq ans, et à sa coiffe qu'elle n'avait jamais été mariée. Elle me demanda aigrement ce que je venais faire avec ma bedaine dans les trèfles ?

– Je cherche ma femme, qui m'a laissé, répondis-je avec douceur, et, vous prenant pour elle, j'ai couru vers vous.

À ce propos, la fille âgée me dit que je n'avais qu'à m'en retourner d'où j'étais venu, et, que si ma femme m'avait quitté elle avait bien fait, attendu que tous les hommes sont larrons, bélîtres, hérétiques, déloyaux, empoisonneurs, trompant les filles malgré la maturité de leur âge, et qu'au demeurant elle me ferait manger par son chien si je ne troussais mon bagage au plus vite.

Ce que je fis non sans crainte ; car j'aperçus un gros mâtin couché et grondant à ses pieds. Quand j'eus franchi la limite de son champ, je m'assis, et, pour me refaire, je mordis à ton morceau de jambon. Je me trouvais alors entre deux pièces de trèfle ; soudain j'entendis du bruit derrière moi, et, me retournant, je vis le grand mâtin de la fille âgée, non plus menaçant, mais balançant la queue avec douceur et appétit. Il en voulait à mon jambon. Je lui en baillai donc quelques menus morceaux quand survint sa maîtresse, laquelle cria :

– Happe l’homme ! happe aux crocs, mon fils.

Et moi de courir, et à mes chausses le gros mâtin, qui m’en enleva un morceau et de la viande avec le morceau. Mais me fâchant à cause de la douleur, je lui baillai, en me retournant sur lui, un si fier coup de bâton sur les pattes de devant, que je lui en cassai au moins une. Il tomba, criant en son langage de chien « Miséricorde ! » que je lui octroyai. Dans l’entretemps, sa maîtresse me jetait de la terre à défaut de pierres et moi de courir.

Las ! n’est-il point cruel et injuste que, parce qu’une fille n’eut point assez de beauté pour trouver un épouseur, elle s’en venge sur de pauvres innocents comme moi ?

Je m’en fus toutefois mélancoliant au *kaberdoesje* que tu m’avais indiqué, espérant y trouver la *bruinbier* de consolation. Mais je fus trompé, car en y entrant je vis un homme et une femme qui se battaient. Je demandai qu’ils daignassent interrompre leur bataille pour me donner un pot de *bruinbier*, ne fût-ce qu’une pinte ou six ; mais la femme, vraie *stokfisch*, furieuse, me répondit que, si je ne déguerpissais au plus vite, elle me ferait avaler le sabot avec lequel elle frappait sur la tête de son homme. Et me voici, mon ami, bien suant et bien las : n’as-tu rien à manger ?

– Si, dit Ulenspiegel.

– Enfin ! dit Lamme.

IV

Ainsi réunis, ils firent route ensemble. Le baudet, couchant les oreilles, tirait le chariot :

– Lamme, dit Ulenspiegel, nous voici quatre bons compagnons : l'âne, bête du bon Dieu, paissant par les prés les chardons au hasard ; toi, bonne bedaine, cherchant celle qui t'a fui ; elle, douce aimée au tendre cœur, trouvant qui n'en est pas digne, je veux dire moi quatrième.

Or ça, sus, enfants, courage ! les feuilles jaunissent et les cieux se feront plus éclatants, bientôt dans les brumes automnales se couchera Monsieur du soleil, l'hiver viendra, image de mort, couvrant de neigeux linceuls ceux qui dorment sous nos pieds, et je marcherai pour le bonheur de la terre des pères. Pauvres morts : Soetkin, qui mourus de douleur ; Claes, qui mourus dans le feu : chêne de bonté et lierre d'amour, moi, votre rejeton, j'ai grande souffrance et vous vengerai, cendres aimées qui battez sur ma poitrine.

Lamme dit :

– Il ne faut point pleurer ceux qui meurent pour la justice.

Mais Ulenspiegel demeurait pensif ; tout à coup il dit :

– Cette heure, Nele, est celle des adieux ; de bien longtemps, et jamais peut-être, je ne reverrai ton doux visage.

Nele le regardant de ses yeux brillants comme des étoiles :

– Que ne laisses-tu, dit-elle, ce chariot pour venir avec moi dans la forêt où tu trouverais friande nourriture ; car je connais les plantes et sais appeler les oiseaux ?

– Fillette, dit Lamme, c'est mal à toi de vouloir arrêter en chemin Ulenspiegel qui doit chercher les Sept et m'aider à retrouver ma femme.

– Pas encore, disait Nele ; et elle pleurait, riant tendrement dans ses larmes à son ami Ulenspiegel.

Ce que celui-ci voyant, il répondit :

– Ta femme, tu la trouveras toujours assez à temps, quand tu voudras quérir douleur nouvelle.

– Thyl, dit Lamme, me vas-tu laisser ainsi seul en mon chariot pour cette fillette ? Tu ne me réponds point et songes à la forêt où les Sept ne sont point, ni ma femme non plus. Cherchons-la plutôt sur ce chemin empierré où si bien roulent les chariots.

– Lamme, dit Ulenspiegel, tu as une pleine gibecière dans le chariot, donc tu ne mourras pas de faim si tu vas sans moi d'ici à Koelkerke, où je te rejoindrai. Tu y dois être seul, car là tu sauras vers quel point cardinal tu te dois diriger pour retrouver ta femme. Entends et écoute. Tu vas aller de ce pas, avec ton chariot, à trois lieues d'ici à Koelkerke, la fraîche église, ainsi nommée parce qu'elle est battue des quatre vents à la fois, comme bien d'autres. Sur le clocher est une girouette qui a la figure d'un coq, tournant à tous vents sur ses gonds rouillés. C'est le grincement de ceux-ci qui indique aux pauvres hommes qui ont perdu leurs amies la route qu'il leur faut suivre pour les retrouver. Mais il faut auparavant frapper sept fois chaque pan de mur avec une baguette de coudrier. Si les gonds crient quand le vent souffle du septentrion, c'est de ce côté qu'il faut aller, mais prudemment, car vent du septentrion c'est vent de guerre ; si du sud, vas-y allègrement : c'est vent d'amour ; si de l'orient, cours le grand trotton : c'est gaieté et lumière ; si de l'occident va doucement : c'est vent de pluie et de larmes. Va, Lamme, va à Koelkerke, et m'y attends.

– J'y vais, dit Lamme.

Et il partit dans le chariot.

Tandis que Lamme roulait vers Koelkerke, le vent, qui était fort et tiède, chassait dans le ciel comme un troupeau de moutons, les gris nuages vaquant par troupes ; les arbres grondaient comme les flots d'une mer houleuse. Ulenspiegel et Nele étaient depuis longtemps seuls en la forêt. Ulenspiegel eut faim, et Nele cherchait les friandes racines et ne trouvait que les baisers que lui donnait son ami et des glands.

Ulenspiegel, ayant posé des lacets, sifflait pour appeler les oiseaux, afin de faire cuire ceux qui viendraient. Un rossignol se posa sur les feuilles près de Nele ; elle ne le prit point, voulant le laisser chanter ; une fauvette vint, et elle en eut pitié, parce qu'elle était si gentiment fière ; puis vint une alouette, mais Nele lui dit qu'elle ferait mieux d'aller dans les hauts cieux chanter un hymne à Nature que de venir maladroitement s'ébattre au-dessus de la pointe meurtrière d'une broche.

Et elle disait vrai, car dans l'entretemps Ulenspiegel avait allumé un feu clair et taillé une broche qui n'attendait que ses victimes.

Mais les oiseaux ne venaient plus, sinon quelques méchants corbeaux qui croassaient très haut au-dessus de leurs têtes.

Et ainsi Ulenspiegel ne mangea point.

Cependant Nele dut partir et s'en retourner vers Katheline. Et elle cheminait en pleurant, et Ulenspiegel la regardait de loin marcher.

Mais elle revint, et lui sautant au cou :

– Je m'en vais, dit-elle.

Puis elle fit quelques pas et revint encore, disant de nouveau :

– Je m’en vais.

Et ainsi vingt fois de suite et davantage.

Puis elle partit, et Ulenspiegel demeura seul. Il se mit alors en route pour aller retrouver Lamme.

Quand il vint près de lui, il le trouva assis au pied de la tour, ayant entre les jambes un grand pot de *bruinbier* et grignotant une baguette de coudrier bien mélancoliquement :

– Ulenspiegel, dit-il, je crois que tu ne m’as envoyé ici que pour rester seul avec la fillette, j’ai frappé, comme tu me l’as recommandé, sept fois de la baguette de coudrier sur chaque pan de la tour, et bien que le vent souffle comme un diable, les gonds n’ont point crié.

– C’est qu’on les aura huilés sans doute, répondit Ulenspiegel.

Puis ils s’en furent vers le duché de Brabant.

V

Le roi Philippe, morne, paperassait sans relâche tout le jour, voire la nuit, et barbouillait papiers et parchemins. À ceux-là il confiait les pensées de son cœur dur. N’aimant nul homme en cette vie, sachant que nul ne l’aimait, voulant porter seul son immense empire, Atlas dolent, il pliait sous le faix. Flegmatique et mélancolique, ses excès de labeur rongeaient son faible corps. Désertant toute face joyeuse, il avait pris en haine nos pays pour leur gaieté ; en haine nos marchands pour leur luxe et leur richesse ; en haine notre noblesse pour son libre-parler, ses franches allures, la fougue sanguine de sa brave jovialité. Il savait, on le lui avait dit, que, longtemps avant que le cardinal de Cousa

eût, vers l'an 1380, signalé les abus de l'Eglise et prêché la nécessité des réformes, la révolte contre le Pape et l'Eglise romaine, s'étant manifestée en nos pays sous différentes formes de secte, était dans toutes les têtes comme l'eau bouillante dans un chaudron fermé.

Mulet obstiné, il croyait que sa volonté devait peser comme celle de Dieu sur l'entier monde ; il voulait que nos pays, désaccoutumés d'obéissance, se courbassent sous le joug ancien, sans obtenir nulle réforme. Il voulait Sa Sainte Mère Eglise catholique, apostolique et romaine, une, entière, universelle, sans modifications ni changements, sans nulle autre raison de le vouloir que parce qu'il le voulait, agissant en ceci comme femme déraisonnable, la nuit se démenant sur son lit comme sur une couche d'épines, sans cesse tourmentée par ses pensées.

– Oui, Monsieur Saint Philippe, oui Seigneur Dieu, dussé-je faire des Pays-Bas une fosse commune et y jeter tous les habitants, ils reviendront à vous mon benoît patron, à vous aussi Madame Vierge Marie, et à vous, Messieurs les saints et saintes du paradis.

Et il tenta de le faire comme il le disait, et ainsi il fut plus romain que le Pape et plus catholique que les conciles.

Et Ulenspiegel et Lamme, et le peuple de Flandre et des Pays-Bas, angoisseux, croyaient voir de loin, dans la sombre demeure de l'Escurial, cette araignée couronnée, avec ses longues pattes, les pinces ouvertes, tendant sa toile pour les envelopper et sucer le plus pur de leur sang.

Quoique l'inquisition papale eût sous le règne de Charles tué par le bûcher, la fosse et la corde, cent mille chrétiens, quoique les biens des pauvres condamnés fussent entrés dans les coffres de l'empereur et du roi, ainsi que la pluie en l'égout, Philippe jugea que ce n'était point assez, il imposa au pays les nouveaux évêques et prétendit y introduire l'inquisition d'Espagne.

Et les hérauts des villes lurent partout à son de trompe et de tambourins des placards décrétant pour tous hérétiques, hommes, femmes et fillettes, la mort par le feu pour ceux qui n'abjureraient point leur erreur, par la corde pour ceux qui l'abjureraient. Les femmes et fillettes seraient enterrées vives, et le bourreau danserait sur leur corps.

Et le feu de résistance courut par tout le pays.

VI

Le cinq avril avant Pâques, les seigneurs comte Louis de Nassau, de Culembourg, de Brederode, l'Hercule buveur entrèrent avec trois cents autres gentilshommes en la cour de Bruxelles, chez madame la gouvernante duchesse de Parme. Allant quatre à quatre de rang, ils montèrent ainsi les grands degrés du palais.

Etant dans la salle où se trouvait Madame, ils lui présentèrent une requête par laquelle ils lui demandaient de chercher à obtenir du roi Philippe l'abolition des placards touchant le fait de la religion et aussi de l'inquisition d'Espagne, déclarant que dans nos pays mécontents, il n'en pourrait arriver que troubles, ruines et misère générale.

Et cette requête fut nommée LE COMPROMlS.

Berlaymont, qui fut plus tard si traître et cruel à la terre des pères, se tenait près de Son Altesse et lui dit, se gaussant de la pauvreté de quelques-uns des nobles confédérés :

– Madame, n'ayez crainte de rien, ce ne sont que gueux.

Signifiant ainsi que ces nobles s'étaient ruinés au service du roi ou bien en voulant égaler par leur luxe les seigneurs espagnols.

Pour faire mépris des paroles du sieur de Berlaymont, les seigneurs déclarèrent dans la suite « tenir à honneur d'être estimés et nommés gueux pour le service du roi et le bien de ces pays ».

Ils commencèrent à porter une médaille d'or au cou, ayant d'un côté l'effigie du roi, et de l'autre deux mains s'entrelaçant à travers une besace, avec ces mots : « Fidèles au roi jusqu'à la besace ». Ils portèrent aussi à leurs chapeaux et bonnets des bijoux d'or en forme d'écuelles et de chapeaux de mendiants.

Dans l'entretemps, Lamme promenait sa bedaine par toute la ville, cherchant sa femme et ne la trouvant point.

VII

Ulenspiegel lui dit un matin :

– Suis-moi : nous allons saluer un haut, noble, puissant, redouté personnage.

– Me dira-t-il où est ma femme ? demanda Lamme.

– S'il le sait, répondit Ulenspiegel.

Ils s'en furent chez Brederode, l'Hercule buveur.

Il était dans la cour de son hôtel.

– Que veux-tu de moi, demanda-t-il à Ulenspiegel.

– Vous parler, monseigneur, répondit Ulenspiegel.

– Parle, répondit Brederode.

– Vous êtes, dit Ulenspiegel, un beau, vaillant et fort seigneur. Vous étouffâtes, au temps jadis, un Français dans sa cuirasse comme une moule dans sa coquille ; mais si vous êtes fort et vaillant, vous êtes aussi bien avisé. Pourquoi donc portez-vous cette médaille où je lis : « Fidèle au roi jusqu'à la besace » ?

– Oui, demanda Lamme, pourquoi, monseigneur ?

Mais Brederode ne lui répondit point et regarda Ulenspiegel. Celui-ci poursuivit son propos :

– Pourquoi, vous autres nobles seigneurs, voulez-vous être au roi jusqu'à la besace fidèles ? Est-ce pour le grand bien qu'il vous veut, pour la belle amitié qu'il vous porte ? Pourquoi, au lieu de lui être fidèles jusques à la besace, ne faites-vous pas que le bourreau dépouillé de ses pays soit à la besace toujours fidèle ?

Et Lamme hochait la tête en signe d'assentiment.

Brederode regarda Ulenspiegel de son regard vif, sourit en voyant sa bonne mine.

– Si tu n'es pas, dit-il, un espion du roi Philippe, tu es un bon Flamand, et je te vais récompenser pour les deux cas.

Il le mena, Lamme les suivant, en son office. Là, lui tirant l'oreille jusqu'au sang :

– Ceci, dit-il, est pour l'espion.

Ulenspiegel ne cria point.

– Apporte, dit-il à son sommelier, ce coquemar de vin à la cannelle.

Le sommelier apporta le coquemar et un grand hanap de vin cuit et embaumant l'air.

– Bois, dit Brederode à Ulenspiegel ; ceci est pour le bon Flamand.

– Ah ! dit Ulenspiegel, bon Flamand, belle langue à la cannelle, les saints n'en parlent point de semblable.

Puis, ayant bu la moitié du vin, il passa l'autre à Lamme.

– Quel est, dit Brederode, ce *papzak* porte-bedaine qui est récompensé sans avoir rien fait ?

– C'est, répondit Ulenspiegel, mon ami Lamme, qui chaque fois qu'il boit du vin cuit s'imagine qu'il va retrouver sa femme.

– Oui, dit Lamme humant le vin du hanap avec grande dévotion.

– Où allez-vous présentement ? demanda Brederode.

– Nous allons, répondit Ulenspiegel, à la recherche des Sept qui sauveront la terre de Flandre.

– Quels Sept ? demanda Brederode.

– Quand je les aurai trouvés, je vous dirai quels ils sont, répondit Ulenspiegel.

Mais Lamme tout allègre d'avoir bu :

– Thyl, dit-il, si nous allions dans la lune chercher ma femme ?

– Commande l’échelle, répondit Ulenspiegel.

***

En mai, le mois vert, Ulenspiegel dit à Lamme :

– Voici le beau mois de mai ! Ah ! le clair ciel bleu, les joyeuses hirondelles ; voici les branches des arbres rouges de sève, la terre est en amour. C’est le moment de pendre et de brûler pour la foi. Ils sont là les bons petits inquisiteurs. Quelles nobles faces ! Ils ont tout pouvoir de corriger, punir, dégrader, livrer aux mains des juges séculiers, avoir leurs prisons, – Ah ! le beau mois de mai ! – faire prise de corps, poursuivre les procès sans se servir de la forme ordinaire de justice, brûler, pendre, décapiter et creuser pour les pauvres femmes et filles la fosse de mort prématurée. Les pinsons chantent dans les arbres. Les bons inquisiteurs ont l’œil sur les riches. Et le roi héritera. Allez, fillettes, danser dans la prairie au son des cornemuses et scalmeyes. Oh ! le beau mois de mai !

Les cendres de Claes battirent sur la poitrine d’Ulenspiegel.

– Marchons, dit-il à Lamme. Heureux ceux qui tiendront droit le cœur, haute l’épée dans les jours noirs qui vont venir !

VIII

Ulenspiegel passa un jour, au mois d’août, rue de Flandre, à Bruxelles, devant la maison de Jean Sapermillemente, nommé ainsi à cause qu’en ses colères son aïeul paternel jurait de cette façon pour ne point blasphémer le très saint nom de Dieu. Ledit Sapermillemente était maître brodeur de son métier, mais étant

devenu sourd et aveugle par force de buverie, sa femme, vieille commère d'aigre trogne, brodait en sa place les habits, pourpoints, manteaux, souliers des seigneurs. Sa fillette mignonne l'aidait en ce labeur bien payé.

Passant devant la susdite maison aux dernières heures claires, Ulenspiegel vit la fillette à la fenêtre et l'entendit criant :

Août, Août,
Dis-moi, doux mois,
Qui me prendra pour femme,
Dis-moi, doux mois ?

– Moi, dit Ulenspiegel, si tu le veux.

– Toi ? dit-elle. Approche que je te regarde.

Mais lui :

– D'où vient que tu cries en août ce que les fillettes de Brabant crient la veille de mars ?

– Celles-là, dit-elle, n'ont qu'un mois donateur de mari ; moi j'en ai douze, et à la veille de chacun d'eux, non à minuit, mais pendant six heures jusque minuit, je saute de mon lit, je fais trois pas à reculons vers la fenêtre, je crie ce que tu sais ; puis, me retournant, je fais trois pas à reculons vers le lit, et à minuit, me couchant, je m'endors, rêvant du mari que j'aurai. Mais les mois, doux mois, étant mauvais gausseurs de leur nature, ce n'est plus d'un mari que je rêve, mais de douze à la fois, tu seras le treizième si tu veux.

– Les autres seraient jaloux, répondit Ulenspiegel. Tu cries aussi : « Délivrance ! »

La fillette rougissante répondit :

– Je crie délivrance et sais ce que je demande.

– Je le sais pareillement et te l’apporte, répondit Ulenspiegel.

– Il faut attendre, dit-elle, souriant et montrant ses dents blanches.

– Attendre, dit Ulenspiegel, non. Une maison peut me tomber sur la tête, un coup de vent me jeter dans un fossé, un roquet plein de rage me mordre à la jambe ; non, je n’attendrai point.

– Je suis trop jeune, dit-elle, et ne crie que pour la coutume.

Ulenspiegel devint soupçonneux, songeant que c’est à la veille de mars et non du mois des blés que les filles de Brabant crient pour avoir un mari.

– Je suis trop jeune et ne crie que pour la coutume

– Attendras-tu que tu sois trop vieille ? répondit Ulenspiegel. C’est mauvaise arithmétique. Je ne vis jamais de cou si rond, de seins plus blancs, seins de Flamande pleins de ce bon lait qui fait les mâles.

– Pleins ? dit-elle ; pas encore, voyageur précipité.

– Attendre, répéta Ulenspiegel. Faudra-t-il que je n’aie plus de dents pour te manger toute crue, mignonne ? Tu ne réponds point, tu souris de tes yeux brun clair et de tes lèvres rouges comme cerises.

La fillette, le regardant finement, répondit :

– Pourquoi m’aimes-tu si vite ? Quel métier fais-tu ? Es-tu gueux, es-tu riche ?

– Gueux, dit-il, je le suis, et riche tout ensemble, si tu me donnes ton corps mignon.

Elle répondit :

– Ce n'est point cela que je veux savoir. Vas-tu à la messe ? Es-tu bon chrétien ? Où demeures-tu ? Oserais-tu dire que tu es Gueux, vrai Gueux qui résiste aux placards et à l'Inquisition ?

Les cendres de Claes battirent sur la poitrine d'Ulenspiegel.

– Je suis Gueux, dit-il, je veux voir morts et mangés des vers les oppresseurs des Pays-Bas. Tu me regardes ahurie. Ce feu d'amour qui brûle pour toi, mignonne, est feu de jeunesse. Dieu l'alluma, il flambe comme luit le soleil, jusqu'à ce qu'il s'éteigne. Mais le feu de vengeance qui couve en mon cœur Dieu l'alluma pareillement. Il sera le glaive, le feu, la corde, l'incendie, la dévastation, la guerre et la ruine des bourreaux.

– Tu es beau, dit-elle tristement, le baisant aux deux joues mais tais-toi.

– Pourquoi pleures-tu ? répondit-il.

– Il faut toujours, dit-elle, regarder ici et ailleurs où tu es.

– Ces murs ont-ils des oreilles ? demanda Ulenspiegel

– Ils n'ont que les miennes, dit-elle.

– Sculptées par Amour je les fermerai d'un baiser.

– Fol ami, écoute-moi quand je parle.

– Pourquoi ? qu'as-tu à me dire ?

– Ecoute-moi, dit-elle impatiente. Voici ma mère… Tais-toi, tais-toi surtout devant elle…

La vieille Sapermillemente entra. Ulenspiegel la considérant :

– Museau percé à jour comme écumoire, se dit-il, yeux au dur et faux regard, bouche qui veux rire et grimace, vous me faites entrer en curiosité.

– Dieu soit avec vous, messire, dit la vieille, avec vous sans cesse. J'ai reçu de l'argent, fillette, de bel argent de messire d'Egmont quand je lui ai porté son manteau où j'avais brodé la marotte de fou. Oui, messire, marotte de fou contre le Chien rouge.

– Le cardinal de Granvelle ? demanda Ulenspiegel.

– Oui, dit-elle, contre le Chien rouge. On dit qu'il dénonce au roi leurs menées ; ils veulent le faire périr. Ils ont raison, n'est-ce pas ?

Ulenspiegel ne répondit point.

– Vous ne les avez point vus dans les rues vêtus d'un pourpoint et d'un *opperst-kleed* gris comme en porte le populaire, et les longues manches pendantes et leurs capuchons de moines et sur tous les *opperst-kleederen* la marotte brodée. J'en fis vingt-sept pour le moins et ma fillette quinze. Cela fâcha le Chien rouge de voir ces marottes.

Puis parlant à l'oreille d'Ulenspiegel :

– Je sais que les seigneurs ont décidé de remplacer la marotte par un faisceau de blé en signe d'union. Oui, oui, ils vont lutter

contre le roi et l'Inquisition. C'est bien à eux, n'est-ce pas, messire ?

Ulenspiegel ne répondit point.

– Le sire étranger brasse mélancolie, dit la vieille ; il a le bec clos tout soudain.

Ulenspiegel ne sonna mot et sortit. Il entra bientôt dans un musico, afin de ne point oublier de boire. Le musico était plein de buveurs, parlant imprudemment du roi, des placards détestés, de l'Inquisition et du Chien rouge à qui il fallait faire quitter les pays. Il vit la vieille toute loqueteuse et paraissant dormir à côté d'une chopine de brandevin. Elle demeura longtemps ainsi ; puis, tirant une petite assiette de sa poche, il la vit mendier dans les groupes, demandant surtout à ceux qui parlaient le plus imprudemment.

Et les bonshommes lui baillaient florins, deniers et patards, sans chicherie.

Ulenspiegel, espérant savoir de la fillette ce que la vieille Sapermillemente ne lui disait point, passa derechef devant la maison, il vit la fille qui ne criait plus, mais lui souriait clignant de l'œil, douce promesse.

La vieille rentra tout soudain après lui.

Ulenspiegel, fâché de la voir, courut comme un cerf dans la rue en criant : *'T brandt ! 't brandt !* au feu ! au feu ! jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant la maison du boulanger Jacob Pietersen. Le vitrage, fenestré à l'allemande, flamboyait rouge au soleil couchant. Une épaisse fumée, fumée de cotrets tournant en braise au four, sortait de la cheminée de la boulangerie. Ulenspiegel ne cessait de crier en courant : *'T brandt, 't brandt* et montrait la maison de Jacob Pietersen. La foule, s'assemblant devant, vit le vitrage rouge, l'épaisse fumée et cria comme Ulenspiegel : *'T brandt, 't brandt*, il brûle ! il brûle ! Le veilleur de Notre-Dame de

la Chapelle sonna de la trompette tandis que le bedeau agitait à toute volée la cloche dite *Wacharm*. Et les garçonnets et fillettes accoururent par essaims, chantant et sifflant.

La cloche et la trompette sonnant toujours, la vieille Sapermillemente troussa son bagage et s'en fut.

Ulenspiegel la guettait. Quand elle fut loin, il entra dans la maison.

– Toi ici ! dit la fillette ; il ne brûle donc point là-bas ?

– Là-bas ? non, répondit Ulenspiegel.

– Mais cette cloche qui sonne si lamentablement.

– Elle ne sait ce qu'elle fait, répondit Ulenspiegel.

– Et cette dolente trompette et tout ce peuple qui court ?

– Le nombre des fous est infini.

– Qu'est-ce donc qui brûle ? dit-elle.

– Tes yeux et mon cœur flambant, répondit Ulenspiegel.

Et il lui sauta à la bouche.

– Tu me manges, dit-elle.

– J'aime les cerises, dit-il.

Elle le regardait souriante et affligée. Soudain pleurant :

– Ne reviens plus ici, dit-elle. Tu es Gueux, ennemi du Pape, ne reviens point.

– Ta mère ! dit-il.

– Oui, dit-elle rougissante. Sais-tu où elle est à cette heure ? Elle écoute là où il brûle. Sais-tu où elle ira tantôt ? Chez le Chien rouge, rapporter tout ce qu'elle sait et préparer là besogne au duc qui va venir. Fuis, Ulenspiegel, je te sauve, fuis. Encore un baiser, mais ne reviens plus ; encore un, tu es beau, je pleure, mais va-t'en.

– Brave fillette, dit Ulenspiegel la tenant embrassée.

– Je ne le fus point toujours, dit-elle. Moi aussi comme elle.

– Ces chants, dit-il, ces muets appels de beauté aux hommes amoureux ?

– Oui, dit-elle. Ma mère le voulait. Toi, je te sauve, t'aimant d'amour. Les autres, je les sauverai en souvenir de toi, mon aimé. Quand tu seras loin, ton cœur tirera-t-il vers la fille repentie ? Baise-moi, mignon. Elle ne baillera plus pour de l'argent des victimes au bûcher. Va-t'en ; non, reste encore. Comme ta main est douce ! Tiens, je te baise la main, c'est signe d'esclavage ; tu es mon maître. Ecoute, plus près, tais-toi. Des hommes bélîtres et larrons, et, parmi eux un Italien, sont venus céans, cette nuit, l'un après l'autre. Ma mère les fit entrer dans la salle où tu es, me commanda de sortir, ferma la porte. J'entendis ces mots : « Crucifix de pierre, porte de Borgerhoet, procession, Anvers, Notre-Dame, » des rires étouffés et des florins qu'on comptait sur la table… Fuis, les voici, fuis mon aimé. Garde-moi ta douce souvenance ; fuis…

Ulenspiegel courut comme elle disait jusqu'au Vieux Coq, *In den ouden Haen*, et y trouva Lamme brassant mélancolie,

croquant un saucisson et humant sa septième pinte de *peterman* de Louvain.

Et il le força de courir comme lui nonobstant sa bedaine.

IX

Courant ainsi le grand trotton, suivi de Lamme, il trouva dans l'Eikenstraat un méchant pasquil contre Brederode. Il le lui alla porter tout droitement.

– Je suis, dit-il, monseigneur, ce bon Flamand et cet espion du roi à qui vous frottâtes si bien les oreilles, et à qui vous donnâtes à boire de si bon vin cuit. Il vous apporte un mignon petit pamphlet où l'on vous accuse, entre autres choses, de vous intituler comte de Hollande, comme le roi. Il est tout frais sorti des presses de Jan a Calumnia, demeurant près du quai des Vauriens, impasse des Larrons d'honneur.

Brederode, souriant, lui répondit :

– Je te fais fouetter pendant deux heures si tu ne me dis le vrai nom du scribe.

– Monseigneur, répondit Ulenspiegel, faites-moi fouetter pendant deux ans si vous voulez, mais vous ne pourrez forcer mon dos à vous dire ce que ma bouche ignore.

Et il s'en fut non sans avoir reçu un florin pour sa peine.

X

Depuis juin, le mois des roses, les prêches avaient commencé au pays de Flandre.

Et les apôtres de la primitive Eglise chrétienne prêchaient partout, en tous lieux, dans les champs et jardins, sur les monticules qui servent aux temps d'inondation à loger les bestiaux, sur les rivières, dans des barques.

Sur terre, ils se retranchaient comme dans un camp en s'entourant de leurs chariots. Sur les rivières et dans les havres, des barques pleines d'hommes armés faisaient la garde autour d'eux.

Et dans les camps, des mousquetaires et arquebusiers les gardaient des surprises de l'ennemi.

Et ainsi la parole de liberté fut entendue de toutes parts sur la terre des pères.

XI

Ulenspiegel et Lamme étant à Bruges, avec leur chariot qu'ils laissèrent en une cour voisine, entrèrent en l'église du Saint-Sauveur, au lieu d'aller à la taverne, car il n'y avait plus dans leurs escarcelles nul joyeux tintement de monnaie.

Le père Cornelis Adriaensen, frère mineur, sale, éhonté, furieux et aboyeur prédicant, se démenait ce jour-là dans la chaire de vérité.

De jeunes et belles dévotes se pressaient autour.

Le père Cornelis parlait de la Passion. Quand il en fut au passage du saint Evangile où les Juifs criaient à Pilate, en parlant de Monseigneur Jésus : « Crucifiez-le, crucifiez-le, car nous avons une loi, et, d'après cette loi, il doit mourir ! » Broer Cornelis s'exclama :

« Vous venez de l'entendre, bonnes gens, si Notre-Seigneur Jésus-Christ a pâti une mort horrifique et honteuse, c'est qu'il y a toujours eu des lois pour punir les hérétiques. Il fut justement condamné, parce qu'il avait désobéi aux lois. Et ils veulent maintenant regarder comme rien les édits et les placards. Ah ! Jésus ! quelle malédiction voulez-vous faire tomber sur ces pays ! Honorée mère de Dieu, si l'empereur Charles était encore en vie et qu'il pût voir le scandale de ces nobles confédérés qui ont osé présenter une requête à la Gouvernante contre l'Inquisition et contre les placards faits dans un but si bon, qui sont si mûrement pensés, édictés après de si longues et de si prudentes réflexions, pour détruire toutes les sectes et hérésies ! Et ils voudraient, quand ils sont plus nécessaires que le pain et le fromage, les réduire à néant ! Dans quel gouffre puant, infect abominable nous fait-on choir maintenant ? Luther, ce sale Luther, ce bœuf enragé, triomphe en Saxe, en Brunswick, en Lunebourg, en Mecklembourg ; Brentius, le breneux Brentius, qui vécut en Allemagne de glands dont les cochons ne voulaient pas, Brentius triomphe en Wurtemberg ; Servet le Lunatique, qui a un quartier de lune dans la tête, le trinitaire Servet, règne en Poméranie, en Danemark et en Suède et là il ose blasphémer la sainte, glorieuse et puissante Trinité. Oui. Mais on m'a dit qu'il a été brûlé vif par Calvin, qui ne fut bon qu'en cela, oui par le puant Calvin, qui sent l'aigre ; oui, avec son museau long d'une loutre ; face de fromage, avec des dents grandes comme des pelles de jardinier. Oui, ces loups se mangent entre eux, oui, le bœuf de Luther, le bœuf enragé, arma les princes d'Allemagne contre l'anabaptiste Munzer, qui fut bonhomme dit-on, et vivait selon l'Evangile. Et on a entendu par toute l'Allemagne les beuglements de ce bœuf, oui !

« Oui, et que voit-on en Flandre, Gueldre, Frise, Hollande, Zélande ? Des Adamites courant tout nus dans les rues ; oui, bonnes gens, tout nus dans les rues, montrant sans vergogne leur viande maigre aux passants. Il n'y en eut qu'un, dites-vous ; – oui, – passe, – un vaut cent, cent valent un. Et il fut brûlé dites-vous,

et il fut brûlé vif, à la prière des calvinistes et luthériens. Ces loups se mangent, vous dis-je !

« Oui, que voit-on en Flandre, Gueldre, Frise, Hollande, Zélande ? Des Libertins enseignant que toute servitude est contraire à la parole de Dieu. Ils mentent, les puants hérétiques ; il faut se soumettre à la Sainte Mère Eglise romaine. Et là, dans cette maudite ville d'Anvers, le rendez-vous de toute la chiennaille hérétique du monde, ils ont osé prêcher que nous faisons cuire l'hostie avec de la graisse de chien. Un autre dit, c'est ce gueux assis sur ce pot de nuit, à ce coin de rue : « Il n'y a pas de Dieu ni de vie éternelle ni de résurrection de la chair ni d'éternelle damnation. » « On peut, dit un autre, là-bas, d'une voix pleurarde, on peut baptiser sans sel, ni saindoux, ni salive, sans exorcisme et sans chandelle. » « Il n'y a point de purgatoire, dit un autre. » Il n'y a point de purgatoire, bonnes gens ! Ah ! il vaudrait mieux pour vous avoir commis le péché avec vos mères, vos sœurs et vos filles, que de douter seulement du purgatoire.

« Oui, et ils lèvent le nez devant l'Inquisiteur, le saint homme, oui. Ils sont venus à Belem, près d'ici, à quatre mille calvinistes, avec des hommes armés, des bannières et des tambours. Oui, Et vous sentez d'ici la fumée de leur cuisine. Ils ont pris l'église de Sainte-Catholyne pour la déshonorer, profaner, déconsacrer par leur damnée prédicastrerie.

« Qu'est-ce que cette tolérance impie et scandaleuse ? Par les mille diables d'enfer, catholiques mollasses, pourquoi ne mettez-vous pas aussi les armes à la main ? Vous avez, comme ces damnés calvinistes, cuirasses, lances, hallebardes, épées, bragmarts, arbalètes, couteaux, bâtons, épieux, les fauconneaux et couleuvrines de la ville.

« Ils sont pacifiques dites-vous ; ils veulent entendre en toute liberté et tranquillité la parole de Dieu. Ce m'est tout un. Sortez de Bruges ! chassez-moi, tuez-moi, faites-moi sauter tout ces calvinistes hors de l'église. Vous n'êtes point encore partis ! Fi !

vous êtes des poules qui tremblez de peur sur votre fumier ! Je vois le moment où ces damnés calvinistes tambourineront sur le ventre de vos femmes et de vos filles, et vous les laisserez faire, hommes de filasse et de pâte molle. N'allez point là-bas, n'allez point… vous mouillerez vos chausses en la bataille. Fi, Brugeois ! fi, catholiques ! Voilà qui est bien catholicisé, ô couards poltrons ! Honte sur vous, canes et canards, oies et dindes que vous êtes !

« Ne voilà-t-il pas de beaux prédicants, pour que vous alliez en foule écouter les mensonges qu'ils vomissent, pour que les fillettes aillent la nuit à leurs sermons, oui, et pour que dans neuf mois la ville soit pleine de petits Gueux et de petites Gueuses ? Ils étaient quatre là, quatre scandaleux vauriens, qui ont prêché dans le cimetière de l'église. Le premier de ces vauriens, maigre et blême, le laid foirard, était coiffé d'un sale chapeau. Grâce à la coiffe, on ne voyait pas ses oreilles. Qui de vous a vu les oreilles d'un prédicant ? Il était sans chemise, car ses bras nus passaient sans linge hors de son pourpoint. Je l'ai bien vu, quoiqu'il voulût se couvrir d'un sale petit manteau, et j'ai bien vu aussi dans ses grègues de toile noire, à jour comme la flèche de Notre-Dame d'Anvers, le trimballement de ses cloches et battant de nature. L'autre vaurien prêchait en pourpoint sans souliers. Personne n'a vu ses oreilles. Et il dut s'arrêter tout court dans sa prédicastrerie, et les garçonnets et les fillettes de le huer, disant : « You ! you ! il ne sait pas sa leçon. » Le troisième de ces scandaleux vauriens était coiffé d'un sale, vilain petit chapeau, avec une petite plume dessus. On ne lui voyait pas non plus les oreilles. Le quatrième vaurien, Hermanus, mieux accoutré que les autres, doit avoir été marqué deux fois à l'épaule par le bourreau, oui.

« Ils portent tous sous leur couvre-chef des coiffes de soie graisseuses qui leur cachent les oreilles. Vîtes-vous jamais les oreilles d'un prédicant ? Lequel de ces vauriens osa montrer ses oreilles ? Des oreilles ! ah ! oui, montrer ses oreilles : on les leur a coupées. Oui, le bourreau leur a coupé à tous les oreilles.

« Et pourtant c'est autour de ces scandaleux vauriens, de ces coupe-gibecières, de ces savetiers échappés de leurs sellettes, de

ces guenillards prédicants, que tous ceux du populaire criaient : « Vive le Gueux ! » comme s'ils eussent été tous furieux, ivres ou fous.

« Ah ! il ne nous reste plus, à nous autres pauvres catholiques romains, qu'à quitter le Pays-Bas, puisqu'on y laisse brailler ce cri : « Vive le Gueux ! Vive le Gueux ! » Quelle meule de malédiction est donc tombée sur ce peuple ensorcelé et stupide, ah ! Jésus ! Partout riches et pauvres, nobles et ignobles, jeunes et vieux, hommes et femmes, tous de crier : « Vive le Gueux !

« Et qu'est-ce que tout ces seigneurs, tout ces culs-de-cuir pelés qui nous sont venus d'Allemagne ? Tout leur avoir s'en est allé aux filles, en brelans, lècheries, coucheries, trimballements de débauches, affourchements de vilenies, abominations de dés et triomphe d'accoutrements. Ils n'ont pas même un clou rouillé pour se gratter où il leur démange. Il leur faut maintenant les biens des églises et des couvents.

« Et là, dans leur banquet chez ce vaurien de Culembourg, avec cet autre vaurien de Brederode, ils ont bu dans des écuelles de bois, par mépris pour messire de Berlaymont et madame la Gouvernante. Oui ; et ils ont crié : « Vive le Gueux ! » Ah ! si j'avais été le bon Dieu, sauf tout respect, j'aurais fait que leur boisson, fût-elle bière ou vin, se fût changée en une sale, infâme eau de lavure de vaisselle, oui, en une sale, abominable puante lessive, dans laquelle ils auraient lavé leurs chemises et leurs draps embrenés.

« Oui, braillez, ânes que vous êtes, braillez : « Vive le Gueux ! » Oui ! et je suis prophète. Et toutes les malédictions, misères, fièvres, pestes, incendies, ruines, désolations, chancres, suettes anglaises et pestes noires tomberont sur le Pays-Bas. Oui, et ainsi Dieu sera vengé de votre sale braire de : « Vive le Gueux ! » Et il ne restera plus pierre sur pierre de vos maisons et pas un morceau d'os de vos jambes damnées qui coururent à cette

maudite calvanisterie et prédicastrerie. Ainsi, soit, soit, soit, soit, soit, soit-il. Amen. »

– Partons, mon fils, dit Ulenspiegel à Lamme.

– Tantôt, dit Lamme.

Et il chercha parmi les jeunes et belles dévotes, assistant au sermon, mais il ne trouva point sa femme.

XII

Ulenspiegel et Lamme vinrent à l'endroit appelé *MinneWater*, Eau d'Amour, mais les grands docteurs et Wysneusen Savantasses disent que c'est *Minre-Water*, Eau des Minimes. Ulenspiegel et Lamme s'assirent sur ses bords, voyant passer sous les arbres feuillus jusques sur leurs têtes, comme voûte basse, hommes, femmes, fillettes et garçons se donnant la main, coiffés de fleurs, marchant hanche contre hanche, se regardant dans les yeux tendrement, sans rien voir qu'eux-mêmes en ce monde.

Ulenspiegel, songeant à Nele, les regardait. En sa mélancolique souvenance, il dit :

– Allons boire.

Mais Lamme, n'entendant point Ulenspiegel, regardait aussi les paires d'amoureux.

– Jadis aussi nous passions, ma femme et moi, nous aimant au nez de ceux qui, comme nous, au bord des fossés, s'étendent, sans femme, solitaires.

– Viens boire, disait Ulenspiegel, nous trouverons les Sept au fond d'une pinte.

– Propos de buveur, répondait Lamme ; tu sais que les Sept sont des géants qui ne pourraient tenir debout sous la grande voûte de l'église du Saint-Sauveur.

Ulenspiegel, songeant à Nele tristement, et aussi qu'il trouverait peut-être en quelque hôtellerie bon gîte, bon souper, hôtesse avenante, dit derechef :

– Allons boire !

Mais Lamme n'écoutait point, et disait en regardant la tour de Notre-Dame :

– Madame sainte Marie, patronne des légitimes amours, octroyez-moi de voir encore sa gorge blanche, doux oreiller.

– Viens boire, disait Ulenspiegel, tu la trouveras, la montrant aux buveurs, dans une taverne.

– Oses-tu si mal penser d'elle ? disait Lamme.

– Allons boire, dit Ulenspiegel, elle est *baesine* quelque part, sans doute.

– Discours de soif, disait Lamme.

Ulenspiegel poursuivit :

– Peut-être tient-elle en réserve pour les pauvres voyageurs un plat de beau bœuf étuvé dont les épices embaument l'air, point trop grasses, tendres, succulentes comme feuilles de roses, et nageant comme poissons de mardi-gras entre le girofle, la

muscade, les crêtes de coq, ris-de-veau et autres célestes friandises.

– Méchant ! dit Lamme, tu me veux faire mourir sans doute. Ignores-tu que depuis deux jours nous ne vivons que de pain sec et de petite bière ?

– Discours de faim, répondit Ulenspiegel. Tu pleures d'appétit, viens manger et boire. J'ai un beau demi-florin qui payera les frais de nos ripailles.

Lamme riait. Ils allèrent quérir leur chariot et parcoururent ainsi la ville, cherchant quelle était la meilleure auberge. Mais voyant plusieurs museaux de *baes* revêches et de *baesines* peu compatissantes, ils passèrent outre, songeant qu'aigre trogne est mauvaise enseigne à cuisine hospitalière.

Ils arrivèrent au Marché du Samedi et entrèrent en l'hôtellerie nommée *De Blauwe Lanteern*, la Lanterne Bleue. Là était un *baes* de bonne mine.

Ils remisèrent leur chariot et firent mettre l'âne à l'écurie, en la compagnie d'un picotin d'avoine. Ils se firent servir à souper mangèrent leur saoûl, dormirent bien, et se levèrent pour manger encore. Lamme, crevant d'aise, disait :

– J'entends en mon estomac musique céleste.

Quand vint le moment de payer, le *baes* vint à Lamme et lui dit :

– Il me faut dix patards.

– Il les a, lui disait Lamme montrant Ulenspiegel qui répondit :

– Je ne les ai point.

– Et le demi-florin ? dit Lamme.

– Je ne l'ai point, répondit Ulenspiegel.

– C'est bien parier, dit le *baes* ; je vais vous ôter à tous deux votre pourpoint et votre chemise.

Soudain Lamme, prenant courage de bouteille :

– Et si je veux manger et boire, moi, s'exclama-t-il, manger et boire, oui, boire pour vingt-sept florins et davantage, je le ferai. Penses-tu qu'il n'y ait pas un sou vaillant en cette bedaine ? Vive Dieu ! elle ne fut jusqu'ici nourrie que d'ortolans. Tu n'en portas jamais de semblable sous ta ceinture de cuir graisseux. Car tu as comme un méchant ton suif au collet du pourpoint, et non comme moi trois pouces de lard friand sur la bedaine !

Le *baes* était tombé en extase de fureur. Bégayant de nature, il voulait parler vite ; plus il se pressait, plus il éternuait comme chien sortant de l'eau. Ulenspiegel lui jetait des boulettes de pain sur le nez. Et Lamme, s'animant davantage, continuait :

– Oui, j'ai de quoi payer ici tes trois poules maigres, tes quatre poulets galeux et ce grand niais de paon qui promène sa queue crottée dans ta basse-cour. Et si ta peau n'était pas plus sèche que celle d'un vieux coq, si tes os ne tombaient pas en poussière, j'aurais encore de quoi te manger, toi, ton valet morveux, ta servante borgne et ton cuisinier, qui, s'il avait la gale, aurait les bras trop courts pour se gratter.

Voyez-vous, poursuivait-il, voyez-vous ce bel oiseau qui, pour un demi-florin, nous veut ôter notre pourpoint et notre chemise ? Dis-moi ce que vaut ta garde-robe, loqueteux outrecuidant, et je t'en donne trois liards.

Mais le *baes*, entrant de plus en plus en colère, soufflait davantage.

Et Ulenspiegel lui lançait des boulettes sur la physionomie.

Lamme, comme un lion disait :

– Combien crois-tu, maigre trogne, que vaille un bel âne, au museau fin, aux oreilles longues, à la poitrine large, aux jarrets comme du fer ? dix-huit florins pour le moins, est-il vrai, *baes* marmiteux ? Combien as-tu de vieux clous dans tes coffres pour payer une si belle bête ?

Le *baes* soufflait davantage, mais il n'osait bouger.

Lamme disait :

– Combien crois-tu que vaille un beau chariot en bois de frêne peint en pourpre, tout garni par-dessus de toile de Courtrai contre le soleil et les averses ? Vingt-quatre florins pour le moins, hein ? Et combien font vingt-quatre florins et dix-huit florins ? Réponds, ladre peu calculateur. Et comme c'est jour de marché, et comme il y a des paysans en ta chétive hôtellerie, je vais les leur vendre tout de suite.

Ce qui fut fait, car tous connaissaient Lamme. Et de fait il eut de son âne et de son chariot quarante-quatre florins et dix patards. Alors, faisant sonner l'or sous le nez du *baes*, il lui disait :

– Y flaires-tu le fumet des ripailles à venir ?

– Oui, répondait l'hôte. Et il disait tout bas :

– Quand tu vendras ta peau, je l'achèterai un liard pour en faire une amulette contre la prodigalité.

Cependant une mignonne et gentille commère qui se tenait dans la cour obscure était venue souvent regarder Lamme par la fenêtre, et se retirait chaque fois qu'il pouvait voir son joli museau.

Le soir, sur l'escalier, comme il montait sans lumière, trébuchant à cause du vin qu'il avait bu, il sentit une femme qui l'enlaçait, le baisait sur la joue, sur la bouche, voire même sur le nez, goulûment et mouillant sa face de larmes amoureuses, puis le laissa.

Lamme, ensommeillé à cause de la boisson, se coucha, dormit, et le lendemain s'en fut à Gand avec Ulenspiegel.

XIII

Là, il chercha sa femme dans tous les *kaberdoesjen*, *tafelhooren*, musicos et tavernes. Le soir, il retrouvait Ulenspiegel *In den zingende Zwaan*, au Cygne chantant. Ulenspiegel allait partout où il pouvait, semant l'alarme et soulevant le peuple contre les bourreaux de la terre des pères.

Se trouvant au Marché du Vendredi, près de *Dulle-Griet*, le Grand-Canon, Ulenspiegel se coucha à plat ventre sur le pavé. Un charbonnier vint et lui dit :

– Que fais-tu là ?

– Je me mouille le nez pour savoir d'où vient le vent, répondit Ulenspiegel.

Un menuisier vint.

– Prends-tu, dit-il, le pavé pour un matelas ?

– Il en est qui le prendront bientôt pour couverture, répondit Ulenspiegel. Un moine s'arrêta.

– Que fait là ce veau ? demanda-t-il

– Il demande à plat ventre votre bénédiction, mon père, répondit Ulenspiegel. Le moine, la lui ayant donnée, s'en fut.

Ulenspiegel alors coucha l'oreille contre terre ; un paysan vint.

– Entends-tu du bruit là-dessous ? lui dit-il.

– Oui, répondit Ulenspiegel, j'écoute pousser le bois dont les fagots serviront à brûler les pauvres hérétiques.

– N'entends-tu plus rien ? lui dit un sergent de la commune.

– J'entends, dit Ulenspiegel, la gendarmerie qui vient d'Espagne ; si tu as quelque chose à garder, enterre-le, car bientôt les villes ne seront plus sûres à cause des voleurs.

– Il est fou, dit le sergent de la commune.

– Il est fou, répétèrent les bourgeois.

XIV

Cependant Lamme ne mangeait plus, songeant au rêve doux de l'escalier de la *Blauwe Lanteern*. Son cœur tirant vers Bruges, il fut, par Ulenspiegel, mené de force à Anvers, où il continua ses dolentes recherches.

Ulenspiegel étant dans les tavernes, au milieu de bons flamands réformés, voire même de catholiques amis de liberté, leur disait au sujet des placards : « Ils nous amènent l'Inquisition sous prétexte de nous purger d'hérésie, mais c'est à nos gibecières que servira cette rhubarbe. Nous n'aimons à être médicamentés que selon qu'il nous plaît ; nous nous fâcherons, révolterons et mettrons les armes à la main. Le roi le savait d'avance. Voyant que nous ne voulons point de la rhubarbe, il fera marcher les seringues, c'est-à-dire les grands et les petits canons, serpentins, fauconneaux et courtauds à grosse gueule. Lavement royal ! Il ne restera plus un riche Flamand dans la Flandre ainsi médicamentée. Heureux nos pays d'avoir un si royal médecin.

Mais les bourgeois riaient.

Ulenspiegel disait : « Riez aujourd'hui, mais fuyez ou armez vous le jour où l'on cassera quelque chose à Notre-Dame. »

XV

Le quinze août, le grand jour de Marie et de la bénédiction des herbes et racines, quand, repues de grains, les poules sont sourdes aux clairons du coq qui les prie d'amour, un grand crucifix de pierre fut brisé à l'une des portes d'Anvers par un Italien aux gages du cardinal Granvelle, et la procession de la Vierge, précédée des fous verts, jaunes et rouges, sortit de l'église de Notre-Dame.

Mais la statue de la Vierge, insultée en chemin par des hommes inconnus, fut replacée précipitamment dans le chœur de l'église, dont on ferma les grilles.

Ulenspiegel et Lamme entrèrent à Notre-Dame. De jeunes gars claquedents, guenillards et quelques hommes parmi eux, inconnus à un chacun, se tenaient devant le chœur, s'entrefaisant certains signes et grimaces. De leurs pieds et de leurs langues ils

menaient grand tapage. Nul ne les avait vus à Anvers, nul ne les revit. L'un d'eux, à face d'oignon brûlé, demanda si Mieke, c'était Notre-Dame, avait eu peur qu'elle était rentrée précipitamment en l'église ?

– Ce n'est pas de toi qu'elle a eu peur, vilain moricaud, répondit Ulenspiegel.

Le jeune gars auquel il parlait marchait sur lui, pour le battre, mais Ulenspiegel, le serrant au collet :

– Si tu me frappes, dit-il, je te fais vomir ta langue.

Puis, se tournant vers quelques hommes d'Anvers qui étaient là : *Signorkes* et *pagaders*, dit-il montrant le jeune loqueteux, méfiez-vous, ce sont de faux Flamands, traîtres payés pour nous induire à mal, à misère et à ruine.

Puis, parlant aux malconnus :

– Hé ! dit-il, museaux d'ânes, séchant de misère, d'où tenez-vous l'argent qu'on entend aujourd'hui sonner en vos escarcelles ? Auriez-vous vendu d'avance votre peau pour en faire des tambours ?

– Voyez le prêcheux ! disaient les malconnus.

Puis ils se mirent à crier ensemble, parlant de Notre-Dame :

– Mieke a une belle robe ! Mieke a une belle couronne ! Je les donnerai à ma bagasse !

Ils sortirent, tandis que l'un d'eux était monté en chaire pour y dire de sots propos, et ils revinrent criant :

– Descends, Mieke, descends avant que nous ne t'allions quérir. Fais un miracle, que nous voyions si tu sais aussi bien marcher que te faire porter, Mieke, la fainéante !

Mais Ulenspiegel avait beau crier : « Artisans de ruines, cessez vos vilains propos, tout pillage est crime ! »

Ils ne cessèrent du tout leur discours et quelques-uns parlèrent même de briser le chœur pour forcer Mieke de descendre.

Ce qu'entendant, une vieille femme, qui vendait des chandelles dans l'église, leur jeta au visage les cendres de son chauffe-pieds ; mais elle fut battue et jetée par terre, et alors commença le tapage.

Le markgrave vint dans l'église avec ses sergents. Voyant le populaire assemblé, il l'exhorta à sortir de l'église, mais si mollement que quelques-uns seulement s'en furent ; les autres dirent :

– Nous voulons premièrement entendre les chanoines chanter vêpres en l'honneur de Mieke.

Le markgrave répondit :

– On ne chantera point.

– Nous chanterons nous-mêmes, répondirent les malconnus loqueteux.

Ce qu'ils firent dans les nefs et près le porche de l'église. Quelques-uns jouaient aux *krieke-steenen*, noyaux de cerises, et disaient : « Mieke, tu ne joues jamais en paradis et t'y ennuies. Joue avec nous. »

Et sans cesse insultant la statue, ils criaient, hurlaient et sifflaient.

Le markgrave feignit de prendre peur et s'en alla. Par son ordre, toutes les portes de l'église furent fermées, sauf une.

Sans que le populaire s'en mêlât, la guenaille des malconnus devint plus hardie et vociféra davantage. Et les voûtes résonnaient comme au bruit de cent canons.

L'un d'eux alors, a la trogne d'oignon brûlé, paraissant avoir quelque autorité, monta en chaire, leur fit signe de la main et prêchant :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dit-il, les trois ne faisant qu'un et l'un faisant trois, Dieu nous sauve au paradis d'arithmétique ; cejourd'hui quinzième d'août, Mieke est sortie en grand triomphe d'habillements pour montrer son visage de bois aux *signorkes* et *pagaders* d'Anvers. Mais Mieke, dans la procession, a rencontré le diable Satanas, et Satanas lui a dit, se gaussant d'elle : « Te voilà bien fière ainsi attifée comme reine, Mieke, et portée par quatre *signorkes*, et tu ne veux plus regarder le pauvre *pagader* Satanas qui chemine pédestrement. » Et Mieke répondit : « Va-t'en, Satanas, sinon je t'écrase la tête encore plus fort, vilain serpent ! ». « Mieke, dit Satanas, c'est à cette besogne que tu passes le temps depuis quinze cents ans, mais l'Esprit du Seigneur ton maître m'a délivré. Je suis plus fort que toi, tu ne me marcheras plus sur la tête, et je vais te faire danser maintenant. » Satanas prit un grand fouet, bien cinglant, et se mit à en frapper Mieke qui n'osait crier de peur de montrer sa frayeur et alors elle s'est mise à courir le grand trotton, forçant les *signorkes*, qui la portaient, à courir aussi pour ne pas la laisser tomber avec sa couronne d'or et ses bijoux dans le pauvre commun peuple. Et maintenant Mieke se tient coite et transie en sa niche considérant Satan, qui est là assis au haut de la colonne, sous le petit dôme, et qui, tenant son fouet et ricanant, lui dit : « Je te ferai payer le sang et les larmes coulant en ton nom !

Mieke, comment est ton virginal portement ? C'est l'heure de déloger. On te coupera en deux, méchante statue de bois, pour toutes les statues de chair et d'os qui furent en ton nom brûlées, pendues, enterrées vives sans pitié. Ainsi parla Satanas ; et il parla bien. Et il faut te descendre de ta niche, Mieke la sanguinaire, Mieke la cruelle, qui ne fut point semblable à ton fils Christus. »

Et toute la foule des malconnus, huant et criant, vociféra : « Mieke ! Mieke ! c'est l'heure du délogement ! Mouilles-tu de peur ton linge en ta niche ? Sus, Brabant au bon duc ! Ôtez les saints de bois ! Qui prendra un bain dans l'Escaut ? Le bois nage mieux que les poissons ! »

Le populaire les écoutait sans rien dire.

Mais Ulenspiegel, montant dans la chaire, fit de force descendre les escaliers à celui qui parlait :

– Fous à lier, dit-il parlant au populaire ; fous lunatiques, fous niais, qui ne voyez point plus loin que le bout de votre nez morveux, ne comprenez-vous point que tout ceci est œuvre de traîtres ? Ils veulent vous faire sacrilèges et pillards pour vous déclarer rebelles, vider vos coffres, vous détrancher et vous brûler vifs ! Et le roi héritera. *Signorkes* et *pagaders*, n'ajoutez pas foi aux paroles de ces artisans de malheur : laissez Notre-Dame en sa niche, vivez fermement, travaillant joyeusement, dépensant vos gains et bénéfices. Le noir démon de ruine a l'œil sur vous, c'est par les saccagements et destructions qu'il appellera l'armée ennemie pour vous traiter en rebelles et faire régner sur vous d'Albe par dictature, inquisition, confiscation et mort !

« Et il héritera ! »

– Las ! disait Lamme, ne pillez point, *signorkes* et *pagaders*, le roi est déjà bien fâché. La fille de la brodeuse l'a dit à mon ami Ulenspiegel. Ne pillez point, messieurs !

Mais le populaire ne pouvait les entendre.

Les malconnus criaient :

– Sac et délogement ! Sac, Brabant au bon duc ! À l'eau, les saints de bois ! Ils nagent mieux que les poissons !

Ulenspiegel se tenant à la chaire criait vainement :

– *Signorkes* et *pagaders*, ne souffrez point le pillage ! n'appelez point la ruine sur la ville !

Il fut arraché de là tout déchiré, visage, pourpoint et haut-de-chausses, nonobstant qu'il se fût revanché des pieds et des mains. Et tout saignant il ne cessa de crier :

– Ne souffrez point le pillage !

Mais ce fut en vain.

Les malconnus et la guenaille de la ville se ruèrent sur la grille du chœur, qu'ils rompirent en criant :

– Vive le Gueux !

Tous se mirent à briser, saccager et détruire. Avant minuit, cette grande église, où il y avait septante autels, toutes sortes de belles peintures et de choses précieuses, fut vidée comme une noix. Les autels furent rompus, les images abattues et toutes les serrures brisées. Ce qu'étant fait, les mêmes malconnus se mirent en route pour traiter comme Notre-Dame : les Frères-Mineurs, les Franciscains, Saint-Pierre, Saint-André, Saint-Michel, Saint-Pierre-au-Pot, le Bourg, les Fawkens, les Sœurs-Blanches, les Sœurs-Grises, le Troisième-Ordre, les Prêcheurs, et toutes les

églises et chapelles de la ville. Ils en prirent les chandelles et flambeaux et coururent ainsi partout.

Il n'y eut parmi eux ni querelle ni débat ; nul d'entre eux ne fut blessé en cette grande rupture de pierres, de bois et d'autres matériaux.

Ils se présentèrent à La Haye pour y procéder à l'enlèvement des statues et des autels, sans que là ni ailleurs les réformés leur prêtassent secours.

À La Haye, le magistrat leur demanda où était leur commission.

– Elle est là, dit l'un d'eux en frappant sur son cœur.

– Leur commission, entendez-vous, *signorkes* et *pagaders* ? dit Ulenspiegel, ayant appris le fait. Il est donc quelqu'un qui leur mande de besogner comme sacrilèges. Vienne en ma chaumière quelque larron pillard : je ferai comme le magistrat de La Haye, je dirai, ôtant mon couvre-chef : « Gentil larron, gracieux vaurien, vénérable bélître, montre-moi ta commission. » Il me dira qu'elle est dans son cœur avide de mon bien. Et je lui donnerai les clefs de tout. Cherchez, cherchez à qui profite ce pillage. Méfiez-vous du Chien rouge ; le crime est commis, on le va châtier. Méfiez-vous du Chien rouge. Le grand crucifix de pierre est abattu. Méfiez-vous du Chien rouge.

Le Grand Conseil souverain de Malines ayant mandé, par l'organe de son président Viglius, de ne mettre aucun empêchement au brisement des images :

– Las ! dit Ulenspiegel, la moisson est mûre pour les faucheurs espagnols. Le duc ! le duc marche sur nous. Flamands, la mer monte, la mer de vengeance. Pauvres femmes et filles, fuyez la fosse ! Pauvres hommes, fuyez la potence, le feu et le glaive ! Philippe veut achever l'œuvre sanglante de Charles. Le

père sema la mort et l'exil ; le fils a juré qu'il aimerait mieux régner sur un cimetière que sur un peuple d'hérétiques. Fuyez, voici le bourreau et les fossoyeurs.

Le populaire écoutait Ulenspiegel, et les familles par centaines quittaient les cités, et les routes étaient encombrées de chariots chargés des meubles de ceux qui partaient pour l'exil.

Et Ulenspiegel allait partout, suivi de Lamme dolent et cherchant ses amours.

Et à Damme, Nele pleurait auprès de Katheline l'affolée.

XVI

Ulenspiegel étant à Gand au mois de l'orge, qui est octobre, vit d'Egmont revenant de nocer et festoyer en la noble compagnie de l'abbé de Saint-Bavon. D'humeur chantante, il faisait rêvassant aller au pas son cheval. Soudain, il avisa un homme qui, tenant une lanterne allumée, marchant à côté de lui.

– Que me veux-tu ? demanda d'Egmont.

– Du bien, répliqua Ulenspiegel, bien de lanterne quand elle est allumée.

– Va-t-en et me laisse, répondit le comte.

– Je ne m'en irai pas, repartit Ulenspiegel.

– Tu veux donc recevoir un coup de fouet ?

– J'en veux recevoir dix, si je puis vous mettre dans la tête une telle lanterne que voyiez clair d'ici à l'Escurial.

– Il ne me chault de ta lanterne ni de l'Escurial, répondit le comte.

– Eh bien, moi, répondit Ulenspiegel, il me brûle de vous donner un bon avis.

Puis, prenant par la bride le cheval du comte, ruant et se cabrant :

– Monseigneur, dit-il, songez que maintenant vous dansez bien sur votre cheval et que votre tête danse aussi très bien sur vos épaules ; mais le roi veut, dit-on, interrompre cette belle danse, vous laisser votre corps, mais prendre votre tête et la faire danser en des pays si lointains que vous ne la pourrez jamais rattraper. Donnez-moi un florin, je l'ai gagné.

– Du fouet, si tu ne te retires, méchant donneur d'avis.

– Monseigneur, je suis Ulenspiegel, fils de Claes, brûlé vif pour la foi, et de Soetkin morte de douleur. Les cendres battant sur ma poitrine me disent que d'Egmont, le brave soldat, peut avec la gendarmerie qu'il commande, opposer au duc d'Albe ses troupes trois fois victorieuses.

– Va-t-en, répondit d'Egmont, je ne suis point traître.

– Sauve les pays, seul tu le peux, dit Ulenspiegel.

Le comte voulut fouetter Ulenspiegel ; mais celui-ci ne l'avait pas attendu et s'enfuyait en criant :

– Mangez des lanternes, mangez des lanternes, messire comte. Sauvez les pays.

Un autre jour, d'Egmont ayant soif s'était arrêté devant l'auberge de *In 't bondt verkin* – Au cochon bigarré, – tenu par

une femme de Courtrai, mignonne commère, nommée *Musekin*, la Petite Souris.

Le comte, se dressant sur ses étriers, cria :

– À boire !

Ulenspiegel, qui servait la Musekin, vint près du comte en tenant d'une main un hanap d'étain et de l'autre un plein flacon de vin rouge.

Le comte le voyant :

– Te voilà, dit-il, corbeau de noir augure !

– Monseigneur, répondit Ulenspiegel, si mon augure est noir, c'est qu'il est mal lavé ; mais me diriez-vous quel est le plus rouge du vin qui entre par le gosier ou du sang qui jaillit par le cou ? C'est ce que demandait ma lanterne.

Le comte ne répondit point, but, paya et partit.

XVII

Ulenspiegel et Lamme, montés chacun sur un âne, que leur avait donné Simon Simonsen, un des fidèles du prince d'Orange, allaient en tous lieux, avertissant les bourgeois des noirs desseins du roi de sang et toujours au guet pour savoir les nouvelles qui venaient d'Espagne.

Ils vendaient des légumes, étaient vêtus en paysans et couraient tous les marchés.

Revenant de celui de Bruxelles, ils virent dans une maison de pierre, quai aux Briques, dans une salle basse, une belle dame

vêtue de satin, haute en couleur, bien en gorge et l’œil émerillonné.

Elle disait a une coquassière jeune et fraîche :

– Affritez-moi cette poêle, je n’aime pas la sauce à la rouille.

Ulenspiegel poussa le nez à la fenêtre.

– Moi, dit-il, je les aime toutes, car ventre affamé n’est pas grand électeur de fricassées.

La dame se retournant :

– Quel est, dit-elle, ce bonhommet qui se mêle de mon potage ?

– Hélas ! belle dame, répondit Ulenspiegel, si vous vouliez seulement en faire un peu en ma compagnie, je vous enseignerais des ragoûts de voyageur inconnus aux belles dames sédentaires.

Puis, faisant claquer sa langue, il dit

– J’ai soif.

– De quoi ? dit-elle.

– De toi, dit-il.

– Il est joli homme, dit la coquassière à la dame. Faisons-le entrer et qu’il nous conte ses aventures.

– Mais ils sont deux, dit la dame.

– J’en soignerai un, repartit la coquassière.

– Madame, repartit Ulenspiegel, nous sommes deux, il est vrai, moi et mon pauvre Lamme, qui ne peut porter cent livres sur le dos, mais en porte cinq cents sur l'estomac en viandes et boissons, volontiers.

– Mon fils, dit Lamme, ne te gausse point de moi, infortuné à qui sa bedaine coûte si cher à remplir.

– Elle ne te coûtera pas un liard aujourd'hui, dit la dame. Entrez céans tous deux.

– Mais, dit Lamme, il y a aussi deux baudets sur lesquels nous sommes.

– Les picotins, répondit la dame, ne manquent point en l'écurie de M. le comte de Meghem.

La coquassière quitta sa poêle et tira dans la cour Ulenspiegel et Lamme sur leurs ânes, lesquels se mirent à braire incontinent.

– C'est, dit Ulenspiegel, la fanfare de prochaine nourriture. Ils claironnent leur joie, les pauvres baudets !

En étant tous deux descendus, Ulenspiegel dit à la cuisinière :

– Si tu étais ânesse, voudrais-tu d'un âne comme moi ?

– Si j'étais femme, répondit-elle, je voudrais d'un gars à la face joyeuse.

– Qu'es-tu donc, n'étant point femme ni ânesse ? demanda Lamme.

– Je suis vierge, dit-elle, une vierge n'est point femme ni ânesse davantage ; comprends-tu, grosse bedaine ?

Ulenspiegel dit à Lamme :

– Ne la crois point, c'est la moitié d'une folle-fille et le quart de deux diablesses. Sa malice charnelle lui a déjà gardé en enfer une place sur un matelas pour y choyer Belzébuth.

– Méchant gausseur, dit la cuisinière, si tes cheveux étaient de crin ! je n'en voudrais pas seulement pour marcher dessus.

– Moi, dit Ulenspiegel, je voudrais manger toutes tes chevelures.

– Langue dorée, lui dit la dame, te les faut-il toutes avoir ?

– Non, répondit Ulenspiegel, mille me suffiraient fondues en une seule comme vous.

La dame lui dit :

– Bois d'abord une pinte de *bruinbier*, mange un morceau de jambon, taille à même dans ce gigot, éventre-moi ce pâté, hume-moi cette salade.

Ulenspiegel joignit les mains

– Le jambon, dit-il, est bonne viande ; la *bruinbier*, bière céleste, le gigot, chair divine ; un pâté qu'on éventre fait trembler de plaisir la langue dans la bouche ; une salade grasse est de princier humage. Mais béni sera celui auquel vous donnerez à souper de votre beauté.

– Voyez comme il dégoise, dit-elle. Mange d'abord, vaurien.

Ulenspiegel répondit :

– Ne dirons-nous point le *benedicite* avant les grâces ?

– Non, fit-elle.

Alors Lamme, geignant, dit :

– J’ai faim.

– Tu mangeras, dit la belle dame, puisque tu n’as d’autre souci que de viande cuite.

– Et fraîche pareillement, comme était ma femme, dit Lamme.

La coquassière devint maussade à ce propos. Toutefois ils mangèrent à grand planté et burent à tire-larigot. Et la dame donna encore cette nuit à souper à Ulenspiegel, et ainsi le lendemain et les jours suivants.

Les ânes avaient double picotin et Lamme double ration. Pendant une semaine, il ne quitta point la cuisine, et il jouait avec les plats, mais non avec la cuisinière, car il songeait à sa femme.

Cela fâcha la fillette, laquelle disait qu’il ne valait pas la peine d’encombrer le pauvre monde pour ne songer qu’à son ventre.

Dans l’entretemps, Ulenspiegel et la dame vivaient amicalement. Et elle lui dit un jour

– Thyl, tu n’as point de mœurs : qui es-tu ?

– Je suis, dit-il, un fils qu’Heureux Hasard eut un jour avec Bonne Aventure.

– Tu ne médis point de toi, dit-elle.

– C’est de peur que les autres ne me louent, répondit Ulenspiegel.

– Prendrais-tu la défense de tes frères qu’on persécute ?

– Les cendres de Claes battent sur ma poitrine, répondit Ulenspiegel.

– Comme te voilà beau, dit-elle. Qui est ce Claes ?

Ulenspiegel répondit :

– Mon père, brûlé pour la foi.

– Le comte de Meghem ne te ressemble point, dit-elle ; il veut faire saigner la patrie que j’aime, car je suis née à Anvers, la gracieuse ville. Sache donc qu’il s’est entendu avec le conseiller de Brabant, Scheyf, pour faire entrer à Anvers ses dix enseignes d’infanterie.

– Je le dénoncerai aux bourgeois, dit Ulenspiegel, et j’y vais de ce pas, leste comme un fantôme.

Il y alla, et le lendemain les bourgeois étaient en armes.

Toutefois, Ulenspiegel et Lamme, ayant mis leurs ânes chez un fermier de Simon Simonsen, durent se cacher de peur du comte de Meghem qui les faisait partout chercher pour les faire pendre, car on lui avait dit que deux hérétiques avaient bu de son vin et mangé de sa viande.

Il fut jaloux, le dit à sa belle dame qui grinça les dents de colère, pleura et se pâma dix-sept fois. La coquassière fit de même, mais non si souvent, et déclara sur sa part de Paradis et l’éternel salut de son âme qu’elle ni sa dame n’avaient rien fait, sinon de donner les reliefs du dîner à deux pauvres pèlerins qui,

montés sur des ânes chétifs, s’étaient arrêtés à la fenêtre de la cuisine.

Et il fut ce jour-là répandu tant de pleurs que le plancher en était tout humide. Ce que voyant, messire de Meghem fut assuré qu’elles ne mentaient point.

Lamme n’osa plus se montrer chez M. de Meghem, car la cuisinière l’appelait toujours : Ma femme !

Et il était bien dolent, songeant à la nourriture ; mais Ulenspiegel lui apportait toujours quelque bon plat, car il entrait dans la maison par la rue Sainte-Catherine, et se cachait dans le grenier.

Le lendemain, à vêpres, le comte de Meghem confessa à la belle commère comme quoi il avait résolu de faire entrer à Bois-le-Duc avant le jour la gendarmerie qu’il commandait. Puis il s’endormit. La belle commère alla au grenier narrer le fait à Ulenspiegel.

XVIII

Ulenspiegel vêtu en pèlerin partit incontinent sans provisions ni argent pour Bois-le-Duc, afin de prévenir les bourgeois. Il comptait prendre en route un cheval chez Jeroen Praet, frère de Simon, pour lequel il avait des lettres du prince, et de là courir le grand trotton par les chemins de traverse jusqu’à Bois-le-Duc.

Traversant la chaussée, il vit venir une troupe de soudards. Il eut grand peur à cause des lettres.

Mais résolu de faire bon visage à malencontre, il attendit de pied ferme les soudards, et s’arrêta marmonnant ses patenôtres ;

quand ils passèrent il marcha avec eux, et sut qu'ils allaient à Bois-le-Duc.

Une enseigne wallonne ouvrait la marche. En tête se trouvaient le capitaine Lamotte avec sa garde de six hallebardiers, puis, selon leur rang, l'enseigne avec une garde moindre, le prévôt, ses hallebardiers et ses deux happe-chair, le chef du guet, le garde-bagages, le bourreau et son aide, et fifres et tambourins menant grand tapage.

Puis venait une enseigne flamande de deux cents hommes, avec son capitaine, son porte-enseigne, et divisée en deux centuries commandées par les sergents de bande, principaux soudards, et en décuries commandées par les *rot-meesters*. Le prévôt et les *stock-knechten*, aides du bâton, étaient pareillement précédés de fifres et de tambourins qui battaient et glapissaient.

Derrière eux venaient, éclatant de rire, gazouillant comme fauvettes, chantant comme rossignols, mangeant, buvant, dansant, debout, couchées ou chevauchant, leurs compagnes, de belles et folles filles, dans deux chariots découverts.

D'aucunes étaient vêtues comme des lansquenets, mais de fine toile blanche, décolletée, déchiquetée aux bras, aux jambes, au pourpoint, laissant voir leurs chairs mignonnes, coiffées de bonnets de fin lin profilés d'or, surmontés de belles plumes d'autruche volant au vent. À leurs ceintures de toile d'or frisées de satin rouge pendaient les fourreaux de drap d'or de leurs poignards. Et leurs souliers, bas et hauts-de-chausses, leurs pourpoints, aiguillettes, ferrements, étaient d'or et de soie blanche.

D'autres étaient aussi vêtues *landsknechtement*, mais de bleu, de vert, d'écarlate, d'azur, de cramoisi, déchiquetés, brodés armoriés à leur fantaisie. Et toutes avaient au bras la rouelle de couleur indiquant leur métier.

Un *hoer-wyfel*, leur sergent, voulait les faire taire, mais par leurs mignonnes grimaces et paroles elles le forçaient de rire et ne lui obéissaient point.

Ulenspiegel, vêtu en pèlerin, marchait de conserve avec les deux enseignes, ainsi qu'un batelet à côté d'un grand navire. Et il marmonnait ses patenôtres.

Soudain Lamotte lui dit :

– Où t'en vas-tu, pèlerin ?

– Monsieur du capitaine, répondit Ulenspiegel, qui avait faim. Je fis jadis un grand péché et fus condamné par le chapitre de Notre-Dame à aller à Rome à pied demander pardon au Saint-Père, qui me l'octroya. Je revins lavé en ces pays sous condition de prêcher en route les Saints Mystères à tous et quelconques soudards que je rencontrerais, lesquels me doivent, pour mes sermons, bailler le pain et la viande. Et ainsi patrocinant je sustente ma pauvre vie. M'octroirez-vous permission de tenir mon vœu à la halte prochaine.

– Oui, dit messire de Lamotte.

Ulenspiegel, se mêlant aux Wallons et Flamands fraternellement, tâtait ses lettres sous son pourpoint.

Les filles lui criaient :

– Pèlerin, beau pèlerin, viens ici nous montrer la puissance de tes écailles.

Ulenspiegel s'approchant d'elles disait modestement :

– Mes sœurs en Dieu, ne vous gaussez point du pauvre pèlerin qui va par monts et par vaux prêcher la sainte foi aux soudards.

Et il mangeait des yeux leurs grâces mignonnes.

Mais les folles-filles, poussant entre les toiles des chariots leurs faces éveillées :

– Tu es bien jeune, disaient-elles, pour patrociner les soudards. Monte en nos chariots, nous t’enseignerons de plus doux parlers.

Ulenspiegel eût obéi volontiers, mais ne le pouvait à cause de ses lettres, déjà deux d’entre elles, passant leurs bras ronds et blancs hors du chariot, tâchaient de le hisser près d’elles, quand le *hoer-wyfel*, jaloux, dit à Ulenspiegel :

– Si tu ne t’en revas, je te détranche.

Et Ulenspiegel s’en fut plus loin, regardant sournoisement les fraîches filles dorées au soleil, qui luisait clair sur le chemin.

On vint à Berchem. Philippe de Lannoy, sieur de Beauvoir, commandant les Flamands, ordonna de faire halte.

En cet endroit était un chêne de moyenne hauteur, dépouillé de ses branches, sauf d’une grosse, cassée par le milieu, à laquelle on avait, le mois dernier, pendu par le cou un anabaptiste.

Les soudards s’arrêtèrent, les cantiniers vinrent à eux, leur vendirent du pain, du vin, de la bière, des viandes de toutes sortes. Quant aux folles-filles, ils leur vendirent du sucre, des castrelins, des amandes, des tartelettes. Ce que voyant Ulenspiegel, il eut plus faim encore.

Soudain, montant comme un singe à l'arbre, il se met à califourchon sur la grosse branche qui était à sept pieds de terre ; là, se fouettant d'une discipline, tandis que les soudards et les folles-filles faisaient cercle autour de lui :

– Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dit-il. Amen. Il est écrit : « Celui qui donne aux pauvres prête à Dieu » ; soudards et vous, belles dames, mignonnes compagnes d'amour de ces vaillants guerriers, prêtez à Dieu, c'est-à-dire donnez-moi le pain, la viande, le vin, la bière, si vous le voulez, des tartelettes ne vous déplaise, et Dieu, qui est riche, vous le rendra en monceaux d'ortolans, en ruisseaux de malvoisie, en montagnes de sucre candi, en *rystpap*, que vous mangerez au paradis dans des cuillers d'argent.

Puis se lamentant :

– Ne voyez-vous point par quels cruels supplices j'essaye de mériter le pardon de mon péché ? Soulagerez-vous point la cuisante douleur de cette discipline qui me blesse le dos et le fait saigner ?

– Quel est ce fou ? dirent les soudards.

– Mes amis, répondit Ulenspiegel, je ne suis pas fou, mais repentant et affamé ; car, tandis que mon esprit pleure ses péchés, mon ventre pleure l'absence de viande. Benoîts soudards et vous, fillettes belles, je vois là parmi vous du gras jambon, de l'oie, des saucissons, du vin, de la bière, des tartelettes. Ne donnerez-vous rien au pèlerin ?

– Oui, oui, dirent les soudards flamands, il a bonne trogne, le prêcheur.

Et tous de lui jeter des morceaux de nourriture comme des balles. Ulenspiegel ne cessait de parler et mangeait affourché sur la branche :

– La faim, disait-il, rend l’homme dur et inapte à la prière, mais le jambon enlève tout soudain cette méchante humeur.

– Gare, la tête fêlée ! disait un sergent de bande en lui jetant une bouteille à demi-pleine.

Ulenspiegel saisit au vol la bouteille, et buvant à petits coups disait :

– Si la faim aiguë furieuse est chose dommageable au pauvre corps de l’homme, il en est une autre aussi pernicieuse : c’est l’angoisse d’un pauvre pèlerin auquel de généreux soudards ont donné l’un une tranche de jambon et l’autre une bouteille de bière. Car le pèlerin est sobre coutumièrement, et s’il buvait ayant dans l’estomac une si mince nourriture il serait ivre tout de suite.

Comme il parlait, il saisit derechef, au vol, une cuisse d’oie :

– Ceci, dit-il, est chose miraculeuse, pêcher en l’air du poisson de prairie. Mais il a disparu avec l’os. Quoi de plus avide que le sable sec ? C’est une femme stérile et un estomac affamé.

Soudain il sentit un fer de hallebarde le piquer au séant. Et il entendit un enseigne dire : Les pèlerins dédaignent-ils le gigot à présent ?

Ulenspiegel vit, embroché au fer de la hallebarde, un gros manche de gigot. Le prenant, il dit :

– Manche pour manche, j’aime mieux celui-ci entre mes dents que l’autre à mon pourpoint. J’en ferai une flûte à moelle pour chanter tes louanges, hallebardier miséricordieux. Toutefois, disait-il rongeant le manche, qu’est-ce qu’un repas sans dessert, qu’est-ce qu’un manche, si succulent qu’il soit, si après le pèlerin ne voit pas se montrer la face benoîte de quelque tartelette ?

Ce disant, il porta la main à son visage, car deux tartelettes venant du groupe des folles-filles s'étaient aplaties l'une sur l'œil, l'autre sur sa joue. Et les filles de rire et Ulenspiegel de répondre :

– Grand merci, gentes fillettes, qui me donnez des accolades de confitures.

Mais les tartelettes étaient tombées par terre.

Soudain les tambours battirent, les fifres piaillèrent et les soudards se remirent en marche.

Messire de Beauvoir dit à Ulenspiegel de descendre de son arbre et de cheminer à côté de la troupe dont il eût voulu être à cent lieues, car il flairait aux paroles de quelques soudards d'aigre trogne qu'il leur était suspect, qu'ils le prendraient bientôt pour un espion, le fouilleraient et le feraient pendre s'ils trouvaient ses missives.

Donc, se laissant tomber dans un fossé, il cria :

– Pitié, messires soudards, ma jambe est rompue, je ne saurais cheminer davantage, laissez-moi monter dans le chariot des filles.

Mais il savait que le *hoer-wyfel* jaloux ne le permettrait point.

Elles de leurs chariots lui criaient :

– Or ça, viens, gentil pèlerin, viens. Nous t'aimerons, caresserons, festoyerons, guérirons en un jour.

– Je le sais, disait-il, mains de femme sont baume céleste pour toutes les blessures.

Mais le *hoer-wyfel* jaloux, parlant à messire de Lamotte :

– Messire, dit-il, je crois que ce pèlerin se gausse de nous, avec sa jambe rompue, pour monter dans le chariot des filles. Ordonnez qu'on le laisse en chemin.

– Je le veux, répondit messire de Lamotte.

Et Ulenspiegel fut laissé dans le fossé.

Quelques soudards, croyant qu'il s'était vraiment cassé la jambe, en furent fâchés à cause de sa gaieté. Ils lui laissèrent de la viande et du vin pour deux jours. Les filles l'eussent voulu aller secourir, mais ne le pouvant, elles lui jetèrent tout ce qui leur restait de castrelins.

La troupe fut loin, Ulenspiegel prit la clef des champs dans sa robe de pèlerin, acheta un cheval et, par chemins et par sentiers, entra à Bois-le-Duc, comme le vent.

À la nouvelle de l'arrivée de messires de Beauvoir et de Lamotte, ceux de la ville se mirent en armes au nombre de huit cents, élurent des capitaines et envoyèrent à Anvers Ulenspiegel déguisé en charbonnier pour avoir du secours de l'Hercule-Buveur Brederode.

Et les soudards de messires de Lamotte et de Beauvoir ne purent entrer à Bois-le-Duc, cité vigilante, prête à la vaillante défense.

XIX

Le mois suivant, un certain docteur Agileus donna deux florins à Ulenspiegel et des lettres avec lesquelles il devait se rendre chez Simon Praet, qui lui dirait ce qu'il avait à faire.

Ulenspiegel trouva chez Praet le vivre et le couvert. Son sommeil était bon, bonne aussi sa trogne fleurie de jeunesse ; Praet au rebours, chétif et de mine piteuse, semblait toujours enfermé en de tristes pensées. Et Ulenspiegel s'étonnait d'entendre, la nuit, si de hasard il s'éveillait, des coups de marteau.

Si matin qu'il se levât, Simon Praet était debout avant lui et plus piteuse était sa mine, plus tristes aussi ses regards, brillants comme ceux d'un homme se préparant à mort ou bataille.

Souvent Praet soupirait, joignant les mains pour prier et toujours paraissait rempli d'indignation. Ses doigts étaient noirs et graisseux, comme aussi ses bras et sa chemise.

Ulenspiegel résolut de savoir d'où provenaient les coups de marteau, les bras noirs et la mélancolie de Praet. Un soir après avoir été à la *Blauwe Gans*, la taverne de l'Oie bleue, en la compagnie de Simon qui y fut malgré lui, il feignit d'être si soûlé de boissons et d'avoir si fort la crapule en la tête qu'il la devait incontinent porter sur l'oreiller.

Et Praet le mena tristement au logis.

Ulenspiegel dormait au grenier, près des chats, le lit de Simon était en bas, près de la cave.

Ulenspiegel continuant sa feintise ivrogniale, monta trébuchant l'escalier, feignant de manquer de tomber et se tenant à la corde. Simon l'y aida avec de tendres soins, comme un frère. L'ayant couché, le plaignant de son ivresse, et priant Dieu de la lui vouloir pardonner, il descendit et bientôt Ulenspiegel entendit les mêmes coups de marteau qui l'avaient maintes fois réveillé.

Se levant sans bruit, il descendit à pieds nus les étroits degrés, si bien qu'après septante et deux il se trouva devant une porte basse, d'où filtrait par l'entre-bâillement un filet de lumière.

Simon imprimait des feuilles volantes sur d'antiques caractères du temps de Laurens Coster, grand propagateur du noble art d'imprimerie.

– Que fais-tu là ? demanda Ulenspiegel.

Simon lui répondit effrayé :

– Si tu es du diable, dénonce-moi, que je meure, mais si tu es de Dieu, que ta bouche soit la prison de ta langue.

– Je suis de Dieu, répondit Ulenspiegel, et ne te veux nul mal. Que fais-tu là ?

– J'imprime des Bibles, répondit Simon. Car si le jour, afin de faire vivre ma femme et mes enfants, je publie les cruels et méchants édits de Sa Majesté, la nuit je sème la vraie parole de Dieu, et répare ainsi le mal que je fis durant le jour.

– Tu es brave, dit Ulenspiegel.

– J'ai la foi, répondit Simon.

De fait, ce fut de cette sainte imprimerie que sortirent les Bibles en flamand qui se répandirent dans les pays de Brabant, de Flandre, Hollande, Zélande, Utrecht, Noord-Brabandt, Over-Yssel, Gelderland, jusques au jour où Simon fut condamné à avoir la tête tranchée, finissant ainsi sa vie pour Christ et la justice.

XX

Simon dit un jour à Ulenspiegel :

– Ecoute, frère, as-tu du courage ?

– J'en ai, répondit Ulenspiegel, ce qu'il faut pour fouetter un Espagnol jusqu'à ce que mort s'ensuive, pour tuer un assassin, pour détruire un meurtrier.

– Saurais-tu, demanda l'imprimeur, te tenir patiemment en une cheminée pour écouter ce qui se dit dans une chambre ?

Ulenspiegel répondit :

– Ayant, par la grâce de Dieu, reins forts et jarrets souples, je me pourrais tenir longtemps où je voudrais, comme un chat.

– As-tu patience et mémoire ? demanda Simon.

– Les cendres de Claes battent sur ma poitrine, répondit Ulenspiegel.

– Ecoute donc, dit l'imprimeur, tu prendras cette carte à jouer ainsi pliée, et tu iras à Dendermonde frapper, deux fois fort et une fois doucement, à la porte de la maison dont voici l'apparence dessinée. Quelqu'un t'ouvrira et te demandera si tu es le ramoneur, tu répondras que tu es maigre et que tu n'as point perdu la carte. Tu la lui montreras. Alors, Thyl, tu feras ce que dois. De grands malheurs planent sur la terre de Flandre. Il te sera montré une cheminée préparée et balayée à l'avance ; tu y trouveras de bons crampons pour tes pieds, et pour ton séant une petite planchette de bois fermement soutenue. Quand celui qui t'aura ouvert te dira de monter dans la cheminée, tu le feras, et là tu te tiendras coi. D'illustres seigneurs se réuniront en la chambre, devant la cheminée dans laquelle tu te trouveras. Ce sont Guillaume le Taiseux, prince d'Orange, les comtes d'Egmont, de Hoorn, de Hoogstraeten et Ludwig de Nassau, le frère vaillant

du Taiseux. Nous, réformés, voulons savoir ce que Messeigneurs veulent et peuvent entreprendre pour sauver les pays.

Or, le premier avril, Ulenspiegel fit ce qui lui était dit, et se glissa dans la cheminée. Il fut satisfait de voir que nul feu n'y brûlait, et pensa que, n'ayant point de fumée, il aurait ainsi l'ouïe plus fine.

Bientôt la porte de la salle s'ouvrit, et il fut traversé d'outre en outre par un coup de vent. Mais il prit ce vent en patience, disant qu'il lui rafraîchirait l'attention.

Puis il entendit messeigneurs d'Orange, d'Egmont et les autres entrer dans la salle. Ils commencèrent à parler des craintes qu'ils avaient, de la colère du roi et de la mauvaise administration des deniers et finances. L'un d'eux parlait d'un ton âpre, hautain et clair, c'était d'Egmont. Ulenspiegel le reconnut, comme il reconnut d'Hoogstraeten, à sa voix enrouée ; de Hoorn, à sa grosse voix ; le comte Louis de Nassau, à son parler ferme et guerrier ; et le Taiseux, à ce qu'il prononçait lentement toutes ses paroles comme s'il les eût pesées chacune en une balance.

Le comte d'Egmont demanda pourquoi on les réunissait une seconde fois, tandis qu'à Hellegat ils avaient eu le loisir de décider ce qu'ils voulaient faire.

De Hoorn répondit :

– Les heures sont rapides, le roi se fâche, gardons-nous de temporiser.

Le Taiseux alors dit :

– Les pays sont en danger ; il faut les défendre contre l'attaque d'une armée étrangère.

D’Egmont répondit en s’emportant, qu’il trouvait étonnant que le roi son maître crût devoir y envoyer une armée, alors que tout était pacifié par les soins des seigneurs et notamment par les siens.

Mais le Taiseux :

– Philippe a aux Pays-Bas quatorze bandes d’ordonnance, dont tous les soudards sont dévoués à celui qui commanda à Gravelines et à Saint-Quentin.

– Je ne comprends pas, dit d’Egmont.

Le prince repartit :

– Je ne veux rien dire davantage, mais il va être fait lecture à vous et aux seigneurs réunis, de certaines lettres, celles du pauvre Montigny pour le commencement.

Dans ces lettres, messire de Montigny écrivait :

« Le roi est extrêmement fâché de ce qui est arrivé aux Pays-Bas, et il punira, à l’heure donnée, les fauteurs de troubles. »

Sur ce, le comte d’Egmont dit qu’il avait froid, et qu’il serait bon d’allumer un grand feu de bois. Cela fut fait pendant que les deux seigneurs causaient des lettres.

Le feu ne prit pas à cause du trop grand bouchon qui était dans la cheminée et la chambre fut pleine de fumée.

Le comte d’Hoogstraeten, lut alors, en toussant, les lettres interceptées d’Alava, ambassadeur d’Espagne, adressées à la Gouvernante.

« L'ambassadeur, dit-il, écrit que tout le mal arrive aux Pays-Bas l'est du fait des trois : savoir, messieurs d'Orange, d'Egmont et de Hoorn. Il faut, dit l'ambassadeur, montrer bon visage aux trois seigneurs et leur dire que le roi reconnaît tenir ces pays en son obéissance par leurs services. Quant aux deux seuls : Montigny et de Berghes, ils sont où ils doivent demeurer. »

– Ah ! disait Ulenspiegel, j'aime mieux une cheminée fumeuse au pays de Flandre, qu'une fraîche prison au pays d'Espagne ; car il y pousse des garrots entre les murs humides.

Le dit ambassadeur ajoute que le roi a dit en la ville de Madrid : « Par tout ce qui est arrivé aux Pays-Bas, notre royale réputation est amoindrie, le service de Dieu est avili, et nous exposerons tous nos autres pays plutôt que de laisser impunie une telle rébellion. Nous sommes décidés à aller en personne aux Pays-Bas et à requérir l'assistance du pape et de l'empereur. Sous le mal présent gît le bien futur. Nous réduirons les Pays-Bas sous notre absolue obéissance et y modifierons à notre guise état, religion et gouvernement. »

– Ah ! Philippe roi, se disait Ulenspiegel, si je pouvais, à ma mode, te modifier, tu subirais sous mon bâton flamand une grande modification de tes cuisses, bras et jambes ; je te mettrais la tête au milieu du dos avec deux clous pour voir si en cet état, regardant le cimetière que tu laisses derrière toi, tu chanterais à ta guise ta chanson de tyrannique modification.

On apporta du vin. D'Hoogstraeten se leva et dit : « Je bois aux pays ! » Tous firent comme lui qui, posant son hanap vide sur la table, ajouta : « La male heure sonne pour la noblesse belgique. Il faut aviser aux moyens de se défendre. »

Attendant une réponse, il regarda d'Egmont qui ne sonna mot.

Mais le Taiseux parla :

– Nous résisterons, dit-il, si d'Egmont qui, à Saint-Quentin et à Gravelines, deux fois fit trembler la France, qui a toute autorité sur les soudards flamands, veut nous venir à la rescousse et empêcher l'Espagnol d'entrer en nos pays.

Messire d'Egmont répondit :

– J'ai trop respectueuse opinion du roi pour croire qu'il nous faille nous armer en rebelles contre lui. Que ceux qui craignent sa colère se retirent. Je demeurerai, n'ayant nul moyen de vivre sans son secours.

– Philippe peut se venger cruellement, dit le Taiseux.

– J'ai confiance, répondit d'Egmont.

– La tête y comprise ? demanda Ludwig de Nassau.

– Y compris, répondit d'Egmont, tête, corps et dévouement, qui sont à lui.

– Amé et féal, je ferai comme toi, dit de Hoorn.

Le Taiseux dit :

– Il faut prévoir et ne point attendre.

Lors, messire d'Egmont parlant violemment :

– J'ai, dit-il, fait pendre à Grammont vingt-deux réformés. Si les prêches cessent, si l'on punit les abatteurs d'images, la colère du roi s'apaisera.

Le Taiseux répondit :

– Il est des espérances incertaines.

– Armons-nous de confiance, dit d'Egmont.

– Armons-nous de confiance, dit de Hoorn.

– C'est de fer qu'il faut s'armer et non de confiance, repartit d'Hoogstraeten.

Sur ce, le Taiseux fit signe qu'il voulait partir

– Adieu, prince sans terre, dit d'Egmont

– Adieu, comte sans tête, répondit le Taiseux.

Ludwig de Nassau dit alors :

– Le boucher est pour le mouton et la gloire pour le soldat sauveur de la terre des pères !

– Je ne le puis, ni ne le veux, dit d'Egmont.

– Sang des victimes, dit Ulenspiegel, retombe sur la tête du courtisan !

Les seigneurs se retirèrent.

Ulenspiegel alors descendit de sa cheminée et alla incontinent apporter les nouvelles à Praet. Celui-ci dit : « D'Egmont est traître, Dieu est avec le prince. »

– Le duc ! le duc à Bruxelles ! Où sont les coffres-forts qui ont des ailes ?

LIVRE TROISIÈME

I

Il s’en va, le Taiseux, Dieu le mène.

Les deux comtes sont déjà pris, d’Albe promet au Taiseux douceur et pardon s’il comparaît devant lui.

À cette nouvelle, Ulenspiegel dit à Lamme :

– Heuque de m’amie, le duc fait ajourner à comparaître devant lui, à l’instance de Dubois, procureur général, en trois fois quatorze jours, le prince d’Orange, Ludwig son frère, d’Hoogstraeten, Van den Bergh, Culembourg, de Brederode et autres amis du prince, leur promettant bonne justice et miséricorde. Ecoute Lamme : Un jour, un juif d’Amsterdam ajourna un de ses ennemis à descendre dans la rue ; l’ajourneur était sur le pavé et l’ajourné à une fenêtre. « Descends donc, disait l’ajourneur à l’ajourné, et je te donnerai un tel coup de poing sur la tête qu’elle entrera dans ta poitrine, et que tu regarderas à travers tes côtes comme un voleur à travers les grilles de sa prison. » L’ajourné répondit : « Quand tu me promettrais cent fois davantage, je ne descendrais pas encore. » Ainsi puissent répondre d’Orange et les autres.

Et ils le firent, refusant de comparaître. D’Egmont et de Hoorn ne les imitèrent point. Et la faiblesse dans le devoir appelle l’heure de Dieu.

II

En ce temps-là furent décapités sur le Marché aux Chevaux, à Bruxelles, les sires d'Andelot, les enfants de Battembourg et autres illustres et vaillants seigneurs, lesquels avaient voulu s'emparer par surprise d'Amsterdam.

Et tandis qu'ils allaient au supplice, étant dix-huit et chantant des hymnes, les tambourins battaient devant et derrière, tout le long du chemin.

Et les soudards espagnols les escortant et portant torches flambantes, leur en brûlaient le corps en tous endroits. Et quand ils se mouvaient a cause de la douleur, les soudards disaient : « Comment, luthériens, cela vous fait-il donc mal d'être brûlés si tôt ? »

Et celui qui les avait trahis avait nom Dierick Slosse, lequel les mena à Enckhuysc, encore catholique, pour les livrer aux happe-chair du duc.

Et ils moururent vaillamment.

Et le roi hérita.

III

– L'as-tu vu passer ? dit Ulenspiegel vêtu en bûcheron. Lamme pareillement accoutré. As-tu vu le vilain duc avec son front plat au-dessus comme celui de l'aigle, et sa longue barbe qui est comme tout de corde pendant à une potence ? Que Dieu l'en étrangle ! Tu l'as vue cette araignée avec ses longues pattes velues que Satan, en son vomissement, cracha sur nos pays ? Viens, Lamme, viens ; nous allons jeter des pierres dans la toile…

– Las ! dit Lamme, nous serons brûlés tout vifs.

– Viens à Groenendael, mon ami cher, viens à Groenendael là est un beau cloître où Sa Ducalité Arachnéenne va prier le Dieu de paix de lui laisser parfaire son œuvre qui est d'ébattre ses noirs esprits dans les charognes. Nous sommes en carême, et ce n'est que de sang que ne veut point jeûner Sa Ducalité. Viens, Lamme, il y a cinq cents cavaliers armés autour de la maison d'Ohain ; trois cents piétons sont partis par petites troupes et entrent dans la forêt de Soignes.

« Tantôt, quand d'Albe fera ses dévotions, nous lui courrons sus et, l'ayant pris, le mettrons dans une belle cage de fer et l'enverrons au prince. »

Mais Lamme, frissant d'angoisse :

– Grand danger, mon fils, dit-il à Ulenspiegel. Grand danger ! Je te suivrais en cette entreprise si mes jambes n'étaient si faibles, si ma bedaine n'était si gonflée à cause de l'aigre bière qu'ils boivent en cette ville de Bruxelles.

Ces propos se tenaient en un trou du bois creusé dans la terre, au milieu du fourré. Soudain, regardant à travers les feuilles comme hors d'un terrier, ils virent les habits jaunes et rouges des soudards du duc dont les armes brillaient au soleil et qui allaient à pied dans le bois.

– Nous sommes trahis, dit Ulenspiegel.

Quand il ne vit plus les soudards, il courut le grand trotton jusques à Ohain. Les soudards le laissèrent passer sans être remarqué, à cause de son costume de bûcheron et de la charge de bois qu'il portait sur le dos. Là, il trouva les cavaliers attendant ; il sema la nouvelle, tous se dispersèrent et s'échappèrent sauf le sire de Beausart d'Armentières qui fut pris. Quant aux piétons qui venaient de Bruxelles, on n'en put trouver un seul.

Et ce fut un lâche traître du régiment du sieur de Likes qui les trahit tous.

Le sire de Beausart paya cruellement pour les autres.

Ulenspiegel alla, le cœur battant d'angoisse, voir au Marché aux Bêtes, à Bruxelles, son cruel supplice.

Et le pauvre d'Armentières, mis sur la roue, reçut trente-sept coups de barre de fer sur les jambes, sur les bras, les pieds et les mains, qui furent mis en pièces tour à tour, car les bourreaux le voulaient voir souffrir cruellement.

Et il reçut sur la poitrine le trente-septième, dont il mourut.

IV

Par un jour de juin, clair et doux, fut dressé à Bruxelles, sur le marché devant la Maison de Ville, un échafaud couvert de drap noir et y attenant deux poteaux élevés, garnis de pointes de fer. Sur l'échafaud, étaient deux coussins noirs et une petite table sur laquelle il y avait une croix d'argent.

Et sur cet échafaud furent mis à mort par le glaive, les nobles comtes d'Egmont et de Hoorn. Et le roi hérita.

Et l'ambassadeur de François, premier du nom, dit parlant d'Egmont :

– Je viens de voir trancher la tête à celui qui deux fois fit trembler la France.

Et les têtes des comtes furent posées sur les pointes de fer.

Et Ulenspiegel dit à Lamme :

– Les corps et le sang sont couverts de drap noir. Bénis soient ceux qui tiendront haut le cœur, droite l'épée dans les jours qui vont venir !

V

En ce temps-là, le Taiseux réunit une armée et fit envahir de trois côtés les Pays-Bas.

Et Ulenspiegel dit en une assemblée de Gueux Sauvages de Marenhout :

– Sur l'avis de ceux de l'Inquisition, Philippe, roi, a déclaré tout et un chacun habitant des Pays-Bas coupable de lèse-Majesté, du fait des hérésies tant pour y avoir adhéré que pour n'y avoir pas mis obstacle, et vu cet exécrable crime, les condamne tous, sans avoir égard au sexe ou à l'âge, excepté ceux qui sont désignés nominalement, aux peines réservées à de telles forfaitures ; et ce, sans nulle espérance de grâce. Le roi hérite.

« La mort fauche dans le riche et vaste pays que bornent la Mer Septentrionale, le comté d'Emden, la rivière d'Amise, les pays de Westphalie, de Clèves, de Juliers et de Liége, l'évêché de Cologne et celui de Trèves, le pays de Lorraine et de France. La mort fauche sur un sol de trois cent quarante lieues, dans deux cents villes murées, dans cent cinquante villages ayant droit de villes, dans les campagnes, les bourgs et les plaines. Le roi hérite.

« Ce n'est pas, poursuivit-il, trop de onze mille bourreaux pour faire la besogne. D'Albe les nomme des soldats. Et la terre des pères est devenue un charnier d'où les arts fuient, que les métiers quittent, que les industries abandonnent pour aller enrichir l'étranger, qui leur permet chez lui d'adorer le Dieu de la libre conscience. La Mort et la Ruine fauchent. Le roi hérite.

« Les pays avaient conquis leurs privilèges à force d'argent donné à des princes besogneux ; ces privilèges sont confisqués. Ils avaient espéré, d'après les contrats passés entre eux et les souverains, jouir de la richesse, fruit de leurs travaux. Ils se trompent : le maçon bâtit pour l'incendie, le manouvrier travaille pour le voleur. Le roi hérite.

« Sang et larmes ! la mort fauche sur les bûchers, sur les arbres servant de potences le long des grand'routes, dans les fosses ouvertes où sont jetées vivantes de pauvres fillettes ; dans les noyades des prisons, dans les cercles de fagots enflammés au milieu desquels brûlent à petit feu les patients ; dans les huttes de paille en feu ou les victimes meurent dans la flamme et la fumée. Le roi hérite.

« Ainsi l'a voulu le pape de Rome.

« Les villes regorgent d'espions attendant leur part du bien des victimes. Plus on est riche, plus on est coupable. Le roi hérite.

« Mais les vaillants hommes du pays ne se laisseront point égorger comme des agneaux. Parmi ceux qui fuient, il en est d'armés qui se réfugient dans les bois. Les moines les avaient dénoncés afin qu'on les tuât et que l'on prît leurs biens. Aussi la nuit, le jour, par bandes, comme des fauves, ils se ruent sur les cloîtres, y reprennent l'argent volé au pauvre peuple sous forme de chandeliers, de châsses d'or et d'argent, de ciboires, de patènes, de vases précieux. N'est-ce pas, bonshommes ? Ils y boivent le vin que les moines gardaient pour eux seuls. Les vases fondus ou engagés serviront pour la guerre sainte. Vive le Gueux !

« Ils harcèlent les soldats du roi, les tuent, les dépouillent, puis s'enfuient dans leurs tanières. On voit, jour et nuit, dans les bois s'allumer et s'éteindre des feux nocturnes changeant sans cesse de place. C'est le feu de nos festins. À nous le gibier de poil et de plume. Nous sommes seigneurs. Les paysans nous donnent du pain et du lard quand nous voulons. Lamme, regarde-les.

Loqueteux, farouches, résolus et l'œil fier, ils errent dans les bois avec leurs haches, hallebardes, longues épées, bragmarts, piques, lances, arbalètes, arquebuses, car toutes armes leur sont bonnes et ils ne veulent point marcher sous des enseignes. Vive le Gueux ! »

Et Ulenspiegel chanta :

Slaet op den trommele van dirre dom deyne
Slaet op den trommele van dirre doum, doum,
Battez le tambour ! van dirre dom deyne,
Battez le tambour de guerre.

Qu'on arrache au duc ses entrailles !
Qu'on lui en fouette le visage !
Slaet op den trommele, battez le tambour
Que le duc soit maudit ! À mort le meurtrier !
Qu'il soit livré aux chiens !
À mort le bourreau ! Vive le Gueux !

Qu'il soit pendu par la langue
Et par le bras, par la langue qui commande
Et par le bras qui signe l'arrêt de mort.
Slaet op den trommele.
Battez le tambour de guerre. Vive le Gueux !

Que le duc soit enfermé vivant avec les cadavres des victimes !
Que dans la puanteur,
Il meure de la peste des morts !
Battez le tambour de guerre. Vive le Gueux !

Christ regarde d'en haut tes soldats,
Risquant le feu, la corde,
Le glaive pour ta parole.

Ils veulent la délivrance de la terre des pères.
Slaet op den trommele van dirre dom deyne.
Battez le tambour de guerre. Vive le Gueux !

Et tous de boire et de crier :

– Vive le Gueux !

Et Ulenspiegel, buvant dans le hanap doré d'un moine, regardait avec fierté les faces vaillantes des Gueux Sauvages.

– Hommes fauves, dit-il, vous êtes loups, lions et tigres. Mangez les chiens du roi de sang.

– Vive le Gueux ! dirent-ils chantant :

Slaet op den trommele van dirre dom deyne,
Slaet op den trommele van dirre dom dom :
Battez le tambour de guerre. Vive le Gueux !

VI

Ulenspiegel, étant à Ypres, recrutait des soldats pour le prince : poursuivi par les happe-chair du duc, il se présenta comme bedeau chez le prévôt de Saint-Martin. Il y eut pour compagnon un sonneur nommé Pompilius Numan, couard de haute futaie qui, la nuit, prenait son ombre pour le diable et sa chemise pour un fantôme.

Le prévôt était gras et dodu comme une poularde engraissée à point pour la broche. Ulenspiegel vit bientôt quelle herbe il paissait pour se faire ainsi tant de lard. Selon qu'il l'apprit du sonneur et le vit de ses yeux, le prévôt dînait à neuf heures et soupait à quatre. Il restait au lit jusqu'à huit heures et demie ; puis, avant le dîner, s'allait promener dans son église, voir si les

troncs des pauvres étaient bien remplis. Et il en mettait la moitié dans son escarcelle. À neuf heures, il dînait d'une jatte de lait, d'un demi-gigot, d'un petit pâte de héron et vidait cinq hanaps de vin de Bruxelles. À dix heures, suçant quelques pruneaux et les arrosant de vin d'Orléans, il priait Dieu de ne l'induire jamais en gloutonnerie. À midi, il croquait, pour passer le temps, une aile et un croupion de volaille. À une heure, songeant à son souper, il vidait un grand coup de vin d'Espagne ; puis, s'étendant sur son lit, s'y rafraîchissait d'un petit somme.

Se réveillant, il mangeait un peu de saumon salé pour s'aiguiser l'appétit et vidait un grand hanap de *dobbel-knol* d'Anvers. Puis il descendait dans la cuisine, s'asseyait devant la cheminée et le beau feu de bois qui y flambait. Il y regardait rôtir et brunir pour les moines de l'abbaye une grosse pièce de veau ou un petit cochon bien échaudé, qu'il eût mangé plus volontiers qu'une miche de pain. Mais l'appétit lui manquait un peu. Et il contemplait la broche qui tournait toute seule comme par merveille. C'était l'œuvre de Pieter van Steenkiste, forgeron, demeurant en la châtellenie de Courtrai. Le prévôt lui paya une de ces broches quinze livres parisis.

Puis il remontait dans son lit et s'y assoupissant à cause de la fatigue, il se réveillait vers deux heures pour gober un peu de gelée de cochon arrosée de vin de Romagne à deux cent quarante florins la pièce. À trois heures, il mangeait un oisillon au sucre de Madère et vidait deux verres de malvoisie à dix-sept florins le barillet. À trois heures et demie, il prenait la moitié d'un pot de confiture et l'arrosait d'hydromel. Bien éveillé alors, il prenait l'un de ses pieds dans ses mains et se reposait pensif.

Le moment de souper étant venu, le curé de Saint-Jean venait souvent lui faire visite à cette heure succulente. Ils se disputaient parfois à qui mangerait le plus de poisson, de volaille, de gibier et de viande. Le plus vite rempli devait payer à l'autre un plat de carbonnades aux trois vins chauds, aux quatre épices et aux sept légumes.

Ainsi buvant et mangeant, ils causaient ensemble des hérétiques, étant d'avis au demeurant qu'on n'en pouvait assez détruire. Aussi ne se prenaient-ils jamais de querelle, le cas excepté où ils discutaient des trente-neuf façons de faire de bonnes soupes à la bière.

Puis, penchant leurs têtes vénérables sur leurs bedaines sacerdotales, ils ronflaient. Parfois se réveillant à demi, l'un d'eux disait que la vie est chose bien douce en ce monde et que les pauvres gens ont tort de se plaindre.

Ce fut de ce saint homme qu'Ulenspiegel devint le bedeau. Il le servait très bien à la messe, non sans emplir trois fois les burettes, deux fois pour lui et une fois pour le prévôt. Le sonneur Pompilius Numan l'y aidait à l'occasion.

Ulenspiegel, qui voyait Pompilius si fleuri, pansard et joufflu lui demanda si c'était au service du prévôt qu'il avait thésaurisé cette santé enviable.

– Oui. mon fils, répondit Pompilius ; mais ferme bien la porte de peur que nul ne nous écoute.

Puis parlant tout bas :

– Tu sais, dit-il, que notre maître prévôt aime tous les vins et bières, toutes les viandes et volailles d'amour tendre. Aussi serre-t-il ses viandes en une huche et ses vins en un cellier dont il a sans cesse les clefs dans son escarcelle. Et il s'endort les mains dessus... La nuit quand il dort, je vais lui prendre ses clefs sur la panse et les y remets non sans trembler, mon fils, car, s'il savait mon crime, il me ferait bouillir tout vif.

– Pompilius, dit Ulenspiegel, il ne faut point prendre tant de peine, mais seulement une fois les clefs j'en ferai sur ce modèle et nous laisserons les autres sur la bedaine du bon prévôt.

– Fais-les, mon fils, dit Pompilius.

Ulenspiegel fit les clefs ; sitôt que lui et Pompilius jugeaient, vers les huit heures de nuit, que le bon prévôt était endormi, ils descendaient prendre à leur choix viandes et bouteilles. Ulenspiegel portait les bouteilles et Pompilius les viandes, parce que Pompilius tremblait toujours comme une feuille, et que les jambons ni les gigots ne se cassent point en tombant. Ils s'emparèrent plusieurs fois de volailles avant leur cuisson, ce dont furent accusés plusieurs chats du voisinage, mis à mort de ce fait.

Ils allaient ensuite dans la *Ketel-Straat*, qui est la rue des folles-filles. Là ils n'épargnaient rien, donnant libéralement à leurs mignonnes bœuf fumé et jambon, cervelas et volailles, et leur donnaient à boire du vin d'Orléans et de Romagne, et de l'*Ingelsche bier*, qu'ils nomment *ale* de l'autre côté de la mer, et qu'ils versaient à flots dans le frais gosier des belles. Et ils étaient payés en caresses.

Toutefois, un matin après le dîner, le prévôt les fit mander tous deux. Il avait l'air redoutable, suçant, non sans colère, un os à moelle en soupe.

Pompilius tremblait dans ses chausses, et sa bedaine était secouée par la peur. Ulenspiegel, se tenant coi, tâtait agréablement dans ses poches les clefs du cellier.

Le prévôt, lui parlant, dit :

– On boit mon vin et mange mes volailles, est-ce toi mon fils ?

– Non, répondit Ulenspiegel.

– Et ce sonneur, dit le prévôt en montrant Pompilius, n'a-t-il point trempé les mains dans ce crime ; car il est blême comme un agonisant, à cause assurément que le vin volé lui sert de poison.

– Las ! messire, répondit Ulenspiegel, vous accusez à tort votre sonneur, car s'il est blême, ce n'est point d'avoir bu du vin, mais faute d'en humer assez, de quoi il est si relâché, que si on ne l'arrête, son âme s'en ira par ruisseaux dans ses chausses.

– Il est de pauvres gens en ce monde, dit le prévôt buvant en son hanap un grand coup de vin. Mais, dis-moi, mon fils, si toi, qui as des yeux de lynx, tu n'as point vu les larrons ?

– J'y ferai bonne garde, messire, répondit Ulenspiegel.

– Que Dieu vous tienne en joie tous deux, mes enfants, dit le prévôt, et vivez sobrement. Car c'est de l'intempérance que nous viennent bien des maux en cette vallée de larmes. Allez en paix.

Et il les bénit.

Et il suça encore un os à moelle en soupe, et il but encore un grand coup de vin.

Ulenspiegel et Pompilius sortirent.

– Ce vilain ladre, dit Ulenspiegel, ne t'aurait pas seulement donné à boire une goutte de son vin. Ce sera pain bénit de lui en voler encore. Mais, qu'as-tu donc que tu trembles ?

– J'ai mes chausses toutes mouillées, dit Pompilius.

– L'eau sèche vite, mon fils, dit Ulenspiegel. Mais sois joyeux il y aura ce soir musique de flacons dans la *Ketel-Straat*. Et nous soûlerons les trois gardes de nuit, qui, en ronflant, garderont la ville.

Ce qui fut fait.

Cependant, l'on était près de la Saint-Martin : l'église était parée pour la fête. Ulenspiegel et Pompilius y entrèrent la nuit, en fermèrent bien les portes, allumèrent tous les cierges, prirent une viole et une cornemuse, et se mirent à jouer de leur mieux de ces instruments. Et les cierges flambaient comme des soleils. Mais ce ne fut point tout. Leur besogne étant faite, ils allèrent près du prévôt, qu'ils trouvèrent debout, nonobstant l'heure avancée, grignotant une grive, buvant du vin du Rhin et écarquillant les yeux en voyant les vitraux de l'église éclairés.

– Messire prévôt, lui dit Ulenspiegel, voulez-vous savoir qui mange vos viandes et boit vos vins ?

– Et cette illumination, dit le prévôt en montrant les vitraux de l'église ? Ah ! Seigneur Dieu, permettez-vous à Monsieur saint Martin de brûler ainsi, nuitamment, sans payer, les cierges des pauvres moines ?

– Il fait bien autre chose, messire prévôt, dit Ulenspiegel. mais venez.

Le prévôt prit sa crosse et les suivit, ils entrèrent dans l'église.

Là, il vit au milieu de la grande nef, tous les saints descendus de leurs niches, rangés en rond et commandés, semblait-il, par saint Martin, qui les dépassait tous de la tête et à l'index de sa main, étendue pour bénir, tenait une dinde rôtie. Les autres avaient dans la main ou portaient à la bouche des morceaux de poulet ou d'oie, des saucissons, des jambons, du poisson cru et du poisson cuit, et, entre autres, un brochet qui pesait bien quatorze livres. Et chacun, à ses pieds, avait un flacon de vin.

À ce spectacle, le prévôt, ne se sentant point de colère, devint si rouge et sa face fut si gonflée, que Pompilius et Ulenspiegel

crurent qu'elle allait éclater ; mais le prévôt, sans faire attention à eux, marcha droit sur saint Martin en le menaçant, comme s'il eût voulu lui imputer le crime des autres, lui arracha la dinde du doigt et le frappa de si grands coups, qu'il lui cassa le bras, le nez, la crosse et la mitre.

Quant aux autres, il ne leur épargna point les horions, et plus d'un laissa sous ses coups : bras, mains, mitre, crosse, faux, hache, gril, scie et autres emblèmes de dignité et de martyre. Puis le prévôt, secouant sa bedaine, alla lui-même éteindre tous les cierges avec fureur et célérité.

Il emporta tout ce qu'il put de jambons, de volailles et de saucissons, et, pliant sous le faix, il rentra dans sa chambre à coucher, si marri et fâché qu'il but, coup sur coup, trois grands flacons de vin.

Ulenspiegel, étant assuré qu'il dormait, emporta dans la *Ketel-straat* tout ce que le prévôt croyait avoir sauvé, et aussi tout ce qui restait dans l'église, non sans y avoir soupé préalablement des meilleurs morceaux. Et ils en mirent les débris aux pieds des saints.

Le lendemain, Pompilius sonnait la cloche de matines, Ulenspiegel monta au dortoir du prévôt et lui demanda de redescendre dans l'église.

Là, lui montrant les débris des saints et des volailles, il lui dit :

– Messire prévôt, vous avez eu beau faire, ils ont mangé tout de même.

– Oui, répondit le prévôt, ils sont venus jusqu'au dortoir, comme des larrons, prendre ce que j'avais sauvé. Ah ! Messieurs les saints, je m'en plaindrai au pape.

– Oui, répondit Ulenspiegel, mais c'est après-demain la procession, les ouvriers vont venir tantôt dans l'église : s'ils y voient tout ces pauvres saints mutilés, ne craignez-vous point d'être accusé d'iconoclastie ?

– Ah ! Monsieur saint Martin, dit le prévôt, épargnez-moi le feu, je ne savais ce que je faisais.

Puis, se tournant vers Ulenspiegel, tandis que le peureux sonneur se balançait aux cloches :

– On ne pourra jamais, dit-il, d'ici à dimanche, raccommoder saint Martin. Que vais-je faire et que dira le peuple ?

– Messire, répondit Ulenspiegel, il faut user d'un innocent subterfuge. Nous collerons une barbe sur le visage de Pompilius, qui est bien respectable, étant toujours mélancolique ; nous l'affublerons de la mitre, de l'aube, de l'aumusse et du grand manteau de drap d'or du saint ; nous lui recommanderons de bien se tenir sur son socle, et le peuple le prendra pour le saint Martin de bois.

Le prévôt alla vers Pompilius, qui se balançait aux cordes.

– Cesse de sonner, dit-il, et m'écoute : Veux-tu gagner quinze ducats ? Dimanche, jour de la procession, tu seras saint Martin. Ulenspiegel t'affublera comme il faut, et si, porté par tes quatre hommes, tu fais un geste ou dis une parole, je te fais bouillir tout vif dans l'huile du grand chaudron que le bourreau vient de maçonner sur la place des Halles.

– Monseigneur, je vous rends grâces, dit Pompilius, mais vous savez que je retiens mes eaux difficilement.

– Il faut obéir, repartit le prévôt.

– J’obéirai, monseigneur, dit Pompilius bien piteusement.

VII

Le lendemain, par un clair soleil, la procession sortit de l’église. Ulenspiegel avait raccommodé de son mieux les douze saints qui se balançaient sur leurs socles entre les bannières des corporations ; puis venait la statue de Notre-Dame, puis les filles de la Vierge tout de blanc vêtues et chantant des cantiques ; puis les archers et arbalétriers ; puis, le plus proche du dais et se balançant plus que les autres, Pompilius pliant sous les lourds accoutrements de Monsieur saint Martin.

Ulenspiegel, s’étant muni de poudre à gratter, avait vêtu lui-même Pompilius de son costume épiscopal, lui avait mis les gants et la crosse et enseigné la manière latine de bénir le peuple. Il avait aussi aidé les prêtres à se vêtir. Aux uns, il mettait l’étole, aux autres l’aumusse, aux diacres l’aube. Il courait de ci, de là dans l’église, rétablissant en ses plis un pourpoint ou un haut-de-chausse. Il admirait et louait les armes bien fourbies des arbalétriers et les arcs redoutables de la confrérie des archers. Et à chacun il versait sur la fraise, le dos ou le poignet une pincée de poudre à gratter. Mais le doyen et les quatre porteurs de saint Martin furent ceux qui en eurent le plus. Quant aux filles de la Vierge, il les épargna en considération de leur grâce mignonne.

La procession sortit bannières au vent, enseignes déployées dans un bel ordre. Hommes et femmes se signaient en la voyant passer. Et le soleil luisait chaud.

Le doyen fut le premier qui sentit l’effet de la poudre et se gratta un peu derrière l’oreille. Tous, prêtres, archers, arbalétriers se grattaient le cou, les jambes, les poignets, sans oser encore le faire ouvertement. Les quatre porteurs se grattaient aussi, mais le sonneur, plus démangé que les autres, car il était plus exposé à l’ardent soleil, n’osait pas seulement remuer de peur d’être bouilli

vif. Pinçant le nez, il faisait une laide grimace et il tremblait sur ses jambes flageolantes, car il manquait de tomber chaque fois que les porteurs se grattaient.

Mais il n’osait bouger, et de peur, laissait aller ses eaux, et les porteurs disaient :

– Grand saint Martin, va-t-il pleuvoir maintenant ?

Les prêtres chantaient un hymne à Notre-Dame,

Si de coe... coe... coe... lo descenderes
Ô sanc... ta... ta... ta... Ma... ma... ria.

Car leurs voix tremblaient à cause de la démangeaison, qui devenait excessive ; mais ils se grattaient modestement. Le doyen et les quatre porteurs de saint Martin avaient toutefois le cou et les poignets en pièces. Pompilius se tenait coi, flageolant sur ses pauvres jambes, qui étaient le plus démangées.

Mais voilà soudain tous les arbalétriers, archers, diacres, prêtres, doyen et les porteurs de saint Martin de s’arrêter pour se gratter. La poudre démangeait aux plantes des pieds de Pompilius mais il n’osait bouger de peur de tomber.

Et les curieux disaient que saint Martin roulait des yeux bien farouches et faisait une mine bien menaçante au pauvre populaire.

Puis le doyen fit de nouveau marcher la procession.

Bientôt le chaud soleil qui tombait d’aplomb sur tout ces dos et ces bedaines processionnels rendit intolérable l’effet de la poudre.

Et alors, prêtres, archers, arbalétriers, diacres et doyen furent vus comme une troupe de singes s'arrêtant et se grattant sans pudeur partout où il leur démangeait.

Les filles de la Vierge chantaient leur hymne et c'étaient comme des chants d'ange, toutes ces fraîches voix montant vers le ciel.

Tous, au demeurant, s'en furent où ils pouvaient : le doyen, tout en se grattant, sauva le Saint-Sacrement ; le peuple pieux transporta les reliques dans l'église ; les quatre porteurs de saint Martin jetèrent rudement Pompilius par terre. La, n'osant se gratter, remuer ni parler, le pauvre sonneur fermait les yeux dévotement.

Deux jeunes garçonnets le voulurent emporter, mais le trouvant trop lourd, ils le mirent tout droit contre un mur, et là, Pompilius pleura de grosses larmes.

Le populaire s'assemblait autour de lui ; les femmes étaient allées chercher des mouchoirs de toile fine et blanche et lui essuyaient le visage pour conserver ses larmes comme des reliques et lui disaient : « Monseigneur, comme vous avez chaud ! »

Le sonneur les regardait lamentablement et faisait du nez, malgré lui, des grimaces.

Mais comme les larmes coulaient à flots de ses yeux, les femmes disaient :

– Grand saint Martin, pleurez-vous sur les péchés de la ville d'Ypres. N'est-ce pas votre noble nez qui bouge ? Nous avons cependant suivi les conseils de Louis Vivès et les pauvres d'Ypres auront de quoi travailler et de quoi manger. Oh ! les grosses larmes ! Ce sont des perles. Notre salut est ici.

Les hommes disaient :

– Faut-il, grand saint Martin, démolir chez nous la *Ketel-straat* ? Mais enseignez-nous surtout les moyens d'empêcher les fillettes pauvres de sortir le soir et de courir ainsi mille aventures.

Soudain le peuple cria :

– Voici le bedeau.

Ulenspiegel vint alors et, prenant Pompilius à bras-le-corps, l'emporta sur ses épaules, suivi de la foule des dévots et dévotes.

– Las ! lui disait tout bas à l'oreille le pauvre sonneur, je vais mourir démangé, mon fils.

– Tiens-toi raide, répondait Ulenspiegel, oublies-tu que tu es un saint de bois ?

Il courut le grand pas et déposa Pompilius devant le prévôt qui s'étrillait de ses ongles jusqu'au sang.

– Sonneur, dit le prévôt, t'es-tu gratté comme nous ?

– Non, messire, répondit Pompilius.

– As-tu parlé ou fait un geste ?

– Non, messire, répondit Pompilius.

– Alors, dit le prévôt, tu auras tes quinze ducats. Va te gratter maintenant.

VIII

Le lendemain, le peuple ayant appris le fait par Ulenspiegel, dit que c'était méchante raillerie de leur faire adorer comme saint un pleurard qui laissait aller ses eaux sous lui.

Et beaucoup devinrent hérétiques. Et partant avec leurs biens, ils couraient grossir l'armée du prince.

Ulenspiegel s'en retourna vers Liége. Etant seul dans le bois, il s'assit et rêvassa. Regardant le ciel clair, il dit :

– La guerre, toujours la guerre, pour que l'ennemi espagnol tue le pauvre peuple, pille nos biens, viole nos femmes et filles. Cependant notre bel argent s'en va, et notre sang coule par ruisseaux sans profit pour personne, sinon pour ce royal maroufle qui veut mettre un fleuron d'autorité de plus à sa couronne. Fleuron qu'il croit glorieux, fleuron de sang, fleuron de fumée. Ah ! si je te pouvais fleuronner comme je le désire, il n'y aurait que les mouches qui te voudraient tenir compagnie.

Comme il pensait à ces choses, il vit passer devant lui toute une bande de cerfs. Il y en avait de vieux et grands ayant encore leurs daimtiers et portant fièrement leurs bois à neuf cors. De mignons broquarts, qui sont leurs écuyers, trottinaient à côté d'eux semblant tout prêts à leur donner aide de leurs bois pointus. Ulenspiegel ne savait ou ils allaient, mais il jugea que c'était à leur reposée.

– Ah ! dit-il, vieux cerfs et broquarts mignons, vous allez, gais et fiers, dans le parfond du bois à votre reposée, mangeant les jeunes pousses, flairant les senteurs embaumées, heureux. Jusqu'à ce que vienne le chasseur-bourreau. Ainsi de nous, vieux cerfs et broquarts !

Et les cendres de Claes battirent sur la poitrine d'Ulenspiegel.

IX

En septembre, quand les cousins cessent de piquer, le Taiseux, avec six pièces de campagne et quatre gros canons parlant pour lui, et quatorze mille Flamands, Wallons et Allemands, passa le Rhin à Saint-Vyt.

Sous les enseignes jaunes et rouges du bâton noueux de Bourgogne, bâton qui longtemps meurtrit nos pays, bâton de commencement de servitude que tenait d'Albe, le duc de sang, marchaient vingt-six mille cinq cents hommes, roulaient dix-sept pièces de campagne et neuf gros canons.

Mais le Taiseux ne devait avoir nul bon succès en cette guerre, car d'Albe refusait sans cesse la bataille.

Et son frère Ludwig, le Bayard de Flandre, après maintes villes gagnées et maints bateaux rançonnés sur le Rhin, perdit à Jemmingen, au pays de Frise, contre le fils du duc, seize canons, quinze cents chevaux et vingt enseignes, à cause des lâches soudards mercenaires, qui demandaient argent quand il fallait bataille.

Et par ruines, sang, et larmes, vainement Ulenspiegel cherchait le salut de la terre des pères.

Et les bourreaux, par les pays, pendaient, détranchaient, brûlaient les pauvres victimes innocentes.

Et le roi héritait.

X

Cheminant par le wallon pays, Ulenspiegel vit que le prince n'y avait nul secours à espérer, et il vint ainsi près la ville de Bouillon.

Il vit peu à peu se montrer sur le chemin bossus de tous âge, sexe et condition. Tous, pourvus de grands rosaires, les égrenaient dévotement.

Et leurs prières étaient comme des coassements de grenouilles dans un étang, le soir, quand il fait chaud.

Il y avait des mères bossues portant des enfants bossus, tandis que d'autres petits de même couvée s'attachaient à leurs jupes. Et il y avait des bossus sur les collines et des bossus dans les plaines. Et partout sur le ciel clair, Ulenspiegel voyait se dessiner leurs maigres silhouettes.

Il alla à l'un d'eux et lui dit :

– Où vont tout ces pauvres hommes, femmes et enfants ?

L'homme répondit :

– Nous allons au tombeau de Monsieur saint Remacle, le prier de nous donner ce que notre cœur désire, en ôtant de notre dos son paquet d'humiliation.

Ulenspiegel repartit :

– Monsieur saint Remacle pourrait-il me donner aussi ce que mon cœur désire, en ôtant du dos des pauvres communes le duc de sang, qui y pèse comme une bosse de plomb ?

– Il n'a point charge d'enlever les bosses de pénitence, répondit le pèlerin.

– En enleva-t-il quelques autres ? demanda Ulenspiegel.

– Oui, quand les bosses sont jeunes. Si alors se fait le miracle de guérison, nous menons noces et festins par toute la ville. Et chaque pèlerin donne une pièce d'argent, et souventes fois un florin d'or au bienheureux guéri, devenu saint de ce fait et pouvant efficacement prier pour les autres.

Ulenspiegel dit :

– Pourquoi le riche monsieur saint Remacle fait-il comme traître apothicaire payer les guérisons ?

– Piéton impie, il punit les blasphémateurs ! répondit le pèlerin secouant sa bosse furieusement.

– Las ! geignit Ulenspiegel.

Et il tomba courbé au pied d'un arbre.

Le pèlerin, le considérant, disait :

– Monsieur saint Remacle frappe bien ceux qu'il frappe.

Ulenspiegel courbait le dos, et s'y grattant geignait :

– Glorieux saint, ayez pitié. C'est le châtiment. Je sens entre les épaules douleur cuisante. Las ! aïe ! Pardon, monsieur saint Remacle. Va, pèlerin, va, laisse-moi seul ici, comme parricide, pleurer et me repentir.

Mais le pèlerin s'était enfui jusques à la Grand'Place de Bouillon, ou tous les bossus se trouvaient rassemblés.

La, frissant de peur, il leur dit, parlant par saccades :

– Rencontré pèlerin droit comme peuplier… pèlerin blasphémateur… bosse dans le dos… bosse enflammée !

Ce qu'entendant les pèlerins, ils poussèrent mille clameurs joyeuses disant :

– Monsieur saint Remacle, si vous donnez des bosses, vous en pouvez ôter. Ôtez nos bosses, Monsieur saint Remacle !

Dans l'entre-temps, Ulenspiegel quitta son arbre. En passant par le faubourg désert, il vit, à la porte basse d'une taverne deux vessies se balançant à un bâton, vessies de cochon, ainsi accrochées en signe de kermesse à boudins, *panch kermis*, comme l'on dit au pays de Brabant.

Ulenspiegel prit une des deux vessies, ramassa par terre l'épine dorsale d'une *schol*, les Français disent plie sèche, se saigna, fit couler de son sang dans la vessie, la gonfla, la ferma, la mit sur le dos et par-dessus, plaça l'épine dorsale de la *schol*. Ainsi accoutré, le dos voûté, le chef branlant et les jambes flageolantes comme un vieux bossu, il vint sur la place.

Le pèlerin témoin de sa chute l'aperçut et cria :

– Voici le blasphémateur.

Et il le montra du doigt. Et tous de courir pour voir l'affligé.

Ulenspiegel hochait la tête piteusement :

– Ah ! disait-il, je ne mérite grâce ni pitié ; tuez-moi comme un chien enragé.

Et les bossus, se frottant les mains, disaient :

– Un de plus en notre confrérie.

Ulenspiegel, marmonnant entre ses dents : « Je vous le ferai payer, méchants », paraissait tout supporter patiemment, et disait :

– Je ne mangerai ni ne boirai, même pour raffermir ma bosse, jusqu'à ce que monsieur saint Remacle m'ait voulu guérir comme il m'a frappé.

Au bruit du miracle, le doyen sortit de l'église. C'était un homme grand, pansard et majestueux. Le nez au vent, il fendit comme un navire le flot des bossus.

On lui montra Ulenspiegel, il lui dit :

– Est-ce toi, bonhommet, qu'a frappé le fléau de saint Remacle ?

– Oui messire doyen, répondit Ulenspiegel, c'est moi en effet son humble adorateur qui veut se faire guérir de sa bosse neuve, s'il lui plaît.

Le doyen, flairant sous ce propos quelque malice :

– Laisse-moi, dit-il, tâter cette bosse.

– Tâtez, Messire, répondit Ulenspiegel.

Ce qu'ayant fait, le doyen :

– Elle est, dit-il, de date fraîche et mouillée. J'espère cependant que monsieur saint Remacle voudra bien agir miséricordieusement. Suis-moi.

Ulenspiegel suivit le doyen et entra dans l'église. Les bossus, marchant derrière lui, criaient :

– Voici le maudit ! Voici le blasphémateur ! Combien pèse-t-elle, ta bosse fraîche ? En feras-tu un sac pour y mettre tes patacons ? Tu t'es moqué de nous toute ta vie, parce que tu étais droit ; c'est notre tour maintenant. Gloire à monsieur saint Remacle !

Ulenspiegel, ne sonnant mot, courbant la tête, suivant toujours le doyen, entra dans une petite chapelle où se trouvait un tombeau tout en marbre, couvert d'une grande table qui était de marbre pareillement. Il n'y avait pas entre le tombeau et le mur de la chapelle la longueur d'une grande main étendue. Une foule de pèlerins bossus, se suivant à la file, passaient entre le mur et la table du tombeau, à laquelle ils se frottaient leurs bosses silencieusement. Et ils espéraient ainsi en être délivrés. Et ceux qui frottaient leurs bosses ne voulaient point faire place à ceux qui ne l'avaient pas encore frottée, et ils s'entre-battaient, mais sans bruit, n'osant frapper que des coups sournois, coups de bossus, à cause de la sainteté du lieu.

Le doyen dit à Ulenspiegel de monter sur la table du tombeau afin que tous les pèlerins le pussent bien voir. Ulenspiegel répondit :

– Je ne le puis tout seul.

Le doyen l'y aida et se plaça près de lui en lui commandant de s'agenouiller. Ulenspiegel le fit et demeura en cette posture, la tête basse.

Le doyen alors, s'étant recueilli, prêcha et dit d'une voix sonore :

– Fils et frères en Jésus-Christ, vous voyez à mes pieds le plus grand impie, vaurien et blasphémateur que monsieur saint Remacle ait jamais frappé de sa colère.

Et Ulenspiegel se frappant la poitrine, disait :

– *Confiteor*.

– Jadis, poursuivit le doyen, il était droit comme une hampe de hallebarde, et s'en glorifiait. Voyez-le maintenant, bossu et courbé sous le coup de la malédiction céleste.

– *Confiteor*, ôtez ma bosse, disait Ulenspiegel.

– Oui, poursuivit le doyen, oui grand saint, Monsieur saint Remacle, qui, depuis votre mort glorieuse, fîtes trente et neuf miracles, ôtez de ses épaules le poids qui y pèse. Et puissions-nous, pour ce, chanter vos louanges dans les siècles des siècles, *in soecula soeculorum*. Et paix sur la terre aux bossus de bonne volonté.

Et les bossus de dire en chœur :

– Oui, oui, paix sur la terre aux bossus de bonne volonté : paix de bosses, trêve de contrefaits, amnistie d'humiliations. Ôtez nos bosses, Monsieur saint Remacle !

Le doyen commanda à Ulenspiegel de descendre du tombeau et de se frotter la bosse contre le bord de la table. Ulenspiegel le fut, disant toujours « *mea culpa, confiteor*, ôtez ma bosse ». Et il la frottait très bien au vu et su des assistants.

Et ceux-ci de crier :

– Voyez-vous la bosse, elle plie ! voyez-vous, elle cède ! elle va fondre à droite. – Non, elle rentrera dans la poitrine, les bosses ne se fondent pas, elles descendent dans les intestins d'où elles sortent. – Non, elles rentrent dans l'estomac où elles servent de nourriture pour quatre-vingts jours. – C'est le cadeau du saint aux bossus débarrassés. – Où vont les vieilles bosses ?

Soudain tous les bossus jetèrent un grand cri, car Ulenspiegel venait de crever sa bosse en s'appuyant lourdement sur le bord de la table du tombeau. Tout le sang qui était dedans tomba, coulant de son pourpoint, à grosses gouttes, sur les dalles. Et il s'écria, se redressant en étendant les bras :

– Je suis débarrassé !

Et tous les bossus de s'écrier ensemble :

– Monsieur saint Remacle le bénit, c'est doux à lui, dur à nous. – Monsieur, ôtez nos bosses ! – Moi, je vous offrirai un veau. – Moi, sept moutons. – Moi, la chasse de l'année. – Moi, six jambons. – Moi, je donne ma chaumine à l'église. – Ôtez nos bosses, Monsieur saint Remacle !

– Et ils regardaient Ulenspiegel avec envie et respect. Il y en eut un qui voulut tâter sous son pourpoint, mais le doyen lui dit :

– Là est une plaie qui ne peut voir la lumière.

– Je prierai pour vous, dit Ulenspiegel.

– Oui, pèlerin, disaient les bossus parlant tous ensemble, oui, monsieur le redressé, nous nous sommes gaussés de vous, pardonnez-le nous, nous ne savions ce que nous faisions. Monseigneur Christ a pardonné sur la croix, baillez-nous aussi pardon.

– Je pardonnerai, disait bénévolement Ulenspiegel.

– Donc, disaient-ils, prenez ce patard, acceptez ce florin, laissez-nous bailler ce réal à Votre Droiture, lui offrir ce crusat, mettre en ses mains ces carolus...

– Cachez bien vos carolus, leur disait tout bas Ulenspiegel, que votre main gauche ignore ce que votre droite donne.

Et il parlait ainsi à cause du doyen qui mangeait des yeux la monnaie des bossus, sans voir si elle était d'or ou d'argent.

– Grâces vous soient rendues, Messire sanctifié, disaient les bossus à Ulenspiegel.

Et il acceptait fièrement leurs dons comme un homme miraculeux.

Mais les avares frottaient leurs bosses au tombeau sans rien dire.

Ulenspiegel alla le soir en une taverne où il mena noces et festins.

Avant de s'aller mettre au lit, songeant que le doyen voudrait bien avoir sa part du butin sinon tout, il compta son gain, y trouva plus d'or que d'argent, car il y avait bien là trois cents carolus. Il avisa un laurier desséché dans un pot, prit le laurier par la perruque, tira à lui la plante et la terre et mit l'or dessous. Tous les demi-florins, patards et patacons furent par lui étalés sur la table.

Le doyen entra dans la taverne et monta près d'Ulenspiegel.

Celui-ci le voyant :

– Messire doyen, dit-il, que voulez-vous à ma chétive personne ?

– Je ne veux que ton bien, mon fils, répondit celui-ci.

– Las ! gémit Ulenspiegel, est-ce celui que vous voyez sur la table ?

– Celui-là, repartit le doyen.

Puis, allongeant la main, il nettoya la table de tout l'argent qui y était et le fit tomber dans un sac à ce destiné.

Et il donna un florin à Ulenspiegel feignant de geindre.

Et il lui demanda les instruments du miracle.

Ulenspiegel lui montra l'os de *schol* et la vessie.

Le doyen les prit tandis qu'Ulenspiegel se lamentait, le suppliant de lui vouloir donner davantage, disant que le chemin était long de Bouillon à Damme, pour lui pauvre piéton, et qu'il mourrait de faim sans doute.

Le doyen s'en fut sans sonner mot.

Etant seul, Ulenspiegel s'endormit l'œil sur le laurier. Le lendemain, à l'aube, ayant ramassé son butin, il sortit de Bouillon s'en fut au camp du Taiseux, lui remit l'argent et narra le fait disant que c'était là la vraie façon de lever sur l'ennemi des contributions de guerre.

Et le prince lui donna dix florins.

Quant à l'os de *schol*, il fut enchâssé en une boite de cristal et placé entre les bras de la croix du maître-autel, à Bouillon.

Et chacun dans la ville sait que ce que la croix enclôt est la bosse du blasphémateur redressé.

XI

Le Taiseux, aux environs de Liége, faisait, avant de passer la Meuse, des marches et des contre-marches, déroutant ainsi le duc en sa vigilance.

Ulenspiegel, vaquant à ses devoirs de soudard, maniait dextrement l'arquebuse à rouet et tenait bien ouverts les yeux et les oreilles.

En ce temps-là vinrent au camp des gentilshommes Flamands et brabançons, lesquels vivaient bien avec les seigneurs, colonels et capitaines de la suite du Taiseux.

Bientôt se formèrent dans le camp deux partis s'entre-querellant sans cesse, les uns disant : « Le prince est traître », les autres répondant que les accusateurs avaient menti par la gorge et qu'ils leur feraient avaler leur mensonge. La méfiance grandissait comme une tache d'huile. Ils en vinrent aux mains par troupes de six, de huit et de douze hommes, s'entre-battant à toutes armes de combat singulier, voire même d'arquebuses.

Un jour, le prince vint au bruit, marchant entre les deux partis. Une balle emporta son épée de son côté. Il fit cesser le combat et visita tout le camp pour se montrer, afin que l'on ne dit point : Mort le Taiseux, morte la guerre !

Le lendemain, vers la mi-nuit, par un temps de brouillard, Ulenspiegel étant prêt à sortir d'une maison ou il avait été chanter chanson d'amour flamand à une fillette wallonne, entendit à la porte de la chaumine proche de la maison le croassement d'un corbeau trois fois répété. D'autres croassements y répondirent de loin, trois fois par trois fois. Un manant vint sur le seuil de la chaumine. Ulenspiegel entendit des pas sur le chemin.

Deux hommes, parlant espagnol, vinrent au manant, qui leur dit en la même langue :

– Qu’avez-vous fait ?

– Bonne besogne, dirent-ils, en mentant pour le roi. Grâce à nous, capitaines et soudards méfiants s’entre-disent :

« C’est par vile ambition que le prince résiste au roi ; il s’attend ainsi à en être craint et à recevoir en gage de paix des villes et seigneuries ; pour cinq cent mille florins, il abandonnera les vaillants seigneurs combattant pour les pays. Le duc lui a fait offrir une amnistie complète avec promesse et serment de faire rentrer dans leurs biens lui et tous les hauts chefs d’armée, s’ils se remettaient sous l’obéissance du roi. D’Orange va traiter seul avec lui. »

– Les fidèles du Taiseux nous répondaient :

« Offres du duc, traître piège, il n’y cherra point, se souvenant de messieurs d’Egmont et de Hoorn. Ils le savent bien, le cardinal de Granvelle étant à Rome a dit, lors de la capture des comtes : On prend les deux goujons, mais on laisse le brochet ; on n’a rien pris, puisque le Taiseux reste à prendre. »

– La division est-elle grande dans le camp ? dit le manant.

– Grande est la division, dirent-ils ; plus grande chaque jour.

– Où sont les lettres ?

Ils entrèrent dans la chaumine, où une lanterne fut allumée. Là, regardant par une petite lucarne, Ulenspiegel les vit décacheter deux missives, se réjouir à leur lecture, boire de l’hydromel et sortir enfin, disant au manant, en langue espagnole :

– Camp divisé, Orange prise. Ce sera bonne limonade.

– Ceux-là, se dit Ulenspiegel, ne peuvent vivre.

Ils sortirent par le brouillard épais. Ulenspiegel vit le manant leur apporter une lanterne qu'ils prirent.

La lumière de la lanterne étant souvent interceptée par une forme noire, il supposa qu'ils marchaient l'un derrière l'autre.

Il arma son arquebuse et tira sur la forme noire. Il vit alors la lanterne abaissée et relevée plusieurs fois, et jugea que, l'un des deux étant tombé, l'autre cherchait à voir de quelle sorte était la blessure. Il arma derechef son arquebuse. Puis la lanterne allant seule, vite et se balançant dans la direction du camp, il tira de nouveau. La lanterne vacilla, puis tomba s'éteignant, et l'ombre se fit.

Courant alors vers le camp, il vit le prévôt en sortant avec une foule de soudards éveillés par les coups d'arquebuse. Ulenspiegel, les accostant, leur dit :

– Je suis le chasseur, allez relever le gibier.

– Joyeux Flamand, dit le prévôt, tu parles autrement que de la langue.

– Paroles de langue, c'est vent, répondit Ulenspiegel ; paroles de plomb demeurent dans le corps des traîtres. Mais suivez-moi.

Il les mena, munis de leur lanterne, jusqu'à l'endroit ou les deux étaient tombés. De fait ils les virent étendus par terre, l'un mort, l'autre râlant et tenant la main sur sa poitrine, où se trouvait une lettre froissée en un dernier effort de vie.

Ils emportèrent les corps, qu'ils reconnurent aux vêtements pour corps de gentilshommes, et vinrent ainsi avec leurs lanternes près du prince, empêché à tenir conseil avec Frédéric de Hollenhausen, le markgrave de Hesse, et d'autres seigneurs.

Suivis de *landsknechts*, de *reiters*, de verts et de jaunes casaquins, ils vinrent devant la tente du Taiseux, demandant avec cris qu'il les voulût recevoir.

Il en sortit. Alors, coupant le verbe au prévôt toussant et se préparant à l'accuser, Ulenspiegel dit :

– Monseigneur, j'ai tué, au lieu de corbeaux, deux traîtres nobles de votre suite.

Puis il narra ce qu'il avait vu, ouï et fait.

Le Taiseux ne sonna mot. Ces deux corps furent fouillés, étant présents, lui, Guillaume d'Orange le Taiseux, Friedrich de Hollenhausen, le markgrave de Hesse, Diederich de Schoonenbergh, le comte Albert de Nassau, le comte de Hoogstraeten, Antoine de Lalaing, gouverneur de Malines, les soudards et Lamme Goedzak tremblant en sa bedaine. Des lettres scellées de Granvelle et de Noircarmes furent trouvées sur les gentilshommes, les engageant à semer la division dans la suite du prince, pour diminuer d'autant ses forces, le forcer a céder et le livrer au duc pour être décapité selon ses mérites. « Il fallait, disaient les lettres, procéder subtilement et par mots couverts, pour que ceux de l'armée crussent que le Taiseux avait déjà fait, à son seul profit, accord particulier avec le duc. Ses capitaines et soudards, fâchés, le feraient prisonnier. Il leur était pour récompense envoyé à chacun un bon de cinq cents ducats sur les Függer d'Anvers, ils en auraient mille aussitôt que seraient arrivés d'Espagne en Zélande les quatre cent mille qu'on attendait. »

Ce complot étant découvert, le prince sans parler se tourna vers les gentilshommes, seigneurs et soudards, parmi lesquels il en était un grand nombre qui le soupçonnaient : il montra les deux corps sans parler, voulant par ce geste leur reprocher leur défiance. Tous s'exclamèrent en grand tumulte :

– Longue vie à d'Orange ! D'Orange est fidèle aux pays !

Ils voulurent par mépris jeter les cadavres aux chiens ; mais le Taiseux :

– Ce ne sont point les corps qu'il faut jeter aux chiens, mais la faiblesse d'esprit, qui fait douter des pures intentions.

Et les seigneurs et soudards crièrent :

– Vive le prince ! Vive d'Orange, l'ami des pays !

Et leurs voix furent comme un tonnerre menaçant l'injustice.

Et le prince montrant les corps :

– Enterrez-les chrétiennement, dit-il.

– Et moi, demanda Ulenspiegel, que va-t-on faire de ma carcasse fidèle ? Si j'ai mal fait, que l'on me baille des coups ; si j'ai bien fait, que l'on m'octroie récompense.

Le Taiseux alors parla et dit :

– Cet arquebusier recevra cinquante coups de bois vert en ma présence pour avoir sans mandement tué deux gentilshommes, au grand mépris de toute discipline. Il recevra aussi trente florins pour avoir bien vu et entendu.

– Monseigneur, répondit Ulenspiegel, si l'on me donnait premièrement les trente florins, je supporterais les coups de bois vert avec patience.

– Oui, oui, gémissait Lamme Goedzak, donnez-lui d'abord les trente florins, il supportera le reste avec patience.

– Et puis, disait Ulenspiegel, ayant l'âme nette, je n'ai nul besoin d'être lavé de chêne ni rincé de cornouiller.

– Oui, gémissait derechef Lamme Goedzak, Ulenspiegel n'a point besoin d'être lave ni rincé. Il a l'âme nette. Ne le lavez point, messeigneurs, ne le lavez point.

Ulenspiegel ayant reçu les trente florins, il fut par le prévôt ordonné au *stock-meester*, aide-maître de bâton, de se saisir de lui.

– Voyez, messeigneurs, disait Lamme, comme sa mine est piteuse. Il n'aime du tout le bois, mon ami Ulenspiegel.

– J'aime, repartit Ulenspiegel, à voir un beau frêne bien feuillu, croissant au soleil en sa native verdeur ; mais je hais à la mort ces laids bâtons de bois saignant encore leur sève, débranchés, sans feuilles ni ramilles, d'aspect farouche et de dure accointance.

– Es-tu prêt ? demanda le prévôt.

– Prêt, répéta Ulenspiegel, prêt à quoi ? À être battu ? Non, je ne le suis point et ne le veux être, monsieur du *stock-meester*. Votre barbe est rousse et votre air est redoutable ; mais, j'en suis assuré, vous avez le cœur doux et n'aimez point d'éreinter un pauvre homme tel que moi. Je dois vous le dire, je n'aime à le faire ni à le voir ; car le dos d'un chrétien est un temple sacré qui, pareillement à la poitrine, renferme les poumons par lesquels nous respirons l'air du bon Dieu. De quels cuisants remords ne

seriez-vous point rongé si un brutal coup de bâton allait me les mettre en pièces.

– Hâte-toi, dit le *stock-meester*.

– Monseigneur, dit Ulenspiegel, parlant au prince, rien ne presse, croyez-moi ; il faudrait d'abord faire sécher ce bâton, car on dit que le bois vert entrant dans la chair vive lui communique un venin mortel. Votre Altesse voudrait-elle me voir mourir de cette laide mort ? Monseigneur, je tiens mon dos fidèle au service de Votre Altesse ; faites-le frapper de verges, cingler du fouet ; mais, si vous ne voulez me voir mort, épargnez-moi, s'il vous plaît, le bois vert.

– Prince, faites-lui grâce, dirent ensemble, messire de Hoogstraeten et Diederich de Schoonenbergh. Les autres souriaient miséricordieusement.

Lamme aussi disait :

– Monseigneur, monseigneur, faites grâce ; le bois vert, c'est pur poison.

Le prince alors dit :

– Je fais grâce.

Ulenspiegel, sautant en l'air plusieurs fois, frappa sur la bedaine de Lamme et le forçant à danser, dit :

– Loue avec moi monseigneur, qui m'a sauvé du bois vert.

Et Lamme essayait de danser, mais ne le pouvait à cause de sa bedaine.

Et Ulenspiegel lui paya à manger et à boire.

XII

Ne voulant point livrer bataille, le duc sans trève harcelait le Taiseux vaquant par le plat pays entre Juliers et la Meuse, faisant sonder partout le fleuve à Hondt, Mechelen, Elsen, Meersen, et partout le trouvant rempli de chausse-trapes, pour blesser hommes et chevaux voulant passer à gué.

À Stockem, les sondeurs n'en trouvèrent point. Le prince ordonna le passage. Des *reiters* traversèrent la Meuse et se tinrent en ordre de bataille sur l'autre bord, afin de protéger le passage du côté de l'évêché de Liége ; puis s'alignèrent d'un bord à l'autre, rompant ainsi le cours du fleuve, dix rangs d'archers et d'arquebusiers, emmi lesquels se trouvait Ulenspiegel.

Il y eut de l'eau jusqu'aux cuisses, souventes fois quelque vaque traîtresse le soulevait, lui et son cheval.

Il vit passer les soudards piétons portant un sachet de poudre sur leur couvre-chef et en l'air leurs arquebuses, puis venaient les chariots, hacquebutes à croc, soudards de manœuvre, boutefeux, couleuvrines, doubles-couleuvrines, faucons, fauconneaux, serpentins, demi-serpentins, doubles-serpentines, courtauds, doubles-courtauds, canons, demi-canons, doubles-canons ; sacres, petites pièces de campagne montées sur avant-trains, conduites par deux chevaux, pouvant manœuvrer au galop et en tout point semblables à celles qui furent nommées les Pistolets de l'empereur ; derrière eux, protégeant la queue, des *landsknechts* et des *reiters* de Flandre.

Ulenspiegel chercha quelque boisson réchauffante. L'archer Riesencraft, Haut-Allemand, homme maigre, cruel et gigantal, ronflait à côté de lui sur son destrier, et, soufflant, embaumait le brandevin. Ulenspiegel, cherchant un flacon sur la croupe de son cheval, le trouva passé en baudrier au moyen d'une cordelette

qu'il coupa ; et il prit le flacon, le huma joyeusement. Les archers compagnons lui dirent :

– Baille-nous-en.

Ce qu'il fit. Le brandevin étant bu, il noua la cordelette du flacon et le voulut remettre sur la poitrine du soudard. Comme il levait le bras pour le passer, Riesencraft se réveilla. Prenant le flacon, il voulut traire sa vache accoutumée. Trouvant qu'elle ne donnait plus de lait, il entra dans une grande colère :

– Larron, dit-il, qu'as-tu fait de mon brandevin ?

Ulenspiegel répondit :

– Je l'ai bu. Entre cavaliers trempés, le brandevin d'un seul est le brandevin de tous. Méchant est le ladre.

– Demain je taillerai ta viande en champ clos, reprit Riesencraft.

– Nous nous taillerons, répondit Ulenspiegel, têtes, bras, jambes et tout. Mais n'es-tu constipé, que tu as la trogne si aigre ?

– Je le suis, répondit Riesencraft.

– Il faut donc, repartit Ulenspiegel, te purger et non te battre.

Il fut convenu entre eux qu'ils se rencontreraient le lendemain, montés et accoutrés chacun à sa fantaisie et s'entretailleraient leur lard avec un court et raide estoc.

Ulenspiegel demanda de remplacer pour lui l'estoc par un bâton, ce qui lui fut permis.

Dans l'entre-temps, tous les soudards ayant passé le fleuve et se mettant en bon ordre à la voix des colonels et capitaines, les dix rangs d'archers passèrent également.

Et le Taiseux dit :

– Marchons sur Liége !

Ulenspiegel en fut joyeux, et avec tous les Flamands s'exclama :

– Longue vie à d'Orange, marchons sur Liége !

Mais les étrangers, et notamment les Hauts-Allemands, dirent qu'ils étaient trop lavés et rincés pour marcher. Vainement le prince les assura qu'ils allaient à une sûre victoire, en une ville amie, ils ne voulurent rien entendre, allumèrent de grands feux et se chauffèrent devant, avec leurs chevaux déharnachés.

L'attaque de la ville fut remise au lendemain où d'Albe, grandement ébahi du hardi passage, apprit, par ses espions, que les soudards du Taiseux n'étaient point encore prêts à l'attaque.

Sur ce, il fit menacer Liége et tout le pays d'alentour de les mettre à feu et à sang, si les amis du prince y faisaient quelque mouvement. Gérard de Groesbeke, le happe-chair épiscopal, fit armer ses soudards contre le prince qui arriva trop tard, par la faute des Hauts-Allemands, qui avaient eu peur d'un peu d'eau dans leurs chausses.

XIII

Ulenspiegel et Riesencraft ayant pris des seconds, ceux-ci dirent que les deux soudards se battraient à pied jusqu'à ce que

mort s’ensuivît, s’il plaisait au vainqueur, car telles étaient les conditions de Riesencraft.

Le lieu du combat était une petite bruyère.

Des le matin, Riesencraft se vêtit de son costume d’archer. Il mit la salade à gorgerin, sans visière, et une chemise de mailles sans manches. L’autre chemise s’en allant par morceaux, il la plaça dans sa salade pour en faire au besoin de la charpie. Il se munit de l’arbalète de bon bois des Ardennes, d’une trousse de trente flèches, d’une dague longue, mais non d’une épée a deux mains, qui est épée d’archer. Et il vint au champ de combat monté sur son destrier, portant sa selle de guerre et le chanfrein de plumes, et tout bardé de fer.

Ulenspiegel se fit un armement de gentilhomme d’armes : son destrier fut un âne ; sa selle furent les jupes d’une fille-folle, le chanfrein orné de plumes fut en osier, garni au-dessus de beaux copeaux bien voltigeants. Sa barbe fut de lard, car, disait-il, le fer coûte trop, l’acier est hors de prix, et quant au cuivre, on en a fait tant de canons, ces jours derniers, qu’il n’en reste plus de quoi armer un lapin en bataille. Il mit en guise de couvre-chef une belle salade que les limaçons n’avaient point encore mangée, la salade était surmontée d’une plume de cygne, pour le faire chanter s’il trépassait.

Son estoc, raide et léger, fut un bon, long, gros bâton de sapin, au bout duquel il y avait un balai de branches du même bois. Au côté gauche de sa selle pendait son couteau, qui était de bois pareillement ; au côté droit se balançait sa bonne masse d’armes, qui était de sureau, surmontée d’un navet. Sa cuirasse était toute de défauts.

Quand il vint ainsi accoutré au champ de combat, les seconds de Riesencraft éclatèrent de rire, mais celui-ci demeura confit en son aigre trogne.

Il fut alors demandé par les seconds d'Ulenspiegel, à ceux de Riesencraft, que l'Allemand ôtât tout son armement de mailles et de fer, vu qu'Ulenspiegel n'était armé que de loques. Ce à quoi Riesencraft consentit. Les seconds de Riesencraft demandèrent alors a ceux d'Ulenspiegel, d'où il venait qu'Ulenspiegel fut armé d'un balai.

– Vous m'octroyâtes le bâton, mais vous ne me défendîtes point de l'égayer de feuillage.

– Fais comme tu l'entends, dirent les quatre seconds.

Riesencraft ne sonnait mot et tailladait à petits coups de son estoc les plantes maigres de la bruyère.

Les seconds l'engagèrent à remplacer son estoc par un balai pareillement à Ulenspiegel.

Il répondit :

– Si ce bélître a choisi de son plein gré une arme aussi inaccoutumée, c'est qu'il croit pouvoir défendre sa vie avec elle.

Ulenspiegel disant derechef qu'il voulait se servir de son balai, les quatre seconds convinrent que tout était bien.

Ils étaient tous deux en présence, Riesencraft sur son cheval bardé de fer, Ulenspiegel sur son baudet bardé de lard.

Ulenspiegel s'avança au milieu du champ. Là, tenant son balai comme une lance :

– Je trouve, dit-il, plus puants que peste, lèpre et mort, cette vermine de méchants, lesquels en un camp de soudards bons compagnons, n'ont d'autres soucis que de promener partout leur aigre trogne et leur bouche baveuse de colère. Où ils se tiennent,

le rire n'ose se montrer et les chansons se taisent. Il leur faut toujours grommeler ou se battre, introduisant ainsi, à côté du combat légitime pour la patrie, le combat singulier, qui est ruine d'armée et joie de l'ennemi. Riesencraft, ci-présent, occit pour d'innocentes paroles vingt et un hommes, sans qu'il ait jamais fait dans la bataille ou l'escarmouche un acte de bravoure éclatant ni mérité par son courage la moindre récompense. Or, il me plaît de brosser aujourd'hui à contre-poil le cuir pelé de ce chien hargneux.

Riesencraft répondit :

– Cet ivrogne a rêvé de belles choses sur l'abus des combats singuliers ; il me plaira aujourd'hui de lui fendre la tête, pour montrer à un chacun qu'il n'a que du foin dans la cervelle.

Les seconds les forcèrent à descendre de leurs montures. Ce que faisant, Ulenspiegel laissa tomber de sa tête la salade que l'âne mangea coîment ; mais le baudet fut interrompu en cette besogne par un coup de pied que lui bailla un second pour le faire sortir de l'enceinte du champ de combat. Il en fut fait de même au cheval. Et ils s'en allèrent ailleurs paître de compagnie.

Alors, les seconds, portant balai, – c'étaient ceux d'Ulenspiegel, – et les autres, portant estoc, – c'étaient ceux de Riesencraft, – donnèrent, en sifflant, le signal du combat.

Et Riesencraft et Ulenspiegel s'entre-battirent furieusement, Riesencraft frappant de son estoc, Ulenspiegel parant de son balai ; Riesencraft jurant par tous les diables, Ulenspiegel s'enfuyant devant lui, vaquant par la bruyère obliquement et circulairement, zigzaguant, tirant la langue, faisant mille autres grimaces à Riesencraft, qui perdait le souffle et frappait l'air de son estoc comme un soudard affolé. Ulenspiegel le sentit près de lui, se retourna soudain, et lui bailla de son balai sous le nez un grand coup. Riesencraft tomba bras et jambes étendus comme une grenouille en son trépassement.

Ulenspiegel se jeta sur lui, lui balaya la face à poil et à contre-poil, sans pitié, disant :

– Crie grâce, ou je te fais manger mon balai !

Et il le frottait et refrottait sans cesse, au grand plaisir des assistants, et disait toujours :

– Crie grâce, ou je te le fais manger !

Mais Riesencraft ne pouvait crier, car il était mort de rage noire.

– Dieu ait ton âme, pauvre furieux, dit Ulenspiegel.

Et il s'en fut brassant mélancolie.

XIV

On était pour lors à la fin d'octobre. L'argent manquait au prince, son armée eut faim. Les soudards murmuraient, il marcha vers la France et présenta la bataille au duc, qui ne l'accepta point.

Partant de Quesnoy-le-Comte pour aller vers le Cambrésis, il rencontra dix compagnies d'Allemands, huit enseignes d'Espagnols et trois cornettes de chevau-légers, commandés par don Ruffele Henricis, fils du duc, qui était au milieu de la bataille, et criait en espagnol :

– Tue ! tue ! Pas de quartier ! Vive le Pape !

Don Henricis était alors vis-a-vis la compagnie d'arquebusiers où Ulenspiegel était dizenier, et se lançait sur eux avec ses hommes. Ulenspiegel dit au sergent de bande :

– Je vais couper la langue à ce bourreau.

– Coupe, dit le sergent.

Et Ulenspiegel, d'une balle bien tirée, mit en morceaux la langue et la mâchoire de don Ruffele Henricis, fils du duc.

Ulenspiegel abattit aussi de son cheval le fils du marquis Delmarès.

Les huit enseignes, les trois cornettes furent battues.

Après cette victoire, Ulenspiegel chercha Lamme dans le camp, mais ne le trouva point.

– Las ! dit-il, voici qu'il est parti, mon ami Lamme, mon ami gros. En son ardeur guerrière, oubliant le poids de sa bedaine, il aura voulu poursuivre les fuyards espagnols. Hors de souffle, il sera tombé comme sac sur le chemin. Et ils l'auront ramassé pour en avoir rançon, rançon de lard chrétien. Mon ami Lamme, où donc es-tu, où es-tu, mon ami gras ?

Ulenspiegel le chercha partout, et, ne le trouvant point, brassa mélancolie.

XV

En novembre, le mois des neigeuses tempêtes, le Taiseux manda par devers lui Ulenspiegel. Le prince mordillait le cordon de sa chemise de mailles.

– Ecoute et comprends, dit-il.

Ulenspiegel répondit :

– Mes oreilles sont des portes de prison ; on y entre facilement, mais en sortir est affaire malaisée.

Le Taiseux dit :

– Va par Namur, Flandre, Hainaut, Sud-Brabant, Anvers, Nord-Brabant, Gueldre, Overyssel, Nord-Holland, annonçant partout que si la fortune trahit sur terre notre cause sainte et chrétienne, la lutte se continuera sur mer contre toutes iniques violences. Dieu dirige en toute grâce cette affaire, soit en heur ou malheur. Arrivé à Amsterdam, tu rendras compte à Paul Buys, mon féal, de tes faits et gestes. Voici trois passes signées par d'Albe lui-même, et trouvées sur les cadavres à Quesnoy-le-Comte. Mon secrétaire les a remplies. Peut-être trouveras-tu en route quelque bon compagnon en qui tu te pourras fier. Ceux-là sont bons qui au chant de l'alouette répondent par le clairon guerrier du coq. Voici cinquante florins. Tu seras vaillant et fidèle.

– Les cendres battent sur mon cœur, répondit Ulenspiegel.

Et il s'en fut.

XVI

Il avait, de par le roi et le duc, pouvoir de porter toutes armes, à sa convenance. Il prit sa bonne arquebuse à rouet, cartouches et poudre sèche. Puis, vêtu d'un mantelet loqueteux, d'un pourpoint en guenilles et d'un haut-de-chausses troué à la mode d'Espagne, portant la toque, la plume au vent et l'épée, il quitta l'armée vers les frontières de France et marcha sur Maestricht.

Les roitelets, messagers du froid, volaient autour des maisons, demandant asile. Il neigea le troisième jour.

Maintes fois, en route, Ulenspiegel dut montrer son sauf-conduit. On le laissa passer. Il marcha sur Liége.

Il venait d'entrer dans une plaine ; un grand vent chassait par tourbillons les flocons sur son visage. Il voyait devant lui s'étendre la plaine toute blanche et les neigeux tourbillons chassés par les rafales. Trois loups le suivirent, mais en ayant abattu un de son arquebuse, les autres se jetèrent sur le blessé et s'en furent dans le bois, emportant chacun un morceau de cadavre.

Ulenspiegel ainsi délivré et regardant s'il n'y avait point d'autre bande dans la campagne, vit au bout de la plaine des points comme de grises statues se mouvant parmi les tourbillons, et derrière des formes noires de soudards cavaliers. Il monta sur un arbre. Le vent lui apporta un bruit lointain de plaintes. « Ce sont peut-être, se dit-il, des pèlerins vêtus d'habits blancs ; je vois à peine leurs corps sur la neige. » Puis il distingua des hommes courant nus et vit deux *reiters*, noirs harnais, qui, montés sur leurs destriers, poussaient devant eux, à grands coups de fouet, ce pauvre troupeau. Il arma son arquebuse. Il vit parmi ces affligés des jeunes gens, des vieillards nus, grelottants, transis, recroquevillés, et courant pour fuir le fouet des deux soudards, qui prenaient plaisir, étant bien vêtus, rouges de brandevin et de bonne nourriture, à cingler le corps des hommes nus pour les faire courir plus vite.

Ulenspiegel dit : « Vous aurez vengeance, cendres de Claes. » Et il tua d'une balle au visage l'un des *reiters*, qui tomba de son cheval. L'autre ne sachant d'où venait cette balle imprévue, prit peur. Croyant qu'il y avait dans le bois des ennemis cachés, il voulut s'enfuir avec le cheval de son compagnon. Tandis que s'étant emparé de la bride, il descendait pour dépouiller le mort, il fut frappé d'une autre balle dans le cou et tomba pareillement.

Les hommes nus, croyant qu'un ange du ciel, bon arquebusier venait à leur défense, churent à genoux. Ulenspiegel alors descendit de son arbre et fut reconnu par ceux de la troupe qui avaient comme lui, servi dans les armées du prince. Ils lui dirent :

– Ulenspiegel, nous sommes du pays de France, envoyés en ce piteux état, à Maestricht, où est le duc, pour y être traités comme prisonniers rebelles, ne pouvant payer rançon et d'avance condamnés à être torturés, détranchés, ou à ramer comme bélîtres et larrons sur les galères du roi.

Ulenspiegel, donnant son *opperst-kleed* au plus vieux de la troupe, répondit :

– Venez, je vous mènerai jusqu'à Mézières, mais il faut premièrement dépouiller ces deux soudards et emmener leurs chevaux.

Les pourpoints, hauts-de-chausses, bottes et couvre-chefs et cuirasses des soudards furent partagés entre les plus faibles et malades, et Ulenspiegel dit :

– Nous allons entrer dans le bois, où l'air est plus épais et plus doux. Courons, frères.

Soudain un homme tomba et dit :

– J'ai faim et froid, et vais aller devant Dieu témoigner que le Pape est l'antéchrist sur la terre.

Et il mourut. Et les autres voulurent l'emporter, afin de l'enterrer chrétiennement.

Tandis qu'ils cheminaient sur une grand'route, ils aperçurent un paysan conduisant un chariot couvert de sa toile. Voyant les

hommes nus, il eut pitié et les fit entrer dans le chariot. Ils y trouvèrent du foin pour s'y coucher et des sacs vides pour se couvrir. Ayant chaud, ils remercièrent Dieu. Ulenspiegel, chevauchant à côté du chariot sur l'un des chevaux des *reiters*, tenait l'autre en bride.

À Mézières, ils descendirent ; on leur y bailla de bonne soupe, de la bière, du pain, du fromage, et de la viande aux vieillards et aux femmes. Ils furent hébergés, vêtus et armés derechef aux frais de la commune. Et tous ils donnèrent l'accolade de bénédiction à Ulenspiegel, qui se laissa faire joyeusement.

Celui-ci vendit les chevaux des deux *reiters* quarante-huit florins, dont il en donna trente aux Français.

Cheminant solitaire, il se disait : « Je vais par ruines, sang et larmes, sans rien trouver. Les diables m'ont menti sans doute. Où est Lamme ? où est Nele ? où sont les Sept ? »

Et les cendres de Claes battirent derechef sur sa poitrine.

Et il entendit une voix comme un souffle, disant :

« En mort, ruines et larmes, cherche. »

Et il s'en fut.

XVII

Ulenspiegel arriva à Namur en mars. Il y vit Lamme, qui, s'étant épris d'un grand amour pour le poisson de Meuse, et notamment pour les truites, avait loué un bateau et pêchait dans le fleuve par permission de la commune. Mais il avait payé cinquante florins à la corporation des poissonniers.

Il vendit et mangea son poisson, et gagna à ce métier meilleure bedaine et un petit sac de carolus.

Voyant son ami et compagnon cheminant sur les bords de la Meuse pour entrer en la ville, il fut joyeux, poussa son batelet contre la rive, et gravissant la berge, non sans souffler, il vint à Ulenspiegel. Bégayant d'aise :

– Te voilà donc, dit-il, mon fils, fils en Dieu, car mon arche pansale pourrait en porter deux comme toi. Où vas-tu ? Que veux-tu ? Tu n'es pas mort sans doute ? As-tu vu ma femme ? Tu mangeras du poisson de Meuse, le meilleur qui soit en ce bas monde ; ils font en ce pays des sauces à se manger les doigts jusques à l'épaule. Tu es fier et superbe, ayant sur les joues le hâle des batailles. Le voilà donc, mon fils, mon ami Ulenspiegel, le gai vagabond.

Puis parlant bas :

– Combien as-tu tué d'Espagnols ? Tu n'as pas vu ma femme dans leurs chariots pleins de bagasses ? Et le vin de Meuse si délicieux aux gens constipés, tu en boiras. Es-tu blessé, mon fils ? Tu restes donc ici, frais, dispos, alerte comme jeune aigle. Et les anguilles, tu en goûteras. Nul goût de marécage. Baise-moi, mon bedon. Noël à Dieu, que je suis aise !

Et Lamme dansait, sautait, soufflait et forçait à la danse Ulenspiegel.

Puis ils cheminèrent vers Namur. À la porte de la ville, Ulenspiegel montra sa passe signée du duc. Et Lamme le conduisit dans sa maison.

Tandis qu'il préparait le repas, il lui fit raconter ses aventures et lui narra les siennes, ayant, disait-il, quitté l'armée pour suivre une fille qu'il pensait être sa femme. Dans cette poursuite, il était venu jusqu'à Namur. Et sans cesse il disait :

– Ne l’as-tu point vue ?

– J’en vis d’autres très belles, répondit Ulenspiegel, et notamment en cette ville, où toutes sont amoureuses.

– De fait, dit Lamme, l’on me voulut avoir cent fois, mais je restai fidèle, car mon cœur dolent est gros d’un seul souvenir.

– Comme ta bedaine de nombreuses platelées, répondit Ulenspiegel.

Lamme répondit :

– Quand je suis affligé, il faut que je mange.

– Ton chagrin est sans trêve ? demanda Ulenspiegel.

– Las oui ! dit Lamme.

Et tirant une truite d’une cuvelle :

– Vois, dit-il, comme elle est belle et ferme. Cette chair est rose comme celle de ma femme. Demain nous quitterons Namur, j’ai un plein sachet de florins, nous achèterons chacun un âne et nous nous en irons ainsi chevauchant vers le pays de Flandre.

– Tu y perdras gros, dit Ulenspiegel.

– Mon cœur tire à Damme, qui fut le lieu ou elle m’aima bien ; peut-être y est-elle retournée.

– Nous partirons demain, dit Ulenspiegel, puisqu’ainsi tu le veux. Et de fait ils partirent montés chacun sur un âne et califourchonnant côte à côte.

XVIII

Un aigre vent soufflait. Le soleil, clair comme jeunesse le matin, grisonna comme homme vieux. Une pluie grêleuse tomba.

La pluie ayant cessé, Ulenspiegel se secoua, disant :

– Le ciel qui boit tant de vapeurs doit se soulager quelquefois.

Une autre pluie, plus grêleuse que la première, s'abattit sur les deux compagnons. Lamme geignait :

– Nous étions bien lavés, faut-il qu'on nous rince maintenant !

Le soleil reparut, et ils califourchonnèrent allègres.

Une troisième pluie tomba, si grêleuse et meurtrière qu'elle hachait menu, comme d'un tas de couteaux, les branches sèches des arbres.

Lamme disait :

– Ho ! un toit ! Ma pauvre femme ! Où êtes-vous, bon feu, doux baisers et soupes grasses ?

Et il pleurait, le gros homme.

Mais Ulenspiegel :

– Nous nous lamentons, dit-il, n'est-ce pas de nous-même, toutefois, que nous viennent nos maux ? Il pleut sur nos épaules, mais cette pluie de décembre fera trèfles de mai. Et les vaches

meugleront d'aise. Nous sommes sans abri, mais que ne nous mariions-nous ? Je veux dire moi, avec la petite Nele, si belle et si bonne, qui me ferait maintenant une bonne étuvée de bœuf aux fèves. Nous avons soif malgré l'eau qui tombe, que ne nous fîmes-nous ouvriers constants en un seul état ? Ceux qui sont reçus maîtres ont dans leurs caves de pleins tonneaux de *bruinbier*.

Les cendres de Claes battirent sur son cœur, le ciel se fit clair, le soleil y brilla, et Ulenspiegel dit :

– Monsieur du soleil, grâces vous soient rendues, vous nous réchauffez les reins ; cendres de Claes, vous nous réchauffez le cœur, et nous dites que ceux-là sont bénis qui vaquent pour la délivrance de la terre des pères.

– J'ai faim, dit Lamme.

XIX

Ils entrèrent dans une auberge, on leur y donna à souper dans une salle haute. Ulenspiegel, ouvrant les fenêtres, vit de là un jardin où se promenait une fillette avenante, bien en chair, les seins ronds, la chevelure dorée, et vêtue seulement d'une cotte, d'une jacque de toile blanche et d'un tablier troué de toile noire.

Des chemises et autres linges de femme blanchissaient sur des cordes, la fillette, se tournant toujours vers Ulenspiegel, ôtait des chemises des cordes, les y remettait, et souriant, et le regardant toujours, s'asseyait sur des bandes de linge, se balançant sur les deux bouts noués.

Dans le voisinage Ulenspiegel entendait chanter un coq et voyait une nourrice jouant avec un enfant dont elle tournait la face vers un homme debout, disant :

– Boelkin, faites des petits yeux à papa.

L'enfant pleurait.

Et la fillette mignonne continuait à se promener dans le clos, déplaçant et replaçant le linge.

– C'est une espionne, dit Lamme.

La fillette mettait les mains sur ses yeux et, souriant entre ses doigts, regardait Ulenspiegel.

Puis, à pleines mains, relevant ses deux seins, elle les laissait retomber, et se balançait de nouveau sans que ses pieds touchassent le sol. Et les linges en se détressant la faisaient tourner comme une toupie, tandis qu'Ulenspiegel voyait ses bras nus jusqu'aux épaules, blancs et ronds au soleil pâle. Tournant et souriant, elle le regardait toujours. Il sortit pour l'aller trouver. Lamme le suivit. À la haie du clos, il chercha une ouverture pour y passer, mais il n'en trouva point.

La fillette, voyant le manège, regarda de nouveau souriant entre ses doigts.

Ulenspiegel tâchait de passer à travers la haie, tandis que Lamme, le retenant, lui disait :

– N'y va point, c'est une espionne, nous serons brûlés.

Puis la fillette se promena dans le clos, se couvrant la face de son tablier, et regardant à travers les trous pour voir si son ami de hasard ne viendrait pas bientôt.

Ulenspiegel allait d'un élan sauter par-dessus la haie, mais il en fut empêché par Lamme qui, lui prenant la jambe, le fit choir, disant :

– Corde, glaive et potence, c'est une espionne, n'y va point.

Assis par terre, Ulenspiegel se débattait contre lui. La fillette cria, poussant sa tête au-dessus de la haie :

– Adieu, messire, qu'Amour tienne pendante Votre Longanimité.

Et il entendit un éclat de rire moqueur.

– Ah ! dit-il, c'est à mon oreille comme un faisceau d'épingles !

Puis une porte se ferma bruyamment.

Et il fut mélancolique.

Lamme lui dit, le tenant toujours :

– Tu énumères les doux trésors de beauté perdus ainsi à ta honte. C'est une espionne. Tu tombes bien quand tu tombes. Je vais faire ma crevaille à force de rire.

Ulenspiegel ne sonna mot, et tous deux remontèrent sur leurs ânes.

XX

Ils cheminaient ayant chacun jambe de ci jambe de là sur leur baudet.

Lamme, remâchant son dernier repas, humait l’air frais joyeusement. Soudain Ulenspiegel lui cingla d’un grand coup de fouet son séant, formant bourrelet sur la selle.

– Que fais-tu la, s’écria Lamme piteusement.

– Quoi ? répondit Ulenspiegel.

– Ce coup de fouet, dit Lamme.

– Quel coup de fouet ?

– Celui que je reçus de toi, repartit Lamme.

– Du côté gauche ? demanda Ulenspiegel.

– Oui, du côte gauche et sur mon séant. Pourquoi fis-tu cela, vaurien scandaleux ?

– Par ignorance, répondit Ulenspiegel. Je sais très bien ce que c’est qu’un fouet, très bien aussi ce que c’est qu’un séant à l’étroit sur une selle. Or, en voyant celui-ci large, gonflé, tendu et dépassant la selle, je me dis : Puisqu’on n’y peut pincer avec le doigt, un coup de fouet n´y saurait non plus pincer avec la mèche. Je fis erreur.

Lamme souriant à ce propos, Ulenspiegel poursuivit en ces termes :

– Mais je ne suis pas seul en ce monde à pécher par ignorance, et il est plus d’un maître sot étalant sa graisse sur la selle d’un âne qui me pourrait rendre des points. Si mon fouet pécha à l’endroit de ton séant, tu péchas bien plus lourdement à l’endroit de mes jambes en les empêchant de courir derrière la fille qui coquetait dans son jardin.

– Viande à corbeaux ! dit Lamme, c'était donc une vengeance ?

– Toute petite, répondit Ulenspiegel.

XXI

À Damme, Nele l'affligée, vivait solitaire près de Katheline appelant d'amour le diable froid qui ne venait point.

– Ah ! disait-elle, tu es riche, Hanske, mon mignon, et me pourrais rapporter les sept cents carolus. Alors Soetkin vivante reviendrait des limbes sur la terre, et Claes rirait dans le ciel ; bien tu le peux faire. Ôtez le feu, l'âme veut sortir, faites un trou, l'âme veut sortir. Et elle montrait sans cesse du doigt la place où avaient été les étoupes.

Katheline était bien pauvre, mais les voisins l'aidaient de fèves, de pain et de viande selon leurs moyens. La commune lui donnait quelque argent. Et Nele cousait des robes pour les riches bourgeoises, allait chez elles repasser le linge, et gagnait ainsi un florin par semaine.

Et Katheline disait toujours :

– Faites un trou, ôtez mon âme. Elle frappe pour sortir. Il rendra les sept cents carolus.

Et Nele pleurait l'écoutant.

XXII

Cependant Ulenspiegel et Lamme, munis de leurs passes, entrèrent dans une petite auberge adossée aux rochers de la

Sambre, lesquels sont couverts d'arbres en certains endroits. Et sur l'enseigne il était écrit : *Chez Marlaire*.

Ayant bu maint flacon de vin de Meuse à la façon de Bourgogne et mangé force poissons à l'escavêche, ils devisaient avec l'hôte papiste, de haute futaie, mais bavard comme pie, à cause du vin qu'il avait bu, et sans cesse clignant de l'œil malicieusement. Ulenspiegel, devinant sous ce clignement quelque mystère, le fit boire davantage, si bien que l'hôte commença à danser et à s'éclater de rire, puis, se remettant à table :

– Bons catholiques, disait-il, je bois à vous.

– À toi nous buvons, répondirent Lamme et Ulenspiegel.

– À l'extinction de toute peste de rébellion et d'hérésie.

– Nous buvons, répondirent Lamme et Ulenspiegel, qui sans cesse remplissaient le gobelet que l'hôte ne savait jamais voir plein.

– Vous êtes bonshommes, disait-il, je bois à Vos Générosités, je gagne sur le vin bu. Où sont vos passes ?

– Les voici, répondit Ulenspiegel.

– Signées du duc, dit l'hôte. Je bois au duc.

– Au duc nous buvons, répondirent Lamme et Ulenspiegel.

L'hôte poursuivant ses propos.

– En quoi prend-on les rats, souris et mulots ? En ratières, mulottières, souricières. Qui est le mulot ? C'est le grand hérétique orange comme le feu de l'enfer. Dieu est avec nous. Ils

vont venir. He ! he ! À boire ! Verse ; je cuis, je brûle. À boire ! Trois beaux petits prédicants réformés… Je dis petits… beaux petits vaillants, forts soudards, des chênes… À boire ! N'irez-vous pas avec eux au camp du grand hérétique ? j'ai des passes signées de lui… Vous verrez leur besogne.

– Nous irons au camp, répondit Ulenspiegel.

– Ils s'y feront bien, et la nuit, si l'occasion se présente (et l'hôte fit en sifflant le geste d'un homme en égorgeant un autre), Vent-d'Acier empêchera le merle Nassau de siffler d'avantage. Or ça, à boire, ça !

– Tu es gai, nonobstant que tu sois marié, répondit Ulenspiegel.

L'hôte dit :

– Je ne le suis ni le fus. Je tiens les secrets des princes. À boire. – Ma femme me les volerait sur l'oreiller, pour me faire pendre et être veuve plus tôt que Nature ne le veut. Vive Dieu ! ils vont venir… Où sont les passes nouvelles ? Sur mon cœur chrétien. Buvons ! Ils sont là, là, a trois cents pas sur le chemin, près de Marche-les-Dames. Les voyez-vous ? Buvons !

– Bois, lui dit Ulenspiegel, bois ; je bois au roi, au duc, aux prédicants, à Vent-d'Acier : je bois à toi, à moi ; je bois au vin et à la bouteille. Tu ne bois point. Et à chaque santé, Ulenspiegel lui remplissait son verre et l'hôte le vidait.

Ulenspiegel le considéra quelque temps ; puis se levant :

– Il dort, dit-il, venons-nous-en, Lamme.

Quand ils furent dehors :

– Il n’a point de femme pour nous trahir. La nuit va tomber. Tu as bien entendu ce que disait ce vaurien, et tu sais ce que sont les trois prédicants ?

– Oui, dit Lamme.

– Tu sais qu’ils viennent de Marche-les-Dames en longeant la Meuse, et qu’il fera bon de les attendre sur le chemin avant que ne souffle le Vent-d’Acier.

– Oui, dit Lamme.

– Il faut sauver la vie au prince, dit Ulenspiegel.

– Oui, dit Lamme.

– Tiens, dit Ulenspiegel, prends mon arquebuse, va-t’en dans le taillis, entre les rochers ; charge-la de deux balles et tire quand je croasserai comme le corbeau.

– Je le veux, dit Lamme.

Et il disparut dans le taillis. Et Ulenspiegel entendit bientôt le craquement du rouet de l’arquebuse.

– Les vois-tu venir ? dit-il.

– Je les vois répondit Lamme. Ils sont trois, marchant comme soudards, et l’un d’eux dépasse les autres de la tête.

Ulenspiegel s’assit sur le chemin les jambes en avant marmonnant des prières sur un chapelet, comme font les mendiants. Et il avait son couvre-chef entre les genoux.

Quand les trois prédicants passèrent, il leur tendit son couvre-chef ; mais ils n’y mirent rien.

Ulenspiegel, alors se levant, dit piteusement :

– Mes bons sires, ne refusez point un patard à un pauvre ouvrier carrier qui s'est cassé les reins tout dernièrement en tombant dans une mine. Ils sont durs dans ce pays et ne m'ont rien voulu donner pour soulager ma triste misère. Las ! donnez-moi un patard, et je prierai pour vous. Et Dieu tiendra en joie, pendant toute leur vie, Vos Magnanimités.

– Mon fils, dit l'un des prédicants, homme robuste, il n'y aura plus de joie pour nous en ce monde tant qu'y règneront le Pape et l'Inquisition.

Ulenspiegel soupira pareillement, disant :

– Las ! que dites-vous, messeigneurs ? Parlez bas, s'il plaît à Vos Grâces. Mais donnez-moi un patard.

– Mon fils, répondit un petit prédicant de trogne guerrière, nous autres, pauvres martyrs, n'avons de patards que ce qu'il nous faut pour nous sustenter en route.

Ulenspiegel se jeta à genoux.

– Bénissez-moi, dit-il.

Les trois prédicants étendirent la main sur la tête d'Ulenspiegel sans dévotion.

Remarquant qu'ils étaient maigres et avaient toutefois de puissantes bedaines, il se releva, fit mine de choir et cognant du front la bedaine du prédicant de haute taille, il y entendit un joyeux tintinabulement de monnaie.

Alors, se redressant et tirant son bragmart :

– Mes beaux pères, dit-il, il fait frais, je suis peu vêtu, vous l'êtes trop. Donnez-moi de votre laine, afin que je m'y puisse tailler un manteau. Je suis Gueux. Vive le Gueux !

Le grand prédicant répondit :

– Gueux accrêté, tu portes haut la crête ; nous te l'allons couper.

– Couper ! dit Ulenspiegel en se reculant ; mais Vent-d'Acier soufflera pour vous avant de souffler pour le prince. Gueux je suis, vive le Gueux !

Les trois prédicants ahuris s'entredirent :

– D'où sait-il la nouvelle ? Nous sommes trahis. Tue ! Vive la messe !

Et ils tirèrent de dessous leurs chausses de beaux bragmarts bien affilés.

Mais Ulenspiegel, sans les attendre, recula du côté des broussailles où Lamme se trouvait caché. Jugeant que les prédicants étaient à portée d'arquebuse, il dit :

– Corbeaux, noirs corbeaux, Vent-de-Plomb va souffler. Je chante votre crevaille.

Et il croassa.

Un coup d'arquebuse, parti des broussailles, renversa la face contre terre le plus grand des prédicants, et fut suivi d'un second coup qui jeta sur le chemin le deuxième.

Et Ulenspiegel vit entre les broussailles la bonne trogne de Lamme, et son bras levé rechargeant en hâte son arquebuse.

Et une fumée bleue montait au-dessus des noires broussailles.

Le troisième prédicant, furieux de male rage, voulait à toute force détrancher Ulenspiegel, lequel disait :

– Vent-d'Acier ou Vent-de-Plomb, tu vas trépasser de ce monde en l'autre, infâme artisan de meurtres !

Et il l'attaqua, et il se défendit bravement.

Et ils se tenaient tous deux face à face raidement sur le chemin, portant et parant les coups. Ulenspiegel était tout saignant, car son adversaire, habile soudard, l'avait blessé à la tête et à la jambe. Mais il attaquait et se défendait comme un lion. Le sang qui coulait de sa tête l'aveuglant ; il rompit toutefois à grandes enjambées, s'essuya de la main gauche et se sentit faiblir. Il allait être tué si Lamme n'eût tiré sur le prédicant et ne l'eût fait tomber.

Et Ulenspiegel le vit et ouït vomir blasphèmes, sang et écume de mort.

Et la fumée bleue s'éleva au-dessus des noires broussailles, parmi lesquelles Lamme montra derechef sa bonne trogne.

– Est-ce fini ? dit-il.

– Oui, mon fils, répondit Ulenspiegel. Mais viens.

Lamme, sortant de sa niche, vit Ulenspiegel tout couvert de sang. Courant alors comme un cerf, nonobstant sa bedaine, il vint à Ulenspiegel, assis par terre près des hommes tués.

– Il est blessé, dit-il, mon ami doux, blessé par ce vaurien meurtrier. Et d'un coup de talon, cassant les dents au prédicant le plus proche : Tu ne réponds pas, Ulenspiegel ! Vas-tu mourir mon fils ? Où est ce baume ? Ha ! dans le fond de sa gibecière, sous les saucissons. Ulenspiegel, ne m'entends-tu point ? Las ! je n'ai point d'eau tiède pour laver ta blessure, ni nul moyen d'en avoir. Mais l'eau de Sambre suffira. Parle-moi, mon ami. Tu n'es point si rudement blessé, toutefois. Un peu d'eau, là, bien froide n'est-ce pas ? Il se réveille. C'est moi, mon fils, ton ami, ils sont tous morts ! Du linge ! du linge pour bander ses blessures. Il n'y en a point. Ma chemise donc. – Il se dévêtit. – Et Lamme poursuivant son propos : En morceaux, la chemise ! Le sang s'arrête. Mon ami ne mourra point.

– Ha ! disait-il, qu'il fait froid le dos nu à cet air vif. Rhabillons-nous. Il ne mourra point. C'est moi, Ulenspiegel, moi, ton ami Lamme. Il sourit. Je vais dépouiller les meurtriers. Ils ont des bedaines de florins. Tripes dorées, carolus, florins, daelders, patards et des lettres ! Nous sommes riches. Plus de trois cents carolus à partager. Prenons les armes et l'argent. Vent-d'Acier ne soufflera pas encore pour Monseigneur.

Ulenspiegel, claquant des dents à cause du froid, se leva.

– Te voilà debout, dit Lamme.

– C'est la force du baume, répondit Ulenspiegel.

– Baume de vaillance, répondit Lamme.

Puis, prenant un à un les corps des trois prédicants, il les jeta dans un trou, entre les rochers, leur laissant leurs armes et leurs habits, sauf le manteau.

Et tout autour d'eux, dans le ciel, croassaient les corbeaux attendant leur pâture.

Et la Sambre coulait comme fleuve d'acier sous le ciel gris.

Et la neige tomba, lavant le sang.

Et ils étaient soucieux toutefois. Et Lamme dit :

– J'aime mieux tuer un poulet qu'un homme.

Et ils remontèrent sur leurs ânes.

Aux portes de Huy, le sang coulait toujours ; ils feignirent de se prendre de querelle, descendirent de leurs ânes et s'escrimèrent de leurs bragmarts, bien cruellement en apparence ; puis ayant cessé le combat, ils remontèrent et entrèrent dans Huy après avoir montré leurs passes aux portes de la ville.

Les femmes voyant Ulenspiegel blessé et saignant, et Lamme jouant le vainqueur sur son âne, regardaient avec tendre pitié Ulenspiegel et montraient le poing à Lamme disant : « Celui-ci est le vaurien qui blessa son ami. »

Lamme, inquiet, cherchait seulement parmi elles s'il ne voyait point sa femme.

Ce fut en vain, et il brassa mélancolie.

XXIII

– Où allons-nous ? dit Lamme.

– À Maestricht, répondit Ulenspiegel.

– Mais, mon fils, on dit que l'armée du duc est là tout autour, et que lui-même se trouve dans la ville. Nos passes ne nous suffiront point. Si les soudards espagnols les trouvent bonnes, nous n'en serons pas moins retenus en ville et interrogés. Dans l'entretemps ils apprendront la mort des prédicants et nous aurons fini de vivre.

Ulenspiegel répondit

– Les corbeaux, les hiboux et les vautours auront bientôt fini de leur viande ; déjà, sans doute, ils ont le visage méconnaissable. Quant à nos passes, elles peuvent être bonnes ; mais si l'on apprenait le meurtre, nous serions, comme tu le dis, appréhendés au corps. Il faut toutefois, que nous allions à Maestricht en passant par Landen.

– Ils nous pendront, dit Lamme.

– Nous passerons, répondit Ulenspiegel.

Ainsi devisant, ils arrivèrent à l'auberge de la *Pie*, où ils trouvèrent bon repas, bon gîte et du foin pour leurs ânes.

Le lendemain, ils se mirent en route pour Landen.

Etant arrivés à une grande ferme auprès de la ville, Ulenspiegel siffla comme l'alouette, et tout aussitôt de l'intérieur lui répondit le clairon guerrier du coq. Un censier de bonne trogne parut sur le seuil de la ferme. Il leur dit :

– Amis, comme libres, vive le Gueux ! entrez céans.

– Quel est celui-ci ? demanda Lamme.

Ulenspiegel répondit :

– Thomas Utenhove, le vaillant réformé ; ses servants et servantes de ferme travaillent comme lui pour la libre conscience.

Utenhove dit alors :

– Vous êtes les envoyés du prince. Mangez et buvez.

Et le jambon de crépiter dans la poêle et les boudins pareillement, et le vin de trotter et les verres de s'emplir. Et Lamme de boire comme le sable sec et de manger bien.

Garçons et filles de ferme venaient tour à tour pousser le nez à la porte entrebâillée pour le contempler besognant des mâchoires. Et les hommes jaloux de lui, disaient qu'ils sauraient faire comme lui.

À la fin du repas, Thomas Utenhove dit :

– Cent paysans partiront-d'ici cette semaine sous prétexte d'aller travailler aux digues à Bruges et aux environs. Ils voyageront par troupes de cinq à six et par différents chemins. Il y aura des barques à Bruges pour les transporter à Emden par la mer.

– Seront-ils pourvus d'armes et d'argent ? demanda Ulenspiegel.

– Ils auront chacun dix florins et de grands coutelas.

– Dieu et le prince te récompenseront, dit Ulenspiegel.

– Je ne besogne point pour la récompense, répondit Thomas Utenhove.

– Comment faites-vous, dit Lamme en croquant de gros boudins noirs, comment faites-vous, monsieur l'hôte, pour obtenir un mets si parfumé, si succulent et de si fine graisse ?

– C'est, dit l'hôte, que nous y mettons de la cannelle et de l'herbe aux chats.

Puis parlant à Ulenspiegel

– Edzard, comte de Frise, est-il toujours l'ami du prince ?

Ulenspiegel répondit :

– Il s'en cache, tout en donnant à Emden asile à ses navires.

Et il ajouta :

– Nous devons aller à Maestricht.

– Tu ne le pourras point, dit l'hôte ; l'armée du duc est devant la ville et aux alentours.

Puis, le conduisant au grenier, il lui montra au loin les enseignes et guidons des cavaliers et piétons, chevauchant et marchant dans la campagne.

Ulenspiegel dit :

– Je passerai au travers si vous, qui êtes puissant en ce lieu, me baillez permission de me marier. Quant à la femme, il me la faut mignonne, douce et belle, et voulant m'épouser, sinon pour toujours, au moins pour une semaine.

Lamme soupirait et disait :

– Ne le fais point, mon fils, elle te laisserait seul, brûlant au feu d'amour. Ton lit, où tu dors si coîment, te sera comme matelas de houx, t'enlevant le doux sommeil.

– Je prendrai femme, répondit Ulenspiegel.

Et Lamme, ne trouvant plus rien sur la table, fut bien marri. Toutefois, ayant découvert des castrelins dans une écuelle, il les croqua mélancoliquement.

Ulenspiegel disait à Thomas Utenhove :

– Or ça, à boire ça, baillez-moi une femme riche ou pauvre. Je vais avec elle à l'église et fais bénir le mariage par le curé. Celui-ci nous donne le certificat d'épousailles, non valable puisqu'il est d'un papiste inquisiteur ; nous y faisons stipuler que nous sommes tous bons chrétiens, ayant confessé et communié, vivant apostoliquement suivant les préceptes de notre sainte mère Eglise romaine, qui brûle ses enfants, et appelant ainsi sur nous les bénédictions de notre saint-père le Pape, des armées céleste et terrestre, des saints, des saintes, des doyens, curés, moines, soudards, happe-chair et autres bélîtres. Munis dudit certificat, nous faisons les préparatifs du voyage accoutumé du festoiement de noces.

– Mais la femme ? dit Thomas Utenhove.

– Tu me la trouveras, répondit Ulenspiegel. Je prends donc deux chariots, je les fleuris de cercles garnis de branches de sapin, de houx et de fleurs de papier, je les remplis de quelques bonshommes que tu veux envoyer au prince.

– Mais la femme ? dit Thomas Utenhove.

– Elle est ici sans doute, répondit Ulenspiegel.

Et poursuivant son propos :

– J’attelle deux de tes chevaux à l’un des chariots, nos deux ânes à l’autre. Je mets dans le premier chariot ma femme et moi, mon ami Lamme, les témoins de mariage, dans le second des joueurs de tambourin, de fifre et de scalmeye. Puis portant les joyeuses bannières d’épousailles, tambourinant, chantant, buvant, nous passons au grand trot de nos chevaux par le grand chemin qui nous conduit au *Galgen-Veld*, Champ de potences, ou à la liberté.

– Je te veux aider, dit Thomas Utenhove. Mais les femmes et filles voudront suivre leurs hommes.

– Nous irons à la grâce de Dieu, dit une mignonne fillette poussant la tête à la porte entrebâillée.

– Il y aura, si besoin est, quatre chariots, dit Thomas Utenhove ; ainsi nous ferons passer plus de vingt-cinq hommes.

– Le duc sera fait quinaud, dit Ulenspiegel.

– Et la flotte du prince, servie par quelques bons soudards de plus, répondit Thomas Utenhove.

Faisant alors mander à son de cloche ses valets et servantes il leur dit :

– Vous tous qui êtes de Zélande, hommes et femmes, oyez : Ulenspiegel le Flamand, ci présent, veut que vous passiez par l’armée du duc nuptialement accoutrés.

Hommes et femmes de Zélande crièrent ensemble :

– Danger de mort ! nous le voulons !

Et les hommes s'entredisaient :

– Ce nous est joie de quitter la terre de servitude pour aller vers la mer libre. Si Dieu est pour, qui sera contre ?

Des femmes et des filles disaient :

– Suivons nos maris et amis. Nous sommes de Zélande et y trouverons asile.

Ulenspiegel avisa une jeune et mignonne fillette, et lui dit se gaussant :

– Je te veux épouser.

Mais elle rougissante, répondit :

– Je veux de toi, mais à l'église seulement.

Les femmes riant s'entredirent :

– Son cœur tire à Hans Utenhove, fils du *baes*. Il part avec elle sans doute.

– Oui, répondit Hans.

Et le père lui disait :

– Tu le peux.

Les hommes se mirent en habit de fête, pourpoint et haut-de-chausses de velours, et le *opperst-kleed* par-dessus, et coiffés de larges couvre-chefs, garants de soleil et de pluie, les femmes en bas-de-chausses noirs et souliers déchiquetés ; portant au front le grand bijou doré, à gauche pour les fillettes, à droite pour les

femmes mariées ; la fraise blanche au cou, le plastron de broderie or, écarlate et azur, le jupon de laine noire à larges raies de velours de même couleur, les bas de laine noire et les souliers de velours à boucles d'argent.

Puis Thomas Utenhove s'en fut à l'église prier le prêtre de marier incontinent pour deux *rycksdaelders* qu'il lui mit dans la main, Thylbert fils de Claes, c'était Ulenspiegel, et Tannekin Pieters, ce à quoi le curé consentit.

Ulenspiegel alla donc à l'église suivi de toute la noce, et là il épousa devant le prêtre Tannekin si belle et mignonne, si accorte et bien en chair qu'il eût volontiers mordu dans ses joues comme en une pomme d'amour. Et il le lui dit, n'osant le faire par respect qu'il avait de sa douce beauté. Mais elle, boudeuse, lui dit :

– Laissez-moi ; voici Hans qui vous regarde pour vous tuer.

Et une fillette, jalouse, lui dit :

– Cherche ailleurs ; ne vois-tu point qu'elle a peur de son homme ?

Lamme, se frottant les mains, s'écriait :

– Tu ne les auras point toutes, vaurien.

Et il était tout aise.

Ulenspiegel, prenant son mal en patience, retourna à la ferme avec la noce. Et là, il but, chanta et fut joyeux, trinquant avec la fillette jalouse. Ce dont Hans fut joyeux, mais non Tannekin, ni non plus le fiancé de la fillette.

À midi, par un clair soleil et un vent frais, les chariots s'en furent verdoyants et fleuris, toutes enseignes déployées, au son

joyeux des tambourins, des scalmeyes, des fifres et des cornemuses.

Au camp d'Albe était une autre fête. Les vedettes et sentinelles avancées, ayant sonné l'alarme, revinrent les unes après les autres, disant :

« L'ennemi est proche, nous avons entendu le bruit des tambourins et fifres, et aperçu les enseignes. C'est un fort parti de cavalerie venu là pour vous attirer en quelque embuscade. Le corps d'armée est plus loin sans doute. »

Le duc fit aussitôt avertir les mestres-de-camp, colonels et capitaines, ordonna de mettre l'armée en bataille et envoya reconnaître l'ennemi.

Soudain apparurent quatre chariots allant vers les arquebusiers. Dans les chariots, les hommes et les femmes dansaient, les bouteilles trottaient et joyeusement glapissaient les fifres, geignaient les scalmeyes, battaient les tambours et ronflaient les cornemuses.

La noce ayant fait halte, d'Albe vint lui-même au bruit et vit la nouvelle épousée sur l'un des quatre chariots ; Ulenspiegel, son époux, tout fleuri, à côté d'elle, et tous les paysans et paysannes, descendus à terre, dansant tous autour et offrant à boire aux soudards.

D'Albe et les siens s'étonnaient grandement de la simplicité de ces paysans qui chantaient et festoyaient quand tout était en armes autour d'eux.

Et ceux qui étaient dans les chariots donnèrent tout leur vin aux soudards.

Et ils furent par eux bien applaudis et fêtés.

Le vin manquant dans les chariots, les paysans et paysannes se remirent en route au son des tambourins, fifres et cornemuses, sans être inquiétés.

Et les soudards, joyeux, tirèrent en leur honneur une salve d'arquebusades.

Et ils entrèrent ainsi à Maestricht, où Ulenspiegel s'entendit avec les agents réformés pour envoyer, par bateaux, des armes et des munitions à la flotte du Taiseux.

Et ils firent de même à Landen.

Et ils s'en allaient ainsi partout, vêtus en manouvriers.

Le duc apprit le stratagème ; et il en fut fait une chanson laquelle lui fut envoyée, et dont le refrain était :

Duc de sang, duc niais,
As-tu vu l'épousée ?

Et chaque fois qu'il avait fait une fausse manœuvre les soudards chantaient :

Le duc a la berlue :
Il a vu l'épousée.

XXIV

Dans l'entre-temps, le roi Philippe brassait farouche mélancolie. En son orgueil dolent, il priait Dieu de lui donner pouvoir de vaincre l'Angleterre, de conquérir la France, de prendre Milan, Gênes, Venise, et, grand dominateur des mers, de régner ainsi sur l'entière Europe.

Songeant à ce triomphe, il ne riait point.

Il avait froid sans cesse ; le vin ne le réchauffait point, ni non plus le feu de bois odorant brûlant toujours en la salle où il se tenait. Là, sans cesse écrivant, assis au milieu de tant de lettres qu'on en eût rempli cent tonnes, il songeait à l'universelle domination du monde, telle que l'exerçaient les empereurs de Rome ; à sa haine jalouse pour son fils Carlos, depuis que celui-ci avait voulu aller aux Pays-Bas, à la place du duc d'Albe, pour tâcher d'y régner sans doute, pensait-il. Et le voyant laid, contrefait fou, féroce et méchant, il le prenait en haine davantage. Mais il n'en parlait point.

Ceux qui servaient le roi Philippe et son fils don Carlos, ne savaient lequel des deux il leur fallait craindre le plus, ou du fils agile, meurtrier, déchirant à coups d'ongle ses serviteurs, ou du père couard et sournois, se servant des autres pour frapper, et comme une hyène, vivant de cadavres.

Les serviteurs s'effrayaient de les voir rôdant l'un autour de l'autre. Et ils disaient que bientôt il y aurait quelque mort à l'Escurial

Or, ils apprirent bientôt que don Carlos avait été emprisonné pour crime de haute trahison. Et ils surent que de noir chagrin il se rongeait l'âme, qu'il s'était blessé au visage en voulant passer à travers les barreaux de sa prison, pour s'échapper, et que madame Isabelle de France, sa mère, pleurait sans cesse.

Mais le roi Philippe ne pleurait point.

Le bruit leur vint que l'on avait donné à don Carlos des figues vertes et qu'il était mort le lendemain, comme s'il fût endormi. Les médecins dirent : « Sitôt qu'il eut mangé les figues, le sang cessa de battre, les fonctions de la vie, telles que les veut Nature,

furent interrompues, il ne sut plus ni cracher, ni vomir, ni n'en faire sortir de son corps. Son ventre gonfla au trépassement. »

Le roi Philippe entendit la messe des morts pour don Carlos, le fit enterrer dans la chapelle de sa royale résidence et mettre la pierre sur son corps, mais il ne pleura point.

Et les serviteurs s'entredisaient, narguant la princière épitaphe qui se trouvait sur la pierre du tombeau :

CI GIT CELUI QUI, MANGEANT DES FIGUES VERTES, MOURUT SANS AVOIR ÉTÉ MALADE.

À *qui jaze qui en para desit verdad, Morio sin infirmidad.*

Et le roi Philippe regarda d'un œil de luxure la princesse d'Eboli, laquelle était mariée. Il la pria d'amour et elle céda.

Madame Isabelle de France, dont on disait qu'elle avait favorisé les desseins de don Carlos sur les Pays-Bas, devint maigre et dolente. Et ses cheveux tombèrent par grosses mèches à la fois. Elle vomit souvent, et les ongles de ses pieds et de ses mains tombèrent. Et elle mourut.

Et Philippe ne pleura point.

Les cheveux du prince d'Eboli tombèrent pareillement. Il devint triste et se plaignit toujours. Puis les ongles de ses pieds et de ses mains tombèrent aussi.

Et le roi Philippe le fit enterrer.

Et il paya le deuil de la veuve et ne pleura point.

XXV

En ce temps-la, quelques femmes et filles de Damme vinrent demander à Nele si elle voulait être la fiancée de mai et se cacher dans les broussailles avec le fiancé qu'on lui trouverait ; car, disaient les femmes, non sans jalousie, il n'est pas un seul homme jeune, en tout Damme et aux environs qui ne voudrait se fiancer à toi, qui restes si belle, sage et fraîche : don de sorcière, sans doute.

– Commères, répondait Nele, dites aux jeunes hommes qui me recherchent : Le cœur de Nele n'est point ici, mais à celui qui vaque pour délivrer la terre des pères. Et si je suis fraîche, ainsi que vous le dites, ce n'est pas don de sorcière, mais de santé.

Les commères répondaient :

– Katheline est soupçonnée, toutefois.

– Ne croyez point aux paroles des méchants, répondait Nele, Katheline n'est point sorcière. Messieurs de la justice lui brûlèrent des étoupes sur la tête et Dieu la frappa de folie.

Et Katheline hochant la tête dans un coin où elle était accroupie, disait :

– Ôtez le feu, il reviendra, Hanske, mon mignon.

Les commères demandant quel était ce Hanske, Nele répondait :

– C'est le fils de Claes, mon frère de lait, qu'elle croit avoir perdu depuis que Dieu l'a frappée.

Et les bonnes commères donnaient des patards d'argent à Katheline. Et quand ils étaient neufs, elle les montrait à quelqu'un que nul ne voyait, disant :

– Je suis riche, riche d'argent reluisant. Viens, Hanske, mon mignon ; je payerai mes amours.

Et les commères s'en étant allées, Nele pleurait en la chaumine solitaire. Et elle songeait à Ulenspiegel vaquant dans les lointains pays sans qu'elle le pût suivre, et à Katheline qui gémissant : « Ôtez le feu ! » tenait souvent à deux mains sa poitrine, montrant par là que le feu de folie brûlait la tête et le corps fiévreusement.

Et dans l'entre-temps, le fiancé et la fiancée de mai se cachèrent dans les herbes.

Celui ou celle qui trouvait l'un d'eux, était, selon le sexe de sa trouvaille et le sien, roi ou reine de la fête.

Nele entendit les cris de joie des garçons et des filles lorsque la fiancée de mai fut trouvée au bord d'un fossé, cachée dans les hautes herbes.

Et elle pleurait songeant au doux temps où on la cherchait, elle et son ami Ulenspiegel.

XXVI

Cependant Lamme et lui califourchonnaient jambe de ci, jambe de là, sur leurs ânes :

– Or ça, écoute, Lamme, dit Ulenspiegel, les nobles des Pays-Bas, par jalousie contre d'Orange, ont trahi la cause des confédérés, la sainte alliance, vaillant compromis signé pour le

bien de la terre des pères. D'Egmont et de Hoorn furent traîtres pareillement et sans profit pour eux ; Brederode est mort, il ne nous reste plus en cette guerre que le pauvre populaire de Brabant et de Flandres, attendant des chefs loyaux pour aller en avant, et puis mon fils, les îles, les îles de Zélande, la Noord Hollande aussi dont le prince est gouverneur ; et plus loin encore, sur la mer Edzard, comte d'Emden et de l'Oost Frise.

– Las ! dit Lamme, je le vois clairement, nous pérégrinons entre la corde, la roue et le bûcher, mourant de faim, bâillant de soif, sans nul espoir de repos.

– Nous ne sommes qu'au début, répondit Ulenspiegel. Daigne considérer que tout y est plaisir pour nous, tuant nos ennemis, nous gaussant d'eux, ayant des florins pleins nos gibecières ; bien lestés de viande, de bière, de vin et de brandevin. Que te faut-il de plus, sac de plumes ? Veux-tu que nous vendions nos ânes et achetions des chevaux ?

– Mon fils, dit Lamme, le trot d'un cheval est bien dur pour un homme de ma corpulence.

– Tu t'assiéras sur ta monture ainsi que font les paysans, répondit Ulenspiegel, et nul ne se gausseras de toi, puisque tu es vêtu en paysan et ne portes point l'épée comme moi, mais seulement l'épieu.

– Mon fils. dit Lamme, es-tu sûr que nos deux passes pourront servir dans les petites villes ?

– N'ai-je point le certificat du curé, dit Ulenspiegel, avec le grand cachet de cire rouge de l'église y pendant à deux queues de parchemin et nos billets de confession ? Les soudards et happe-chair du duc ne peuvent rien contre deux hommes si bien munis. Et les patenôtres noires que nous avons à vendre ? Nous sommes *reiters* tous deux, toi Flamand et moi Allemand, voyageant par ordre exprès du duc, pour gagner à la sainte foi catholique, par

vente de choses bénies, les hérétiques de ce pays. Nous entrerons ainsi partout, chez les nobles seigneurs et dans les grasses abbayes. Et ils nous donneront une onctueuse hospitalité. Et nous surprendrons leurs secrets. Lèche-toi les babouines, mon ami doux.

– Mon fils, dit Lamme, nous faisons là le métier d'espions.

– Par droit et loi de guerre, répondit Ulenspiegel.

– S'ils apprennent le fait des trois prédicants, nous mourrons sans doute, dit Lamme.

Ulenspiegel chanta :

J'ai mis vivre sur mon drapeau,
Vivre toujours à la lumière,
De cuir est ma peau première,
D'acier ma seconde peau.

Mais Lamme soupirant :

– Je n'ai qu'une peau bien molle, le moindre coup de dague la trouerait incontinent. Nous ferions mieux de nous adonner à quelque utile métier que de courir ainsi la prétantaine par monts et par vaux, pour servir tout ces grands princes qui, les pieds dans des houseaulx de velours, mangent des ortolans sur des tables dorées. À nous les coups, dangers, bataille, pluie, grêle, neige, soupes maigres des vagabonds. À eux, les fines andouilles, gras chapons, grives parfumées, poulardes succulentes.

– L'eau t'en vient à la bouche, mon ami doux, dit Ulenspiegel.

– Où êtes-vous, pain frais, *koekebakken* dorées, crèmes délicieuses ? Mais où es-tu, ma femme ?

Ulenspiegel répondit :

– Les cendres battent sur mon cœur et me poussent à la bataille. Mais toi, doux agneau qui n'as à venger ni la mort de ton père ni de ta mère, ni le chagrin de ceux que tu aimes, ni ta présente pauvreté, laisse-moi seul marcher où je dois si les fatigues de guerre t'effraient.

– Seul ? dit Lamme

Et il arrêta tout net son âne, qui se mit à ronger un bouquet de chardons dont il y avait sur ce chemin grand planté. L'âne d'Ulenspiegel s'arrêta et mangea pareillement.

– Seul ? dit Lamme. Tu ne me laisseras point seul, mon fils, ce serait une insigne cruauté. Avoir perdu ma femme et perdre encore mon ami, cela ne se peut. Je ne geindrai plus, je te le promets. Et, puisqu'il le faut, – et il leva la tête fièrement, – j'irai sous la pluie des balles, oui ! Et au milieu des épées, oui ! en face de ces vilains soudards qui boivent le sang comme des loups. Et si un jour je tombe à tes pieds saignant et frappé à mort, enterre-moi, et, si tu vois ma femme, dis-lui que je mourus pour n'avoir pas su vivre sans être aimé de quelqu'un en ce monde. Non, je ne le pourrais point, mon fils Ulenspiegel

Et Lamme pleura. Et Ulenspiegel fut attendri voyant ce doux courage.

XXVII

En ce temps-là, le duc, divisant son armée en deux corps, fit marcher l'un vers le duché de Luxembourg, et l'autre vers le marquisat de Namur

– C’est, dit Ulenspiegel, quelque militaire résolution à moi inconnue ; ce m’est tout un, allons vers Maestricht avec confiance.

Comme ils longeaient la Meuse près de la ville, Lamme vit Ulenspiegel regarder attentivement tous les bateaux qui voguaient sur le fleuve et s’arrêter devant l’un d’eux portant une sirène à la proue. Et cette sirène tenait un écusson où était marqué en lettres d’or sur fond de sable le signe J-H-S, qui est celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ulenspiegel fit signe à Lamme de s’arrêter et se mit à chanter comme alouette joyeusement.

Un homme vint sur le bateau, chanta comme le coq, puis, sur un signe d’Ulenspiegel, qui brayait comme un âne et lui montrait le populaire assemblé sur le quai, se mit à braire comme un âne terriblement. Les deux baudets d’Ulenspiegel et de Lamme couchèrent les oreilles et chantèrent leur chanson de nature.

Des femmes passaient, des hommes aussi montant des chevaux de halage, et Ulenspiegel dit à Lamme :

– Ce batelier se gausse de nous et de nos montures. Si nous l’allions attaquer sur son bateau ?

– Qu’il vienne ici plutôt ? répondit Lamme.

Une femme alors parla et dit :

– Si vous ne voulez revenir les bras coupés, les reins cassés, le muffle en pièces, laissez braire à l’aise ce Stercke Pier.

– Hi han ! hi han ! hi han ! faisait le batelier.

– Laissez-le chanter, dit la commère, nous l'avons vu l'autre jour lever sur les épaules une charrette chargée de lourds tonneaux de bière, et arrêter une autre charrette traînée par un vigoureux cheval. Là, dit-elle en montrant l'auberge de la *Blauwe Torren*, la Tour Bleue, il a percé de son couteau, lancé à vingt pas, une planche de chêne de douze pouces d'épaisseur.

– Hi han ! hi han ! hi han ! faisait le batelier, tandis qu'un garçonnet de douze ans montait sur le pont du bateau et se mettait à braire pareillement.

Ulenspiegel répondit :

– Il ne nous chault de ton Pierre le Fort ! Si Stercke Pier qu'il soit, nous le sommes plus que lui, et voilà mon ami Lamme qui en mangerait deux de sa taille sans hoqueter.

– Que dis-tu, mon fils ? demanda Lamme.

– Ce qui est, répondit Ulenspiegel ; ne me contredis point par modestie. Oui, bonnes gens, commères et manouvriers, tantôt vous le verrez besogner des bras et réduire à néant ce fameux Stercke Pier.

– Tais-toi, dit Lamme.

– Ta force est connue, répondit Ulenspiegel, tu ne la pourrais cacher.

– Hi han ! faisait le batelier, hi han ! faisait le garçonnet.

Soudain Ulenspiegel chanta de nouveau comme une alouette bien mélodieusement. Et les hommes, les femmes et manouvriers, ravis d'aise, lui demandaient où il avait appris ce divin sifflement.

– En paradis, d'où je viens tout droit, répondit Ulenspiegel.

Puis parlant à l'homme qui ne cessait de braire et de le montrer du doigt par moquerie :

– Pourquoi restes-tu là, vaurien, sur ton bateau ? N'oses-tu point venir à terre te gausser de nous et de nos montures ?

– Ne l'oses-tu point ? disait Lamme.

– Hi han ! hi han ! faisait le batelier. Messires baudets baudoyant, montez sur mon bateau.

– Fais comme moi, dit tout bas Ulenspiegel à Lamme.

Et parlant au batelier :

– Si tu es le Stercke Pier, moi je suis Thyl Ulenspiegel. Et ces deux-là sont nos ânes Jef et Jan, qui savent mieux braire que toi, car c'est leur parler naturel. Quant à monter sur tes planches mal jointes, nous ne le voudrions point. Ton bateau est comme une cuvelle, chaque fois qu'une vaque le pousse il recule, et il ne saurait marcher que comme les crabes, de côté.

– Oui, comme les crabes ! disait Lamme.

Le batelier alors parlant à Lamme :

– Que marmonnes-tu là entre tes dents, bloc de lard ?

Lamme, entrant en rage, dit :

– Mauvais chrétien, qui me reproches mon infirmité, sache que mon lard est à moi et provient de ma bonne nourriture, tandis que toi, vieux clou rouillé, tu ne vécus que de vieux harengs saurs, de mèches de chandelles, de peaux de stockfisch, à en juger

par ta viande maigre, que l'on voit passer à travers les trous de ton haut-de-chausses.

– Ils vont s'entrecogner raidement, disaient les hommes, femmes et manouvriers, réjouis et curieux.

– Hi han ! hi han ! faisait le batelier.

Lamme voulut descendre de son baudet pour ramasser des pierres et les jeter au batelier.

– Ne jette pas de pierres, dit Ulenspiegel

Le batelier parla à l'oreille du garçonnet hihannant à côté de lui sur le bateau. Celui-ci détacha un batelet des flancs du bateau et, à l'aide d'une gaffe qu'il maniait habilement, s'approcha de là rive. Quand il fut tout près, il dit, se tenant debout fièrement

– Mon *baes* vous demande si vous osez venir sur le bateau et engager la bataille avec lui par le poing et par le pied. Ces bonshommes et commères seront témoins.

– Nous le voulons, dit Ulenspiegel bien dignement.

– Nous acceptons le combat, dit Lamme avec grande fierté.

Il était midi, les manouvriers diguiers, paveurs, constructeurs de navires, leurs femmes munies de la pitance de leurs hommes, les enfants qui venaient voir leurs pères se restaurer de fèves ou de viande bouillie, tous riaient, battaient des mains à l'idée d'une bataille prochaine, espérant avec gaieté que l'un ou l'autre des combattants aurait la tête cassée, ou tomberait en pièces dans la rivière pour leur réjouissement.

– Mon fils, disait Lamme tout bas, il va nous jeter à l'eau.

– Laisse-toi jeter, disait Ulenspiegel.

– Le gros homme a peur, disait la foule des manouvriers.

Lamme, toujours assis sur son âne, se retourna sur eux et les regarda avec colère, mais ils le huèrent.

– Allons sur le bateau, dit Lamme, ils verront si j'ai peur.

À ces mots il fut hué de nouveau, et Ulenspiegel dit :

– Allons sur le bateau.

Etant descendus de leurs ânes, ils jetèrent les brides au garçonnet, lequel caressait les baudets amicalement et les menait ou il voyait des chardons.

Puis Ulenspiegel prit la gaffe, fit entrer Lamme dans le batelet, cingla vers le bateau, où, à l'aide d'une corde, il monta précédé de Lamme, suant et soufflant.

Quand il fut sur le pont de la barque, Ulenspiegel se baissa comme s'il voulait lacer ses bottines, et dit quelques mots au batelier, lequel sourit et regarda Lamme. Puis il vociféra contre lui mille injures, l'appelant vaurien, bouffi de graisse criminelle, graine de prison, *pap-eter*, mangeur de bouillie, et lui disant : « Grosse baleine, combien de tonnes d'huile donnes-tu quand on te saigne ? »

Tout soudain, sans répondre, Lamme se lança sur lui comme un bœuf furieux, le terrassa, le frappa de toute sa force, mais ne lui faisait pas grand mal à cause de la grasse faiblesse de ses bras. Le batelier, tout en faisant semblant de résister, se laissait faire, et Ulenspiegel disait : « Ce vaurien payera à boire. »

Les hommes, femmes et manouvriers, qui de la rive regardaient la bataille, disaient : « Qui eût cru que ce gros homme fût si impétueux ? »

Et ils battaient des mains tandis que Lamme frappait comme un sourd. Mais le batelier ne prenait d'autres soins que de préserver son visage. Soudain, Lamme fut vu, le genou sur la poitrine du Stercke Pier, le tenant d'une main à la gorge et levant l'autre pour frapper.

– Crie grâce, disait-il furieux ! ou je te fais passer à travers les planches de ta cuvelle !

Le batelier toussant pour montrer qu'il ne savait crier, demanda grâce de la main.

Alors Lamme fut vu relever généreusement son ennemi, qui bientôt se trouva debout, et, tournant le dos aux spectateurs, tira la langue à Ulenspiegel, lequel éclatait de rire de voir Lamme, secouant fièrement la plume de son béret, marcher en grand triomphe sur le bateau.

Et les hommes, femmes, garçonnets et fillettes, qui-étaient sur la rive, applaudissaient de leur mieux, disant : « Vive le vainqueur du Stercke Pier ! C'est un homme de fer. Vîtes-vous comme il le dauba du poing et comme d'un coup de tête, il le renversa sur le dos ? Voici qu'ils vont boire maintenant pour faire la paix. Le Stercke Pier monte de la cale avec du vin et des saucissons. »

De fait, le Stercke Pier était monté avec deux hanaps et une grande pinte de vin blanc de Meuse. Et Lamme et lui avaient fait la paix. Et Lamme, tout joyeux à cause de son triomphe, à cause du vin et des saucissons, lui demandait, en lui montrant une cheminée de fer qui dégageait une fumée noire et épaisse, quelles étaient les fricassées qu'il faisait dans la cale.

– Cuisine de guerre, répondit le Stercke Pier en souriant.

La foule des manouvriers, des femmes et des enfants s'étant dispersée pour retourner au travail ou au logis, le bruit courut bientôt de bouche en bouche qu'un gros homme, monté sur un âne et accompagné d'un petit pèlerin, monté également sur un âne, était plus fort que Samson et qu'il fallait se garder de l'offenser.

Lamme buvait et regardait le batelier victorieusement.

Celui-ci dit soudain :

– Vos baudets s'ennuient là-bas.

Puis, amenant le bateau contre le quai, il descendit à terre, prit un des ânes par les pieds de devant et les pieds de derrière, et le portant comme Jésus portait l'agneau, le déposa sur le pont du bateau. Puis, en ayant fait de même de l'autre sans souffler, il dit :

– Buvons.

Le garçonnet sauta sur le pont.

Et ils burent. Lamme ébahi ne savait plus si c'était lui-même, natif de Damme, qui avait battu cet homme robuste, et il n'osait plus le regarder qu'à la dérobée, sans aucun triomphe, craignant qu'il ne lui prît envie de le prendre comme il avait fait des baudets et de le jeter tout vif dans la Meuse, par rancune de sa défaite

Mais le batelier, souriant, l'invita gaiement à boire encore, et Lamme se remit de sa frayeur et le regarda derechef avec une assurance victorieuse.

Et le batelier et Ulenspiegel riaient.

Dans l'entre-temps, les baudets, ébahis de se trouver sur un plancher qui n'était point celui des vaches, avaient baissé la tête, couché les oreilles, et de peur n'osaient boire. Le batelier leur alla quérir un des picotins d'avoine qu'il donnait aux chevaux qui halaient sa barque, après l'avoir acheté lui-même, afin de n'être point volé par les conducteurs sur le prix du fourrage.

Quand les baudets virent le picotin, ils marmonnèrent les patenôtres de gueule en regardant le pont du bateau mélancoliquement et n'y osant, de peur de glisser, bouger du sabot.

Sur ce, le batelier dit à Lamme et à Ulenspiegel :

– Allons à la cuisine.

– Cuisine de guerre, dit Lamme inquiet.

– Cuisine de guerre, mais tu peux y descendre sans crainte mon vainqueur.

– Je n'ai point de crainte et je te suis, dit Lamme.

Le garçonnet se mit au gouvernail.

En descendant ils virent partout des sacs de grains, de fèves de pois, de carottes et autres légumes.

Le batelier leur dit alors en ouvrant la porte d'une petite forge.

– Puisque vous êtes des hommes au cœur vaillant qui connaissez le cri de l'alouette, l'oiseau des libres, et le clairon guerrier du coq, et le braire de l'âne, le doux travailleur, je veux vous montrer ma cuisine de guerre. Cette petite forge, vous la trouverez dans la plupart des bateaux de Meuse. Nul ne la peut

suspecter, car elle sert à remettre en état les ferrures des navires ; mais ce que tous ne possèdent point, ce sont les beaux légumes contenus en ces placards.

Alors, écartant quelques pierres qui couvraient le fond de la cale, il leva quelques planches, en tira un beau faisceau de canons d'arquebuses, et le levant, comme il l'eût fait d'une plume, il le remit à sa place, puis il leur montra des fers de lances, des hallebardes, des lames d'épées, des sachets de balles et de poudre.

– Vive le Gueux ! dit-il ; ici sont les fèves et la sauce, les crosses sont les gigots, les salades ce sont les fers de hallebardes, et ces canons d'arquebuse sont des jarrets de bœuf pour la soupe de liberté. Vive le Gueux ! Où me faut-il porter cette nourriture ? demanda-t-il à Ulenspiegel.

Ulenspiegel répondit :

– À Nimègue où tu entreras avec ton bateau plus chargé encore de vrais légumes, à toi apportés par des paysans, que tu prendras à Etsen, à Stephansweert et à Ruremonde. Et ceux-là aussi chanteront comme l'alouette, oiseau des libres, tu répondras par le clairon guerrier du coq. Tu iras chez le docteur Pontus, demeurant près du Nieuwe-Waal ; tu lui diras que tu viens en ville avec des légumes, mais que tu crains la sécheresse. Pendant que les paysans iront au marché vendre les légumes trop cher pour qu'on les achète, il te dira ce qu'il faut faire de tes armes. Je pense toutefois qu'il ordonnera de passer, non sans péril, par le Wahal, la Meuse ou le Rhin, échangeant les légumes contre des filets à vendre, pour vaquer avec les bateaux de pêche d'Harlingen, où sont beaucoup de matelots connaissant le chant de l'alouette ; longer la côte par les Waden, gagner le Lauwer-Zee, échanger les filets contre du fer et du plomb, donner des costumes de Marken, de Vlieland ou d'Ameland à tes paysans, te tenir un peu sur les côtes, pêchant et salant ton poisson pour le garder et non pour le vendre, car boire frais et guerroyer salé est chose légitime.

– Adoncques, buvons, dit le batelier.

Et ils montèrent sur le pont.

Mais Lamme, brassant mélancolie :

– Monsieur le batelier, dit-il soudainement, vous avez ici, en votre forge un petit feu si brillant que pour sûr on y ferait cuire le plus suave des hochepots. Mon gosier est altéré de soupe.

– Je te vais rafraîchir, dit l'homme.

Et bientôt il lui servit une soupe grasse, où il avait bouilli une grosse tranche de jambon salé.

Quand Lamme en eût avalé quelques cuillerées, il dit au batelier :

– La gorge me pèle, la langue me brûle ; ce n'est point là du hochepot.

Boire frais et guerroyer salé, c'était écrit, dit Ulenspiegel.

Le batelier remplit donc les hanaps, et dit :

– Je bois à l'alouette, oiseau de liberté.

Ulenspiegel dit :

– Je bois au coq, claironnant la guerre.

Lamme dit :

– Je bois à ma femme ; qu'elle n'ait jamais soif, la bonne aimée.

– Tu iras Jusqu'à Emden, par la mer du Nord, dit Ulenspiegel au batelier. Emden nous est un refuge.

– La mer est grande, dit le batelier

– Grande pour la bataille, dit Ulenspiegel

– Dieu est avec nous, dit le batelier.

– Qui donc est contre nous ? repartit Ulenspiegel.

– Quand partez-vous ? dit-il

– Tout de suite, répondit Ulenspiegel.

– Bon voyage et vent arrière. Voici de la poudre et des balles.

Et, les baisant, il les conduisit, après avoir porté comme des agnelets sur son cou et ses épaules les deux baudets.

Ulenspiegel et Lamme les ayant montés, ils partirent pour Liége.

– Mon fils, dit Lamme, tandis qu'ils cheminaient, comment cet homme si fort s'est-il laissé dauber par moi si cruellement ?

– Afin, dit Ulenspiegel, que partout où nous irons la terreur te précède. Ce nous sera une meilleure escorte que vingt *landsknechts*. Qui osera désormais attaquer Lamme, le puissant, le victorieux ; Lamme le taureau sans pareil, qui terrassa d'un coup de tête, au vu et au su d'un chacun, le Stercke Pier, Pierre le Fort, qui porte les baudets comme des agneaux et lève d'une épaule toute une charrette de tonneaux de bière ? Chacun te

connaît ici déjà, tu es Lamme le redoutable, Lamme l'invincible, et je marche à l'ombre de ta protection. Chacun te connaîtra sur la route que nous allons parcourir, nul ne t'osera regarder de mauvais œil, et vu le grand courage des hommes, tu ne trouveras partout sur ton chemin que bonnetades, salutations, hommages et vénérations adressées à la force de ton poing redoutable.

– Tu parles bien, mon fils, dit Lamme, se redressant sur sa selle.

– Et je dis vrai, repartit Ulenspiegel. Vois-tu ces faces curieuses aux premières maisons de ce village ? On se montre du doigt Lamme, l'horrifique vainqueur. Vois-tu ces hommes qui te regardent avec envie et ces couards chétifs qui ôtent leurs couvre-chefs. ? Réponds à leur salut, Lamme, mon mignon ; ne dédaigne point le faible populaire. Vois, les enfants savent ton nom et le répètent avec crainte.

Et Lamme passait fièrement, saluant à droite et à gauche comme un roi. Et la nouvelle de sa vaillance le suivit de bourg en bourg de ville en ville, jusques à Liége, Chocquier, la Neuville, Vesin et Namur, qu'ils évitèrent à cause des trois prédicants.

Ils marchèrent ainsi longtemps, suivant les rivières, fleuves et canaux. Et partout au chant de l'alouette répondit le chant du coq. Et partout pour l'œuvre de liberté l'on fondait, battait et fourbissait les armes qui partaient sur des navires longeant les côtes.

Et elles passaient aux péages dans des tonneaux, dans des caisses, dans des paniers.

Et il se trouvait toujours de bonnes gens pour les recevoir et les cacher en lieu sûr, avec la poudre et les balles, jusques à l'heure de Dieu.

Et Lamme cheminant avec Ulenspiegel, toujours précédé de sa réputation victorieuse, commença de croire lui-même à sa grande force, et devenant fier et belliqueux, il se laissa croître le poil. Et Ulenspiegel le nomma Lamme le Lion.

Mais Lamme ne demeura point constant en ce dessein à cause des chatouillements de la pousse, le quatrième jour. Et il fit passer le rasoir sur sa face victorieuse, laquelle apparut de nouveau a Ulenspiegel ronde et pleine comme un soleil allumé au feu des bonnes nourritures.

Ce fut ainsi qu'ils vinrent à Stockem.

XXVIII

Vers la tombée de la nuit, ayant laissé leurs ânes à Stockem, ils entrèrent dans la ville à Anvers.

Et Ulenspiegel dit à Lamme :

– Voici la grande cité, l'entier monde entasse ici ses richesses or, argent, épices, cuir doré, tapis de Gobelin, draps étoffes de velours, de laine et de soie, fèves, pois, grains, viande et farine, cuirs salés ; vins de Louvain, de Namur, de Luxembourg, de Liége, Landtwyn de Bruxelles et d'Aerschot, vins de Buley dont le vignoble est près de la porte de la Plante à Namur ; vins du Rhin, d'Espagne et de Portugal ; huile de raisin d'Aerschot qu'ils appellent Landolium ; vins de Bourgogne, de Malvoisie et tant d'autres. Et les quais sont encombrés de marchandises.

Ces richesses de la terre et de l'humaine besogne attirent en ce lieu les plus belles filles-folles qui soient.

– Tu deviens songeur, dit Lamme.

Ulenspiegel répondit :

– Je trouverai parmi elles les Sept. Il m'a été dit :

« En ruines, sang et larmes, cherche. »

– Qu'est-ce donc qui plus que filles-folles est cause de ruine ? N'est-ce pas auprès d'elles que les pauvres hommes affolés perdent leurs beaux carolus, brillants et clinquants, leurs bijoux, chaînes, bagues, et s'en revont sans pourpoint, loqueteux et dépenaillés, voire sans linge, tandis qu'elles engraissent de leurs dépouilles ? Où est le sang rouge et limpide qui courait dans leurs veines ? C'est jus de poireau maintenant. Ou bien, pour jouir de leurs doux et mignons corps, ne se battent-ils point au couteau, à la dague, à l'épée sans miséricorde ? Les cadavres emportés blêmes et saignants, sont des cadavres de pauvres affolés d'amour. Quand le père gronde et demeure sinistre sur son siège, que ses cheveux semblent plus blancs et plus raides, que de ses yeux, où brûle le chagrin de la perte de l'enfant, les larmes ne veulent point sortir ; que la mère, silencieuse et blême comme une morte, pleure comme si elle ne voyait plus devant elle que ce qu'il y a de douleurs en ce monde, qui fait couler ses larmes ? Les filles-folles qui n'aiment qu'elles et l'argent, et tiennent le monde pensant, travaillant, philosophant, attaché au bout de leur ceinture dorée. Oui, c'est là que sont les Sept et nous irons, Lamme, chez les filles. Ta femme y est peut-être, ce sera double coup de filet.

– Je le veux, dit Lamme

On était pour lors en septembre ; vers la fin de l'été, quand le soleil déjà roussit les feuilles des marronniers, que les oiselets chantent dans les arbres et qu'il n'est ciron si petit qui ne susurre d'aise d'avoir si chaud dans l'herbe.

Lamme errait à côté d'Ulenspiegel par les rues d'Anvers, baissant la tête et traînant son corps comme une maison.

– Lamme, dit Ulenspiegel, tu brasses mélancolie ; ne sais-tu donc point que rien ne fait plus mal à la peau ? Si tu persistes en ton chagrin, tu la perdras par bandes. Et ce sera une belle parole à entendre quand on dira de toi : Lamme le pelé.

– J'ai faim, dit Lamme.

– Viens manger, dit Ulenspiegel.

Et ils allèrent ensemble aux Vieux-Degrés, où ils mangèrent des *choesels* et burent de la *dobbel-kuyt* tant qu'ils en purent porter.

Et Lamme ne pleurait plus.

Et Ulenspiegel disait :

– Bénie soit la bonne bière qui te fait l'âme tout ensoleillée ! Tu ris et secoues ta bedaine. Que j'aime à te voir, danse de tripes joyeuses !

– Mon fils, dit Lamme, elles danseraient bien davantage si j'avais le bonheur de retrouver ma femme.

– Allons la chercher, dit Ulenspiegel.

Ils vinrent ainsi dans le quartier du Bas-Escaut.

– Regarde, dit Ulenspiegel à Lamme, cette maisonnette tout en bois, avec de belles croisées bien ouvrées et fenestrées de petits carreaux ; considère ces rideaux jaunes et cette lanterne rouge. Là, mon fils, derrière quatre tonneaux de *bruinbier, d'uitzet* de *dobbel-kuyt* et de vin d'Amboise, siège une belle *baesine* de cinquante ans ou davantage. Chaque année qu'elle vécut lui fit une nouvelle couche de lard. Sur l'un des tonneaux brille une

chandelle, et il y a une lanterne accrochée aux solives du plafond. Il fait là clair et noir, noir pour l'amour, clair pour le payement.

– Mais, dit Lamme, c'est un couvent de nonnains du diable, et cette *baesine* en est l'hôtesse.

– Oui, dit Ulenspiegel, c'est elle qui mène, au nom du seigneur Belzébuth, dans la voie du péché, quinze belles filles d'amoureuse vie, lesquelles trouvent chez elle refuge et nourriture, mais il leur est défendu d'y dormir.

– Tu connais ce couvent ? dit Lamme.

– J'y vais chercher ta femme. Viens.

– Non, dit Lamme, j'ai réfléchi et n'y entre point.

– Laisseras-tu ton ami s'exposer tout seul au milieu de ces Astartés ?

– Qu'il aille point, dit Lamme.

– Mais s'il y doit aller pour trouver les Sept et ta femme, repartit Ulenspiegel.

– J'aimerais mieux dormir, dit Lamme.

– Viens donc alors, dit Ulenspiegel ouvrant la porte et poussant Lamme devant lui. Vois, la *baesine* se tient derrière ses tonneaux entre deux chandelles : la salle est grande, à plafond de chêne noirci, aux solives enfumées. Tout autour règnent des bancs, des tables aux pieds boiteux, couverts de verres, de pintes, de gobelets, de hanaps, de cruches, de flacons, de bouteilles et d'autres engins de buverie. Au milieu sont encore des tables et des chaises, sur lesquelles trônent des heuques, qui sont capes de commères, des ceintures dorées, des patins de velours, des

cornemuses, des fifres, des scalmeyes. Dans un coin est une échelle qui mène à l'étage. Un petit bossu pelé joue sur un clavecin monté sur des pieds de verre qui font grincer le son de l'instrument. Danse, mon bedon. Quinze belles filles-folles sont assises, qui sur les tables, qui sur les chaises, jambe de ci, jambe de là, penchées, redressées, accoudées, renversées, couchées sur le dos ou le côté, à leur fantaisie, vêtues de blanc, de rouge, les bras nus ainsi que les épaules et la poitrine jusqu'au milieu du corps. Il y en a de toutes sortes, choisis ! Aux unes la lumière des chandelles, caressant leurs cheveux blonds, laisse dans l'ombre leurs yeux bleus dont on ne voit que l'humide feu briller. D'autres, regardant le plafond, soupirent sur la viole quelque ballade d'Allemagne. D'aucunes, rondes, brunes, grasses, éhontées, boivent à plein hanap le vin d'Amboise, montrent leurs bras ronds, nus jusqu'à l'épaule, leur robe entrebâillée, d'où sortent les pommes de leurs seins, et, sans vergogne, parlent à pleine bouche, l'une après l'autre ou toutes ensemble. Ecoute-les :

« Foin de monnaie aujourd'hui ! c'est amour qu'il nous faut, amour à notre choix, disaient les belles filles, amour d'enfant, de jouvenceau et de quiconque nous plaira, sans payer. – Que ceux en qui la nature met la force virile qui fait les mâles viennent à nous en ce lieu, pour l'amour de Dieu et de nous. – Hier était le jour où l'on payait, aujourd'hui est le jour où l'on aime ! – Qui veut boire à nos lèvres, elles sont humides encore de la bouteille. Vins et baisers, c'est festin complet ! – Foin des veuves qui couchent toutes seules ! – Nous sommes des filles ! C'est jour de charité aujourd'hui. Aux jeunes, aux forts et aux beaux, nous ouvrons nos bras. À boire ! – Mignonne, est-ce pour la bataille d'amour que ton cœur bat le tambourin dans ta poitrine ? Quel balancier ! c'est l'horloge des baisers. Quand viendront-ils, cœurs pleins et escarcelles vides ? Ne flairent-ils point les friandes aventures ? Quelle différence y a-t-il entre un jeune Gueux et Monsieur le markgrave ? C'est que Monsieur paye en florins et le jeune Gueux en caresses. Vive le Gueux ! Qui veut aller éveiller les cimetières ? »

Ainsi parlaient les bonnes, ardentes et joyeuses d'entre les filles d'amoureuse vie.

Mais il en était d'autres au visage étroit, aux épaules décharnées, qui faisaient de leurs corps boutique pour l'économie, et liard à liard grappinaient le prix de leur viande maigre. Celles-là maugréaient entre elles : « Il est bien sot, à nous, de nous passer de salaire en ce métier fatigant, pour ces lubies saugrenues passant par la cervelle de filles folles d'hommes. Si elles ont quelque quartier de lune en la tête, nous n'en avons point, et préférons en nos vieux jours ne point traîner, comme elles, nos guenilles dans le ruisseau et nous faire payer, puisque nous sommes à vendre. – Foin du gratis ! Les hommes sont laids, puants, grognons, gourmands, ivrognes. Eux seuls font tourner à mal les pauvres femmes ! »

Mais les jeunes-et-belles n'entendaient point ces propos, et toutes à leur plaisir et buveries, disaient : « Entendez-vous les cloches des morts sonnant à Notre-Dame ? Nous sommes de feu ! Qui veut aller réveiller les cimetières ? »

Lamme voyant tant de femmes à la fois, brunes et blondes, fraîches et fanées, fut honteux ; baissant les yeux, il s'écria : Ulenspiegel, où es-tu ?

– Il est très-passé, mon ami, dit une grosse fille en le prenant par le bras.

– Très-passé ? dit Lamme.

– Oui, dit-elle, il y a trois cents ans en la compagnie de Jacobus de Coster van Maerlandt.

– Laissez-moi, dit Lamme, et ne me pincez point. Ulenspiegel, où es-tu ? Viens sauver ton ami ! Je m'en vais incontinent, si vous ne me laissez.

– Tu ne partiras point, dirent-elles.

– Ulenspiegel, dit encore Lamme piteusement, où es-tu, mon fils ? Madame, ne me tirez point ainsi par mes cheveux ; ce n'est point une perruque, je vous l'assure. À l'aide ! Ne trouvez-vous pas mes oreilles assez rouges, sans que vous y fassiez encore monter le sang ? Voilà que cette autre me chiquenaude sans cesse. Vous me faites mal ! Las ! de quoi me frotte-t-on la figure à présent ? Le miroir ? Je suis noir comme la gueule d'un four. Je me fâcherai tantôt si vous ne finissez ; c'est mal à vous de maltraiter ainsi un pauvre homme. Laissez-moi ! Quand vous m'aurez tiré par mon haut-de-chausses à droite, à gauche, de partout et m'aurez fait aller comme une navette, en serez-vous plus grasses ? Oui, je me fâcherai sans doute.

– Il se fâchera, disaient-elles en se gaussant ; il se fâchera, le bonhomme. Ris plutôt, et chante-nous un *lied* d'amour.

– J'en chanterai un de coups, si vous le voulez ; mais laissez-moi.

– Qui aimes-tu ici ?

– Personne, ni toi, ni les autres. Je me plaindrai au magistrat, et il vous fera fouetter.

– Oui-da ! dirent-elles, fouetter ! Si nous te baisions de force avant ce fouettement ?

– Moi ? dit Lamme.

– Toi ! dirent-elles toutes.

Et voilà les belles et les laides, les fraîches et les fanées, les brunes et les blondes de se précipiter sur Lamme, de jeter sa

toque en l’air, en l’air son manteau, et de le caresser, baiser sur la joue, le nez, l’estomac, le dos, de toute leur force.

La *baesine* riait entre ses chandelles.

– À l’aide ! criait Lamme ; à l’aide ! Ulenspiegel, balaie-moi toute cette guenaille. Laissez-moi ! je ne veux pas de vos baisers ; je suis marié, sang de Dieu, et garde tout pour ma femme.

– Marié, dirent-elles ; mais ta femme en a de trop : un homme de ta corpulence. Donne-nous-en un peu. Femme fidèle, c’est bienfait ; homme fidèle, c’est chapon. Dieu te garde ! il faut faire un choix, ou nous te fouettons à notre tour.

– Je n’en ferai pas, dit Lamme.

– Choisis, dirent-elles.

– Non, dit-il.

– Veux-tu de moi ? dit une belle fille blonde ; vois, je suis douce, et j’aime qui m’aime.

– Veux-tu de moi ? dit une mignonne fille, qui avait des cheveux noirs, des yeux et un teint tout bruns, au demeurant faite au tour par les anges.

– Je n’aime point le pain d’épices, dit Lamme.

– Et moi, ne me prendrais-tu point ? dit une grande fille, qui avait le front presque tout couvert par les cheveux, de gros sourcils se joignant, de grands yeux noyés, des lèvres grosses comme des anguilles et toutes rouges, et rouge aussi de la face, du cou et des épaules.

– Je n’aime point, dit Lamme, les briques enflammées.

– Prends-moi, dit une fillette de seize ans au museau d'écureuil.

– Je n'aime point les croque-noisettes, dit Lamme.

– Il faudra le fouetter, dirent-elles. De quoi ? De beaux fouets à mèche de cuir séché. Fier cinglement. La peau la plus dure n'y résiste point. Prenez-en dix. Fouets de charretiers et d'âniers.

– À l'aide ! Ulenspiegel, criait Lamme.

Mais Ulenspiegel ne répondait point.

– Tu as mauvais cœur, disait Lamme cherchant de tous côtés son ami.

Les fouets furent apportés ; deux d'entre les filles se mirent en devoir d'ôter à Lamme son pourpoint.

– Hélas ! disait-il ; ma pauvre graisse, que j'eus tant de peine à former, elles l'enlèveront sans doute avec leurs cinglants fouets. Mais, femelles sans pitié, ma graisse ne vous servira de rien, pas même à mettre dans les sauces.

Elles répondirent :

– Nous en ferons des chandelles. N'est-ce rien d'y voir clair sans payer ! Celle qui dorénavant dira que de fouet sort chandelle paraîtra folle à un chacun. Nous le soutiendrons jusqu'à la mort, et gagnerons plus d'une gageure. Trempez les verges dans le vinaigre. Voici que ton pourpoint est enlevé. L'heure sonne à Saint-Jacques. Neuf heures. Au dernier coup, si tu n'as pas fait ton choix, nous frapperons.

Lamme transi disait :

– Ayez de moi pitié et miséricorde, j’ai juré fidélité à ma pauvre femme et la garderai, quoiqu’elle m’ait laissé bien vilainement. Ulenspiegel, à l’aide, mon mignon !

Mais Ulenspiegel ne se montrait point.

– Voyez-moi, disait Lamme aux filles-folles, voyez-moi à vos genoux. Y a-t-il pose plus humble ? N’est-ce assez dire que j’honore, comme des saints, vos beautés grandes ? Bienheureux qui, n’étant point marié, peut jouir de vos charmes ! C’est le paradis sans doute ; mais ne me battez point, s’il vous plaît.

Soudain la *baesine*, qui se tenait entre ses deux chandelles, parla d’une voix forte et menaçante :

– Commères et fillettes, dit-elle, je vous jure mon grand diable que si, dans un moment, vous n’avez point, par rire et douceur, mené cet homme à bien, c’est-à-dire dans votre lit, j’irai quérir les gardes de nuit et vous ferai toutes fouetter ici à sa place. Vous ne méritez point le nom de fille d’amoureuse vie, si vous avez en vain la bouche leste, la main libertine et les yeux flambants pour agacer les mâles, ainsi que font les femelles des vers luisants qui n’ont de lanterne qu’à cet usage. Et vous serez fouettées sans merci pour votre niaiserie.

À ce propos, les filles tremblèrent et Lamme devint joyeux.

– Or ça, dit-il commères, quelles nouvelles apportez du pays des cinglantes lanières ? Je vais moi-même quérir la garde. Elle fera son devoir, et je l’y aiderai. Ce me sera plaisir grand.

Mais voici qu’une mignonne fillette de quinze ans se jeta aux genoux de Lamme :

– Messire, dit-elle, vous me voyez ici devant vous humblement résignée ; si vous ne daignez choisir personne d'entre nous, devrai-je être battue pour vous, monsieur. Et la *baesine* qui est là me mettra dans une vilaine cave, sous l'Escaut, où l'eau suinte du mur, et où je n'aurai que du pain noir à manger.

– Sera-t-elle vraiment battue pour moi, madame la *baesine* ? demanda Lamme.

– Jusqu'au sang, répondit celle-ci.

Lamme alors considérant la fillette, dit :

– Je te vois fraîche, embaumée, ton épaule sortant de ta robe comme une grande feuille de rose blanche. Je ne veux point que cette belle peau, sous laquelle le sang coule si jeune, souffre sous le fouet, ni que ces yeux clairs du feu de jeunesse pleurent à cause de la douleur des coups, ni que le froid de la prison fasse frissonner ton corps de fée d'amour. Doncques, j'aime mieux te choisir que de te savoir battue.

La fillette l'emmena. Ainsi pécha-t-il, comme il fit toute sa vie, par bonté d'âme.

Cependant Ulenspiegel et une grande belle fille brune aux cheveux crépelés se tenaient debout l'un devant l'autre. La fille, sans mot dire, regardait, coquetant, Ulenspiegel et semblait ne vouloir point de lui.

– Aime-moi, disait-il.

– T'aimer, dit-elle, fol ami qui n'en veut qu'à tes heures ?

Ulenspiegel répondit

– L'oiseau qui passe au-dessus de ta tête chante sa chanson et s'envole. Ainsi de moi, doux cœur : veux-tu que nous chantions ensemble ?

– Oui, dit-elle, chanson de rire et de larmes.

Et la fille se jeta au cou d'Ulenspiegel.

Soudain, comme tous deux se pâmaient d'aise au bras de leurs mignonnes, voilà que pénètrent en la maison, au son d'un fifre et d'un tambour, et s'entre-bousculant, pressant, chantant, sifflant, criant, hurlant, vociférant, une joyeuse compagnie de *meesevangers*, qui sont à Anvers les preneurs de mésanges. Ils portaient des sacs et des cages tout pleins de ces petits oiseaux, et les hiboux qui les y avaient aidés écarquillaient leurs yeux dorés à la lumière.

Les *meesevangers* étaient bien dix, tous rouges, enflés de vin et de cervoise, portant le chef branlant, traînant leurs jambes flageolantes et criant d'une voix si rauque et si cassée, qu'il semblait aux filles peureuses entendre plutôt des fauves en bois que des hommes en un logis.

Cependant, comme elles ne cessaient de dire, parlant seules toutes ensemble : « Je veux qui j'aime. – À qui nous plaît nous sommes. Demain aux riches de florins ! Aujourd'hui aux riches d'amour ! » les *meesevangers* répondirent : « Florins nous avons, amour pareillement ; à nous donc les folles-filles. Qui recule est chapon. Celles-ci sont mésanges, nous sommes chasseurs. À la rescousse ! Brabant au bon duc ! »

Mais les femmes disaient, ricanant : « Fi ! les laids museau qui nous pensent manger ! Ce n'est point aux pourceaux que l'on donne les sorbets. Nous prenons qui nous plaît et ne voulons point de vous. Tonnes d'huile, sacs de lard, maigres clou, lames rouillées, vous puez la sueur et la boue. Videz de céans, vous serez bien damnés sans notre aide. »

Mais eux : « Les Galloises sont friandes aujourd'hui. Mesdames les dégoûtées, vous pouvez bien nous donner ce que vous vendez à tout le monde. »

Mais elles : « Demain, dirent-elles, nous serons chiennes esclaves et vous prendrons ; aujourd'hui nous sommes femmes libres et vous rejetons. »

Eux : « Assez de paroles, crièrent-ils. Qui a soif ? Cueillons les pommes ! »

Et ce disant, ils se jetèrent sur elles, sans distinction d'âge ni de beauté. Les belles filles, résolues en leur dessein, leur jetèrent à la tête chaises, pintes, cruches, gobelets, hanaps, flacons, bouteilles, pleuvant dru comme grêle, les blessant, meurtrissant, éborgnant.

Ulenspiegel et Lamme vinrent au bruit, laissant au haut de l'échelle leurs tremblantes amoureuses. Quand Ulenspiegel vit ces hommes frappant sur ces femmes, il prit en la cour un balai dont il fit sauter le fagotage, en donna un autre à Lamme, et ils en frappèrent les *meesevangers* sans pitié.

Le jeu paraissant dur aux ivrognes ainsi daubés, ils s'arrêtèrent un instant, ce dont profitèrent incontinent les filles maigres qui se voulaient vendre et non donner, voire même en ce grand jour d'amour volontaire, ainsi que le veut Nature. Elles se glissèrent comme des couleuvres entre les blessés, les caressèrent ; pansèrent leurs plaies, burent pour eux le vin d'Amboise et vidèrent si bien leurs escarcelles de florins et autres monnaies, qu'il ne leur resta pas un traître liard. Puis, comme le couvre-feu sonnait, elles les mirent à la porte, dont Ulenspiegel et Lamme avaient déjà pris le chemin.

XXIX

Ulenspiegel et Lamme marchaient sur Gand et vinrent à l'aube à Lokeren. La terre au loin suait de rosée ; des vapeurs blanches et fraîches glissaient sur les prairies. Ulenspiegel, en passant devant une forge, siffla comme l'alouette, l'oiseau de liberté. Et aussitôt une tête parut, déchevelée et blanche, à la porte de la forge, et d'une voix faible imita le clairon guerrier du coq.

Ulenspiegel dit à Lamme :

– Celui-ci est le *smitte* Wasteele, forgeant le jour des bêches, des pioches, des socs de charrue, battant le fer quand il est chaud pour en façonner de belles grilles pour les chœurs d'église, et souventes fois, la nuit, faisant et fourbissant des armes pour les soudards de la libre conscience. Il n'a point gagné bonne mine à ce jeu, car il est pâle comme un fantôme, triste comme un damné, et si maigre que les os lui trouent la peau. Il ne s'est point encore couché, sans doute ayant besogné toute la nuit.

– Entrez tous deux, dit le *smitte* Wasteele, et menez vos ânes dans le pré derrière la maison.

Cela étant fait, Lamme et Ulenspiegel se trouvant dans la forge, le *smitte* Wasteele descendit dans la cave de sa maison tout ce qu'il avait, pendant la nuit, fourbi d'épées et fondu de fers de lance et prépara la besogne journalière pour ses manouvriers.

Regardant Ulenspiegel d'un œil sans lumière, il lui dit :

– Quelles nouvelles m'apportes-tu du Taiseux ?

Ulenspiegel répondit :

– Le prince est chassé du Pays-Bas avec son armée à cause de la lâcheté de ses mercenaires, qui crient : *Geld ! Geld !* argent ! argent ! quand il faut se battre. Il s'en est allé vers France avec les soudards fidèles, son frère le comte Ludwig et le duc des Deux-Ponts, au secours du roi de Navarre et des Huguenots ; de là il passa en Allemagne, à Dillenbourg, ou maints réfugiés des Pays-Bas sont près de lui. Il te faut lui envoyer des armes et l'argent par toi recueilli, tandis que nous, nous ferons sur la mer œuvre d'hommes libres.

– Je ferai ce qu'il faut, dit le *smitte* Wasteele ; j'ai des armes et neuf mille florins. Mais n'êtes-vous point venus sur des ânes ?

– Oui, dirent-ils.

– Et n'avez-vous pas eu, chemin faisant, de nouvelles de trois prédicants, tués, dépouillés, et jetés en un trou sur les rochers de Meuse ?

– Oui, dit Ulenspiegel avec grande assurance, ces trois prédicants étaient des espions du duc, des meurtriers payés pour tuer le Prince de liberté. À deux, Lamme et moi, nous les fîmes passer de vie à trépas. Leur argent est à nous et leurs papiers semblablement. Nous en prendrons ce qu'il nous faut pour notre voyage, le reste nous le donnerons au prince.

Et Ulenspiegel, ouvrant son pourpoint et celui de Lamme en tira les papiers et parchemins. Le *smitte* Wasteele les ayant lus :

– Ils renferment, dit-il, des plans de bataille et de conspiration. Je les ferai remettre au prince, et il lui sera dit qu'Ulenspiegel et Lamme Goedzak, ses vagabonds fidèles, sauvèrent sa noble vie. Je vais faire vendre vos ânes pour qu'on ne vous reconnaisse point à vos montures.

Ulenspiegel demanda au *smitte* Wasteele si le tribunal des échevins à Namur avait déjà lancé les happe-chair à leurs chausses.

– Je vais vous dire ce que je sais, répondit Wasteele. Un forgeron de Namur, vaillant réformé, passa l'autre jour par ici, sous le prétexte de me demander mon aide pour les grilles, girouettes et autres ferrures d'un castel que l'on va bâtir près de la Plante. L'huissier du tribunal des échevins lui a dit que ses maîtres s'étaient déjà réunis, et qu'un cabaretier avait été appelé, parce qu'il demeurait à quelques cents toises de l'endroit du meurtre. Interrogé s'il avait ou non vu les meurtriers ou ceux qu'il pourrait soupçonner comme tels, il avait répondu : « J'ai vu des manants et des manantes cheminant sur des ânes, me demandant à boire et restant sur leurs montures, ou en descendant pour boire chez moi de la bière pour les hommes, de l'hydromel pour les femmes et fillettes. Je vis deux vaillants manants parlant de raccourcir d'un pied messire d'Orange. » Et ce disant, l'hôte, sifflant, imita le passage d'un couteau dans les chairs du cou. « Par le Vent-d'Acier, dit-il, je vous entretiendrai secrètement, ayant pouvoir de le faire. » Il parla et fut relâché. Depuis ce temps, les conseils de justice ont sans doute adressé des missives à leurs conseils subalternes. L'hôte dit n'avoir vu que des manants et manantes montés sur des ânes, il s'ensuivra que l'on donnera la chasse à tous ceux que l'on trouvera califourchonnant un baudet. Et le prince a besoin de vous, mes enfants.

– Vends les ânes, dit Ulenspiegel, et gardes-en le prix pour le trésor du prince.

Les ânes furent vendus.

– Il vous faut maintenant, dit Wasteele, que vous ayez chacun un métier libre et indépendant des corporations ; sais-tu faire des cages d'oiseaux et des souricières ?

– J'en fis jadis, dit Ulenspiegel.

– Et toi ? demanda Wasteele à Lamme.

– Je vendrai des *eete-koeken* et des *olie-koeken*, ce sont des crêpes et des boulettes de farine à l'huile.

– Suivez-moi ; voici des cages et des souricières toutes prêtes ; les outils et le filigrane de cuivre qu'il faut pour les réparer et en faire d'autres. Elles me furent rapportées par un de mes espions. Ceci est pour toi, Ulenspiegel, Quant à toi, Lamme, voici un petit fourneau et un soufflet ; je te donnerai de la farine, du beurre et de l'huile pour faire les *eete-koeken* et les *olie-koeken*.

– Il les mangera, dit Ulenspiegel.

– Quand ferons-nous les premières ? demanda Lamme.

Wasteele répondit :

– Vous m'aiderez d'abord pendant une nuit ou deux ; je ne puis seul achever ma grande besogne.

– J'ai faim, dit Lamme, mange-t-on ici ?

– Il y a du pain et du fromage, dit Wasteele.

– Sans beurre ? demanda Lamme.

– Sans beurre, dit Wasteele.

– As-tu de la bière ou du vin ? demanda Ulenspiegel.

– Je n'en bois jamais, répondit-il, mais j'irai *in het Pelicaen*, ici près, vous en chercher si vous le voulez.

– Oui, dit Lamme, et apporte-nous du jambon.

– Je ferai ce que vous voulez, dit Wasteele, regardant Lamme avec grand dédain.

Toutefois il apporta de la *dobbel-clauwaert* et un jambon. Et Lamme joyeux mangea pour cinq.

Et il dit :

– Quand nous mettons-nous à l'ouvrage ?

– Cette nuit, dit Wasteele ; mais reste dans la forge et n'aie point de peur de mes manouvriers. Ils sont réformés comme moi.

– Ceci est bien, dit Lamme.

À la nuit, le couvre-feu ayant sonné et les portes étant closes, Wasteele s'étant fait aider par Ulenspiegel et Lamme descendant et remontant de sa cave dans la forge de lourds paquets d'armes.

– Voici, dit-il, vingt arquebuses qu'il faut réparer, trente fers de lance à fourbir, et du plomb pour quinze cents balles à fondre ; vous allez m'y aider.

– De toutes mains, dit Ulenspiegel, que n'en ai-je quatre pour te servir.

– Lamme nous viendra en aide, dit Wasteele.

– Oui, répondit Lamme piteusement et tombant de sommeil à cause de l'excès de boisson et de nourriture.

– Tu fondras le plomb, dit Ulenspiegel.

– Je fondrai le plomb, dit Lamme.

Lamme fondant son plomb et coulant ses balles, regardait d'un œil farouche le *smitte* Wasteele qui le forçait de veiller quand il tombait de sommeil. Il coulait les balles avec une colère silencieuse, ayant grande envie de verser le plomb fondu sur la tête du forgeron Wasteele. Mais il se retint. Vers la minuit, la rage le gagnant en même temps que l'excès de fatigue, il lui tint ce discours d'une voix sifflante, tandis que le *smitte* Wasteele avec Ulenspiegel fourbissait patiemment des canons, arquebuses et fers de lance :

– Te voilà, dit Lamme, maigre, pâle et chétif, croyant à la bonne foi des princes et des grands de la terre, et dédaignant, par un zèle excessif, ton corps, ton noble corps que tu laisses périr dans la misère et l'abjection. Ce n'est pas pour cela que Dieu le fit avec dame Nature. Sais-tu que notre âme, qui est le souffle de vie, a besoin, pour souffler, de fèves, de bœuf, de bière, de vin, de jambon, de saucissons, d'andouilles et de repos ; toi, tu vis de pain, d'eau et de veilles.

– D'où te vient cette abondance parlière ? demanda Ulenspiegel.

– Il ne sait ce qu'il dit, répondit tristement Wasteele.

Mais Lamme se fâchant :

– Je le sais mieux que toi. Je dis que nous sommes fous, moi, toi et Ulenspiegel pareillement, de nous crever les yeux pour tout ces princes et grands de la terre, qui riraient fort de nous s'ils nous voyaient crevant de fatigue, ne point dormir pour fourbir des armes et fondre des balles à leur service. Tandis qu'ils boivent le vin de France et mangent les chapons d'Allemagne dans des hanaps d'or et des écuelles d'étain d'Angleterre, ils ne s'enquerront point si, pendant que nous cherchons en l'air Dieu,

par la grâce duquel ils sont puissants, leurs ennemis nous coupent les jambes de leur faux et nous jettent dans le puits de la mort. Eux, dans l'entre-temps, qui ne sont ni réformés, ni calvinistes, ni luthériens, ni catholiques, mais sceptiques et douteurs entièrement, achèteront, conquerront des principautés, mangeront le bien des moines, des abbés et des couvents, auront tout : vierges, femmes et filles-folles, et boiront dans leurs hanaps d'or à leur perpétuelle gaudisserie, à nos sempiternelles niaiseries, folies, âneries, et aux sept péchés capitaux qu'ils commettent, ô *smitte* Wasteele, sous le nez maigre de ton enthousiasme. Regarde les champs, les prés, regarde les moissons, les vergers, les bœufs, l'or sortant de la terre ; regarde les fauves des forêts, les oiseaux du ciel, les délicieux ortolans, les grives fines, la hure de sanglier, la cuisse du chevreuil : tout est à eux, chasse, pêche, terre, mer, tout. Et toi tu vis de pain et d'eau, et nous nous exterminons ici pour eux, sans dormir, sans manger et sans boire. Et quand nous serons morts, ils bailleront un coup de pied à nos charognes, et diront à nos mères : « Faites-en d'autres, ceux-ci ne peuvent plus servir. »

Ulenspiegel riait sans mot dire. Lamme soufflait d'indignation, mais Wasteele, parlant d'une voix douce :

– Tu parles légèrement, dit-il. Je ne vis point pour le jambon, la bière ni les ortolans, mais pour la victoire de la libre conscience. Le prince de liberté fait comme moi. Il sacrifie ses biens, son repos et son bonheur pour chasser des Pays-Bas les bourreaux et la tyrannie. Fais comme lui et tâche de maigrir. Ce n'est point par le ventre que l'on sauve les peuples, mais par les fiers courages et les fatigues supportées jusqu'à la mort sans murmure. Et maintenant va te coucher, si tu as sommeil.

Mais Lamme ne le voulut point, étant honteux.

Et ils fourbirent des armes et fondirent des balles jusqu'au matin. Et ainsi pendant trois jours.

Puis ils partirent pour Gand, la nuit ; vendant des cages, des souricières et des *olie-koekjes*.

Et ils s'arrêtèrent à Meulestee, la villette des moulins, dont on voit partout les toits rouges, y convinrent de faire séparément leur métier et de se retrouver le soir avant le couvre-feu *in de Zwaen*, à l'auberge du Cygne.

Lamme vaquait par les rues de Gand vendant des *olie-koekjes*, prenant goût à ce métier, cherchant sa femme, vidant force pintes et mangeant sans cesse. Ulenspiegel avait remis des lettres du prince à Jacob Scoelap, licencié en médecine, à Lieven Smet, tailleur de drap, à Jan de Wulfschaeger, à Gillis Coorne, teinturier en incarnat, et à Jan de Roose, tuilier, qui lui donnèrent l'argent récolté par eux pour le prince, et lui dirent d'attendre encore quelques jours à Gand et aux environs, et qu'on lui en donnerait davantage.

Ceux-là ayant été pendus plus tard au Gibet-Neuf, pour hérésie, leurs corps furent enterrés au Champ de Potences, près la porte de Bruges.

XXX

Cependant le prévôt Spelle le Roux, armé de sa baguette rouge, courait de ville en ville, sur son cheval maigre, dressant partout des échafauds, allumant des bûchers, creusant des fosses pour y enterrer vives les pauvres femmes et filles. Et le roi héritait.

Ulenspiegel étant à Meulestee avec Lamme, sous un arbre, se sentit plein d'ennui. Il faisait froid nonobstant qu'on fût en juin. Du ciel, chargé de grises nuées, tombait une grêle fine.

– Mon fils, lui dit Lamme, tu cours sans vergogne depuis quatre nuits la pretentaine et les filles-folles, tu vas coucher *in*

den Zoeten Inval, à la Douce Chute, tu feras comme l'homme de l'enseigne, tombant la tête la première dans une ruche d'abeilles. Vainement je t'attends *in de Zwaen*, et j'augure mal de cette paillarde existence. Que ne prends-tu femme vertueusement ?

– Lamme, dit Ulenspiegel, celui à qui une est toutes, et à qui toutes sont une en ce gentil combat que l'on nomme amour, ne doit point légèrement précipiter son choix.

– Et Nele, n'y penses-tu point ?

– Nele est à Damme, bien loin, dit Ulenspiegel.

Tandis qu'il était en cette attitude et que la grêle tombait dru, une jeune et mignonne femme passa courant et se couvrant la tête de sa cotte.

– Hé, dit-elle, songe-creux, que fais-tu sous cet arbre ?

– Je songe, dit Ulenspiegel, à une femme qui me ferait de sa cotte un toit contre la grêle.

– Tu l'as trouvée, dit la femme, lève-toi.

Ulenspiegel se levant et allant vers elle :

– Vas-tu encore me laisser seul ? dit Lamme.

– Oui, dit Ulenspiegel ; mais va *in de Zwaen*, manger un gigot ou deux, bois douze hanaps de bière, tu dormiras et ne t'ennuieras point.

– Je le ferai, dit Lamme.

Ulenspiegel s'approcha de la femme.

– Lève, dit-elle, ma jupe d'un côté, je la lèverai de l'autre, et courons maintenant.

– Pourquoi courir ? demanda Ulenspiegel.

– Parce que, dit-elle, je veux fuir Meulestee : le prévôt Spelle y est avec deux happe-chair, et il a juré de faire fouetter toutes les filles-folles qui ne voudront lui payer cinq florins. Voilà pourquoi je cours ; cours aussi et reste avec moi pour me défendre.

– Lamme, cria Ulenspiegel, Spelle est à Meulestee. Va-t'en à Destelbergh, à l' *Etoile des Mages*.

Et Lamme, se levant effaré, prit à deux mains sa bedaine et commença de courir.

– Où s'en va ce gros lièvre ? dit la fille.

– En un terrier où je le retrouverai, répondit Ulenspiegel.

– Courons, dit-elle, frappant du pied la terre comme cavale impatiente.

– Je voudrais être vertueux sans courir, dit Ulenspiegel.

– Que signifie ceci ? demanda-t-elle.

Ulenspiegel répondit :

– Le gros lièvre veut que je renonce au bon vin, à la cervoise et à la peau fraîche des femmes.

La fille le regarda d'un mauvais œil :

– Tu as l'haleine courte, il faut te reposer, dit-elle.

– Me reposer, je ne vois aucun abri, répondit Ulenspiegel.

– Ta vertu, dit la fille, te servira de couverture.

– J'aime mieux ta cotte, dit-il

– Ma cotte, dit la fille, serait indigne de couvrir un saint comme tu le veux être. Ôte-toi que je coure seule.

– Ne sais-tu pas, répondit Ulenspiegel, qu'un chien va plus vite avec quatre pattes qu'un homme avec deux ? Voilà pourquoi, ayant quatre pattes, nous courrons mieux.

– Tu as le parler vif pour un homme vertueux.

– Oui, dit-il.

– Mais, dit-elle, j'ai toujours vu que la vertu est une qualité coite, endormie, épaisse et frileuse. C'est un masque à cacher les visages grognons, un manteau de velours sur un homme de pierre. J'aime ceux qui ont dans la poitrine un réchaud bien allumé au feu de virilité, qui excite aux vaillantes et aux gaies entreprises.

– C'était ainsi, répondit Ulenspiegel, que la belle diablesse parlait au glorieux saint Antoine.

Une auberge était à vingt pas sur la route.

– Tu as bien parlé, dit Ulenspiegel, maintenant il faut bien boire.

– J'ai encore la langue fraîche, dit la fille.

Ils entrèrent. Sur un bahut sommeillait une grosse cruche nommée bedaine, à cause de sa large panse.

Ulenspiegel dit au *baes* :

– Vois-tu ce florin ?

– Je le vois, dit le *baes*.

– Combien en extrairais-tu de patards pour remplir de *dobbel-clauwaert* la bedaine que voilà ?

Le *baes* lui dit :

– Avec *negen mannekens* (neuf hommelets), tu en seras quitte.

– C'est, dit Ulenspiegel, six mites de Flandre, et trop de deux mites. Mais remplis-la cependant.

Ulenspiegel en versa un gobelet à la femme, puis, se levant fièrement et appliquant à sa bouche le bec de la bedaine, il se la vida tout entière dans le gosier. Et ce fut un bruit de cataracte.

La fille, ébahie, lui dit :

– Comment fis-tu pour mettre en ton ventre maigre une si grosse bedaine ?

Ulenspiegel, sans répondre, dit au *baes* :

– Apporte un jambonneau et du pain, et encore une pleine bedaine, que nous mangions et buvions.

Ce qu'ils firent.

Tandis que la fille grignotait un morceau de couenne, il la prit si subtilement, qu'elle en fut tout à la fois saisie, charmée et soumise.

Puis, l'interrogeant :

– D'où sont donc venues, dit-elle, à votre vertu, cette soif d'éponge, cette faim de loup et ces audaces amoureuses ?

Ulenspiegel répondit :

– Ayant péché de cent manières, je jurai, comme tu le sais, de faire pénitence. Cela dura bien une grande heure. Songeant pendant cette heure à ma vie à venir, je me suis vu nourri de pain maigrement ; rafraîchi d'eau fadement ; fuyant amour tristement ; n'osant bouger ni éternuer, de peur de faire méchamment ; estimé de tous, redouté d'un chacun ; seul comme lépreux ; triste comme chien orphelin de son maître, et, après cinquante ans de martyre, finissant par faire sur un grabat ma crevaille mélancoliquement. La pénitence fut longue assez ; donc baise-moi, mignonne, et sortons à deux du purgatoire.

– Ah ! dit-elle obéissant volontiers, que la vertu est une belle enseigne à mettre au bout d'une perche !

Le temps passa en ces amoureux ébattements, toutefois, ils se durent lever pour partir, car la fille craignait de voir au milieu de leur plaisir surgir tout soudain le prévôt Spelle et ses happe-chair.

– Trousse donc ta cotte, dit Ulenspiegel.

Et ils coururent comme des cerfs vers Destelbergh, où ils trouvèrent Lamme mangeant à *l'Etoile des Trois Mages*.

XXXI

Ulenspiegel voyait souvent à Gand Jacob Scoelap, Lieven Smet et Jan de Wulfschaeger, qui lui donnaient des nouvelles de la bonne et de la mauvaise fortune du Taiseux.

Et chaque fois qu'Ulenspiegel revenait à Destelbergh, Lamme lui disait :

– Qu'apportes-tu ? Bonheur ou malheur ?

– Las ! disait Ulenspiegel, le Taiseux, son frère Ludwig, les autres chefs et les Français étaient résolus d'aller plus avant en France et de se joindre au prince de Condé. Ils sauveraient ainsi la pauvre patrie belgique et la libre conscience. Dieu ne le voulut point, les *reiters* et *landsknechts* allemands refusèrent de passer outre, et dirent que leur serment était d'aller contre le duc d'Albe et non contre la France. Les ayant vainement suppliés de faire leur devoir, le Taiseux fut forcé de les mener par la Champagne et la Lorraine jusques Strasbourg, d'où ils rentrèrent en Allemagne. Tout manque par ce subit et obstiné partement : le roi de France, nonobstant son contrat avec le prince, refuse de livrer l'argent qu'il a promis ; la reine d'Angleterre eût voulu lui en envoyer pour recouvrer la ville et le pays de Calais ; ses lettres furent interceptées et remises au cardinal de Lorraine, qui y forgea une réponse contraire.

Ainsi nous voyons se fondre comme des fantômes au chant du coq cette belle armée, notre espoir ; mais Dieu est avec nous, et si la terre manque, l'eau fera son œuvre. Vive le Gueux !

XXXII

La fille vint un jour, toute pleurante, dire à Lamme et à Ulenspiegel :

– Spelle laisse, à Meulestee, échapper pour de l'argent des meurtriers et des larrons. Il met à mort les innocents. Mon frère Michielkin se trouve parmi eux ! Las ! laissez-moi vous le dire : Vous le vengerez, étant hommes. Un sale et infâme débauché Pieter de Roose, séducteur coutumier d'enfants et de fillettes, fit tout le mal. Las ! mon pauvre frère Michielkin et Pieter de Roose se trouvèrent un soir, mais non à la même table, à la taverne du *Valck*, où Pieter de Roose était fui d'un chacun comme la peste.

« Mon frère, ne le voulant point voir en la même salle que lui, l'appela bougre paillard, et lui ordonna de purger la salle.

« Pieter de Roose répondit :

– Le frère d'une bagasse publique ne devrait point montrer si haute trogne.

« Il mentait, je ne suis point publique, et ne me donne qu'à celui qui me plaît.

« Michielkin, alors, lui jetant au nez sa pinte de cervoise, lui déclara qu'il en avait menti comme un sale débauché qu'il était, le menaçant, s'il ne déguerpissait, de lui faire manger son poing jusqu'au coude.

« L'autre voulut encore parler, mais Michielkin fit ce qu'il avait dit : il lui donna deux grands coups sur la mâchoire et le traîna par les dents dont il mordait, jusque sur la chaussée, où il le laissa meurtri, sans pitié.

« Pieter de Roose, guéri et ne sachant vivre solitaire, alla *in 't Vagevuur*, vrai purgatoire et triste taverne, où il n'y avait que de pauvres gens. Là aussi il fut laissé seul, même par tout ces loqueteux. Et nul ne lui parla, sauf quelques manants auxquels il était inconnu et quelques bélîtres vagabonds, ou déserteurs de bande. Il y fut même plusieurs fois battu, car il était querelleur.

« Le prévôt Spelle étant venu à Meulestee avec deux happe-chair, Pieter de Roose les suivit partout comme chien, les saoûlant à ses dépens, de vin, de viande, et de maints autres plaisirs qui se payent par argent. Ainsi devint-il leur compagnon et camarade, et il commença à agir de son méchant mieux pour tourmenter ce qu'il détestait : c'étaient tous les habitants de Meulestee, mais notamment mon pauvre frère.

« Il s'en prit d'abord à Michielkin. De faux témoins, pendards avides de florins, déclarèrent que Michielkin était hérétique, avait tenu de sales propos sur la Notre-Dame, et maintes fois blasphémé le nom de Dieu et des saints à la taverne du *Valck*, et qu'en outre il avait bien trois cents florins en un coffre.

« Nonobstant que les témoins ne fussent point de bonne vie et mœurs, Michielkin fut appréhendé et les preuves étant déclarées par Spelle et ses happe-chair suffisantes pour mettre l'accusé à torture, Michielkin fut pendu par les bras à une poulie tenant au plafond et on lui mit à chaque pied un poids de cinquante livres.

« Il nia le fait, disant que, s'il y avait à Meulestee un bélître, bougre, blasphémateur et paillard, c'était bien Pieter de Roose, et non lui.

« Mais Spelle ne voulut rien entendre, et dit à ses happe-chair de hisser Michielkin jusqu'au plafond et de le laisser retomber avec force avec ses poids aux pieds. Ce qu'ils firent, et si cruellement, que la peau et les muscles des chevilles du patient étaient déchirés, et qu'à peine le pied tenait-il à la jambe.

« Michielkin persistant à dire qu'il était innocent, Spelle le fit torturer de nouveau, en lui faisant entendre que, s'il voulait lui bailler cent florins, il le laisserait libre et quitte.

« Michielkin dit qu'il mourrait plutôt.

« Ceux de Meulestee, ayant appris le fait de l'appréhension et de la torture, voulurent être témoins par turbes, ce qui est le témoignage de tous les bons habitants d'une commune. Michielkin, dirent-ils unanimement, n'est en aucune façon hérétique ; il allait chaque dimanche à la messe, et aux grandes fêtes à la sainte table ; il n'avait jamais d'autre propos sur Notre-Dame que de l'appeler à son aide dans les circonstances difficiles, n'ayant jamais mal parlé même d'une femme terrestre, il n'eût, à plus forte raison, osé le faire de la céleste mère de Dieu. Quant aux blasphèmes que les faux témoins déclaraient l'avoir entendu proférer en la taverne du *Valck*, cela était de tout point faux et mensonger.

« Michielkin ayant été relâché, les faux témoins furent punis, et Spelle traduisit devant son tribunal Pieter de Roose, mais le relâcha sans information ni torture, moyennant cent florins une fois payés.

« Pieter de Roose, craignant que l'argent qui lui restait n'appelât de nouveau sur lui l'attention de Spelle, s'enfuit de Meulestee, tandis que Michielkin, mon pauvre frère, se mourait de la gangrène qui s'était mise à ses pieds.

« Lui qui ne voulait plus me voir, me fit appeler toutefois pour me dire de bien prendre garde au feu de mon corps qui me mènerait en celui de l'enfer. Et je ne pus que pleurer, car le feu est en moi. Et il rendit son âme entre mes mains ».

– Ha ! dit-elle, celui qui vengerait sur Spelle la mort de mon aimé et doux Michielkin serait mon maître à toujours, et je lui obéirais comme une chienne.

Tandis qu'elle parlait, les cendres de Claes battirent sur la poitrine d'Ulenspiegel. Et il résolut de faire pendre Spelle le meurtrier.

Boelkin, c'était le nom de la fille, retourna à Meulestee, bien assurée en son logis contre la vengeance de Pieter de Roose, car un bouvier, de passage à Destelbergh, l'avertit que le curé et les bourgeois avaient déclaré que, si Spelle touchait à la sœur de Michielkin, ils le traduiraient devant le duc.

Ulenspiegel, l'ayant suivie à Meulestee, entra en une salle basse dans la maison de Michielkin et y vit une pourtraiture de maître-pâtissier qu'il supposa être celle du pauvre mort.

Et Boelkin lui dit :

– C'est celle de mon frère.

Ulenspiegel prit la pourtraiture et, s'en allant, dit :

– Spelle sera pendu !

– Comment feras-tu ? dit-elle

– Si tu le savais, dit-il, tu n'aurais nul plaisir à le voir faire.

Boelkin hocha la tête et dit d'une voix dolente :

– Tu n'as en moi aucune confiance.

– N'est-ce point, dit-il, te montrer une confiance extrême que de te dire « Spelle sera pendu ! » car avec ce seul mot, tu peux me faire pendre moi avant lui.

– De fait, dit-elle.

– Donc, repartit Ulenspiegel, va me chercher de bonne argile, une bonne double pinte de la *bruinbier*, de l'eau claire et quelques tranches de bœuf. Le tout à part.

« Le bœuf sera pour moi, le *bruinbier* pour le bœuf, l’eau pour l’argile et l’argile pour la pourtraiture ».

Ulenspiegel mangeant et buvant pétrissait l’argile, et en avalait parfois un morceau, mais s’en souciait peu, et regardait bien attentivement la pourtraiture de Michielkin. Quand l’argile fut pétrie, il en fit un masque avec un nez, une bouche, des yeux, des oreilles si ressemblants au portrait du mort, que Boelkin en fut ébahie.

Ce après quoi il mit le masque au four, et lorsqu’il fut sec, il le peignit de la couleur des cadavres, indiquant les yeux hagards, la face grave et les diverses contractions d’un agonisant. La fille alors cessant de s’ébahir, regarda le masque, sans pouvoir en ôter ses yeux, pâlit, blêmit, se couvrit la face, et frissante dit :

– C’est lui, mon pauvre Michielkin !

Il fit aussi deux pieds saignants.

Puis ayant vaincu sa première frayeur :

– Celui-là sera béni, dit-elle, qui meurtrira le meurtrier.

Ulenspiegel, prenant le masque et les pieds, dit :

– Il me faut un aide.

Boelkin répondit :

– Vas *in den Blauwe Gans*, à l’Oie Bleue, près de Joos Lansaem d’Ypres, qui tient cette taverne. Ce fut le meilleur camarade et ami de mon frère. Dis-lui que c’est Boelkin qui t’envoie.

Ulenspiegel fit ce qu’elle lui recommandait.

Après avoir besogné pour la mort, le prévôt Spelle allait boire à *In ‘t Valck*, Au Faucon, une chaude mixture de *dobbel-clauwaert*, à la cannelle et au sucre de Madère. On n’osait en cette auberge, rien lui refuser, de peur de la corde.

Pieter de Roose, ayant repris courage, était rentré à Meulestee. Il suivait partout Spelle et ses happe-chair pour se faire protéger par eux. Spelle payait quelquefois à boire. Et ils humaient ensemble joyeusement l’argent des victimes.

L’auberge du Faucon n’était plus remplie comme aux beaux jours où le village vivait en joie, servant Dieu catholiquement, et n’étant point tourmenté par le fait de la religion. Maintenant il était comme en deuil, ainsi qu’on le voyait à ses nombreuses maisons vides ou fermées, à ses rues désertes où erraient quelques maigres chiens cherchant sur les monceaux leur pourrie nourriture.

Il n’y avait plus de place à Meulestee que pour les deux méchants. Les craintifs habitants du village les voyaient, le jour, insolents et marquant les maisons des futures victimes, dressant les listes de mort ; et, le soir, s’en revenant du Faucon en chantant de sales refrains, tandis que deux happe-chair, ivres comme eux, les suivaient armés jusqu’aux dents pour leur faire escorte.

Ulenspiegel alla *in den Blauwe Gans*, à l’Oie Bleue, auprès de Joos Lansaem, qui était à son comptoir.

Ulenspiegel tira de sa poche un petit flacon de brandevin, et lui dit :

– Boelkin en a deux tonnes à vendre.

– Viens dans ma cuisine, dit le *baes*.

Là, fermant la porte et le regardant fixement.

– Tu n'es point marchand de brandevin ; que signifient tes clignements d'yeux ? Qui es-tu ?

Ulenspiegel répondit :

– Je suis le fils de Claes brûlé à Damme ; les cendres du mort battent sur ma poitrine : je veux tuer Spelle, le meurtrier.

– C'est Boelkin qui t'envoie ? demanda l'hôte.

– Boelkin m'envoie, répondit Ulenspiegel. Je tuerai Spelle ; tu m'y aideras.

– Je le veux, dit le *baes*. Que faut-il faire ?

Ulenspiegel répondit :

– Va chez le curé, bon pasteur, ennemi de Spelle. Réunis tes amis et trouve-toi avec eux demain, après le couvre-feu, sur la route d'Everghem, au-delà de la maison de Spelle, entre le *Faucon* et ladite maison. Mettez-vous tous dans l'ombre et n'ayez point d'habits blancs. Au coup de dix heures, tu verras Spelle sortant du cabaret et un chariot venant de l'autre côté. N'avertis point tes amis ce soir ; ils dorment trop près de l'oreille de leurs femmes. Va les trouver demain. Venez, écoutez bien tout et souvenez-vous bien.

– Nous nous souviendrons, dit Joos. Et, levant son gobelet : Je bois à la corde de Spelle.

– À la corde, dit Ulenspiegel. Puis il rentra avec le *baes* dans la salle de la taverne où buvaient quelques gantois qui revenaient du marché du samedi, à Bruges, où ils avaient vendu cher des pourpoints, des mantelets de toile d'or et d'argent, achetés pour

quelques sous à des nobles ruinés qui voulaient par leur luxe imiter les Espagnols.

Et ils menaient noces et festins à cause du grand bénéfice.

Ulenspiegel et Joos Lansaem, assis en un coin, convinrent en buvant et sans être entendus, que Joos irait chez le curé de l'église, bon pasteur, fâché contre Spelle, le meurtrier d'innocents. Après cela il irait chez ses amis.

Le lendemain Joos Lansaem et les amis de Michielkin étant avertis, quittèrent la *Blauwe Gans*, où ils chopinaient comme de coutume et afin de cacher leurs desseins, sortirent au couvre-feu par différents chemins, vinrent à la chaussée d'Everghem. Ils étaient dix-sept.

À dix heures, Spelle sortit du *Faucon*, suivi de ses deux happe-chair et de Pieter de Roose. Lansaem et les siens s'étaient cachés dans la grange de Samson Bœne, ami de Michielkin. La porte de la grange était ouverte. Spelle ne les vit point.

Ils l'entendirent passer, brimballant de boisson ainsi que Pieter de Roose et ses deux happe-chair, et disant, d'une voix pâteuse avec force hoquets :

– Prévôts ! prévôts ! la vie leur est bonne en ce monde ; soutenez-moi, pendards qui vivez de mes restes.

Soudain furent ouïs, sur la chaussée, du côté de la campagne, le braire d'un âne et le claquement du fouet.

– Voilà, dit Spelle, un baudet bien rétif, qui ne veut pas avancer malgré ce bel avertissement.

Soudain on entendit un grand bruit de roues et un chariot bondissant qui venait du haut bout de la chaussée.

– Arrêtez-le, s’écria Spelle.

Comme le chariot passait vis-à-vis d’eux, Spelle et ses deux happe-chair se jetèrent à la tête de l’âne.

– Ce chariot est vide, dit l’un des happe-chair.

– Lourdaud, dit Spelle, les chariots vides courent-ils la nuit, tout seuls ? Il y a dans ce chariot quelqu’un qui se cache ; allumez les lanternes, élevez-les, j’y vais voir.

Les lanternes furent allumées et Spelle monta sur le chariot, tenant la sienne ; mais à peine eut-il regardé qu’il poussa un grand cri, et, tombant en arrière, dit :

– Michielkin ! Michielkin ! Jésus, ayez pitié de moi !

Alors se leva, du fond du chariot, un homme vêtu de blanc comme les pâtissiers et tenant dans ses deux mains des pieds sanglants.

Pieter de Roose, en voyant l’homme se lever, éclairé par les lanternes, cria avec les deux happe-chair :

– Michielkin ! Michielkin, le trépassé ! Seigneur, ayez pitié de nous !

Les dix-sept vinrent au bruit pour considérer le spectacle et furent effrayés de voir, à la lueur de la lune claire, combien était ressemblante l’image de Michielkin, le pauvre défunt.

Et le fantôme agitait ses pieds sanglants.

C’était son même plein et rond visage, mais pâli par la mort, menaçant, livide et rongé de vers sous le menton.

Le fantôme agitant toujours ses pieds sanglants, dit à Spelle qui gémissait, couché sur le dos :

– Spelle, prévôt Spelle, éveille-toi !

Mais Spelle ne bougeait point.

– Spelle, dit derechef le fantôme, prévôt Spelle, éveille-toi ou je te fais descendre avec moi dans la gueule du béant enfer.

Spelle se leva et, les cheveux tout droits de peur, cria douloureusement :

– Michielkin ! Michielkin, aie pitié !

Cependant les bourgeois s'étaient approchés, mais Spelle ne voyait rien que les lanternes qu'il prenait pour des yeux de diables. Il l'avoua ainsi plus tard.

– Spelle, dit le fantôme de Michielkin, es-tu prêt à mourir ?

– Non, répondit le prévôt, non, messire Michielkin, je n'y suis point préparé, et ne veux paraître devant Dieu l'âme toute noire de péchés.

– Tu me reconnais ? dit le fantôme.

– Que Dieu me soit en aide, dit Spelle ; oui, je vous reconnais ; vous êtes le fantôme de Michielkin, le pâtissier qui mourut, innocent, en son lit, des suites de torture, et les deux pieds saignants sont ceux à chacun desquels je fis pendre un poids de cinquante livres. Ha ! Michielkin, pardonnez-moi, ce Pieter de Roose était si tentant ; il m'offrait cinquante florins, que je reçus, pour mettre votre nom sur le registre.

– Tu veux te confesser ? dit le fantôme.

– Oui, messire, je veux me confesser, tout dire et faire pénitence. Mais daignez écarter ces démons qui sont là, prêts à me dévorer. Je dirai tout. Ôtez ces yeux de feu ! J'ai fait de même à Tournay, à l'égard de cinq bourgeois ; de même à Bruges, à quatre. Je ne sais plus leurs noms, mais je vous les dirai si vous l'exigez ; ailleurs aussi j'ai péché, seigneur, et, de mon fait, soixante-neuf innocents sont dans la fosse. Michielkin, il fallait de l'argent au roi. On me l'avait fait savoir, mais il m'en fallait pareillement ; il est à Gand, dans la cave, sous le pavement, chez la vieille Grovels, ma vraie mère. J'ai tout dit, tout, grâce et merci. Ôtez les diables. Dieu Seigneur, vierge Marie, Jésus, intercédez pour moi ; éloignez les feux de l'enfer ; je vendrai tout, je donnerai tout aux pauvres et je ferai pénitence.

Ulenspiegel, voyant que la foule des bourgeois était prête à le soutenir, sauta du chariot à la gorge de Spelle et le voulut étrangler.

Mais le curé vint.

– Laissez-le vivre, dit-il ; mieux vaut qu'il meure de la corde du bourreau que des doigts d'un fantôme.

– Qu'allez-vous en faire ? demanda Ulenspiegel.

– L'accuser devant le duc et le faire pendre, répondit le curé. Mais qui es-tu ? demanda-t-il.

– Je suis, répondit Ulenspiegel, le masque de Michielkin et le personnage d'un pauvre renard flamand qui va rentrer au terroir de peur des chasseurs espagnols.

Dans l'entre-temps, Pieter de Roose s'enfuyait à toutes jambes.

Et Spelle ayant été pendu, ses biens furent confisqués.

Et le roi hérita.

XXXIII

Le lendemain, Ulenspiegel marcha sur Courtray en longeant la Lys, la claire rivière.

Lamme cheminait piteusement.

Ulenspiegel lui dit :

– Tu geins, lâche cœur regrettant la femme qui te fit porter la couronne cornue du cocuage.

– Mon fils, dit Lamme, elle me fut toujours fidèle, m'aimant assez comme je l'aimais trop, moi, mon doux Jésus. Un jour, étant allée à Bruges, elle en revint changée. Dès lors, quand je la priais d'amour, elle me disait :

– Il me faut vivre avec toi comme amie, non autrement.

Alors, triste en mon cœur :

– Mignonne aimée, disais-je, nous fûmes mariés devant Dieu. Ne fis-je point pour toi tout ce que tu voulais ? Ne m'accoutrai-je point maintes fois d'un pourpoint de toile noire et d'un manteau de futaine afin de te voir, malgré les royales ordonnances, vêtue de soie et de brocart ? Mignonne, ne m'aimerais-tu plus ?

– Je t'aime, disait-elle, selon Dieu et ses lois, selon les saintes discipline et pénitence. Toutefois, je te serai vertueuse compagne.

– Il ne me chault de ta vertu, répondais-je ; c'est toi que je veux, toi ma femme.

Hochant la tête :

– Je te sais bon, disait-elle ; tu fus jusqu'aujourd'hui cuisinier au logis pour m'épargner les labeurs de fricassées ; tu repassas nos draps, fraises et chemises, les fers étant trop lourds pour moi ; tu lavas notre linge, balayas la maison et la rue devant la porte, afin de m'épargner toute fatigue. Je veux maintenant besogner à ta place, mais rien de plus, mon homme.

– Ce m'est tout un, répondais-je ; je serai, comme par le passé, ta dame d'atours, ta repasseuse, ta cuisinière, ta lavandière, ton esclave à toi, soumis ; mais, femme, ne sépare point ces deux cœurs et corps qui ne firent qu'un ; ne romps point ce doux lien d'amour qui nous serrait si tendrement.

– Il le faut, répondit-elle.

– Las ! disais-je, est-ce à Bruges que tu pris cette dure résolution ?

Elle répondait :

– J'ai juré devant Dieu et ses saints.

– Qui donc, m'écriais-je, te força de faire serment de ne remplir point tes devoirs de femme ?

– Celui qui a l'esprit de Dieu et me range au nombre de ses pénitentes, disait-elle.

Dès ce moment, elle cessa autant d'être mienne que si c'eût été la femme fidèle d'un autre. Je la suppliai, tourmentai, menaçai, pleurai, priai. Mais vainement. Un soir, revenant de

Blankenberghe, où j’avais été recevoir la rente d’une de mes fermes, je trouvai la maison vide. Fatiguée sans doute de mes prières, fâchée et triste de mon chagrin, ma femme s’était enfuie. Où est-elle maintenant ?

Et Lamme s’assit sur le bord de la Lys, baissant la tête et regardant l’eau.

– Ah ! disait-il, m’amie, que vous étiez grasse, tendre et mignonne. Trouverai-je jamais poulette comme vous ? Pot-au-feu d’amour, ne mangerai-je plus de toi ? Où sont tes baisers embaumant comme le thym ; ta bouche mignonne où je cueillais le plaisir, comme l’abeille le miel à la rose ; tes bras blancs qui m’enlaçaient caressants ? Où est ton cœur battant, ton sein rond et le gentil frisson de ton corps de fée tout haletant d’amour ? Mais où sont tes vieux flots, rivière fraîche qui roules si gaiement tes nouveaux au soleil ?

XXXIV

Passant devant le bois de Peteghem, Lamme dit à Ulenspiegel :

– Je cuis ; cherchons l’ombre.

– Cherchons, répondit Ulenspiegel.

Ils s’assirent dans le bois, sur l’herbe, et virent passer devant eux une troupe de cerfs.

– Regarde bien, Lamme, dit Ulenspiegel en armant son arquebuse allemande. Voici les grands vieux cerfs qui ont encore leurs daimtiers et portent fièrement leurs bois à neuf cors ; de mignons broquarts, qui sont leurs écuyers, trottinent à côté d’eux, prêts à leur rendre service de leurs bois pointus. Ils vont à leur

reposée. Tourne le rouet de l'arquebuse comme je le fais moi. Tire. Le vieux cerf est blessé. Un broquart est atteint à la cuisse ; il fuit. Suivons-le jusqu'à ce qu'il tombe. Fais comme moi, cours, saute et vole.

– Voilà de mon fol ami, disait Lamme, suivre des cerfs à la course. Ne vole point sans ailes, c'est peine perdue. Tu ne les atteindras point. Ah ! le cruel compagnon ! Crois-tu que je sois aussi agile que toi ? Je sue, mon fils ; je sue et vais tomber. Si le forestier te prend, tu seras pendu. Cerf est gibier de roi, laisse-les courir, mon fils, tu ne les prendras point.

– Viens, dit Ulenspiegel ! Entends-tu le bruit de son bois dans le feuillage ? C'est une trombe qui passe. Vois-tu les jeunes branches brisées, les feuilles jonchant le sol ? Il a une nouvelle balle dans la cuisse, cette fois ; nous le mangerons.

– Il n'est pas encore cuit, dit Lamme. Laisse courir ces pauvres animaux. Ah ! qu'il fait chaud ! Je vais tomber là sans doute et ne me relèverai point.

Soudain, de tous les côtés, des hommes loqueteux et armés emplirent la forêt. Des chiens aboyèrent et se lancèrent à la poursuite des cerfs. Quatre hommes farouches entourèrent Lamme et Ulenspiegel et les menèrent dans une clairière, au milieu d'un fourré, où ils virent, parmi des femmes et des enfants campés là, des hommes en grand nombre, armés diversement d'épées, d'arbalètes, d'arquebuses, de lances, d'épieux, de pistolets de *reiters*.

Ulenspiegel les voyant leur dit :

– Etes-vous les feuillards ou Frères du bois, que vous semblez vivre en commun ici pour fuir la persécution ?

– Nous sommes Frères du bois, répondit un vieillard assis auprès du feu et fricassant quelques oiseaux en un poêlon. Mais qui es-tu ?

– Je suis, répondit Ulenspiegel, du beau pays de Flandre, peintre, manant, noble homme, sculpteur, le tout ensemble. Et par le monde ainsi je me promène, louant choses belles et bonnes et me gaussant de sottise à pleine gueule.

– Si tu vis tant de pays, dit le vieil homme, tu sais prononcer : *Schild ende Vriendt*, bouclier et ami, à la façon de ceux de Gand, sinon tu es faux Flamand et mourras.

Ulenspiegel prononça : *Schild ende Vriendt*.

– Et toi, grosse bedaine, demanda le vieil homme, parlant à Lamme, quel est ton métier ?

Lamme répondit :

– De manger et boire mes terres, fermes, censes et manses, de chercher ma femme et de suivre en tous lieux mon ami Ulenspiegel.

– Si tu voyages tant, dit le vieil homme, tu n'ignores point comment on nomme ceux de Weert en Limbourg ?

– Je ne le sais, répondit Lamme ; mais ne me direz-vous point le nom du vaurien scandaleux qui chassa ma femme du logis ? Baille-le-moi, j'irai le tuer tout soudain.

Le vieil homme répondit :

– Il est en ce monde deux choses, lesquelles jamais ne reviennent s'étant enfuies : c'est monnaie dépensée et femme lasse qui s'envole.

Puis parlant à Ulenspiegel :

– Sais-tu, dit-il, comment on nomme ceux de Weert en Limbourg ?

– De *raekstekers*, les exorciseurs de raies, répondit Ulenspiegel, car un jour une raie vivante étant tombée d'un chariot de poissonnier, de vieilles femmes, en la voyant sauter, la prirent pour le diable. « Allons quérir le curé pour exorciser la raie » dirent-elles. Le curé l'exorcisa, et, l'emportant, en fit belle fricassée en l'honneur de ceux de Weert. Ainsi fasse Dieu du roi de sang.

Dans l'entre-temps, les aboiements des chiens retentissaient en la forêt. Les hommes armés, courant dans le bois criaient pour effrayer la bête.

– C'est le cerf et le broquart que j'ai relancés, dit Ulenspiegel.

– Nous les mangerons, dit le vieil homme. Mais comment nomme-t-on ceux d'Eindhoven en Limbourg ?

– *De pinnemakers*, les verroutiers, répondit Ulenspiegel. Un jour, l'ennemi était à la porte de leur ville, ils la verrouillèrent avec une carotte. Les oies vinrent à grands coups de bec goulu manger la carotte, et les ennemis entrèrent dans Eindhoven. Mais ce seront des becs de fer qui mangeront les verrous des prisons où l'on veut enfermer la libre conscience.

– Si Dieu est avec nous, qui sera contre… répondit le vieil homme.

Ulenspiegel dit :

– Aboiements de chien, hurlements d'hommes et branches cassées : c'est une tempête dans la forêt.

– Est-ce de bonne viande que la viande de cerf ? demanda Lamme regardant les fricassées.

– Les cris des traqueurs se rapprochent, dit Ulenspiegel à Lamme ; les chiens sont tout près. Quel tonnerre ! Le cerf ! le cerf ! garde-toi, mon fils. Fi ! la laide bête ; elle a jeté mon gros ami par terre au milieu des poêles, poêlons, coquasses, marmites et fricassées. Voici que les femmes et les filles s'enfuient affolées de terreur. Tu saignes, mon fils ?

– Tu ris, vaurien, dit Lamme. Oui, je saigne, il m'a baillé de son bois dans le séant. Là, vois mon haut-de-chausses déchiré, et ma viande pareillement, et par terre toutes ces belles fricassées. Voila que je perds tout mon sang par terre.

– Ce cerf est chirurgien prévoyant ; il te sauve d'apoplexie. répondit Ulenspiegel.

– Fi ! le vaurien sans cœur dit Lamme. Mais je ne te suivrai plus. Je resterai ici au milieu de ces bonshommes et de ces bonnes femmes. Peux-tu sans vergogne, être si dur à mes peines, quand je marche sur tes talons, comme un chien, par la neige, la gelée, la pluie, la grêle, le vent, et quand il fait chaud, suant mon âme hors de ma peau.

– Ta blessure n'est rien. Mets-y une *olie-koekje*, ce lui sera emplâtre de friture, répondit Ulenspiegel. Mais sais-tu comment on nomme ceux de Louvain ? Tu l'ignores, pauvre ami. Hé bien, je vais te le dire pour t'empêcher de geindre. On les nomme de *koeye-schieters*, les tireurs de vaches, car ils furent un jour assez niais pour tirer sur des vaches, qu'ils prenaient pour des soudards ennemis. Quant à nous, nous tirons sur les boucs espagnols, la chair en est puante, mais la peau en est bonne pour faire des tambours. Et ceux de Tirlemont ? Le sais-tu ? Pas davantage. Ils

portent le surnom glorieux de *kirekers*. Car chez eux, dans la grande église, le jour de la Pentecôte, un canard vole du jubé sur l'autel, et c'est l'image de leur Saint-Esprit. Mets une *koeke-bakke* sur ta blessure. Tu ramasses sans mot dire les coquasses et fricassées renversées par le cerf. C'est courage de cuisine. Tu rallumes le feu, remontes le chaudron de potage sur ses trois pieux, tu t'occupes de la cuisson bien attentivement. Sais-tu pourquoi il y a quatre merveilles à Louvain ? Non. Je vais te le dire. Premièrement parce que les vivants y passent sous les morts, car l'église Saint-Michel est bâtie près de la porte de la ville. Son cimetière est donc au-dessus. Deuxièmement, parce que les cloches y sont hors des tours, comme on le voit à l'église Saint-Jacques, où il y a une grosse cloche et une petite cloche ; la petite ne pouvant être placée dans le clocher, on l'a placée dehors. Troisièmement, à cause de l'autel hors de l'église, car la façade de Saint-Jacques ressemble à un autel. Quatrièmement, à cause de la Tour-sans-Clous, parce que la flèche de l'église Sainte-Gertrude est construite en pierre au lieu de l'être en bois, et que l'on ne cloue point les pierres, sauf le cœur du roi de sang, que je voudrais clouer au-dessus de la grande porte de Bruxelles. Mais tu ne m'écoutes point. N'y a-t-il point de sel dans les sauces ? Sais-tu pourquoi ceux de Termonde se nomment les bassinoires, *de vierpannen* ? Parce qu'un jeune prince devant coucher, en hiver, à l'auberge des *Armes de Flandre*, l'aubergiste ne sut comment chauffer les draps, car il manquait de bassinoire. Il fit réchauffer le lit par sa jeune fille, qui, entendant le prince venir, s'en fut toute courante, et le prince demanda pourquoi on n'y avait pas laissé la bassinoire. Que Dieu fasse que Philippe, enfermé dans une boîte de fer rouge, serve de bassinoire au lit de madame Astarté.

– Laisse-moi en repos, dit Lamme ; je me moque de toi, des *vierpannen*, de la Tour-sans-Clous et des autres balivernes. Laisse-moi à mes sauces.

– Gare-toi, lui dit Ulenspiegel. Les aboiements ne cessent de retentir, ils deviennent plus forts ; les chiens hurlent, le clairon sonne. Prends garde au cerf. Tu fuis. Le clairon sonne.

– C’est la curée, dit le vieil homme ; reviens, Lamme, auprès de tes fricassées, le cerf est mort.

– Ce nous sera un bon repas, dit Lamme. Vous m’inviterez au festin, à cause des peines que je me donne pour vous. La sauce des oiseaux sera bonne ; elle croque un peu toutefois. C’est le sable sur lequel ils sont tombés quand ce grand diable de cerf me déchira le pourpoint et la viande tout ensemble. Mais ne craignez-vous point les forestiers ?

– Nous sommes trop nombreux, dit le vieil homme, ils ont peur et ne nous inquiètent point. Il en est de même des happe-chair et des juges. Les habitants des villes nous aiment, car nous ne faisons point de mal. Nous vivrons encore quelque temps en paix, à moins que l’armée espagnole ne nous enveloppe. Si cela arrive, hommes vieux et jeunes, femmes, filles, garçonnets et fillettes, nous vendrons chèrement notre vie et nous entretuerons plutôt que de souffrir mille martyres sous la main du duc de sang.

Ulenspiegel dit :

– Il n’est plus temps de combattre sur terre le bourreau. C’est sur la mer qu’il faut ruiner sa puissance. Allez du côté des îles de Zélande, par Bruges, Heyst et Knocke.

– Nous n’avons point d’argent, dirent-ils.

Ulenspiegel répondit :

– Voici mille carolus de la part du prince. Longez les cours d’eau, canaux, fleuves ou rivières ; quand vous verrez des navires portant le signe J-H-S, que l’un de vous chante comme l’alouette. Le clairon du coq lui répondra. Et vous serez en pays ami.

– Nous le ferons, dirent-ils.

Bientôt les chasseurs, suivis des chiens, parurent traînant par des cordes le cerf mort.

Tous alors s'assirent en rond autour du feu. Ils étaient bien soixante hommes, femmes et enfants. Le pain fut tiré des gibecières, les couteaux des gaines ; le cerf dépecé, dépouillé, vidé mis à la broche avec du menu gibier. Et, à la fin du repas Lamme fut vu ronflant, la tête penchée sur la poitrine et dormant adossé à un arbre.

Au soir tombé, les Frères du bois rentrèrent dans des huttes sous la terre pour dormir, ce que firent aussi Lamme et Ulenspiegel.

Des hommes armés veillaient, gardant le camp. Et Ulenspiegel entendait gémir sous leurs pieds les feuilles sèches.

Le lendemain il s'en fut avec Lamme, tandis que ceux du camp lui disaient :

– Béni sois-tu ; nous irons vers la mer.

XXV

À Harlebeke, Lamme renouvela sa provision de *oliekoekjes*, en mangea vingt-sept et en mit trente dans son panier. Ulenspiegel portait ses cages à la main. Vers le soir, ils arrivèrent à Courtrai et descendirent à l'auberge de *In de Bie*, à l'Abeille, chez Gillis Van den Ende, qui vint à sa porte aussitôt qu'il entendit chanter comme l'alouette.

Là, ce fut tout sucre et tout miel. L'hôte, ayant vu les lettres du prince, remit cinquante carolus à Ulenspiegel pour le prince et ne voulut point être paye de la dinde qu'il leur servit ni de la

dobbel-clauwaert dont il l’arrosa. Il le prévint aussi qu’il y avait à Courtrai des espions du Tribunal de sang, ce pourquoi il devait bien tenir sa langue ainsi que celle de son compagnon.

– Nous les reconnaîtrons, dirent Ulenspiegel et Lamme.

Et ils sortirent de l’auberge.

Le soleil se couchait dorant les pignons des maisons ; les oiseaux chantaient sous les tilleuls ; les commères jasaient sur le seuil de leurs portes, les enfants se roulaient dans la poussière, et Ulenspiegel et Lamme vaquaient au hasard par les rues.

Soudain Lamme dit :

– Martin Van den Ende, interrogé par moi s’il avait vu une femme pareille à la mienne – je lui fis sa mignonne pourtraiture, – m’a dit qu’il y avait chez la Stevenyne, chaussée de Bruges, à l’ *Arc-en-Ciel*, hors de la ville, un grand nombre de femmes qui se réunissaient tous les soirs. J’y vais de ce pas.

– Je te retrouverai tout à l’heure, dit Ulenspiegel. Je veux visiter la ville ; si je rencontre ta femme, je te l’enverrai tantôt. Tu sais que le *baes* t’a recommandé de te taire, si tu tiens à ta peau.

– Je me tairai, dit Lamme.

Ulenspiegel vaquant à l’aise, le soleil se coucha ; et le jour tombant rapidement, Ulenspiegel arriva dans la *Pierpot-Straetje*, qui est la ruelle du Pot-de-Pierre. Là, il entendit jouer de la viole mélodieusement ; s’approchant, il vit de loin une forme blanche l’appelant, le fuyant et jouant de la viole. Et elle chantait comme un séraphin une chanson douce et lente, s’arrêtant, se retournant, l’appelant et fuyant toujours.

Mais Ulenspiegel courait vite ; il l’atteignit et allait lui parler, quand elle lui mit sur la bouche une main de benjoin parfumée.

– Es-tu manant ou noble homme ? dit-elle.

– Je suis Ulenspiegel.

– Es-tu riche ?

– Assez pour payer un grand plaisir, pas assez pour racheter mon âme.

– N’as-tu point de chevaux, que tu vas à pied ?

– J’avais un âne, dit Ulenspiegel, mais je l’ai laissé à l’écurie.

– Comment es-tu seul sans ami, dans une ville étrangère ?

– Parce que mon ami vaque de son côté, comme moi du mien, mignonne curieuse.

– Je ne suis point curieuse, dit-elle. Est-il riche, ton ami ?

– En graisse, dit Ulenspiegel. Finiras-tu bientôt de me questionner ?

– J’ai fini, dit-elle, laisse-moi maintenant.

– Te laisser ? dit-il ; autant vaudrait dire à Lamme, quand il a faim, de laisser là un plat d’ortolans. Je veux manger de toi.

– Tu ne m’as pas vue, dit-elle. Et elle ouvrit une lanterne qui luisit soudain, éclairant son visage.

– Tu es belle, dit Ulenspiegel. Ho ! la peau dorée, les doux yeux, la bouche rouge, le corps mignon ! Tout sera pour moi.

– Tout, dit-elle.

Elle le mena chez la Stevenyne, chaussée de Bruges, à l' *Arc-en-ciel*, (*in den Regen-boogh*). Ulenspiegel vit là un grand nombre de filles portant au bras des rouelles de couleur différente de celle de leur robe de futaine.

Celle-ci avait une rouelle de drap d'argent sur une robe de toile d'or. Et toutes les filles la regardaient jalouses. En entrant, elle fit un signe à la *baesine*, mais Ulenspiegel ne le vit point : ils s'assirent à deux et burent.

– Sais-tu, dit-elle, que quiconque m'a aimée est à moi pour toujours ?

– Belle gorge parfumée, dit Ulenspiegel, ce me serait délicieux festin que de manger toujours de ta viande.

Soudain il aperçut Lamme en un coin, ayant devant lui une petite table, une chandelle, un jambon, un pot de bière, et ne sachant comment disputer son jambon et sa bière à deux filles qui voulaient à toute force manger et boire avec lui.

Quand Lamme aperçut Ulenspiegel, il se dressa debout et sauta de trois pieds en l'air, s'écriant :

– Béni soit Dieu, qui me rend mon ami Ulenspiegel ! À boire, *baesine* !

Ulenspiegel, tirant sa bourse, dit :

– À boire jusqu'à la fin de ceci.

Et il faisait sonner ses carolus.

– Vive Dieu ! dit Lamme, lui prenant subtilement la bourse dans les mains, c'est moi qui paie et non toi ; cette bourse est mienne.

Ulenspiegel voulut de force lui reprendre sa bourse, mais Lamme la tenait bien. Comme ils s'entre-battaient l'un pour la garder, l'autre pour la reprendre, Lamme, parlant par saccades, dit tout bas à Ulenspiegel :

– Ecoute : Happe-chair céans… quatre… petite salle avec trois filles… Deux dehors pour toi, pour moi… Voulu sortir… empêché… La gouge brocart espionne… Espionne Stevenyne !

Tandis qu'ils s'entre-battaient, Ulenspiegel écoutant bien, s'écriait :

– Rends-moi ma bourse, vaurien !

– Tu ne l'auras point, disait Lamme.

Et ils se prenaient au cou, aux épaules, se roulant par terre pendant que Lamme donnait son bon avis à Ulenspiegel.

Soudain le *baes* de l'Abeille entra suivi de sept hommes qu'il semblait ne connaître point. Il chanta comme le coq, et Ulenspiegel siffla comme l'alouette. Voyant Ulenspiegel et Lamme s'entre-battant, le *baes* parla :

– Quels sont ces deux-là ? demanda-t-il à la Stevenyne.

La Stevenyne répondit :

– Des vauriens que l'on ferait mieux de séparer que de les laisser ici mener si grand vacarme avant d'aller à la potence.

– Qu'il ose nous séparer, dit Ulenspiegel, et nous lui ferons manger le carrelage.

– Oui, nous lui ferons manger le carrelage, dit Lamme.

– Le *baes* sauveur, dit Ulenspiegel à l'oreille de Lamme.

Sur ce, le *baes*, devinant quelque mystère, se rua dans leur bataille tête baissée. Lamme lui coula en l'oreille ces mots :

– Toi sauveur ? Comment ?

Le *baes* fit semblant de secouer Ulenspiegel par les oreilles et lui disait tout bas :

– Sept pour toi… hommes forts, bouchers… M'en aller… trop connu en ville… Moi parti, *'t is van te beven de klinkaert*… Tout casser…

– Oui, dit Ulenspiegel, se relevant en lui baillant un coup de pied.

Le *baes* le frappa à son tour. Et Ulenspiegel lui dit :

– Tu tapes dru, mon bedon.

– Comme grêle, dit le *baes*, en saisissant prestement la bourse de Lamme et la rendant à Ulenspiegel.

– Coquin, dit-il, paie-moi à boire maintenant que tu es rentré dans ton bien.

– Tu boiras, vaurien scandaleux, répondit Ulenspiegel.

– Voyez comme il est insolent, dit la Stevenyne.

– Autant que tu es belle, mignonne, répondit Ulenspiegel.

Or, la Stevenyne avait bien soixante ans et un visage comme une nèfle, mais tout jaune de bilieuse colère. Au milieu était un nez pareil à un bec de hibou. Ses yeux étaient yeux d'avare sans amour. Deux longs crochets sortaient de sa bouche maigre. Et elle avait une grande tache de lie de vin sur la joue gauche.

Les filles riaient se gaussant d'elle et disant :

– Mignonne, mignonne, donne-lui à boire. – Il t'embrassera. – Y a-t-il longtemps que tu fis tes premières noces ? – Prends garde, Ulenspiegel, elle te veut manger. – Vois, ses yeux, ils brillent, non de haine, mais d'amour. – On dirait qu'elle te va mordre jusqu'au trépassement. – N'aie point de peur. – C'est ainsi que font toutes femmes amoureuses. – Elle ne veut que ton bien. – Vois comme elle est en belle humeur de rire.

Et de fait, la Stevenyne riait et clignait de l'œil à Gilline, la gouge à robe de brocart.

Le *baes* but, paya et partit. Les sept bouchers faisaient des grimaces d'intelligence aux happe-chair et à la Stevenyne.

L'un d'eux indiqua du geste qu'il tenait Ulenspiegel pour un niais et l'allait *trupher* très bien. Il lui dit à l'oreille, tirant la langue moqueusement du côté de la Stevenyne qui riait montrant ses crocs :

–*'T is van te beven de klinkaert*. (Il est temps de faire grincer les verres.)

Puis, tout haut, et montrant les happe-chair :

– Gentil réformé, nous sommes tous avec toi ; paie-nous à boire et à manger.

Et la Stevenyne riait d'aise et tirait aussi la langue à Ulenspiegel quand celui-ci lui tournait le dos. Et la Gilline, à la robe de brocart, tirait la langue pareillement.

Et les filles disaient tout bas : « Voyez l'espionne qui, par sa beauté, mena à la cruelle torture, et à la mort plus cruelle, plus de vingt-sept réformés ; Gilline se pâme d'aise en songeant à la récompense de sa délation, – les cent premiers florins carolus sur la succession des victimes. Mais elle ne rit point, songeant qu'il lui faudrait les partager avec la Stevenyne. »

Et tous, happe-chair, bouchers et filles, tiraient la langue pour se gausser d'Ulenspiegel. Et Lamme suait de grosses gouttes, et il était rouge de colère comme la crête d'un coq, mais il ne voulait point parler.

– Paye-nous à boire et à manger, dirent les bouchers et les happe-chair.

– Adoncques, dit Ulenspiegel faisant sonner de nouveau ses carolus, baille-nous à boire et à manger, ô mignonne Stevenyne, à boire dans des verres qui sonnent.

Sur ce, les filles de rire de nouveau et la Stevenyne de pousser ses crochets.

Elle alla toutefois à la cuisine et à la cave, elle en apporta du jambon, des saucissons, des omelettes aux boudins noirs et des verres sonnants, ainsi nommés parce qu'ils étaient montés sur pied et sonnaient comme carillon lorsqu'on les choquait.

Ulenspiegel alors dit :

– Que celui qui a faim mange, que celui qui a soif boive !

Les happe-chair, les filles, les bouchers, Gilline et la Stevenyne applaudirent des pieds et des mains à ce discours. Puis chacun se plaça de son mieux, Ulenspiegel, Lamme et les sept bouchers à la table d'honneur, les happe-chair et les filles à deux petites tables. Et l'on but et mangea avec un grand fracas de mâchoires, voire même les deux happe-chair qui étaient dehors, et que leurs camarades firent entrer pour prendre part au festin. Et l'on voyait sortir de leurs gibecières des cordes et des chaînettes.

La Sevenyne alors tirant la langue et ricanant dit

– Nul ne sortira qu'il ne m'ait payé.

Et elle alla fermer toutes les portes, dont elle mit les clefs dans ses poches.

Gilline, levant le verre, dit :

– L'oiseau est en cage, buvons.

Sur ce, deux filles nommées Gena et Margot lui dirent :

– En est-ce encore un que tu vas faire mettre à mort, méchante femme ?

– Je ne sais, dit Gilline, buvons.

Mais les filles ne voulurent point boire avec elle.

Et Gilline prit la viole et chanta en français :

Au son de la viole,
Je chante nuit et jour ;

Je suis la fille-folle,
La vendeuse d'amour.

Astarté de mes hanches
Fit les lignes de feu ;
J'ai les épaules blanches,
Et mon beau corps est Dieu.

Qu'on vide l'escarcelle
Aux carolus brillants :
Que l'or fauve ruisselle
À flots sous mes pieds blancs.

Je suis la fille d'Eve
Et de Satan vainqueur :
Si beau que soit ton rêve,
Cherche-le dans mon cœur.

Je suis froide ou brûlante
Tendre au doux nonchaloir
Tiède éperdue, ardente,
Mon homme, à ton vouloir.

Vois, je vends tout : mes charmes,
Mon âme et mes yeux bleus ;
Bonheur, rires et larmes,
Et la Mort si tu veux.

Au son de la viole,
Je chante nuit et jour ;
Je suis la fille-folle,
La vendeuse d'amour.

Et chantant sa chanson, la Gilline était si belle, si suave et mignonne, que tous les hommes, happe-chair, bouchers, Lamme et Ulenspiegel étaient là, muets, attendris, souriant, domptés.

Tout à coup, éclatant de rire, la Gilline dit, regardant Ulenspiegel :

– C'est comme cela qu'on met les oiseaux en cage. Et son charme fut rompu.

Ulenspiegel, Lamme et les bouchers s'entre-regardèrent :

– Or ça, me payerez-vous ? dit la Stevenyne, me payerez-vous, messire Ulenspiegel, qui faites si bonne graisse de la viande de prédicants.

Lamme voulut parler, mais Ulenspiegel le fit taire, et parlant :

– Nous ne payerons point d'avance, dit-il.

– Je me payerai donc après sur ton héritage, fit la Stevenyne.

– Les goules vivent de cadavres, répondit Ulenspiegel.

– Oui, dit l'un des happe-chair, ces deux-là ont pris l'argent des prédicants ; plus de trois cents florins carolus. C'est un beau denier pour la Gilline.

Celle-ci chantait :

Cherche ailleurs de tels charmes,
Prends tout, mon amoureux,
Plaisirs, baisers et larmes,
Et la Mort si tu veux.

Puis, ricanant, elle dit :

– Buvons !

– Buvons ! dirent les happe-chair.

– Vive Dieu ! dit la Stevenyne, buvons ! les portes sont fermées, les fenêtres ont de forts barreaux, les oiseaux sont en cage ; buvons !

– Buvons ! dit Ulenspiegel.

– Buvons ! dit Lamme.

– Buvons ! dirent les sept.

– Buvons ! dirent les happe-chair.

– Buvons ! dit la Gilline, faisant chanter sa viole. Je suis belle, buvons ! Je prendrai l'archange Gabriel aux filets de ma chanson.

– À boire donc, dit Ulenspiegel, du vin pour couronner la fête, et du meilleur ; je veux qu'il y ait une goutte de feu liquide à chaque poil de nos corps altérés.

– Buvons ! dit la Gilline ; encore vingt goujons comme toi, et les brochets cesseront de chanter.

La Stevenyne apporta du vin. Tous étaient assis, buvant et bouffant, les happe-chair et les filles ensemble. Les sept, assis à la table d'Ulenspiegel et de Lamme, jetaient de leur table à celle des filles des jambons, des saucissons, des omelettes et des bouteilles, qu'elles prenaient au vol comme des carpes happant des mouches au-dessus d'un étang. Et la Stevenyne riait, poussant ses crocs et montrant des paquets de chandelles de cinq à la livre, qui se

balançaient au-dessus du comptoir. C'étaient les chandelles des filles. Puis elle dit à Ulenspiegel :

– Quand on va au bûcher, on y porte un cierge de suif ; en veux-tu un dès à présent ?

– Buvons ! dit Ulenspiegel.

– Buvons ! dirent les sept.

La Gilline dit :

– Ulenspiegel a les yeux brillants comme un cygne qui va trépasser.

– Si on les donnait à manger aux cochons ? dit la Stevenyne.

– Ce leur serait festin de lanternes ; buvons ! dit Ulenspiegel.

– Aimerais-tu, dit la Stevenyne, qu'étant échafaudé on te perçât la langue d'un fer rouge ?

– Elle en serait meilleure pour siffler : buvons ! répondit Ulenspiegel.

– Tu parlerais moins si tu étais pendu, dit la Stevenyne, et ta mignonne te viendrait contempler.

– Oui, dit Ulenspiegel, mais je pèserais davantage et tomberais sur son museau gracieux : buvons !

– Que dirais-tu si tu étais fustigé, marqué au front et à l'épaule ?

– Je dirais qu’on s’est trompé de viande, répondit Ulenspiegel, et qu’au lieu de rôtir la truie Stevenyne, on a échaudé le pourceau Ulenspiegel : buvons !

– Puisque tu n’aimes rien de cela, dit la Stevenyne, tu seras mené sur les navires du roi, et là condamné à être écartelé à quatre galères.

– Alors, dit Ulenspiegel, les requins auront mes quatre membres, et tu mangeras ce dont ils ne voudront pas : buvons !

– Que ne manges-tu, dit-elle, une de ces chandelles ; elles te serviraient en enfer à éclairer ton éternelle damnation.

– Je vois assez clair pour contempler ton groin lumineux, ô truie mal échaudée : buvons ! dit Ulenspiegel.

Soudain il frappa du pied de son verre sur la table, en imitant avec les mains le bruit que fait un tapissier battant en mesure la laine des matelas sur un lit de bâtons, mais tout coîment et disant :

–*’T is (tijdt) van te beven de klinkaert !* Il est temps de faire frémir le clinqueur, – le verre qui résonne.

C’est en Flandre le signal de fâcherie de buveurs et de saccagement des maisons à lanterne rouge.

Ulenspiegel but, puis fit trembler le verre sur la table en disant :

–*’T is van te beven de klinkaert*.

Et les sept l’imitèrent.

Tous se tenaient cois : la Gilline devint pâle, la Stevenyne parut étonnée. Les happe-chair disaient :

– Les sept seraient-ils avec eux ?

Mais les bouchers, clignant de l'œil, les rassuraient, tout en disant sans cesse et de plus en plus haut avec Ulenspiegel :

–*'T is van te beven de klinkaert ; 't is van te beven de klinkaert*.

La Stevenyne buvait pour se donner courage.

Ulenspiegel alors frappa du poing sur la table, dans la mesure des tapissiers battant les matelas ; les sept firent comme lui ; verres, cruches, écuelles, pintes et gobelets entrèrent en danse lentement, se renversant, se cassant, se relevant d'un côté pour tomber de l'autre ; et toujours retentissait plus menaçant, grave, guerrier et monotone : « *'T is van te beven de klinkaert*. »

– Hélas ! dit la Stevenyne, ils vont tout casser ici.

Et de peur, ses deux crocs lui sortirent plus longs hors de la bouche.

Et le sang, de fureur et de colère, s'allumait en l'âme des sept et en celle de Lamme et d'Ulenspiegel.

Alors, sans cesser le chant monotone et menaçant, tous ceux de la table d'Ulenspiegel prirent leurs verres, et les cassant sur la table en mesure, ils chevauchèrent les chaises en tirant leurs coutelas. Et ils menaient si grand bruit de leur chanson, que toutes les vitres de la maison tremblaient. Puis, comme une ronde de diables affolés, ils firent le tour de la salle et de toutes les tables disant sans cesse : « *'T is van te beven de klinkaert*. »

Et les happe-chair alors se levèrent tremblant de peur, prirent leurs chaînes et cordelettes. Mais les bouchers, Ulenspiegel et Lamme, remettant leurs coutelas dans les gaines, se levèrent, saisirent leurs chaises, et, les brandissant comme des bâtons, ils coururent alertes par la chambre, frappant à droite et à gauche, n'épargnant que les filles, cassant tout le reste, meubles, vitres bahuts, vaisselle, pintes, écuelles, verres et flacons, frappant les happe-chair sans pitié, et chantant toujours sur la mesure du bruit du tapissier battant les matelas : *'T is van te beven de klinkaert, 'T is van te beven de klinkaert*, tandis qu'Ulenspiegel avait baillé un coup de poing à la Stevenyne sur le muffle, lui avait pris les clefs dans sa gibecière, et lui faisait de force manger ses chandelles.

La belle Gilline, grattant les portes, volets, vitres, fenestrage de ses ongles, semblait vouloir passer à travers tout, comme une chatte peureuse. Puis, toute blême, elle s'accroupit en un coin, les yeux hagards, montrant les dents, et tenant sa viole comme si elle l'eût dû protéger.

Les sept et Lamme disant aux filles : « Nous ne vous ferons nul mal, » garrottaient, avec leur aide, de chaînettes et de cordes, les happe-chair tremblants dans leurs chausses, et n'osant résister, car ils sentaient que les bouchers, choisis parmi les plus forts par le *baes* de l'*Abeille*, les eussent taillés en morceaux de leurs coutelas.

À chaque chandelle qu'il faisait manger à la Stevenyne, Ulenspiegel disait :

– Celle-ci est pour la pendaison ; celle-là pour la fustigation ; cette autre pour la marque ; cette quatrième pour ma langue trouée ; ces deux excellentes et bien grasses pour les navires du roi et l'écartèlement à quatre galères ; celle-ci pour ton repaire d'espions ; celle-là pour ta gouge à la robe de brocart, et toutes ces autres pour mon plaisir.

Et les filles riaient de voir la Stevenyne éternuant de colère et voulant cracher ses chandelles. Mais en vain, car elle en avait la bouche trop pleine.

Ulenspiegel, Lamme et les sept ne cessaient de chanter en mesure : *‘T is van te beven de klinkaert*.

Puis Ulenspiegel cessa, leur faisant signe de murmurer doucement le refrain. Ils le firent pendant qu’il tint aux happe-chair et aux filles ce propos :

– Si quelqu’un de vous crie à l’aide, il sera occis incontinent.

– Occis ! dirent les bouchers.

– Nous nous tairons, dirent les filles, ne nous fais point de mal, Ulenspiegel.

Mais la Gilline, accroupie en son coin, les yeux hors de la tête, les dents hors la bouche, ne savait point parler et serrait contre elle sa viole.

Et les sept murmuraient toujours : *‘T is van te beven de klinkaert !* en mesure.

La Stevenyne, montrant les chandelles qu’elle avait en la bouche, faisait signe qu’elle se tairait pareillement, les happe-chair le promirent comme elle.

Ulenspiegel continuant son propos :

– Vous êtes ici, dit-il, en notre puissance, la nuit est tombée noire, nous sommes près de la Lys où l’on se noie facilement quand on vous pousse. Les portes de Courtrai sont fermées. Si les gardes de nuit ont entendu le vacarme, ils ne bougeront point, étant trop paresseux et croyant que ce sont de bons Flamands

qui, buvant, chantent joyeusement au son des pintes et flacons. Adoncques, tenez-vous cois et coites devant vos maîtres.

Puis, parlant aux sept :

– Vous allez vers Peteghem trouver les Gueux ?

– Nous nous y sommes préparés à la nouvelle de ta venue.

– De là vous irez vers la mer ?

– Oui, dirent-ils.

– Connaissez-vous parmi ces happe-chair un ou deux que l'on puisse relâcher pour nous servir ?

– Deux, dirent-ils, Niklaes et Joos, qui ne poursuivent jamais les pauvres réformés.

– Nous sommes fidèles ! dirent Niklaes et Joos.

Ulenspiegel dit alors :

– Voici pour vous vingt florins carolus, deux fois plus que vous n'auriez eu si vous aviez reçu le prix infâme de dénonciation.

Soudain les cinq autres s'écrièrent :

– Vingt florins ! Nous servons le prince pour vingt florins. Le roi paye mal. Donnes-en la moitié à chacun de nous, nous dirons au juge tout ce que tu voudras.

Les bouchers et Lamme murmuraient sourdement :

– *‘T is van te beven de klinkaert ; ‘T is van te beven de klinkaert*.

– Afin que vous ne parliez point trop, dit Ulenspiegel, les sept vous mèneront garrottés jusqu’à Peteghem, chez les Gueux. Vous aurez dix florins quand vous serez sur la mer, nous serons certains jusque-là que la cuisine du camp vous tiendra fidèles au pain et à la soupe. Si vous êtes vaillants, vous aurez votre part du butin. Si vous tentez de déserter, vous serez pendus. Si vous vous échappez, évitant ainsi la corde, vous trouverez le couteau.

– Nous servons qui nous paye, dirent-ils.

–*’T is van te beven de klinkaert ! ‘T is van te beven de klinkaert !* disaient Lamme et les sept en frappant sur les tables avec des tessons de pots et de verres brisés.

– Vous mènerez pareillement avec vous, dit Ulenspiegel, la Gilline, la Stevenyne et les trois gouges. Si l’une d’elles veut vous échappez, évitant ainsi la corde, vous trouverez le couteau.

– Il ne m’a point tuée, dit la Gilline, sautant de son coin et brandissant en l’air sa viole. Et elle chanta :

Sanglant était mon rêve,
Le rêve de mon cœur :
Je suis la fille d’Eve
Et de Satan vainqueur.

La Stevenyne et les autres faisaient mine de pleurer.

– Ne craignez rien, mignonnes, dit Ulenspiegel, vous êtes si suaves et douces, que l’on aimera, festoyera et caressera partout. À chaque prise de guerre vous aurez votre part de butin.

– On ne me donnera rien à moi, qui suis vieille, pleura la Stevenyne.

– Un sou par jour, crocodile, dit Ulenspiegel, car tu seras serve de ces quatre belles filles, tu laveras leurs cottes, draps et chemises.

– Moi, seigneur Dieu ! dit-elle.

Ulenspiegel répondit :

– Tu les as longtemps gouvernées, vivant du profit de leurs corps et les laissant pauvres et affamées. Tu peux geindre et braire, il en sera comme je l'ai dit.

Sur ce les quatre filles de rire et de se moquer de la Stevenyne, et de lui dire en tirant la langue :

– À chacun son tour en ce monde. Qui l'aurait dit de Stevenyne l'avare ? Elle travaillera pour nous comme serve. Béni soit le seigneur Ulenspiegel !

Ulenspiegel dit alors aux bouchers et à Lamme :

– Videz les caves à vin, prenez l'argent ; il servira à l'entretien de la Stevenyne et des quatre filles.

– Elle grince les dents, la Stevenyne, l'avare, dirent les filles. Tu fus dure, on l'est pareillement pour toi. Béni soit le seigneur Ulenspiegel !

Puis les trois se tournèrent vers la Gilline :

– Tu étais sa fille, son gagne-pain, tu partageais avec elle le fruit de l'infâme espionnage. Oseras-tu bien encore nous frapper et nous injurier, avec ta robe de brocart ? Tu nous méprisais

parce que nous ne portions que de la futaine. Tu n'es vêtue si richement que du sang des victimes. Ôtons-lui sa robe afin qu'elle soit ainsi pareille à nous.

– Je ne le veux point, dit Ulenspiegel.

Et la Gilline, lui sautant au cou, dit :

– Béni sois-tu, qui ne m'as point tuée, et ne me veux point laide !

Et les filles jalouses regardaient Ulenspiegel et disaient :

– Il est affolé d'elle comme tous.

La Gilline chantait sur sa viole.

Les sept partirent vers Peteghem, menant les happe-chair et les filles le long de la Lys. Cheminant ils murmuraient :

– *'T is van te beven de klinkaert ! 'T is van te beven de klinkaert !*

Au jour levant ils vinrent au camp, chantèrent comme l'alouette, et le clairon du coq leur répondit. Les filles et les happe-chair furent gardés de près. Toutefois, le troisième jour, à midi, la Gilline fut trouvée morte, le cœur percé d'une grande aiguille. La Stevenyne fut accusée par les trois filles et conduite devant le capitaine de bande, ses dizeniers et sergents constitués en tribunal. Là, sans qu'il la fallût mettre à la torture, elle avoua qu'elle avait tué la Gilline par jalousie de sa beauté et fureur de ce que la gouge la traitât comme serve sans pitié. Et la Stevenyne fut pendue, puis enterrée dans le bois.

La Gilline aussi fut enterrée, et l'on dit les prières des morts sur son corps mignon.

Cependant les deux happe-chair patrocinés par Ulenspiegel étaient allés devant le châtelain de Courtray, car les bruits, vacarmes et pillages faits dans la maison de la Stevenyne devaient être punis par le dit châtelain, la maison de la Stevenyne se trouvant dans la châtellenie, hors de la juridiction de la ville de Courtray. Après avoir raconté au seigneur châtelain ce qui s'était passé, ils lui dirent avec grande conviction et humble sincérité de langage :

– Les meurtriers des prédicants ne sont point du tout Ulenspiegel et son féal et bien-aimé Lamme Goedzak, qui ne sont venus à l'*Arc-en-Ciel* que pour leur délassement ! Ils ont même des passes du duc, et nous les avons vues. Les vrais coupables sont deux marchands de Gand, l'un maigre et l'autre très gras, qui s'en furent vers le pays de France après avoir tout cassé chez la Stevenyne, l'emmenant avec ses quatre filles, pour leur ébattement. Nous les eussions bien happés au croc, mais il y avait là sept bouchers des plus forts de la ville qui ont pris leur parti. Ils nous ont tous garrottés et ne nous ont lâchés que quand ils étaient bien loin sur la terre de France. Et voici les marques des cordes. Les quatre autres happe-chair sont à leurs chausses, attendant du renfort pour mettre la main sur eux.

Le châtelain leur donna à chacun deux carolus et un habit neuf pour leurs loyaux services.

Il écrivit ensuite au conseil de Flandre, au tribunal des échevins de Courtray et à d'autres cours de justice pour leur annoncer que les vrais meurtriers avaient été découverts.

Et il leur détailla l'aventure tout au long.

Ce dont frémirent ceux du conseil de Flandre et des autres cours de justice.

Et le châtelain fut grandement loué de sa perspicacité.

Et Ulenspiegel et Lamme cheminaient paisiblement sur la route de Peteghem à Gand, le long de la Lys désirant arriver à Bruges, où Lamme espérait trouver sa femme et à Damme, où Ulenspiegel, tout songeur, eût déjà voulu être pour voir Nele qui, dolente, vivait auprès de Katheline l'affolée.

XXXVI

Depuis longtemps, au pays de Damme et dans les environs, avaient été commis plusieurs crimes abominables. Fillettes, jeunes gars, hommes vieux, que l'on savait s'en être allés chargés d'argent vers Bruges, Gand ou quelque autre ville ou village de Flandre, furent trouvés, morts, nus comme des vers et mordus à la nuque par des dents si longues et si aiguës que l'os du cou était cassé à tous.

Les médecins et chirurgiens-barbiers déclarèrent que ces dents étaient celles d'un grand loup. « Des larrons, disaient-ils, étaient venus sans doute, après le loup, et avaient dépouillé les victimes. »

Nonobstant toutes recherches, nul ne put découvrir quels étaient les larrons. Bientôt le loup fut oublié.

Plusieurs notables bourgeois, qui s'étaient mis fièrement en route sans escorte, disparurent sans que l'on sût ce qu'ils étaient devenus, sauf parfois que quelque manant, allant au matin pour labourer la terre, trouvait des traces de loup dans son champ, tandis que son chien, creusant de ses pattes les sillons, mettait au jour un pauvre corps mort et portant les dents de loup marquées sur la nuque ou sous l'oreille, et maintes fois aussi à la jambe et toujours par derrière. Et toujours aussi l'os du cou et de la jambe était brisé.

Le paysan, peureux, allait tout soudain donner avis au bailli qui venait avec le greffier criminel, deux échevins et deux chirurgiens au lieu où gisait le corps de l'occis. L'ayant visité diligemment et soigneusement, ayant parfois, quand le visage n'était point mangé par les vers, reconnu sa qualité, voire son nom et lignage, ils s'étonnaient toutefois que le loup, qui tue par faim, n'eût point enlevé de morceau du mort.

Et ceux de Damme furent bien effrayés, et nul n'osait plus sortir la nuit sans escorte.

Or il advint que plusieurs vaillants soudards furent envoyés à la recherche du loup, avec ordre de le chercher, de jour et de nuit, dans les dunes, le long de la mer.

Ils étaient alors près de Heyst, dans les grandes dunes. La nuit était venue. L'un d'eux, confiant en sa force, voulut les quitter pour aller seul à la recherche, armé d'une arquebuse. Les autres le laissèrent faire certains que, vaillant et armé comme il l'était, il tuerait le loup si celui-ci osait se montrer.

Leur compagnon étant parti, ils allumèrent du feu et jouèrent aux dés en buvant à même à leurs flacons de brandevin.

Et de temps en temps ils criaient :

– Or ça, camarade, reviens ; le loup a peur ; viens boire !

Mais il ne répondait point.

Soudain, entendant un grand cri comme d'un homme qui meurt, ils coururent du côté où le cri était parti, disant :

– Tiens bon, nous venons à la rescousse.

Mais ils furent longtemps avant de trouver leur camarade, car les uns disaient que le cri était venu de la vallée, et les autres de la plus haute dune.

Enfin, ayant bien fouillé dune et vallée avec leurs lanternes, ils trouvèrent leur compagnon mordu à la jambe et au bras, par derrière, et le cou brisé comme les autres victimes.

Couché sur le dos, il tenait son épée dans sa main crispée ; son arquebuse gisait sur le sable. À côté de lui étaient trois doigts coupés, qu'ils emportèrent et qui n'étaient point les siens. Son escarcelle avait été enlevée.

Ils prirent sur leurs épaules le cadavre de leur compagnon, sa bonne épée et sa vaillante arquebuse, et, dolents et colères, ils portèrent le corps au bailliage où le bailli le reçut en la compagnie du greffier criminel, de deux échevins et de deux chirurgiens.

Les doigts coupés furent examinés et reconnus pour être des doigts de vieillard, lequel n'était manouvrier en aucun métier car les doigts étaient effilés et les ongles en étaient longs comme ceux des hommes de robe ou d'église.

Le lendemain, le bailli, les échevins, le greffier, les chirurgiens et les soudards allèrent à la place où avait été mordu le pauvre mort et virent qu'il y avait des gouttes de sang sur les herbes et des pas qui allaient jusqu'à la mer où ils s'arrêtaient.

XXXVII

C'était au temps des raisins mûrs, au mois du vin, le quatrième jour, quand en la ville de Bruxelles on jette, du haut de la tour Saint-Nicolas, après la grand'messe des sacs de noix au peuple.

À la nuit, Nele fut éveillée par des cris venant de la rue. Elle chercha Katheline dans la chambre et ne la trouva point. Elle courut en bas et ouvrit la porte, et Katheline entra disant :

– Sauve-moi ! sauve-moi ! Le loup ! le loup !

Et Nele entendit dans la campagne de lointains hurlements. Tremblante, elle alluma tous les cierges, lampes et chandelles.

– Qu'est-il advenu, Katheline ? disait-elle en la serrant dans ses bras.

Katheline s'assit, les yeux hagards, et dit, regardant les chandelles :

– C'est le soleil, il chasse les mauvais esprits. Le loup, le loup hurle dans la campagne.

– Mais, dit Nele, pourquoi es-tu sortie de ton lit où tu avais chaud, pour aller prendre la fièvre dans les nuits humides de septembre ?

Et Katheline dit :

– Hanske a crié cette nuit comme l'orfraie et j'ai ouvert la porte. Et il m'a dit : « Prends le breuvage de vision », et j'ai bu. Hanske est beau. Ôtez le feu. Alors, il m'a conduite près du canal et m'a dit : « Katheline, je te rendrai les sept cents carolus, tu les donneras à Ulenspiegel, fils de Claes. En voici deux pour t'acheter une robe ; tu en auras mille bientôt. » « Mille, dis-je, mon aimé, je serai riche alors. » « Tu les auras, dit-il. Mais n'en est-il point à Damme qui, femmes ou filles, sont maintenant aussi riches que tu le seras ? » « Je ne sais point, » répondis-je. Mais je ne voulais point dire leurs noms de peur qu'il ne les aimât. Il me dit alors : « Informe-toi et dis-moi leurs noms quand je reviendrai. »

« L’air était froid, le brouillard glissait sur les prairies, les ramilles sèches tombaient des arbres sur le chemin. Et la lune brillait, et il y avait des feux sur l’eau du canal. Hanske me dit : « C’est la nuit des loups-garous ; toutes les âmes coupables sortent de l’enfer. Il faut faire trois signes de croix de la main gauche et crier : Sel ! sel ! sel ! qui est emblème d’immortalité ; et ils ne te feront point de mal. » Et je dis : « je ferai ce que tu veux, Hanske, mon mignon. » Il m’embrassa disant : « Tu es ma femme ». « Oui », disais-je. Et à sa douce parole, un bonheur céleste glissait sur mon corps comme un baume. Il me couronna de roses et me dit : « Tu es belle ». Et je lui dis : « Tu es beau aussi, Hanske, mon mignon en tes fins habits de velours vert à passements d’or avec ta longue plume d’autruche qui flotte à ta toque, et avec ta face pâle comme le feu des vagues de la mer. Et si les filles de Damme te voyaient, elles courraient toutes après toi, te demandant ton cœur ; mais il ne faut le donner qu’à moi, Hanske. » Il dit : « Tâche de savoir quelles sont les plus riches, leur fortune sera pour toi. » Puis il s’en fut, me laissant après m’avoir défendu de le suivre.

« Je restai là, faisant sonner dans ma main les deux carolus, toute frissante et transie, à cause du brouillard, quand je vis sortir d’une berge, gravissant le talus, un loup qui avait la face verte et de longs roseaux dans son poil blanc. Je criai : Sel ! sel ! sel ! faisant le signe de la croix, mais il ne parut point en avoir peur. Et je courus de toutes mes forces, moi criant, lui hurlant, et j’entendis le bruit sec de ses dents près de moi, et une fois si près de mon épaule que je crus qu’il m’allait saisir. Mais je courais plus vite que lui. Par grand bonheur, je rencontrai au coin de la rue du Héron la veille-de-nuit avec sa lanterne. « Le loup ! le loup ! » criai-je « N’aie point peur, me dit la veille-de-nuit, je te vais ramener chez toi, Katheline l’affolée. » Et je sentis que sa main, qui me tenait, tremblait. Et il avait peur pareillement. »

– Mais il a repris courage, dit Nele. L’entends-tu maintenant chanter, traînant sa voix : *De clock is tien, tien aen de clock* : Il est dix heures à la cloche, à la cloche dix heures ! Et il fait grincer sa crécelle.

– Ôtez le feu, disait Katheline, la tête brûle. Reviens, Hanske, mon mignon.

Et Nele regardait Katheline ; et elle priait Notre-Dame la Vierge d'ôter de sa tête le feu de folie ; et elle pleura sur elle.

XXXVIII

À Bellem, sur les bords du canal de Bruges, Ulenspiegel et Lamme rencontrèrent un cavalier portant au feutre trois plumes de coq et chevauchant à toute bride vers Gand. Ulenspiegel chanta comme l'alouette et le cavalier s'arrêtant, répondit par le clairon de Chanteclair.

– Apportes-tu des nouvelles, cavalier impétueux ? dit Ulenspiegel.

– Nouvelles grandes, dit le cavalier. Sur l'avis de M. de Châtillon, qui est, au pays de France, l'amiral de la mer, le prince de liberté a donné des commissions pour équiper des navires de guerre, outre ceux qui sont déjà armés à Emden et dans l'Oost-Frise. Les vaillants hommes qui ont reçu ces commissions sont Adrien de Berghes, sieur de Dolhain, son frère Louis de Hainaut ; le baron de Montfaucon ; le sieur Louis de Brederode, Albert d'Egmont, fils du décapité et non pas traître comme son frère ; Berthel Enthens de Mentheda, le Frison ; Adrien Menningh, Hembyse, le fougueux et orgueilleux Gantois, et Jan Brock. Le prince a donné tout son avoir, plus de cinquante mille florins.

– J'en ai cinq cents pour lui, dit Ulenspiegel.

– Porte-les à la mer, dit le cavalier.

Et il s'en fut au galop.

– Il donne tout son avoir, dit Ulenspiegel. Nous autres, nous ne donnons que notre peau.

– N'est-ce donc rien, dit Lamme, et n'entendrons-nous jamais parler que de sac et massacre ? L'orange est par terre.

– Oui, dit Ulenspiegel, par terre, comme le chêne ; mais avec le chêne on construit les navires de liberté !

– À son profit, dit Lamme. Mais puisqu'il n'y a plus nul danger, rachetons des ânes. J'aime à marcher assis, moi, et sans avoir aux plantes des pieds un carillon de cloches.

– Achetons-nous des ânes, dit Ulenspiegel ; ces animaux sont de facile revente.

Ils allèrent au marché et y trouvèrent, en les payant, deux beaux ânes et leur harnachement.

XXXIX

Comme ils califourchonnaient jambe de-ci, jambe de-là, ils vinrent à Oost-Camp, où est un grand bois dont la lisière touchait au canal

Y cherchant l'ombre et les douces senteurs, ils y entrèrent, sans rien voir que les longues allées allant en tous sens vers Bruges, Gand, la Zuid et la Noord-Vlaenderen.

Soudain Ulenspiegel sauta à bas de son âne.

– Ne vois-tu rien là-bas ?

Lamme dit :

– Oui, je vois. Et tremblant : Ma femme, ma bonne femme ! C'est elle, mon fils. Ha ! je ne saurais marcher à elle. La retrouver ainsi !

– De quoi te plains-tu ? dit Ulenspiegel. Elle est belle ainsi demi-nue dans ce pourpoint de mousseline tailladée à jour qui laisse voir la chair fraîche. Celle-ci est trop jeune, ce n'est pas ta femme.

– Mon fils, dit Lamme, c'est elle, mon fils ; je la reconnais. Porte-moi je ne sais plus marcher. Qui l'aurait pensé d'elle ? Danser ainsi vêtue en Egyptienne, sans pudeur ! Oui, c'est elle ; vois ces jambes fines, ses bras nus jusques à l'épaule, ses seins ronds et dorés sortant à demi de son pourpoint de mousseline. Vois comme elle agace avec ce drapeau rouge ce grand chien sautant après.

– C'est un chien d'Egypte, dit Ulenspiegel ; le Pays-Bas n'en donne point de cette sorte.

– Egypte. je ne sais. Mais c'est elle. Ha ! mon fils, je n'y vois plus. Elle retrousse plus haut son haut-de-chausses pour faire plus haut voir ses jambes rondes. Elle rit pour montrer ses blanches dents, et aux éclats pour faire entendre le son de sa voix douce. Elle ouvre par le haut son pourpoint et se rejette en arrière. Ha ! ce cou de cygne amoureux, ces épaules nues, ces yeux clairs et hardis ! Je cours à elle.

Et il sauta de son âne.

Mais Ulenspiegel l'arrêtant :

– Cette fillette, dit-il, n'est point ta femme. Nous sommes près d'un camp d'Egyptiens. Garde-toi. Vois-tu la fumée derrière les arbres ? Entends-tu les aboiements des chiens ? Tiens, en voici

quelques-uns qui nous regardent, prêts à mordre peut-être. Cachons-nous mieux dans le fourré.

– Je ne me cacherai point, dit Lamme ; cette femme est mienne, flamande comme nous.

– Fol aveugle, dit Ulenspiegel.

– Aveugle, non ! Je la vois danser, demi-nue, riant et agaçant ce grand chien. Elle fait mine de ne pas nous voir. Mais elle nous voit, je te l'assure. Thyl, Thyl ! voilà le chien se jette sur elle et la renverse pour avoir le drapeau rouge. Et elle tombe en jetant un cri plaintif.

Et Lamme tout soudain s'élança vers elle, lui disant :

– Ma femme, ma femme ! Où t'es-tu fait mal, mignonne ? Pourquoi ris-tu aux éclats ? Tes yeux sont hagards.

Et il l'embrassait, la caressait et dit :

– Cette marque de beauté que tu avais sous le sein gauche. Je ne la vois point. Où est-elle ? Tu n'est point ma femme. Grand Dieu du ciel !

Et elle ne cessait de rire.

Soudain Ulenspiegel cria :

– Garde-toi, Lamme.

Et Lamme, se retournant, vit devant lui un grand moricaud d'Egyptien, de maigre trogne, brun comme *peper-koek*, qui est pain d'épices au pays de France.

Lamme ramassa son épieu, et se mettant en défense, il cria :

– À la rescousse, Ulenspiegel !

Ulenspiegel était là avec sa bonne épée.

L’Egyptien lui dit en haut-allemand :

– *Gibt mi ghelt, ein Richsthaler auf tsein*. (Donne-moi de l’argent, un ricksdaelder ou dix).

– Vois, dit Ulenspiegel, la fillette s’en va riant aux éclats et se retournant sans cesse, pour demander qu’on la suive.

– *Gibt mi ghelt*, dit l’homme. Paye tes amours. Nous sommes pauvres et ne te voulons nul mal.

Lamme lui donna un carolus.

– Quel métier fais-tu ? dit Ulenspiegel.

– Tous, répondit l’Egyptien : étant maîtres ès arts de souplesses, nous faisons des tours merveilleux et magiques. Nous jouons du tambourin et dansons les danses de Hongrie. Il en est plus d’un parmi nous qui fait des cages et des grils à rôtir les belles carbonnades. Mais tous, Flamands et Wallons, ont peur de nous et nous chassent. Ne pouvant vivre de gain, nous vivons de maraudage, c’est-à-dire de légumes, de chair et de volailles qu’il nous faut prendre au paysan, puisqu’il ne veut ni nous les donner ni vendre.

Lamme lui dit :

– D’où vient cette fillette, qui ressemble si fort à ma femme ?

– Elle est fille de notre chef, dit le moricaud.

Puis, parlant bas comme peureux :

– Elle fut frappée par Dieu du mal d'amour et ignore pudeur de femme. Sitôt qu'elle voit un homme, elle entre en gaieté et folie et rit sans cesse. Elle parle peu, on la crut muette longtemps. Là nuit, dolente, elle reste devant le feu, pleurant parfois ou riant sans cause et montrant son ventre, où elle a mal, dit-elle. À l'heure de midi, après le repas, sa plus vive folie la prend. Alors elle va danser presque nue aux environs du camp. Elle ne veut porter que des vêtements de tulle ou de mousseline, et l'hiver, à grand'peine la couvrons-nous d'un manteau de drap de chèvre.

– Mais, dut Lamme, n'a-t-elle point quelque ami pour l'empêcher de s'abandonner ainsi à tout venant ?

– Elle n'en a point, dit l'homme, car les voyageurs, s'approchant d'elle et considérant ses yeux affolés, ont pour elle plus de peur que d'amour. Ce gros homme fut hardi, dit-il, montrant Lamme.

– Laisse-le dire, mon fils, répliqua Ulenspiegel, c'est le *stockvisch* qui parle mal de la baleine. Quel est celui des deux qui donne le plus d'huile ?

– Tu as la langue aigre ce matin, dit Lamme.

Mais Ulenspiegel, sans l'écouter, dit à l'Egyptien :

– Que fait-elle lorsque d'autres sont hardis comme mon ami Lamme ?

L'Egyptien répondit tristement :

– Alors elle a plaisir et profit. Ceux qui l'obtiennent paient leur joie, et l'argent sert à l'habiller et aussi aux besoins des vieillards et des femmes.

– Elle n'obéit donc à personne ? dit Lamme.

L'Egyptien répondit :

– Laissons faire leur vouloir à ceux que Dieu frappe. Il marque ainsi sa volonté. Et telle est notre loi.

Ulenspiegel et Lamme s'en furent. Et l'Egyptien s'en retourna grave et hautain à son camp. Et la fillette, riant aux éclats, dansait dans la clairière.

XL

Chemin faisant vers Bruges, Ulenspiegel dit à Lamme.

– Nous avons dépensé une grosse somme d'argent en engagements de soudards, payement aux happe-chair, don à l'Egyptienne et en ces innombrables *olie-koekjes* qu'il te plaisait de manger sans cesse plutôt que d'en vendre une seule. Or, nonobstant ta ventrale volonté, il est temps de vivre plus honnêtement. Baille-moi ton argent, je garderai la bourse commune.

– Je le veux, dit Lamme. Et le lui donnant : Ne me laisse point toutefois mourir de faim, dit-il ; car songes-y, gros et puissant comme je le suis, il me faut une substantielle et abondante nourriture. C'est bon à toi, maigre et chétif, de vivre au jour le jour, mangeant ou ne mangeant point ce que tu trouves, comme les planches qui vivent d'air et de pluie sur les quais. Mais moi, que l'air creuse et que la pluie affame, il me faut d'autres festins.

– Tu les auras, dit Ulenspiegel, festins de vertueux carêmes. Les panses les mieux remplies n'y résistent point ; se dégonflant

peu à peu, elles rendent léger l'homme le plus lourd. Et l'on verra bientôt, dégraissé suffisamment, courir comme un cerf, Lamme mon mignon.

– Las ! disait Lamme, quel sera désormais mon maigre sort ? J'ai faim, mon fils, et voudrais souper.

Le soir tombait. Ils arrivèrent à Bruges par la porte de Gand. Ils montrèrent leurs passes. Ayant dû payer un demi-sol pour eux et deux pour leurs ânes, ils entrèrent en ville ; Lamme, songeant aux paroles d'Ulenspiegel, semblait navré :

– Souperons-nous bientôt ? dit-il.

– Oui, répondait Ulenspiegel.

Ils descendirent *in de Meermin*, à la Sirène, girouette, qui, tout en or, est placée au-dessus du pignon de l'auberge.

Ils mirent leurs ânes à l'écurie, et Ulenspiegel commanda pour son souper et pour celui de Lamme du pain, de la bière et du fromage.

L'hôte ricanait en servant ce maigre repas : Lamme mangeait à longues dents, regardant avec désespoir Ulenspiegel besognant des mâchoires sur le pain trop vieux et le fromage trop jeune comme si c'eût été des ortolans. Et Lamme buvait sa petite bière sans plaisir. Ulenspiegel riait de le voir si dolent. Et il était aussi quelqu'un qui riait dans la cour de l'auberge et venait parfois montrer le museau aux vitres. Ulenspiegel vit que c'était une femme qui se cachait le visage. Pensant à quelque maligne servante, il n'y songea plus, et voyant Lamme pâle, triste et blême à cause de ses amours ventrales contrariées, il eut pitié et songea à commander pour son compagnon une omelette aux boudins, un plat de bœuf aux fèves ou tout autre mets chaud, quand le *baes* entra et dit, ôtant son couvre-chef :

– Si messires voyageurs veulent un meilleur souper, ils parleront et diront ce qu'il leur faut.

Lamme ouvrit de grands yeux et la bouche plus grande encore et regardait Ulenspiegel avec une angoisseuse inquiétude.

Celui-ci répondit :

– Les manouvriers cheminant ne sont point riches.

– Il advient toutefois, dit le *baes*, qu'ils ne connaissent point tout ce qu'ils possèdent. Et montrant Lamme : Cette bonne trogne en vaut deux autres. Que plairait-il à Vos Seigneuries de manger et de boire ? une omelette au gras jambon, des *choesels*, on en fit aujourd'hui, des castrelins, un chapon qui fond sous la dent, une belle carbonnade grillée avec une sauce aux quatre épices, de la *dobbel-knol* d'Anvers, de la *dobbel-kuyt* de Bruges, du vin de Louvain apprêté à la façon de Bourgogne ? Et sans payer.

– Apportez tout, dit Lamme.

La table fut bientôt garnie, et Ulenspiegel prit son plaisir à voir le pauvre Lamme qui, plus affamé que jamais, se ruait sur l'omelette, les *choesels*, le chapon, le jambon, les carbonnades, et versait par litres en son gosier la *dobbel-knol*, la *dobbel-kuyt*, et le vin de Louvain apprêté à la façon de Bourgogne.

Quand il ne sut plus manger, il souffla d'aise comme une baleine et regarda autour de lui sur la table pour voir s'il n'y avait plus rien à mettre sous la dent. Et il croqua les miettes des castrelins.

Ulenspiegel ni lui n'avaient vu le joli museau regarder souriant aux vitres, passer et repasser dans la cour. Le *baes* ayant apporté du vin cuit à la cannelle et au sucre de Madère, ils continuèrent à boire. Et ils chantèrent.

À l’heure du couvre-feu, il leur demanda s’ils voulaient monter chacun à leur grande et belle chambre. Ulenspiegel répondit qu’une petite leur suffisait pour deux. Le *baes* répondit :

– Je n’en ai point ; vous aurez chacun une chambre de seigneur, sans payer.

Et de fait il les conduisit dans des chambres richement garnies de meubles et de tapis. Dans celle de Lamme était un grand lit.

Ulenspiegel, qui avait bien bu et tombait de sommeil, le laissa aller se coucher et fit comme lui promptement.

Le lendemain, à l’heure de midi, il entra dans la chambre de Lamme et le vit dormant et ronflant. À côté de lui était une mignonne gibecière pleine de monnaie. Il l’ouvrit et vit que c’étaient des carolus d’or et des patards d’argent.

Il secoua Lamme pour l’éveiller, celui-ci sortit de sommeil, se frotta les yeux, et regardant autour de lui, inquiet, il dit :

– Ma femme ! Où est ma femme ?

Et montrant une place vide à côté de lui dans le lit :

– Elle était là tantôt, dit-il.

Puis, sautant hors du lit, il regarda de nouveau partout, fouilla tous les coins et recoins de la chambre, l’alcôve et les armoires, et disait frappant du pied :

– Ma femme ! Où est ma femme ?

Le *baes* monta au bruit :

– Vaurien, dit Lamme le prenant à la gorge, où est ma femme ? Qu'as-tu fait de ma femme ?

– Piéton impatient, dit le *baes*, ta femme ? Quelle femme ? Tu es venu seul. Je ne sais rien.

– Ha ! il ne sait pas, dit Lamme furetant de nouveau tous les coins et recoins de la chambre. Las ! Elle était là, cette nuit, dans mon lit, comme au temps de nos belles amours. Oui. Où es-tu, mignonne ?

Et jetant la bourse par terre :

– Ce n'est pas ton argent qu'il me faut, c'est toi, ton doux corps, ton bon cœur, ô mon aimée ! o joies du ciel ! vous ne reviendrez plus. Je m'étais accoutumé à ne plus te voir, à vivre sans amour, mon doux trésor. Et voilà que, m'ayant repris, tu me délaisses. Mais je veux mourir. Ha ! ma femme ? où est ma femme ?

Et il pleurait à chaudes larmes par terre où il s'était jeté. Puis tout à coup ouvrant la porte, il se mit à courir dans toute l'auberge et dans la rue, en chemise, et criant :

– Ma femme ? où est ma femme ?

Mais il revint bientôt, car les mauvais garçons le huaient et lui jetaient des pierres.

Et Ulenspiegel lui dit, en le forçant de se vêtir :

– Ne te désole point, tu la reverras, puisque tu l'as vue. Elle t'aime encore, puisqu'elle est revenue à toi, puisque c'est elle sans doute qui a payé le souper et les chambres de seigneur, et qui t'a mis sur le lit cette pleine gibecière. Les cendres me disent que ce

n’est point là le fait d’une femme infidèle. Ne pleure plus, et marchons pour la défense de la terre des pères.

– Restons encore à Bruges, dit Lamme ; je veux courir par toute la ville, et je la retrouverai.

– Tu ne la trouveras point, puisqu’elle se cache de toi, dit Ulenspiegel.

Lamme demanda des explications au *baes*, mais celui-ci ne lui voulut rien dire.

Et ils s’en furent vers Damme.

Tandis qu’ils cheminaient, Ulenspiegel dit à Lamme :

– Pourquoi ne me dis-tu pas comment tu la trouvas près de toi, cette nuit, et comment elle te quitta ?

– Mon fils, répondit Lamme, tu sais que nous avions fêté la viande, la bière et le vin, et que j’avais grand’peine à souffler lorsque nous montâmes nous coucher. Je tenais pour m’éclairer une chandelle de cire, comme un seigneur, et avais mis le chandelier sur un bahut pour dormir ; la porte était restée entre-bâillée, le bahut était tout auprès. En me déshabillant, je regardais mon lit avec grand amour et désir de dormir ; la chandelle de cire s’éteignit tout à coup. J’entendis comme un souffle et un bruit de pas légers dans ma chambre ; mais ayant plus sommeil que peur, je me couchai pesamment. Comme j’allais m’endormir, une voix, sa voix, ô ma femme, ma pauvre femme ! me dit : « As-tu bien soupé, Lamme ? » et sa voix était près de moi et son visage aussi, et son doux corps.

XLI

Ce jour-là, Philippe roi, ayant mangé trop de pâtisserie, était plus que de coutume mélancolique. Il avait joué sur son clavecin vivant, qui était une caisse renfermant des chats dont les têtes passaient à des trous ronds, au-dessus des touches. Chaque fois que le roi frappait sur une touche, celle-ci, à son tour, frappait le chat d'un dard ; et la bête miaulait et se plaignait à cause de la douleur.

Mais Philippe ne riait point.

Sans cesse il cherchait en son esprit comment il pourrait vaincre Elisabeth, la grande reine, et remettre Marie Stuart sur le trône d'Angleterre. Dans ce but, il avait écrit au Pape besoigneux et endetté ; le Pape avait répondu qu'il vendrait volontiers, pour cette entreprise, les vases sacrés des temples et les trésors du Vatican.

Mais Philippe ne riait point.

Ridolfi, le mignon de la reine Marie, qui espérait, en la délivrant, l'épouser après et devenir roi d'Angleterre, vint voir Philippe, pour comploter avec lui le meurtre d'Elisabeth. Mais il était si « parlanchin », ainsi que l'écrivit le roi, qu'on avait parlé tout haut de son dessein à la Bourse d'Anvers ; et le meurtre ne fut point commis.

Plus tard, d'après les ordres du roi, le duc de sang envoya en Angleterre deux couples d'assassins. Ils réussirent à être pendus.

Et Philippe ne riait point.

Et ainsi Dieu trompait l'ambition de ce vampire, qui comptait bien enlever son fils à Marie Stuart et régner à sa place, avec le Pape, sur l'Angleterre. Et le meurtrier s'irritait de voir ce noble pays grand et puissant. Il ne cessait de tourner vers lui ses yeux pâles, cherchant comment il l'écraserait pour régner ensuite sur

le monde, exterminer les réformés et notamment les riches et hériter des biens des victimes.

Mais il ne riait point.

Et on lui apporta des souris et des mulots dans une boîte de fer, a hauts bords, ouverte d'un côté ; et il mit le fond de la boîte sur un feu vif et prit son plaisir à voir et entendre sauter, crier, gémir et mourir les pauvres bestioles.

Mais il ne riait point.

Puis, pâle et les mains tremblantes, il allait dans les bras de madame d'Eboli, verser son feu de luxure allumé à la torche de cruauté.

Et il ne riait point.

Et madame d'Eboli le recevait par peur et non par amour.

XLII

L'air était chaud : de la mer calme ne venait nul souffle de vent. À peine frémissaient les arbres du canal de Damme, les cigales demeuraient dans les prés, tandis que dans les champs les hommes des églises et abbayes venaient chercher le treizième de la récolte pour les curés et abbés. Du ciel bleu, ardent, profond, le soleil versait la chaleur et Nature dormait sous les rayons comme une belle fille nue et pâmée aux caresses de son amant. Les carpes faisaient des cabrioles au-dessus de l'eau du canal pour happer les mouches qui bourdonnaient comme une chaudière, tandis que les hirondelles au long corps, aux grandes ailes, leur disputaient leur proie. De la terre s'élevait une vapeur chaude, moirée et brillante à la lumière. Le bedeau de Damme annonçait du haut de la tour, par une cloche fêlée sonnant comme un chaudron, qu'il était midi

et temps d'aller dîner pour les manants qui travaillaient à la fenaison. Des femmes criaient dans leurs mains fermées en entonnoir, appelant leurs hommes, frères ou maris de leurs noms : Hans, Pieter, Joos ; et l'on voyait au-dessus des haies leurs rouges capelines.

De loin, aux yeux de Lamme et d'Ulenspiegel, s'élevait haute, carrée et massive la tour de Notre-Dame, et Lamme dit :

– Là, mon fils, sont tes douleurs et tes amours.

Mais Ulenspiegel ne répondit point.

– Bientôt, dit Lamme, je verrai mon ancienne demeure et peut-être ma femme.

Mais Ulenspiegel ne répondit point.

– Homme de bois, dit Lamme, cœur de pierre, rien ne peut donc agir sur toi, ni le voisinage prochain des lieux où tu passas ton enfance, ni les ombres chères du pauvre Claes et de la pauvre Soetkin, les deux martyrs. Quoi ! tu n'es ni triste ni joyeux, qui t'a donc ainsi desséché le cœur ? Vois-moi anxieux, inquiet, bondissant en ma bedaine ; vois-moi…

Lamme regarda Ulenspiegel et le vit la tête blême et penchée, les lèvres tremblantes et pleurant sans rien dire.

Et il se tut.

Ils marchèrent ainsi sans sonner mot jusqu'à Damme, et y entrèrent par la rue du Héron, et n'y virent personne à cause de la chaleur. Les chiens, la langue pendante et couchés sur un côté, bâillaient devant le seuil des portes. Lamme et Ulenspiegel passèrent tout contre la Maison commune, en face de laquelle avait été brûlé Claes ; les lèvres d'Ulenspiegel tremblèrent

davantage, et ses larmes se séchèrent. Se trouvant en face de la maison de Claes, occupée par un maître charbonnier, il lui dit y entrant :

– Me reconnais-tu ? Je veux me reposer ici.

Le maître charbonnier dit :

– Je te reconnais, tu es le fils de la victime. Va où tu veux dans cette maison.

Ulenspiegel alla dans la cuisine, puis dans la chambre de Claes et de Soetkin, et là pleura.

Quand il en fut descendu, le maître charbonnier lui dit :

– Voici du pain, du fromage et de la bière. Si tu as faim, mange ; si tu as soif, bois.

Ulenspiegel fit signe de la main qu'il n'avait ni faim ni soif.

Il marcha ainsi avec Lamme qui se tenait jambe de-ci, jambe de-là, sur son âne, tandis qu'Ulenspiegel tenait le sien par le licol.

Ils arrivèrent à la chaumine de Katheline, attachèrent leurs ânes et entrèrent. C'était l'heure du repas. Il y avait sur la table des haricots-princesse en cosse, mêlés de grandes fèves blanches. Katheline mangeait, Nele était debout et prête à verser dans l'écuelle de Katheline une sauce au vinaigre qu'elle venait de prendre sur le feu.

Quand Ulenspiegel entra, elle fut si saisie qu'elle mit le pot et toute la sauce dans l'écuelle de Katheline, qui, hochant la tête, allait avec sa cuiller chercher les fèves autour de la saucière, et se frappant le front, disait comme femme folle :

– Ôtez le feu ! la tête brûle !

L’odeur du vinaigre donnait faim à Lamme.

Ulenspiegel restait debout, regardant Nele en souriant d’amour dans sa grande tristesse.

Et Nele, sans rien dire, lui jeta les bras autour du cou. Elle aussi semblait folle, elle pleurait, riait, et rouge de grand et doux plaisir, elle disait seulement : Thyl ! Thyl ! Ulenspiegel, heureux, la regardait, puis elle le laissait, s’allait placer un peu plus loin, le contemplait joyeuse et de là s’élançait de nouveau sur lui, lui jetant les bras autour du cou ; et ainsi plusieurs fois. Il la soutenait bien heureux, ne sachant se séparer d’elle, jusqu’à ce qu’elle tomba sur une chaise, lasse et comme hors de sens ; et elle disait sans honte :

– Thyl ! Thyl ! mon aimé, te voilà donc revenu !

Lamme était debout à la porte ; quand Nele fut calmée, elle dit, le montrant :

– Où ai-je vu ce gros homme ?

– C’est mon ami, dit Ulenspiegel. Il cherche sa femme en ma compagnie.

– Je te reconnais, dit Nele, parlant à Lamme ; tu demeurais rue du Héron. Tu cherches ta femme, je l’ai vue à Bruges, vivant en toute piété et dévotion. Lui ayant demandé pourquoi elle avait fui si cruellement son homme, elle me répondit : « Telle était la sainte volonté de Dieu et l’ordre de la sainte Pénitence, mais je ne puis vivre avec lui désormais ».

Lamme fut triste à ce propos et regarda les fèves au vinaigre. Et les alouettes, chantant, s’élevaient dans le ciel et Nature pâmée

se laissait caresser par le soleil. Et Katheline piquait tout autour du pot, avec sa cuiller, les fèves blanches, les cosses vertes et la sauce.

XLIII

En ce temps-là, une fillette de quinze ans alla de Heyst à Knokke, seule en plein jour, dans les dunes. Nul n'avait de crainte pour elle, car on savait que les loups-garous et mauvaises âmes damnées ne mordent que la nuit. Elle portait, en un sachet, quarante-huit sols d'argent valant quatre florins carolus, que sa mère Toria Pieterson, demeurant à Heyst, devait, du fait d'une vente, à son oncle, Jan Rapen, demeurant à Knokke. La fillette nommée Betkin, ayant mis ses plus beaux atours, s'en était allée joyeuse.

Le soir, sa mère fut inquiète de ne la voir point revenir : songeant toutefois qu'elle avait dormi chez son oncle, elle se rassura.

Le lendemain, des pêcheurs, revenus de la mer avec un bateau de poisson, tirèrent leur bateau sur la plage et déchargèrent leur poisson dans des chariots, pour le vendre à l'enchère, par chariot, à la minque de Heyst. Ils montèrent le chemin semé de coquillage et trouvèrent, dans la dune, une fillette dépouillée toute nue, voire de la chemise, et du sang autour d'elle. S'approchant, ils virent, à son pauvre cou brisé, des marques de dents longues et aiguës. Couchée sur le dos, elle avait les yeux ouverts, regardant le ciel, et la bouche ouverte pareillement comme pour crier la mort !

Couvrant le corps de la fillette d'un *opperst-kleed*, ils le portèrent jusques Heyst, à la Maison commune. Là bientôt s'assemblèrent les échevins et le chirurgien-barbier, lequel déclara que ces longues dents n'étaient point dents de loup telles que les fait Nature, mais de quelque méchant et infernal, *weer-*

wolf, loup-garou, et qu'il fallait prier Dieu de délivrer la terre de Flandre.

Et dans tout le comté et notamment à Damme, Heyst et Knokke furent ordonnées des prières et des oraisons.

Et le populaire, gémissant, se tenait dans les églises.

En celle de Heyst, où était le corps de la fillette, exposé, hommes et femmes pleuraient voyant son cou saignant et déchiré. Et la mère dit en l'église même :

– Je veux aller au *weer-wolf*, et le tuer avec les dents.

Et les femmes, pleurant, l'excitaient à ce faire. Et d'aucunes disaient :

– Tu ne reviendras point.

Et elle s'en fut, avec son homme et ses deux frères bien armés, chercher le loup par la plage, dune et vallée, mais ne le trouva point. Et son homme la dut ramener au logis, car elle avait pris les fièvres à cause du froid nocturne ; et ils veillèrent près d'elle, remmaillant les filets pour la pêche prochaine.

Le bailli de Damme, considérant que le *weer-wolf* est un animal vivant de sang et ne dépouille point les morts, dit que celui-ci était sans doute suivi de larrons vaquant par les dunes, pour leur méchant profit. Donc il manda par son de cloche, à tous et un chacun, de courir sus bien armés et embâtonnés à tous mendiants et bélîtres, de les appréhender au corps et de les visiter pour voir s'ils n'avaient pas en leurs gibecières des carolus d'or ou quelque pièce des vêtements des victimes. Et après, les mendiants et bélîtres valides seraient menés sur les galères du roi. Et on laisserait aller les vieux et infirmes.

Mais on ne trouva rien.

Ulenspiegel s'en fut chez le bailli et lui dit :

– Je veux tuer le *weer-wolf*.

– Qui te donne confiance ? demanda le bailli.

– Les cendres battent sur mon cœur, répondit Ulenspiegel. Baillez-moi permission de travailler à la forge de la commune.

– Tu le peux, dit le bailli.

Ulenspiegel, sans donner mot de son projet à nul homme ni femme de Damme, s'en fut à la forge et là, secrètement, façonna un bel et grand engin à prendre fauves.

Le lendemain samedi, jour aimé du *weer-wolf*, Ulenspiegel, portant une lettre du bailli pour le curé de Heyst et l'engin sous son mantelet, armé au demeurant d'une bonne arbalète et d'un coutelas bien effilé, s'en fut, disant à ceux de Damme :

– Je vais chasser aux mouettes et ferai de leur duvet des oreillers pour Madame la baillive.

Allant vers Heyst, il vint sur la plage, ouït la mer houleuse ferlant et déferlant de grosses vagues grondant comme tonnerre, et le vent venait d'Angleterre, huïant dans les cordages des bateaux échoués. Un pêcheur lui dit :

– Ce nous est ruine que ce mauvais vent. Cette nuit, la mer fut calme, mais après le lever du soleil elle monta tout soudain fâchée Nous ne pourrons partir pour la pêche.

Ulenspiegel fut joyeux, assuré ainsi d'avoir de l'aide la nuit si besoin était.

À Heyst, il alla chez le curé, lui donna la lettre du bailli. Le curé lui dit :

– Tu es vaillant : sache toutefois que nul ne passe seul le soir, dans les dunes, le samedi, qu'il ne soit mordu et laissé mort sur le sable. Les manouvriers diguiers et autres n'y vont que par troupes. Le soir tombe. Entends-tu le *weer-wolf* hurler en la vallée ? Viendra-t-il encore, comme cette nuit dernière, crier au cimetière effroyablement l'entière nuit ? Dieu soit avec toi, mon fils, mais n'y va point.

Et 1e curé se signa.

– Les cendres battent sur mon cœur, répondit Ulenspiegel.

Le curé dit :

– Puisque tu as si brave volonté, je veux t'aider.

– Messire curé, dit Ulenspiegel, vous feriez grand bien à moi et au pauvre pays désolé en allant chez Toria, la mère de la fillette, et chez ses deux frères pareillement pour leur dire que le loup est proche et que je veux l'attendre et le tuer.

Le curé dit :

– Si tu ne sais encore sur quel chemin il te faut placer, tiens-toi dans celui qui mène au cimetière. Il est entre deux haies de genêts. Deux hommes n'y sauraient marcher de front.

– Je m'y tiendrai, répondit Ulenspiegel. Et vous, messire vaillant curé, coadjuteur de délivrance, ordonnez et mandez à la mère de la fillette, à son mari et à ses frères de se trouver dans l'église, tout armés, avant le couvre-feu. S'ils m'entendent siffler comme la mouette, c'est que j'aurai vu le loup-garou. Il leur faut

pour lors sonner *wacharm* à la cloche et me venir à la rescousse. Et s'il est quelques autres braves hommes ?…

– Il n'en est point, mon fils, répondit le curé. Les pêcheurs craignent plus que la peste et la mort le *weer-wolf*. Mais n'y va point.

Ulenspiegel répondit :

– Les cendres battent sur mon cœur.

Le curé dit alors :

– Je ferai comme tu veux, sois béni. As-tu faim ou soif ?

– Tous les deux, répondit Ulenspiegel.

Le curé lui donna de la bière, du pain et du fromage.

Ulenspiegel but, mangea et s'en fut.

Cheminant et levant les yeux, il vit son père Claes en gloire, à côté de Dieu, dans le ciel où brillait la lune claire, et regardait la mer et les nuages, et il entendit le vent tempétueux soufflant d'Angleterre.

– Las ! disait-il, noirs nuages passant rapides, soyez comme Vengeance aux chausses de Meurtre. Mer grondante, ciel qui te fais noir comme bouche d'enfer, vagues à l'écume de feu courant sur l'eau sombre, secouant impatientes, fâchées, d'innombrables animaux de feu, bœufs, moutons, chevaux, serpents vous roulant sur le dos ou vous dressant en l'air, vomissant pluie flamboyante, mer toute noire, ciel noir de deuil, venez avec moi combattre le *weer-wolf*, méchant meurtrier de fillettes. Et toi, vent qui huïes plaintif dans les ajoncs des dunes et les cordages des navires, tu

es la voix des victimes criant vengeance à Dieu qui me soit en aide en cette entreprise.

Et il descendit en la vallée, brimballant sur ses poteaux de nature comme s'il eût en la tête crapule ivrogniale et sur l'estomac une indigestion de choux.

Et il chanta hoquetant, zigzaguant, bâillant, crachant et s'arrêtant, jouant feintise de vomissements, mais de fait ouvrant l'œil pour tout bien considérer autour de lui, quand il entendit soudain un hurlement aigu, s'arrêta vomissant comme un chien et vit, à la clarté de la lune brillante, la longue forme d'un loup marchant vers le cimetière.

Brimballant derechef, il entra dans le sentier tracé entre les genêts. Là, feignant de choir, il plaça l'engin du côté où venait le loup, arma son arbalète et s'en fut à dix pas, se tenant debout en posture ivrogniale, sans cesse feignant les brimballement, hoquet et purge de gueule, mais de fait bandant son esprit comme un arc et tenant grands ouverts les yeux et les oreilles.

Et il ne vit rien, sinon les noires nuées courant comme folles dans le ciel et une large, grosse et courte forme noire, venant à lui ; et il n'ouït rien, sinon le vent huïant plaintif, la mer grondant comme un tonnerre et le chemin coquilleux criant sous un pas pesant et tressautant.

Feignant de se vouloir asseoir, il chut sur le chemin comme un ivrogne pesamment. Et il cracha.

Puis il ouït comme ferraille cliquetant à deux pas de son oreille, puis le bruit de l'engin se fermant et un cri d'homme.

– Le *weer-wolf*, dit-il, a les pattes de devant prises dans le piège. Il se relève hurlant, secouant l'engin, voulant courir. Mais il n'échappera point.

Il lui tira un trait d’arbalète aux jambes.

– Voici qu’il tombe blessé, dit-il.

Et il siffla comme une mouette.

Soudain la cloche de l’église sonna *wacharm*, une voix de garçonnet aiguë criait dans le village :

– Réveillez-vous, gens qui dormez, le *weer-wolf* est pris.

– Noël à Dieu ! dit Ulenspiegel.

Toria, mère de Betkin, Lansaem, son homme, Josse et Michiel, ses frères, vinrent les premiers avec des lanternes.

– Il est pris ? dirent-ils.

– Voyez-le sur le chemin, répondit Ulenspiegel.

– Noël à Dieu ! dirent-ils.

Et ils se signèrent.

– Qui sonne-là ? demanda Ulenspiegel.

Lansaem répondit :

– C’est mon aîné, le cadet court dans le village frappant aux portes et criant que le loup est pris. Noël à toi !

– Les cendres battent sur mon cœur, répondit Ulenspiegel.

Soudain le *weer-wolf* parla et dit :

– Aie pitié de moi, pitié, Ulenspiegel.

– Le loup parle, dirent-ils, se signant tous. Il est diable et sait déjà le nom d'Ulenspiegel.

– Aie pitié, dit la voix, mande à la cloche de se taire ; elle sonne pour les morts, pitié, je ne suis point loup. Mes poignets sont troués par l'engin ; je suis vieux et je saigne, pitié. Quelle est cette voie aiguë d'enfant éveillant le village ? Pitié !

– Je t'ouïs parler jadis, dit véhémentement Ulenspiegel. Tu es le poissonnier, meurtrier de Claes, vampire des pauvres fillettes. Compères et commères, n'ayez nulle crainte. C'est le doyen, celui par qui Soetkin mourut de douleur.

Et d'une main le tenant au cou sous le menton, de l'autre il tira son coutelas.

Mais Toria, mère de Betkin, l'arrêta en ce mouvement :

– Prenez-le vif, cria-t-elle.

Et elle lui arracha ses cheveux blancs par poignées, lui déchirant la face de ses ongles.

Et elle hurlait de triste fureur.

Le *weer-wolf*, les mains prises dans l'engin et tressautant sur le chemin, à cause de la vive souffrance :

– Pitié, disait-il, pitié ! ôtez cette femme. Je donnerai deux carolus. Cassez ces cloches ! Où sont ces enfants qui crient ?

– Gardez-le vif ! criait Toria, gardez-le vif, qu'il paye ! Les cloches des morts, les cloches des morts pour toi, meurtrier. À petit feu, à tenailles ardentes. Gardez-le vif ! qu'il paye !

Dans l'entretemps, Toria avait ramassé sur le chemin un gaufrier à longs bras. Le considérant à la lueur des torches, elle le vit, entre les deux plaques de fer profondément gravé de losanges à la mode brabançonne, mais armé en outre, comme une gueule de fer, de longues dents aiguës. Et quand elle l'ouvrit, ce fut comme une gueule de lévrier.

Toria alors, tenant le gaufrier, l'ouvrant et refermant et en faisant résonner le fer, parut comme affolée de male rage et, grinçant les dents, râlant comme agonisante, gémissante à cause de la douleur d'amère soif de revanche, mordit de l'engin le prisonnier aux bras, aux jambes, partout, cherchant surtout le col, et à toutes fois qu'elle le mordait disant :

– Ainsi fit-il à Betkin avec les dents de fer. Saignes-tu, meurtrier ? Dieu est juste. Les cloches des morts ! Betkin m'appelle à la revanche. Sens-tu les dents, c'est la gueule de Dieu !

Et elle le mordait sans cesse ni pitié, frappant du gaufrier quand elle n'en pouvait mordre. Et à cause de sa grande impatience de revanche, elle ne le tuait point.

– Faites miséricorde, criait le prisonnier. Ulenspiegel, frappe-moi du couteau, je mourrai plus tôt. Ôte cette femme. Casse les cloches des morts, tue les enfants qui crient.

Et Toria le mordait toujours, jusqu'à ce qu'un homme vieux, ayant pitié, lui prit des mains le gaufrier.

Mais Toria alors cracha au visage du *weer-wolf* et lui arrachant les cheveux disait :

– Tu payeras, à petit feu, à tenailles ardentes : tes yeux à mes ongles !

Dans l'entre-temps étaient venus tous les pêcheurs, manants et femmes de Heyst, sur le bruit que le *weer-wolf* était un homme et non un diable. D'aucuns portaient des lanternes et des torches flambantes. Et tous criaient :

– Meurtrier larron, où caches-tu l'or volé aux pauvres victimes ? Qu'il rende tout.

– Je n'en ai point ; ayez pitié, disait le poissonnier.

Et les femmes lui jetaient des pierres et du sable.

– Il paye ! il paye ! criait Toria.

– Pitié, gémissait-il, je suis mouillé de mon sang qui coule. Pitié !

– Ton sang, disait Toria. Il t'en restera pour payer. Vêtissez de baume ses plaies. Il payera à petit feu, la main coupée, avec tenailles ardentes. Il payera, il payera !

Et elle le voulut frapper ; puis hors de sens, elle tomba sur le sable comme morte ; et elle y fut laissée jusqu'à ce qu'elle revînt à elle.

Dans l'entre-temps, Ulenspiegel, ôtant de l'engin les mains du prisonnier, vit que trois doigts manquaient à la main droite.

Et il manda de le lier étroitement et de le placer en un panier de pêcheur. Hommes, femmes et enfants s'en furent alors portant tour à tour le panier, cheminant vers Damme pour y quérir justice. Et ils portaient des torches et des lanternes.

Et le prisonnier disait sans cesse :

– Cassez les cloches, tuez les enfants qui crient.

Et Toria disait :

– Qu'il paye, à petit feu, à tenailles ardentes, qu'il paye !

Puis tous deux se turent. Et Ulenspiegel n'entendit plus rien, sinon le souffle tressautant de Toria, le lourd pas des hommes sur le sable et la mer grondant comme tonnerre.

Et triste en son cœur, il regardait les nuées courant comme folles dans le ciel, la mer où se voyaient les moutons de feu et, à la lueur des torches et lanternes, la face blême du poissonnier, le regardant avec des yeux cruels.

Et les cendres battirent sur son cœur.

Et ils marchèrent pendant quatre heures jusqu'à Damme, où était le populaire en foule assemblé, sachant déjà les nouvelles. Tous voulaient voir le poissonnier, ils suivirent la troupe des pêcheurs en criant, chantant, dansant et disant :

– Le *weer-wolf* est pris, il est pris, le meurtrier ! Béni soit Ulenspiegel. Longue vie à notre frère Ulenspiegel ! *Lange leven onsen broeder Ulenspiegel.*

Et c'était comme une révolte populaire.

Quand ils passèrent devant la maison du bailli, celui-ci vint au bruit et dit à Ulenspiegel :

– Tu es vainqueur ; Noël à toi !

– Les cendres de Claes battent sur mon cœur, répondit Ulenspiegel.

Le bailli alors dit :

– Tu auras la moitié de l’héritage du meurtrier.

– Donnez aux victimes, répondit Ulenspiegel.

Lamme et Nele vinrent ; Nele, riant et pleurant d’aise, baisait son ami Ulenspiegel ; Lamme, sautant pesamment, lui frappait sur la bedaine, disant :

– Celui-ci est brave, féal et fidèle ; c’est mon aimé compagnon : vous n’en avez point de pareils, vous autres, gens du plat pays.

Mais les pêcheurs riaient, se gaussant de lui.

XLIV

La cloche, dite *borgstorm*, sonna le lendemain pour appeler les bailli, échevins et greffiers à la *vierschare*, sur les quatre bancs de gazon, sous l’arbre de justice, qui était beau tilleul. Tout autour se tenait le commun peuple. Etant interrogé, le poissonnier ne voulut rien avouer, même quand on lui montra les trois doigts coupés par le soudard, et qui manquaient à sa main droite. Il disait toujours :

– Je suis pauvre et vieux, faites miséricorde.

Mais le commun peuple le huait, disant :

– Tu es vieux loup, tueur d’enfants ; n’ayez nulle pitié, messieurs les juges.

Les femmes disaient :

– Ne nous regarde point de tes yeux froids, tu es un homme et non un diable : nous ne te craignons point. Bête cruelle, plus couard qu'un chat croquant au nid des oiselets, tu tuais les pauvres filles demandant à vivre leur mignonne vie en toute braveté.

– Qu'il paye à petit feu, à tenailles ardentes, criait Toria.

Et nonobstant les sergents de la commune, les femmes-mères excitaient les garçonnets à jeter des pierres au poissonnier. Et ceux-ci le faisaient volontiers, le huant, chaque fois qu'il les regardait, et criant sans cesse : *Bloed-zuyger*, suceur de sang ! *Sla dood*, tue, tue !

Et sans cesse Toria criait :

– Qu'il paye à petit feu, à tenailles ardentes, qu'il paye !

Et le populaire grondait.

– Voyez, s'entre-disaient les femmes, comme il a froid sous le clair soleil luisant au ciel, chauffant ses cheveux blancs et sa face déchirée par Toria.

– Et il tremble de douleur.

– C'est justice de Dieu.

– Et il se tient debout avec air lamentable.

– Voyez ses mains de meurtrier liées devant lui et saignantes à cause des blessures du piège.

– Qu'il paye, qu'il paye ! criait Toria.

Lui dit, se lamentant :

– Je suis pauvre, laissez-moi.

Et chacun, voire même les juges, se gaussait, l'écoutant. Il pleura par feinte, voulant les attendrir. Et les femmes riaient.

Vu les indices suffisants à torture, il fut condamné à être mis sur le banc jusques à ce qu'il avouât comment il tuait, d'où il venait, où étaient les dépouilles des victimes et le lieu où il cachait son or.

Etant en la chambre de géhenne, chaussé de houseaulx de cuir neuf trop étroit, et le bailli lui demandant comment Satan lui avait soufflé si noirs desseins et crimes tant abominables, il répondit :

– Satan c'est moi, mon être de nature. Enfantelet déjà, mais de laide apparence, inhabile à tous les exercices corporels, je fus tenu pour niais par chacun et battu souventes fois. Garçon ni fillette n'avait pitié. En mon adolescence, nulle ne voulut de moi, même en payant. Alors je pris en haine froide tout être né de la femme. Ce fut pourquoi je dénonçai Claes, aimé d'un chacun. Et j'aimai uniquement Monnaie, qui fut ma mie blanche ou dorée : à faire tuer Claes, je trouvai profit et plaisir. Après, il me fallut plus qu'avant vivre comme loup, et je rêvai de mordre. Passant par Brabant, j'y vis des gaufriers de ce pays et pensai que l'un d'eux me serait bonne gueule de fer. Que ne vous tiens-je au col, vous autres tigres, méchants, qui vous ébattez au supplice d'un vieillard ! Je vous mordrais avec une plus grande joie que je ne le fis au soudard et à la fillette. Car celle-là, quand je la vis si mignonne, dormant sur le sable au soleil, tenant entre les mains le sacquelet d'argent, j'eus amour et pitié ; mais, me sentant trop vieux et ne la pouvant prendre, je la mordis…

Le bailli lui demandant où il demeurait, le poissonnier répondit :

– À Ramskapelle, d'où je vais à Blanckenberghe, à Heyst, voire jusque Knokke. Les dimanches et jours de kermesse, je fais des gaufres à la façon de ceux de Brabant, dans tous les villages, avec l'engin que voici. Il est toujours bien net et graissé. Et cette nouveauté d'étranges pays fut bien reçue. S'il vous plaît d'en savoir davantage et comment personne ne me pouvait reconnaître, je vous dirai que le jour je me fardais la face et peignais en roux mes cheveux. Quant à la peau de loup que vous montrez de votre doigt cruel m'interrogeant, je vous dirai, vous défiant, qu'elle vient de deux loups par moi tués dans les bois de Raveschoot et de Maldeghem. Je n'eus qu'à coudre les peaux ensemble pour m'en couvrir. Je la cachais en une caisse dans les dunes de Heyst ; là sont aussi les vêtements par moi volés pour les vendre plus tard en une bonne occasion.

– Ôtez-le du feu, dit le bailli.

Le bourreau obéit.

– Où est ton or ? dit encore le bailli.

– Le roi ne le saura point, répondit le poissonnier.

– Brûlez-le de plus près avec les chandelles ardentes, dit le bailli. Approchez-le du feu.

Le bourreau obéit et le poissonnier cria :

– Je ne veux rien dire. J'ai parlé trop : vous me brûlerez. Je ne suis point sorcier, pourquoi me replacer près du feu ? Mes pieds saignent à force de brûlures. Je ne dirai rien. Pourquoi plus près maintenant ? Ils saignent, vous dis-je, ils saignent ; ces houseaulx sont des bottines de fer rouge. Mon or ? hé bien, mon seul ami en ce monde il est… ôtez-moi du feu, il est dans ma cave à Ramskapelle, dans une boite… laissez-le moi, grâce et merci messieurs les juges ; maudit bourreau, ôte les chandelles… Il me brûle davantage… il est dans une boîte à double fond, enveloppé

de laine, afin d'empêcher le bruit si l'on secoue la boite ; maintenant, j'ai tout dit ; ôtez-moi.

Quand il fut ôté devant le feu, il sourit méchamment.

Le bailli lui demandant pourquoi :

– C'est d'aise d'être délivré, répondit-il.

Le bailli lui dit :

– Nul ne te pria de laisser voir ton gaufrier endenté ?

Le poissonnier répondit :

– On le voyait pareil à tous les autres, sauf qu'il est percé de trous où je vissais les dents de fer ; à l'aube je les ôtais ; les paysans préfèrent mes gaufres à celles des autres marchands ; et ils les nomment *Waefels met brabansche knoopen*, gaufres à boutons de Brabant, à cause que, les dents ôtées, les creux forment de petites demi-sphères pareilles à des boutons.

Mais le bailli :

– Quand mordais-tu les pauvres victimes ?

– De jour et de nuit. Le jour, je vaquais par les dunes et les grands chemins, portant mon gaufrier, me tenant à l'affût, et notamment le samedi, jour du grand marché de Bruges. Si je voyais passer quelque manant vaquant mélancolique, je le laissais, jugeant que son mal était flux de bourse ; mais je marchais à côté de celui que je voyais cheminant joyeusement, quand il ne s'y attendait point, je le mordais au col et prenais sa gibecière. Et ce non seulement dans les dunes, mais sur tous les sentiers et chemins du plat pays.

Le bailli alors dit :

– Repens-toi et prie Dieu.

Mais le poissonnier blasphémant :

– C'est le Seigneur Dieu qui voulut que je fusse comme je suis : je fis tout malgré moi, incité par vouloir de Nature. Tigres méchants, vous me punirez injustement. Mais ne me brûlez… je fis tout malgré moi ; ayez pitié, je suis pauvre et vieux : je mourrai de mes blessures ; ne me brûlez point.

Il fut amené alors en la *vierschare*, sous le tilleul, pour y ouïr sa sentence devant tout le populaire assemblé.

Et il fut condamné, comme horrible meurtrier, larron et blasphémateur, à avoir la langue percée d'un fer rouge, le poing droit coupé, et à être brûlé vif à petit feu, jusqu'à ce que mort s'ensuivît devant les bailles de la Maison commune.

Et Toria criait :

– C'est justice, il paye !

Et le peuple criait :

– *Lang leven de Heeren van de wet*, longue vie à messieurs de la loi.

Il fut ramené en prison, où on lui donna de la viande et du vin. Et il fut joyeux, disant qu'il n'en avait jamais bu ni mangé jusque-là, mais que le roi, héritant de ses biens, pouvait lui payer ce dernier repas.

Et il riait aigrement.

Le lendemain, à l'aube blanche, tandis qu'on le menait au supplice, il vit Ulenspiegel debout près du bûcher, et il cria, le montrant au doigt :

– Celui qui est là, meurtrier de vieillard, doit mourir pareillement ; il me jeta, il y a dix ans, dans le canal de Damme, parce que j'avais dénoncé son père. Je servis en ceci comme un sujet fidèle Sa Catholique Majesté.

Les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts.

– Pour toi pareillement sonnent ces cloches, disait-il à Ulenspiegel, tu seras pendu, car tu as tué.

– Le poissonnier ment, crièrent tous ceux du populaire ; il ment, le meurtrier bourreau.

Et Toria, comme affolée, cria, lui jetant une pierre qui le blessa au front :

– S'il t'avait noyé, tu n'aurais pas vécu pour mordre, comme un vampire suceur de sang, ma pauvre fillette.

Ulenspiegel ne sonnant mot, Lamme dit :

– Quelqu'un l'a-t-il vu jeter à l'eau le poissonnier ?

Ulenspiegel ne répondit point.

– Non, non, cria le populaire, il a menti, le bourreau !

– Non, je n'ai point menti, cria le poissonnier, il m'y jeta, tandis que je le suppliais de me bailler pardon, à telles enseignes, que j'en sortis m'aidant d'une chaloupe accrochée à la berge. Mouillé et frissant, j'eus peine à trouver mon triste logis, j'y eus les fièvres, nul ne me soigna, et je cuidai mourir.

– Tu mens, dit Lamme ; nul ne l’a vu.

– Non ! nul ne l’a vu, cria Toria. Au feu, le bourreau. Avant de mourir, il lui faut l’innocente victime, au feu, qu’il paye ! Il a menti. Si tu le fis, n’avoue point, Ulenspiegel. Il n’y a point de témoins. Qu’il paye à petit feu, à tenailles ardentes.

– As-tu commis le meurtre ? demanda le bailli à Ulenspiegel.

Ulenspiegel répondit :

– J’ai jeté à l’eau le dénonciateur meurtrier de Claes. Les cendres du père battaient sur mon cœur.

– Il avoue, dit le poissonnier, il mourra pareillement. Où est la potence, que je la voie ? Où est le bourreau avec le glaive de justice ? Les cloches des morts sonnent pour toi, vaurien, meurtrier de vieillard.

Ulenspiegel dit :

– Je t’ai jeté à l’eau pour te tuer : les cendres battaient sur mon cœur.

Et dans le peuple, les femmes disaient :

– Pourquoi l’avouer, Ulenspiegel ? Nul ne l’a vu ; tu mourras maintenant.

Et le prisonnier riait, sautant d’aigre joie, agitant ses bras liés et couverts de linges sanglants.

– Il mourra, disait-il, il passera de la terre aux enfers, la corde au cou, comme bélître, larron, vaurien : il mourra ; Dieu est juste.

– Il ne mourra point, dit le bailli. Après dix ans, le meurtre ne peut être puni sur la terre de Flandre. Ulenspiegel fit une méchante action, mais par filial amour : Ulenspiegel ne sera point recherché de ce fait.

– Vive la loi, dit le peuple. *Lang leve de wet*.

Les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts. Et le prisonnier grinça des dents, baissa la tête et pleura sa première larme.

Et il eut le poing coupé et la langue percée d'un fer rouge, et il fut brûlé vif à petit feu devant les bailles de la Maison commune.

Près de trépasser, il s'écria :

– Le roi n'aura point mon or ; j'ai menti… Tigres méchants, je reviendrai vous mordre.

Et Toria criait :

– Il paye, il paye ! Ils se tordent, les bras et les jambes qui coururent au meurtre : il fume, le corps du bourreau ; son poil blanc, poil de hyène, brûle sur son pâle museau. Il paye ! il paye !

Et le poissonnier mourut, hurlant comme un loup.

Et les cloches de Notre-Dame sonnaient pour les morts.

Et Lamme et Ulenspiegel remontèrent sur leurs ânes.

Et Nele, dolente, demeura auprès de Katheline, laquelle disait sans cesse :

– Ôtez le feu ! la tête brûle, reviens Hanske, mon mignon.

LIVRE QUATRIÈME

I

Etant à Heyst, sur les dunes, Ulenspiegel et Lamme voient venir d'Ostende, de Blanckenberghe, de Knokke, force bateaux pêcheurs pleins d'hommes armés et suivant les Gueux de Zélande, qui portent au couvre-chef le croissant d'argent avec cette inscription : « Plutôt servir le Turc que le Pape. »

Ulenspiegel est joyeux, il siffle comme l'alouette ; de tous côtés répond le clairon guerrier du coq.

Les bateaux, voguant ou pêchant et vendant leur poisson, abordent, l'un après l'autre, à Emden. Là est détenu Guillaume de Blois qui, par commission du prince d'Orange, équipe un navire.

Ulenspiegel et Lamme viennent à Emden, tandis que sur l'ordre de Très-Long, les bateaux des Gueux regagnent la haute mer.

Très-Long, étant à Emden depuis onze semaines, se morfondait amèrement. Il allait du navire à terre et de terre au navire, comme un ours enchaîné.

Ulenspiegel et Lamme, vaquant sur les quais, y avisent un seigneur de bonne trogne, brassant quelque mélancolie et occupé à déchausser d'un épieu l'un des pavés du quai. N'y pouvant parvenir, il essayait toutefois de mener à bonne fin l'entreprise, tandis qu'un chien rongeait un os derrière lui.

Ulenspiegel vient au chien et fait mine de lui vouloir voler son os. Le chien gronde ; Ulenspiegel ne cesse : le chien mène grand vacarme de roquetaille.

Le seigneur, se retournant au bruit, dit à Ulenspiegel :

– À quoi te sert-il de tourmenter cette bête ?

– À quoi, messire, vous sert-il de tourmenter ce pavé ?

– Ce n'est point même chose, dit le seigneur.

– La différence n'est pas grande, répondit Ulenspiegel : si ce chien tient à son os et le veut garder, ce pavé tient à son quai et y veut rester. Et c'est bien le moins que des gens comme nous tournent autour d'un chien quand des gens comme vous tournent autour d'un pavé.

Lamme se tenait derrière Ulenspiegel, n'osant parler.

– Qui es-tu ? demanda le seigneur.

– Je suis Thyl Ulenspiegel, fils de Claes ! mort dans les flammes pour la foi.

Et il siffla comme l'alouette et le seigneur chanta comme le coq.

– Je suis l'amiral Très-Long, dit-il ; que me veux-tu ?

Ulenspiegel lui conta ses aventures et lui bailla cinq cents carolus.

– Qui est ce gros homme ? demanda Très-Long montrant Lamme du doigt.

– Mon compagnon et ami, répondit Ulenspiegel : il veut, comme moi, chanter sur ton navire, à belle voix d'arquebuse, la chanson de la délivrance de la terre des pères.

– Vous êtes braves tous deux, dit Très-Long, vous partirez sur mon navire.

On était pour lors en février : aigre était le vent, vive la gelée. Après trois semaines d'attente dépiteuse, Très-Long quitte Emden avec protestation. Pensant entrer au Texel, il part du Vlie mais est contraint d'entrer à Wieringen, où son navire est cerné par la glace.

Bientôt ce fut tout autour un joyeux spectacle : traîneaux et patineurs tout en velours ; patineuses aux cottes et basquines brodées d'or, de perle, d'écarlate, d'azur : garçonnets et fillettes allaient, venaient, glissaient, riaient, se suivant en ligne, ou deux à deux, par couples, chantant la chanson d'amour sur la glace ou allant manger et boire dans des échoppes ornées de drapeaux, du brandevin, des oranges, des figues, du *peperkoek*, des *schols*, des œufs, des légumes chauds et des *eetekoeken*, ce sont des crêpes, et des légumes au vinaigre, tandis qu'autour d'eux traînelets et traîneaux à voile faisaient crier la glace sous leur éperon.

Lamme, cherchant sa femme, vaquait patinant comme les joyeux bonshommes et commères, mais il tomba souvent.

Dans l'entre-temps, Ulenspiegel allait s'abreuver et se nourrir dans une petite auberge sur le quai où il ne lui fallait point payer cher sa pitance ; et il devisait avec la vieille *baesine* volontiers.

Un dimanche, vers neuf heures, il y entra demandant qu'on lui donnât son dîner.

– Mais, dit-il à une mignonne femme s'avançant pour le servir, *baesine* rafraîchie, que fis-tu de tes rides anciennes ? Ta bouche a toutes ses dents blanches et jeunettes, et les lèvres en sont rouges comme cerises. Est-il pour moi ce doux et malicieux sourire ?

– Nenni, dit-elle ; mais que te faut-il bailler ?

– Toi, dit-il.

La femme répondit :

– Ce serait trop pour un maigrelet comme toi ; ne veux-tu point d'autre viande ?

Ulenspiegel ne sonnant mot :

– Qu'as-tu fait, dit-elle, de cet homme beau, bien fait et corpulent que je vis souvent près de toi ?

– Lamme ? dit-il.

– Qu'en as-tu fait ? dit-elle.

Ulenspiegel répondit :

– Il mange, dans les échoppes, des œufs durs, des anguilles fumées, des poissons salés, des *zweertjes* et tout ce qu'il peut se mettre sous la dent ; le tout pour chercher sa femme. Que n'es-tu la mienne, mignonne ? Veux-tu cinquante florins ? veux-tu un collier d'or.

Mais elle se signant :

– Je ne suis point à acheter ni à prendre, dit-elle.

– N'aimes-tu rien ? dit-il.

– Je t'aime comme mon prochain ; mais j'aime avant tout Monseigneur le Christ et Madame la Vierge, qui me commandent de mener prude vie. Durs et pesants en sont les devoirs, mais

Dieu nous aide, pauvres femmes. Il en est cependant qui succombent. Ton gros ami est-il joyeux ?

Ulenspiegel répondit :

– Il est gai en mangeant, triste à jeun et toujours songeur. Mais toi, es-tu joyeuse ou dolente ?

– Nous autres femmes, dit-elle, sommes esclaves de qui nous gouverne !

– La lune ? dit-il.

– Oui, dit-elle.

– Je vais dire à Lamme de te venir voir.

– Ne le fais point, dit-elle ; il pleurerait et moi pareillement.

– Vis-tu jamais sa femme ? demanda Ulenspiegel.

Elle, soupirant, répondit :

– Elle pécha avec lui et fut condamnée à une cruelle pénitence. Elle sait qu'il va sur la mer pour le triomphe de l'hérésie, c'est une chose dure à penser pour un cœur chrétien. Défends-le si on l'attaque, soigne-le s'il est blessé : sa femme m'ordonna de te faire cette demande.

– Lamme est mon frère et ami, répondit Ulenspiegel.

– Ah ! disait-elle, que ne rentrez-vous au giron de notre mère Sainte Eglise !

– Elle mange ses enfants, répondit Ulenspiegel.

Et il s'en fut.

Un matin de mars, le vent qui soufflait aigre, ne cessant d'épaissir la glace et le navire de Très-Long ne pouvant partir, les marins et soudards du navire menaient noces et ripailles de traîneaux et de patins.

Ulenspiegel était à l'auberge, la mignonne femme lui dit toute dolente et comme affolée :

– Pauvre Lamme ! Pauvre Ulenspiegel !

– Pourquoi te plains-tu ? demanda-t-il.

– Hélas ! hélas ! dit-elle, que ne croyez-vous à la messe ! Vous iriez en paradis, sans doute, et je pourrais vous sauver en cette vie.

La voyant aller à la porte écouter attentive, Ulenspiegel lui dit :

– Ce n'est pas la neige que tu écoutes tomber ?

– Non, dit-elle.

– Cc n'est pas au vent gémissant que tu prêtes l'oreille ?

– Non, dit-elle encore.

– Ni au bruit joyeux que font dans la taverne voisine nos vaillants matelots ?

– La mort vient comme un voleur, dit-elle.

– La mort ! dit Ulenspiegel, je ne te comprends pas ; rentre et parle.

– Ils sont là, dit-elle.

– Qui ?

– Qui ? répondit-elle. Les soldats de Simonen-Bol, qui vont venir, au nom du duc, se ruer sur vous tous ; si l'on vous traite si bien ici, c'est comme les bœufs qu'on va tuer. Ah pourquoi, dit-elle tout en larmes, ne le sais-je que de tantôt seulement ?

– Ne pleure ni ne crie, dit Ulenspiegel, et demeure !

– Ne me trahis point, dit-elle.

Ulenspiegel sortit de la maison, courut, s'en fut à toutes les échoppes et tavernes coulant en l'oreille des marins et soudards ces mots : « L'Espagnol vient ».

Tous coururent au vaisseau, préparant en grande hâtivité tout ce qu'il fallait pour la bataille, et ils attendirent l'ennemi. Ulenspiegel dit à Lamme :

– Vois-tu cette mignonne femme debout sur le quai, avec sa robe noire brodée d'écarlate, et se cachant le visage sous sa capeline blanche ?

– Ce m'est tout un, répondit Lamme. J'ai froid, je veux dormir.

Et il s'enveloppa la tête de son *opperst-kleed*. Et ainsi il fut comme un homme sourd.

Ulenspiegel reconnut alors la femme et lui cria du vaisseau :

– Veux-tu nous suivre ? dit-il.

– Jusqu'à la fosse, dit-elle, mais je ne le puis…

– Tu ferais bien, dit Ulenspiegel ; songes-y cependant : quand le rossignol reste en la forêt, il est heureux et chante ; mais s'il la quitte et risque ses petites ailes au vent de la grande mer, il les brise et meurt.

– J'ai chanté au logis, dit-elle, et chanterais dehors si je le pouvais. Puis, s'approchant du navire : Prends, dit-elle, ce baume pour toi et ton ami qui dort quand il faut veiller.

– Lamme ! Lamme ! Dieu te garde du mal, reviens sauf.

Et elle se découvrit le visage.

– Ma femme, ma femme ! cria Lamme.

Et il voulut sauter sur la glace.

– Ta femme fidèle ! dit-elle.

Et elle courut le grand trotton.

Lamme voulut sauter du pont sur la glace, mais il en fut empêché par un soudard, lequel le retint par son *opperst-kleed*. Il cria, pleura, supplia qu'on lui voulût permettre de partir. Mais le prévôt lui dit :

– Tu seras pendu si tu laisses le vaisseau.

Lamme voulut derechef se jeter sur la glace, mais un vieux Gueux le retint, lui disant :

– Le plancher est humide tu pourrais te mouiller les pieds.

Et Lamme tomba sur son séant, pleurant et sans cesse disant :

– Ma femme, ma femme ! laissez-moi aller à ma femme !

– Tu la reverras, dit Ulenspiegel. Elle t'aime, mais elle aime Dieu plus que toi.

– La diablesse enragée, cria Lamme. Si elle aime Dieu plus que son homme, pourquoi se montre-t-elle à moi mignonne et désirable ? Et si elle m'aime, pourquoi me laisse-t-elle ?

– Vois-tu clair dans les puits profonds ? demanda Ulenspiegel

– Las ! disait Lamme, je mourrai bientôt.

Et il resta sur le pont, blême et affolé.

Dans l'entre-temps vinrent les gens de Simonen-Bol, avec force artillerie.

Ils tirèrent sur le navire, qui leur répondit. Et leurs boulets cassaient la glace tout autour. Vers le soir une pluie tomba tiède.

Le vent soufflant du ponant, la mer se fâcha sous la glace et la souleva par blocs énormes, lesquels furent vus se dressant, retombant, s'entre-heurtant, passant les uns sur les autres non sans danger pour le navire qui, lorsque l'aube creva les nuages nocturnes, ouvrit ses ailes de lin comme un oiseau de liberté et vogua vers la mer libre.

Là ils rejoignirent la flotte de messire Lumey de la Marche, amiral de Hollande et Zélande, et chef et capitaine général, et comme tel portant une lanterne au haut de son navire.

– Regarde-le bien, mon fils, dit Ulenspiegel, celui-ci ne t'épargnera point, si tu veux de force quitter le navire. Entends-tu sa voix éclater comme tonnerre ? Vois comme il est large et fort en sa haute stature ! Regarde ses longues mains aux ongles crochus ! Vois ses yeux ronds, yeux d'aigle et froids, et sa longue barbe pointue qu'il laissera croître jusqu'à ce qu'il ait pendu tous les moines et prêtres pour venger la mort des deux comtes ! Vois-le redoutable et cruel ; il te fera pendre haut et court, si tu continues de geindre et crier toujours : Ma femme !

– Mon fils, répondit Lamme, tel parle de corde pour le prochain qui a déjà au col la fraise de chanvre.

– Toi-même la porteras le premier. Tel est mon vœu amical, dit Ulenspiegel.

– Je te verrai à la potence pousser, longue d'une toise hors du bec, ta langue venimeuse, répondit Lamme.

Et tous deux pensaient rire.

Ce jour-là, le vaisseau de Très-Long prit un navire de Biscaye chargé de mercure, de poudre d'or, de vins et d'épices. Et le navire fut vidé de sa moelle, hommes et butin, comme un os de bœuf sous la dent d'un lion.

Ce fut en ce temps aussi que le duc ordonna aux Pays-Bas de cruels et d'abominables impôts, obligeant tous les habitants vendant des biens mobiliers ou immobiliers à payer mille florins par dix mille. Et cette taxe fut permanente. Tous les marchands et vendeurs quelconques durent payer au roi le dixième du prix de vente, et il fut dit dans le peuple que des marchandises vendues dix fois en une semaine, le roi avait tout.

Et ainsi le commerce et l'industrie s'en allaient vers Ruine et Mort.

Et les Gueux prirent la Briele, forte place maritime qui fut nommée le Verger de liberté.

II

Les premiers jours de mai, par un ciel clair, le navire voguant fièrement sur le flot, Ulenspiegel chanta :

Les cendres battent sur mon cœur.
Les bourreaux sont venus, ils ont frappé
Par le poignard, le feu, la force et le glaive.
Ils ont payé l'espionnage vil.
Où était Amour et Foi, vertus douces,
Ils ont mis Délation et Méfiance.
Que les bouchers soient frappés,
Battez le tambour de guerre !

Vive le Gueux ! Battez le tambour !
La Briele est prise,
Et aussi Flessingue, clef de l'Escaut ;
Dieu est bon, Camp-Veere est prise,
Où était l'artillerie de Zélande.
Nous avons balles, poudres et boulets,
Boulets de fer et boulets de fonte.
Dieu est avec nous, qui donc contre ?
Battez le tambour de guerre et gloire !
Vive le Gueux ! Battez le tambour !

Le glaive est tiré, hauts soient nos cœurs,
Fermes nos bras, le glaive est tiré.
Foin du dixième denier l'entier de ruine,
Mort au bourreau, la hart au spoliateur ;
À roi parjure peuple rebelle,

Le glaive est tiré pour nos droits,
Pour nos maisons, nos femmes et nos enfants.
Le glaive est tiré, battez le tambour !

Hauts sont nos cœurs, fermes nos bras.
Foin du dixième denier, foin de l'infâme pardon.
Battez le tambour de guerre, battez le tambour !

– Oui, compères et amis, dit Ulenspiegel, oui, ils ont dressé Anvers, devant la Maison commune, un éclatant échafaud couvert de drap rouge ; le duc y est assis comme un roi sur son trône au milieu des estafiers et des soudards. Voulant sourire bénévolement, il fait aigre grimace. Battez le tambour de guerre !

« Il a octroyé un pardon : faites silence : sa cuirasse dorée reluit au soleil, le grand prévôt est à cheval à côté du dais ; voici venir le héraut avec ses timbaliers ; il lit : c'est le pardon pour tous ceux qui n'ont point péché ; les autres seront punis cruellement.

« Oyez, compères, il lit l'édit qui commande, sous peine de rébellion, le payement des dixième et vingtième deniers. »

Et Ulenspiegel chanta :

Ô duc ! entends-tu la voix du populaire,
La forte rumeur ? C'est la mer qui monte
Au temps des grandes houles.
Assez d'argent, assez de sang,
Assez de ruines !
Battez le tambour !
Le glaive est tiré.
Battez le tambour de deuil !

C'est le coup d'ongle sur la plaie sanglante,

Le vol après le meurtre.
Te faut-il donc
Mêler tout notre or à notre sang pour le boire ?
Nous marchions dans le devoir, féaux
À Sa Majesté Royale.
Sa Majesté est parjure,
Nous sommes dégagés de serments.
Battez le tambour de guerre.

Duc d'Albe, duc de sang,
Vois ces échoppes et ces boutiques fermées,
Vois ces brasseurs, boulangers, épiciers,
Refusant de vendre pour ne payer point.
Qui donc te salue quand tu passes ?
Personne.
Sens-tu, comme un brouillard de peste,
Haine et mépris t'environner ?

La belle terre de Flandres,
Le joyeux pays de Brabant,
Sont tristes comme des cimetières.
Là où jadis au temps de liberté,
Chantaient les violes, glapissaient les fifres,
Sont le silence et la mort.
Battez le tambour de guerre.

Au lieu des faces joyeuses
De buveurs et d'amoureux chantants,
Sont les pâles visages
De ceux qui attendent, résignés,
Le coup de glaive de l'injustice.
Battez le tambour de guerre.

Nul n'entend plus dans les tavernes
Le cliquetis joyeux des pintes,

Ni la claire voix des filles
Chantant par troupes dans les rues.
Et Brabant et Flandres, pays de joie,
Sont devenus pays de larmes.
Battez le tambour de deuil.

Terre des pères, souffrante aimée,
Ne courbe point le front sous le pied du meurtrier.
Abeilles laborieuses, ruez-vous par essaims
Sur les frelons d'Espagne.
Cadavres de femmes et filles enterrées vives,
Criez à Christ : Vengeance !

Errez la nuit dans les champs ; pauvres âmes,
Criez vers Dieu ! Le bras frémit pour frapper,
Le glaive est tiré, duc, nous t'arracherons les entrailles
Et t'en fouetterons le visage.
Battez le tambour.
Le glaive est tiré.
Battez le tambour.
Vive le Gueux !

Et tous les mariniers et soudards du navire d'Ulenspiegel et ceux aussi des navires chantaient pareillement :

Le glaive est tiré, vive le Gueux !

Et leurs voix grondaient comme un tonnerre de délivrance.

III

Le monde était en janvier, le mois cruel qui gèle le veau au ventre de la vache. Il avait neigé et gelé par-dessus. Les garçonnets prenaient à la glu les moineaux cherchant sur la neige

durcie quelque pauvre nourriture, et apportaient ce gibier en leurs chaumines. Sur le ciel gris et clair, se détachaient immobiles les squelettes des arbres dont les branches étaient couvertes de neigeux coussins, couvrant pareillement les chaumines et le faîte des murs où se voyaient les empreintes des pattes des chats qui, eux aussi, chassaient aux moineaux sur la neige. Tout au loin les prairies étaient cachées par cette merveilleuse toison, tenant tiède la terre contre l'aigre froid d'hiver. La fumée des maisons et chaumines montait noire dans le ciel, et on n'entendait nul bruit.

Et Katheline et Nele étaient seules en leur logis, et Katheline hochant la tête, disait :

– Hans, mon cœur tire à toi. Il te faut rendre les sept cents carolus à Ulenspiegel, fils de Soetkin. Si tu es besoineux, viens cependant que je voie ta face brillante. Ôte le feu, la tête brûle. Las ! où sont tes neigeux baisers ? où est ton corps de glace ; Hans, mon aimé ?

Et elle se tenait à la fenêtre. Soudain passa, courant le grand trotton, un *voet-looper*, courrier portant des grelots à la ceinture et criant :

– Voici venir le bailli, le haut-bailli de Damme.

Et il alla ainsi jusqu'à la Maison commune, afin d'y assembler les bourgmestres et échevins.

Alors dans l'épais silence Nele entendit sonner deux clairons. Tous ceux de Damme vinrent aux portes, croyant que c'était Sa Royale Majesté qui s'annonçait par de telles fanfares.

Et Katheline alla aussi à la porte avec Nele. De loin elles virent de brillants cavaliers chevauchant par troupe, et devant eux, chevauchant pareillement, un personnage couvert d'un *opperstkleed* de velours noir bordé de martres, ayant le pourpoint

de velours passementé d'or fin et les bottines de veau fauve fourrées de martres. Et elles reconnurent le haut-bailli.

Derrière lui chevauchaient jeunes seigneurs qui, nonobstant l'ordonnance de feue Son Impériale Majesté, portaient à leurs accoutrements de velours des broderies, passements, bandes, profilures d'or, d'argent et de soie. Et leurs *opperstkleederen* étaient pareillement à ceux du bailli bordés de fourrure. Ils chevauchaient gaiement, secouant au vent les longues plumes d'autruche garnissant leurs toques boutonnées passementées d'or.

Et ils semblaient être tous de bons amis et compagnons du grand bailli, et notamment un seigneur d'aigre trogne vêtu de velours vert passementé d'or, et dont le manteau était de velours noir ainsi que la toque ornée de longues plumes. Et il avait le nez en forme de bec de vautour, la bouche mince, le poil roux, la face blême, le port fier.

Tandis que la troupe de ces seigneurs passait devant le logis de Katheline, celle-ci tout soudain sauta à la bride du cheval du seigneur blême, et de joie affolée, s'écria :

– Hans ! mon aimé, je le savais, tu reviens. Tu es beau ainsi tout en velours et tout en or comme un soleil sur la neige ! M'apportes-tu les sept cents carolus ? T'entendrai-je encore crier comme l'orfraie ?

Le haut-bailli fit arrêter la troupe des gentilshommes, et le seigneur blême dit :

– Que me veut cette gueuse ?

Mais Katheline, tenant toujours le cheval à la bride :

– Ne t’en revas point, disait-elle, j’ai tant pleuré pour toi. Douces nuits, mon aimé, baisers de neige et corps de glace. L’enfant est ici !

Et elle lui montra Nele qui le regardait fâchée, car il avait levé son fouet sur Katheline ; mais Katheline pleurant :

– Ah ! disait-elle, n’as-tu point souvenance ? Prends en pitié ta servante. Amène-la où tu veux avec toi. Ôte le feu, Hans, pitié !

– Va-t’en ! dit-il.

Et il poussa son cheval si fort en avant que Katheline, lâchant la bride, tomba ; et le cheval marcha sur elle et lui fit au front une sanglante blessure.

Le bailli dit alors au seigneur blême :

– Messire, connaissez-vous cette femme ?

– Je ne la connais point, dit-il, c’est quelque folle sans doute.

Mais Nele, ayant relevé Katheline :

– Si cette femme est folle, je ne le suis point, Monseigneur, et demande à mourir ici de cette neige que je mange, – et elle prit de la neige avec les doigts, – si cet homme n’a pas connu ma mère, s’il ne lui emprunta point tout son argent, s’il ne tua point le chien de Claes afin de prendre contre le mur du puits de notre maison sept cents carolus appartenant au pauvre défunt !

– Hans, mon mignon, pleurait Katheline, saignante et à genoux, Hans, mon aimé, donne-moi le baiser de paix : vois le sang qui coule : l’âme a fait le trou et veut sortir : je mourrai tantôt : ne me laisse point. Puis, parlant tout bas : Jadis tu tuas

ton compagnon par jalousie, le long de la digue. Et elle étendit le doigt du côté de Dudzeele. Tu m'aimais bien en ce temps.

Et elle prenait le genou du gentilhomme et l'embrassait, et elle prenait sa bottine et la baisait.

– Quel est cet homme tué ? demanda le bailli.

– Je ne le sais, Monseigneur, dit-il. Nous n'avons nul souci des propos de cette gueuse ; marchons.

Le populaire s'assemblait autour d'eux ; grands et petits bourgeois, manouvriers et manants, prenant le parti de Katheline, s'écriaient :

– Justice, Monseigneur bailli, justice.

Et le bailli dit à Nele :

– Quel est cet homme tué ? Parle selon Dieu et la vérité.

Nele parla et dit, montrant le gentilhomme blême :

– Celui-ci est venu tous les samedis dans le *keet* pour voir ma mère et lui prendre son argent ! il a tué un sien ami, nommé Hilbert, dans le champ de Servaes Van der Vichte, non par amour comme le croit cette innocente affolée, mais pour avoir à lui seul les sept cents carolus.

Et Nele raconta les amours de Katheline, et ce que celle-ci entendait quand elle était la nuit cachée derrière la digue qui traversait le champ de Servaes Van der Vichte.

– Nele est méchante, disait Katheline, elle parle durement à Hans, son père.

– Je jure, dit Nele, qu'il criait comme une orfraie pour annoncer sa présence.

– Tu mens, dit le gentilhomme.

– Oh non ! dit Nele, et monseigneur le bailli et tous les hauts seigneurs ici présents le voient bien : tu es blême, non de froid mais de peur. D'où vient que ton visage ne brille plus : tu as donc perdu ta mixture enchantée dont tu te frottais afin qu'il parût clair, comme les vagues en été quand il tonne. Mais, sorcier maudit, tu seras brûlé devant les bailles de la Maison de ville. C'est toi qui causa la mort de Soetkin, toi qui réduisis son fils orphelin à la misère ; toi noble homme, sans doute, et qui venais chez nous, bourgeois, pour apporter une seule fois de l'argent a ma mère et lui en prendre toutes les autres.

– Hans, disait Katheline, tu me mèneras encore au sabbat et tu me frotteras encore de baume ; n'écoute point Nele, elle est méchante : tu vois le sang, l'âme a fait le trou et veut sortir : je mourrai tantôt et j'irai dans les limbes où il ne brûle point.

– Tais-toi, folle sorcière, je ne te connais point, dit le gentilhomme, et ne sais ce que tu veux dire.

– Et pourtant, dit Nele, c'est toi qui vins avec un compagnon et me le voulus donner pour mari : tu sais que je n'en voulus point ; qu'a-t-il fait, ton ami Hilbert, qu'a-t-il fait de ses yeux après que j'y eus jeté mes ongles ?

– Nele est méchante, disait Katheline, ne la crois point, Hans, mon mignon : elle est fâchée contre Hilbert qui la voulut prendre de force, mais Hilbert ne le peut plus maintenant, les vers l'ont mangé : et Hilbert était laid, Hans, mon mignon, toi seul es beau, Nele est méchante.

Sur ce le bailli dit :

– Femmes, allez en paix.

Mais Katheline ne voulait point quitter la place où était son ami. Et il fallut la conduire de force en son logis.

Et tout le peuple qui s'était assemblé criait :

– Justice, Monseigneur, justice !

Les sergents de la commune étant venus au bruit, le bailli leur manda de demeurer, et il dit aux seigneurs et gentilshommes :

– Messeigneurs et messires, nonobstant tous privilèges protégeant l'ordre illustre de noblesse au pays de Flandre, je dois sur les accusations et notamment sur celle de sorcellerie, portées contre messire Joos Damman, le faire appréhender au corps jusqu'à ce qu'il soit jugé suivant les lois et ordonnances de l'empire. Remettez-moi votre épée, messire Joos.

– Monseigneur bailli, dit Joos Damman, avec grande hauteur et fierté nobiliaire, en m'appréhendant au corps vous forfaites à la loi de Flandre, car vous n'êtes point juge vous-même. Or, vous savez qu'il n'est permis d'appréhender sans charge de juge que les faux monnayeurs, les détrousseurs de chemins et voies publiques ; les boute-feux, les efforceurs de femmes ; les gendarmes abandonnant leur capitaine ; les enchanteurs usant de venin pour empoisonner les eaux ; les moines ou béguines enfuis de religion et les bannis. Or ça, messires et messeigneurs, défendez-moi !

Quelques-uns voulant obéir, le bailli leur dit :

– Messeigneurs et messires, représentant ici notre roi, comte et seigneur, auquel est réservée la décision des cas difficiles, je vous mande et ordonne, sous peine d'être déclarés rebelles, de remettre vos épées au fourreau.

Les gentilshommes ayant obéi, et messire Joos Damman hésitant encore, le peuple cria :

– Justice, Monseigneur, justice, qu'il rende son épée.

Il le fit alors bien malgré lui, et, descendant de cheval, il fut conduit par deux sergents à la prison de la commune.

Toutefois, il n'y fut point enfermé dans les caves, mais bien en une chambre grillée, où il eut, en payant, bon feu, bon lit et bonne nourriture dont le geôlier prenait la moitié.

IV

Le lendemain le bailli, les deux greffiers criminels, deux échevins et un chirurgien-barbier allèrent du côté de Dudzeele pour voir s'ils trouveraient dans le champ de Servaes Van der Vichte le corps d'un homme le long de la digue qui traversait le champ.

Nele avait dit à Katheline : « Hans, ton mignon, demande la main coupée de Hilbert : ce soir, il criera comme l'orfraie, entrera dans la chaumine et t'apportera les sept cents florins carolus. »

Katheline avait répondu : « Je la couperai. » Et de fait, elle prit un couteau et s'en fut accompagnée de Nele et suivie des officiers de justice.

Elle marchait vite et fièrement avec Nele dont l'air vif faisait tout rouge le visage mignon.

Les officiers de justice, vieux et tousseux, la suivaient transis ; et ils étaient tous pareils à des ombres noires sur la plaine blanche ; et Nele portait une bêche.

Quand ils arrivèrent dans le champ de Servaes Van der Vichte et sur la digue, Katheline, marchant jusqu'au milieu, dit, montrant à sa droite la prairie :

– Hans, tu ne savais point que j'étais cachée là, frissante, au bruit des épées. Et Hilbert cria : « Ce fer est froid. » Hilbert était laid, Hans est beau. Tu auras sa main, laisse-moi seule.

Puis elle descendit à gauche, se mit à genoux dans la neige et cria trois fois en l'air, pour appeler l'esprit.

Nele, alors, lui donna la bêche sur laquelle Katheline fit trois signes de croix, puis elle traça sur la glace la figure d'un cercueil et trois croix renversées, une du côté de l'Orient, une du côté de l'Occident et une du côté du Septentrion ; et elle dit : « Trois, c'est Mars près Saturne, et trois c'est découverte sous Vénus, la claire étoile. » Elle traça ensuite autour du cercueil un grand cercle en disant : « Va-t'en, méchant démon qui gardes le corps ». Puis, tombant à genoux en prière : « Diable ami, Hilbert, dit-elle, Hans, mon maître et seigneur, m'ordonne de venir ici te couper la main et de la lui apporter : je lui dois obéissance : ne fais point contre moi jaillir le feu de la terre, parce que je trouble ta noble sépulture, et pardonne-moi de par Dieu et les saints. »

Puis elle cassa la glace en suivant la figure du cercueil : elle vint au gazon humide, puis au sable, et monseigneur le bailli, ses officiers, Nele et Katheline virent le corps d'un homme jeune, blanc de chaux à cause du sable. Il était vêtu d'un pourpoint de drap gris, d'un manteau semblable ; son épée était posée à côté de lui. Il avait à la ceinture une aumônière de mailles et un large poignard planté sous le cœur ; et il y avait du sang sur le drap du pourpoint ; et ce sang avait coulé sous le dos. Et l'homme était jeune.

Katheline lui coupa la main et la mit dans son escarcelle. Et le bailli la laissa faire, puis lui manda de dépouiller le cadavre de

tous ses insignes et vêtements. Katheline s'étant enquis si Hans l'avait ainsi commandé, le bailli répondit qu'il n'agissait que par ses ordres ; et Katheline fit dès lors ce qu'il voulut.

Quand le cadavre fut dépouillé, on le vit sec comme du bois, mais non pourri : et le bailli et les officiers de la commune s'en furent, l'ayant fait recouvrir de sable : et les sergents portaient les dépouilles.

En passant devant la prison de la commune, le bailli dit à Katheline que Hans l'y attendait ; elle y entra joyeuse.

Nele voulut l'en empêcher et Katheline répondit toujours : « Je veux voir Hans, mon seigneur. »

Et Nele pleurait sur le seuil, sachant que Katheline était appréhendée au corps comme sorcière pour les conjurations et figures qu'elle avait faites sur la neige.

Et l'on disait à Damme qu'il n'y aurait nul pardon pour elle.

Et Katheline fut mise dans la cave occidentale de la prison.

V

Le lendemain, le vent soufflant de Brabant, la neige fondit et les prairies furent inondées.

Et la cloche dite *Borgstorm* appela les juges au tribunal de la *vierschare*, sous l'appentis, à cause de l'humidité des bancs de gazon.

Et le populaire entourait le tribunal.

Joos Damman y fut amené libre de tous liens, en ses nobles atours ; Katheline y fut aussi amenée les mains liées devant elle et vêtue d'une robe de toile grise, qui est robe de prison.

Joos Damman, étant interrogé, avoua qu'il avait tué son ami Hilbert en combat singulier, à l'épée. Lorsqu'on lui dit : « Il a été frappé d'un poignard, » Joos Damman répondit : « Je l'ai frappé par terre parce qu'il ne mourait pas assez vite. J'avoue ce meurtre volontiers, étant sous la protection des lois de Flandre qui défendent de poursuivre, au bout de dix ans, le meurtrier. »

Le bailli lui parlant :

– N'es-tu point sorcier ? dit-il.

– Non, répondit Damman.

– Prouve-le, dit le bailli.

– Je le ferai en temps et lieu, dit Joos Damman, mais il ne me plaît point maintenant de le faire.

Le bailli interrogea alors Katheline ; elle ne l'entendit point, et regardant Hans :

– Tu es mon seigneur vert, beau comme soleil. Ôte le feu, mon mignon !

Nele alors, parlant pour Katheline, dit :

– Elle ne peut rien avouer que ce que vous savez déjà, Monseigneur et Messieurs ; elle n'est point sorcière, et seulement affolée.

Le bailli alors parla et dit :

– Sorcier est celui qui, par moyens diaboliques employés sciemment, s'efforce de parvenir à quelque chose. Or, ces deux, homme et femme, sont sorciers d'intention et de fait ; lui, pour avoir baillé l'onguent de sabbat et s'être fait le visage clair comme Lucifer afin d'obtenir argent et satisfaction de paillardise ; elle, de s'être soumise à lui, le prenant pour un diable et de s'être abandonnée à ses volontés ; l'un étant fauteur de maléfices, l'autre étant sa complice manifeste. Il ne faut donc avoir nulle pitié, et je le dois dire, car je vois les échevins et ceux du peuple trop bienveillants pour la femme. Elle n'a, il est vrai, tué ni volé, ni jeté sort sur bêtes ni gens, ni guéri nul malade par remèdes extraordinaires, mais seulement par simples connus, en honnête et chrétienne médecine ; mais elle voulut livrer sa fille au diable, et si celle-ci n'eût point en son jeune âge résisté d'une si franche et vaillante braveté, elle eût cédé à Hilbert et fût devenue sorcière comme celle-là. Donc, je demande à messieurs du tribunal s'ils ne sont point d'avis de les mettre tous deux à torture ?

Les échevins ne répondirent point, montrant assez que tel n'était point leur désir quant à Katheline.

Le bailli dit alors, poursuivant son propos :

– Je suis comme vous ému pour elle de pitié et miséricorde mais cette sorcière affolée, obéissant si bien à diable, ne pouvait-elle, si son paillard co-accusé le lui avait commandé, couper la tête de sa fille avec une serpe, ainsi que Catherine Daru, au pays de France, le fit à ses deux filles sur l'invitation du diable ? Ne pouvait-elle, si son noir mari le lui avait commandé, faire mourir les animaux ; tourner le beurre dans la baratte en y jetant du sucre, assister de corps à tous les hommages au diable, danses, abominations et copulations de sorciers ? Ne pouvait-elle manger de la chair humaine, tuer les enfants pour en faire des pâtés et les vendre, ainsi que fit un pâtissier à Paris, couper les cuisses des pendus et les emporter pour y mordre à belles dents et être ainsi infâme voleuse et sacrilège ? Et je demande au tribunal qu'afin de savoir si Katheline et Joos Damman n'ont commis nul autre crime que ceux connus et recherchés déjà, ils soient tous deux mis

à la torture. Joos Damman refusant d'avouer rien de plus que le meurtre et Katheline n'ayant point tout dit, les lois de l'empire nous mandent de procéder ainsi que je l'indique.

Et les échevins rendirent la sentence de torture pour le vendredi, qui était le surlendemain

Et Nele criait : « Grâce, messeigneurs ! » et le peuple criait avec elle. Mais ce fut en vain.

Et Katheline, regardant Joos Damman, disait :

– J'ai la main d'Hilbert, viens la prendre cette nuit, mon aimé.

Et ils furent ramenés dans la prison.

Là, par ordre du tribunal, il fut commandé au geôlier de leur donner à chacun deux gardiens, qui les battraient chaque fois qu'ils voudraient s'endormir ; mais les deux gardiens de Katheline la laissèrent dormir la nuit et ceux de Joos Damman le battaient cruellement chaque fois qu'il fermait les yeux ou penchait seulement la tête.

Ils eurent faim toute la journée du mercredi, la nuit et tout le jeudi jusqu'au soir, où on leur donna à manger et à boire, de la viande salée et salpêtrée et de l'eau salée et salpêtrée pareillement. Ce fut le commencement de leur torture. Et au matin, criant la soif, les sergents les menèrent dans la chambre de géhenne.

Là, ils furent placés l'un en face de l'autre et liés chacun sur un banc couvert de cordes à nœuds qui les faisaient souffrir grièvement.

Et ils durent boire chacun un verre d'eau salée et salpêtrée.

Joos Damman commençant à s'endormir sur le banc, les sergents le frappèrent.

Et Katheline disait :

– Ne le frappez point, messieurs, vous brisez son pauvre corps. Il ne commit qu'un seul crime, par amour, quand il tua Hilbert. J'ai soif et toi aussi, Hans, mon aimé. Baillez-lui à boire premièrement. De l'eau ! de l'eau ! le corps me brûle. Epargnez-le, je mourrai tantôt pour lui. À boire !

Joos lui dit :

– Laide sorcière, meurs et crève comme une chienne. Jetez-la au feu, messieurs les juges. J'ai soif !

Les greffiers écrivaient toutes ses paroles.

Le bailli alors lui dit :

– N'as-tu rien à avouer ?

– Je n'ai rien à dire, répondit Damman ; vous savez tout.

– Puisque, dit le bailli, il persiste en ses dénégations, il restera jusqu'à nouvel et complet aveu sur ces bancs et sur ces cordes, et il aura soif, et il sera empêché de dormir.

– Je resterai, dit Joos Damman, et prendrai mon plaisir à regarder cette sorcière souffrir sur ce banc. Comment trouves-tu le lit de noces, mon amoureuse ?

Et Katheline répondait, gémissant :

– Bras froids et cœur chaud, Hans, mon aimé. J'ai soif, la tête me brûle !

– Et toi, femme, dit le bailli, n'as-tu rien à dire ?

– J'entends, dit-elle, le chariot de la mort et le bruit sec d'os. J'ai soif ! Et elle me mène en un grand fleuve, où il y a de l'eau de l'eau fraîche et claire ; mais cette eau, c'est du feu. Hans, mon ami, délivre-moi de ces cordes. Oui, je suis en purgatoire, et je vois en haut monseigneur Jésus dans son paradis et madame la Vierge si miséricordieuse. Oh ! notre chère Dame, donnez-moi une goutte d'eau ; ne mordez point seule en ces beaux fruits.

– Cette femme est frappée de cruelle folie, dit l'un des échevins. Il la faut ôter du banc de torture.

– Elle n'est pas plus folle que moi, dit Joos Damman, c'est pur jeu et comédie. Et d'une voix menaçante : Je te verrai dans le feu, dit-il à Katheline, qui joues si bien l'affolée.

Et grinçant des dents, il rit de son cruel mensonge.

– J'ai soif, disait Katheline, ayez pitié, j'ai soif. Hans, mon aimé, donne-moi à boire. Comme ton visage est blanc ! Laissez-moi aller à lui, messieurs les juges. Et ouvrant la bouche toute grande : Oui, oui, ils mettent le feu maintenant dans ma poitrine, et les diables m'attachent sur ce lit cruel. Hans, prends ton épée et tue-les, toi si puissant. De l'eau, à boire ! à boire !

– Crève, sorcière, dit Joos Damman : il lui faudrait mettre une poire d'angoisse dans la bouche afin de l'empêcher de s'élever ainsi, elle manante, contre moi noble homme.

À ce propos, un échevin ennemi de noblesse, répondit :

– Messire bailli, il est contraire aux droit et coutumes de l'empire de mettre des poires d'angoisse dans la bouche de ceux qu'on interroge, car ils sont ici pour dire vérité et afin que nous les jugions d'après leurs propos. Cela n'est permis que lorsque l'accusé étant condamné peut, sur l'échafaud, parler au peuple, l'attendrir ainsi, et susciter des émotions populaires.

– J'ai soif, disait Katheline, donne-moi à boire, Hans, mon mignon.

– Ah ! tu souffres, dit-il, maudite sorcière, seule cause de tous les tourments que j'endure, mais en cette chambre de géhenne tu subiras le supplice des chandelles, l'estrapade, les morceaux de bois entre les ongles des pieds et des mains. On te fera nue chevaucher un cercueil dont le dos sera aigu comme une lame, et tu avoueras que tu n'es point folle, mais une vilaine sorcière, à qui Satan a commandé de faire du mal aux nobles hommes. À boire !

– Hans, mon aimé, disait Katheline, ne te fâche point contre ta servante ; je souffre mille peines pour toi, mon seigneur. Epargnez-le, messieurs les juges ; donnez-lui à boire un plein gobelet, et ne me gardez qu'une goutte : Hans, n'est-ce point encore l'heure de l'orfraie ?

Le bailli dit alors à Joos Damman :

– Lorsque tu tuas Hilbert, quel fut le motif de ce combat ?

– Ce fut, dit Joos, pour une fille de Heyst que nous voulions tous deux avoir.

– Une fille de Heyst, s'écria Katheline, voulant à toute force se lever de son banc ; tu me trompes pour une autre, diable traître. Savais-tu que je t'écoutais derrière la digue quand tu disais que tu voulais avoir tout l'argent, qui était celui de Claes ? C'était sans doute pour l'aller dépenser avec elle en licheries et

ripailles ! Las ! et moi qui lui eusse donné mon sang s’il eût pu en faire de l’or ! Et tout pour une autre ! Sois maudit !

Mais soudain, pleurant et essayant de se retourner sur le banc de torture :

– Non, Hans, dis que tu aimeras encore ta pauvre servante, et je gratterai la terre avec mes doigts, et je trouverai un trésor ; oui, il y en a un ; et j’irai avec la baguette de coudrier qui s’incline du côté où sont les métaux ; et je le trouverai et je te l’apporterai ; baise-moi, mignon, et tu seras riche ; et nous mangerons de la viande, et nous boirons de la bière tous les jours ; oui, oui, ceux qui sont là boivent aussi de la bière, de la bière fraîche, mousseuse. Oh ! messieurs, donnez-m’en une goutte seulement, je suis dans le feu ; Hans, je sais bien où il y a des coudriers, mais il faut attendre le printemps.

– Tais-toi, sorcière, dit Joos Damman, je ne te connais point. Tu as pris Hilbert pour moi ; c’est lui qui vint te voir. Et en ton esprit méchant, tu l’appelas Hans. Sache que je ne m’appelle point Hans, mais Joos ; nous étions de même taille, Hilbert et moi ; je ne te connais point ; ce fut Hilbert, sans doute, qui vola les sept cents florins carolus ; à boire ; mon père payera cent florins un petit gobelet d’eau ; mais je ne connais point cette femme.

– Monseigneur et messires, s’exclama Katheline, il dit qu’il ne me connaît point, mais je le connais bien, moi, et sais qu’il a sur le dos une marque velue, brune et grande comme une fève. Ah ! tu aimais une fille de Heyst ! Un bon amant rougit-il de sa mie ? Hans, ne suis-je point belle encore ?

– Belle ! dit-il, tu as un visage comme une nèfle et un corps comme un cent de cotrets : voyez la guenille qui se veut faire aimer par de nobles hommes ! À boire !

– Tu ne parlas point ainsi, Hans, mon doux seigneur, dit-elle quand j'étais de seize ans plus jeune qu'à présent. Puis se frappant la tête et la poitrine : C'est le feu qui est là, dit-elle, et me sèche le cœur et le visage : ne me le reproche point ; te souvient-il quand nous mangions salé, pour mieux boire, disais-tu ? maintenant le sel est en nous, mon aimé, et monseigneur le bailli boit du vin de Romagne. Nous ne voulons point de vin : donnez-nous de l'eau. Il court entre les herbes le ruisselet qui fait la source claire ; la bonne eau, elle est froide. Non, elle brûle. C'est de l'eau infernale. Et Katheline pleura, et elle dit : Je n'ai fait de mal à personne, et tout le monde me jette dans le feu. À boire on donne de l'eau aux chiens qui vaquent. Je suis chrétienne, donnez-moi à boire. Je n'ai fait nul mal à personne. À boire !

Un échevin parla alors et dit :

– Cette sorcière n'est folle qu'en ce qui concerne le feu qu'elle dit lui brûler la tête, mais elle ne l'est point ès autres choses puisqu'elle nous aida avec un esprit lucide à découvrir les restes du mort. Si la marque velue se trouve sur le corps de Joos Damman, ce signe suffit pour constater son identité avec le diable Hans, duquel Katheline fut affolée ; bourreau, fais nous voir la marque.

Le bourreau, découvrant le cou et l'épaule, montra la marque brune et velue.

– Ah ! disait Katheline, que ta peau est blanche ! on dirait des épaules de fillette ; tu es beau, Hans, mon aimé ; à boire !

Le bourreau alors passa une longue aiguille dans la marque, mais elle ne saigna point.

Et les échevins s'entredisaient l'un à l'autre :

– Celui-ci est diable, et il aura tué Joos Damman et pris sa figure pour tromper plus sûrement le pauvre monde.

Et les bailli et échevins prirent peur :

– Il est diable et il y a maléfice.

Et Joos Damman dit :

– Vous savez qu'il n'y a point de maléfice, et qu'il est de ces excroissances charnues que l'on peut piquer sans qu'elles saignent. Si Hilbert a pris de l'argent à cette sorcière, car celle-ci l'est, qui confesse avoir couché avec le diable, il le put de la bonne et propre volonté de cette vilaine, et fut ainsi, noble homme, payé de ses caresses ainsi que le font chaque jour les filles-folles. N'est-il donc point en ce monde, pareillement aux filles de fous garçons faisant payer aux femmes leur force et beauté ? ?

Les échevins s'entre-disaient :

– Voyez-vous la diabolique assurance ? Son poireau velu n'a point saigné : étant assassin, diable et enchanteur, il veut se faire passer pour duelliste simplement, rejetant ses autres crimes sur le diable ami qu'il a tué de corps, mais non d'âme. Et considérez comme sa face est pâle. – Ainsi paraissent tous les diables, rouges en enfer, et blêmes sur terre, car ils n'ont point le feu de vie qui donne la rougeur au visage, et ils sont de cendres au-dedans. – Il faut le remettre dans le feu pour qu'il soit rouge et qu'il brûle.

Katheline alors dit :

– Oui, il est diable, mais diable bon, diable doux. Et monseigneur saint Jacques, son patron, lui a permis de sortir de l'enfer. Il prie pour lui monseigneur Jésus tous les jours. Il n'aura que sept mille ans de purgatoire : madame la Vierge le veut, mais monsieur Satan s'y oppose. Madame fait ce qu'elle veut toutefois. Irez-vous contre elle ? Si vous le considérez bien, vous verrez qu'il n'a rien gardé de son état de diable sinon le corps froid, et aussi le

visage brillant comme sont, en août, les flots de la mer quand il va tonner.

Et Joos Damman dit :

– Tais-toi, sorcière, tu me brûles.

Puis, parlant aux bailli et échevins :

– Regardez-moi, je ne suis point diable, j'ai chair et os, sang et eau. Je bois et mange, digère et rejette comme vous ; ma peau est pareille à la vôtre, et mon pied pareillement ; bourreau, ôte-moi mes bottines, car je ne puis bouger avec mes pieds liés.

Le bourreau le fit, non sans peur.

– Regardez, dit Joos, montrant ses pieds blancs : sont-ce là des pieds fourchus, pieds de diable ? Quant à ma pâleur, n'en est-il aucun de vous qui soit pâle comme moi ? J'en vois plus de trois parmi vous. Mais celui qui pécha, ce n'est point moi, mais bien cette laide sorcière, et sa fille, méchante accusatrice. D'où lui vient l'argent qu'elle a prêté à Hilbert, d'où lui venaient ces florins qu'elle lui donna ? N'était-ce point le diable qui la payait pour accuser et faire mourir les hommes nobles et innocents. C'est à elles deux qu'il faut demander qui égorgea le chien dans la cour, qui creusa le trou et s'en fut après le laissant vide, pour cacher sans doute en un autre endroit le trésor dérobé. Soetkin, la veuve, n'avait point de confiance en moi, ne me connaissant point, mais bien en elles et les voyait tous les jours. Ce sont elles deux qui ont volé le bien de l'Empereur.

Le greffier écrivit, et le bailli dit à Katheline :

– Femme, n'as-tu rien à dire pour ta défense ?

Katheline, regardant Joos Damman, dit bien amoureusement :

– C'est l'heure de l'orfraie. J'ai la main d'Hilbert, Hans, mon aimé. Ils disent que tu me rendras les sept cents carolus. Ôtez le feu. ôtez le feu ! cria-t-elle ensuite. À boire ! À boire ! la tête brûle. Dieu et les anges mangent des pommes dans le ciel.

Et elle perdit connaissance.

– Détachez-la du banc de torture, dit le bailli.

Le bourreau et ses aides obéirent. Et elle fut vue chancelante et les pieds gonflés, car le bourreau avait serré trop fort les cordes.

– Donnez-lui à boire, dit le bailli.

Il lui fut donné de l'eau fraîche, qu'elle avala avidement, tenant le gobelet dans les dents comme un chien fait d'un os, et ne le voulant point lâcher. Puis on lui donna encore de l'eau, et elle voulut aller en porter à Joos Damman, mais le bourreau lui ôta le gobelet des mains. Et elle tomba endormie comme une masse de plomb.

Joos Damman s'écria alors furieusement :

– Moi aussi, j'ai soif et sommeil. Pourquoi lui donnez-vous a boire ? Pourquoi la laissez-vous dormir ?

– Elle est faible, femme et folle, répondit le bailli.

– Sa folie est un jeu, dit Joos Damman, elle est sorcière. Je veux boire, Je veux dormir !

Et il ferma les yeux, mais les *knechts* du bourreau le frappèrent au visage.

– Donnez-moi un couteau, cria-t-il, que je coupe en morceaux ces manants : je suis noble homme, et n'ai jamais été frappé au visage. De l'eau, laissez-moi dormir, je suis innocent. Ce n'est point moi qui a pris les sept cents carolus, c'est Hilbert. À boire ! Je ne commis jamais de sorcelleries ni d'incantations. Je suis innocent, laissez-moi. À boire !

Le bailli alors :

– À quoi, demanda-t-il, passais-tu le temps depuis que tu quittas Katheline ?

– Je ne connais point Katheline, je ne l'ai point quittée, dit-il. Vous m'interrogez sur des faits étrangers à la cause. Je ne vous dois point répondre. À boire, laissez-moi dormir. Je vous dis que c'est Hilbert qui a tout fait.

– Déliez-le, dit le bailli. Ramenez-le en sa prison. Mais qu'il ait soif et ne dorme point jusqu'à ce qu'il ait avoué ses sorcelleries et incantations.

Et ce fut à Damman une cruelle torture. Il criait en sa prison : À boire ! à boire ! si haut que le peuple l'entendait, mais sans nulle pitié. Et quand, tombant de sommeil, ses gardiens le frappaient au visage, il était comme tigre et criait :

– Je suis noble homme et vous tuerai, manants. J'irai au roi, notre chef. À boire !

Mais il n'avoua rien et on le laissa.

VI

On était pour lors en mai, le tilleul de justice était vert, verts aussi étaient les bancs de gazon sur lesquels s'assirent les juges ; Nele fut appelée en témoignage. Ce jour-là devait être prononcée la sentence.

Et le peuple, hommes, femmes, bourgeois et manouvriers se tenaient tout autour dans le champ ; et le soleil luisait clair.

Katheline et Joos Damman furent amenés devant le tribunal ; et Damman paraissait plus blême à cause de la torture de la soif et des nuits passées sans sommeil.

Katheline, qui ne se savait tenir sur ses jambes branlantes, montrant le soleil, disait :

– Ôtez le feu, la tête brûle !

Et elle regardait avec tendre amour Joos Damman.

Et celui-ci la regardait avec haine et mépris.

Et les seigneurs et gentilshommes ses amis, ayant été appelés à Damme, étaient tous présents, comme témoins, devant le tribunal.

Le bailli alors parla et dit :

– Nele, la fillette qui défend sa mère Katheline avec si grande et brave affection, a trouvé dans la poche cousue à la cotte d'icelle, cotte de fête, un billet signé Joos Damman. Parmi les dépouilles du cadavre d'Hilbert Ryvish, je trouvai en la gibecière du mort une autre lettre à lui adressée par le dit Joos Damman, accusé présent devant nous. Je les ai toutes deux gardées par devers moi, afin qu'au moment opportun, qui est celui-ci, vous

puissiez juger l'obstination de cet homme et l'absoudre ou condamner suivant le droit et la justice. Ici est le parchemin trouvé dans la gibecière ; je n'y touchai point et ne sais s'il est ou non lisible.

Les juges furent alors dans une grande perplexité.

Le bailli essaya de défaire la boule de parchemin ; mais ce fut vainement. Et Joos Damman riait.

Un échevin dit :

– Mettons la boule dans l'eau et ensuite devant le feu. S'il s'y trouve quelque mystère d'adhérence, le feu et l'eau le résoudront.

L'eau fut apportée, le bourreau alluma un grand feu de bois dans le champ ; la fumée montait bleue dans le ciel clair, à travers les branches verdoyantes du tilleul de justice.

– Ne mettez point la lettre dans le bassin, dit un échevin, car si elle est écrite avec du sel ammoniac détrempé dans l'eau, vous effacerez les caractères.

– Non, dit le chirurgien qui était là, les caractères ne s'effaceront point, l'eau amollira seulement l'enduit qui empêche d'ouvrir cette boule magique.

Le parchemin fut trempé dans l'eau, et, s'étant amolli, fut déplié.

– Maintenant, dit le chirurgien, mettez-le devant le feu.

– Oui, oui, dit Nele, mettez le papier devant le feu, messire chirurgien est sur la route de la vérité, car le meurtrier pâlit et tremble des jambes.

Sur ce, messire Joos Damman dit :

– Je ne pâlis ni ne tremble, petite harpie populaire qui veux la mort d'un noble homme ; tu ne réussiras point, ce parchemin doit être pourri, après seize ans de séjour dans la terre.

– Le parchemin n'est point pourri, dit l'échevin, la gibecière était doublée de soie ; la soie ne se consomme point dans la terre, et les vers n'ont point traversé le parchemin.

Le parchemin fut remis devant le feu.

– Monseigneur bailli, Monseigneur bailli, disait Nele, voici devant le feu l'encre apparente ; commandez qu'on lise l'écrit.

Comme le chirurgien allait le lire, messire Joos Damman voulut étendre le bras pour saisir le parchemin, mais Nele se lança sur son bras vite comme le vent et dit :

– Tu n'y toucheras point, car là sont écrites ta mort ou la mort de Katheline. Si maintenant ton cœur saigne, meurtrier voilà quinze ans que saigne le nôtre ; quinze ans que Katheline souffre, quinze ans qu'elle eut le cerveau brûlé dans la tête pour toi ; quinze ans que Soetkin est morte des suites de la torture, quinze ans que nous sommes besoineux, loqueteux et vivons de misère, mais fièrement. Lisez le papier, lisez le papier !

– Lisez le papier ! criaient les hommes et femmes pleurant. Nele est brave ! lisez le papier ! Katheline n'est point sorcière,

Et le greffier lut :

« À Hilbert, fils de Willem Ryvish, écuyer, Joos Damman écuyer, salut.

» Benoît ami, ne perds plus ton argent en brelans, jeu de dés et autres misères grandes. Je te vais dire comment on en gagne à coup sûr. Faisons-nous diables, diables jolis, aimés de femmes et de fillettes. Prenons les belles et riches, laissons les laides et pauvres, qu'elles payent leur plaisir. Je gagnai en ce métier, en six mois, cinq mille rixdaelders au pays d'Allemagne. Les femmes donneraient leurs cottes et chemises à leur homme quand elles l'aiment ; fuis les avares au nez pincé qui mettent temps à payer leur plaisir. Pour ce qui est de toi et pour paraître beau et vrai diable incube, si elles t'acceptent pour la nuit, annonce ta venue en criant comme un oiseau nocturne. Et pour te faire une vraie face de diable, diable terrifiant, frotte-toi le visage de phosphore, qui brille par places quand il est humide. L'odeur en est mauvaise, mais elles croiront que c'est odeur d'enfer. Tue qui te gêne, homme, femme ou animal.

» Nous irons bientôt ensemble chez Katheline, belle gouge, débonnaire, sa fillette Nele, une mienne enfant si Katheline me fut fidèle, est avenante et mignonne ; tu la prendras sans peine ; je te la donne, car il ne me chault de ces bâtardes qu'on ne peut avec assurance reconnaître pour son fruit. Sa mère me bailla déjà plus de vingt-trois carolus, tout son bien. Mais elle cache un trésor, qui est, si je ne suis sot, l'héritage de Claes, l'hérétique brûlé à Damme : sept cents florins carolus sujets à confiscation, mais le bon roi Philippe, qui fit tant brûler de ses sujets pour hériter d'eux, ne put mettre la griffe sur ce doux trésor. Il pèsera plus en ma gibecière qu'en la sienne. Katheline me dira où il est ; nous le partagerons. Tu me laisseras seulement la plus grosse part pour la découverte.

» Quant aux femmes, étant nos serves douces et esclaves amoureuses, nous les mènerons au pays d'Allemagne. Là, nous les enseignerons à devenir diables femelles et succubes, enamourant tous les riches bourgeois et nobles hommes ; là, nous vivrons, elles et nous, d'amour payé en beaux rixdaelders, velours, soie, or, perles et bijoux ; nous serons ainsi riches sans fatigues et, à l'insu des diables succubes, aimés des plus belles, nous faisant toujours payer au demeurant. Toutes les femmes

sont sottes et niaises pour l'homme pouvant allumer ce feu d'amour que Dieu leur mit sous la ceinture. Katheline et Nele le seront plus que d'autres, et, nous croyant diables, nous obéiront en tout : toi, garde ton prénom, mais ne donne jamais le nom de ton père Ryvish. Si le juge prend les femmes, nous partirons sans qu'elles nous connaissent et nous puissent dénoncer. À la rescousse, mon féal. Fortune sourit aux jeunes gens, comme le disait feue Sa Sainte Majesté Charles-Quint, maître passé ès choses d'amour et de guerre. »

Et le greffier, cessant de lire, dit :

– Telle est la lettre, et elle est signée : Joos Damman, écuyer.

Et le peuple cria :

– À mort le meurtrier ! À mort le sorcier ! Au feu l'affoleur de femmes ! À la potence, le larron !

Le bailli dit alors :

– Peuple, faites silence, afin qu'en toute liberté nous jugions cet homme.

Et parlant aux échevins :

– Je veux, dit-il, vous lire la deuxième lettre trouvée par Nele dans la poche cousue à la cote de Katheline ; elle est ainsi conçue :

« Sorcière mignonne, voici la recette d'une mixture à moi envoyée par la femme même de Lucifer : à l'aide de cette mixture, tu te pourras transporter dans le soleil, la lune et les astres, converser avec les esprits élémentaires qui portent à Dieu les prières des hommes, et parcourir toutes les villes, bourgades rivières, prairies de l'entier univers. Tu broieras ensemble, à

doses égales : stramonium, solanum somniferum, jusquiame, opium, les sommités fraîches du chanvre, belladone et datura.

» Si tu le veux, nous irons ce soir au sabbat des esprits : mais il faut m'aimer davantage et n'être plus chicharde comme l'autre soir, que tu me refusas dix florins, disant que tu ne les avais point. Je sais que tu caches un trésor et ne me le veux point dire. Ne m'aimes-tu plus, mon doux cœur ?

» Ton diable froid, HANSKE. »

– À mort le sorcier ! cria le populaire.

Le bailli dit :

– Il faut comparer les deux écritures.

Ce qu'étant fait, elles furent jugées semblables.

Le bailli dit alors aux seigneurs et gentilshommes présents :

– Reconnaissez-vous celui-ci pour messire Joos Damman, fils de l'échevin de la Keure de Gand ?

– Oui, dirent-ils.

– Connûtes-vous, dit-il, messire Hilbert, fils de Willem Ryvish, écuyer ?

L'un des gentilshommes, qui se nommait Van der Zickelen, parla et dit :

– Je suis de Gand, mon steen est place Saint-Michel ; je connais Willem Ryvish, écuyer, échevin de la Keure de Gand. Il perdit, il y a quinze ans, un fils âgé de vingt-trois ans, débauché, joueur, fainéant ; mais chacun lui pardonnait à cause de sa

jeunesse. Nul depuis ce temps n'en a plus eu de nouvelles. Je demande à voir l'épée, le poignard et la gibecière du mort.

Les ayant devant lui, il dit :

– L'épée et le poignard portent au bouton du manche les armes des Ryvish, qui sont de trois poissons d'argent sur champ d'azur. Je vois les mêmes armes reproduites sur un écusson d'or entre les mailles de la gibecière. Quel est cet autre poignard ?

Le bailli parlant :

– C'est celui, dit-il, qui fut trouvé planté dans le corps de Hilbert Ryvish, fils de Willem.

– J'y reconnais, dit le seigneur, les armes des Damman : la tour de gueules sur champ d'argent. Ainsi m'ait Dieu et tous ses saints.

Les autres gentilshommes dirent aussi :

– Nous reconnaissons les dites armes pour celles de Ryvish et de Damman. Ainsi nous ait Dieu et tous ses saints.

Le bailli dit alors :

– D'après les preuves ouïes et lues par le tribunal des échevins, messire Joos Damman est sorcier, meurtrier, affoleur de femmes, larron du bien du roi, et comme tel coupable du crime de lèse-majesté divine et humaine.

– Vous le dites, messire bailli, repartit Joos, mais vous ne me condamnerez point, faute de preuves suffisantes ; je ne suis ni ne fut jamais sorcier ; je jouais seulement le jeu du diable. Quant à mon visage clair, vous en avez la recette et celle de l'onguent, qui, tout en contenant de la jusquiame, plante vénéneuse, est

seulement soporifique. Lorsque cette femme, vraie sorcière, en prenait, elle tombait ensommeillée et pensait, allant au sabbat, y faire la ronde la face tournée en dehors du cercle et adorer un diable, à figure de bouc, posé sur un autel. La ronde étant finie, elle croyait l'aller baiser sous la queue, ainsi que font les sorciers, pour après se livrer avec moi, son ami, à d'étranges copulations qui plaisaient à son esprit extravagant. Si j'eus, comme elle dit, les bras froids et le corps frais, c'était un signe de jeunesse, non de sorcellerie. Aux œuvres d'amour fraîcheur ne dure. Mais Katheline voulut croire ce qu'elle désirait, et me prendre pour un diable nonobstant que je sois homme en chair et en os, tout comme vous qui me regardez. Elle seule est coupable : me prenant pour un démon et m'acceptant en sa couche, elle pécha d'intention et de fait contre Dieu et le Saint-Esprit. C'est elle donc, et non moi, qui commit le crime de sorcellerie, elle qui est passible du feu, comme une sorcière enragée et malicieuse qui veut se faire passer pour folle, afin de cacher sa malice.

Mais Nele :

– L'entendez-vous, dit-elle, le meurtrier ? il a fait comme fille à vendre, portant rouelle au bras, métier et marchandise d'amour. L'entendez-vous ? il veut pour se sauver, faire brûler celle qui lui donna tout.

– Nele est méchante, disait Katheline, ne l'écoute point, Hans, mon aimé.

– Non, disait Nele, non, tu n'es pas homme : tu es un diable couard et cruel. Et prenant Katheline dans ses bras : Messieurs les juges, s'exclama-t-elle, n'écoutez point ce pâle méchant : il n'a qu'un désir, c'est de voir brûler ma mère, qui ne commit d'autre crime que d'être frappée par Dieu de folie, et de croire réels les fantômes de ses rêves. Elle a déjà bien souffert dans son corps et dans son esprit. Ne la faites point mourir, messieurs les juges. Laissez l'innocente vivre en paix sa triste vie.

Et Katheline disait :

– Nele est méchante, il ne faut point la croire. Hans, mon seigneur.

Et dans le populaire, les femmes pleuraient et les hommes disaient :

– Grâce pour Katheline.

Le bailli et les échevins rendirent leur sentence au sujet de Joos Damman, sur un aveu qu'il fit après de nouvelles tortures : il fut condamné à être dégradé de noblesse et brûlé vif à petit feu jusqu'à ce que mort s'ensuivît, et souffrit le supplice le lendemain devant les bailles de la maison commune, disant toujours : « Faites mourir la sorcière, elle seule est coupable ! maudit soit Dieu ! mon père tuera les juges ! » Et il rendit l'âme.

Et le peuple disait :

– Voyez-le maudissant et blasphémateur : il trépasse comme un chien.

Le lendemain, le bailli et les échevins rendirent leur sentence au sujet de Katheline, qui fut condamnée à subir l'épreuve de l'eau dans le canal de Bruges. Surnageant, elle serait brûlée comme sorcière ; allant au fond, et en mourant, elle serait considérée comme étant morte chrétiennement, et comme telle inhumée au jardin de l'église, qui est le cimetière.

Le lendemain, tenant un cierge, nu-pieds et vêtue d'une chemise de toile noire, Katheline fut conduite jusqu'au bord du canal, le long des arbres, en grande procession. Devant elle marchaient, chantant les prières des morts, le doyen de Notre-Dame ses vicaires, le bedeau portant la croix, et derrière, les bailli de Damme, échevins, greffiers, sergents de la commune, prévôt bourreau et ses deux aides. Sur les bords était une grande foule de

femmes pleurant et d’hommes grondant, par pitié pour Katheline, qui marchait comme un agneau se laissant conduire sans savoir où il va, et toujours disant :

– Ôtez le feu, la tête brûle ! Hans, où es-tu ?

Se tenant au milieu des femmes, Nele criait :

– Je veux être jetée avec elle.

Mais les femmes ne la laissaient point s’approcher de Katheline.

Un aigre vent soufflait de la mer ; du ciel gris tombait dans l’eau du canal grêle fine ; une barque était là, que le bourreau et ses valets prirent au nom de Sa Royale Majesté. Sur leur commandement, Katheline y descendit ; le bourreau y fut vu debout, la tenant et au signal du prévôt levant sa verge de justice, jetant Katheline dans le canal : elle se débattit, mais non longtemps, et alla au fond ayant crié :

– Hans ! Hans ! à l’aide !

Et le populaire disait : Cette femme n’est point sorcière.

Des hommes se jetèrent dans le canal et en tirèrent Katheline hors de sens et rigide comme une morte. Puis elle fut menée dans une taverne et placée devant un grand feu ; Nele lui ôta ses habits et son linge mouillés pour lui en donner d’autres ; quand elle revint à elle, elle dit, tremblant et claquant des dents :

– Hans, donne-moi un manteau de laine.

Et Katheline ne put se réchauffer. Et elle mourut le troisième jour. Et elle fut enterrée dans le jardin de l’église.

Et Nele, orpheline, s'en fut au pays de Hollande, auprès de Rosa van Auweghem.

VII

Sur les houlques de Zélande, sur les boyers, croustèves, s'en va Thyl Claes Ulenspiegel.

La mer libre porte les vaillants flibots sur lesquels sont huit, dix ou vingt pièces toutes en fer : elles vomissent mort et massacre sur les traîtres Espagnols.

Il est expert canonnier, Thyl Ulenspiegel, fils de Claes : il faut voir comme il pointe juste, vise bien et troue comme un mur de beurre les carcasses des bourreaux.

Il porte au feutre le croissant d'argent, avec cette inscription : *Liever den Turc als den Paus*. Plutôt servir le Turc que le Pape.

Les matelots qui le voient monter sur leurs navires, leste comme un chat, subtil comme un écureuil, chantant quelque chanson, disant quelque joyeux propos, l'interrogeaient curieux :

– D'où vient-il, petit homme, que tu aies l'air si jeunet, car on dit qu'il y a longtemps que tu es né à Damme ?

– Je ne suis point corps, mais esprit, dit-il, et Nele, m'amie, me ressemble. Esprit de Flandre, Amour de Flandre, nous ne mourrons point.

– Toutefois, dirent-ils, quand on te coupe, tu saignes.

– Vous n'en voyez que l'apparence, répondit Ulenspiegel ; c'est du vin et non du sang.

– Nous te mettrons une broche au ventre.

– Je serais seul à me vider, répondit Ulenspiegel.

– Tu te gausses de nous.

– Celui qui bat la caisse entend le tambour, répondait Ulenspiegel.

Et les bannières brodées des processions romaines flottaient aux mâts des navires. Et vêtus de velours, de brocart, de soie, de drap d'or et d'argent, tels qu'en ont les abbés aux messes solennelles, portant la mitre et la crosse, buvant le vin des moines, les Gueux faisaient la garde sur les vaisseaux.

Et c'était spectacle étrange de voir sortir de ces riches vêtements ces mains rudes qui portaient l'arquebuse ou l'arbalète, la hallebarde ou la pique, et tous hommes à la dure trogne, ceints par-dessus de pistolets et de coutelas reluisant au soleil, et buvant dans des calices d'or le vin abbatial devenu le vin de liberté.

Et ils chantaient et ils criaient : « Vive le Gueux ! » et ainsi ils couraient l'Océan et l'Escaut.

VIII

En ce temps, les Gueux, parmi lesquels étaient Lamme et Ulenspiegel, prirent Gorcum. Et ils étaient commandés par le capitaine Marin : ce Marin, qui fut autrefois un manouvrier diguier, se prélassait en grande hauteur et suffisance et signa avec Gaspard Turc, défenseur de Gorcum, une capitulation par laquelle Turc, les moines, les bourgeois et les soldats enfermés dans la citadelle sortiraient librement la balle en bouche, le

mousquet sur l'épaule, avec tout ce qu'ils pourraient porter, sauf que les biens des églises resteraient aux assaillants.

Mais le capitaine Marin, sur un ordre de messire de Lumey, détint prisonniers les dix-neuf moines et laissa aller les soudards et bourgeois.

Et Ulenspiegel dit :

– Parole de soldat doit être parole d'or. Pourquoi manque-t-il a la sienne ?

Un vieux Gueux répondit à Ulenspiegel :

– Les moines sont des fils de Satan, la lèpre des nations, la honte des pays. Depuis l'arrivée du duc d'Albe, ceux-ci lèvent le nez dans Gorcum. Il en est un parmi eux, le prêtre Nicolas, plus fier qu'un paon et plus féroce qu'un tigre. Chaque fois qu'il passait dans la rue avec son saint-sacrement où était son hostie faite de graisse de chien, il regardait avec des yeux pleins de fureur les maisons d'où les femmes ne sortaient point pour s'agenouiller, et dénonçait au juge tous ceux qui ne ployaient pas le genou devant son idole de pâte et de cuivre doré. Les autres moines l'imitaient. Cela fut cause de plusieurs grandes misères, brûlements et cruelles punitions en la ville de Gorcum. Le capitaine Marin fait bien de garder prisonniers les moines qui, sinon s'en iraient avec leurs pareils, dans les villages, bourgs, villes et villettes, prêcher contre nous, ameutant le populaire et faisant brûler les pauvres réformés. On met les dogues à la chaîne jusqu'à leur crevaille ; à la chaîne les moines, à la chaîne, les *bloedhonden*, les chiens de sang du duc, en cage les bourreaux. Vive le Gueux !

– Mais, dit Ulenspiegel, monseigneur d'Orange, notre prince de liberté, veut qu'on respecte, parmi ceux qui se rendent, les biens des personnes et la libre conscience.

Les vieux Gueux répondirent :

– L'amiral ne le veut point pour les moines : il est maître : il prit la Briele. En cage les moines !

– Parole de soldat, parole d'or ! pourquoi y manque-t-il ? répondit Ulenspiegel. Les moines retenus en prison y souffrent mille avanies.

– Les cendres ne battent plus sur ton cœur, dirent-ils : cent mille familles, par suite des édits, ont porté là-bas, au Noord-West, au pays d'Angleterre, les métiers, l'industrie, la richesse de nos pays ; plains donc ceux qui causèrent notre ruine ! Depuis l'empereur Charles V, Bourreau 1er, sous celui-ci, roi de sang. Bourreau IIème, cent dix-huit mille personnes périrent dans les supplices. Qui porta le cierge des funérailles dans le meurtre et dans les larmes ? Des moines et des soudards espagnols. N'entends-tu point les âmes des morts qui se plaignent ?

– Les cendres battent sur mon cœur, dit Ulenspiegel. Parole de soldat, c'est parole d'or.

– Qui donc, dirent-ils, voulut par l'excommunication mettre le pays au ban des nations ? Qui eût armé, s'il l'eût pu, contre nous terre et ciel, Dieu et diable, et leurs bandes serrées de saints et de saintes ? Qui ensanglanta de sang de bœuf les hosties, qui fit pleurer les statues de bois ? Qui fit chanter le *De Profundis* sur la terre des pères, sinon ce clergé maudit, ces hordes de moines fainéants, pour garder leur richesse, leur influence sur les adorateurs d'idoles, et régner par la ruine, le sang et le feu sur le pauvre pays ? En cage les loups qui se ruent sur les hommes par terre, en cage les hyènes ! Vive le Gueux !

– Parole de soldat, c'est parole d'or, répondit Ulenspiegel.

Le lendemain, un message vint de la part de messire de Lumey, avec ordre de faire transporter de Gorcum à la Briele, où était l'amiral, les dix-neuf moines prisonniers.

– Ils seront pendus, dit le capitaine Marin à Ulenspiegel.

– Pas tant que je serai vivant, répondit-il.

– Mon fils, disait Lamme, ne parle point ainsi à messire de Lumey. Il est farouche et te fera pendre avec eux, sans merci.

– Je parlerai selon la vérité, répondit Ulenspiegel : parole de soldat, c'est parole d'or.

– Si tu les peux sauver, dit Marin, conduis leur barque jusqu'à la Briele. Prends avec toi Rochus le pilote et ton ami Lamme, si tu le veux.

– Je le veux, répondit Ulenspiegel.

La barque fut amarrée au quai Vert, les dix-neuf moines entrèrent ; Rochus le peureux fut placé au gouvernail, Ulenspiegel et Lamme, bien armés, se placèrent à l'avant de l'embarcation. Des soudards vauriens venus parmi les Gueux pour le pillage, se trouvaient près des moines, qui eurent faim. Ulenspiegel leur donna à boire et à manger. « Celui-ci va trahir ! » disaient les soudards vauriens. Les dix-neuf moines, assis au milieu, étaient béats et grelottants, quoique l'on fût en juillet, que le soleil fût clair et chaud, et qu'une brise douce enflât les voiles de la barque glissant massive et ventrue sur les vagues vertes.

Le père Nicolas parla alors et dit au pilote :

– Rochus, nous emmène-t-on au Champ des potences ? Puis se tournant vers Gorcum : Ô ville de Gorcum, dit-il, debout et étendant la main, ville de Gorcum ! combien de maux tu as à

souffrir : tu seras maudite entre les cités, car tu as fait croître dans tes murs la graine d'hérésie ! Ô ville de Gorcum ! Et l'ange du Seigneur ne veillera plus à tes portes. Il n'aura plus soin de la pudeur de tes vierges, du courage de tes hommes, de la fortune de tes marchands ! Ô ville de Gorcum ! tu es maudite, infortunée !

– Maudite, maudite, répondit Ulenspiegel, maudite comme le peigne qui a passé enlevant les poux espagnols, maudite comme le chien brisant la chaîne, comme le cheval secouant de dessus lui un cruel cavalier ! Maudit toi-même, prédicateur niais, qui trouves mauvais qu'on casse la verge, fût-elle de fer, sur le dos des tyrans !

Le moine se tut, et, baissant les yeux, il parut confit en haine.

Les soudards vauriens venus parmi les Gueux pour le pillage se trouvaient près des moines, qui eurent faim bientôt. Ulenspiegel demanda pour eux du biscuit et du hareng : le maître de la barque répondit :

– Qu'on les jette à la Meuse, ils mangeront le hareng frais.

Ulenspiegel donna alors aux moines tout ce qu'il avait de pain et de saucisson pour lui et pour Lamme. Le maître de la barque et les Gueux vauriens s'entredirent :

– Celui-ci est traître, il nourrit les moines, il faut le dénoncer.

À Dordrecht, la barque s'arrêta dans le havre au Blœmen-Key, au quai aux Fleurs : hommes, femmes, garçonnets et fillettes accoururent en foule pour voir les moines, et s'entre-disaient les montrant du doigt ou les menaçant du poing :

– Voyez là ces maroufles faiseurs de Bons Dieux menant les corps aux bûchers et les âmes au feu éternel ; – voyez les tigres gras et les chacals à bedaine.

Les moines baissaient la tête et n'osaient parler. Ulenspiegel les vit de nouveau tremblants :

– Nous avons encore faim, dirent-ils, soudard compatissant.

Mais le patron de la barque :

– Qui boit toujours ? C'est le sable aride. Qui mange toujours ; C'est le moine.

Ulenspiegel leur alla quérir en ville du pain, du jambon et un grand pot de bière.

– Mangez et buvez, dit-il, vous êtes nos prisonniers, mais je vous sauverai si je puis. Parole de soldat, c'est parole d'or.

– Pourquoi leur donnes-tu cela ? Ils ne te payeront point, dirent les Gueux vauriens ; et, s'entre-parlant bassement, ils se coulèrent en l'oreille ces mots : « Il a promis de les sauver, gardons-le bien. »

À l'aube, ils vinrent à la Briele. Les portes leur ayant été ouvertes, un *voet-looper*, courrier, alla avertir messire de Lumey de leur venue.

Sitôt qu'il en reçut la nouvelle il vint à cheval, à peine vêtu et accompagné de quelques cavaliers et piétons armés.

Et Ulenspiegel put voir de nouveau le farouche amiral vêtu comme fier seigneur vivant en opulence.

– Salut, dit-il, messires moines. Levez les mains. Où est le sang de messieurs d'Egmont et de Hoorn ? Vous me montrez patte blanche, c'est bien à vous.

Un moine nommé Léonard répondit :

– Fais de nous ce que tu voudras. Nous sommes moines, personne ne nous réclamera.

– Il a bien parlé, dit Ulenspiegel ; car le moine ayant rompu avec le monde, qui est père et mère, frère et sœur, épouse et amie, ne trouve à l'heure de Dieu personne qui le réclame. Toutefois, Excellence, je le veux faire. Le capitaine Marin, en signant la capitulation de Gorcum stipula que ces moines seraient libres comme tous ceux qui furent pris en la citadelle et qui en sortirent. Ils y furent toutefois sans cause retenus prisonniers ; j'entends dire qu'on les pendra. Monseigneur, je m'adresse à vous humblement, vous parlant pour eux, car je sais que parole de soldat, c'est parole d'or.

– Qui es-tu ? demanda messire de Lumey.

– Monseigneur, répondit Ulenspiegel, Flamand je suis du beau pays Flandre, manant, noble homme, le tout ensemble, et par le monde ainsi je me promène, louant choses belles et bonnes et me gaussant de sottise à pleine gueule. Et je vous veux louer si vous tenez la promesse faite par le capitaine : parole de soldat, c'est parole d'or.

Mais les Gueux vauriens qui étaient sur la nef :

– Monseigneur, dirent-ils, celui-ci est traître : il a promis de les sauver, il leur a donné du pain, du jambon, des saucissons, de la bière et à nous rien.

Messire de Lumey dit alors à Ulenspiegel :

– Flamand promeneur et nourrisseur de moines, tu seras pendu avec eux.

– Je n’ai nulle crainte, répondit Ulenspiegel ; parole de soldat, c’est parole d’or.

– Te voilà bien accrêté, dit de Lumey.

– Les cendres battent sur mon cœur, dit Ulenspiegel.

Les moines furent amenés dans une grange, et Ulenspiegel avec eux : là, ils le voulurent convertir par arguments théologiques ; mais il dormit en les écoutant.

Messire de Lumey étant à table, plein de vin et de viande, un messager arriva de Gorcum, de la part du capitaine Marin, avec la copie des lettres du Taiseux, prince d’Orange « commandant à tous les gouverneurs des villes et autres lieux de tenir les ecclésiastiques en pareille sauvegarde, sûreté et privilège que le reste du peuple ».

Le messager demanda à être introduit auprès de Lumey pour lui remettre en mains propres la copie des lettres.

– Où est l’original ? lui demanda de Lumey.

– Chez mon maître Martin, dit le messager.

– Et le manant m’envoie la copie ! dit de Lumey. Où est ton passeport ?

– Le voici, Monseigneur, dit le messager

Messire de Lumey lut tout haut :

« Monseigneur et maître Marin Brandt mande à tous ministres, gouverneurs et officiers de la république, qu’ils laissent passer sûrement, etc. »

De Lumey, frappant du poing sur la table et déchirant le passeport :

– Sang-Dieu ! dit-il, de quoi se mêle-t-il, ce Marin, ce guenillard, qui n'avait pas, avant la prise de la Briele, une arête de hareng-saur à se mettre sous la dent ? Il s'intitule monseigneur et maître, et il m'envoie à moi des ordres ! il mande et ordonne ! Dis à ton maître que puisqu'il est si capitaine et si monseigneur, si bien mandant et commandant, les moines seront pendus haut et court tout de suite, et toi avec eux si tu ne trousses ton bagage.

Et, lui baillant un coup de pied, il le fit sortir de la salle.

– À boire, cria-t-il. Avez-vous vu l'outrecuidance de ce Marin ? Je cracherais mon repas tant je suis furieux. Qu'on pende les moines dans leur grange incontinent, et qu'on m'amène le Flamand pourmeneur, après qu'il aura assisté à leur supplice. Nous verrons bien s'il osera me dire que j'ai mal fait. Sang-Dieu ! qu'a-t-on encore besoin ici de pots et de verres ?

Et il brisa avec grand bruit les coupes et la vaisselle, et nul n'osait lui parler. Les valets voulurent en ramasser les débris, et il ne le permit point et buvant à même les flacons sans mesure, il s'enrageait davantage, marchait à grands pas, écrasant les morceaux et les piétinant furieusement.

Ulenspiegel fut amené devant lui.

– Eh bien ! lui dit-il, apportes-tu des nouvelles de tes amis les moines ?

– Ils sont pendus, dit Ulenspiegel ; et un lâche bourreau, tuant par intérêt, a ouvert après la mort le ventre et les côtés de l'un d'eux comme à un porc éventré, pour en vendre la graisse à un apothicaire. Parole de soldat n'est plus parole d'or.

De Lumey, piétinant les débris de la vaisselle :

– Tu me braves, dit-il, vaurien de quatre pieds, mais toi aussi tu seras pendu, non dans une grange, mais ignominieusement sur la place, vis-à-vis de tout le monde.

– Honte sur vous, dit Ulenspiegel, honte sur nous : parole de soldat n'est plus parole d'or.

– Te tairas-tu, tête de fer ! dit messire de Lumey.

– Honte sur toi, dit Ulenspiegel, parole de soldat n'est plus parole d'or. Punis plutôt les vauriens marchands de graisse humaine.

Messire de Lumey alors, se précipitant sur lui, leva la main pour le frapper.

– Frappe, dit Ulenspiegel ; je suis ton prisonnier, mais je n'ai nulle peur de toi : parole de soldat n'est plus parole d'or.

Messire de Lumey tira alors son épée, et en eût certes tué Ulenspiegel si messire de Très-Long, lui arrêtant le bras, ne lui eût dit :

– Aie pitié ! il est brave et vaillant, il n'a commis nul crime.

De Lumey alors se ravisant :

– Qu'il demande pardon, dit-il.

Mais Ulenspiegel, restant debout :

– Je ne le ferai point, dit-il.

– Qu'il dise au moins que je n'ai pas eu tort, s'écria de Lumey, s'enrageant.

Ulenspiegel répondit :

– Je ne lèche point les bottines des seigneurs : parole de soldat n'est plus parole d'or.

– Qu'on dresse la potence, dit de Lumey, et qu'on l'emmène, ce lui sera parole de chanvre.

– Oui, dit Ulenspiegel, et je te crierai devant tout le peuple : Parole de soldat n'est plus parole d'or !

La potence fut dressée sur le Grand-Marché. La nouvelle courut bientôt par la ville que l'on allait pendre Ulenspiegel, le Gueux vaillant. Et le populaire fut ému de pitié et miséricorde. Et il accourut en foule au Grand-Marché ; messire de Lumey y vint aussi à cheval, voulant lui-même donner le signal de l'exécution.

Il regarda sans douceur Ulenspiegel sur l'échelle, vêtu pour la mort, en son linge, les bras liés au corps, les mains jointes, la corde au cou, et le bourreau prêt à faire son œuvre.

Très-Long lui disait :

– Monseigneur, pardonnez-lui, il n'est point traître, et nul ne vit jamais pendre un homme parce qu'il fut sincère et pitoyable.

Et les hommes et femmes du peuple, entendant Très-Long parler, criaient : « Pitié, monseigneur, grâce et pitié pour Ulenspiegel. »

– Cette tête de fer m'a bravé, dit de Lumey : qu'il se repente et dise que j'ai bien fait.

– Parole de soldat n'est plus parole d'or, répondit Ulenspiegel.

– Passez la corde, dit de Lumey.

Le bourreau allait obéir ; une jeune fille toute de blanc vêtue et couronnée de fleurs, monta comme folle les marches de l'échafaud, sauta au cou d'Ulenspiegel et dit :

– Cet homme est le mien ; je le prends pour mari.

Et le peuple d'applaudir, et les femmes de crier :

– Vive, vive la fillette qui sauve Ulenspiegel !

– Qu'est-ce ceci ? demanda messire de Lumey.

Très-Long répondit :

– D'après les us et coutumes de la ville, il est de droit et loi qu'une jeune fille pucelle ou non mariée sauve un homme de la corde en le prenant pour mari au pied de la potence.

– Dieu est avec lui, dit de Lumey ; déliez-le.

Chevauchant alors près de l'échafaud, il vit la fillette empêchée à couper les cordes d'Ulenspiegel et le bourreau voulant s'opposer à son dessein et disant :

– Si vous les coupez, qui les payera ?

Mais la fillette ne l'écoutait point.

La voyant si preste amoureuse et subtile, il fut attendri.

– Qui es-tu ? dit-il.

– Je suis Nele, sa fiancée, dit-elle, et je viens de Flandre pour le chercher.

– Tu fis bien, dit de Lumey d'un ton rogue.

Et il s'en fut.

Très-Long alors s'approchant :

– Petit Flamand, dit-il, une fois marié, seras-tu encore soudard en nos navires ?

– Oui, messire, répondit Ulenspiegel.

– Et toi, fillette, que feras-tu sans ton homme ?

Nele répondit :

– Si vous le voulez, messire, je serai fifre en son navire.

– Je le veux, dit Très-Long.

Et il lui donna deux florins pour les noces.

Et Lamme, pleurant et riant d'aise, disait :

– Voici encore trois florins : nous mangerons tout ; c'est moi qui paie. Allons au *Peigne-d'Or*. Il n'est pas mort, mon ami. Vive le Gueux !

Et le peuple applaudissait, et ils s'en furent au *Peigne-d'Or*, où un grand festin fut commandé ; et Lamme jetait des deniers au populaire par les fenêtres.

Et Ulenspiegel disait à Nele :

– Mignonne aimée, te voilà donc près de moi ! Noël ! elle est ici, chair, cœur et âme, ma douce amie. Oh ! les yeux doux et les belles lèvres rouges d'où il ne sortit jamais que de bonnes paroles ! Elle me sauva la vie, la tendre aimée ! Tu joueras sur nos navires le fifre de délivrance. Te souvient-il… mais non… À nous est l'heure présente de liesse, et à moi ton visage doux comme fleurs de juin. Je suis en paradis. Mais, dit-il, tu pleures.

– Ils l'ont tuée, dit-elle.

Et elle lui conta l'histoire de deuil.

Et, se regardant l'un l'autre, ils pleurèrent d'amour et de douleur.

Et au festin ils burent et mangèrent et Lamme les regardait dolent, disant :

– Las ! ma femme, où es-tu ?

Et le prêtre vint et maria Nele et Ulenspiegel.

Et le soleil du matin les trouva l'un près de l'autre dans leur lit d'épousailles.

Et Nele reposait sa tête sur l'épaule d'Ulenspiegel. Et quand elle s'éveilla au soleil, il dit :

– Frais visage et doux cœur, nous serons les vengeurs de Flandre.

Elle, le baisant sur la bouche :

– Tête folle et bras forts, dit-elle, Dieu bénira le fifre et l'épée.

– Je te ferai un costume de soudard.

– Tout de suite ? dit-elle.

– Tout de suite, répondit Ulenspiegel ; mais qui dit qu'au matin les fraises sont bonnes ? Ta bouche est bien meilleure.

IX

Ulenspiegel, Lamme et Nele avaient, comme leurs amis et compagnons, repris aux couvents le bien gagné par ceux-ci sur le populaire à l'aide de processions, de faux miracles et autres momeries romaines. Ce fut contre l'ordre du Taiseux, prince de liberté, mais l'argent servait aux frais de la guerre. Lamme Goedzak, non content de se pourvoir de monnaie, pillait dans les couvents les jambons, saucissons, flacons de bière et de vin, et en revenait volontiers portant sur la poitrine un baudrier de volailles, oies, dindes, chapons, poules et poulets, et traînant par une corde derrière lui quelques veaux et porcs monastiques. Et ce par droit de guerre, disait-il.

Bien aise à chaque prise, il l'apportait au navire pour qu'on en fît noces et festins, mais se plaignait toutefois que le maitre-queux fût si ignorant ès-sciences de sauces et de fricassées.

Or, ce jour-là, les Gueux, ayant humé le piot victorieusement, dirent à Ulenspiegel :

– Tu as toujours le nez au vent pour flairer les nouvelles de la terre ferme, tu connais toutes les aventures de guerre : chante-les-nous. Cependant Lamme battra le tambour et le fifre mignon glapira à la mesure de ta chanson.

Et Ulenspiegel dit :

– Un jour de mai clair et frais, Ludwig de Nassau, croyant entrer à Mons, ne trouve point ses piétons ni ses cavaliers. Quelques affidés tenaient une porte ouverte et un pont baissé, afin qu'il eût la ville. Mais les bourgeois s'emparent de la porte et du pont. Où sont les soudards du comte Louis ? Les bourgeois vont lever le pont. Le comte Louis sonne du cor.

Et Ulenspiegel chanta :

Où sont tes piétons ou tes cavaliers ?
Ils sont au bois égarés, foulant tout :
Ramilles sèches muguets en fleur
Monsieur, du Soleil fait reluire
Leurs faces rouges et guerrières,
Les croupes luisantes de leurs coursiers ;
Le comte Ludwig sonne du cor :
Ils l'entendent.
Doucement battez le tambour.

Au grand trotton, bride avalée !
Course d'éclair, course de nue ;
Trombe de fer cliquetant ;
Ils volent, les lourds cavaliers !
En hâte ! en hâte ! à la rescousse !
Le pont se lève. De l'éperon
Au flanc saignant des destriers !
Le pont se lève : ville perdue !

Ils sont devant. Est-ce trop tard ?
Ventre à terre ! bride avalée !
Guitoy de Chaumont, sur son genêt,
Saute sur le pont qui retombe.
Ville gagnée ! Entendez-vous
Sur le pavé de Mons
Course d'éclair, course de nue,

Trombe de fer cliquetant ?

Vive Chaumont et le genêt !
Sonnez le clairon de joie, battez le tambour.
C'est le mois du foin, les prés embaument ;
L'alouette monte, chantant dans le ciel.
Vive l'oiseau libre !
Battez le tambour de gloire.
Vive Chaumont et le genêt !
Or ça, à boire çà.
Ville gagnée !...
Vive le Gueux !

Et les Gueux chantaient sur les navires : « Christ, regarde tes soldats. Fourbis nos armes, Seigneur. Vive le Gueux ! »

Et Nele souriante faisait glapir le fifre, et Lamme battait le tambour, et en haut, vers le ciel, temple de Dieu, s'élevaient les coupes d'or et les hymnes de liberté. Et les vagues, comme des sirènes, claires et fraîches autour du navire, susurraient harmonieuses.

X

Un jour, au mois d'août, jour pesant et chaud, Lamme brassait mélancolie. Son tambour joyeux se taisait et dormait, passant ses baguettes à l'ouverture de sa gibecière. Ulenspiegel et Nele, souriant d'aise amoureuse, se chauffaient au soleil ; les vigies, placées dans les hunes, sifflaient ou chantaient, cherchant des yeux sur la grande mer s'ils ne voyaient point à l'horizon quelque proie. Très-Long les interrogeant, ils disaient toujours : « *Niets*, rien. »

Et Lamme, blême et affaissé, soupirait piteusement. Et Nele lui dit :

– D’où vient, Lamme, que tu es si dolent ?

Et Ulenspiegel lui dit :

– Tu maigris, mon fils.

– Oui, dit Lamme, je suis dolent et maigre. Mon cœur perd sa gaieté et ma bonne trogne sa fraîcheur. Oui, riez de moi, vous autres qui vous êtes retrouvés à travers mille dangers. Gaussez-vous du pauvre Lamme, qui vit comme un veuf, étant marié, tandis que celle-ci, dit-il montrant Nele, dut arracher son homme aux baisers de la corde, qui sera son amoureuse dernière. Elle fit bien, Dieu soit béni ; mais qu’elle ne rie point de moi. Oui, tu ne dois point rire du pauvre Lamme, Nele, m’amie. Ma femme rit pour dix. Las ! vous autres femelles êtes cruelles aux douleurs d’autrui. Oui, j’ai le cœur dolent ; frappé du glaive d’abandon ; et rien ne le réconfortera, sinon elle.

– Ou quelque fricassée, dit Ulenspiegel.

– Oui, dit Lamme, ou est la viande en ce triste navire ? Sur les vaisseaux du roi, ils en ont quatre fois par semaine, s’il n’y a jeûne, et trois fois du poisson. Quant aux poissons, Dieu me damne si cette filasse – je veux dire leur chair – ne fait autre chose que de m’allumer sans fruit le sang, mon pauvre sang qui s’en ira en eau prochainement. Ils ont bière, fromage, potage et bonne boisson. Oui ! ils ont tout à leurs aises stomacales : biscuit, pain de seigle, bière, beurre, viande fumée ; oui, tout, poisson sec, fromage, semence de moutarde, sel, fèves, pois, gruau, vinaigre, huile, suif, bois et charbon. Nous, l’on vient de nous défendre de prendre le bétail de qui que ce soit, bourgeois, abbé ou gentilhomme. Nous mangeons du hareng et buvons de la petite bière. Las ! je n’ai plus rien : ni amour de la femme, ni bon vin, ni *dobbel-bruinbier*, ni bonne nourriture. Où sont ici nos joies ?

– Je te le vais dire, Lamme, répondit Ulenspiegel. Oeil pour œil, dent pour dent : à Paris, la nuit de la Saint-Barthélemy, ils ont tué dix mille cœurs libres dans la seule ville de Paris ; le roi lui-même a tiré sur son peuple. Réveille-toi, Flamand ; saisis la hache sans merci : là sont nos joies ; frappe l'Espagnol ennemi et romain partout où tu le trouveras. Laisse là tes mangeailles. Ils ont emmené des victimes mortes ou vivantes vers leur fleuve et par pleines charretées, les ont jetées à l'eau. Mortes ou vivantes, entends-tu. Lamme ? La Seine fut rouge pendant neuf jours, et les corbeaux par nuées s'abattirent sur la ville. À la Charité, à Rouen, Toulouse, Lyon, Bordeaux, Bourges, Meaux, le massacre fut horrible. Vois-tu les bandes de chiens repus se couchant près des cadavres ! Leurs dents sont fatiguées. Le vol des corbeaux est lourd tant ils ont l'estomac chargé de la chair des victimes. Entends-tu, Lamme, la voix des âmes criant vengeance et pitié ? Réveille-toi, Flamand. Tu parles de ta femme. Je ne la crois point infidèle, mais affolée, et elle t'aime encore, pauvre ami : elle n'était point au milieu de ces dames de la cour qui, la nuit même du massacre, dépouillèrent de leurs mains fines les cadavres pour y voir la grandeur ou la petitesse de leur charnelle virilité. Et elles riaient, ces dames grandes en paillardise. Réjouis-toi, mon fils, nonobstant ton poisson et ta petite bière. Si l'arrière-goût du hareng est fade, plus fade est l'odeur de cette vilenie. Ceux qui ont tué font des repas, et, les mains mal lavées, découpent les oies grasses pour offrir aux gentes damoiselles de Paris les ailes, les pattes ou le croupion. Elles ont tâté d'autre viande tantôt, viande froide.

– Je ne me plaindrai plus, mon fils, dit Lamme se levant : le hareng est ortolan, malvoisie est la petite bière pour les cœurs libres.

Et Ulenspiegel dit :

Vive le Gueux ! Ne pleurons point, frères.
Dans les ruines et le sang
Fleurit la rose de liberté.

Si avec nous est Dieu, qui sera contre ?

Quand l'hyène triomphe,
Vient le tour du lion.
D'un coup de patte il la jette sur le sol, éventrée,
Oeil pour œil, dent pour dent. Vive le Gueux !

Et les Gueux sur les navires chantaient :

Le duc nous garde même sort.
Oeil pour œil, dent pour dent,
Blessure pour blessure. Vive le Gueux !

XI

Par une nuit noire, l'orage grondant ès profondeurs des nues, Ulenspiegel était sur le pont du navire avec Nele, et il dit :

– Tous nos feux son éteints. Nous sommes des renards guettant, la nuit, au passage la volaille espagnole, c'est-à-dire leurs vingt-deux assabres, riches navires où brillent les lanternes, qui sont pour eux les étoiles de la male heure. Et nous leur courrons sus.

Nele dit :

– Cette nuit est une nuit de sorciers. Ce ciel est noir comme bouche d'enfer, ces éclairs brillent comme le sourire de Satan, l'orage lointain gronde sourd, les mouettes passent en jetant de grands cris, la mer roule comme des couleuvres d'argent ses vagues phosphorescentes. Thyl, mon aimé, viens dans le monde des esprits. Prends la poudre de vision…

– Verrai-je les Sept, ma mignonne ?

Et ils prirent la poudre de vision.

Et Nele ferma les yeux d'Ulenspiegel, et Ulenspiegel ferma les yeux de Nele. Et ils virent un cruel spectacle.

Ciel, terre, mer étaient pleins d'hommes, de femmes, d'enfants travaillant, voguant, cheminant ou rêvant. La mer les balançait, la terre les portait. Et ils grouillaient comme anguilles en un panier.

Sept hommes et femmes étaient au milieu du ciel, assis sur des trônes et le front ceint d'une étoile brillante, mais ils étaient si vagues que Nele et Ulenspiegel ne voyaient distinctement que leurs étoiles.

La mer monta jusqu'au ciel, roulant dans son écume l'innombrable multitude des navires dont les mâts et cordages se heurtaient, s'entrecroisaient, se brisaient, s'écrasaient, suivant les mouvements tempétueux des vagues. Puis un navire parut au milieu de tous les autres. Sa carène était de fer flamboyant. Sa quille était d'acier taillé comme un couteau. L'eau cria, gémissant quand il passa. La Mort était sur l'arrière du navire, assise ricanante, tenant d'une main sa faux, et de l'autre un fouet avec lequel elle frappait sur sept personnages. L'un était un homme dolent, maigre, hautain, silencieux. Il tenait d'une main un sceptre et de l'autre une épée. Près de lui, montée sur une chèvre, se tenait une fille rougeaude, les seins nus, la robe ouverte et l'œil émerillonné. Elle s'étendait lascive à côté d'un vieux juif ramassant des clous et d'un gros homme bouffi qui tombait chaque fois qu'elle le mettait debout, tandis qu'une femme maigre et enragée les frappait tous deux. Le gros homme ne se revanchait point ni non plus sa rougeaude compagne. Un moine au milieu d'eux mangeait des saucisses. Une femme, couchée par terre, rampait comme un serpent entre les autres. Elle mordait le vieux juif à cause de ses vieux clous, l'homme bouffi parce qu'il avait trop d'aise, la femme rougeaude pour l'humide éclat de ses yeux,

le moine pour ses saucisses, et l'homme maigre à cause de son sceptre. Et tous se battirent bientôt.

Quand ils passèrent, la bataille fut horrible sur mer, dans le ciel et sur terre. Il plut du sang. Les navires étaient brisés à coups de hache, d'arquebuse, de canon. Leurs débris volaient en l'air, au milieu de la fumée de la poudre. Sur la terre, des armées s'entrechoquaient comme des murs d'airain. Villes, villages, moissons brûlaient parmi des cris et des larmes, les hauts clochers dentelles de pierre, détachaient au milieu du feu leurs fières silhouettes, puis tombaient avec fracas comme chênes abattus. De noirs cavaliers, nombreux et serrés comme des bandes de fourmis, l'épée à la main, le pistolet au poing, frappaient les hommes, les femmes, les enfants. D'aucuns faisaient des trous dans la glace et y ensevelissaient des vieillards vivants ; d'autres coupaient les seins aux femmes et y semaient du poivre, d'autres pendaient les enfants dans les cheminées. Ceux qui étaient las de frapper violaient quelque fille ou quelque femme, buvaient, jouaient aux dés, et remuant des piles d'or, fruit du pillage, y vautraient leurs doigts rouges.

Les sept couronnés d'étoiles criaient : « Pitié pour le pauvre monde ! »

Et les fantômes ricanaient. Et leurs voix étaient pareilles à celles de mille orfraies criant ensemble. Et la Mort agitait sa faux.

– Les entends-tu ? dit Ulenspiegel, ce sont les oiseaux de proie des pauvres hommes. Ils vivent de petits oiseaux, qui sont les simples et les bons.

Les sept couronnés d'étoiles criaient : « Amour, justice, miséricorde ! »

Et les sept fantômes ricanaient. Et leurs voix étaient pareilles à celles de mille orfraies criant ensemble. Et la Mort les frappait de son fouet.

Et le navire passait sur le flot, coupant en deux, vaisseaux, bateaux, hommes, femmes, enfants. Sur la mer retentissaient les plaintes des victimes criant : « Pitié ! »

Et le rouge navire passait sur eux tous, tandis que les fantômes riant criaient comme des orfraies.

Et la Mort ricanant buvait l'eau pleine de sang.

Et le navire ayant disparu dans le brouillard, la bataille cessa, les sept couronnés d'étoiles s'évanouirent.

Et Ulenspiegel et Nele ne virent plus que le ciel noir, la mer houleuse, les sombres nues s'avançant sur l'eau phosphorescente et, tout près, de rouges étoiles.

C'étaient les lanternes des vingt-deux assabres. La mer et le tonnerre grondaient sourdement.

Et Ulenspiegel sonna la cloche de *wacharm* doucement, et cria : « L'Espagnol, l'Espagnol ! Il vogue sur *Flessingue* ! » Et le cri fut répété par toute la flotte.

Et Ulenspiegel dit à Nele :

– Une teinte grise se répand sur le ciel et sur la mer. Les lanternes ne brillent plus que faiblement, l'aube se lève, le vent fraîchit, les vagues jettent leur écume par-dessus le pont des navires, une forte pluie tombe et cesse bientôt, le soleil se lève, radieux, dorant la crête des flots : c'est ton sourire, Nele, frais comme le matin, doux comme le rayon.

Les vingt-deux assabres passent : sur les navires des Gueux les tambours battent, les fifres glapissent ; de Lumey crie : « De par le prince, en chasse ! » Ewont Pietersen Worst, sous-amiral,

crie : « De par monseigneur d'Orange et messire l'amiral, en chasse ! » Sur tous les navires, *la Johannah, le Cygne, Anne-Marie, le Gueux, le Compromis, le D'Egmont, le De Hoorn, sur le Willem de Zwijger, le Guillaume-le-Taiseux*, tous les capitaines crient : « De par monseigneur d'Orange et messire l'amiral, en chasse ! »

– En chasse ! vive le Gueux ! crient les soudards et matelots.

La houlque de Très-Long, montée par Lamme et Ulenspiegel, et nommée *la Briele*, suivie de près par *la Johannah, le Cygne*, et *le Gueux*, s'empare de quatre assabres. Les Gueux jettent à l'eau tout ce qui est Espagnol, font prisonniers les habitants du Pays-Bas, vident les navires comme coques d'œufs et les laissent voguer sans mâts ni voiles dans la rade. Puis ils poursuivent les dix-huit autres assabres. Le vent souffle violent venant d'Anvers, le mur des rapides navires penche dans l'eau du fleuve sous le poids des voiles gonflées comme des joues de moine au vent qui vient des cuisines, les assabres vont vite ; les Gueux les poursuivent jusque dans la rade de Middelbourg sous le feu des forts. Là s'engage une bataille sanglante : les Gueux s'élancent avec des haches sur les ponts des navires, jonchés bientôt de bras, de jambes coupées, qu'il faut, après le combat, jeter par corbeilles dans les flots. Les forts tirent sur eux ; ils s'en moquent, et au cri de : « Vive le Gueux ! » prennent dans les assabres poudre, artillerie, balles et blé, les brûlent après les avoir vidées et s'en vont à Flessingue, les laissant fumant et flambant dans la rade.

De là ils enverront des escouades percer les digues de Zélande et Hollande, aider à la construction de nouveaux navires, et notamment de flibots de cent quarante tonneaux portant jusqu'à vingt pièces de fer de fonte.

XII

Sur les navires il neige. L'air est tout blanc tout au loin et sans cesse la neige tombe, tombe mollement dans l'eau noire où elle fond.

Sur la terre il neige ; tout blancs sont les chemins, toutes blanches les noires silhouettes des arbres désenfeuillés. Nul bruit que les cloches lointaines de Haarlem sonnant l'heure, et le joyeux carillon envoyant dans l'air épais ses notes étouffées.

Cloches, ne sonnez point ; cloches, ne jouez point vos airs simples et doux : don Frédéric approche, le Ducaillon de sang. Il marche sur toi, suivi de trente-cinq enseignes d'Espagnols, les mortels ennemis, Haarlem, ô ville de liberté ; vingt-deux enseignes de Wallons, dix-huit enseignes d'Allemands, huit cents chevaux, une puissante artillerie le suivent. Entends-tu sur les chariots le bruit de ces ferrailles meurtrières ? Fauconneaux, couleuvrines, courtauds à grosse gueule, tout cela est pour toi, Haarlem. Cloches, ne sonnez point ; carillon, ne lance point tes notes joyeuses dans l'air épais de neige.

– Cloches, nous sonnerons ; moi, carillon, je chanterai jetant mes notes hardies dans l'air épais de neige. Haarlem est la ville des cœurs vaillants, des femmes courageuses. Elle voit sans crainte, du haut de ses clochers, onduler comme des bandes de fourmis d'enfer les noires masses des bourreaux : Ulenspiegel, Lamme et cent Gueux de mer sont dans ses murs. Leur flotte croise dans le lac.

– Qu'ils viennent ! disent les habitants ; nous ne sommes que des bourgeois, des pêcheurs, des marins et des femmes. Le fils du duc d'Albe ne veut, dit-il, pour entrer chez nous, d'autres clefs que son canon. Qu'il ouvre, s'il le peut, ces faibles portes, il trouvera des hommes derrière. Sonnez, cloches ; carillon, lance tes notes joyeuses dans l'air épais de neige.

« Nous n'avons que de faibles murs et des fossés à la manière ancienne. Quatorze pièces de canon vomissent leurs boulets de

quarante-six livres sur la *Cruys-poort*. Mettez des hommes où il manque des pierres. La nuit vient, chacun travaille, c'est comme si jamais le canon n'avait passé par là. Sur la *Cruys-poort*, ils ont lancé six cents quatre-vingts boulets ; sur la porte Saint-Jean, six cent soixante-quinze. Ces clefs n'ouvrent pas, car voilà que derrière se dresse un nouveau boulevard. Sonnez, cloches ; jette, carillon, dans l'air tes notes joyeuses.

« Le canon bat, bat toujours les murailles, les pierres sautent, les pans de murs croulent. La brèche est assez large pour y laisser passer de front une compagnie. L'assaut ! tue, tue ! crient-ils. Ils montent, ils sont dix mille ; laissez-les passer les fossés avec leurs ponts, avec leurs échelles. Nos canons sont prêts. Voilà le troupeau de ceux qui vont mourir. Saluez-les, canons de liberté ! Ils saluent : les boulets à chaîne, les cercles de goudron enflammé volant et sifflant trouent, taillent, enflamment, aveuglent la masse des assaillants qui s'affaissent et fuient en désordre. Quinze cents morts jonchent le fosse. Sonnez, cloches ; et toi, carillon, lance dans l'air épais tes notes joyeuses.

« Revenez à l'assaut ! Ils ne l'osent. Ils se remettent à tirer et à miner. Nous aussi, nous connaissons l'art de la mine. Sous eux, sous eux allumez la mèche ; courez, nous allons voir un beau spectacle. Quatre cents Espagnols sautent en l'air. Ce n'est pas le chemin des flammes éternelles. Oh ! la belle danse au son argentin de nos cloches, à la musique joyeuse de notre carillon !

« Ils ne se doutent pas que le prince veille sur nous, que tous les jours nous viennent, par des passages bien gardés, des traîneaux de blé et de poudre ; le blé pour nous, la poudre pour eux. Où sont leurs six cents Allemands que nous avons tués et noyés dans le bois de Haarlem ? Où sont les onze enseignes que nous leur avons prises, les six pièces d'artillerie et les cinquante bœufs ? Nous avions une enceinte de murs, nous en avons deux maintenant. Les femmes même se battent, et Kennan en conduit la troupe vaillante. Venez, bourreaux, marchez dans nos rues, les enfants vous couperont les jarrets avec leurs petits couteaux.

Sonnez, cloches ; et toi, carillon, lance dans l'air épais tes notes joyeuses !

« Mais le bonheur n'est pas avec nous. La flotte des Gueux est battue dans le lac. Elles sont battues les troupes que d'Orange avait envoyées à notre secours. Il gèle, il gèle aigrement. Plus de secours. Puis, pendant cinq mois, mille contre dix mille, nous résistons. Il faut composer maintenant avec les bourreaux. Voudra-t-il entendre à aucune composition, ce ducaillon de sang qui a juré notre perte ? Faisons sortir tous les soldats avec leurs armes ; ils troueront les bandes ennemies. Mais les femmes sont aux portes, craignant qu'on ne les laisse seules garder la ville. Cloches, ne sonnez plus, carillon, ne lance plus dans l'air tes notes joyeuses.

« Voici juin, les foins embaument, les blés se dorent au soleil, les oiseaux chantent : nous avons eu faim pendant cinq mois ; la ville est en deuil ; nous sortirons tous de Haarlem, les arquebusiers en tête pour ouvrir le chemin, les femmes, les enfants et les magistrats derrière, gardés par l'infanterie qui veille sur la brèche. Une lettre, une lettre du ducaillon de sang ! Est-ce la mort qu'il annonce ? non, c'est la vie à tout ce qui est dans la ville. Ô clémence inattendue, ô mensonge peut-être ! Chanteras-tu encore, carillon joyeux ? Ils entrent dans la ville. »

Ulenspiegel, Lamme et Nele avaient revêtu le costume des soudards d'Allemagne enfermés avec eux, au nombre de six cents, dans le cloître des Augustins.

– Nous mourrons aujourd'hui, dit tout bas Ulenspiegel à Lamme.

Et il serra contre sa poitrine le corps mignon de Nele tout frissant de peur.

– Las ! ma femme, je ne la verrai plus, disait Lamme. Mais peut-être notre costume de soudards allemands nous sauvera-t-il la vie ?

Ulenspiegel hocha la tête pour montrer qu'il ne croyait à nulle grâce.

– Je n'entends point le bruit du pillage, dit Lamme.

Ulenspiegel répondit :

– D'après l'accord, les bourgeois ont racheté le pillage et la vie pour la somme de deux cent quarante mille florins. Ils devront payer cent mille florins comptant en douze jours, et le reste trois mois après. Il a été commandé aux femmes de se retirer dans les églises. Ils vont sans doute commencer le massacre. Entends-tu clouer les échafauds et dresser les potences ?

– Ah ! nous allons mourir ! dit Nele ; j'ai faim.

– Oui, dit tout bas Lamme à Ulenspiegel, le ducaillon de sang a dit qu'étant affamés nous serons plus dociles quand on nous mènera mourir.

– J'ai si faim ! dit Nele.

Le soir, des soldats vinrent et distribuèrent un pain pour six hommes :

– Trois cents soldats wallons ont été pendus sur le marché, dirent-ils. Ce sera bientôt votre tour. Il y eut toujours mariage de Gueux et de potence.

Le lendemain soir, ils vinrent encore avec leur pain pour six hommes :

– Quatre grands bourgeois, dirent-ils, ont été décapités. Deux cent quarante-neuf soldats ont été liés deux à deux et jetés à la mer. Les crabes seront gras cette année. Vous n'avez point bonne trogne, vous autres, depuis le sept juillet que vous êtes ici. Ils sont gourmands et ivrognes, ces habitants du Pays-Bas ; nous autres Espagnols, nous avons assez de deux figues à notre souper.

– C'est donc pour cela, répondit Ulenspiegel, qu'il vous faut faire partout chez les bourgeois quatre repas de viande, volailles, crèmes, vins et confitures ; qu'il vous faut du lait pour laver les corps de vos *mustachos* et du vin pour baigner les pieds de vos chevaux ?

Le dix-huit juillet, Nele dit :

– J'ai les pieds mouillés ; qu'est-ce ceci ?

– Du sang, dit Ulenspiegel.

Le soir les soudards vinrent encore avec leur pain pour six :

– Où la corde ne suffit plus, dirent-ils, le glaive fait la besogne. Trois cents soudards et vingt-sept bourgeois qui ont pensé s'enfuir de la ville, se promènent maintenant aux enfers avec leurs têtes dans les mains.

Le lendemain, le sang entra de nouveau dans le cloître ; les soudards ne vinrent point apporter le pain, mais seulement considérer les prisonniers disant :

– Les cinq cents Wallons, Anglais et Ecossais décapités hier avaient meilleure trogne. Ceux-ci ont faim sans doute ; mais qui donc mourrait de faim, si ce n'est le Gueux ?

Et de fait, tous pâles, hâves, défaits, tremblants de froide fièvre étaient là comme des fantômes.

Le seize août, à cinq heures du soir, les soudards entrèrent riant et leur donnèrent du pain, du fromage et de la bière. Lamme dit :

– C'est le festin de mort.

À dix heures, quatre enseignes vinrent ; les capitaines firent ouvrir les portes du cloître, ordonnant aux prisonniers de marcher quatre par quatre à la suite des fifres et tambours, jusqu'à l'endroit où on leur dirait de s'arrêter. Certaines rues étaient rouges ; et ils marchèrent vers le Champ de potences.

Par ci, par là, des flaques de sang tachaient les prairies ; il y avait du sang tout autour des murailles. Les corbeaux venaient par nuées de tous cotés ; le soleil se cachait dans un lit de vapeurs, le ciel était clair encore, et dans sa profondeur s'éveillaient timides, les étoiles. Soudain, ils entendirent des hurlements lamentables.

Les soldats disaient :

– Ceux qui crient là sont les Gueux du fort de Fuycke, hors la ville, on les laisse mourir de faim.

– Nous aussi, dit Nele, nous allons mourir. Et elle pleura.

– Les cendres battent sur mon cœur, dit Ulenspiegel.

– Ah ! dit Lamme en flamand, – les soldats de l'escorte n'entendaient point ce fier langage – ah ! dit Lamme, si je pouvais tenir ce duc de sang et lui faire manger, jusqu'à ce que la peau lui crevât, tous et toutes cordes, potences, bancs, chevalets, poids et brodequins ; si je pouvais lui faire boire le sang répandu par lui, et qu'il sortît de sa peau déchirée et de ses tripes ouvertes des éclats de bois, des morceaux de fer, et qu'il ne rendit pas encore

l’âme, je lui arracherais le cœur de la poitrine et le lui ferais manger cru et venimeux. Alors, pour sûr, tomberait-il de vie à trépas dans l’abîme de soufre, où puisse le diable le lui faire manger et remanger sans cesse. Et ainsi pendant la toute longue éternité.

– *Amen*, dirent Ulenspiegel et Nele.

– Mais ne vois-tu rien ? dit-elle.

– Non, dit-il.

– Je vois à l’occident, dit-elle, cinq hommes et deux femmes assis en rond. L’un est vêtu de pourpre et porte une couronne d’or. Il semble le chef des autres, tous loqueteux et guenillards. Je vois du côté de l’orient venir une autre troupe de sept : quelqu’un aussi les commande, qui est vêtu de pourpre sans couronne. Et ils viennent contre ceux de l’occident. Et ils se battent contre eux dans le nuage ; mais je n’y vois plus rien.

– Les Sept, dit Ulenspiegel.

– J’entends, dit Nele, près de nous dans le feuillage, une voix comme un souffle disant :

Par la guerre et par le feu,
Par les piques et par les glaives,
Cherche
Dans la moût et dans le sang,
Dans les ruines et les larmes,
Trouve.

– D’autres que nous délivreront la terre de Flandre, répondit Ulenspiegel. La nuit se fait noire, les soudards allument des torches. Nous sommes près du Champ de potences. Ô douce aimée pourquoi m’as-tu suivi ? N’entends-tu plus rien, Nele ?

– Si, dit-elle, un bruit d'armes dans les blés. Et là, au-dessus de cette côte, surmontant le chemin où nous entrons, vois-tu briller sur l'acier la rouge lueur des torches ? Je vois des points de feu des mèches d'arquebuse. Nos gardiens dorment-ils, ou sont-ils aveugles ? Entends-tu ce coup de tonnerre ? Vois-tu les Espagnols tomber percés de balles ? Entends-tu : « Vive le Gueux ! » ? Ils montent courant le sentier, la pique en avant ; ils descendent avec des haches le long du coteau. Vive le Gueux !

– Vive le Gueux ! crient Lamme et Ulenspiegel.

– Tiens, dit Nele, voici des soldats qui nous donnent des armes. Prends, Ulenspiegel, mon aimé. Vive le Gueux !

– Vive le Gueux ! crie toute la troupe des prisonniers.

– Les arquebusiers ne cessent point de tirer, dit Nele, ils tombent comme des mouches, éclairés qu'ils sont par la lueur des torches. Vive le Gueux !

– Vive le Gueux ! crie la troupe des sauveurs.

– Vive le Gueux ! crient Ulenspiegel et les prisonniers. Les Espagnols sont dans un cercle de fer. Tue ! tue ! il n'en reste plus un debout. Tue ! pas de pitié, la guerre sans merci. Et maintenant troussons notre bagage et courons jusqu'à Enckhuyse. Qui a les habits de drap et de soie des bourreaux ? Qui a leurs armes ?

– Tous ! tous ! crient-ils. Vive le Gueux !

Et de fait, ils s'en vont en bateau vers Enckhuyse, où les Allemands délivrés avec eux demeurèrent pour garder la ville.

Et Lamme, Nele et Ulenspiegel retrouvent leurs navires. Et de nouveau les voici chantant sur la mer libre : Vive le Gueux !

Et ils croisent dans la rade de Flessingue.

XIII

Là, de nouveau, Lamme fut joyeux. Il descendait volontiers à terre, chassant comme lièvres, cerfs et ortolans, les bœufs, moutons et volailles.

Et il n'était pas seul à cette chasse nourrissante. Il faisait bon alors voir revenir les chasseurs, Lamme à leur tête, tirant par les cornes le gros bétail, poussant le petit, menant à la baguette des troupeaux d'oies, et portant au bout de leurs gaffes des poules, poulets et chapons nonobstant la défense.

C'était alors noces et festins sur les navires. Et Lamme disait :

– L'odeur des sauces monte jusqu'au ciel, y réjouissant messieurs les anges, qui disent : C'est le meilleur de la viande.

Tandis qu'ils croisaient, vint une flotte marchande de Lisbonne, dont le commandant ignorait que Flessingue fût tombé au pouvoir des Gueux. On lui ordonne de jeter l'ancre, elle est enveloppée. Vive le Gueux ! Tambours et fifres sonnent l'abordage ; les marchands ont des canons, des piques, des haches, des arquebuses.

Balles et boulets pleuvent des navires des Gueux. Leurs arquebusiers, retranchés autour du grand mât dans leurs fortins de bois, tirent à coup sûr, sans danger. Les marchands tombent comme des mouches.

– À la rescousse ! disait Ulenspiegel à Lamme et à Nele, à la rescousse ! Voici des épices, des joyaux, des denrées précieuses, sucre, muscade, girofle, gingembre, réaux, ducats, moutons d'or

tout brillants. Il y a plus de cinq cent mille pièces. L'Espagnol payera les frais de la guerre. Buvons ! Chantons la messe des Gueux, c'est la bataille.

Et Ulenspiegel et Lamme couraient partout comme lions. Nele jouait du fifre, à l'abri dans le fortin de bois. Toute la flotte fut prise.

Les morts ayant été comptés, il y en eut mille du côté des Espagnols, trois cents du côté des Gueux, parmi eux se trouva : le maitre-queux du flibot *la Briele*.

Ulenspiegel demanda de parler devant Très-Long et les matelots : ce que Très-Long lui accorda volontiers. Et il leur tint ce discours :

– Messire capitaine, et vous compères, nous venons d'hériter de beaucoup d'épices, et voici Lamme, la bonne bedaine, qui trouve que le pauvre mort qui est là, Dieu le tienne en joie, n'était pas assez grand docteur en fricassées. Nommons-le en sa place, et il vous préparera de célestes ragoûts et des potages paradisiaques.

– Nous le voulons, dirent Très-Long et les autres, Lamme sera le Maître-Queux du navire. Il portera la grande louche de bois pour écarter les mousses de ses sauces.

– Messire capitaine, compères et amis, dit Lamme, vous me voyez pleurant d'aise, car je ne mérite point un si grand honneur. Toutefois, puisque vous daignez recourir à mon indignité, j'accepte les nobles fonctions de maître ès arts de fricassées sur le vaillant flibot *la Briele*, mais en vous priant humblement de m'investir du commandement suprême de cuisine, de telle façon que votre Maître-Queux, – ce sera moi, – puisse par droit, loi et force, empêcher un chacun de venir manger la part des autres.

Très-Long et les Gueux s'écrièrent :

– Vive Lamme ! tu auras droit, loi et force.

– Mais j'ai, dit-il, autre prière à vous faire humblement ! je suis gras, grand et robuste, profonde est ma bedaine, profond mon estomac ; ma pauvre femme, – que Dieu me la rende, – me baillait toujours deux portions au lieu d'une : octroyez-moi cette faveur.

Très-Long, Ulenspiegel et les matelots dirent :

– Tu auras les deux portions, Lamme.

Et Lamme, devenu soudain mélancolique, dit :

– Ma femme ! ma douce mignonne ! si quelque chose me peut consoler de ton absence, ce sera de me remémorer en mes fonctions ta céleste cuisine en notre doux logis.

– Il faut prêter serment, mon fils, dit Ulenspiegel. Qu'on apporte la grande louche de bois et le grand chaudron de cuivre.

– Je jure, dit Lamme, par Dieu, qui me soit ici en aide, je jure fidélité à monseigneur prince d'Orange, dit le Taiseux, gouvernant pour le roi les provinces de Hollande et Zélande ; fidélité à messire de Lumey, amiral commandant notre noble flotte, et à messire Très-Long, vice-amiral et capitaine du navire *la Briele* ; je jure de mourir de mon pauvre mieux, suivant les us et coutumes des grands coquassiers anciens, lesquels laissèrent sur le grand art de cuisine de beaux livres avec figures, les viandes et volailles que Fortune nous octroiera ; je jure de nourrir le dit messire Très-Long, capitaine, son second, qui est mon ami Ulenspiegel, et vous tous, maître-marinier, pilote, contre-maître, compagnons, soudards, canonniers, boutilier, gourmette, page du capitaine, chirurgien, trompette, matelots et tous autres. Si le rôti est trop saignant, la volaille peu dorée ; si le potage exhale une odeur fade, contraire à toute bonne digestion ; si le fumet des sauces ne vous engage point tous à vous ruer en cuisine, sauf ma

volonté toutefois, si je ne vous fais point tous allègres et de bonne trogne, je résignerai mes nobles fonctions, me jugeant inapte à occuper davantage le trône de cuisine. Ainsi m'aide Dieu en cette vie et en l'autre.

– Vive le Maître-Queux, dirent-ils, le roi de cuisine, l'empereur des fricassées. Il aura le dimanche trois portions au lieu de deux.

Et Lamme devint maitre-queux du navire *la Briele*. Et tandis que les potages succulents, cuisaient dans les casseroles, il se tenait, à la porte de la cuisine, fier, et portant comme un sceptre sa grande louche de bois.

Et il eut ses trois rations le dimanche.

Quand les Gueux en venaient aux mains avec l'ennemi, il se tenait volontiers en son laboratoire de sauces, mais en sortait pour aller sur le pont tirer quelques arquebusades, puis en redescendait aussitôt pour veiller à ses sauces.

Étant ainsi coquassier fidèle et soudard vaillant, il fut bien aimé d'un chacun.

Mais nul ne devait pénétrer dans sa cuisine. Car alors il était comme diable et frappait de sa louche de bois d'estoc et de taille sans pitié.

Et il fut derechef nommé Lamme le Lion.

XIV

Sur l'Océan, sur l'Escaut, par le soleil, la pluie, la neige, la grêle l'hiver et l'été, glissent les navires des Gueux, toutes voiles dehors comme des cygnes, cygnes de la blanche liberté.

Blanc pour liberté, bleu pour grandeur, orange pour prince, c'est l'étendard des fiers vaisseaux.

Toutes voiles dehors ! toutes voiles dehors, les vaillants navires, les flots les heurtent, les vagues les arrosent d'écume.

Ils passent, ils courent, ils volent sur le fleuve, les voiles dans l'eau, vites comme des nuages au vent du nord, les fiers vaisseaux des Gueux. Entendez-vous leur proue fendre la vaque ! Dieu des libres, Vive le Gueux !

Houlques, flibots, boyers, croustèves, vites comme le vent portant la tempête, comme le nuage portant la foudre. Vive le Gueux !

Boyers et croustèves, bateaux plats, glissent sur le fleuve. Les flots gémissent traversés, quand ils vont tout droit devant eux ayant sur la pointe de l'avant le bec meurtrier de leur longue couleuvrine. Vive le Gueux !

Toutes voiles dehors ! toutes voiles dehors, les vaillants navires, les flots les heurtent, les arrosent d'écume.

De nuit et de jour, par la pluie, la grêle et la neige, ils vont ! Christ leur sourit dans le nuage, le soleil et l'étoile ! Vive le Gueux !

XV

Le roi de sang apprit la nouvelle de leurs victoires. La mort mangeait déjà le bourreau et il avait le corps plein de vers. Il marchait par les corridors de Valladolid, marmiteux et farouche, traînant ses pieds gonflés et ses jambes de plomb. Il ne chantait jamais, le cruel tyran ; quand le jour se levait, il ne riait point, et

quand le soleil éclairait son empire comme un sourire de Dieu, il ne ressentait nulle joie en son cœur.

Mais Ulenspiegel, Lamme et Nele chantaient comme des oiseaux, risquaient leur cuir, c'est Lamme et Ulenspiegel, leur peau blanche, c'est Nele, vivant au jour le jour, et se réjouissaient plus d'un bûcher éteint par les Gueux, que le roi noir n'avait de joie de l'incendie d'une ville.

En ce temps-là, Guillaume le Taiseux prince d'Orange cassa de son grade d'amiral messire de Lumey de la Marck, à cause de ses grandes cruautés. Il nomma messire Bouwen Ewoutsem Worst en sa place, il avisa pareillement aux moyens de payer le blé pris par les Gueux aux paysans, de restituer les contributions forcées levées sur eux, et d'accorder aux catholiques romains, comme à nous, le libre exercice de leur religion, sans persécution ni vilenie.

XVI

Sur les vaisseaux des Gueux, sous le ciel brillant, sur les flots clairs, glapissent fifres, geignent cornemuses, glougloutent flacons, tintent verres, brille fer des armes.

– Or ça, dit Ulenspiegel, battons tambour de gloire, battons tambour de joie. Vive le Gueux ! L'Espagne est vaincue, domptée est la goule. À nous la mer, la Briele est prise. À nous la côte depuis Nieuport, en passant par Ostende, Blanckenberghe ; les îles de Zélande, bouches de l'Escaut, bouches de la Meuse, bouches du Rhin jusqu'au Helder. À nous Texel, Vlieland, Ter-Schelling, Ameland, Rottum, Borkum. Vive le Gueux !

» À nous Delft, Dordrecht. C'est traînée de poudre. Dieu tient la lance à feu. Les bourreaux abandonnent Rotterdam. La libre conscience, comme un lion ayant griffes et dents de justice, prend le comté de Zutphen, les villes de Deutecom, Dœsburg. Goor,

Oldenzeel, et sur la Welnuire, Hattem, Elburg et Harderwyck. Vive le Gueux !

» C'est l'éclair, c'est la foudre : Campen, Zwol, Hassel, Steenwyck, tombent en nos mains avec Oudewater, Gouda, Leyde. Vive le Gueux !

» À nous Bueren, Enckhuyse ! Nous n'avons point encore Amsterdam, Schoonhoven ni Middelburg. Mais tout vient à temps aux lames patientes. Vive le Gueux !

» Buvons le vin d'Espagne. Buvons dans les calices où ils burent le sang des victimes. Nous irons par le Zuyderzee, par fleuves, rivières et canaux ; nous avons la Noord-Holland, la Zuid-Holland et la Zélande ; nous prendrons l'Oost et le West-Frise, la Briele sera le refuge de nos vaisseaux, le nid des poules couveuses de liberté. Vive le Gueux !

» Ecoutez en Flandre, patrie aimée, éclater le cri de vengeance. On fourbit les armes, on donne le fil aux glaives. Tous se meuvent, vibrent comme les cordes d'une harpe au souffle chaud, souffle d'âmes qui sort des fosses, des bûchers, des cadavres saignants des victimes. Tous : Hainaut, Brabant, Luxembourg, Limbourg, Namur, Liége, la libre cité, tous ! Le sang germe et féconde. La moisson est mûre pour la faux. Vive le Gueux !

» À nous le Noord-Zee, la large mer du Nord. À nous les bons canons, les fiers navires, la troupe hardie de marins redoutables : bélîtres, larrons, prêtres-soudards, gentilshommes, bourgeois et manouvriers fuyant la persécution. À nous tous unis pour l'œuvre de liberté. Vive le Gueux !

» Philippe, roi de sang, où es-tu ? D'Albe, où es-tu ? Tu cries et blasphèmes, coiffé du saint chapeau, don du Saint-Père. Battez le tambour de joie. Vive le Gueux ! Buvons.

» Le vin coule dans les calices d'or. Humez le piot joyeusement. Les habits sacerdotaux couvrant les rudes hommes sont inondés de la rouge liqueur ; les bannières ecclésiastiques et romaines flottent au vent. Musique éternelle ! à vous, fifres glapissant, cornemuses geignant, tambours battant roulements de gloire. Vive le Gueux !

XVII

Le monde était pour lors dans le mois du loup, qui est le mois de décembre. Une aigre pluie tombait comme des aiguilles dans le flot. Les Gueux croisaient dans la Zuiderzee. Messire l'amiral manda à son de trompette sur son navire les capitaines des houlques et flibots, et ensemble avec eux Ulenspiegel.

– Or çà, dit-il, parlant d'abord à lui, le prince veut reconnaître tes bons devoirs et féaulx services et te nomme capitaine du navire *la Briele*. Je t'en remets ici la commission sur parchemin.

– Grâces vous soient rendues, messire amiral, répondit Ulenspiegel ; je capitainerai de tout mon petit pouvoir, et ainsi capitainant, j'ai grand espoir, si Dieu m'aide, de décapitainer Espagne des pays de Flandre et Hollande : je veux dire de la Zuid et Noord-Neerlande.

– Ceci est bien, dit l'amiral. Et maintenant, ajouta-t-il parlant à tous, je vous dirai que ceux d'Amsterdam la Catholique vont assiéger Enckhuyse. Ils ne sont pas encore sortis du canal l'Y, croisons devant pour qu'ils y restent, et sus à tout et chacun de leurs navires qui montrera dans la Zuyderzee sa carcasse tyrannique.

Ils répondirent :

– Nous les trouerons. Vive le Gueux !

Ulenspiegel, remonté sur son navire, fit assembler ses matelots et les soudards sur le pont, et leur dit ce qu'avait décidé l'amiral.

Ils répondirent :

– Nous avons des ailes, ce sont nos voiles, des patins, ce sont les quilles de nos navires : des mains gigantales, ce sont les grappins d'abordage. Vive le Gueux !

La flotte partit et croisa devant Amsterdam à une lieue en mer, de telle façon que nul ne pouvait entrer ni sortir qu'ils ne le voulussent.

Le cinquième jour, la pluie cessa ; le vent souffla plus aigre dans le ciel clair ; ceux d'Amsterdam ne faisaient nul mouvement.

Soudain, Ulenspiegel vit Lamme monter sur le pont, chassant devant lui à grands coups de sa louche de bois le *truxman* du navire, jeune gars expert en langage français et flamand, mais plus expert encore en science de gueule :

– Vaurien, disait Lamme le battant, pensais-tu pouvoir, sans nulle punition, manger mes fricassées prématurément ? Va au haut du mât voir si rien ne bouge sur les navires d'Amsterdam. Faisant ainsi, tu feras bien.

Mais le *truxman* répondit :

– Que me donneras-tu ?

– Prétends-tu, dit Lamme, être payé sans avoir fait œuvre ? Graine de larron, si tu ne montes, je te ferai fouetter. Et ton français ne te sauvera point.

– C’est belle langue, dit le *truxman*, langue amoureuse et guerrière.

Et il monta.

– Eh bien ! fainéant ? demanda Lamme.

Le *truxman* répondit :

– Je ne vois rien dans la ville ni sur les vaisseaux.

Et descendant :

– Paye-moi maintenant, dit-il.

– Garde ce que tu as volé, répondit Lamme ; mais un tel bien ne profite point, tu le vomiras sans doute.

Le *truxman* remontant au haut du mât, cria soudain :

– Lamme ! Lamme ! voici un voleur qui entre dans ta cuisine.

– J’en ai la clé dans ma gibecière, répondit Lamme.

Ulenspiegel, alors, prenant Lamme à part, lui dit :

– Mon fils, cette grande tranquillité d’Amsterdam m’effraye. Ils ont quelque secret projet.

– J’y pensais, dit Lamme. L’eau gèle dans les cruches dans le huchier ; les volailles sont de bois ; le givre blanchit les saucissons ; le beurre est comme pierre, l’huile est toute blanche, le sel est sec comme du sable au soleil.

– C’est la gelée prochaine, dit Ulenspiegel. Ils vont venir en nombre nous attaquer avec de l’artillerie.

Allant sur le vaisseau amiral, il dit ce qu’il craignait à l’amiral, qui lui répondit :

– Le vent souffle d’Angleterre : il y aura de la neige, mais il ne gèlera point : retourne à ton navire.

Et Ulenspiegel s’en fut.

La nuit, une forte neige tomba, mais bientôt, le vent soufflant de Norvège, la mer gela et fut comme un plancher. L’amiral en vit le spectacle.

Craignant alors que ceux d’Amsterdam ne vinssent sur la glace pour brûler les navires, il manda aux soudards de préparer leurs patins, au cas qu’ils dussent combattre au dehors et autour des navires, et aux canonniers de canons de fer et de fonte de placer les boulets par tas à côté des affûts, de charger les canons et de tenir sans cesse allumées les migraines, qui sont les lances à feu.

Mais ceux d’Amsterdam ne vinrent point.

Et ainsi pendant sept jours.

Vers le soir du huitième jour, Ulenspiegel manda qu’un bon festin fût servi aux matelots et soudards, afin de leur faire une cuirasse contre l’aigre vent qui soufflait.

Mais Lamme dit :

– Il ne reste plus rien que du biscuit et de la petite bière.

– Vive le Gueux ! dirent-ils. Ce seront noces de carême en attendant l'heure de bataille.

– Qui ne sonnera point bientôt, dit Lamme. Ceux d'Amsterdam viendront pour nous brûler nos navires, mais non cette nuit. Il leur faudra se réunir préalablement autour du feu, et boire là maintes chopes de vin cuit au sucre de Madère, – que Dieu vous en baille, – puis ayant parlé jusques à la minuit avec patience, raison et chopines pleines, ils décideront qu'il y a lieu de décider demain s'ils nous attaqueront ou non la semaine qui vient. Demain, buvant de nouveau du vin cuit au sucre de Madère, – que Dieu vous en baille, – ils décideront derechef avec calme, patience et chopines pleines, qu'ils se doivent assembler un autre jour, aux fins de savoir si la glace peut ou non porter une grande troupe d'hommes. Et ils la feront essayer par des hommes doctes, lesquels coucheront sur parchemin leurs conclusions. Les ayant reçues, ils sauront que la glace a une demi-aune d'épaisseur, qu'elle est solide assez pour porter quelques cents hommes avec canons et artillerie des champs. Puis s'assemblant derechef pour délibérer avec calme, patience et maintes chopines de vin cuit, ils calculeront si, à cause du trésor pris par nous sur ceux de Lisbonne, il convient d'assaillir ou brûler nos vaisseaux. Et ainsi perplexes, mais temporiseurs, ils décideront cependant qu'il faut prendre et non brûler nos navires, nonobstant le grand tort qu'ils nous feraient ainsi.

– Tu parles bien, répondit Ulenspiegel ; mais ne vois-tu ces feux s'allumer dans la ville et des gens porte-lanternes y courir.

– C'est qu'ils ont froid, dit Lamme.

Et soupirant, il ajouta :

– Tout est mangé. Plus de bœuf, porc ni volailles plus de vin, hélas ! ni de bonne *dobbel-bier*, rien que du biscuit et petite bière. Qui m'aime me suive.

– Où vas-tu ? demanda Ulenspiegel. Nul ne peut sortir du navire.

– Mon fils, dit Lamme, tu es capitaine et maître présentement. Je ne sortirai point que tu ne le veuilles. Daigne songer toutefois qu'avant-hier nous mangeâmes le dernier saucisson et qu'en ce rude temps, feu de cuisine est soleil des bons compagnons. Qui ne voudrait flairer ici le fumet des sauces ; humer le bouquet parfumé du divin piot fait des fleurs joyeuses qui sont gaieté, rires et bon vouloir pour un chacun ? Or, çà, capitaine et ami fidèle, je l'ose dire : je me ronge l'âme, ne mangeant point, moi qui n'aimant que le repos, ne tuant point volontiers, sinon une oie tendre, un poulet gras, une dinde succulente, te suis en fatigues et batailles. Regarde d'ici les lumières dans cette ferme riche et bien garnie de gros et menu bétail. Sais-tu qui l'habite ? C'est le batelier de Frise, qui trahit messire Dandelot et mena à Enckhuyse encore Albisane, dix-huit pauvres seigneurs et amis, lesquels furent de son fait détranchés sur le marché aux chevaux à Bruxelles : c'est le Petit Sablon. Ce traître, qui a nom Slosse, reçut du duc deux mille florins pour sa trahison. Du prix du sang, vrai Judas, il acheta la ferme que tu vois là, et son gros bétail et les champs d'alentour, lesquels fructifiant et croissant, je dis terre et bétail, le font riche maintenant.

Ulenspiegel répondit :

– Les cendres battent sur mon cœur. Tu sonnes l'heure de Dieu.

– Et pareillement, dit Lamme, l'heure de nourriture. Donne-moi vingt gars, vaillants soudards et matelots, j'irai quérir le traître.

– Je veux être leur chef, dit Ulenspiegel. Qui aime justice me suive. Non point tous, chers et féaux ; il en faut vingt seulement, sinon qui garderait le navire ? Tirez au sort des dés. Vous êtes

vingt, venez. Les dés parlent bien. Chaussez vos patins et glissez vers l'étoile Venus brillant au-dessus de la ferme du traître.

« Vous guidant à la claire lumière, venez, les vingt, patinant et glissant, la hache sur l'épaule.

« Le vent siffle et chasse devant lui sur la glace de blancs tourbillons de neige. Venez, braves hommes !

« Vous ne chantez, ni ne parlez ; vous allez tout droitement, silencieux, vers l'étoile ; vos patins font crier la glace.

« Celui qui tombe se relève aussitôt. Nous touchons au rivage : pas une forme humaine sur la neige blanche, pas un oiseau dans l'air glacé. Déchaussez les patins.

« Nous voici sur terre, voici les prairies, chaussez derechef vos patins. Nous sommes autour de la ferme, retenant notre souffle ».

Ulenspiegel frappe à la porte, des chiens aboient. Il frappe derechef ; une fenêtre s'ouvre, et le *baes* dit, y poussant la tête :

– Qui es-tu ?

Il ne voit qu'Ulenspiegel ; les autres sont cachés derrière le *keet*, qui est la laverie.

Ulenspiegel répond :

– Messire de Boussu te mande de te rendre sur l'heure à Amsterdam auprès de lui.

– Où est ton sauf-conduit ? dit l'homme descendant et lui ouvrant la porte.

– Ici, répondit Ulenspiegel, en lui montrant les vingt Gueux qui se précipitèrent derrière lui dans l'ouverture.

Ulenspiegel alors lui dit :

– Tu es Slosse, le traître batelier qui fit tomber en une embuscade les messires Dandelot, de Battembourg et autres seigneurs. Où est le prix du sang ?

Le fermier, tremblant, répondit :

– Vous êtes les Gueux, baillez-moi pardon ; je ne savais ce que je faisais. Je n'ai point d'argent céans ; je donnerai tout.

Lamme dit :

– Il fait noir ; donne-nous des chandelles de suif ou de cire.

Le *baes* répond :

– Les chandelles de suif sont accrochées là.

Une chandelle étant allumée, l'un des Gueux, dans l'âtre :

– Il fait froid, allumons du feu. Voici de beaux fagots.

Et il montra sur une planche des pots à fleurs où se voyaient des plantes desséchées. Il en prit une par la perruque, et, la secouant avec le pot, le pot tomba, éparpillant sur le sol ducats florins et réaux.

– Là est le trésor, dit-il, montrant les autres pots à fleurs.

De fait les ayant vidés, ils y trouvèrent dix mille florins.

Ce que voyant, le *baes* cria et pleura.

Les valets et servantes de la ferme vinrent aux cris, en leur linge. Les hommes, voulant revancher leur maître, furent garrottés. Bientôt les commères honteuses, et notamment les jeunes, se cachaient derrière les hommes.

Lamme s'avança alors et dit :

– Traître fermier, dit-il, où sont les clés du cellier, de l'écurie, des étables et de la bergerie ?

– Pillards infâmes, dit le *baes*, vous serez pendus jusqu'à ce que mort s'ensuive.

– C'est l'heure de Dieu, donne les clés !

– Dieu me vengera, dit le *baes*, les lui baillant.

Ayant vidé la ferme, les Gueux s'en revont patinant vers les navires, légères demeures de liberté.

– Je suis Maître-Queux, disait Lamme les guidant ; je suis Maître-Queux. Poussez les vaillants traîneaux chargés de vins et de bière ; pourchassez devant vous, par les cornes ou autrement, chevaux, bœufs, cochons, moutons et troupeau chantant leurs chansons de nature. Les pigeons roucoulent dans les paniers ; les chapons, empiffrés de mie, s'étonnent dans les cages en bois où ils ne se peuvent mouvoir. Je suis Maître-Queux. La glace crie sous le fer des patins. Nous sommes aux navires. Demain, ce sera musique de cuisine. Descendez les poulies. Mettez des ceintures aux chevaux, vaches et bœufs. C'est beau spectacle de les voir ainsi pendus par le ventre ; demain, nous serons pendus par la langue aux grasses fricassées. La poulie à croc les hisse dans le navire. Ce sont carbonnades. Jetez-moi, pêle-mêle, dans la cale, poulardes, oies, canards, chapons. Qui leur tordra le cou ? le

Maître-Queux. La porte est fermée, j'ai la clef en ma gibecière. Dieu soit loué en cuisine ! Vive le Gueux !

Puis Ulenspiegel s'en fut sur le vaisseau de l'amiral, menant avec lui Dierick Slosse et les autres prisonniers, geignant et pleurant de peur de la corde.

Messire Worst vint au bruit : apercevant Ulenspiegel et ses compagnons éclairés à la rouge lumière des torches :

– Que nous veux-tu ? dit-il.

Ulenspiegel répondit :

– Nous prîmes cette nuit, en sa ferme, le traître Dierick Slosse, lequel fit tomber les dix-huit en une embuscade. C'est celui-ci. Les autres sont valets et servantes innocents.

Puis lui remettant une gibecière :

– Ces florins, dit-il, florissaient dans des pots à fleurs en la maison du traître : ils sont dix mille.

Messire Worst leur dit :

– Vous fîtes mal de quitter les navires ; mais à cause du bon succès, il vous sera baillé pardon. Bienvenus soient les prisonniers et la gibecière de florins, et vous braves hommes, auxquels j'accorde, suivant les droits et coutumes de mer, un tiers de prise ; le second sera pour la flotte, et un autre tiers pour monseigneur d'Orange ; pendez incontinent le traître.

Les Gueux ayant obéi, ils firent après un trou dans la glace et y jetèrent le corps de Dierick Slosse.

Messire Worst dit alors :

– L’herbe a-t-elle poussé autour des navires que j’y entende glousser les poules, bêler les moutons, meugler les bœufs et les vaches ?

– Ce sont nos prisonniers de gueule, répondit Ulenspiegel : ils payeront la rançon de fricassées. Messire amiral en aura le meilleur.

Quant à ceux-ci, valets et servantes, en lesquels sont accortes et mignonnes commères, je les vais ramener sur mon navire.

L’ayant fait, il tint ce discours :

– Compères et commères, vous êtes céans sur le meilleur vaisseau qui soit. Nous y passons le temps en noces, festins, ripailles sans cesse. S’il vous plaît en partir, payez rançon ; s’il vous plaît y demeurer, vous vivrez comme nous, besognant et mangeant bien. Quant à ces mignonnes commères, je leur délivre par capitaine permission toute liberté de corps, leur disant que ce m’est tout un si elles veulent garder leurs amis qui vinrent avec elles sur le navire, ou faire élection de quelque brave Gueux ici présent pour leur tenir matrimoniale compagnie.

Mais toutes les gentes commères furent fidèles à leurs amis, sauf une toutefois, laquelle souriant et regardant Lamme, lui demanda s’il voulait d’elle :

– Grâces vous soient rendues, mignonne, dit-il, mais je suis d’ailleurs empêché.

– Il est marié, le bonhomme, dirent les Gueux voyant la commère dépitée.

Mais elle, lui tournant le dos, en choisit un autre ayant, comme Lamme, bonne bedaine et bonne trogne.

Il y eut ce jour-là et les suivants à bord des navires grandes noces et festins de vins, de volailles et de viande. Et Ulenspiegel dit :

– Vive le Gueux ! Soufflez, aigre bise, nous échaufferons l'air de notre haleine. Notre cœur est de feu pour la libre conscience de feu notre estomac pour les viandes de l'ennemi. Buvons le vin, le lait des mâles. Vive le Gueux !

Nele buvait aussi dans un grand hanap d'or, et rouge au souffle du vent, faisait glapir le fifre. Et nonobstant le froid, les Gueux mangeaient et buvaient joyeusement sur le pont.

XVIII

Soudain toute la flotte vit sur le rivage un noir troupeau parmi lequel brillaient des torches et reluisaient des armes ; puis les torches furent éteintes, et une grande obscurité régna.

Les ordres de l'amiral transmis, le signal d'alerte fut donné sur les vaisseaux : et tous les feux s'éteignirent ; matelots et soudards se couchèrent à plat ventre, armés de haches, sur les ponts. Les canonniers vaillants, tenant leur lance, veillaient auprès des canons chargés de sacs à balles et de boulets à chaînes. Aussitôt que l'amiral et les capitaines crieraient : « Cent pas ! » – ce qui indiquerait la position de l'ennemi, – ils devaient faire feu de l'avant, de la poupe ou du bord, suivant leur position en la glace.

Et la voix de messire Worst fut entendue disant :

– Peine de mort à qui parle hautement !

Et les capitaines dirent après lui :

– Peine de mort à qui parle hautement !

La nuit était sans lune, étoilée.

– Entends-tu ? disait Ulenspiegel à Lamme, parlant comme souffle de fantôme. Entends-tu la voix de ceux d'Amsterdam, et le fer de leurs patins faisant crier la glace ? Ils vont vite. On les entend parler. Ils disent : « Les Gueux fainéants dorment. À nous le trésor de Lisbonne ! » Ils allument des torches. Vois-tu leurs échelles pour l'assaut, et leurs laides faces et la longue ligne de leur bande d'attaque ? Ils sont mille et davantage.

– Cent pas ! cria messire Worst.

– Cent pas ! crièrent les capitaines.

Et il y eut un grand bruit comme tonnerre et hurlements lamentables sur la glace.

– Quatre-vingts canons tonnent à la fois ! dit Ulenspiegel ! Ils fuient. Vois-tu les torches s'éloigner ?

– Poursuivez-les ! dit l'amiral Worst.

– Poursuivez ! dirent les capitaines.

Mais la poursuite dura peu, les fuyards ayant une avance de cent pas et des jambes de lièvres peureux.

Et sur les hommes criant et mourant sur la glace, furent trouvés de l'or, des bijoux et des cordes pour en lier les Gueux.

Et après cette victoire, les Gueux s'entre-disaient : *Als God met ons is, wie tegen ons zal zijn ?* « Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous ! Vive le Gueux ! »

Or, le matin du troisième jour, messire Worst, inquiet, attendait une nouvelle attaque : Lamme sauta sur le pont, et dit à Ulenspiegel :

– Mène-moi auprès de cet amiral qui ne te voulut point écouter quand tu fus prophète de gelée.

– Va sans qu'on te mène, dit Ulenspiegel.

Lamme s'en fut, fermant à clef la porte de la cuisine. L'amiral se tenait sur le pont, cherchant de l'œil s'il n'apercevait point quelque mouvement du côté de la ville.

Lamme s'approchant de lui :

– Monseigneur amiral, dit-il, un humble Maître-Queux peut-il vous donner un avis ?

– Parle, mon fils, dit l'amiral.

– Monseigneur, dit Lamme, l'eau dégèle dans les cruches ; les volailles redeviennent tendres ; le saucisson perd sa moisissure de givre ; le beurre est onctueux, l'huile liquide ; le sel pleure. Il pleuvra bientôt, et nous serons sauvés, monseigneur.

– Qui es-tu ? demanda messire Worst.

– Je suis, répondit-il, Lamme Goedzak, le Maître-Queux du navire *la Briele*. Et si tout ces grands savants se prétendant astronomes lisent dans les étoiles aussi bien que je lis dans mes sauces, ils nous pourraient dire qu'il y aura cette nuit dégel avec grand fracas de tempête et de grêle : mais le dégel ne durera point.

Et Lamme s'en retourne vers Ulenspiegel, auquel il dit vers le midi :

– Je suis encore prophète : le ciel devient noir, le vent souffle tempêtueusement ; une pluie chaude tombe ; il y a déjà un pied d'eau sur la glace.

Le soir, il s'écria joyeusement :

– La mer du Nord est gonflée : c'est l'heure du flux, les hautes vagues entrant dans la Zuyderzee rompent la glace, qui par grands morceaux éclate et saute sur les navires ; elle jette des scintilles de lumière ; voici la grêle. L'amiral nous demande de nous retirer de devant Amsterdam, et ce avec tant d'eau que notre plus grand navire peut flotter. Nous voici dans le havre d'Enckhuyse. La mer gèle de nouveau. Je suis prophète, et c'est miracle de Dieu.

Et Ulenspiegel dit :

– Buvons à lui, le bénissant.

Et l'hiver passa et l'été vint.

XIX

À la mi-août, quand les poules repues de grains restent sourdes à l'appel du coq leur claironnant ses amours, Ulenspiegel dit à ses marins et soudards :

– Le duc de sang ose, étant à Utrecht, y édicter un benoît placard, promettant entre autres dons gracieux : faim, mort, ruine aux habitants du Pays-Bas qui ne se voudraient soumettre. Tout ce qui est encore en son entier sera, dit-il, exterminé, et Sa Royale Majesté fera habiter le pays par des étrangers. Mords, duc,

mords ! La lime brise la dent des vipères ; nous sommes limes. Vive le Gueux !

« D'Albe, le sang te saoûle ! Penses-tu que nous craignions tes menaces, ou que nous croyions à ta clémence ? Tes illustres régiments dont tu chantais les louanges dans l'entier monde, tes *Invincibles*, tes *Tels-Quels*, tes *Immortels* demeurèrent sept mois à canonner Haarlem, faible ville défendue par des bourgeois ; ils ont comme bonshommes mortels dansés en l'air la danse des mines qui éclatent. Des bourgeois les colletèrent de goudron ; ils finirent par vaincre glorieusement, égorgeant les désarmés. Entends-tu, bourreau, l'heure de Dieu qui sonne ?

» Haarlem a perdu ses vaillants défenseurs, ses pierres suent du sang. Elle a perdu et dépensé en son siège douze cent quatre-vingt mille florins. L'évêque y est réintégré ; il bénit d'une main leste et la trogne joyeuse les églises ; don Frédéric est présent à ses bénédictions ; l'évêque lui lave les mains que Dieu voit rouges, et il communie sous les deux espèces, ce qui n'est point permis au pauvre populaire. Et les cloches sonnent, et le carillon jette dans l'air ses notes tranquilles, harmonieuses : c'est comme un chant d'anges sur un cimetière. Oeil pour œil ! Dent pour dent ! Vive le Gueux ! »

XX

Les Gueux étaient pour lors à Flessingue, où Nele prit les fièvres. Forcée de quitter le navire, elle fut logée chez Peeters, réformé, au Turven-Key.

Ulenspiegel, bien dolent, fut joyeux, toutefois, songeant qu'en ce lit où elle guérirait sans doute, les balles espagnoles ne la pourraient atteindre.

Et avec Lamme, il était sans cesse près d'elle, la soignant bien et l'aimant mieux. Et là ils devisaient.

– Ami et féal, dit un jour Ulenspiegel, sais-tu point la nouvelle ?

– Non, mon fils, dit Lamme.

– Vis-tu le flibot qui se vint dernièrement joindre à notre flotte, et sais-tu qui y pince de la viole tous les jours ?

– À cause des derniers froids, dit Lamme, je suis comme sourd des deux oreilles. Pourquoi ris-tu, mon fils ?

Mais Ulenspiegel poursuivant son propos :

– Une fois, dit-il, je l'entendis chanter un *lied* flamand et trouvai sa voix douce.

– Las ! dit Lamme, elle aussi chantait et jouait de la viole.

– Sais-tu l'autre nouvelle ? poursuivit Ulenspiegel.

– Je ne la sais point, mon fils, répondit Lamme.

Ulenspiegel répondit :

– Ordre nous est donné de descendre l'Escaut avec nos navires jusques à Anvers, pour trouver là des vaisseaux ennemis à prendre ou à brûler. Quant aux hommes, point de quartier. Qu'en penses-tu, grosse bedaine ?

– Las ! dit Lamme, n'entendrons-nous jamais parler en ce dolent pays que de brûlements, pendaisons, noyades et autres exterminations de pauvres hommes ? Quand doncques viendra la benoîte paix, pour pouvoir sans tracas rôtir des perdrix, fricasser des poulets et faire parmi les œufs chanter les boudins dans la poêle ? J'aime mieux les noirs ; les blancs sont trop gras.

– Ce doux temps viendra, répondit Ulenspiegel, quant aux vergers de Flandre, nous verrons aux pommiers, pruniers et cerisiers, au lieu de pommes, prunes et cerises, un Espagnol pendu à chaque branche.

– Ah ! disait Lamme, si je pouvais seulement retrouver ma femme, ma tant chère, gente aimée, douce mignonne, fidèle femme ! Car, sache-le bien, mon fils, je ne fus ni ne serai oncques cocu ; elle était pour ce trop réservée et calme en ses manières ; elle fuyait la compagnie des autres hommes ; si elle aima les beaux atours, ce fut seulement par besoin féminin. Je fus son coquassier, cuisinier, marmiton, je le dis volontiers : que ne le suis-je derechef ; mais je fus aussi son maître et mari.

– Cessons ce propos, dit Ulenspiegel. Entends-tu l'amiral criant : « Levez les ancres ! » et les capitaines, après lui, criant comme lui ? Il va falloir appareiller.

– Pourquoi pars-tu si vite ? dit Nele à Ulenspiegel.

– Nous allons aux navires, dit-il.

– Sans moi ? dit-elle.

– Oui, dit Ulenspiegel.

– Ne songes-tu point, dit-elle, que je vais être céans bien inquiète de toi ?

– Mignonne, dit Ulenspiegel, ma peau est de fer.

– Tu te gausses, dit-elle. Je ne te vois que ton pourpoint, lequel est de drap, non de fer ; dessous est ton corps, fait d'os et de chair, comme le mien. Si on te blesse, qui te pansera ? Mourras-tu tout seul au milieu des combattants ? J'irai avec toi.

– Las, dit-il, si les lances, boulets, épées, haches, marteaux m'épargnant, tombent sur ton corps mignon, que ferai-je, moi, vaurien, sans toi, en ce bas monde ?

Mais Nele disait :

– Je veux te suivre, il n'y aura nul danger ; je me cacherai dans les fortins de bois où sont les arquebusiers.

– Si tu pars, je reste, et l'on réputera traître et couard ton ami Ulenspiegel ; mais écoute ma chanson :

Mon poil est fer, c'est mon chapeau
Nature est mon armurière ;
De cuir est ma peau première,
L'acier ma seconde peau.

En vain la laide grimacière,
Mort, veut me prendre à son appeau :
De cuir est ma peau première,
D'acier ma seconde peau.

J'ai mis : « Vivre » sur mon chapeau
Vivre toujours à la lumière ;
De cuir est ma peau première,
D'acier ma seconde peau.

Et chantant il s'en fut, non sans avoir baisé la bouche grelottante et les yeux mignons de Nele enfiévrée, souriant et pleurant, tout ensemble.

Les Gueux sont à Anvers, ils prennent des navires albisans jusques dans le port. Entrant en ville, en plein jour, ils délivrent des prisonniers, en font d'autres pour servir de rançon. Ils font

lever les bourgeois de force, et en contraignent quelques-uns à les suivre, sous peine de mort, sans parler.

Ulenspiegel dit à Lamme :

– Le fils de l'amiral est détenu chez l'écoutête ; il faut le délivrer.

Entrant en la maison de l'écoutête, ils voient le fils qu'ils cherchaient en la compagnie d'un gros moine pansard, lequel le patrocinait colériquement, le voulant faire rentrer au giron de notre mère sainte Eglise. Mais le jeune gars ne voulait point. Il s'en va avec Ulenspiegel. Dans l'entre-temps, Lamme, happant le moine au capuchon le faisait marcher devant lui dans les rues d'Anvers, disant :

– Tu vaux cent florins de rançon : trousse ton bagage et marche devant. Que tardes-tu ? As-tu du plomb dans tes sandales ? Marche, sac à lard, huche de mangeaille, ventre de soupe.

Le moine disait avec fureur :

– Je marche, monsieur le Gueux, je marche ; mais sauf tout respect que je dois à votre arquebuse, vous êtes pareillement à moi ventru, pansard et gros homme.

Mais Lamme le poussant :

– Oses-tu bien, vilain moine, dit-il, comparer ta graisse claustrale, inutile, fainéante, à ma graisse de Flamand nourrie honnêtement par labeurs, fatigues et batailles. Cours, ou je te ferai aller comme chien, et ce avec l'éperon du bout de ma semelle.

Mais le moine ne pouvait courir, et il était tout essoufflé et Lamme pareillement. Et ils vinrent ainsi au navire.

XXI

Ayant pris Rammekens, Gertruydenberg, Alckmaer, les Gueux rentrent à Flessingue.

Nele guérie attendait au port Ulenspiegel.

– Thyl, dit-elle, le voyant, mon ami Thyl, n'es-tu blessé ?

Ulenspiegel chanta :

J'ai mis : « Vivre » sur mon chapeau,
Vivre toujours à la lumière :
De cuir est ma peau première,
D'acier ma seconde peau.

– Las ! disait Lamme traînant la jambe : balles, grenades, boulets à chaîne pleuvent autour de lui, il n'en sent que le vent. Tu es esprit sans doute, Ulenspiegel, et toi aussi Nele, car je vous vois toujours allègres et jeunets.

– Pourquoi traînes-tu la jambe ? demanda Nele à Lamme.

– Je ne suis point esprit et ne le serai jamais, dit-il. Aussi ai-je reçu un coup de hache dans la cuisse – ma femme l'avait si ronde et si blanche ! – vois, je saigne. Las ! que ne l'ai-je ici pour me soigner !

Mais Nele fâchée répondit :

– Qu'as-tu besoin d'une femme parjure ?

– N’en dis point de mal, répondit Lamme.

– Tiens, dit Nele, voici du baume ; je le gardais pour Ulenspiegel ; mets-le sur la plaie.

Lamme ayant pansé sa blessure fut joyeux, car le baume en fit cesser la cuisante douleur ; et ils remontèrent à trois sur le navire.

Voyant le moine qui s’y promenait les mains liées :

– Quel est celui-ci ? dit-elle : je l’ai vu déjà et crois le reconnaître.

– Il vaut cent florins de rançon, répondit Lamme.

XXII

Ce jour-là, sur la flotte, il y eut fête. Malgré l’aigre vent de décembre, malgré la pluie, malgré la neige, tous les Gueux de la flotte étaient sur les ponts des navires. Les croissants d’argent brillaient fauves sur les couvre-chefs de Zélande.

Et Ulenspiegel chanta :

Leyde est délivré, le duc de sang quitte les Pays-Bas :
Sonnez, cloches retentissantes ;
Carillons, lancez dans les airs vos chansons ;
Tintez, verres et bouteilles.

Quand le dogue s’en revient des coups,
La queue entre les jambes,
D’un œil sanglant
Il se retourne sur les bâtons.

Et sa mâchoire déchirée
Frémit pantelante.
Il est parti le duc de sang :
Tintez, verres et bouteilles. Vive le Gueux !

Il voudrait se mordre lui-même,
Les bâtons brisèrent ses dents,
Penchant sa tête maflue,
Il pense aux jours de meurtre et d'appétit.
Il est parti le duc de sang :
Donc battez le tambour de gloire,
Donc battez le tambour de guerre !
Vive le Gueux !

Il crie au diable : « Je te vends
Mon âme de chien pour une heure de force. »
« Ce m'est tout un de ton âme,
Dit le diable, ou d'un hareng »
Les dents ne se retrouvent point.
Il fallait fuir les durs morceaux.
Il est parti le duc de sang ;
Vive le Gueux !

Les petits chiens des rues, torses, borgnes, galeux.
Qui vivent ou crèvent sur les monceaux,
Lèvent la patte tour à tour
Sur celui qui tua par amour du meurtre…
Vive le Gueux !

« Il n'aima point de femmes ni d'amis,
Ni gaieté, ni soleil, ni son maître,
Rien que la Mort, sa fiancée,
Qui lui casse les pattes,
Par préludes de fiançailles,
N'aimant pas les hommes entiers ;

Battez le tambour de joie,
Vive le Gueux ! »

Et les petits chiens de rues, torses,
Boiteux, galeux et borgnes,
Lèvent de nouveau la patte
D´une façon chaude et salée,
Et avec eux lévriers et molosses,
Chiens de Hongrie, de Brabant,
De Namur et de Luxembourg,
Vive le Gueux !

Et tristement, l'écume au mufle,
Il va crever près de son maître,
Qui lui baille un coup de pied
Pour n'avoir pas assez mordu.
En enfer il épouse Mort
Et elle l'appelle : « Mon duc » ;
Et il l'appelle : « Mon inquisition ».
Vive le Gueux !

Sonnez, cloches retentissantes ;
Carillon, lance en l'air tes chansons ;
Tintez, verres et bouteilles :
Vive le Gueux !

LIVRE CINQUIÈME

I

Le moine pris par Lamme, s'apercevant que les Gueux ne le voulaient point mort, mais payant rançon, commença de lever le nez sur le navire :

–Voyez, disait-il, marchant et branlant la tête avec fureur voyez en quel gouffre de sales, noires et vilaines abominations je suis tombé en mettant le pied dans cette cuvelle de bois. Si je n'étais céans, moi que le seigneur oignit…

– Avec de la graisse de chien ? demandaient les Gueux

– Chiens vous-mêmes, répondait le moine poursuivant son propos, oui, chiens galeux, errants, breneux, à la maigre échine et qui avez fui le gras sentier de notre mère sainte Eglise romaine pour entrer dans les chemins secs de votre loqueteuse Eglise réformée. Oui ! si je n'étais ici dans votre sabot, dans votre cuvelle, il y a longtemps que le Seigneur l'aurait engloutie dans les plus profonds abîmes de la mer, avec vous, vos armes maudites, vos canons du diable, votre capitaine chanteur, vos croissants blasphématoires, Oui ! jusques au fond de l'insondable parfond du royaume de Satan, où vous ne brûlerez point, non ! mais où vous gèlerez, tremblerez, mourrez de froid pendant là toute longue éternité. Oui ! le Dieu du ciel éteindra ainsi le feu de votre haine impie contre notre douce mère sainte Eglise romaine, contre messieurs les Saints, messeigneurs les évêques et les benoîts placards qui furent si doucement et mûrement pensés. Oui, et je vous verrais du haut du paradis, violets comme des betteraves ou blancs comme des navets tant vous auriez froid. *'T sy ! 't sy ! 't sy !* Ainsi soit-il, soit, soit-il.

Les matelots, soudards et mousses se gaussaient de lui, et lui lançaient des pois secs, au moyen de sarbacanes. Et il se couvrait des mains le visage contre cette artillerie.

II

Le duc de sang ayant quitté les pays, messires de Medina-Cœli et de Requesens les gouvernèrent avec une moindre cruauté. Puis les États Généraux les régirent au nom du roi.

Dans l'entre-temps, ceux de Zélande et Hollande, bien heureux à cause de la mer et des digues, qui leur sont remparts et forteresses de nature, ouvrirent au Dieu des libres de libres temples ; et les papistes bourreaux purent à côté d'eux chanter leurs hymnes ; et monseigneur d'Orange le Taiseux s'empêcha à fonder une stadhoudérale et royale dynastie.

Le pays Belgique fut ravagé par les Wallons malcontents de la pacification de Gand, devant, disait-on, éteindre toutes les haines. Et ces Wallons *Pater-noster knechten*, portant au cou de gros chapelets noirs, dont deux mille furent trouvés à Spienne en Hainaut, volant les bœufs et les chevaux par douze cents, par deux mille, choisissant les meilleurs, par champs et par marais emmenant femmes et filles, mangeant et ne payant point, brûlaient dans les granges les paysans armés prétendant ne point se laisser enlever le fruit de leurs durs labeurs.

Et ceux du populaire s'entre-disaient : « Don Juan va venir avec ses Espagnols, et Monsieur sa Grande Altesse viendra avec ses Français non huguenots, mais papistes : et le Taiseux, voulant régir paisiblement Hollande, Zélande, Gueldre, Utrecht, Overyssel, cède par un traité secret les pays belgiques, afin que Monsieur d'Anjou s'y fasse roi ».

D'aucuns du populaire avaient toutefois confiance. « Messeigneurs des États, disaient-ils, ont vingt mille hommes

bien armés, avec force canons et bonne cavalerie. Ils résisteront à tous les soudards étrangers. »

Mais les bien avisés disaient : « Messeigneurs des États ont vingt mille hommes sur le papier, mais non en campagne, ils manquent de cavalerie et laissent à une lieue de leur camp voler les chevaux par les *Pater-noster knechten*. Ils n'ont point d'artillerie, car en ayant besoin chez nous, ils ont décidé d'envoyer cent canons avec de la poudre et des boulets à don Sébastien de Portugal ; et l'on ne sait où vont les deux millions d'écus que nous avons payés en quatre fois par impôts et contributions, les bourgeois de Gand et Bruxelles s'arment, Gand pour la réforme, et Bruxelles comme Gand ; à Bruxelles, les femmes jouent du tambourin tandis que leurs hommes travaillent aux remparts. Et Gand la Hardie envoie à Bruxelles la Joyeuse de la poudre et des canons, qui lui manquent pour se défendre contre les Malcontents et les Espagnols.

« Et un chacun, dans les villes et le plat pays, *in 't plat landt*, voit que l'on ne doit point avoir confiance ni en Messeigneurs ni en tant d'autres. Et nous bourgeois et ceux du commun peuple, sommes marris en notre cœur de ce que, donnant notre argent et prêts à donner notre sang, nous voyons que rien n'avance pour le bien de la terre des pères. Et le pays Belgique est craintif et fâché, n'ayant point de chefs fidèles pour lui donner occasion de bataille et lui bailler victoire, à grands efforts d'armes toutes prêtes contre les ennemis de la liberté. »

Et les bien avisés s'entredisaient :

« Dans la pacification de Gand, les seigneurs de Hollande et Belgique jurèrent l'extinction des haines, la réciprocité d'assistance entre les États belgiques et les États néerlandais ; déclarèrent les placards non avenus, les confiscations levées, la paix entre les deux religions ; promirent d'abattre tous et toutes colonnes, trophées, inscriptions et effigies dressées par le duc d'Albe à notre déshonneur. Mais dans le cœur des chefs les haines

sont debout ; les nobles et le clergé fomentent la division entre les États de l'Union ; ils reçoivent de l'argent pour payer des soldats, ils le gardent pour leur empiffrement ; quinze mille procès sont en surséance pour réclamation sur les biens confisqués ; les luthériens et romains s'unissent contre les calvinistes ; les héritiers légitimes ne peuvent parvenir à chasser de leurs biens les spoliateurs ; la statue du duc est par terre, mais l'image de l'inquisition est dans leur cœur. »

Et le pauvre populaire et les dolents bourgeois attendaient toujours le chef vaillant et fidèle qui les voulût mener à la bataille pour liberté.

Et ils s'entre-disaient : « Où sont les illustres signataires du Compromis, tous unis, disaient-ils, pour le bien de la patrie ? Pourquoi ces hommes doubles firent-ils une si « sainte alliance » s'ils devaient tout aussitôt la rompre ? Pourquoi s'assembler avec tant de fracas, exciter la colère du roi, pour après, couards et traîtres, se dissoudre ? À cinq cents comme ils étaient, hauts et bas seigneurs réunis en frères, ils nous sauvaient de la fureur espagnole ; mais ils sacrifièrent le bien de la terre de Belgique à leur bien particulier, ainsi que firent d'Egmont et de Hoorn.

« Las ! disaient-ils, voyez maintenant venir don Juan, le bel ambitieux, ennemi de Philippe, mais plus ennemi de nos pays. Il vient pour le pape et pour lui-même. Nobles et clergé trahissent. »

Et ils entament un semblant de guerre. Sur les murs des grandes et petites rues de Gand et de Bruxelles, voire même aux mâts des vaisseaux des Gueux, furent vus alors affichés les noms des traîtres, chefs d'armée et commandants de forteresses ; ceux du comte de Liedekerke, qui ne défendit point son château contre Don Juan ; du prévôt de Liège, qui voulut vendre la ville à Don Juan ; de messieurs d'Aerschot, de Mansfeldt, de Berlaymont, de Rassenghien ; ceux du Conseil d'État, de Georges de Lalaing, gouverneur de Frise, celui du chef d'armée le seigneur de

Rossignol, émissaire de don Juan, entrepreneur de meurtre entre Philippe et Jaureguy, assassin maladroit du prince d'Orange ; le nom de l'archevêque de Cambrai, qui voulut faire entrer les Espagnols dans la ville, les noms de jésuites d'Anvers, offrant trois tonneaux d'or aux États – c'est deux millions de florins – pour ne point démolir le château et le tenir pour don Juan ; de l'évêque de Liége ; des prédicastres romains diffamant les patriotes ; de l'évêque d'Utrecht, que les bourgeois envoyèrent paître ailleurs l'herbe de trahison ; des ordres mendiants, qui intriguaient à Gand en faveur de don Juan. Ceux de Bois-le-Duc clouaient au pilori le nom du carme Pierre, qui, aidé de leur évêque et du clergé de celui-ci, se faisait fort de livrer la ville à don Juan.

À Douai, ils ne pendirent point toutefois en effigie le recteur de l'Université, espagnolisé pareillement ; mais sur les navires des Gueux on voyait sur la poitrine des mannequins pendus par le cou, des noms de moines, d'abbés et de prélats, ceux des dix-huit cents riches femmes et filles du béguinage de Malines qui de leurs deniers sustentaient, doraient et empanachaient les bourreaux de la patrie.

Et sur ces mannequins, piloris de traîtres, se lisaient les noms du marquis d'Harrault, commandant la place forte de Philippeville, gaspillant les munitions de guerre et de bouche inutilement pour livrer, sous prétexte de manque de vivres, la place à l'ennemi, celui de Belver, qui rendit Lembourg, quand la ville pouvait tenir encore huit mois ; celui du président du conseil des Flandres, du magistrat de Bruges, du magistrat de Malines, gardant leurs villes pour don Juan ; de Messieurs de la Chambre des comptes de Gueldre, fermée pour cause de trahison ; de ceux du conseil de Brabant, de la chancellerie du duché, du conseil privé et des finances ; des grand bailli et bourgmestre de Menin ; et des méchants voisins de l'Artois, qui laissèrent passer sans encombre deux mille Français en marche pour le pillage.

– Las ! s'entre-disaient les bourgeois, voici que le duc d'Anjou a le pied en nos pays ; il veut être roi chez nous ; le vîtes-vous

entrer à Mons, petit, ayant de grosses hanches, le nez gros, la trogne jaune, la bouche gouailleuse ? C'est un grand prince, aimant les amours extraordinaires ; on l'appelle, pour qu'il y ait en son nom grâce féminine et force virile, Monseigneur Monsieur Sa Grande Altesse d'Anjou.

Ulenspiegel était songeur. Et il chanta :

Le ciel est bleu, le soleil clair ;
Couvrez de crêpe les bannières,
De crêpe les poignées des épées ;
Cachez les bijoux ;
Retournez les miroirs ;
Je chante la chanson de Mort,
La chanson des traîtres.

Ils ont mis le pied sur le ventre
Et sur la gorge des fiers pays
De Brabant, Flandre, Hainaut,
Anvers, Artois, Luxembourg.
L'appât des récompenses les mène.
Je chante la chanson des traîtres.

Quand partout l'ennemi pille,
Que l'Espagnol entre en Anvers,
Abbés, prélats et chefs d'armée
S'en vont par les rues de la ville,
Vêtus de soie, chamarrés d'or,
La trogne luisante de bon vin,
Montrant ainsi leur infamie.

Et par eux, l'Inquisition
Se réveillera en grand triomphe,
Et de nouveaux Titelmans
Arrêteront des sourds-muets

Pour hérésie.
Je chante la chanson des traîtres.

Signataires du Compromis,
Couards signataires,
Que vos noms soient maudits !
Où êtes-vous à l'heure de guerre ?
Vous marchez comme corbeaux
À la suite des Espagnols.
Battez le tambour de deuil.

Pays de Belgique, l'avenir
Te condamnera pour t'être,
Tout en armes, laissé piller.
Avenir, ne te hâte point ;
Vois les traîtres besogner :
Ils sont vingt, ils sont mille,
Occupant tous les emplois
Les grands en donnent aux petits.

Ils se sont entendus
Pour entraver la résistance
Par division et paresse,
Leurs devises de trahison.
Couvrez de crêpe les miroirs
Et les poignées des épées.
C'est la chanson des traîtres.

Ils déclarent rebelles
Espagnols et malcontents ;
Défendent de les aider
Et de pain et d'abri,
Et de plomb ou de poudre.
Si l'on en prend pour les pendre,
Pour les pendre,

Ils les relâchent aussitôt.

Debout ! disent ceux de Bruxelles ;
Debout ! disent ceux de Gand
Et le populaire belgique ;
On vous veut, pauvres hommes,
Ecraser entre le roi
Et le Pape qui lance
La croisade contre Flandre.

Ils viennent, les mercenaires,
À l'odeur du sang ;
Bandes de chiens,
De serpents et d'hyènes.
Ils ont faim, ils ont soif.
Pauvre terre des pères,
Mûre pour ruine et mort.

Ce n'est point don Juan
Qui lui mâche la besogne.
À Farnèse, mignon du Pape,
Mais ceux que tu comblas
D'or et de distinctions,
Qui confessaient tes femmes,
Tes filles et tes enfants !

Ils t'ont jetée par terre
Et l'Espagnol te met
Le couteau sur la gorge ;
Ils se gaussaient de toi,
En fêtant à Bruxelles
La venue du prince d'Orange.

Quand on vit sur le canal
Tant de boites d'artifice

Pétaradant leur joie,
Tant de bateaux triomphants,
De peintures, de tapisseries,
On y jouait, pays belgique,
L'histoire de Joseph
Vendu par ses frères.

III

Voyant qu'on le laissait dire, le moine levait le nez sur le vaisseau ; et les matelots et soudards, pour le faire plus volontiers prêcher, parlaient mal de madame la Vierge, de messieurs les Saints et des pieuses pratiques de la sainte Eglise romaine.

Alors, entrant en rage, il vomissait contre eux mille injures :

– Oui ! s'écriait-il, oui, me voilà en la caverne des Gueux ! Oui, ce sont bien là ces maudits rongeurs de pays ! Oui. Et on dit que l'inquisiteur, le saint homme, en a brûlé trop ! Non : il en reste encore de cette sale vermine. Oui, sur ces bons et braves vaisseaux de Notre Seigneur Roi, si propres auparavant et si bien lavés, on voit maintenant la vermine des Gueux, oui, la puante vermine. Oui, c'est de la vermine, de la sale, puante, infâme vermine que le capitaine chanteur, le cuisinier à la bedaine pleine d'impiété, et eux tous avec leurs croissants blasphématoires. Quand le roi fera nettoyer ses navires avec le lavage d'artillerie, il faudra de la poudre et des boulets pour plus de cent mille florins afin de dissiper cette sale vilaine puante infection. Oui, vous êtes tous nés en l'alcôve de madame Lucifer, condamnée à habiter avec Satanas entre des murs de vermine, sous des rideaux de vermine, sur des matelas de vermine. Oui et c'est là qu'en leurs infâmes amours ils mirent au monde les Gueux. Oui, et je crache sur vous.

À ces propos, les Gueux lui dirent :

– Que gardons ici ce fainéant, qui ne sait que vomir des injures ? pendons-le plutôt.

Et ils se mirent en devoir de le faire.

Le moine, voyant la corde prête, l'échelle contre le mât, et qu'on allait lui lier les mains, dit lamentablement :

– Ayez pitié de moi, messieurs les Gueux, c'est le démon de colère qui parle en mon cœur et non votre humble captif, pauvre moine qui n'a qu'un cou en ce monde : gracieux seigneurs, faites miséricorde : fermez-moi la bouche, si vous le voulez, avec une poire d'angoisse, c'est un mauvais fruit, mais ne me pendez point.

Eux, sans l'écouter, et malgré sa furieuse résistance, le traînaient vers l'échelle. Il cria alors si aigrement, que Lamme dit à Ulenspiegel, qui était près de lui le soignant dans la cuisine :

– Mon fils ! mon fils ! ils ont volé un cochon dans l'étable, et ils l'égorgent. Oh ! les larrons, si je savais me lever !

Ulenspiegel monta et ne vit que le moine. Celui-ci, en l'apercevant, tomba à genoux, les mains vers lui tendues :

– Messire capitaine, disait-il, capitaine des Gueux vaillants, redoutable sur terre et sur mer, vos soudards me veulent pendre parce que j'ai péché par la langue ; c'est une punition injuste, messire capitaine, car il faudrait alors colleter de chanvre tous les avocats, procureurs, prédicateurs, et les femmes, et le monde serait dépeuplé ; messire, sauvez-moi de la corde : je prierai pour vous, vous ne serez point damné : baillez-moi mon pardon. Le démon parolier m'emporta et me fit parler sans cesse ; c'est un bien grand malheur. Ma pauvre bile s'aigrit alors et me fait dire mille choses que je ne pense point. Grâce, messire capitaine, et vous tous, messieurs, priez pour moi.

Soudain Lamme parut sur le pont en son linge et dit :

– Capitaine et amis, ce n'était point le porc, mais le moine qui criait, j'en suis aise. Ulenspiegel, mon fils, j'ai conçu un grand dessein à l'endroit de Sa Paternité ; donne-lui la vie, mais ne le laisse point libre, sinon il fera quelque mauvais coup sur le navire : fais-lui bâtir plutôt sur le pont une cage étroite bien aérée, où il ne puisse que s'asseoir et dormir, ainsi qu'on fait pour les chapons : laisse-moi le nourrir, et qu'il soit pendu s'il ne mange pas autant que je le veux.

– Qu'il soit pendu s'il ne mange point, dirent Ulenspiegel et les Gueux.

– Que comptes-tu faire de moi, gros homme ? dit le moine.

– Tu le verras, répondit Lamme.

Et Ulenspiegel fit ce que Lamme voulait, et le moine fut mis en cage, et chacun put à l'aise l'y considérer.

Lamme étant descendu dans la cuisine, Ulenspiegel l'y suivit et l'entendit se disputer avec Nele :

– Je ne me coucherai point, disait-il, non, je ne me coucherai point pour que d'autres viennent fouailler dans mes sauces ; non, je ne resterai point dans mon lit, comme un veau !

– Ne te fâche point, Lamme, disait Nele, sinon ta blessure va se rouvrir, et tu mourras.

– Eh bien, dit-il, je mourrai : je suis las de vivre sans ma femme. N'est-ce pas assez pour moi de l'avoir perdue, sans que tu veuilles encore m'empêcher, moi, le Maître-Queux de céans, de veiller moi-même au potage ? ne sais-tu pas qu'il y a une santé

infuse dans le fumet des sauces et des fricassées ? Elles nourrissent même mon esprit et me cuirassent contre l'infortune.

– Lamme, dit Nele, il faut écouter nos conseils et te laisser guérir par nous.

– Je veux me laisser guérir, dit Lamme ; mais qu'un autre entre ici, quelque vaurien ignorant, punais, sanieux, chassieux, morveux, qu'il vienne trôner comme Maître-queux à ma place, et patrouiller de ses sales doigts dans mes sauces, j'aimerais mieux le tuer de ma louche de bois, qui serait de fer alors.

– Toutefois, dit Ulenspiegel, il te faut un aide, tu es malade.

– Un aide à moi, dit Lamme, à moi un aide ! N'es-tu donc bourré que d'ingratitude, comme une saucisse de viande hachée ? Un aide, mon fils, et c'est toi qui le dis, à moi ton ami, qui t'ai nourri si longtemps et si grassement ! Maintenant ma blessure va se rouvrir. Mauvais ami, qui donc ici te préparerait la nourriture comme moi ? Que feriez-vous, tous deux, si je n'étais là pour te donner à toi, chef-capitaine, et à toi, Nele, quelque friand ragoût ?

– Nous besognerions nous-mêmes en cuisine, dit Ulenspiegel.

– La cuisine, dit Lamme : tu es bon pour en manger, pour la flairer, pour la humer, mais pour en faire, non : pauvre ami et chef-capitaine, sauf respect, je te ferais manger des gibecières découpées en rubans, tu les prendrais pour des tripes dures : laisse-moi, laisse-moi, mon fils, être Maître-Queux de céans ; sinon, je sécherai comme un échalas.

– Demeure donc Maître-Queux, dit Ulenspiegel ; si tu ne guéris point, je fermerai la cuisine et nous ne mangerons que biscuit.

– Ah ! mon fils, dit Lamme pleurant d'aise, tu es bon comme Notre-Dame.

IV

Toutefois il parut se guérir.

– Tous les samedis les Gueux le voyaient mesurant la taille du moine avec une longue lanière de cuir.

Le premier samedi, il dit :

– Quatre pieds.

Et se mesurant, il dit :

– Quatre pieds et demi.

Et il parut mélancolique.

Mais, parlant du moine, le huitième samedi, il fut joyeux et dit :

– Quatre pieds trois quarts.

Et le moine fâché, quand il prenait sa mesure, lui disait :

– Que me veux-tu, gros homme ?

Mais Lamme, lui tirant la langue, ne sonnait mot.

Et sept fois par jour, les matelots et soudards le voyaient venir avec quelque nouveau plat, disant au moine :

– Voici des fèves grasses au beurre de Flandre : en manges-tu de pareilles en ton couvent ? Tu as bonne trogne, on ne maigrit pas sur ce navire. Ne te sens-tu point pousser des coussins de graisse dans le dos ? bientôt, pour te coucher, tu n'auras plus besoin de matelas.

Au second repas du moine :

– Tiens, disait-il, voilà des *koeke-bakken* à la façon de Bruxelles, ceux de France, disent crêpes, car ils les portent au couvre-chef en signe de deuil ; celles-ci ne sont point noires, mais blondes et dorées au four : vois-tu le beurre en ruisseler ? il sera ainsi de ta bedaine.

– Je n'ai pas faim, disait le moine.

– Il faut que tu manges, disait Lamme : penses-tu que ce soient des crêpes de sarrasin ? c'est du pur froment, mon père, père en graisse, de la fleur de froment, mon père aux quatre mentons : je vois déjà pousser le cinquième, et mon cœur est joyeux. Mange.

– Laisse-moi en repos, gros homme, disait le moine.

Lamme, devenant colère, répondait :

– Je suis le maître de ta vie : préfères-tu la corde à une bonne écuelle de purée de pois aux croûtons, comme je t'en vais apporter une tantôt ?

Et venant avec l'écuelle :

– La purée de pois, disait Lamme, aime à être mangée en compagnie : aussi viens-je de lui adjoindre des *knoedels* du pays d'Allemagne, belles boulettes de farine de Corinthe, jetées toutes vives dans l'eau bouillante : elles sont pesantes, mais font du lard.

Mange tant que tu veux ; plus tu mangeras, plus ma joie sera grande : ne fais point le dégoûté, ne souffle point si fort comme si tu en avais trop : mange. Ne vaut-il pas mieux manger que d'être pendu ? Voyons ta cuisse ! elle engraisse pareillement : deux pieds sept pouces de rondeur. Quel est le jambon qui en mesure autant ?

Une heure après il revenait près du moine :

– Tiens, disait-il, voici neuf pigeons : on les a abattues pour toi, ces bêtes innocentes qui, sans crainte, volaient au-dessus des navires : ne les dédaigne point, je leur ai mis dans le ventre une boulette de beurre, de la mie de pain, de la muscade râpée, des clous de girofle pilés en un mortier de cuivre reluisant comme ta peau : monsieur du soleil est tout joyeux de se pouvoir mirer en une face aussi claire que la tienne, à cause de la graisse, de la bonne graisse que je te fis.

Au cinquième repas il venait lui porter un *waterzoey*.

– Que penses-tu, lui disait-il, de ce hochepot de poisson ? La mer te porte et te nourrit : elle n'en ferait pas plus pour Sa Royale Majesté. Oui, oui, je vois pousser le cinquième menton visiblement, un peu plus du côté gauche que du côté droit : il faudra engraisser ce côté disgracié, car Dieu nous dit : « Soyez justes à un chacun. » Où serait la justice, si ce n'est dans une équitable distribution de graisse ? Je t'apporterai à ton sixième repas des moules, ces huîtres du pauvre monde, comme on n'en servit jamais en ton couvent : les ignorants les font bouillir et les mangent ainsi ; mais ce n'est que le prologue de fricassées : il les faut ensuite ôter des coquilles, mettre leurs corps délicats dans un poêlon, de là les étuver doucement avec du céleri, de la muscade et de la girofle, et lier la sauce avec de la bière et de la farine, et les servir avec des rôties au beurre. Je les fis ainsi pour toi. Pourquoi les enfants doivent-ils à leurs pères et mères une si grande reconnaissance ? Parce qu'ils leur ont donné l'abri, l'amour, mais surtout la nourriture : tu dois donc m'aimer comme ton père et ta

mère, et comme à eux tu me dois reconnaissance de gueule : ne roule donc point contre moi des yeux si farouches.

« Je t'apporterai tantôt une soupe à la bière et à la farine, bien sucrée, avec force cannelle. Sais-tu pourquoi ? Pour que ta graisse devienne transparente et tremble sur ta peau : on la voit telle quand tu t'agites. Maintenant voici que sonne le couvre-feu : dors en paix, sans souci du lendemain, certain de retrouver tes repas onctueux et ton ami Lamme pour te les bailler sans faute. »

– Va-t'en et laisse-moi prier Dieu, disait le moine.

– Prie, disait Lamme, prie en joyeuse musique de ronflements : la bière et le sommeil te feront de la graisse, de la bonne graisse. Moi je suis aise.

Et Lamme s'allait mettre au lit.

Et les matelots et soudards lui disaient :

– Qu'as-tu donc à nourrir si grassement ce moine qui ne te veut aucun bien ?

– Laissez-moi faire, disait Lamme, j'accomplis un grand œuvre.

V

Décembre étant venu, le mois des longues ténèbres, Ulenspiegel chanta :

Monseigneur Sa Grande Altesse
Lève le masque,
Voulant régner sur le pays belgique.
Les États espagnolisés

Mais non Angevinés
Disposent des impôts.
Battez le tambour
D'Angevine déconfiture

Ils ont à leur discrétion
Domaines, accises et rentes,
Création des magistrats,
Et les emplois aussi.
Il en veut aux réformés,
Monsieur Sa Grande Altesse,
Qui passe en France pour Athée.
Oh ! l'Angevine déconfiture !

C'est qu'il veut être roi
Par le glaive et par la force,
Roi absolu pour tout de bon,
Ce Monseigneur et Grande Altesse ;
C'est qu'il veut prendre en trahison
Plusieurs belles villes et même Anvers ;
Signores et pagaders levés matin.
Oh ! l'Angevine déconfiture !

Ce n'est pas sur toi, France,
Que se rue ce peuple, de rage affolé ;
Ces coups d'armes meurtrières
Ne frappent point ton noble corps ;
Et ce ne sont point tes enfants
Dont les cadavres entassés
Remplissent la porte Kip-Dorp.
Oh ! l'Angevine déconfiture !

Non, ce ne sont pas tes enfants
Que le peuple jette à bas des remparts.
C'est d'Anjou la Grande Altesse,

D’Anjou le débauché passif,
France, vivant de ton sang,
Et voulant boire le nôtre,
Mais entre la coupe et les lèvres.
Oh ! l’Angevine déconfiture !

Monsieur Sa Grande Altesse,
Dans une ville sans défense
Cria : « Tue ! tue ! Vive la messe !
Avec ses beaux mignons,
Ayant des yeux où brille
Le feu honteux, impudent et inquiet,
De la luxure sans amour.
Oh ! l’Angevine déconfiture !

C’est eux qu’on frappe et non toi, pauvre peuple,
Sur qui ils pèsent par impôts,
Gabelles, tailles, déflorements,
Te dédaignant et te faisant donner
Ton blé, tes chevaux, tes chariots,
Toi qui es pour eux un père.
Oh ! l’Angevine déconfiture !

Toi qui es pour eux une mère,
Allaitant les déportements
De ces parricides qui souillent
Ton nom à l’étranger, France qui te repais
Des fumées de leur gloire,
Quand ils ajoutent
Par de sauvages exploits.
Oh ! l’Angevine déconfiture !

Un fleuron à ta couronne militaire,
Une province à ton territoire.
Laisse au coq stupide « Luxure et bataille »

Le pied sur la gorge,
Peuple français, peuple de mâles,
Le pied qui les écrase !
Et tous les peuples t'aimeront
Pour Angevine déconfiture.

VI

En mai, quand les paysannes de Flandre jettent la nuit, lentement, au-dessus et en arrière de leurs têtes trois fèves noires pour se préserver de maladie et de mort, la blessure de Lamme se rouvrit ; il eut une grande fièvre et demanda à être couché sur le pont du navire, vis-à-vis la cage du moine.

Ulenspiegel le voulut bien ; mais de crainte que son ami ne tombât à la mer en un accès, il le fit bien solidement attacher à son lit.

En ses lueurs de raison, Lamme recommanda sans cesse qu'on n'oubliât pas le moine ; et il lui tirait la langue.

Et le moine disait :

– Tu m'insultes, gros homme.

– Non, répondait Lamme, je t'engraisse.

Le vent soufflait doux, le soleil brillait tiède : Lamme en fièvre était bien attaché sur son lit, afin qu'en ses soubresauts d'affolement, il ne sautât point par-dessus le pont du navire, et, se croyant encore en cuisine, il disait :

– Ce fourneau est clair aujourd'hui. Tantôt il pleuvra des ortolans. Femme, tends des lacets en notre verger. Tu es belle ainsi, les manches retroussées jusques au coude. Ton bras est

blanc, j'y veux mordre, mordre avec les lèvres qui sont des dents de velours. À qui est cette belle chair, à qui ces beaux seins transparents sous ta blanche casaque de toile fine ? À moi, mon doux trésor. Qui fera la fricassée de crêtes de coq et de croupions de poulet ? Pas trop de muscade, elle donne la fièvre. Sauce blanche, thym et laurier : où sont les jaunes d'œuf ?

Puis faisant signe à Ulenspiegel d'approcher l'oreille de sa bouche, il lui disait tout bas :

– Tantôt il va pleuvoir de la venaison, je te garderai quatre ortolans de plus qu'aux autres. Tu es capitaine, ne me trahis point.

Puis entendant le flot battre doucement le mur du navire :

– Le potage bouillonne, mon fils, le potage bouillonne, mais que ce fourneau est lent à chauffer !

Sitôt qu'il reprenait ses esprits, il disait parlant du moine :

– Où est-il ? croît-il en graisse ?

Le voyant alors, il lui tirait la langue et disait :

– Le grand œuvre s'accomplit, je suis aise.

Un jour, il demanda qu'on dressât sur le pont la grande balance, qu'on le plaçât, lui, sur un plateau, et qu'on mît le moine sur l'autre : à peine le moine y fut-il, que Lamme monta comme une flèche en l'air, et tout joyeux, dit le regardant :

– Il pèse ! il pèse ! Je suis un esprit léger à côté de lui : je vais voler en l'air comme un oiseau. J'ai mon idée : ôtez-le que je puisse descendre ; mettez les poids maintenant : replacez-le.

Combien pèse-t-il ? Trois cent quatorze livres. Et moi ? Deux cent vingt.

VII

Dans la nuit du lendemain, à l'aube grise, Ulenspiegel fut éveillé par Lamme, criant :

– Ulenspiegel ! Ulenspiegel ! à la rescousse, empêche-la de partir. Coupez les cordes ! coupez les cordes !

Ulenspiegel monta sur le pont et dit :

– Pourquoi cries-tu ? je ne vois rien.

– C'est elle, répondit Lamme, elle, ma femme, là, dans cette chaloupe qui tourne autour de ce flibot ; oui, de ce flibot d'où sortaient des chants et accords de viole.

Nele était montée sur le pont :

– Coupe les cordes, m'amie, dit Lamme. Ne vois-tu pas que ma blessure est guérie, sa douce main l'a pansée ; elle, oui, elle. La vois-tu debout dans la chaloupe ? Entends-tu ? elle chante encore. Viens, mon aimée, viens, ne fuis point ton pauvre Lamme, qui fut si seul au monde sans toi.

Nele lui prit la main, toucha son visage :

– Il a encore la fièvre, dit-elle.

– Coupez les cordes, disait Lamme ; donnez-moi une chaloupe ! Je suis vivant, je suis heureux, je suis guéri.

Ulenspiegel coupa les cordes : Lamme, sautant de son lit en haut-de-chausses de toile blanche, sans pourpoint, se mit en devoir lui-même de descendre la chaloupe.

– Vois-le, dit Nele à Ulenspiegel : ses mains en besognant tremblent d'impatience.

La chaloupe étant prête, Ulenspiegel, Nele et Lamme y descendirent avec un rameur et se dirigèrent vers le flibot mouillé au loin dans le havre.

– Vois le beau flibot, disait Lamme aidant le rameur.

Sur le ciel frais du matin, coloré comme du cristal doré par les rayons du nouveau soleil, le flibot détachait sa carène et ses mâts élégants.

Pendant que Lamme ramait :

– Dis-moi maintenant comment tu l'as retrouvée, demanda Ulenspiegel.

Lamme répondit parlant par saccades

– Je dormais, déjà mieux portant. Tout à coup bruit sourd. Morceau de bois frappe le navire. Chaloupe. Matelot court au bruit : « Qui est là ? » Une voix douce, la sienne, mon fils, la sienne, sa voix suave : « Amis. » Puis plus grosse voix : « Vive le Gueux : commandant du flibot *Johannah* parler à Lamme Goedzak ». Matelot jette l'échelle. La lune brillait. Je vois forme d'homme montant sur le pont : hanches fortes, genoux ronds, bassin large ; je me dis : « faux homme » ; je sens comme rose s'ouvrant et me touchant la joue : sa bouche, mon fils, et je l'entends qui me dit, elle, comprends-tu ? elle-même en me couvrant de baisers et de pleurs : c'était feu liquide embaumé tombant sur mon corps : « Je sais que je faisais mal ; mais je t'aime, mon homme ! j'ai juré à Dieu : je manque à mon serment,

mon homme, mon pauvre homme ! je suis venue souvent sans oser t'approcher ; le matelot me l'a permis enfin : je pansais ta blessure, tu ne me reconnaissais pas ; mais je t'ai guéri ; ne te fâche pas, mon homme ! je t'ai suivi, mais j'ai peur, il est sur ce navire : laisse-moi partir ; s'il me voyait il me maudirait, et je brûlerais dans le feu éternel ! » Elle me baisa encore, pleurant et heureuse, et partit malgré moi, malgré mes pleurs : tu m'avais lié bras et jambes, mon fils, mais maintenant.

Et ce disant, il donnait de vigoureux coups de rame : c'était comme la corde tendue d'un arc qui lance sa flèche en avant.

À mesure qu'ils approchaient du flibot, Lamme dit :

– La voilà se tenant sur le pont, jouant de la viole, ma mignonne femme aux cheveux d'un brun doré, aux yeux bruns, aux joues fraîches encore, aux bras nus et ronds, aux mains blanches. Bondis, chaloupe, sur le flot !

Le capitaine du flibot, en voyant venir la chaloupe et Lamme ramant comme un diable, fit jeter du pont une échelle. Quand Lamme en fut proche, il sauta de la chaloupe sur l'échelle au risque de choir dans la mer, lança derrière lui la chaloupe à plus de trois brasses ; et grimpant comme un chat sur le pont courut à sa femme qui, d'aise pâmée, le baisa et embrassa, disant :

– Lamme ! ne me viens point prendre ; j'ai juré à Dieu, mais je t'aime. Ah ! cher homme !

Nele s'écria :

– C'est Calleken Huybrechts, la belle Calleken.

– C'est moi, dit-elle, mais las ! l'heure de midi est passée pour ma beauté.

Et elle parut dolente.

– Qu'as-tu fait ? disait Lamme ; qu'es-tu devenue ? pourquoi m'as-tu quittée ? pourquoi veux-tu me laisser maintenant ?

– Ecoute, dit-elle, ne te fâche point ; je te veux tout dire : sachant tous les moines hommes de Dieu, je me confiai à l'un d'eux : il avait nom Broer Cornelis Adriaensen.

Ce qu'entendant Lamme :

– Quoi ! dit-il, ce méchant cafard qui avait une bouche d'égout, pleine de saletés et d'ordures, et ne parlait que de verser le sang des réformés, quoi ! ce louangeur de l'inquisition et des placards ! Ah ! ce fut ce bougresque vaurien.

Calleken dit :

– N'insulte point l'homme de Dieu.

– L'homme de Dieu, dit Lamme, je le connais : ce fut l'homme d'ordures et de vilenies. Sort malheureux ! ma belle Calleken tombée entre les mains de ce moine paillard ! N'approche pas, je te tue : et moi qui l'aimais tant ! mon pauvre cœur trompé qui était tout a elle ! Que viens-tu faire ici ? pourquoi m'as-tu soigné ? il fallait me laisser mourir. Va-t'en, je ne te veux plus voir, va-t'en, ou je te jette à la mer. Mon couteau !...

Elle l'embrassant :

– Lamme, dit-elle, mon homme, ne pleure point : je ne suis point ce que tu penses : je n'ai point été à ce moine.

– Tu mens, dit Lamme pleurant et grinçant les dents à la fois. Ah ! je ne fus jamais jaloux et le suis maintenant. Triste passion,

colère et amour, besoin de tuer et d’étreindre. Va-t’en ! non, reste ! J’étais si bon pour elle ! Le meurtre est maître en moi. Mon couteau ! Oh ! cela brûle, dévore, ronge, tu ris de moi…

Elle l’embrassait, pleurant, douce et soumise.

– Oui, disait-il, je suis niais en ma colère : oui, tu gardais mon honneur, cet honneur qu’on accroche follement aux cottes d’une femme. Donc c’était pour cela que tu choisissais tes plus doux sourires pour me demander d’aller au sermon avec tes amies…

– Laisse-moi parler, disait la femme en l’embrassant : que je meure à l’instant si je te trompe !

– Meurs donc, dit Lamme, car tu vas mentir.

– Ecoute-moi, dit-elle.

– Parle ou ne parle point, ce m’est tout un.

– Broer Adriaensen, dit-elle, passait pour un bon prédicateur ; je l’allai entendre : il mettait l’état ecclésiastique et le célibat bien au-dessus de tous les autres, comme étant le plus propre à faire gagner aux fidèles le paradis. Son éloquence était grande et fougueuse : plusieurs honnêtes femmes, dont j’étais, et notamment bon nombre de veuves et fillettes, en eurent l’esprit troublé. L’état de célibat étant si parfait, il nous recommanda d’y demeurer : nous jurâmes de ne nous laisser plus épouser derechef…

– Sinon par lui sans doute, dit Lamme pleurant.

– Tais-toi, dit-elle fâchée.

– Va, dit-il, achève : tu m’as porté un rude coup, je ne guérirai point.

– Si, dit-elle, mon homme, quand je serai près de toi toujours.

Elle le voulut embrasser et baiser, mais il la repoussa.

– Les veuves, dit-elle, jurèrent entre ses mains de ne se remarier jamais.

Et Lamme l'écoutait, perdu en sa jalouse rêverie.

Calleken, honteuse, poursuivit son propos :

– Il ne voulait, dit-elle, avoir pour pénitentes que des femmes ou des filles jeunes et belles : les autres, il les renvoyait à leurs curés. Il établit un ordre de dévotaires, nous faisant jurer à toutes de ne pas prendre d'autres confesseurs que lui : je le jurai ; mes compagnes, plus instruites que moi, me demandaient si je voulais me faire instruire dans la Sainte Discipline et la Sainte Pénitence : je le voulus. Il était à Bruges, au quai des Tailleurs de Pierre, près du couvent des Frères Mineurs, une maison habitée par une femme nommée Caale de Najage, laquelle donnait aux fillettes l'instruction et la nourriture, moyennant un carolus d'or par mois : Broer Cornelis pouvait entrer chez Calle de Najage sans paraître sortir de son cloître. Ce fut en cette maison que j'allai, en une petite chambre où il se tenait seul : là il m'ordonna de lui dire toutes mes inclinations naturelles et charnelles : je ne l'osai premièrement ; mais je cédai enfin, pleurai et lui dis tout.

– Las ! pleura Lamme, et ce moine pourceau reçut ainsi ta douce confession.

– Il me disait toujours, et cela est vrai, mon homme, qu'au-dessus de la pudeur terrestre est une pudeur céleste, par laquelle nous faisons à Dieu le sacrifice de nos hontes mondaines, et qu'ainsi nous avouons à notre confesseur tous nos secrets désirs et sommes dignes alors de recevoir la Sainte Discipline et là Sainte Pénitence.

« Enfin il m'obligea à me mettre nue devant lui, afin de recevoir sur mon corps, qui avait péché, le trop léger châtiment de mes fautes. Un jour il me força de me dévêtir, je m'évanouis quand je dus laisser tomber mon linge : il me ranima au moyen de sels et de flacons. « C'est bien pour cette fois, ma fille, dit-il reviens dans deux jours et apporte une verge. » Cela dura longtemps sans que jamais… je le jure devant Dieu et tous ses saints… mon homme… comprends-moi… regarde-moi… vois si je mens : je restai pure et fidèle… je t'aimais.

– Pauvre doux corps, dit Lamme. Ô tache de honte sur ta robe de mariage !

– Lamme, dit-elle, il parlait au nom de Dieu et de notre sainte mère Eglise ; ne le devais-je point écouter ? Je t'aimais toujours, mais j'avais juré à la Vierge, par d'horribles serments, de me refuser à toi : je fus faible pourtant, faible pour toi. Te souviens-tu de l'hôtellerie de Bruges ? J'étais chez Caale de Najage, tu passais par là sur ton âne avec Ulenspiegel. Je te suivis ; j'avais une bonne somme d'argent, je ne dépensais rien pour moi, je te vis avoir faim : mon cœur tira vers toi, j'eus pitié et amour.

– Où est-il maintenant ? demanda Ulenspiegel.

Calleken répondit :

– Après une enquête ordonnée par le magistrat et une investigation des méchants, Broer Adriaensen dut quitter Bruges, et se réfugia à Anvers. On m'a dit sur le flibot que mon homme le fit prisonnier.

– Quoi ! dit Lamme, ce moine que j'engraisse, c'est…

– Lui, répondit Calleken se cachant le visage.

– Une hache ! une hache ! dit Lamme, que je le tue, que je vende aux enchères sa graisse de bouc lascif ! Vite, retournons au navire. La chaloupe. Où est la chaloupe ?

Nele lui dit :

– C'est une vilaine cruauté de tuer ou de blesser un prisonnier.

– Tu me regardes d'un œil cruel, m'en empêcherais-tu ? dit-il.

– Oui, dit-elle.

– Eh bien ! dit Lamme, je ne lui ferai nul mal : laisse-moi seulement le faire sortir de sa cage. La chaloupe ! Où est la chaloupe ?

Ils y descendirent bientôt ; Lamme s'empressait à ramer et pleurait tout ensemble.

– Tu es triste, mon homme ? lui dit Calleken.

– Non, dit-il, je suis aise : tu ne me quitteras plus sans doute ?

– Jamais ! dit-elle.

– Tu es pure et fidèle, dis-tu ; mais, douce mignonne, aimée Calleken, je ne vivais que pour te retrouver, et voici que maintenant, grâce à ce moine, il y aura du poison dans tous nos bonheurs, poison de jalousie... dès que je serai triste ou las seulement, je te verrai nue, soumettant ton beau corps à ce flagellement infâme. Le printemps de nos amours fut à moi, mais l'été fut à lui ; l'automne sera gris, bientôt viendra l'hiver pour enterrer mon amour fidèle.

– Tu pleures ? dit-elle.

– Oui, dit-il, ce qui est passé ne reviendra plus.

Nele dit alors :

– Si Calleken fut fidèle, elle devrait te laisser seul pour tes méchantes paroles.

– Il ne sait pas comme je l'aimais, dit Calleken.

– Dis-tu vrai ? s'écria Lamme ; viens, mignonne ; viens, ma femme ; il n'y a plus d'automne gris ni d'hiver fossoyeur.

Et il parut joyeux, et ils vinrent au navire.

Ulenspiegel donna les clefs de la cage à Lamme, qui l'ouvrit ; il voulut en tirer par une oreille le moine sur le pont, mais il ne le put ; il voulut l'en faire sortir de profil, il ne le put davantage.

-Il faudra casser tout ; le chapon est gras, dit-il.

Le moine en sortit alors, roulant de gros yeux hébétés, tenant des deux mains sa bedaine, et tomba sur son séant, à cause d'une grosse vaque qui passa sous le navire.

Et Lamme parlant au moine :

– Diras-tu encore « gros homme » ? Tu es plus gros que moi. Qui te fit faire sept repas par jour ? Moi. D'où vient-il, braillard, que tu es maintenant plus calme, plus doux aux pauvres Gueux ?

Et poursuivant son propos :

– Si tu restes encore un an en cage, tu n'en sauras plus sortir : tes joues tremblent comme de la gelée de cochon quand tu te remues : tu ne cries déjà plus ; bientôt tu ne sauras plus souffler.

– Tais-toi, gros homme, disait le moine.

– Gros homme, disait Lamme, entrant en rage, je suis Lamme Goedzak, tu es Broer Dikzak, Vetzak, Leugenzak, Slokkenzak, Wulpszak, le frère gros sac, sac à graisse, sac à mensonge, sac à empiffrement, sac à luxure : tu as quatre doigts de lard sous la peau, on ne voit plus tes yeux : Ulenspiegel et moi logerions à l'aise dans la cathédrale de ta bedaine ! Tu m'appelas gros homme, veux-tu un miroir pour contempler ta ventralité ? C'est moi qui te nourris, monument de chair et d'os. J'ai juré que tu cracherais de la graisse, que tu suerais de la graisse et laisserais derrière toi des traces de graisse comme une chandelle fondant au soleil. On dit que l'apoplexie vient au septième menton ; tu en as cinq et demi maintenant.

Puis, parlant aux Gueux

– Voyez ce paillard ! c'est Broer Adriaensen Vauriaensen, de Bruges : là, il prêcha une nouvelle pudeur. Sa graisse est sa punition ; sa graisse est mon ouvrage. Or oyez, vous tous matelots et soudards : je vais vous quitter, te quitter, toi, Ulenspiegel, te quitter aussi toi, petite Nele, pour aller à Flessingue où j'ai du bien, vivre avec ma pauvre femme retrouvée. Vous me fîtes jadis serment de m'accorder tout ce que je vous demanderais…

– C'est parole de Gueux, dirent-ils.

– Donc, dit Lamme, regardez ce paillard, ce Broer Adriaensen Vauriaensen, de Bruges ; je jurai de le faire mourir de graisse comme un pourceau ; construisez une cage plus large, faites-lui faire de force douze repas en un jour au lieu de sept ; baillez-lui une nourriture grasse et sucrée, il est déjà comme un bœuf, faites qu'il soit comme un éléphant, et vous le verrez remplir bientôt la cage.

– Nous l'engraisserons, dirent-ils.

– Et maintenant, poursuivit Lamme parlant au moine, je te dis adieu aussi à toi, vaurien, que je fais nourrir monacalement au lieu de te faire pendre : crois en graisse et en apoplexie.

Puis, prenant sa femme Calleken dans ses bras :

– Regarde, grogne ou meugle, je te l'enlève, tu ne la fouetteras point davantage.

Mais le moine, entrant en furie et parlant à Calleken :

– Tu t'en vas donc, femme charnelle, dans le lit de Luxure ! Oui, tu t'en vas sans pitié pour le pauvre martyr de la parole de Dieu, qui t'enseigna la sainte, suave et céleste discipline. Sois maudite ! Que nul prêtre ne te pardonne ; que la terre soit brûlante à tes pieds ; que le sucre te paraisse du sel ; que le bœuf te soit comme du chien mort ; que le pain te soit de la cendre ; que le soleil te soit de glace et la neige un feu d'enfer ; que ta fécondité soit maudite ; que tes enfants soient détestables ; qu'ils aient un corps de singe, une tête de pourceau plus grosse que leur ventre ; que tu souffres, pleures, geignes en ce monde et en l'autre, dans l'enfer qui t'attend, l'enfer de soufre et de bitume allumé pour les femelles de ton espèce. Tu refusas mon paternel amour : sois maudite trois fois par la sainte Trinité, maudite sept fois par les chandeliers de l'Arche ; que la confession te soit damnation ; que l'hostie te soit un venin mortel, et qu'à l'église chaque dalle se lève pour t'écraser et te dire : « Celle-ci est la fornicatrice, celle-ci est maudite, celle-ci est damnée ! »

Et Lamme joyeux, sautant d'aise, disait :

– Elle fut fidèle, il l'a dit, le moine : vive Calleken !

Mais elle, pleurant et tremblant :

– Ôte, dit-elle, mon homme, ôte cette malédiction de dessus moi. Je vois l'enfer ! Ôtez la malédiction !

– Ôte la malédiction, dit Lamme.

– Je ne l'ôterai point, gros homme, repartit le moine.

Et la femme demeurait toute blême et pâmée, et à genoux, les mains jointes, suppliait Broer Adriaensen.

Et Lamme dit au moine :

– Ôte ta malédiction, sinon tu seras pendu, et si la corde casse à cause du poids, tu seras rependu jusqu'à ce que mort s'ensuive.

– Pendu et rependu, dirent les Gueux.

– Donc, dit le moine parlant à Calleken, va paillarde, va avec ce gros homme ; va, je lève ma malédiction, mais Dieu et tous les saints auront l'œil sur toi ; va avec ce gros homme, va.

Et il se tut, suant et soufflant.

Soudain Lamme s'écria :

– Il gonfle, il gonfle ! Je vois le sixième menton ; au septième, c'est l'apoplexie ! Et maintenant, dit-il, s'adressant aux Gueux :

– Je vous recommande à Dieu, toi Ulenspiegel, à Dieu, vous tous mes bons amis, à Dieu, toi Nele, à Dieu la sainte cause de la liberté : je ne puis plus rien pour elle.

Puis ayant donné à tous et reçu l'accolade, il dit à sa femme Calleken :

– Viens, c’est l’heure des légitimes amours.

Tandis que le batelet glissait sur l’eau, emportant Lamme et son aimée, lui le dernier, matelots, soudards et mousses criaient tous, agitant leurs couvre-chefs : « Adieu, frère ; adieu, Lamme ; adieu, frère, frère et ami. »

Et Nele dit à Ulenspiegel en lui prenant du bout du doigt mignon une larme dans le coin de l’œil :

– Tu es triste, mon aimé ?

– Il était bon, dit-il.

– Ah ! dit-elle, cette guerre ne finira point, force nous sera donc toujours de vivre dans le sang et les larmes ?

– Cherchons les Sept, dit Ulenspiegel : elle approche, l’heure de la délivrance.

Suivant le vœu de Lamme, les Gueux engraissèrent le moine en sa cage. Quand il fut mis en liberté, moyennant rançon, il pesait trois cent dix-sept livres et cinq onces, poids de Flandre.

Et il mourut prieur de son couvent.

VIII

En ce temps-là, messeigneurs des États-Généraux s’assemblèrent à La Haye pour juger Philippe, roi d’Espagne, comte de Flandre, de Hollande, etc., suivant les chartes et privilèges par lui consentis.

Et le greffier parla ainsi :

– Il est notoire à un chacun qu'un prince de pays est établi par Dieu souverain et chef de ses sujets pour les défendre et préserver de toutes injures, oppressions et violences, ainsi qu'un berger est ordonné pour la défense et la garde de ses brebis. Il est notoire aussi que les sujets ne sont pas créés par Dieu pour l'usage du prince, pour lui être obéissants en tout ce qu'il commande, que ce soit chose pie ou impie, juste ou injuste, ni pour le servir comme des esclaves. Mais le prince est prince pour ses sujets, sans lesquels il ne peut être, afin de gouverner selon le droit et la raison ; pour les maintenir et les aimer comme un père ses enfants, comme un pasteur ses brebis, risquant sa vie pour les défendre ; s'il ne le fait, il doit être tenu non pour un prince, mais pour un tyran. Philippe roi lança sur nous, par appels de soldats, bulles de croisade et d'excommunication, quatre armées étrangères. Quelle sera sa punition, en vertu des lois et coutumes du pays ?

– Qu'il soit déchu, répondirent Messeigneurs des États.

– Philippe a forfait à ses serments : il a oublié les services que nous lui rendîmes, les victoires que nous l'aidâmes à remporter. Voyant que nous étions riches, il nous laissa rançonner et piller par ceux du conseil d'Espagne.

– Qu'il soit déchu comme ingrat et larron, répondirent Messeigneurs des États.

– Philippe, continua le greffier, mit dans les plus puissantes villes des pays de nouveaux évêques, les dotant et bénéficiant avec les biens des plus grosses abbayes ; il introduisit, par l'aide de ceux-ci, l'Inquisition d'Espagne.

– Qu'il soit déchu comme bourreau, dissipateur du bien d'autrui, répondirent Messeigneurs des États.

– Les nobles des pays, voyant cette tyrannie, exhibèrent, l'an 1566, une requête par laquelle ils suppliaient le souverain de

modérer ses rigoureux placards et notamment ceux qui concernaient l'Inquisition : il s'y refusa toujours.

– Qu'il soit déchu comme un tigre entêté dans sa cruauté, répondirent Messeigneurs des États.

Le greffier poursuivit :

– Philippe est fortement soupçonné d'avoir, par ceux de son Conseil d'Espagne, secrètement excité les brisements d'images et le sac des églises, afin de pouvoir, sous prétexte de crime et de désordre, faire marcher sur nous des armées étrangères.

– Qu'il soit déchu comme instrument de mort, répondirent Messeigneurs des États.

– À Anvers, Philippe fit massacrer les habitants, ruina les marchands flamands, et les marchands étrangers. Lui et son Conseil d'Espagne donnèrent à un certain Rhoda, vaurien renommé, par de secrètes instructions, le droit de se déclarer le chef des pillards, de récolter du butin, de se servir de son nom à lui, Philippe roi, de contrefaire ses sceaux, contre-sceaux, et de se comporter comme son gouverneur et lieutenant. Les lettres royales interceptées et qui sont entre nos mains prouvent le fait. Tout est arrivé de son consentement et après délibération du Conseil d'Espagne. Lisez ses lettres, il y loue le fait d'Anvers, reconnaît avoir reçu un signalé service, promet de le récompenser, engage Rhoda et les autres Espagnols à marcher dans cette voie glorieuse.

– Qu'il soit déchu comme larron, pillard et meurtrier, répondirent Messeigneurs des États.

– Nous ne voulons que le maintien de nos privilèges, une paix loyale et assurée, une liberté modérée, notamment touchant la religion qui concerne principalement Dieu et conscience : nous n'eûmes rien de Philippe, sinon des traités menteurs servant à

semer la discorde entre les provinces, pour les subjuguer l'une après l'autre et les traiter comme les Indes, par le pillage, la confiscation, les exécutions et l'Inquisition.

– Qu'il soit déchu comme assassin préméditant meurtre de pays, répondirent Messeigneurs des États.

– Il a fait saigner les pays par le duc d'Albe et ses happe-chair, par Medina-Cœli, Requesens, les traîtres des conseils d'État et des provinces ; il recommanda une rigoureuse et sanglante sévérité à don Juan et à Alexandre Farnèse, prince de Parme (ainsi qu'on le voit par ses lettres interceptées) ; il mit au ban de l'empire Monseigneur d'Orange, paya trois assassins en attendant qu'il paye le quatrième ; fit dresser chez nous des châteaux et forteresses ; fit brûler vifs les hommes, enterrer vives les femmes et filles, hérita de leurs biens ; étrangla Montigny, de Berghes et d'autres seigneurs, nonobstant sa parole royale ; tua son fils Carlos ; empoisonna le prince d'Ascoly, à qui il fit épouser dona Eufrasia, grosse de son fait, afin d'enrichir de ses biens le bâtard à venir ; lança contre nous un édit qui nous déclarait tous traîtres, ayant perdu corps et biens, et commit ce crime, inouï dans un pays chrétien, de confondre les innocents et les coupables.

– De par toutes lois, droits et privilèges, qu'il soit déchu, répondirent Messeigneurs des États.

Et les sceaux furent brisés.

Et le soleil luisait sur terre et sur mer, dorant les épis mûrs, mûrissant le raisin, jetant sur chaque vaque des perles, parure de la fiancée de Neerlande : Liberté.

Puis, le prince d'Orange étant à Delft, fut frappé par un quatrième assassin de trois balles dans la poitrine. Et il mourut, suivant sa devise : « Tranquille parmi les cruelles ondes. »

Ses ennemis dirent de lui que pour faire pièce à Philippe roi, et n'espérant pas régner sur les Pays-Bas méridionaux et catholiques, il les avait offerts par un traité secret à Monseigneur Monsieur Sa Grande Altesse d'Anjou. Mais celui-ci n'était point né pour procréer l'enfant Belgique avec Liberté, qui n'aime point les amours extraordinaires.

Et Ulenspiegel avec Nele quitta la flotte.

Et la patrie belgique gémissait sous le joug, garrottée par les traîtres.

IX

On était pour lors au mois des blés mûrs, l'air était pesant, le vent tiède : faucheurs et faucheuses pouvaient à l'aise dans les champs récolter sous le ciel libre, sur un sol libre, le blé semé par eux.

Frise, Drenthe, Overyssel, Gueldre, Utrecht, Noord-Brabandt, Noord et Zuid-Holland ; Walcheren, Noord et Zuid-Beveland ; Duiveland et Schouwen qui forment la Zélande ; toutes les côtes de la mer du Nord depuis Knokke jusqu'au Helder ; les îles Texel, Vieland, Ameland, Schiermonik-Oog, allaient, depuis l'Escaut occidental jusqu'à l'Oost-Ems, être délivrés du joug espagnol ; Maurice, fils du Taiseux, continuait la guerre.

Ulenspiegel et Nele, ayant leur jeunesse, leur force et leur beauté, car l'amour et l'esprit de Flandre ne vieillissent point, vivaient coîment dans la tour de Neere, en attendant qu'ils pussent venir souffler, après maintes cruelles épreuves, le vent de liberté sur la patrie Belgique

Ulenspiegel avait demandé d'être nommé commandant et gardien de tour, disant qu'ayant des yeux d'aigle et des oreilles de lièvre, il pourrait voir si l'Espagnol ne tenterait pas de se

représenter dans les pays délivrés, et qu'alors il sonnerait *wacharm*, ce qui est alarme en langage flamand.

Le magistrat fit ce qu'il voulut : à cause de ses bons services, on lui donna un florin par jour, deux pintes de bière, des fèves, fromage, biscuit, et trois livres de bœuf par semaine.

Ulenspiegel et Nele vivaient ainsi à deux très bien ; voyant de loin avec joie les îles libres de Zélande : prés, bois, châteaux et forteresses, et les navires armés des Gueux gardant les côtes.

La nuit, ils montaient à la tour bien souvent, et là, s'asseyant sur la plate-forme, ils devisaient des dures batailles, des belles amours passées et à venir. De là, ils voyaient la mer, qui par ce temps chaud, ferlait et déferlait sur le rivage des vagues lumineuses, les jetant sur les îles comme des fantômes de feu. Et Nele s'effrayait de voir dans les polders les feux follets, qui sont, disait-elle, les âmes des pauvres morts. Et tous ces lieux avaient été des champs de bataille.

Les feux follets s'élançaient des polders, couraient le long des digues, puis revenaient dans les polders comme s'ils n'eussent point voulu abandonner les corps dont ils étaient sortis.

Une nuit, Nele dit à Ulenspiegel :

– Vois comme ils sont nombreux en Dreiveland et volent haut : c'est du côté des îles des oiseaux que j'en vois le plus grand nombre. Y veux-tu venir, Thyl ? nous prendrons le baume qui montre choses invisibles aux yeux mortels.

Ulenspiegel répondit :

– Si c'est de ce baume qui me fit aller à ce grand sabbat, je n'y ai pas plus de confiance qu'en un songe creux.

– Il ne faut pas, dit Nele, nier la puissance des charmes. Viens, Ulenspiegel.

– J'irai.

Le lendemain, il demanda au magistrat qu'un soudard clairvoyant et fidèle le remplaçât, afin de garder la tour et de veiller sur le pays.

Et il s'en fut avec Nele vers les îles des oiseaux.

Cheminant par champs et par digues, ils virent des petites îlettes verdoyantes, entre lesquelles courait l'eau de la mer ; et sur des collines de gazon allant jusqu'aux dunes, une grande foule de vanneaux, de mouettes et d'hirondelles de mer, qui se tenant immobiles faisaient de leurs corps les îlettes toutes blanches, au-dessus volaient des milliers de ces oiseaux. Le sol était plein de nids, Ulenspiegel, se baissant pour ramasser un œuf sur le chemin, vit venir à lui, volant, une mouette qui jeta un cri. Il en vint à cet appel plus de cent, criant d'angoisse, planant sur la tête d'Ulenspiegel et au-dessus des nids voisins, mais elles n'osaient s'approcher de lui.

– Ulenspiegel, dit Nele, ces oiseaux demandent grâce pour leurs œufs.

Puis devenant tremblante, elle dit :

– J'ai peur, voici le soleil qui se couche, le ciel est blanc, les étoiles s'éveillent, c'est l'heure des esprits. Vois, rasant la terre, ces rouges exhalaisons ; Thyl, mon aimé, quel est le monstre d'enfer ouvrant ainsi dans le nuage sa gueule de feu ? Vois, du côté de Philips-land, ou le roi bourreau fit deux fois, pour sa cruelle ambition, tuer tant de pauvres hommes, vois les feux follets qui dansent : c'est la nuit où les âmes des pauvres hommes tués dans les batailles quittent les limbes froids du purgatoire

pour se venir réchauffer à l'air tiède de la terre : c'est l'heure où tu peux demander tout à Christ, qui est le Dieu des bons sorciers.

– Les cendres battent sur mon cœur, dit Ulenspiegel. Si Christ pouvait montrer ces Sept dont les cendres jetées au vent feraient heureux la Flandre et l'entier monde !

– Homme sans foi, dit Nele, tu les verras par le baume.

– Peut-être, dit Ulenspiegel montrant du doigt Sirius, si quelque esprit descend de la froide étoile.

À ce geste, un feu follet voltigeant autour de lui s'attacha à son doigt, et plus il s'en voulait défaire, plus le follet tenait ferme.

Nele, tâchant de délivrer Ulenspiegel, eut aussi son follet au bout de la main.

Ulenspiegel, frappant sur le sien, disait :

– Réponds ! es-tu l'âme d'un Gueux ou d'un Espagnol ? Si tu es l'âme d'un Gueux, va en paradis ; si tu es celle d'un Espagnol, retourne en l'enfer d'où tu viens.

Nele lui dit :

– N'injurie point les âmes, fussent-elles des âmes de bourreaux.

Et, faisant danser son feu follet au bout de son doigt :

– Follet, disait-elle, gentil follet, quelles nouvelles apportes-tu du pays des âmes ? À quoi sont-elles empêchées là-bas ? Mangent-elles et boivent-elles, n'ayant pas de bouche ? car tu n'en as point, follet mignon ! ou bien ne prennent-elles la forme humaine que dans le benoît paradis ?

– Peux-tu, dit Ulenspiegel, perdre ainsi le temps à parler à cette flamme chagrine qui n'a point d'oreilles pour t'entendre, ni de bouche pour te répondre ?

Mais sans l'écouter :

– Follet, disait Nele, réponds en dansant, car je vais interroger trois fois : une fois au nom de Dieu, une fois au nom de madame la Vierge, et une fois au nom des esprits élémentaires qui sont les messagers entre Dieu et les hommes.

Ce qu'elle fit, et le follet dansa trois fois.

Alors Nele dit à Ulenspiegel :

– Ôte tes habits, je ferai de même : voici la boite d'argent où est le baume de vision.

– Ce m'est tout un, répondit Ulenspiegel.

Puis s'étant dévêtus et oints de baume de vision, ils se couchèrent nus l'un près de l'autre sur l'herbe.

Les mouches se plaignaient ; la foudre grondait sourde dans les nuages où brillait l'éclair : la lune montrait à peine entre deux nuées les cornes d'or de son croissant ; les feux follets d'Ulenspiegel et de Nele s'en furent danser avec les autres dans la prairie.

Soudain Nele et son ami furent pris par la grande main d'un géant qui les jetait en l'air comme des ballons d'enfants, les reprenait, les roulait l'un sur l'autre et les pétrissait entre ses mains, les jetait dans les flaques d'eau entre les collines et les en retirait pleins d'herbes marines. Puis les promenant dans

l’espace, il chanta d’une voix éveillant de peur toutes les mouettes des îles :

Ils veulent d’un œil bigle,
Ces pucerons chétifs,
Lire les divins sigles
Que nous tenons captifs.
Lis, puce, le mystère ;
Lis, pou, le mot carré
Qui dans l’air, ciel et terre
Par sept clous est ancré.

Et de fait, Ulenspiegel et Nele virent sur le gazon, dans l’air et dans le ciel, sept tables d’airain lumineux qui y étaient attachées par sept clous flamboyants. Sur les tables il était écrit :

Dans les fumiers germent les sèves ;
Sept est mauvais mais sept est bon ;
Diamants sortent du charbon ;
De sots docteurs, sages élèves ;
Sept est mauvais, mais sept est bon.

Et le géant marchait suivi de tous les feux follets, qui susurrant comme des cigales disaient :

Regardez bien, c’est leur grand maître.
Pape des papes, roi des rois,
C’est lui qui mène César paître :
Regardez bien, il est de bois.

Soudain ses traits s’altérèrent, il parut plus maigre, triste et grand. Il tenait d’une main un sceptre et de l’autre une épée. Il avait nom Orgueil.

Et jetant Nele et Ulenspiegel sur le sol, il dit :

– Je suis Dieu.

Puis à côté de lui, montée sur une chèvre, parut une fille rougeaude, les seins nus, la robe ouverte, et l'œil émerillonné ; elle avait nom Luxure ; vint alors une vieille juive ramassant des coquilles d'œufs de mouettes : elle avait nom Avarice ; et un moine gloutu goulu, mangeant des andouilles, s'empiffrant de saucisses et mâchonnant sans cesse comme la truie sur laquelle il était monté : c'était la Gourmandise ; vint ensuite la Paresse, traînant la jambe, blême et bouffie, l'œil éteint, que la Colère chassait devant elle à coups d'aiguillon. La Paresse, dolente, se lamentait et tout en larmes, tombait de fatigue sur les genoux ; puis vint la maigre Envie, à la tête de vipère, aux dents de brochet, mordant la Paresse parce qu'elle avait trop d'aise, la colère parce qu'elle était trop vive, la Gourmandise parce qu'elle était trop repue, la Luxure parce qu'elle était trop rouge, l'Avarice pour les coquilles, l'Orgueil parce qu'il avait une robe de pourpre et une couronne. Et les follets dansaient tout autour.

Et parlant avec des voix d'hommes, de femmes, de filles et d'enfants plaintifs, ils dirent, gémissant :

– Orgueil, père d'ambition, Colère, source de cruauté, vous nous tuâtes sur les champs de bataille, dans les prisons et les supplices, pour garder vos sceptres et vos couronnes ! Envie, tu détruisis en leur germe bien de nobles et d'utiles pensées, nous sommes les âmes des inventeurs persécutés ; Avarice, tu changeas en or le sang du pauvre populaire, nous sommes les esprits de tes victimes ; Luxure, compagne et sœur de meurtre, qui enfantas Néron, Messaline et Philippe, roi d'Espagne, tu achètes la vertu et payes la corruption, nous sommes les âmes des morts ; Paresse et Gourmandise, vous salissez le monde, il faut vous en balayer, nous sommes les âmes des morts.

Et une voix fut entendue disant :

Dans les fumiers germent les sèves ;
Sept est mauvais, mais sept est bon.
À sots docteurs, sages élèves ;
Pour avoir et cendre et charbon,
Que fera le pou vagabond ?

Et les follets dirent :

Le feu c'est nous, la revanche des vieilles larmes, des douleurs du populaire ; la revanche des seigneurs chassant au gibier humain sur leurs terres ; revanches des batailles inutiles, du sang versé dans les prisons, des hommes brûlés, des femmes, des filles enterrées vives ; la revanche du passé enchaîné et saignant. Le feu c'est nous ; nous sommes les âmes des morts.

À ces mots les Sept furent changés en statues de bois sans rien perdre de leur forme première :

Et une voix dit :

– Ulenspiegel, brûle le bois.

Et Ulenspiegel se tournant vers les follets :

– Vous qui êtes de feu, dit-il, faites votre office.

Et les follets en foule entourèrent les Sept, qui brûlèrent et furent réduits en cendres.

Et un fleuve de sang coula.

De ces cendres sortirent sept autres figures ; la première dit :

– Je me nommais Orgueil, je m'appelle Fierté noble. Les autres parlèrent aussi, et Ulenspiegel et Nele virent d'Avarice

sortir Economie ; de Colère, Vivacité ; de Gourmandise, Appétit ; d'Envie, Emulation, et de Paresse, Rêverie des poètes et des sages. Et la Luxure, sur sa chèvre, fut changée en une belle femme qui avait nom Amour.

Et les follets dansèrent autour d'eux une ronde joyeuse.

Ulenspiegel et Nele entendirent alors mille voix d'hommes et de femmes cachées, sonores, ricanantes, qui, donnant un son pareil à celui de cliquettes, chantaient :

Quand sur la terre et quand sur l'onde
Ces Sept transformés règneront,
Hommes alors levez le front :
Ce sera le bonheur du monde.

Et Ulenspiegel dit : « Les esprits se gaussent de nous ».

Et une puissante main saisit Nele par le bras et la jeta dans l'espace.

Et les esprits chantèrent :

Quand le septentrion
Baisera le couchant,
Ce sera fin de ruines :
Cherche la ceinture.

– Las ! dit Ulenspiegel : septentrion, couchant et ceinture. Vous parlez obscurément, messieurs les Esprits.

Et ils chantèrent ricanant :

Septentrion, c'est Neerlande ;
Belgique, c'est le couchant ;

Ceinture, c’est alliance ;
Ceinture, c’est amitié.

– Vous n’êtes point fous, messieurs les Esprits, dit Ulenspiegel.

Et ils chantèrent ricanant derechef :

La ceinture, pauvret,
Entre Neerlande et Belgique,
Ce sera bonne amitié,
Belle alliance.

Met raedt
En daedt ;
Met doodt
En bloodt.

Alliance de conseil
Et d’action,
De mort
Et de sang

S’il le fallait,
N’était l’Escaut
Pauvret, n’était l’Escaut.

– Las ! dit Ulenspiegel. Telle est donc notre vie tourmentée : larmes d’hommes et rire du destin.

Alliance de sang
Et de mort,
N’était l’Escaut.

Répartirent ricanant les esprits.

Et une puissante main saisit Ulenspiegel et le jeta dans l'espace.

X

Nele, tombant, se frotta les yeux et ne vit rien que le soleil levant dans des vapeurs dorées, les pointes des herbes toutes d'or aussi et le rayon jaunissant le plumage des mouettes endormies, mais elles s'éveillèrent bientôt.

Puis Nele se regarda, se vit nue et se vêtit à la hâte ; puis elle vit Ulenspiegel nu pareillement et le couvrit, croyant qu'il dormait, elle le secoua, mais il ne bougeait pas plus qu'un mort ; elle fut de peur saisie. « Ai-je, dit-elle, tué mon ami avec ce baume de vision ? Je veux mourir aussi ! Ah ! Thyl, réveille-toi ! Il est froid comme marbre ! »

Ulenspiegel ne se réveillait point. Deux nuits et un jour se passèrent, et Nele, de douleur enfiévrée, veilla son ami Ulenspiegel.

On était au commencement du second jour, Nele entendit un bruit de clochette, et vit venir un paysan portant une pelle : derrière lui marchaient, un cierge à la main, un bourgmestre et deux échevins, le curé de Stavenisse et un bedeau lui tenant le parasol.

Ils allaient, disaient-ils, administrer le saint sacrement de l'onction au vaillant Jacobsen, qui fut Gueux par peur, mais qui, le danger passé, rentra pour mourir dans le giron de la Sainte Eglise Romaine.

Bientôt ils se trouvèrent face à face avec Nele pleurant et virent le corps d'Ulenspiegel étendu sur le gazon, couvert de ses vêtements. Nele se mit à genoux.

– Fillette, dit le bourgmestre, que fais-tu près de ce mort ?

N’osant lever les yeux, elle répondit :

– Je prie pour mon ami tombé ici comme frappé par la foudre ; je suis seule maintenant et veux mourir aussi.

Le curé alors soufflant d’aise :

– Ulenspiegel le Gueux est mort, dit-il, loué soit Dieu ! Paysan, hâte-toi de creuser une fosse ; ôte-lui ses habits avant qu’on ne l’enterre.

– Non, dit Nele se dressant debout, on ne les lui ôtera point, il aurait froid dans la terre.

– Creuse la fosse, dit le curé au paysan qui portait la pelle.

– Je le veux, dit Nele tout en larmes ; il n’y a point de vers dans le sable plein de chaux, et il restera entier et beau, mon aimé.

Et tout affolée, elle se pencha sur le corps d’Ulenspiegel, et le baisa avec des larmes et des sanglots.

Les bourgmestre, échevins et paysan eurent pitié, mais le curé ne cessait de dire joyeusement : « Le grand Gueux est mort, Dieu soit loué ! »

Puis le paysan creusa la fosse, y mit Ulenspiegel et le couvrit de sable.

Et le curé dit sur la fosse les prières des morts : tous s’agenouillèrent autour ; soudain il se fit sous le sable un grand

mouvement, et Ulenspiegel, éternuant et secouant le sable de ses cheveux, prit alors le curé à la gorge :

– Inquisiteur ! dit-il, tu me mets en terre tout vif pendant mon sommeil. Où est Nele ? l'as-tu aussi enterrée ? Qui es-tu ?

Le curé cria :

– Le grand Gueux revient en ce monde. Seigneur Dieu ! prenez mon âme.

Et il s'enfuit comme un cerf devant les chiens.

Nele vint à Ulenspiegel :

– Baise-moi, mignonne, dit-il.

Puis il regarda de nouveau autour de lui ; les deux paysans s'étaient enfuis comme le curé, avaient jeté par terre, pour mieux courir, pelle, cierge et parasol ; les bourgmestre et échevins, se tenant les oreilles de peur, geignaient sur le gazon.

Ulenspiegel alla vers eux, et les secouant :

– Est-ce qu'on enterre, dit-il, Ulenspiegel, l'esprit, Nele, le cœur de la mère Flandre ? Elle aussi peut dormir, mais mourir, non ! Viens, Nele.

Et il partit avec elle en chantant sa sixième chanson, mais nul ne sait où il chanta la dernière.

FIN

Table des matières

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

——

22 janvier 2004

——

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**